LES
MYSTÈRES D'UDOLPHE

PAR

ANNE RADCLIFFE

ÉDITION ILLUSTRÉE PAR J.-A. BEAUCÉ

Prix : 1 francs 10 centimes



PARIS
LIBRAIRIE, R. VISCONTI, 22

The Project Gutenberg eBook of Les mystères d'Udolphe

This ebook is for the use of anyone anywhere in the United States and most other parts of the world at no cost and with almost no restrictions whatsoever. You may copy it, give it away or re-use it under the terms of the Project Gutenberg License included with this ebook or online at www.gutenberg.org. If you are not located in the United States, you will have to check the laws of the country where you are located before using this eBook.

Title: Les mystères d'Udolphe

Author: Ann Ward Radcliffe

Illustrator: Jean-Adolphe Beaucé

Translator: Madame de Chastenay

Release date: September 5, 2013 [eBook #43652]

Language: French

Credits: Produced by Laurent Vogel and the Online Distributed Proofreading Team at http://www.pgdp.net (This file was produced from images generously made available by the Bibliothèque nationale de France (BnF/Gallica) at http://gallica.bnf.fr)

*** START OF THE PROJECT GUTENBERG EBOOK LES MYSTÈRES D'UDOLPHE ***

LES

MYSTÈRES D'UDOLPHE

PAR

ANNE RADCLIFFE

ÉDITION ILLUSTRÉE PAR J.-A. BEAUCÉ

Prix: 1 franc 10 centimes

[Illustration]

PARIS
LIBRAIRIE, R. VISCONTI, 22

CHAPITRE PREMIER.

Sur les bords de la Garonne existait en 1584, dans la province de Guyenne, le château de M. Saint-Aubert. De ses fenêtres on découvrait les riches paysages de la Guyenne, qui s'étendaient le long du fleuve, couronnés de bois, de vignes et d'oliviers. Au midi, la perspective était bornée par la masse imposante des Pyrénées, dont les sommets, tantôt cachés dans les nuages, tantôt laissant apercevoir leurs formes bizarres, se montraient quelquefois nus et sauvages au milieu des vapeurs bleuâtres de l'horizon, et quelquefois découvraient leurs pentes, le long desquelles de noirs sapins se balançaient, agités par les vents. D'affreux précipices contrastaient avec la douce verdure des pâturages et des bois qui les avoisinaient; des troupeaux, de simples chaumières reposaient les regards fatigués de l'aspect des abîmes. Au nord et à l'orient s'étendaient à perte de vue les plaines du Languedoc, et l'horizon se confondait au couchant avec les eaux du golfe de Gascogne. M. Saint-Aubert aimait à errer, accompagné de sa femme et de sa fille, sur les bords de la Garonne; il se plaisait à écouter le murmure harmonieux de ses eaux. Il avait connu une autre vie que cette vie simple et champêtre; il avait longtemps vécu dans le tourbillon du grand monde, et le tableau flatteur de l'espèce humaine, que son jeune cœur s'était tracé, avait subi les tristes altérations de l'expérience. Néanmoins la perte de ses illusions n'avait ni ébranlé ses principes ni refroidi sa bienveillance: il avait quitté la multitude avec plus de pitié que de colère, et s'était borné pour toujours aux douces jouissances de la nature, aux plaisirs innocents de l'étude, à l'exercice enfin des vertus domestiques.

Il était d'une branche cadette, mais il descendait d'une illustre famille; et ses parents auraient souhaité que, pour réparer les injures

de la fortune, il eût eu recours à quelque riche alliance, ou tenté de réussir par les manœuvres de l'intrigue. Pour ce dernier plan, Saint-Aubert avait dans l'âme trop d'honneur, trop de délicatesse; et quant au premier, il avait trop peu d'ambition pour sacrifier ce qu'il appelait le bonheur à l'acquisition des richesses. Après la mort de son père, il épousa une femme aimable, son égale en naissance aussi bien qu'en fortune. Le luxe et la générosité de son père avait tellement obéré le patrimoine qu'il lui avait laissé, qu'il fut forcé d'en aliéner une partie. Quelques années après son mariage, il le vendit à M. Quesnel, frère de sa femme, et se retira dans une petite terre en Gascogne, où le bonheur conjugal et les devoirs paternels partagèrent son temps avec les charmes de l'étude et de la méditation.

Depuis longtemps ce lieu lui était cher; il y était venu souvent dans son enfance, et conservait encore l'impression des plaisirs qu'il y avait goûtés; il n'avait oublié ni le vieux paysan qu'on avait chargé de veiller sur lui, ni ses fruits, ni sa crème, ni ses caresses. Les vertes prairies, où plein de santé, de joie et de jeunesse, il avait si souvent bondi parmi les fleurs; les bois, dont le frais ombrage avait entendu ses premiers soupirs et entretenu la pensive mélancolie qui devint ensuite le trait dominant de son caractère; les promenades agrestes des montagnes, les rivières qu'il avait traversées, les plaines vastes, immenses comme les espérances du jeune âge! Jamais Saint-Aubert ne se rappelait qu'avec enthousiasme, qu'avec regret, ces lieux embellis par tant de souvenirs. A la fin, dégagé du monde, il y vint fixer sa retraite et réaliser ainsi les vœux de toute sa vie.

Le bâtiment, tel qu'il existait alors, n'était guère qu'un pavillon; un étranger eût admiré, sans doute, son élégante simplicité et la beauté de ses dehors; mais il y fallait des augmentations considérables pour en faire l'habitation d'une famille. Saint-Aubert sentait une sorte d'affection pour les parties du bâtiment qu'il avait jadis connu; il ne voulut jamais qu'on en dérangeât une seule pierre, de sorte que la nouvelle construction, adaptée au style de l'ancienne, fit du tout une demeure plus commode que recherchée. L'intérieur, abandonné aux

soins de madame Saint-Aubert, lui donna occasion de montrer son goût; mais la modestie qui caractérisait ses mœurs, présida toujours aux embellissements qu'elle ordonna.

La bibliothèque occupait la partie occidentale du château; elle était remplie des meilleurs ouvrages tant anciens que modernes. Cette pièce ouvrait sur un bosquet qui, planté le long d'une pente douce, conduisait à la rivière, et dont les arbres élevés formaient une ombre épaisse et mystérieuse. Des fenêtres, l'œil découvrait par-dessous les berceaux le riche paysage qui s'étendait à l'occident, et apercevait à gauche les hardis précipices des Pyrénées. Près de la bibliothèque était une terrasse garnie de plantes rares et précieuses. Un des amusements de Saint-Aubert était l'étude de la botanique, et les montagnes voisines, qui offrent tant de trésors aux naturalistes curieux, le retenaient souvent des jours entiers. Il était quelquefois accompagné dans ses excursions par madame Saint-Aubert, et souvent par sa fille. Un petit panier d'osier, pour recevoir les plantes, un autre rempli de quelques aliments que n'eût pu leur offrir la cabane d'un berger, formaient leur équipage. Ils parcouraient les lieux les plus sauvages, les scènes les plus pittoresques, et ne concentraient pas tellement leur attention dans l'étude des moindres ouvrages de la nature, qu'ils n'admirassent aussi ses beautés grandes et sublimes. Las de gravir des rochers, où le seul enthousiasme semblait avoir pu les conduire, où l'on ne voyait sur la mousse d'autres traces que celles du timide chamois, ils cherchaient un abri dans ces beaux temples de verdure, reculés au sein des montagnes. A l'ombre des mélèses et des pins élevés, ils goûtaient un repas frugal, savouraient les eaux d'une source voisine, et respiraient avec délices les parfums des diverses plantes qui émaillaient la terre, ou pendaient en festons aux arbres et aux rochers.

A gauche de la terrasse, et vers les plaines du Languedoc, était le cabinet d'Emilie. Là étaient ses livres, ses crayons, ses instruments, quelques oiseaux et quelques fleurs favorites. C'est là qu'occupée de l'étude des arts, elle les cultivait avec succès, parce qu'ils convenaient à son goût et à son caractère. Ses dispositions

naturelles, secondées par les instructions de M. et madame Saint-Aubert, avaient facilité ses progrès. Les fenêtres de cette pièce s'ouvraient jusqu'en bas sur le parterre qui bordaient la maison; et des allées d'amandiers, de figuiers, d'acacias ou de myrtes fleuris, conduisaient au loin la vue vers ces rivages qu'arrosait la Garonne.

Les paysans de ces heureux climats, quand leur travail était fini, venaient souvent sur le soir danser en groupes sur le bord de la rivière. Les sons animés de leur musique, la vivacité de leur pas, la gaieté de leur maintien, le goût et le caprice des jeunes filles dans leur ajustement, donnaient à toute la scène un caractère vraiment français.

Le front du château, du côté du midi, faisait face aux montagnes. Au rez-de-chaussée étaient une grande salle et deux salons commodes. L'étage supérieur, car il n'y en avait qu'un, était distribué en chambres à coucher, sauf une seule pièce, qu'ornait un grand balcon, et où se faisait ordinairement le déjeuner.

Dans l'arrangement des dehors, l'attachement de Saint-Aubert pour les théâtres de son enfance, avait quelquefois sacrifié le goût au sentiment. Deux vieux mélèses ombrageaient le bâtiment et coupaient la vue; mais Saint-Aubert disait quelquefois que s'il les voyait périr, il aurait peut-être la faiblesse d'en pleurer. Il planta près de ces mélèses un petit bosquet de hêtres, de pins et de frênes de montagne. Sur une haute terrasse, au-dessus de la rivière, étaient plusieurs orangers et citronniers, dont les fruits, mûrissant parmi les fleurs, exhalaient en l'air un admirable et doux parfum. Il leur joignit quelques arbres d'une autre espèce; là, sous un large platane dont les branches s'étendaient jusque sur la rivière, il aimait à s'asseoir dans les belles soirées de l'été entre sa femme et ses enfants. Au travers du feuillage, il voyait le soleil se coucher à l'extrémité de l'horizon, il voyait ses derniers rayons briller, s'affaiblir et confondre peu à peu leurs nuances pourprées avec les tons grisâtres du crépuscule. C'est là aussi qu'il aimait à lire, à converser avec madame Saint-Aubert, à faire jouer ses enfants, à s'abandonner aux douces affections, compagnes ordinaires de la simplicité et de la nature. Souvent il se disait, les larmes aux yeux, que ces moments

étaient cent fois plus doux que les plaisirs bruyants et les tumultueuses agitations du monde. Son cœur était satisfait; il avait cet avantage si rare de ne point désirer plus de bonheur qu'il n'en avait. La sérénité de sa conscience se communiquait à ses manières, et pour un esprit comme le sien, il prêtait du charme au bonheur même.

La chute totale du jour ne l'éloignait pas de son platane favori; il aimait ce moment où les dernières clartés s'éteignent, où les étoiles, l'une après l'autre, viennent briller dans l'espace et se réfléchir sur le miroir des eaux; moment touchant et doux, où l'âme dilatée s'ouvre aux plus tendres sentiments, aux contemplations les plus sublimes. Quand la lune, de ses rayons argentés, perçait l'épais feuillage, Saint-Aubert restait encore; et souvent il se faisait apporter sous son arbre favori le laitage et les fruits qui composaient son souper. Quand la nuit était close, le rossignol chantait, et ses mélodieux accents réveillaient au fond de son âme une douce mélancolie.

La première interruption du bonheur qu'il avait connu dans sa retraite, fut occasionnée par la mort de ses deux fils. Il les perdit à cet âge où les grâces enfantines ont tant de charmes; et quoique, par égard pour madame Saint-Aubert, il eût modéré l'expression de sa douleur, et se fût efforcé de la soutenir en philosophe, il n'avait point de philosophie à l'épreuve de pareilles pertes. Une fille était désormais son unique enfant. Il veilla sur le développement de son caractère, et travailla sans relâche à la maintenir dans les dispositions les plus propres au bonheur. Elle avait annoncé, dès ses premiers ans, une rare délicatesse d'esprit, des affections vives et une facile bienveillance; mais on pouvait distinguer néanmoins une susceptibilité trop grande pour comporter une paix durable. En avançant vers la jeunesse, cette sensibilité donna un tour réfléchi à ses pensées, une douceur à ses manières, qui ajoutaient la grâce à la beauté, et la rendaient bien plus intéressante aux personnes douées d'une disposition analogue. Mais Saint-Aubert avait trop de bon sens pour préférer un charme à une vertu; il avait assez de pénétration pour juger combien ce charme était dangereux à celle qui le possédait, et il ne pouvait s'en applaudir. Il tâcha donc de

fortifier son caractère, de l'habituer à dominer ses penchants, et à se maîtriser elle-même; il lui apprit à retenir le premier mouvement, et à supporter de sang-froid les innombrables contrariétés de la vie. Mais pour lui apprendre à se contraindre, à se donner cette dignité calme qui peut seule contre-balancer les passions et nous élever au-dessus des événements et des disgrâces, lui-même avait besoin de quelque courage, et ce n'était pas sans effort qu'il paraissait voir tranquillement les larmes, les petits chagrins, que sa prévoyante sagacité occasionnait quelquefois à Emilie.

Emilie ressemblait à sa mère; elle avait sa taille élégante, ses traits délicats; elle avait comme elle des yeux bleus, tendres et doux; mais quelques beaux que fussent ses traits, c'était surtout l'expression de sa physionomie, mobile comme les objets dont elle était affectée, qui donnait à sa figure un charme irrésistible.

[Illustration]
Emilie.

Saint-Aubert cultiva son esprit avec un extrême soin. Il lui donna un aperçu des sciences, et une exacte connaissance de la meilleure littérature. Il lui montra le latin et l'italien, désirant surtout qu'elle pût lire les poëmes sublimes écrits dans ces deux langues. Elle annonça dès les premières années un goût décidé pour les ouvrages de génie; et c'était un principe pour Saint-Aubert de multiplier ses moyens de jouissances. Un esprit cultivé, disait-il, est le meilleur préservatif contre la contagion des folies et du vice. Un esprit vide a toujours besoin d'amusements, et se plonge dans l'erreur pour éviter l'ennui. Le mouvement des idées fait de la réflexion une source de plaisirs, et les observations fournies par le monde lui-même compensent les dangers des tentations qu'il offre. La méditation et l'étude sont nécessaires au bonheur, soit à la campagne, soit à la ville. A la campagne, elles préviennent les langueurs d'une indolente apathie, et ménagent de nouvelles jouissances dans le goût et l'observation des grandes choses; à la ville, elles rendent la dissipation moins nécessaire, et par conséquent moins dangereuse.

Sa promenade favorite était une petite pêcherie appartenant à Saint-Aubert, située dans un bois voisin sur le bord d'un ruisseau qui, descendu des Pyrénées, écumait à travers les rochers, et s'enfuyait en silence sous l'ombrage qu'il réfléchissait. De cette retraite, on apercevait au travers des arbres qui la couvraient les plus riches traits des paysages environnant; l'œil s'égarait au milieu des rochers élevés, des humbles cabanes et des sites riants qui bordaient la rivière.

Ce lieu était aussi la retraite chérie de Saint-Aubert, il y venait souvent éviter les chaleurs du jour avec sa femme, sa fille et ses livres; ou vers le soir, à l'heure du repos, il venait saluer le silence et l'obscurité et goûter les chants plaintifs de la tendre Philomèle. Quelquefois encore il apportait sa musique: l'écho se réveillait aux tons de son hautbois, et la voix mélodieuse d'Emilie adoucissait les souffles légers qui recevaient et portaient loin d'elle son expression et ses accents.

[Illustration]
Saint-Aubert.

Dans une de ces charmantes parties, elle aperçut sur un coin de la boiserie les vers suivants écrits avec un crayon:

De mes chagrins trop faibles interprètes,
Enfants naïfs du plus pur sentiment;
O vous! mes vers, quand un objet charmant
Visitera ces paisibles retraites,
Retracez-lui mon amoureux tourment.

Le jour fatal, le jour où sa présence
Fit à mon cœur sentir ses premiers feux;
Infortuné! j'étais sans défiance
Contre l'attrait répandu dans ses yeux:
Il me semblait qu'un messager des cieux
Me pénétrait de sa douce influence.
L'erreur cessa bientôt, et son absence
Vint à mon cœur révéler sans détour

Tous les transports d'un invincible amour.

De mes chagrins, etc.

Ces vers ne s'adressaient à personne. Emilie ne pouvait se les appliquer, quoiqu'elle fût sans aucun doute la nymphe de ces bocages. Elle parcourut le cercle étroit de ses connaissances sans pouvoir en faire l'application, et resta dans l'incertitude, incertitude moins pénible pour elle, qu'elle ne l'eût été pour un esprit plus oisif. Elle n'avait pas le loisir de s'occuper longtemps d'une bagatelle, et d'en exagérer l'importance en y revenant sans cesse. L'incertitude qui ne lui permettait pas de supposer que ces vers lui fussent adressés, ne l'obligeait pas non plus à adopter l'idée contraire; mais le petit mouvement de vanité qu'elle sentit ne dura point, et bientôt même elle l'oublia pour ses livres, ses études et ses bonnes œuvres.

Peu de temps après son inquiétude fut excitée par une indisposition de son père; la fièvre le saisit, et sans être fort dangereuse, elle porta une atteinte sensible à son tempérament. Madame Saint-Aubert et Emilie le veillèrent sans relâche, mais sa convalescence fut lente; et tandis qu'il recouvrait sa santé, madame Saint-Aubert perdait la sienne.

A son rétablissement, le premier objet qu'il visita fut sa pêcherie. Une corbeille de provisions, ses livres et le luth d'Emilie, y furent envoyés d'avance; pour la pêche, on n'y en parlait point: Saint-Aubert ne trouvait aucun plaisir à une destruction.

Après une heure de promenade et de recherches botaniques, le dîner fut servi. La reconnaissance causée par le plaisir de revoir encore ce lieu chéri, répandit sur ce repas toute la douceur du sentiment; l'aimable famille semblait retrouver le bonheur sous ces heureux ombrages. Monsieur Saint-Aubert causait avec une singulière gaieté: chaque objet ranimait ses sens; l'aimable fraîcheur, la jouissance qu'apporte la première vue de la nature après la souffrance d'une maladie et le séjour d'une chambre à coucher, ne peuvent sans doute, ni se concevoir, ni se décrire dans

l'état de santé parfaite; la verdure des bois et des pâturages, la variété des fleurs, la voûte bleue du ciel, le parfum de l'air, le murmure des eaux, le bourdonnement des insectes de nuit, tout semble alors vivifier l'âme et donner du prix à l'existence.

Madame Saint-Aubert, ranimée par la gaieté et la convalescence de son époux, oublia son indisposition personnelle; elle se promena dans les bois et visita les situations romantiques de cette retraite; elle conversait avec Saint-Aubert, avec sa fille, et les regardait souvent avec un degré de tendresse qui faisait couler des larmes. Saint-Aubert qui s'en aperçut lui reprocha tendrement son émotion: elle ne pouvait que sourire, serrer sa main, celle d'Emilie, et pleurer davantage. Il sentit que l'enthousiasme du sentiment lui devenait presque pénible; une impression de tristesse s'empara de lui, des soupirs lui échappèrent. Peut-être, se disait-il, peut-être ce moment est-il pour moi le terme du bonheur comme il en est le comble; mais ne l'abrégeons pas par des regrets anticipés; espérons que je ne reviens pas à la vie pour avoir à pleurer moi-même les seuls êtres qui me la font chérir.

Pour sortir de ces pensées mélancoliques, ou peut-être pour s'y entretenir, il pria Emilie d'aller chercher son luth, et d'essayer quelques tendres accords. Comme elle approchait de la pêcherie, elle fut surprise d'entendre les cordes de son instrument touchées par une main savante, et accompagnées d'un chant plaintif qui captiva son attention; elle écouta dans un profond silence, craignant qu'un mouvement indiscret ne la privât d'un son ou n'interrompît le musicien. Tout était calme dans le pavillon, et personne ne paraissait, elle continua d'écouter; mais enfin la surprise et le plaisir firent place à la timidité; la timidité s'augmenta par le souvenir des lignes au crayon qu'elle avait déjà vues, et elle hésita si elle ne se retirerait pas à l'instant.

Dans l'intervalle la musique cessa. Emilie reprit courage et s'avança quoiqu'en tremblant vers la pêcherie: elle n'y vit personne; le luth était sur la table, et chaque chose comme on l'avait laissée. Emilie commençait à croire qu'elle avait entendu un autre instrument; mais elle se ressouvint, qu'en suivant monsieur et

madame Saint-Aubert, elle avait posé son luth près de la fenêtre; elle se sentit alarmée sans en savoir la cause; l'obscurité du soir, le silence de ce lieu qu'interrompait seulement le frémissement léger des feuilles augmentèrent ses craintes enfantines; elle voulut sortir, mais elle s'aperçut qu'elle s'affaiblissait et fut obligée de s'asseoir: elle essayait de se remettre quand ses yeux rencontrèrent les vers écrits au crayon; elle tressaillit comme si elle eût vu un étranger, puis s'efforçant enfin de vaincre sa terreur, elle se leva et s'approcha de la fenêtre: d'autres vers étaient ajoutés aux premiers, et cette fois son nom y figurait.

Il ne fut plus possible de douter que l'hommage n'en fût pour elle, mais il ne lui fut pas moins impossible d'en deviner l'auteur. Tandis qu'elle y rêvait, elle entendit le bruit de quelques pas derrière le bâtiment; effrayée, elle prit son luth, s'échappa, et rencontra monsieur et madame Saint-Aubert dans un petit sentier le long de la clairière.

Ils montèrent ensemble sur un tertre couvert de figuiers, et dont les plaines et les vallées de Gascogne formaient le point de vue. Ils s'assirent sur le gazon; et tandis que leurs regards embrassaient un grand spectacle, ils respiraient en repos le doux parfum des plantes qui tapissaient la pelouse. Emilie répéta les chansons qu'ils aimaient le plus, et l'expression qu'elle y mit en redoubla les agréments.

La musique et la conversation les retinrent dans ce lieu enchanté jusqu'au dernier moment d'un crépuscule prolongé; les voiles blanches qui marquaient au-dessous des montagnes le cours rapide de la Garonne, avaient cessé d'être visibles; c'était une obscurité moins triste que mélancolique. Saint-Aubert et sa famille se levèrent et s'éloignèrent à regret du bois. Hélas! madame Saint-Aubert ignorait que jamais elle n'y devait revenir!

Arrivée à la pêcherie, elle s'aperçut qu'elle avait perdu son bracelet. Elle l'avait ôté en dînant et l'avait laissé sur la table en allant se promener. On chercha longtemps, Emilie n'y épargna aucun soin; ce fut en vain, il fallut y renoncer. Le prix que madame Saint-Aubert mettait à ce bracelet, venait du portrait d'Emilie dont il

était orné; et ce portrait, fait depuis peu, était d'une ressemblance parfaite. Quand Emilie fut assurée de la perte, elle rougit et devint pensive. Un étranger s'était introduit à la pêcherie dans leur absence; son luth et les vers qu'elle venait de lire ne lui permettaient pas d'en douter. On pouvait raisonnablement eu conclure que le poëte, le musicien et le voleur, étaient la même personne. Mais quoique cette musique, ces vers et l'enlèvement du portrait formassent une combinaison remarquable, Emilie se sentit irrésistiblement détournée d'en faire mention; elle se promit seulement de ne plus visiter la pêcherie sans la compagnie de monsieur ou de madame Saint-Aubert.

Ils revinrent au château un peu préoccupés; Emilie songeait à ce qui venait d'arriver. Saint-Aubert se livrait à la plus douce reconnaissance, en contemplant les biens qu'ils possédaient. Madame Saint-Aubert était troublée et tourmentée du portrait. En approchant de la maison ils distinguèrent un bruit confus; on entendait des voix, des chevaux; plusieurs valets traversaient les allées; bientôt une voiture entra dans l'avenue, et l'on découvrit de plus près que cette voiture attelée de deux chevaux en sueur était sur la plate forme. Saint-Aubert reconnut les livrées de son beau-frère, et trouva effectivement monsieur et madame Quesnel dans le salon. Ils étaient sortis de Paris depuis fort peu de jours, et allaient à leur terre éloignée de dix lieues de la vallée. Il y avait quelques années que Saint-Aubert la leur avait vendue. M. Quesnel était l'unique frère de madame Saint-Aubert; mais aucun rapport de caractère n'ayant fortifié leur liaison, la correspondance entre eux n'avait pas été fort soutenue. M. Quesnel s'était livré au plus grand monde. Il visait à quelque importance, il aimait le faste; son adresse, ses insinuations, avaient presque atteint leur objet. Il n'est plus étonnant qu'un pareil homme méconnût le goût pur, la simplicité, la modération de Saint-Aubert, et n'y vît qu'une petitesse d'esprit et une totale incapacité. Le mariage de sa sœur avec Saint-Aubert avait été mortifiant pour son ambition; il avait espéré qu'elle formerait quelque alliance plus propre à servir ses projets. Il avait reçu des propositions assez conformes à ses espérances. Mais sa sœur, que

Saint-Aubert recherchait alors, s'aperçut ou crut s'apercevoir que le bonheur et la splendeur n'étaient pas toujours synonymes, et son choix fut bientôt fixé. Quelles que fussent les idées de Quesnel à cet égard, il aurait volontiers sacrifié le repos de sa sœur à l'avancement de sa propre fortune. Il ne put, quand elle se maria, lui dissimuler son mépris pour ses principes et pour l'union qu'ils déterminaient. Madame Saint-Aubert cacha cette insulte à son époux; mais pour la première fois peut-être le ressentiment s'éleva dans son cœur. Elle conserva sa dignité, et se conduisit avec prudence; mais la froide réserve de ses manières avertit assez M. Quesnel de ce qu'elle éprouvait.

En se mariant lui-même, il ne suivit pas l'exemple de sa sœur; sa femme était une Italienne, riche héritière, mais son naturel et son éducation en faisaient une personne aussi frivole que vaine.

Ils avaient le projet de passer la nuit chez Saint-Aubert, et comme le château ne pouvait loger tous leurs domestiques, on les envoya au village voisin. Après les premiers compliments et les disposions nécessaires, M. Quesnel commença à récapituler ses liaisons et ses connaissances. Saint-Aubert, qui avait assez vécu dans la retraite pour que ce sujet lui parût nouveau, l'écouta avec patience et attention; et son hôte y crut voir autant d'humilité que de surprise. Il décrivit à la vérité le petit nombre de fêtes que les troubles de ces temps permettaient à la cour de Henri III, et son exactitude dédommageait de son arrogance. Mais quand il vint à parler du duc de Joyeuse, d'un traité secret dont il connaissait la négociation avec la Porte, du jour sous lequel Henri de Navarre était vu à la cour, Saint-Aubert rappela sa première expérience, et se convainquit bientôt que son beau-frère pouvait au plus tenir à la cour le dernier rang; l'indiscrétion de ses discours ne pouvait s'accorder avec ses prétendues lumières. Cependant Saint-Aubert ne discuta point, il savait trop bien que M. Quesnel n'avait ni sensibilité ni jugement.

Madame Quesnel, pendant ce temps, exprimait son étonnement à madame Saint-Aubert sur la vie triste qu'elle menait, disait-elle, dans un coin si retiré du monde. Probablement pour exciter l'envie, elle se mit de suite à raconter les bals, les banquets, les processions,

dernièrement donnés à la cour, et la magnificence des fêtes, dont les noces du duc de Joyeuse et de Marguerite de Lorraine, sœur de la reine, avaient été le sujet et l'occasion. Elle décrivit avec la même précision, et ce qu'elle avait vu, et ce qu'il ne lui avait pas été permis de voir. L'imagination vive d'Emilie accueillait ces récits avec l'ardente curiosité de la jeunesse; et madame Saint-Aubert, considérant sa famille les larmes aux yeux, sentit que si l'éclat ajoute au bonheur, la vertu seule peut le faire éclore.—Saint-Aubert, dit Quesnel, il y a douze ans que j'ai acheté votre patrimoine?—A peu-près, dit Saint-Aubert en retenant un soupir.—Il y a bien cinq ans que je n'y suis allé, reprit Quesnel; Paris, ses environs, sont l'unique lieu où l'on puisse vivre; mais, d'ailleurs, je suis tellement répandu, tellement versé dans les affaires, j'en suis tellement accablé, que je n'ai pu, sans beaucoup de peines, m'esquiver pour un mois ou deux. Saint-Aubert ne répliquait rien. Quesnel poursuivit:—Je me suis souvent étonné que vous, qui avez vécu dans la capitale, vous, accoutumé au grand monde, vous puissiez exister ailleurs, surtout dans un pays comme celui-ci, où vous n'entendez parler de rien, où l'on ne sait à peine qu'on existe.

—Je vis pour ma famille et pour moi, dit Saint-Aubert; je me contente aujourd'hui de connaître le bonheur, autrefois j'ai connu le monde.

—Je compte dépenser chez moi trente ou quarante mille livres en embellissements, dit Quesnel, sans faire attention à la réponse de Saint-Aubert; j'ai le projet, pour l'été prochain, d'y faire venir mes amis. Le duc de Durfort, le marquis de Grammont, me donneront bien un mois ou deux. Saint-Aubert le questionna sur ses projets d'embellissement; il s'agissait d'abattre l'aile droite du château pour y bâtir des écuries: je ferai ensuite, ajouta-t-il, une salle à manger, un salon, une grande salle commune, des logements pour tous mes gens; car à présent, je n'ai pas de quoi en placer le tiers.

—Tous ceux de mon père y logeaient, dit Saint-Aubert qui regrettait la vieille maison, et sa suite était assez considérable.

—Nos idées sont un peu agrandies, lui dit Quesnel; ce qu'on trouvait décent ne paraîtrait plus supportable. Le phlegmatique Saint-Aubert rougit à ces mots; mais le mépris prit bientôt la place de la colère. Le château est encombré d'arbres, ajouta Quesnel, mais je compte l'éclaircir.

—Vous couperez les arbres? dit Saint-Aubert.

—Assurément; et pourquoi pas? ils masquent la vue; il y a un vieux châtaignier qui étend ses branches sur tout un côté du château, et couvre toute la face du côté du sud; on le dit si vieux, que douze hommes tiendraient dans le creux de son tronc; votre enthousiasme n'ira pas à prétendre qu'un vieil arbre sans agrément ait sa beauté ou son usage.

—Bon dieu! s'écria Saint-Aubert, vous ne détruirez pas ce majestueux châtaignier qui a vu tant de siècles, et qui faisait l'ornement de la terre! Il était déjà grand quand la maison fut bâtie; souvent dans ma jeunesse je gravissais jusqu'à ses branches; là, perdu entre ses feuilles, la pluie pouvait tout inonder sans qu'une seule goutte m'atteignît. Combien d'heures j'y ai passées un livre à la main!

—Mais pardonnez-moi, ajouta Saint-Aubert en se rappelant qu'on ne pouvait l'entendre ni le concevoir, je parle du vieux temps. Mes sentiments ne sont plus de mode, et la conservation d'un arbre vénérable n'est pas plus qu'eux au ton du jour.

—Je l'abattrai certainement, dit M. Quesnel; mais je pourrai bien planter quelques peupliers d'Italie entre ceux des châtaigniers que je laisserai dans l'avenue. Madame Quesnel aime beaucoup le peuplier, et me parle souvent de la maison de son oncle près de Venise, où cette plantation fait un superbe effet.

—Sur les bords de la Brenta, dit Saint-Aubert, où sa taille élancée et droite se mêle aux pins, aux cyprès, et se joue autour d'élégants portiques et de légères colonnades, il doit effectivement orner la scène; mais parmi les géants de nos forêts, à côté d'une pesante et gothique architecture!

—Cela se peut, mon cher monsieur, dit Quesnel, je ne disputerai pas avec vous. Il vous faut retourner à Paris avant que nos idées puissent avoir quelques rapports. Mais, à propos de Venise, j'ai quelque envie d'y faire un voyage l'été prochain. Quelques événements peuvent me rendre propriétaire de cette maison dont je vous parlais, et qu'on dit charmante. Dans ce cas, je remettrais mes projets d'embellissement à l'autre année, et je me laisserais entraîner à passer plus de temps en Italie.

Emilie fut un peu surprise quand il parla de cette tentation. Un homme si nécessaire à Paris, un homme qui pouvait à peine s'en dérober un mois ou deux, songer à aller en pays étranger, et à l'habiter quelque temps! Saint-Aubert connaissait trop bien sa vanité pour s'étonner d'un trait pareil; et voyant la possibilité d'un délai pour les embellissements projetés, il conçut l'espérance de leur total abandon.

Avant de se séparer, M. Quesnel désira entretenir particulièrement Saint-Aubert; ils passèrent dans une autre pièce, et y restèrent longtemps. Le sujet de leur entretien fut ignoré; mais quel qu'en eût été le sujet, Saint-Aubert à son retour, parut vivement affecté; et la tristesse répandue sur ses traits alarma madame Saint-Aubert. Quand ils furent seuls, elle fut tentée de lui en demander la cause; la délicatesse qu'elle lui connaissait l'arrêta; elle pensa que si Saint-Aubert jugeait à propos qu'elle en fût informée, il n'attendrait pas ses questions.

Le jour suivant M. Quesnel partit, mais il eut d'abord une seconde conférence avec Saint-Aubert. Ce fut après dîner; et à la fraîcheur, les nouveaux hôtes se remirent en route pour Epourville. Ils pressèrent monsieur et madame Saint-Aubert de les y visiter; mais bien plus dans l'espoir d'étaler leur magnificence que dans le désir de les en faire jouir.

Emilie revint avec délices à la liberté que lui enlevait leur présence. Elle retrouva ses livres, ses promenades, les entretiens raisonnés de ses parents, et eux-mêmes se félicitèrent de se voir délivrés de tant de frivolité et d'arrogance.

Madame Saint-Aubert se dispensa de la promenade ordinaire du soir; elle se plaignit d'un peu de fatigue, et Saint-Aubert sortit avec Emilie.

Ils se dirigèrent dans les montagnes. Leur projet était de visiter quelques vieux pensionnaires de Saint-Aubert. Un revenu modique lui permettait une pareille charge; et il est vraisemblable que M. Quesnel avec ses trésors n'aurait pas pu la supporter.

Saint-Aubert distribua ses bienfaits à ses humbles amis; il écouta les uns, il soulagea les autres; il les consola tous par les doux regards de la sympathie et le sourire de la bienveillance. Saint-Aubert, traversant avec Emilie les sentiers obscurs de la forêt, revint avec elle au château.

Sa femme était retirée dans son appartement; la langueur et l'abattement qui l'avaient accablée, et que l'arrivée des étrangers avait comme suspendue, la saisirent de nouveau, mais avec des symptômes plus fâcheux. Le lendemain la fièvre se déclara; le médecin y reconnut les mêmes caractères qu'à celle dont Saint-Aubert venait d'échapper; elle en avait reçu le poison en soignant son époux; sa complexion trop faible n'avait pu y résister: le mal s'était répandu dans ses veines, et l'avait jetée dans la langueur. Saint-Aubert, dont les inquiétudes surpassaient toute espèce de considération, retint le médecin à la maison; il se rappela les sentiments et les réflexions qui avaient noirci ses idées la dernière fois qu'ils avaient été à la pêcherie; il crut au pressentiment, et craignit tout pour la malade; il réussit pourtant à lui cacher son trouble, et ranima sa fille en augmentant ses espérances. Le médecin, interrogé par Saint-Aubert, répondit qu'il attendait, pour prononcer, une certitude qu'il n'avait point encore acquise. Madame Saint-Aubert semblait en avoir une moins douteuse, mais ses yeux seulement pouvaient l'indiquer; elle les fixait souvent sur ses pauvres amis avec une expression de pitié et de tendresse, comme si elle eût anticipé leurs chagrins, et paraissait ne regretter la vie qu'à cause d'eux et de leur douleur. Le septième jour fut celui de la crise: le médecin prit un ton plus grave; elle l'observa, et profitant d'un moment où elle était seule, elle l'assura qu'elle croyait sa mort

prochaine. N'essayez pas de me tromper, lui dit-elle, je sens que je n'ai plus longtemps à vivre, je suis préparée à mourir, et ce n'est pas d'aujourd'hui; mais puisqu'il est ainsi, qu'une fausse compassion ne vous conduise pas à flatter ma famille; si vous le faisiez, leur affliction en serait plus accablante lors de l'événement; je m'efforcerai de leur enseigner la résignation par mon exemple.

Le médecin fut attendri, il promit d'obéir, et dit un peu brusquement à Saint-Aubert qu'il ne fallait plus espérer. La philosophie de cet infortuné n'était pas à l'épreuve d'un pareil coup, mais le surcroît d'affliction, dont l'excès de sa douleur aurait pu accabler sa femme, le rendit capable de la modérer en sa présence. Emilie fut d'abord renversée; mais abusée par la vivacité de ses désirs, elle conserva l'espoir de la guérison de sa mère, et ne le perdit qu'au dernier moment.

La maladie faisait des progrès; la résignation et le calme de madame Saint-Aubert semblaient augmenter avec elle; la tranquillité avec laquelle elle attendait la mort ne pouvait venir que d'un retour sur elle-même, sur une vie sans reproche, et autant que l'humaine fragilité le comportait, constamment passée en la présence de Dieu et dans l'espoir d'un meilleur monde; mais la piété ne pouvait subjuguer la douleur qu'elle éprouvait en quittant des amis si chers. Durant ses derniers moments, elle entretint longtemps Saint-Aubert et Emilie sur la vie à venir et sur d'autres sujets religieux; la résignation qu'elle exprima, la ferme espérance de retrouver dans l'éternité ceux qu'elle abandonnait en ce monde, l'effort qu'elle faisait pour cacher la douleur que lui causait cette séparation momentanée, tout affecta tellement Saint-Aubert, qu'il fut obligé de quitter la chambre. Il pleura amèrement, mais enfin il sécha ses larmes, et rentra avec une contrainte qui ne pouvait qu'augmenter son supplice.

Jamais Emilie n'avait mieux conçu combien il était sage de modérer sa sensibilité; jamais non plus elle n'y avait travaillé avec tant de courage; mais après l'événement elle fut anéantie sous le poids de la douleur, et comprit que l'espérance autant que la force

avait concouru à la soutenir. Saint-Aubert était trop affligé lui-même pour pouvoir consoler sa fille.

CHAPITRE II.

Madame Saint-Aubert fut enterrée dans l'église du village voisin: son époux et sa fille accompagnèrent ce convoi, et furent suivis d'un prodigieux nombre d'habitants qui tous pleuraient sincèrement une si excellente femme.

De retour de l'église, Saint-Aubert s'enferma dans sa chambre, il en sortit avec la sérénité du courage et la pâleur du désespoir: il donna ordre à toutes les personnes qui composaient sa maison de se rassembler. Emilie seule ne paraissait point: subjuguée par la scène dont elle venait d'être témoin, elle s'était enfermée dans son cabinet pour y pleurer en liberté. Saint-Aubert l'y alla chercher: il prit sa main en silence, et ses larmes continuèrent. Il fut longtemps lui-même avant de retrouver sa voix et la faculté de s'exprimer; il dit enfin en tremblant: Mon Emilie, nous allons prier, voulez-vous vous joindre à nous? nous allons implorer le secours d'en haut, d'où pouvons-nous l'attendre que du ciel?

Emilie retint ses larmes, et suivit son père au salon où les domestiques étaient réunis. Saint-Aubert lut d'une voix basse l'office du soir, et ajouta une prière pour les âmes des trépassés. Pendant sa lecture, la voix lui manqua, ses larmes arrosèrent le livre; il s'arrêta, mais les sublimes émotions d'une dévotion pure élevèrent successivement ses idées au-dessus de ce monde, et versèrent enfin la consolation dans son cœur.

Quand l'office fut achevé et que les domestiques furent retirés, il embrassa tendrement Emilie. Je me suis efforcé, lui dit-il, de vous donner dès vos premières années un véritable empire sur vous-même, je vous en ai représenté l'importance dans toute la conduite de la vie; c'est cette qualité qui nous soutient contre les plus

dangereuses tentations du vice, et nous rappelle à la vertu; c'est lui encore qui modère l'excès des émotions les plus vertueuses. Il est un point où elles cessent de mériter ce nom, puisque leur conséquence est un mal; tout excès est un tort; le chagrin même, quoique aimable dans son principe, devient une passion injuste quand on s'y livre aux dépens de ses devoirs. Par devoir, j'entends ce qu'on se doit à soi-même, aussi bien que ce qu'on doit aux autres. Une douleur sans règle énerve l'âme, et la prive de ces douces jouissances qu'un Dieu bienfaisant destine à embellir notre vie. Ma chère Emilie, appelez, pratiquez tous les préceptes que vous avez reçus de moi, et dont l'expérience vous a souvent démontré la sagesse.

Votre douleur est inutile; ne regardez pas cette vérité comme un lieu commun de consolation, mais comme un véritable motif de courage. Je ne voudrais pas étouffer votre sensibilité, mon enfant, je ne voudrais qu'en modérer l'intensité. Quels que puissent être les maux dont un cœur trop tendre est la cause, on ne doit rien espérer de celui qui ne l'est point. Vous connaissez ma peine, vous savez si mes paroles sont de ces discours légers jetés au hasard pour dessécher la sensibilité dans sa source, et dont le but unique est le frivole étalage d'une prétendue philosophie. Je vous montrerai, mon Emilie, que je puis pratiquer les conseils que je donne. Je vous parle ainsi, parce que je ne puis sans douleur vous voir vous consumer en larmes superflues, et n'essayer aucun effort sur vous-même; je ne vous ai pas parlé plus tôt, parce qu'il y a un moment où tout raisonnement doit céder à la nature. Ce moment est passé, et quand on le prolonge à l'excès, la triste habitude que l'on contracte accable les esprits au point de leur ôter tout ressort; vous touchez à cet écueil; mais vous, mon Emilie, vous montrerez que vous voulez l'éviter.

Emilie, en pleurant, sourit à son père. O mon père! s'écria-t-elle; et la voix lui manqua. Elle aurait sans doute ajouté: Je veux me montrer digne d'être votre fille. Un mouvement confus de reconnaissance, de tendresse, de douleur, la subjugua; Saint-Aubert la laissa pleurer sans l'interrompre, et parla d'autre chose.

La première personne qui vint s'affliger avec Saint-Aubert fut un M. Barreaux: c'était un homme austère et qui paraissait insensible; le goût de la botanique les avait rapprochés, ils s'étaient souvent rencontrés dans les montagnes. M. Barreaux s'était retiré du monde, et presque de la société pour vivre dans un joli château, à l'entrée des bois et tout près de la vallée. Il avait été, comme Saint-Aubert, cruellement désabusé de l'opinion qu'il avait eue des hommes; mais, comme lui, il ne se bornait pas à s'en affliger et à les plaindre: il sentait plus d'indignation contre leurs vices que de compassion pour leurs faiblesses.

Saint-Aubert fut surpris de le voir. Souvent il l'avait pressé de visiter sa famille, et n'avait pu l'obtenir: il vint ce jour-là sans cérémonie, sans réserve, et entra dans la maison comme aurait fait un vieil ami. Les besoins du malheur semblaient avoir adouci sa rudesse et renversé ses préjugés. La désolation de Saint-Aubert semblait l'unique idée qui remplît son esprit; ses manières, plus que ses discours, exprimaient son émotion; il parla peu du sujet de leur affliction, mais ses attentions délicates, le son de sa voix, l'intérêt de ses regards, exprimaient le sentiment de son cœur; et ce langage fut entendu.

A cette douloureuse époque, Saint-Aubert fut visité par madame Chéron, l'unique sœur qui lui restât. Elle était veuve depuis plusieurs années, et habitait alors ses propres terres auprès de Toulouse. Leur correspondance n'avait pas été bien fréquente: les mots ne lui manquèrent pas; elle n'entendait pas cette magie du regard qui parle si bien à l'âme, cette douceur d'accent qui verse un baume au fond du cœur. Elle assura Saint-Aubert qu'elle prenait une part sincère à sa douleur, elle loua les vertus de son épouse, et ajouta ce qu'elle imagina de plus consolant. Emilie ne cessa de pleurer tandis qu'elle parla. Saint-Aubert fut plus calme, écouta en silence, et changea de conversation.

En les quittant, elle les pria de la venir voir bientôt. Le changement de lieu vous distraira, dit-elle; c'est mal fait de s'affliger ainsi. Saint-Aubert sentit la justesse de ces paroles, mais il sentait plus de répugnance que jamais à quitter un asile consacré par son

bonheur. La présence de son épouse avait sanctifié tous les lieux, et chaque jour, en calmant l'amertume de ses regrets, augmentait le charme de ses souvenirs.

Il y avait pourtant des devoirs à acquitter, et de ce genre était une visite à M. Quesnel, son beau-frère. Une affaire importante ne permettait pas de la différer plus longtemps: désirant d'ailleurs tirer Emilie de son abattement, il prit avec elle la route d'Epourville.

Quand la voiture entra dans la forêt qui entourait son ancien patrimoine, et qu'il découvrit l'avenue de châtaigniers et les tourelles du château, au souvenir des événements qui s'étaient écoulés dans l'intervalle, à la pensée que le possesseur actuel ne savait ni respecter ni apprécier un tel bien, Saint-Aubert soupira profondément. A la fin, il entra dans l'avenue; il revit ces grands arbres, les délices de son enfance et les confidents de sa jeunesse. Peu à peu l'édifice développa sa massive grandeur. Il vit la grosse tour, la porte voûtée, le pont-levis et le fossé à sec qui entourait tout l'édifice.

Le bruit de la voiture attira une troupe de domestiques au perron. Saint-Aubert descendit et conduisit Emilie dans une salle gothique; mais les armes, les anciennes bannières de la famille ne la décoraient plus. La boiserie de cœur de chêne, les poutres qui traversaient le plafond, étaient peintes de blanc. L'énorme table où le seigneur déployait tous les jours sa magnificence hospitalière, où les éclats de rire, les chants joyeux avaient si souvent retenti, cette table n'y était plus; les bancs même qui entouraient la salle étaient enlevés. Ses murs épais n'étaient couverts que d'ornements frivoles, qui montraient aussi peu de goût que de sentiment dans le propriétaire actuel.

Saint-Aubert suivit un élégant serviteur parisien, qui l'introduisit au salon. M. et madame Quesnel le reçurent avec une politesse froide et quelques compliments d'usage, et parurent avoir oublié totalement que jamais ils eussent eu une sœur.

Emilie sentit ses larmes près de couler, mais le ressentiment les contint. Saint-Aubert, calme et assuré, conserva sa dignité, sans

chercher de faux airs, et en imposa même à M. Quesnel, qui ne pouvait se dire pourquoi.

Après une conversation générale, Saint-Aubert désira de l'entretenir seul. Emilie resta avec madame Quesnel, et apprit bientôt qu'une nombreuse société avait reçu pour ce jour-là des invitations. Elle fut forcée d'entendre qu'une perte sans remède ne devait priver d'aucun plaisir.

Saint-Aubert, quand il sut qu'on attendait compagnie, sentit un mélange de dégoût et d'indignation pour l'insensibilité de Quesnel; il fut au moment de retourner chez lui. Mais, apprenant qu'on avait engagé madame Chéron à cause de lui; considérant qu'Emilie pourrait souffrir un jour de l'inimitié d'un pareil oncle, il ne voulut pas l'y exposer lui-même; et sa retraite eût sans doute paru peu convenable à des personnes qui montraient pourtant un si faible sentiment des convenances.

Parmi les convives se trouvaient deux gentilshommes italiens. L'un, appelé Montoni, parent éloigné de madame Quesnel, était un homme d'environ quarante ans, d'une taille admirable; sa physionomie était mâle autant qu'expressive, mais elle exprimait en général la fierté d'assurance et la hauteur plutôt que toute autre disposition.

Le signor Cavigni, son ami, ne paraissait pas avoir plus de trente ans. Il lui cédait en naissance, mais non pas en pénétration, et le surpassait dans le talent de s'insinuer.

Emilie fut choquée du ton dont madame Chéron aborda son père. Mon frère, lui dit-elle, je suis fâchée de vous voir un si mauvais visage; vous devriez consulter quelqu'un. Saint-Aubert répondit, avec un sourire mélancolique, qu'il était à peu près comme à son ordinaire. Et les craintes d'Emilie lui firent trouver son père bien plus changé qu'il ne l'était.

Emilie moins oppressée se serait amusée; sans doute la diversité des caractères, de la conversation qui eut lieu pendant le dîner, la magnificence même de ce repas, fort au-dessus de ce qu'elle avait encore vu, n'eussent pas manqué de la divertir. Le signor Montoni,

nouvellement arrivé d'Italie, racontait les troubles et les commotions dont ce pays était agité. Il peignait les différents partis avec chaleur: il déplorait les conséquences probables de ces affreux tumultes. Son ami parlait avec autant d'ardeur de la politique de sa patrie. Il louait le gouvernement et la prospérité de Venise, et vantait sa supériorité décidée sur tous les Etats de l'Italie. Il la tourna ensuite vers les dames, et parla avec la même éloquence des modes françaises, des spectacles français et des manières françaises. Il eut grand soin de mêler dans son discours tout ce qui pouvait flatter le goût français. La flatterie ne fut point aperçue par ceux à qui elle s'adressait, mais l'effet qu'elle produisit sur leur attention n'échappa point à sa perspicacité. Quand il put se dégager des autres dames, il s'adressa à Emilie. Mais elle ne connaissait ni les modes parisiennes ni les spectacles parisiens; et sa modestie, sa simplicité, sa politesse, contrastaient fortement avec le ton de ses compagnes.

Après le dîner, Saint-Aubert se déroba seul pour visiter encore une fois le vieux châtaignier que Quesnel se proposait de détruire. Il se reposa sous son ombre, il regarda à travers ses vastes branches, et aperçut entre les feuilles tremblantes la voûte azurée des cieux. Les événements de sa jeunesse revinrent tout à la fois à son esprit. Il rappela ses anciens amis, leur caractère, et jusqu'à leurs traits. Depuis longtemps ils n'étaient plus; il se parut à lui-même un être presque isolé, et son Emilie seule l'attachait encore à la vie.

Perdu dans la succession d'images que lui fournissait sa mémoire, il en vint au tableau de son épouse mourante: il tressaillit, et, voulant l'oublier s'il lui était possible, il rejoignit la société.

Saint-Aubert demanda ses chevaux de bonne heure; Emilie s'aperçut en route qu'il était plus silencieux, plus abattu qu'à l'ordinaire. Elle en attribua la cause aux souvenirs que ce lieu venait de lui rappeler, et ne soupçonna point le vrai motif d'un chagrin qu'il ne lui communiquait pas.

En rentrant au château, son affliction se renouvela, et elle sentit plus vivement que jamais la privation d'une mère si chérie. C'était avec le sourire et les caresses de la bonté qu'elle était accueillie

après la moindre absence. Aujourd'hui, tout était morne et tout était désert.

Mais ce que ne peuvent ni la raison ni les efforts, le temps l'obtient. Les semaines passèrent, et l'horreur du désespoir se fondit peu à peu dans un sentiment doux que le cœur conserve, et qui lui devient sacré. Saint-Aubert, au contraire, s'affaiblissait de jour en jour, quoique Emilie, la seule personne qui ne le quittait point, fût la dernière à s'en apercevoir. Sa constitution ne s'était jamais remise du choc qu'elle avait reçu de sa maladie, et l'ébranlement qu'il reçut à la mort de madame Saint-Aubert détermina son extrême langueur. Son médecin lui conseilla de voyager. Il était visible que la douleur avait pris sur ses nerfs, déjà fort attaqués; et l'on pensait que la variété et le mouvement, en calmant son esprit, réussiraient à leur rendre du ton et de la vigueur.

Pendant quelques jours, Emilie s'occupa de ses préparatifs, et Saint-Aubert de ses calculs sur les dépenses de son voyage. Il lui fallut congédier ses domestiques. Emilie, qui se permettait rarement d'opposer aux volontés de son père des questions ou des remontrances, eût pourtant bien voulu savoir comment, dans son état d'infirmité, il ne se réservait pas du moins un serviteur. Mais, quand, à la veille du départ, elle s'aperçut qu'il avait renvoyé Jacquot, François et Marie, et gardé seulement Thérèse, son ancienne femme de charge, elle fut extrêmement surprise, et hasarda de lui en demander la raison. C'est par économie, lui répliqua-t-il; nous allons faire un voyage fort coûteux.

Le médecin avait prescrit l'air de Languedoc et de Provence. Saint-Aubert se résolut donc à s'acheminer lentement vers cette province, en côtoyant la Méditerranée.

Ils se retirèrent de bonne heure dans leur chambre le soir qui précéda le départ. Emilie avait des livres et quelques autres choses à ranger; minuit sonna avant qu'elle eût fini; elle se souvint de ses crayons qu'elle voulait emporter, et qu'elle avait laissés dans le salon. Elle y alla, et, passant près de la chambre de son père, elle en trouva la porte entr'ouverte, et jugea qu'il était dans son cabinet.

C'était son usage depuis la mort de madame Saint-Aubert. Agité d'insomnies cruelles, il quittait son lit et se retirait dans cette pièce pour tâcher d'y trouver le repos.—Quand elle fut au bas de l'escalier, elle regarda dans le cabinet, il n'y était pas.—En remontant, elle frappa légèrement à la porte, ne reçut point de réponse, et s'avança doucement pour savoir où il était.

La chambre était obscure; mais, à travers la porte vitrée, on voyait une lumière au fond d'une pièce voisine. Emilie jugea bien que son père y devait être; mais, craignant qu'à cette heure il ne s'y trouvât mal, elle allait pour s'en assurer. Considérant pourtant qu'une si subite apparition pourrait l'effrayer, elle laissa dehors sa lumière et s'avança doucement vers la petite pièce. Là, elle vit son père assis devant une petite table, et parcourant plusieurs papiers, dont quelques-uns absorbaient son attention, et lui arrachaient des soupirs et même des sanglots. Emilie, qui n'était venue à la porte que pour s'assurer de l'état de son père, fut retenue en ce moment par un mélange de curiosité et de tendresse. Elle ne pouvait découvrir son chagrin sans désirer aussi d'en découvrir la cause. Elle continua de l'observer en silence, ne doutant point que tous ces papiers ne fussent autant de lettres. Tout d'un coup il se mit à genoux dans une contenance plus solennelle qu'elle ne ne l'eût encore vu; dans une espèce d'égarement qui ressemblait à l'horreur, il fit une très-longue prière.

Une pâleur mortelle couvrait son visage quand il se releva. Emilie allait se retirer, mais elle le vit se rapprocher des papiers, et elle resta encore. Il y prit une petite boîte, et en tira une miniature; la lumière, qui portait dessus, lui fit distinguer une femme, et cette femme n'était pas sa mère.

Saint-Aubert regarda le portrait, avec une vive expression de tendresse, le porta à ses lèvres, sur son cœur, et poussa des soupirs convulsifs. Emilie n'en pouvait croire ses yeux; elle ignorait qu'il possédât le portrait d'une autre femme que sa mère, et surtout qu'il y attachât un si grand prix. Elle le regarda longtemps pour trouver les traits de madame Saint-Aubert, mais son attention ne servit qu'à la convaincre que c'était le portrait d'une autre personne.

A la fin, Saint-Aubert le remit dans la boîte, et Emilie, réfléchissant qu'elle avait indiscrètement observé ses secrets, se retira le plus doucement possible.

CHAPITRE III.

Saint-Aubert, au lieu de prendre la route directe qui conduisait en Languedoc, en suivant le pied des Pyrénées, préféra un chemin dans les hauteurs, parce qu'il offrait des vues plus étendues et des points de vue plus pittoresques. Il se détourna un peu pour prendre congé de M. Barreaux; il le trouva herborisant près de son château; et quand Saint-Aubert lui eut expliqué le sujet de sa visite et son dessein, il témoigna une sensibilité dont son ami ne l'avait pas cru capable. Ils se quittèrent avec un mutuel regret.

Si quelque chose m'avait pu tirer de ma retraite, dit M. Barreaux, c'eût été le plaisir de vous accompagner dans cette petite tournée; je ne fais point de compliments, et vous pouvez me croire. J'attendrai votre retour avec grande impatience.

Les voyageurs continuèrent leur route; en montant, Saint-Aubert se retourna et vit son château dans la plaine. De tristes idées s'emparèrent de son esprit, et son imagination mélancolique lui suggéra qu'il ne devait point y revenir. Il rejeta cette pensée, mais il continua de regarder son asile, jusqu'au moment où la distance ne permit plus de le distinguer.

Emilie resta, ainsi que lui, dans un profond silence; mais après quelques lieues, son imagination, frappée de la grandeur des objets, céda aux impressions les plus délicieuses. La route passait tantôt le long d'affreux précipices, tantôt le long des sites les plus gracieux.

Emilie ne put retenir ses transports, quand, du milieu des montagnes et de leurs forêts de sapins, elle découvrit au loin de vastes plaines qu'ornaient des villes, des vignobles, des plantations en tous genres. La Garonne, dans cette riche vallée, promenait ses

flots majestueux et du haut des Pyrénées, où elle prend sa source, les conduisait vers l'Océan.

La difficulté d'une route si peu fréquentée obligea souvent les voyageurs de mettre pied à terre; mais ils se trouvaient amplement récompensés de leur peine par la beauté du spectacle. Pendant que le muletier conduisait lentement l'équipage, ils avaient le loisir de parcourir les solitudes et de s'y livrer aux sublimes réflexions qui élèvent l'âme, qui l'adoucissent, qui la remplissent enfin de cette consolante certitude qu'il y a un Dieu présent partout. Les jouissances de Saint-Aubert portaient l'empreinte de sa pensive mélancolie. Cette disposition prête un charme secret aux objets et attache un sentiment religieux à la contemplation de la nature.

Ils s'étaient précautionnés contre le manque d'hôtelleries en portant des provisions dans la voiture; ils pouvaient donc prendre leurs repas en plein air et se reposer la nuit partout où ils trouveraient une chaumière habitable. Ils avaient aussi fait des provisions pour l'esprit; ils avaient un ouvrage de botanique écrit par M. Barreaux, et plusieurs poëtes latins ou italiens. Emilie, d'ailleurs, emportait ses crayons et esquissait par intervalle les points de vue dont elle était le plus frappée.

La solitude de la route augmentait l'effet de la scène; à peine rencontrait-on de temps en temps un paysan avec ses mules, ou quelques enfants qui jouaient dans les rochers. Saint-Aubert, enchanté de cette manière de voyager, se décida, s'il pouvait trouver un chemin, à avancer toujours dans les montagnes et à n'en sortir qu'en Roussillon, près de la mer, pour gagner ensuite le Languedoc.

Un peu après midi, ils atteignirent le haut d'un sommet élevé qui dominait une partie de la Gascogne et du Languedoc. On jouissait en ce lieu d'un épais ombrage. Une source jaillissait, et s'enfuyant sous les arbres à travers le gazon, courait se précipiter de cascade en cascade. Son doux murmure enfin se perdait dans l'abîme, et la vapeur blanche de son écume servait seule à distinguer son cours au milieu des noirs sapins.

Le lieu invitait au repos. On se mit à dîner; on dételа les mules, et le gazon qui croissait à l'entour leur fournit une ample nourriture.

Le repas terminé, Saint-Aubert prit la main d'Emilie et la serra tendrement sans rien dire. Bientôt après, il appela son muletier et lui demanda s'il connaissait une route dans les montagnes qui pût conduire en Roussillon. Michel lui répondit qu'il y en avait plusieurs, mais qu'il les connaissait fort peu. Saint-Aubert, qui ne voulait voyager que jusqu'au coucher du soleil, demanda le nom de quelque hameau voisin, et s'informa du temps qu'ils mettraient à l'atteindre. Le muletier calcula que l'on pouvait gagner Mateau, mais que, si l'on voulait se jeter au sud, du côté du Roussillon, il y avait un village où l'on arriverait avant même le coucher du soleil.

Saint-Aubert prit ce dernier parti. Michel finit son repas, attela ses mules, se remit en route, et l'instant d'après s'arrêta. Saint-Aubert l'aperçut qu'il saluait une croix plantée sur la pointe d'un rocher au bord du chemin; la dévotion finie, il fit claquer son fouet, et, sans égard ni pour la difficulté du chemin ni pour la vie de ses pauvres mules, il les mit au grand galop au bord d'un précipice dont l'aspect faisait frissonner. L'effroi d'Emilie la priva presque de ses sens. Saint-Aubert, qui redoutait encore plus le danger d'arrêter soudain, fut contraint de se rasseoir et de tout abandonner aux mules, qui parurent plus sages que leur conducteur. Les voyageurs arrivèrent sains et saufs dans la vallée, et s'arrêtèrent sur le bord d'un ruisseau.

Oubliant désormais la magnificence des vues étendues, ils s'enfoncèrent dans cet étroit vallon. Tout y était solitaire et stérile; on n'y voyait aucune créature vivante que le bouquetin des montagnes, qui, parfois, se montrait tout à coup sur la pointe élancée de quelque rocher inaccessible. C'était un site tel que l'eût choisi Salvator Rosa, s'il eût existé. Alors Saint-Aubert, frappé de cet aspect, s'attendait presque à voir débusquer de quelque caverne voisine une troupe de bandits, et tenait la main sur ses armes.

Cependant ils avançaient, et la vallée s'élargissait et prenait un caractère moins effrayant. Vers le soir, ils se retrouvèrent sur les

montagnes, au milieu des bruyères. Loin, autour d'eux, la clochette des troupeaux, la voix de leur gardien, étaient l'unique son qui se fît entendre, et la demeure des bergers était l'unique habitation qu'on découvrît. Saint-Aubert remarqua que l'yeuse, le liége et le sapin végétaient les derniers au sommet des montagnes. La plus riante verdure tapissait le fond de la vallée. On voyait dans les profondeurs, à l'ombre des châtaigniers et des chênes, paître et bondir de riches troupeaux, dispersés, groupés avec grâce; les uns dormaient près du courant, d'autres y étanchaient leur soif, et quelques-uns s'y baignaient.

Le soleil commençait à quitter le vallon: ses derniers rayons brillaient sur le torrent et relevaient les riches couleurs du genêt et de la bruyère en fleurs. Saint-Aubert questionna Michel sur la distance du hameau qu'il avait annoncé, mais celui-ci ne put répondre avec exactitude. Emilie commença à craindre qu'il ne les eût égarés: il n'y avait pas un être humain qui pût les secourir ni les conduire. Ils avaient laissé depuis longtemps et le berger et la cabane; le crépuscule se brunissait à chaque instant, l'œil ne pouvait en percer l'obscurité, et ne distinguait ni hameau ni chaumière; une raie colorée marquait seule l'horizon, et c'était l'unique ressource des voyageurs. Michel s'efforçait d'entretenir son courage en chantant. Sa musique, néanmoins, n'était pas de nature à chasser la mélancolie; il traînait des sons lugubres et détonnait avec tant de tristesse, que Saint-Aubert eut peine à reconnaître une hymne de vêpres adressée à son patron.

Ils continuèrent, abîmés dans ces rêveries profondes où la solitude et la nuit ne manquent jamais d'entraîner. Michel ne chantait plus; on n'entendait que le murmure du zéphyr dans les bois, et l'on ne sentait que la fraîcheur. Tout à coup, le bruit d'une arme à feu les réveilla. Saint-Aubert fit arrêter; on écoute. Le bruit ne se répète pas, mais l'on entend courir dans les halliers. Saint-Aubert prend son pistolet; il commande à Michel de doubler le pas. Le son d'un cor fait retentir les montagnes; Saint-Aubert regarde et voit un jeune homme s'élancer dans la route, suivi de deux chiens. L'étranger était mis en chasseur; un fusil en bandoulière, un cor à sa ceinture, une espèce

de pique à la main, donnaient une grâce particulière à sa personne et secondaient l'agilité de sa marche.

[Illustration]
Le chasseur.

Après un moment de réflexion, Saint-Aubert fit arrêter et l'attendit pour l'interroger sur le hameau qu'il cherchait. L'étranger répondit que le village n'était plus qu'à une demi-lieue, qu'il s'y rendait lui-même, et qu'il allait être leur guide. Saint-Aubert le remercia; et touché de ses manières franches et simples, il lui proposa une place dans la voiture. L'étranger le refusa, en l'assurant qu'il suivrait bien les mules. Mais vous serez mal logé, ajouta-t-il, les habitants de ces montagnes sont de pauvres gens; non-seulement ils n'ont pas de luxe, mais ils manquent de mille choses qu'ailleurs on juge indispensables.

—Je m'aperçois que vous n'êtes pas du pays, dit Saint-Aubert.

—Non monsieur, je suis voyageur.

L'équipage avança, et l'obscurité s'augmentant, fit mieux sentir l'utilité d'un guide: les sentiers qui s'ouvraient de temps à autre dans les montagnes eussent ajouté à leur perplexité.

A la fin on distingua les lumières du hameau; on vit quelques masures, ou plutôt on les discerna au moyen du ruisseau qui reflétait encore la faible clarté du crépuscule.

L'étranger s'avança, et Saint-Aubert apprit qu'il n'existait là ni auberge, ni maison publique d'aucun genre. L'étranger s'offrit à chercher un asile; Saint-Aubert le remercia; et comme le village était fort près, il descendit pour l'accompagner, tandis qu'Emilie suivait dans la voiture.

En cheminant, Saint-Aubert demanda à son compagnon s'il avait fait une bonne chasse.—Non, monsieur, répliqua-t-il, et ce n'était même pas mon projet; j'aime ce pays et me propose de le parcourir encore quelques semaines; mes chiens sont avec moi plutôt pour l'agrément que pour l'utilité; ce costume d'ailleurs me sert de prétexte et m'attire la considération qu'on refuserait sans doute à un étranger sans occupation apparente.

—J'admire vos goûts, dit Saint-Aubert, et si j'étais plus jeune, j'aimerais à passer quelques semaines comme vous le faites; je suis comme vous un voyageur, mais notre objet n'est pas le même: je cherche la santé encore plus que le plaisir. Saint-Aubert soupira et se tut un moment; puis, paraissant se recueillir, il ajouta: Je voudrais trouver une route passable qui me conduisît en Roussillon pour gagner ensuite le Languedoc. Vous, monsieur, qui paraissez connaître le pays, il vous serait possible de m'en indiquer une.

L'étranger l'assura que tous ses moyens étaient à son service, et lui parla d'un chemin plus à l'est qui devait conduire à une ville, et de là facilement en Roussillon.

Ils arrivèrent au village et commencèrent à chercher une chaumière qui pût leur offrir un gîte pour la nuit; ils ne trouvaient dans la plupart des maisons que la pauvreté, l'ignorance et la gaieté; on regardait Saint-Aubert d'un air timide et curieux; il ne fallait rien attendre qui ressemblât à un lit. Emilie survint, et observant l'air fatigué et souffrant de son pauvre père, se plaignit qu'il eût pris une route si peu commode pour un malade. D'autres chaumières étaient un peu moins sauvages; l'on y trouvait deux pièces, l'une pour les mules et le bétail, l'autre pour la famille, composée presque partout de six ou huit enfants, couchés, comme les père et mère, sur des peaux ou des feuilles sèches. Le jour n'avait d'entrée et la fumée de sortie, que par un trou pratiqué dans la couverture, et l'odeur d'eau-de-vie, dont les contrebandiers avaient amené l'usage, suffoquait presque en entrant. Emilie détourna les yeux et regarda son père avec une tendre inquiétude dont le jeune étranger parut entendre l'expression. Il tira Saint-Aubert à part et lui fit offre de son lit: Il est commode, lui dit-il, si nous le comparons aux autres, mais partout ailleurs j'aurais eu honte de vous l'offrir. Saint-Aubert lui témoigna sa reconnaissance et refusa d'accepter son offre; mais l'étranger insista: Point de refus, je souffrirais trop, monsieur, répliqua-t-il, si vous étiez sur une peau lorsque je me trouverais dans un lit; vos refus blesseraient mon amour-propre, et je pourrais penser que ma proposition vous désoblige; je vais vous montrer le chemin, et mon hôtesse trouvera moyen d'arranger aussi cette jeune dame.

Saint-Aubert consentit enfin, et fut un peu surpris que l'étranger fût assez peu galant pour préférer le repos d'un malade à celui d'une jeune et charmante personne, car il n'avait point offert la chambre à Emilie; mais Emilie n'en pensa pas de même, et le sourire expressif qu'elle lui adressa montrait assez combien elle était sensible à l'attention qu'il avait pour son père.

L'étranger, qui se nommait Valancourt, s'arrêta le premier pour dire un mot à son hôtesse, et l'habitation qu'elle ouvrit ne ressemblait en rien à ce qu'on avait encore vu. Cette bonne femme mettait tous ses soins à accueillir les voyageurs, et ils furent contraints d'accepter les deux seuls lits qui fussent dans la maison. Elle n'avait à leur offrir que des œufs et du lait; mais Saint-Aubert avait des provisions, et pria Valancourt de partager son souper. L'invitation fut bien reçue, et la conversation s'anima. La franchise, la simplicité, les grandes idées et le goût pour la nature que montrait le jeune homme enchantaient Saint-Aubert. Il avait dit souvent que ce goût pour la nature ne pouvait exister dans une âme sans y supposer une grande pureté de cœur et d'imagination.

Il était tard quand Saint-Aubert et Emilie se retirèrent dans leurs chambres. Valancourt resta devant la porte; dans cette agréable saison, il aimait mieux cette place qu'un étroit cabinet et un lit de peaux. Saint-Aubert fut un peu surpris de trouver près de lui Homère, Horace et Pétrarque, mais le nom de Valancourt écrit sur les volumes lui en fit connaître le possesseur.

CHAPITRE IV.

Saint-Aubert se réveilla de bonne heure: le sommeil l'avait rafraîchi, il désira de partir promptement. Valancourt déjeuna avec lui, et raconta que, peu de mois auparavant, il avait été jusqu'à Beaujeu, ville notable du Roussillon, et Saint-Aubert, sur son conseil, se décida à suivre cette route.

Le chemin de traverse et celui qui conduit à Beaujeu, dit Valancourt, se joignent à une lieue et demie d'ici. Je puis, si vous le voulez permettre, y diriger votre muletier. Il faut que je me promène, et la promenade que je ferai avec vous me sera plus agréable que toute autre.

Saint-Aubert reçut la proposition avec reconnaissance. Ils partirent ensemble, mais le jeune homme ne voulut point consentir à se placer dans la voiture.

La route, au pied des montagnes, suivait une riante vallée, toute brillante de verdure et parsemée de bocages. De nombreux troupeaux s'y reposaient à l'ombre des petits chênes, des hêtres et des sycomores; le frêne et le tremble laissaient retomber leurs rameaux sur les terres arides des rochers: à peine un peu de terre recouvrait leurs racines, et le moindre souffle agitait toutes leurs branches.

On rencontrait à chaque heure du jour beaucoup plus de monde. Le soleil ne paraissait pas encore, et déjà les bergers conduisaient un bétail immense aux pâturages de ces montagnes. Saint-Aubert était parti de bonne heure pour jouir du soleil levant et respirer cet air pur du matin, si salutaire pour les malades; il devait l'être surtout dans ces régions où l'abondance et la variété des plantes aromatiques le chargeaient des plus doux parfums.

Le brouillard léger qui voilait les objets environnants disparut peu à peu, et permit à Emilie de contempler les progrès du jour. Les reflets incertains de l'aurore colorant les pointes des rochers, les revêtirent successivement d'une vive lumière, tandis que leur base et les fonds de la vallée restaient couverts d'une vapeur sombre. Pendant ce temps, les nuages de l'orient éclaircirent leurs nuances, rougirent, brillèrent enfin de mille couleurs. La transparence des airs découvrit des flots d'or pur, des rayons éclatants chassèrent l'obscurité, pénétrèrent au fond du vallon et se répétèrent dans son ruisseau: la nature s'éveillait de la mort à la vie. Saint-Aubert se sentit ranimé, son cœur était plein; il versa des larmes et éleva ses pensées vers le créateur de toutes choses.

Emilie voulut descendre et fouler ce gazon tout humide de rosée; elle voulait goûter cette liberté dont le chamois semblait jouir sur la crête brune de ces montagnes. Valancourt s'arrêtait avec les voyageurs, et leur montrait avec sentiment les objets particuliers de son admiration. Saint-Aubert s'attachait à lui. Le jeune homme est ardent, il est bon, se disait-il; on voit bien qu'il n'a jamais habité Paris.

Ce ne fut pas sans chagrin qu'il se vit arrivé à l'endroit où les deux chemins se rencontraient: il prit congé de lui avec plus d'affection qu'une si nouvelle connaissance ne le permet ordinairement. Valancourt causa longtemps près de la voiture; il était au moment de s'en aller, et pourtant il restait encore; il cherchait des sujets d'entretien qui l'excusassent de le prolonger. A la fin il prit congé, et quand il partit, Saint-Aubert observa de quel air attentif et occupé il contemplait Emilie; elle le salua avec une douceur timide, la voiture partit. Mais Saint-Aubert, bientôt après s'avançant à la portière, aperçut Valancourt immobile sur la route, les bras croisés sur son bâton, et regardant aller la voiture; il salua de la main, et Valancourt sortant de sa rêverie, rendit le salut et s'éloigna.

L'aspect du pays changea bientôt. Les voyageurs se virent alors au milieu de montagnes à pic, et couvertes jusqu'en haut de noires forêts de sapins. Des flèches de granit, s'élançant du vallon même, allaient cacher au sein des nues leurs pointes couvertes de neige.

Le ruisseau, devenu une rivière, coulait doucement et en silence, et ses noires forêts se réfléchissaient dans ses eaux limpides. Par intervalles un roc sourcilleux relevait son front hardi au-dessus des bois et des vapeurs qui servaient de ceinture aux montagnes; quelquefois une aiguille de marbre se soutenait perpendiculairement au bord des eaux; un mélèse colossal la serrait de ses bras vigoureux, et son front sillonné de la foudre était encore couronné de pampres.

Quand la voiture marchait doucement, et se frayait des routes nouvelles, Saint-Aubert descendait et cherchait les plantes curieuses dont ce lieu était semé; et Emilie, dans l'exaltation de l'enthousiasme, s'enfonçait dans l'épaisseur des bois, et prêtait l'oreille en silence à leur imposant murmure.

On ne vit, durant plusieurs lieues, ni village, ni même de hameau; quelques cabanes de chasseurs étaient la seule trace d'habitation humaine. Les voyageurs dînèrent en plein air, dans une jolie partie de la vallée, et placés à l'ombre des hêtres. Bientôt après ils partirent pour Beaujeu.

La route montait sensiblement; et laissant les pins au-dessous d'eux, ils se trouvèrent au milieu des précipices. Le crépuscule du soir ajoutait à l'horreur du site, et les voyageurs ignoraient l'éloignement de Beaujeu. Saint-Aubert, néanmoins, ne croyait pas la distance considérable, et se félicitait de n'avoir plus, au delà de Beaujeu, à franchir de pareils déserts. Les bois, les rocs, les montagnes, se confondaient peu à peu dans l'obscurité, et bientôt il ne fut plus possible de distinguer ces images confuses. Michel avançait avec précaution; à peine il distinguait la route, mais ses mules plus habiles cheminaient encore d'un pas sûr.

En tournant l'angle d'une montagne, une lumière parut; les rocs et l'horizon furent éclairés à une grande distance. Il était sûr que c'était un grand feu, mais rien n'indiquait qu'il était accidentel, ou préparé. Saint-Aubert le crut allumé par quelque troupe de ces bandits qui infestent les Pyrénées; il était attentif, et désirait savoir si la route passait près de ce feu. Il avait des armes qui pouvaient le défendre

au besoin; mais qu'était-ce qu'une si faible ressource contre une bande de voleurs aussi déterminés? Il réfléchissait à ce sujet, quand une voix s'éleva derrière eux, et commanda au muletier d'arrêter. Saint-Aubert lui ordonna d'avancer plus vite; mais soit par l'entêtement de Michel, soit par celui des mules, elles ne se pressèrent pas davantage: on entendit les pieds d'un cheval, un homme atteignit la voiture, et commanda qu'on arrêtât. Saint-Aubert ne doutant plus de son dessein, arma son pistolet et tira par la portière: l'homme chancela sur son cheval, le bruit du coup fut suivi d'un gémissement, et l'on peut imaginer l'effroi de Saint-Aubert, qui crut reconnaître alors la voix plaintive de Valancourt. Il fit arrêter lui-même, prononça le nom de Valancourt, et ne put conserver aucun doute. Saint-Aubert courut à son secours. Il était encore sur son cheval; son sang coulait en abondance; il paraissait souffrir beaucoup, quoiqu'il cherchât à consoler Saint-Aubert en l'assurant que ce n'était rien, et qu'il n'était blessé qu'au bras. Saint-Aubert et le muletier le descendirent de cheval et le posèrent à terre; Saint-Aubert voulut bander sa blessure, mais ses mains tremblaient tellement qu'il n'y put réussir. Michel poursuivait le cheval, qui s'était échappé en perdant son maître; il appela Emilie. Ne recevant point de réponse, il courut à la voiture, et la trouva sans connaissance. Dans cette affreuse position, et pressé par la douleur de laisser Valancourt perdre son sang, il s'efforça de la soulever; il appela Michel, et lui demanda de l'eau du ruisseau qui bordait la route. Michel avait couru trop loin; mais Valancourt entendant le nom d'Emilie, comprit son accident, et s'oubliant presque lui-même, vint aussitôt à son secours: déjà elle était revenue quand il fut auprès d'elle; il sut que sa crainte pour lui avait causé cet accident, et d'une voix troublée par un autre sentiment que celui de la douleur, il l'assura que sa blessure était peu de chose. Saint-Aubert s'aperçut alors que pourtant elle saignait encore: ses alarmes changèrent d'objet, il déchira son linge pour lui faire un bandage. Le sang fut arrêté; mais Saint-Aubert redoutant les suites, demanda plusieurs fois si l'on était bien loin de Beaujeu: il apprit qu'on avait encore deux lieues; sa frayeur augmenta. Il ignorait comment Valancourt pourrait supporter la voiture, et le voyait tout prêt à s'évanouir. A peine

Valancourt eut-il connu son inquiétude, qu'il s'empressa de le rassurer; il parla de son accident comme d'une bagatelle. Le muletier avait ramené le cheval; il plaça Valancourt dans la voiture; Emilie s'était remise, et l'on reprit le chemin de Beaujeu.

[Illustration]
Le blessé.

Saint-Aubert, revenu de sa terreur, exprima sa surprise sur la rencontre de Valancourt; mais celui-ci la fit cesser. Vous avez, monsieur, lui dit-il, renouvelé mon goût pour la société: depuis que vous l'avez quitté, mon hameau me semble un désert; et puisqu'en voyageant le plaisir est mon unique but, je me suis déterminé à partir sur-le-champ. J'ai pris cette route parce que je la savais plus agréable que toute autre; et, d'ailleurs, ajouta-t-il en hésitant un peu, je l'avouerai (pourquoi ne l'avouerais-je pas?), j'avais quelque espoir de vous rejoindre.

—J'ai cruellement répondu à votre honnêteté, dit Saint-Aubert, qui déplorait sa précipitation, et lui en expliquait la cause. Mais Valancourt, soigneux d'éviter à ses compagnons la moindre peine à son sujet, surmonta l'angoisse qu'il éprouvait, et soutint gaiement l'entretien. Emilie gardait le silence, à moins que Valancourt ne lui adressât directement la parole, et le ton ému dont il le faisait suffisait seul pour exprimer beaucoup.

Ils étaient alors près de ce feu qui tranchait si vivement sur les ombres de la nuit; il éclairait alors toute la route, et l'on pouvait aisément distinguer les figures qui l'entouraient. Ils reconnurent, en s'approchant, une bande de ces bohémiens qui, particulièrement à cette époque, fréquentaient les Pyrénées, et pillaient le voyageur. Emilie ne remarqua pas sans effroi l'air farouche de cette compagnie, et le feu qui les découvrait, répandant un nuage de pourpre sur les arbres, les rocs et le feuillage, augmentait l'effet bizarre du tableau.

Tous ces bohémiens préparaient leur souper. Une large chaudière était au feu, et plusieurs personnes s'occupaient à la remplir. L'éclat

de la flamme faisait voir une espèce de tente grossière, autour de laquelle jouaient pêle-mêle quelques enfants et plusieurs chiens. Tout cet ensemble était vraiment grotesque. Les voyageurs sentirent leur danger, Valancourt se taisait, mais il mit la main sur un des pistolets de Saint-Aubert; Saint-Aubert prit l'autre, et fit avancer le muletier. Ils passèrent néanmoins sans recevoir d'insulte. Les voleurs ne s'attendaient probablement pas à la rencontre, et s'occupaient trop du souper pour sentir alors aucun autre intérêt.

Après une lieue et demie dans la plus profonde nuit, les voyageurs arrivèrent à Beaujeu; ils se rendirent à la seule auberge qui s'y trouvât, et qui, quoique très-supérieure aux cabanes, ne laissait pas que d'être assez mauvaise.

On manda aussitôt le chirurgien de la ville, si toutefois on peut donner ce nom à une espèce de maréchal qui soignait les hommes et les chevaux, et faisait de plus, dans l'occasion, l'office de barbier. Il examina le bras de Valancourt; et s'apercevant que la balle n'avait pas passé les chairs, il le pansa, et lui recommanda le repos; mais le patient n'était nullement disposé à l'obéissance. Le plaisir d'être bien avait succédé aux inquiétudes du mal; car toute jouissance devient positive quand elle contraste avec un danger. Valancourt avait repris des forces; il voulut prendre part à la conversation. Saint-Aubert et Emilie, délivrés de toutes leurs craintes, étaient d'une singulière gaieté. Il était tard: cependant Saint-Aubert fut obligé de sortir avec son hôte pour aller chercher de quoi souper. Emilie, pendant cet intervalle, s'absenta aussi, sous prétexte de ranger chez elle ce dont elle avait besoin; elle trouva l'appartement en meilleur ordre qu'elle ne le craignait, et de là elle revint joindre Valancourt. Ils parlèrent des tableaux qu'ils avaient découverts ce même jour, de l'histoire naturelle, de la poésie, de Saint-Aubert enfin; et Emilie ne pouvait parler ou entendre parler qu'avec joie d'un sujet aussi cher à son cœur.

La soirée fut très-agréable. Mais comme Saint-Aubert était fatigué, et que Valancourt souffrait encore, on se sépara aussitôt après le souper.

Le lendemain matin, Valancourt avait la fièvre, il n'avait pas dormi, et sa blessure était enflammée; le chirurgien qui vint le voir lui conseilla de rester tranquille à Beaujeu. Saint-Aubert avait peu de confiance dans ses talents; mais apprenant que dans les environs on n'en trouverait pas de plus habile, il changea son plan, et se détermina à attendre la guérison du malade. Valancourt parut chercher à l'en détourner, mais avec plus de politesse que de bonne foi.

L'indisposition de Valancourt retint les voyageurs pendant plusieurs jours à Beaujeu. Saint-Aubert observa son caractère et ses talents avec cette précaution philosophique qu'il portait partout. Il reconnut un naturel franc et généreux, plein d'ardeur, susceptible de tout ce qui est grand et de tout ce qui est bon; mais impétueux, mais presque sauvage et un peu romanesque. Valancourt connaissait peu le monde. Ses idées étaient saines, ses sentiments justes, son indignation comme son estime s'exprimaient sans mesure ni ménagement. Saint-Aubert souriait de sa véhémence, mais la retenait rarement, et se répétait à lui-même: Ce jeune homme, sans doute, n'a jamais été à Paris. Un soupir succédait à ces réflexions. Il était déterminé à ne point quitter Valancourt avant son rétablissement; et comme il était alors en état de voyager, mais non pas de soutenir le cheval, Saint-Aubert l'invita à l'accompagner quelques jours dans sa voiture. Il avait appris que ce jeune homme était d'une famille distinguée en Gascogne dont le rang et la considération lui étaient connus; sa réserve en fut moins grande, et Valancourt ayant accepté l'offre avec plaisir, ils reprirent la route qui conduisait en Roussillon.

Ils voyageaient sans se presser, et s'arrêtaient quand le site méritait leur attention; ils grimpaient souvent à des éminences que les mules ne pouvaient atteindre; ils s'égaraient dans ces roches, couvertes de lavande, de thym, de genièvre, de tamarin, et perdues sous d'antiques ombrages; une échappée de vue ravissait Emilie et surpassait les merveilles de la plus vive imagination.

Saint-Aubert s'amusait quelquefois à herboriser, tandis qu'Emilie et Valancourt couraient après quelques découvertes. Valancourt lui

faisait remarquer les objets particuliers de son admiration, et récitait les plus beaux passages des poëtes latins ou italiens qu'elle aimait. Dans les intervalles de la conversation, et quand on ne l'observait pas, il fixait ses regards sur cette figure, dont les traits animés indiquaient tant d'esprit et d'intelligence. Quand il parlait ensuite, la douceur de sa voix décélait un sentiment qu'il prétendait en vain cacher. Par degrés les pauses et le silence lui devinrent plus fréquents: Emilie montra beaucoup d'empressement à les interrompre; elle qui jusqu'alors avait été si réservée, causait et parlait continuellement, tantôt des bois, tantôt des vallons ou des montagnes, plutôt que de s'exposer au danger de certains moments de silence et de sympathie.

La route de Beaujeu montait fort rapidement: ils se trouvèrent dans les montagnes les plus élevées; la sérénité et la pureté de l'air, dans ces hautes régions, ravissaient les trois voyageurs; elles semblaient alléger leur âme, et leur esprit en paraissait plus pénétrant. Ils n'avaient point de mots pour des émotions si sublimes; celles de Saint-Aubert recevaient une expression plus solennelle, ses larmes coulaient, et il cheminait à l'écart. Valancourt parlait de temps en temps pour diriger l'attention d'Emilie; la ténuité de l'atmosphère, qui lui laissait distinguer tous les objets, la trompait quelquefois, et toujours avec plaisir. Elle ne pouvait croire si loin d'elle ce qui lui paraissait si rapproché; le profond silence de cette solitude n'était interrompu que par le cri des aigles qui planaient dans l'air, et le bruissement sourd des torrents qui grondaient au fond des abîmes. Au-dessus d'eux, la voûte brillante des cieux n'était ternie d'aucun nuage, les tourbillons de vapeur s'arrêtaient au milieu des montagnes, leur rapide mouvement voilait parfois tout le pays, et d'autres fois, dégageant quelques parties, laissait à l'œil quelques moments d'observation. Emilie, transportée, considérait la grandeur de ces nuages qui variaient leur forme et leurs teintes. Elle admirait leur effet sur les contrées inférieures auxquelles ils donnaient à tout moment mille formes nouvelles.

Après avoir ainsi voyagé quelques lieues, ils commencèrent à descendre en Roussillon, et la scène qui s'ouvrit déployait une

beauté moins âpre. Les voyageurs ne voyaient pas sans regret les objets imposants qu'ils allaient abandonner. Quoique fatigué de ces vastes aspects, l'œil se reposait complaisamment sur la verdure des bois et des prairies; la rivière qui les arrosait, la chaumière qu'ombrageaient les hêtres, les groupes joyeux des jeunes pâtres, les bouquets de fleurs qui paraient les coteaux, formaient ensemble un spectacle enchanteur.

En descendant, ils reconnurent un des grands passages des Pyrénées en Espagne: les fortifications, les tours, les murailles, recevaient alors les rayons du soleil couchant; les bois qui les entouraient n'avaient plus qu'un reflet jaunâtre, tandis que les pointes des rochers étaient encore couleur de rose.

Saint-Aubert regardait attentivement sans découvrir la petite ville qu'on lui avait indiquée; Valancourt ne pouvait l'éclairer sur la distance, parce que jamais il n'avait pénétré si loin; ils voyaient pourtant une route, et ils devaient la croire directe, puisque depuis Beaujeu ils n'avaient pu s'égarer d'aucun côté.

Le soleil était à l'horizon, et Saint-Aubert pressa son muletier; il se trouvait d'une extrême faiblesse, et à la suite d'une journée si fatigante, il désirait vivement un moment de repos. Son inquiétude ne se calma point en observant un grand train d'hommes, de chevaux et de mulets chargés, qui défilaient dans les détours de la montagne opposée; et comme les bois dérobaient souvent leur marche, on ne pouvait en apprécier le nombre. Quelque chose de brillant, comme des armes, resplendissait aux derniers rayons du soleil, et l'habit militaire se distinguait sur les premiers et sur quelques individus dispersés parmi la troupe. Dès qu'ils furent dans la vallée, une autre bande de soldats sortit des bois; les craintes de Saint-Aubert augmentèrent: il ne doutait pas que ce ne fussent autant de contrebandiers saisis dans les Pyrénées, et enlevés par des régiments avec leurs marchandises.

Les voyageurs s'étaient si longtemps oubliés dans les montagnes, qu'ils furent totalement trompés dans leur calcul, et ne purent gagner Montigni avant le coucher du soleil. Ils traversèrent la vallée, et

remarquèrent sur un pont grossier qui réunissait deux escarpements, un groupe de jeunes enfants qui lançaient des pierres dans le torrent; les cailloux, en tombant faisaient jaillir des colonnes d'eau, et rendaient un bruit sourd que prolongeaient au loin les échos des montagnes. Sous le pont on découvrait toute la vallée en perspective, une cataracte au milieu des rocs, et une cabane sur une pointe abritée par de vieux sapins. Il semblait que cette habitation dût être voisine d'une petite ville. Saint-Aubert fit arrêter: il appela les enfants, et leur demanda si Montigni était bien loin; mais la distance, le bruit des eaux, ne lui permit pas de se faire entendre, et la hauteur à pic des montagnes qui soutenaient le pont, était trop considérable et trop perpendiculaire, pour que tout autre qu'un montagnard exercé, pût gravir jusqu'au sommet. Saint-Aubert ne s'arrêta donc qu'un instant; on continua la route à la faveur du crépuscule, et cette route même était tellement brisée, qu'il parut plus sage de quitter la voiture. La lune commençait à poindre, mais sa lumière était trop faible; ils marchaient au hasard au milieu des dangers. A ce moment la cloche d'un couvent se fit entendre: l'obscurité complète interceptait la vue du bâtiment, mais le son paraissait venir des bois qui couvraient la montagne à droite. Valancourt proposa d'aller à la recherche. Si nous ne trouvons pas un asile dans ce couvent, disait-il, du moins obtiendrons-nous des renseignements sur la distance ou la position de Montigni. Il se mit à courir sans attendre la réponse de Saint-Aubert; mais Saint-Aubert le rappela. Je suis, lui dit-il, horriblement fatigué, j'ai besoin du plus prompt repos, allons tous au couvent, votre air vigoureux déjouerait nos desseins; mais lorsque l'on verra mon épuisement et la lassitude d'Emilie, on ne pourra nous refuser un asile.

En disant ces mots il prit le bras d'Emilie, et recommandant à Michel de l'attendre, il suivit le son de la cloche et monta du côté des bois. Ses pas étaient chancelants; Valancourt lui offrit son bras, qu'il accepta. La lune alors éclairait leur sentier et leur permit bientôt d'apercevoir des tours qui s'élevaient au-dessus de la colline. La cloche continuait de les guider; ils entrèrent dans le bois, et la clarté tremblante de la lune devint plus incertaine par l'ombrage et le

mouvement des feuilles. Cette obscurité, ce silence, lorsque la cloche ne sonnait pas, l'espèce d'horreur qu'inspirait un lieu si sauvage, tout remplit Emilie d'une frayeur que la voix et la conversation de Valancourt pouvaient seules diminuer. Après avoir monté quelque temps, Saint-Aubert se plaignit, et on s'arrêta sur un tertre de gazon où les arbres plus ouverts, laissaient jouir du clair de la lune. Saint-Aubert s'assit sur l'herbe entre Emilie et Valancourt. La cloche ne sonnait plus, et le calme profond n'était interrompu par aucun bruit, car le murmure sourd de quelques torrents éloignés semblait accompagner plutôt que troubler le silence.

Ils avaient alors sous les yeux la vallée qu'ils avaient quittée. La lumière argentine qui en découvrait les fonds, reflétait sur les rocs et les bois de la gauche, et contrastait avec les ténèbres dont les bois à la droite étaient comme enveloppés. Leurs sommets seulement étaient illuminés par places; le reste du vallon se perdait au sein d'un brouillard, dont le clair de lune même ne servait qu'à épaissir la teinte. Les voyageurs furent quelque temps à contempler ce bel effet.

De pareilles scènes, dit Valancourt, charment le cœur comme les accords d'une musique douce; quiconque a savouré une fois la mélancolie qu'elles inspirent, ne voudrait pas en changer l'impression contre celle des plus vifs plaisirs. Elles réveillent nos plus purs sentiments: elles disposent à la bienveillance, à la pitié, à l'amitié. «Ceux que j'aime, il m'a toujours paru les aimer mieux à cette heure-ci.» Sa voix trembla, et il fit une pause.

Saint-Aubert ne disait rien. Emilie vit tomber une larme sur la main qu'elle pressait dans les siennes.—Elle devina bien sa pensée; la sienne aussi s'était reportée aux touchants souvenirs de sa mère. Mais Saint-Aubert la ranimant: Oh! oui, dit-il en retenant un soupir, la mémoire de ceux que nous aimons, d'un temps écoulé pour toujours, c'est à ce moment qu'elle repose sur nos âmes! C'est comme une harmonie lointaine au milieu du silence des nuits, comme les teintes adoucies de ce paysage. Puis après un moment Saint-Aubert ajouta: J'ai toujours cru mes idées plus nettes à cette heure-ci qu'à toute autre, et le cœur qui n'en reconnaît pas

l'influence, est certainement un cœur dénaturé. Il y a beaucoup de gens...

Valancourt soupira.

—S'en trouve-t-il donc beaucoup? dit Emilie.

—Dans quelques années peut-être, mon Emilie, dit Saint-Aubert, vous sourirez en vous rappelant cette question, si toutefois ce souvenir ne vous arrache pas des pleurs. Mais venez, je suis un peu mieux. Avançons.

Ils sortirent du bois, et virent enfin sur un plateau que formaient les roches, le couvent même qu'ils avaient tant cherché. Une haute muraille qui l'environnait les conduisit jusqu'à une porte antique; ils frappèrent aussitôt, et le pauvre moine qui leur ouvrit les conduisit dans une salle voisine, où il les pria d'attendre que le supérieur fût averti. Dans l'intervalle, plusieurs frères vinrent les regarder; le premier moine reparut, et les conduisit au supérieur. Il était dans une chaise à bras; un gros volume était devant lui, soutenu d'un large pupitre. Il reçut les voyageurs poliment, quoique sans se lever, leur fit peu de questions, et consentit à leur demande. Après un entretien fort court et les compliments du supérieur, on les mena dans la pièce où le souper devait être servi, et Valancourt, qu'un des frères voulut accompagner, fut retrouver Michel, la voiture et les mules. Ils avaient à peine descendu la moitié du chemin que la voix du muletier fit retentir tous les échos; il appelait Saint-Aubert, il appelait Valancourt. Convaincu, non sans peine, que ni lui ni son maître n'avaient plus rien à redouter, il se laissa conduire dans une cabane au bord des bois. Valancourt revint à la hâte partager le souper de ses amis, tel que les moines avaient pu le disposer. Saint-Aubert était trop souffrant pour manger. Emilie, inquiète pour son père, ne savait pas songer à elle, et Valancourt, muet et pensif, mais toujours occupé d'eux, ne paraissait penser qu'à soulager et fortifier Saint-Aubert.

[Illustration]
Les voyageurs.

Ils se séparèrent de bonne heure et se retirèrent à leurs appartements. Emilie coucha dans un cabinet à côté de la chambre de son père: triste, pensive, occupée de l'état de langueur où elle voyait Saint-Aubert, elle se coucha sans espoir de dormir.

Deux heures après une cloche se fit entendre, et des pas précipités parcoururent les corridors. Peu faite aux usages des cloîtres, Emilie fut alarmée; ses craintes toujours vivantes pour son père, lui firent supposer qu'il était plus mal; elle se leva à la hâte pour voler à lui, mais s'étant arrêtée un moment à la porte pour laisser passer les religieux, elle eut le temps de se remettre, de rappeler ses idées, et de comprendre que la cloche avait sonné matines. Cette cloche ne sonnait plus, tout était paisible, elle n'alla pas plus loin; mais hors d'état de se rendormir, et invitée d'ailleurs par l'éclat d'une lune brillante, elle ouvrit sa fenêtre et considéra le pays.

La nuit était calme et belle, le firmament était sans nuage, et le zéphyr à peine agitait les arbres de la vallée. Elle était attentive, lorsque l'hymne nocturne des religieux s'éleva doucement de la chapelle. Cette chapelle était plus basse, et le chant sacré semblait monter au ciel à travers le silence des nuits. Les pensées se suivirent; de l'admiration des ouvrages, son âme se porta à l'adoration de leur auteur tout-puissant et bon. Pénétrée d'une dévotion pure et sans mélange d'aucun système, son âme s'élevait au-dessus de notre univers; ses yeux versaient des pleurs; elle adorait sa puissance dans ses œuvres, et sa bonté dans ses bienfaits.

Le chant des moines fit de nouveau place au silence; mais Emilie ne quitta sa fenêtre que lorsque la lune s'étant couchée, l'obscurité sembla l'inviter au sommeil.

CHAPITRE V.

Saint-Aubert se trouva le lendemain assez bien rétabli pour continuer le voyage; il espérait arriver ce jour même en Roussillon, et il se mit en route dès le matin. Le théâtre que parcouraient alors les voyageurs était aussi sauvage, aussi pittoresque que les précédents; seulement de temps à autre, les scènes moins sévères déployaient une beauté plus riante.

Quand Saint-Aubert paraissait occupé des plantes, il contemplait avec transport Emilie et Valancourt qui se promenaient ensemble; l'un avec la contenance et l'émotion du plaisir, indiquait un grand trait dans la scène qui s'offrait à eux; l'autre écoutait et regardait avec une expression de sensibilité sérieuse qui indiquait l'élévation de son esprit. Ils avaient l'air de deux amants qui n'avaient jamais quitté leurs montagnes, que leur situation avait préservés de la contagion des frivolités, dont les idées, simples et grandes comme le paysage qu'ils parcouraient, ne concevaient le bonheur que dans la tendre union des cœurs purs. Saint-Aubert souriait et soupirait en même temps, en songeant au bonheur romanesque dont son imagination lui présentait le tableau; il soupirait encore en songeant combien la nature et la simplicité étaient donc étrangères au monde, puisque leurs doux plaisirs paraissaient un roman.

Le monde, disait-il en suivant sa pensée, le monde ridiculise une passion qu'il connaît à peine; ses mouvements, ses intérêts distrayent l'esprit, dépravent les goûts, corrompent le cœur; et l'amour ne peut exister dans un cœur quand il n'a plus la douce dignité de l'innocence. La vertu et le goût sont presque la même chose; la vertu, c'est le goût mis en action, et les plus délicates affections de deux cœurs forment ensemble le véritable amour.

Comment pourrait-on chercher l'amour au sein des grandes villes? la frivolité, l'intérêt, la dissipation, la fausseté y remplacent continuellement la simplicité, la tendresse et la franchise.

Il était près de midi, quand les voyageurs arrivèrent à un chemin si dangereux qu'il leur fallut descendre de la voiture; la route était bordée de bois, et, plutôt que de la suivre, ils se détournèrent pour chercher l'ombre. Une fraîcheur humide était répandue dans l'air; la brillante verdure du gazon, l'heureux mélange des fleurs, des baumes, des thyms, des lavandes qui l'enrichissaient, la hauteur des pins, des hêtres, des châtaigniers qui protégeaient leur existence, tout concourait à faire de ce lieu une retraite vraiment délicieuse. Quelquefois le feuillage, plus serré, interdisait la vue du paysage; ailleurs, quelques échappées mystérieuses indiquaient à l'imagination des tableaux plus charmants qu'elle n'en avait encore observés, et les voyageurs se livraient volontiers à ces jouissances presque idéales.

Les pauses et le silence qui avaient déjà interrompu les entretiens de Valancourt et d'Emilie furent ce jour-là bien plus fréquents. Valancourt, de la plus expressive vivacité, tombait dans un accès de langueur, et la mélancolie se peignait sans dessein jusque dans son sourire. Emilie ne pouvait plus s'y méprendre: son propre cœur partageait le même sentiment.

Quand Saint-Aubert fut rafraîchi, ils continuèrent de marcher dans le bois, croyant toujours côtoyer la route; mais ils s'aperçurent enfin qu'ils l'avaient tout à fait perdue. Ils avaient suivi la pente où la beauté des sites les retenait, et la route s'élevait entièrement sur l'escarpement au-dessus d'eux. Valancourt appela Michel, mais l'écho seul répondit à ses cris, et ses efforts furent également vains pour retrouver la route. Dans cet état, ils aperçurent la cabane d'un berger placée entre des arbres, et encore à quelque distance. Valancourt y courut pour demander quelque indication; en arrivant, il ne vit que deux enfants qui jouaient sur le gazon. Il regarda jusqu'au fond de la maison, et ne vit personne. L'aîné de ces enfants lui dit que son père était aux champs, que sa mère était dans la vallée et ne tarderait pas à revenir. Valancourt songeait à ce qu'il fallait faire,

quand la voix de Michel résonna tout à coup sur les roches au-dessus et fit retentir leurs échos. Valancourt répondit aussitôt et s'efforça de l'aller joindre; après un travail pénible entre les branches et les rochers, il parvint enfin jusqu'à lui, et ce ne fut pas sans peine qu'il en obtint un peu de silence. La route était fort loin du lieu où se reposaient Saint-Aubert et Emilie. Il était difficile de ramener la voiture; il eût été trop fatigant pour Saint-Aubert de gravir tout le bois comme lui-même l'avait fait, et Valancourt était fort en peine de trouver un chemin plus praticable.

Pendant ce temps, Saint-Aubert et Emilie s'étaient rapprochés de la chaumière et se reposaient sur un banc champêtre appuyé entre deux pins et couronné de leur feuillage; ils avaient observé Valancourt et attendaient qu'il les rejoignît.

L'aîné des deux enfants avait quitté son jeu pour regarder les voyageurs; mais le petit continuait ses gambades et tourmentait son frère pour qu'il revînt l'aider. Saint-Aubert examinait avec plaisir cette simplicité enfantine, quand tout à coup ce spectacle lui rappelant les enfants qu'il avait perdus à cet âge, et surtout leur mère bien-aimée, il retomba dans la rêverie. Emilie, qui s'en aperçut, commença un de ces airs touchants qu'il aimait de préférence et qu'elle savait chanter avec le plus de grâce et d'expression. Saint-Aubert lui sourit au travers de ses larmes; il prit sa main, la serra tendrement, et tâcha de bannir ses mélancoliques réflexions.

Elle chantait encore, lorsque Valancourt revint; il ne voulut pas l'interrompre et s'arrêta pour écouter. Quand elle eut fini, il approcha et raconta qu'il avait trouvé Michel et même un chemin pour gravir le rocher. Saint-Aubert à ces mots en mesura l'étonnante hauteur; il était déjà accablé, et la montée lui semblait formidable. Ce parti néanmoins lui paraissait préférable à une route longue et toute rompue; il se résolut de l'essayer, mais Emilie, toujours soigneuse, lui proposa de dîner d'abord pour rétablir un peu ses forces, et Valancourt retourna à la voiture pour y chercher des provisions.

A son retour, il proposa de se placer un peu plus haut, parce que la vue y serait plus étendue et plus belle. Ils allaient s'y rendre,

quand ils virent une jeune femme s'approcher des enfants, les caresser, et pleurer amèrement sur eux.

Les voyageurs, intéressés à son malheur, s'arrêtèrent pour mieux l'observer. Elle prit dans ses bras le plus jeune des enfants, et découvrant des étrangers, elle sécha ses larmes à la hâte et se rapprocha de la chaumière. Saint-Aubert lui demanda ce qui pouvait tant l'affliger. Il apprit que son époux était un pauvre berger qui tous les ans passait l'été dans cette cabane pour y conduire un troupeau sur les montagnes. La nuit précédente, il avait tout perdu; une troupe de bohémiens, qui depuis quelque temps désolaient le voisinage, avait enlevé toutes les brebis de son maître. Jacques, ajoutait la femme, avait amassé un peu d'argent, et il en avait acheté quelques brebis pour nous, mais aujourd'hui, il faut bien qu'elles remplacent le troupeau qu'on a pris à son maître; et ce qu'il y a de pis, c'est que le maître, quand il saura cela, ne voudra plus nous confier ses moutons; c'est un homme dur; et alors que deviendront nos enfants?

L'attitude de cette femme, la simplicité de son récit et sa douleur sincère, portèrent Saint-Aubert à croire sa triste histoire. Valancourt, convaincu qu'elle était vraie, demanda sur-le-champ de quel prix était le troupeau; quand il le sut, il fut tout déconcerté. Saint-Aubert donna quelque argent à la femme; Emilie contribua de sa petite bourse, et ils marchèrent à l'endroit convenu. Valancourt restait derrière; il parlait à la femme du berger, dont les larmes coulaient alors et de reconnaissance et de surprise; il lui demandait combien il lui manquait encore d'argent pour rétablir le troupeau dérobé. Il trouva que cette somme était à peu près la totalité de ce qu'il portait avec lui. Il était incertain et affligé; cette somme, se disait-il, suffirait au bonheur de cette pauvre famille; il est en mon pouvoir de la donner, de les rendre complétement heureux; mais comment ferai-je, moi? comment regagnerai-je ma demeure, avec le peu qui me restera? Il hésita quelques moments; il trouvait une volupté singulière à sauver une famille de sa ruine. Il sentait la difficulté de poursuivre sa route avec le peu d'argent qu'il garderait.

Il était dans cette perplexité, quand le berger lui-même parut. Ses enfants furent à sa rencontre; il en prit un entre ses bras, et l'autre,

s'attachant à sa ceinture, il s'avança avec lenteur. Son air abattu, désolé, décida Valancourt; il jeta tout l'argent qu'il avait, sauf quelques pistoles, et courut après Saint-Aubert, qui, soutenu d'Emilie, s'acheminait vers la hauteur. Valancourt ne s'était jamais senti l'esprit si léger; son cœur tressaillait de joie, et tous les objets autour de lui semblaient plus beaux et plus intéressants. Saint-Aubert observa ses transports.—Qu'avez-vous, lui dit-il, qui vous enchante ainsi?—Oh! la belle journée, s'écriait Valancourt, comme le soleil brille, comme l'air est pur, quel site enchanteur!—Il est charmant, dit Saint-Aubert, dont l'heureuse expérience expliquait aisément l'émotion de Valancourt; quel dommage que tant de riches qui pourraient se procurer à volonté un soleil brillant laissent flétrir leurs jours dans les brouillards de l'égoïsme! Pour vous, mon jeune ami, puisse toujours le soleil vous paraître aussi beau qu'aujourd'hui; puissiez-vous, dans votre active bienveillance, réunir toujours la bonté et la sagesse.

Valancourt, honoré d'un tel compliment, ne put répondre que par un sourire, et ce fut celui de la reconnaissance.

Ils continuèrent de traverser le bois entre les fertiles gorges des montagnes. A peine arrivés dans l'endroit où ils voulaient se rendre, tous à la fois firent une exclamation; derrière eux, le roc perpendiculaire s'élevait à une hauteur prodigieuse et se séparait alors en deux flèches pareillement élevées. Leurs teintes grises contrastaient avec l'émail des fleurs qui s'épanouissaient entre leurs fentes; les ravins sur lesquels l'œil glissait rapidement pour se porter à la vallée, étaient eux-mêmes parsemés d'arbrisseaux; plus bas encore, un tapis vert indiquait des forêts de châtaigniers au milieu desquels on apercevait la chaumière du pauvre pâtre. De tous côtés les Pyrénées découvraient leurs sommets majestueux; les uns chargés d'immenses blocs de marbre, changeaient de nuance et d'aspect en même temps que le soleil; d'autres, encore plus élevés, ne montraient que leurs pointes couvertes de neige et leurs bases colossales, uniformément tapissées, se couvraient jusqu'au vallon de pins, de mélèses et de chênes verts. Ce vallon, quoique étroit, était celui qui conduisait au Roussillon; la fraîcheur de ses

pâturages, la richesse de sa culture, contrastaient étonnamment avec la grandeur des masses dont il était environné. Entre les chaînes prolongées, on découvrait le bas Roussillon, et l'éloignement excessif confondant toutes les nuances, semblait unir la côte aux vagues blanches de la Méditerranée. Un promontoire surmonté d'un phare indiquait seul la séparation et le rivage; les oiseaux de mer voltigeaient autour. Plus loin, pourtant, on discernait quelques voiles blanches; le soleil en augmentait l'éclat, et leur distance du phare en faisait juger la vitesse; mais il y en avait de si éloignées, qu'elles servaient seulement à séparer le ciel de la mer.

De l'autre côté de la vallée, précisément en face des voyageurs, était un passage dans les rochers, qui conduisait à la Gascogne. Ici, nul vestige de culture; les rocs de granit s'élevaient spontanément de leurs bases et perçaient les cieux de leurs pointes stériles: ici, ni forêts, ni chasseurs, ni cabanes; quelquefois pourtant, un mélèse gigantesque jetait son ombre immense sur un précipice sans fond, et quelquefois une croix sur un rocher apprenait au voyageur l'affreux destin de quelque imprudent. Le lieu semblait destiné à devenir un refuge de bandits; Emilie à tout moment s'attendait à les voir débusquer; bientôt après, un objet non moins terrible la frappa. Un gibet, placé à l'entrée du passage et précisément au-dessus d'une des croix, expliquait assez clairement quelque événement vraiment tragique. Elle évita d'en parler à Saint-Aubert, mais cette vue la rendit inquiète; elle eût voulu presser le repas pour arriver avec certitude avant le coucher du soleil. Mais Saint-Aubert avait besoin de rafraîchissements, et, s'asseyant sur le gazon, les voyageurs entamèrent la corbeille.

Saint-Aubert fut ranimé par le repos et par l'air serein de cette esplanade. Valancourt était tellement ravi, tellement porté à la conversation, qu'il semblait avoir oublié tout le chemin qu'il restait à faire. Le repas fini, ils firent un long adieu à ce site merveilleux et recommencèrent à grimper. Saint-Aubert retrouva la voiture avec joie. Emilie y monta avec lui; mais voulant connaître avec plus de détails la délicieuse contrée dans laquelle ils allaient descendre, Valancourt découpla ses chiens et les suivit à pied; il s'égarait

parfois sur des éminences qui lui promettaient un beau point de vue; le pas des mules lui permettait ces distractions. Si quelque endroit déployait une rare magnificence, il revenait à la voiture, et Saint-Aubert, trop fatigué pour en aller jouir lui-même, y envoyait Emilie et restait à l'attendre.

Il était tard quand ils descendirent les belles hauteurs qui bordent le Roussillon. Cette charmante province est enclavée dans leurs barrières majestueuses et n'est ouverte que du côté de la mer. L'aspect de la culture embellissait au fond le paysage, et la plaine se colorait des plus riches nuances, et telles que le luxe du climat et l'industrie des habitants pouvaient partout les faire éclore. Des bosquets d'orangers et de citronniers parfumaient l'air; leurs fruits déjà mûrs se balançaient dans le feuillage, et des coteaux en pente douce étalaient les plus beaux raisins. Plus loin, des bois, des pâturages, des villes, des hameaux, la mer, dont la surface brillante laissait flotter des voiles éparses, un couchant étincelant de pourpre; ce passage, au milieu des montagnes qui le bordaient, formait la parfaite union de l'aimable et du sublime: c'était la beauté dormant au sein de l'horreur.

Les voyageurs arrivés dans la plaine, avancèrent entre les haies de myrtes et de grenadiers en fleurs jusqu'à la petite ville d'Arles, où ils voulaient rester la nuit. Ils trouvèrent un asile simple, mais propre; ils eussent passé une soirée charmante, après les travaux et les jouissances du jour, si la séparation qui s'approchait n'eût répandu un nuage sur leurs cœurs. Saint-Aubert voulait partir le lendemain, côtoyer la Méditerranée, et arriver jusqu'en Languedoc. Valancourt, trop tôt guéri, désormais sans prétexte pour suivre ses nouveaux amis, devait s'en séparer en ce lieu même. Saint-Aubert qui l'aimait, lui proposa d'aller plus loin; mais il ne renouvela pas l'invitation, et Valancourt eut le courage de n'y pas céder, pour montrer qu'il en était digne. Ils devaient donc se quitter le lendemain: Saint-Aubert partant pour le Languedoc, et Valancourt reprenant, pour se rendre chez lui, la route des montagnes. Toute la soirée il fut muet, et plongé dans la rêverie: Saint-Aubert fut avec lui affectueux, mais pourtant grave; Emilie fut sérieuse, quoiqu'elle s'efforçât de paraître

gaie; et après une des plus mélancoliques soirées qu'ils eussent jamais passée ensemble, ils se quittèrent pour la nuit.

CHAPITRE VI.

Le lendemain matin, Valancourt déjeuna avec Saint-Aubert et Emilie, mais aucun d'eux ne paraissait avoir dormi. Saint-Aubert portait l'empreinte de l'accablement et de la langueur; Emilie trouvait sa santé plus mauvaise, et ses inquiétudes s'augmentaient à chaque instant; elle observait tous ses regards avec une timide affection, et leur expression se retrouvait bientôt fidèlement répétée dans les siens.

Au commencement de leur liaison, Valancourt avait indiqué son nom et sa famille: Saint-Aubert connaissait l'un et l'autre; les biens de sa maison, qu'un frère aîné de Valancourt possédait alors, n'étaient qu'à vingt milles de la vallée, et Saint-Aubert avait rencontré ce frère dans quelques maisons de son voisinage. Ce préliminaire avait facilité son admission; son maintien, ses manières, son extérieur lui avaient gagné l'estime de Saint-Aubert, qui volontiers s'en fiait à son coup d'œil; mais il respectait les convenances, et toutes les qualités qu'il reconnaissait en lui n'eussent pas paru des motifs suffisants pour l'approcher autant de sa fille.

Le déjeuner fut presque aussi silencieux qu'avait été le souper de la veille; mais leur rêverie fut interrompue par le bruit de la voiture qui devait emmener Saint-Aubert et Emilie: Valancourt se leva de sa chaise et courut à la fenêtre, il reconnut la voiture, et revint à son siége sans parler. Le moment de la séparation était venu: Saint-Aubert dit à Valancourt qu'il espérait le voir à la vallée, et qu'il n'y passerait sûrement pas sans les honorer d'une visite. Valancourt le remercia vivement, et l'assura qu'il n'y manquerait jamais. En disant ces mots, il regardait timidement Emilie, et elle s'efforçait de sourire au milieu de sa profonde tristesse. Ils passèrent quelques minutes dans un entretien fort animé; Saint-Aubert prit le chemin du carrosse, Emilie et Valancourt suivirent en silence. Valancourt restait à la portière après qu'ils furent montés; aucun ne semblait avoir

assez de courage pour dire adieu. A la fin Saint-Aubert prononça le triste mot; Emilie le rendit à Valancourt, qui le répéta avec un sourire forcé, et la voiture se mit en marche.

Les voyageurs restèrent quelque temps sans rien dire. Saint-Aubert rompit le silence, en s'écriant. C'est un intéressant jeune homme. Il y a bien des années qu'une connaissance si courte ne m'a si tendrement attaché. Il me rappelle les jours de ma jeunesse, ce temps où tout me semblait admirable et nouveau. Saint-Aubert soupira et retomba dans la rêverie. Emilie se pencha à la portière, et revit Valancourt immobile à la porte et les suivant des yeux; il l'aperçut et salua de la main: elle rendit cet adieu, et le tournant de la route ne lui permit plus de le voir.

Je me souviens de ce que j'étais à cet âge, reprit Saint-Aubert: je pensais et sentais précisément comme lui; le monde alors s'ouvrait devant moi, et maintenant il se ferme.

—O cher papa! ne vous livrez pas à des pensées si sombres, dit Emilie d'une voix tremblante: vous avez, je l'espère, bien des années à vivre, pour votre bonheur et pour le mien.

—Ah! mon Emilie, s'écria Saint-Aubert; pour le tien! oui, j'espère bien qu'il en est ainsi. Il essuya une larme qui coulait le long de ses joues, et souriant de son attendrissement, il ajouta d'une voix tendre: Il y a quelque chose dans l'ardeur et l'ingénuité de ce jeune homme, qui doit surtout enchanter un vieillard, dont le poison du monde n'a point altéré les sentiments; oui, je découvre en lui je ne sais quoi d'insinuant, de vivifiant, comme la vue du printemps lorsque l'on est malade. L'esprit du malade prend quelque chose du renouvellement de la sève, et les yeux se raniment aux rayons du midi: Valancourt est pour moi cet heureux printemps.

Emilie, qui pressait tendrement la main de son père, n'avait jamais entendu de sa bouche un éloge qui l'eût autant ravie, pas même quand elle en avait été l'objet.

Ils voyageaient au milieu des vignobles, des bois et des prairies, enchantés à chaque pas de ce charmant paysage que bornaient les Pyrénées et l'immensité de l'Océan. Bientôt après midi ils

atteignirent Collioure, situé sur la Méditerranée. Ils y dînèrent, et laissèrent passer la grande chaleur: ils reprirent les rivages enchanteurs qui s'étendent jusqu'au Languedoc. Emilie considérait avec enthousiasme le vaste empire des flots, dont les lumières et les ombres variaient si singulièrement la surface, et dont les bords, ornés de bois, portaient déjà les premières livrées de l'automne.

Saint-Aubert était impatient de se trouver à Perpignan, où il attendait des lettres de M. Quesnel; et c'était l'attente de ces lettres qui lui avait fait quitter Collioure, malgré le besoin qu'il avait d'un peu de repos. Après quelques lieues de chemin, il s'endormit; et Emilie, qui avait mis deux ou trois livres dans la voiture en quittant la vallée, eut le loisir d'en faire usage. Elle chercha celui dans lequel Valancourt avait lu la veille; elle désirait de repasser les pages sur lesquelles les yeux d'un ami si cher s'étaient fixés tout nouvellement. Elle voulait appuyer sur les passages qu'il admirait, les prononcer comme il le faisait, et le ramener, pour ainsi dire, en sa présence. En cherchant ce livre, qu'elle ne pouvait trouver, elle aperçut à la place un volume de Pétrarque, qui avait appartenu à Valancourt, dont le nom était écrit dessus. Souvent il lui en lisait des passages, et toujours avec cette expression pathétique qui caractérisait les sentiments de l'auteur.

Ils arrivèrent à Perpignan bientôt après le soleil couché. Saint-Aubert trouva les lettres qu'il attendait de M. Quesnel. Il en parut si douloureusement affecté, qu'Emilie, effrayée, le conjura, autant que sa délicatesse le lui permît, de lui en expliquer le contenu. Il ne répondit que par ses larmes, et bientôt parla d'autre chose. Emilie s'interdit de le presser davantage; mais l'état de son père l'occupait fortement, et de la nuit elle ne put dormir.

Le lendemain ils continuèrent de suivre la côte, à l'effet de gagner Leucate, sur la Méditerranée, et situé sur la frontière du Roussillon et du Languedoc. En chemin, Emilie renouvela les sollicitations de la veille, et parut tellement troublée du silence et du désespoir de Saint-Aubert, qu'enfin il bannit la réserve. Je ne voulais pas, ma chère Emilie, lui dit-il, répandre un nuage sur vos plaisirs, et j'aurais désiré, du moins pendant le voyage, vous cacher quelques

circonstances dont il eût bien fallu vous informer un jour; votre affliction m'en empêche, et vous souffrez peut-être autant de votre inquiétude que vous souffrirez de la vérité. La visite de M. Quesnel fut pour moi une époque fatale. Il me dit alors une partie des nouvelles que sa lettre vient de me confirmer. Vous m'avez entendu parler d'un M. Motteville, de Paris; mais vous ignoriez que la principale partie de ce que je possède était déposée dans ses mains; j'avais en lui une entière confiance, et je ne veux pas le croire encore indigne de mon estime. Plusieurs événements ont concouru à sa ruine, et je suis ruiné avec lui.

Saint-Aubert s'arrêta pour modérer son émotion.

Les lettres que j'ai reçues de M. Quesnel, reprit-il en s'excitant à la fermeté, ces lettres en contenaient d'autres de M. Motteville lui-même, et toutes mes craintes sont confirmées.

—Faudra-t-il quitter la vallée? dit Emilie après un long silence.—Cela est encore incertain, dit Saint-Aubert, et dépendra du traitement que Motteville pourra faire à ses créanciers. Mon patrimoine, vous le savez, n'était pas bien considérable, et maintenant ce n'est presque plus rien. C'est pour vous, Emilie, c'est pour vous, mon enfant, que j'en suis affligé. A ces mots la voix lui manqua. Emilie toute en pleurs lui sourit tendrement; et s'efforçant de maîtriser son agitation: Mon bon père, lui dit-elle, ne vous affligez pas, ni pour moi, ni pour vous... Nous pouvons encore être heureux; si la vallée nous reste, nous serons encore heureux; nous ne garderons qu'une servante, et vous ne vous apercevrez pas du changement de votre fortune. Consolez-vous, mon cher papa, nous n'éprouverons aucune privation, puisque nous n'avons jamais goûté toutes les vaines superfluités du luxe, et la pauvreté ne saurait nous enlever nos plus douces jouissances; elle ne peut ni diminuer notre tendresse, ni nous abaisser à nos yeux, ou à ceux dont nous estimons le suffrage.

Saint-Aubert se cacha le visage de son mouchoir; il ne pouvait parler; mais Emilie continua de retracer à son père les vérités qu'il avait su lui inculquer lui-même.

La pauvreté, lui disait-elle, ne pourra nous priver d'aucune des jouissances de l'âme; vous pourrez toujours être un exemple de courage et de bonté, et moi la consolation d'un père chéri.

Saint-Aubert ne pouvait répondre; il serra Emilie contre son cœur: leurs larmes se confondirent, mais ce n'étaient plus des larmes de tristesse. Après ce langage du sentiment, tout autre aurait été trop faible, et tous deux gardèrent le silence. Saint-Aubert alors causa comme de coutume, et si son esprit n'avait pas sa tranquillité ordinaire, du moins il en avait repris l'apparence.

Ils atteignirent Leucate d'assez bonne heure; mais Saint-Aubert était très-fatigué: il voulut y passer la nuit. Le soir, il se promena avec sa fille pour visiter les environs. On découvrait le lac de Leucate, la Méditerranée, une partie du Roussillon, que bordaient les Pyrénées, et une partie assez considérable du Languedoc et de ses richesses. Les raisins, déjà mûrs, rougissaient les coteaux, et les vendanges se commençaient. Saint-Aubert et Emilie voyaient les groupes joyeux, entendaient les chansons que leur apportait le zéphyr, et goûtaient par avance tous les plaisirs que promettait leur route. Saint-Aubert néanmoins ne voulut pas quitter la mer; il était bien souvent tenté de s'en retourner chez lui; mais le plaisir qu'Emilie prenait à ce voyage balançait toujours ce désir: il voulait d'ailleurs essayer si l'air de la mer ne la soulagerait pas un peu.

Le jour suivant, ils se remirent donc en route. Les Pyrénées, quoiqu'au fond du tableau, en faisaient ressortir l'effet; à droite, ils avaient la mer: à gauche, d'immenses plaines qui se confondaient avec l'horizon. Saint-Aubert en jouissait, il causait avec Emilie; mais sa gaieté était plus feinte que naturelle, et des nuages de tristesse voilaient souvent ses regards; un sourire d'Emilie suffisait pour les dissiper: mais elle-même avait le cœur flétri, et voyait bien que les chagrins de son père minaient tous les jours sa santé.

Ils n'arrivèrent que tard à une petite ville du haut Languedoc; ils avaient le projet d'y coucher, la chose devint impossible; la vendange remplissait toutes les places, il fallut gagner un village plus loin: la lassitude et la souffrance de Saint-Aubert demandaient

un prompt repos, et la soirée était fort avancée: mais la nécessité n'admet point de composition, et Michel continua son chemin.

Les riches plaines du Languedoc, au fort des vendanges, retentissaient des saillies et de la bruyante gaieté française. Saint-Aubert n'en pouvait plus jouir; son état contrastait trop tristement avec la pétulance, la jeunesse et les plaisirs qui l'entouraient. Quand ses yeux languissants se tournaient sur cette scène, il songeait que bientôt ils ne s'ouvriraient plus. Ces montagnes éloignées et sublimes, se disait-il en regardant les Pyrénées et le couchant, ces belles plaines, cette voûte bleue, la douce lumière du jour, seront pour jamais interdites à mes regards; bientôt la chanson du paysan, la voix consolante de l'homme, ne parviendront plus à mon oreille.

Les yeux d'Emilie semblaient lire tout ce qui se passait dans l'esprit de son père: elle les attachait sur son visage avec l'expression d'une tendre pitié. Oubliant alors les sujets d'un vain regret, il ne vit plus qu'elle, et l'horrible idée de laisser sa fille sans protecteur, changea sa peine en un véritable tourment; il soupira profondément, et garda le silence. Emilie comprit ce soupir; elle lui serra les mains avec tendresse, et se retourna vers la portière pour dissimuler ses larmes. Le soleil alors lançait un dernier rayon sur la Méditerranée, dont les vagues paraissaient toutes d'or; peu à peu les ombres du crépuscule s'étendirent; une bande décolorée parut seule à l'occident, et marqua le point où le soleil s'était perdu dans les vapeurs d'un soir d'automne. Un vent frais s'élevait du rivage. Emilie baissa la glace; mais la fraîcheur, si agréable dans l'état de santé, n'était pas nécessaire pour un malade, et Saint-Aubert la pria de la relever. Son indisposition croissant, il était alors plus occupé que jamais de finir la marche du jour; il arrêta Michel pour savoir à quelle distance ils étaient du premier village. A quatre lieues, dit le muletier. Je ne pourrai pas les faire, dit Saint-Aubert; cherchez, tout en allant, s'il n'y a pas une maison sur la route où l'on puisse nous recevoir cette nuit. Il se rejeta dans sa voiture; Michel fit claquer son fouet, et prit le galop jusqu'à ce que Saint-Aubert, presque sans connaissance, lui fît signe d'arrêter. Emilie regardait à la portière; elle vit enfin un paysan à quelque distance de leur chemin: on

l'attendit, et on lui demanda s'il y avait dans le voisinage un asile pour des voyageurs. Il répondit qu'il n'en connaissait pas. Il y a un château parmi les bois, ajouta-t-il; mais je crois qu'on n'y reçoit personne, et je ne puis vous en montrer le chemin, parce que je suis moi-même presque étranger. Saint-Aubert allait renouveler ses questions sur le château; mais l'homme le quitta brusquement. Après un moment de réflexion, Saint-Aubert ordonna à Michel de gagner tout doucement les bois. A chaque moment le crépuscule devenait plus obscur, et la difficulté de se conduire augmentait. Un autre paysan passa. Quel est le chemin du château dans les bois? cria Michel.

—Le château dans les bois! s'écria le paysan. Voulez-vous parler de ces tourelles?

—Je ne sais pas si ce sont des tourelles, dit Michel; je parle de ce bâtiment blanc que nous découvrons de loin au milieu de tous ces arbres.

—Oui, ce sont des tourelles. Mais, quoi! est-ce que vous avez envie d'y aller? répondit l'homme avec surprise.

Saint-Aubert, entendant cette singulière question, frappé surtout du ton dont on la faisait, s'avança hors du carrosse et lui dit: Nous sommes des voyageurs, nous cherchons une maison pour y passer la nuit: en connaissez-vous ici près?

—Non, monsieur, répondit l'homme, à moins que vous ne vouliez tenter fortune dans ces bois; mais je ne voudrais pas vous le conseiller.

—A qui appartient ce château?

—Je le sais à peine, monsieur.

—Il est donc inhabité?

—Non, il n'est pas inhabité: le régisseur et la femme de charge y sont, à ce que je crois.

En apprenant ceci, Saint-Aubert se détermina à risquer un refus en se présentant au château. Il pria le paysan de guider Michel, et lui

promit de payer sa peine. L'homme réfléchit un instant, et dit qu'il avait d'autres affaires, mais qu'on ne pouvait se tromper en suivant l'avenue qu'il montra. Saint-Aubert allait répondre quand le paysan, lui souhaitant une bonne nuit, le quitta sans rien ajouter.

La voiture tourna vers l'avenue, qui était fermée d'une barrière. Michel mit pied à terre et l'ouvrit. Ils pénétrèrent alors entre d'antiques châtaigniers et de vieux chênes, dont les branches entrelacées formaient une voûte fort élevée: il y avait quelque chose de désert et de sauvage dans l'aspect de cette avenue, et le silence en était si imposant, qu'Emilie devint toute tremblante. Elle se rappelait le ton qu'avait le paysan en parlant de ce château; elle donnait à ses paroles une interprétation plus mystérieuse qu'elle ne l'avait d'abord fait: elle essaya néanmoins de calmer ses craintes; elle pensa qu'une imagination troublée l'en avait rendue susceptible, et que l'état de son père et sa propre situation devaient sans doute y contribuer.

Ils avançaient lentement; l'obscurité était presque complète; le terrain inégal et les racines des arbres qui l'embarrassaient à tout moment obligeaient à beaucoup de précaution. Soudain Michel arrêta la voiture; Saint-Aubert regarda pour en savoir la cause. Il vit à quelque distance une figure qui traversait l'avenue; il faisait trop noir pour en distinguer davantage, et Saint-Aubert ordonna d'avancer.

—Ceci me paraît un étrange lieu, reprit Michel; je ne vois point de maisons, et nous ferions mieux de retourner.

—Allez un peu plus loin, dit Saint-Aubert; et si nous ne voyons pas de bâtiments, nous reprendrons le grand chemin.

Michel avança, mais avec répugnance, et l'excessive lenteur de sa marche ramena Saint-Aubert à la portière. Il vit encore la même figure. Cette fois il tressaillit. Probablement l'obscurité le rendait plus prompt à s'alarmer qu'il ne l'était pour l'ordinaire; mais quoi que ce pût être, il arrêta Michel, et lui dit d'appeler l'individu qui traversait ainsi l'avenue.

—Avec votre permission, dit Michel, ce peut bien être un voleur.—Je ne le permets sûrement pas, reprit Saint-Aubert, qui ne put s'empêcher de sourire à cette phrase: Allons, retournons à la route, car je ne vois aucune apparence de trouver ici ce que nous cherchons.

Michel tourna avec vivacité, et repassa lestement l'avenue: une voix alors partit des arbres à gauche; ce n'était point un commandement, ce n'était point un cri de douleur, mais un son creux et prolongé qui paraissait à peine humain. Michel pressa ses mules sans penser à l'obscurité, ni aux souches, aux trous, ni même à la voiture; il ne s'arrêta pas qu'il ne fût sorti de l'avenue, et, parvenu sur la grand'route enfin, il modéra son pas.

—Je suis bien mal, dit Saint-Aubert en prenant la main de sa fille.—Vous êtes plus mal, dit Emilie effrayé de sa manière, vous êtes plus mal, et nous sommes sans secours! Bon Dieu! que ferons-nous? Il appuya sa tête sur son épaule; elle le soutint entre ses bras, et fit encore arrêter Michel. A peine le bruit des roues avait-il cessé, qu'une musique se fit entendre dans le lointain. Ce fut pour Emilie la voix de l'espérance. Oh! nous sommes près d'une habitation, dit-elle, nous pourrons avoir du secours.

Elle écouta attentivement. Les sons étaient éloignés, et semblaient venir du fond d'un bois dont une partie bordait la route. Elle regarda du côté où ils partaient, et vit, au clair de la lune, quelque chose qui lui paraissait comme un château: il était pourtant difficile d'y arriver. Saint-Aubert était trop mal pour supporter le moindre mouvement; Michel ne pouvait pas quitter ses mules; Emilie, qui soutenait encore son père, craignait de l'abandonner, et craignait aussi de s'aventurer seule à une telle distance, sans savoir où et à qui s'adresser: il fallait pourtant prendre un parti, et sans délai. Saint-Aubert dit donc à Michel d'avancer le plus doucement possible. Au bout d'un moment, il s'évanouit; la voiture s'arrêta, il était sans nulle connaissance. O mon père, mon cher père! criait Emilie désespérée. Et, le croyant près de mourir: Parlez, dites-moi un mot, que j'entende le son de votre voix. Il ne répondit rien. Epouvantée, elle dit à Michel de puiser au ruisseau voisin: elle reçut

l'eau dans le chapeau de l'homme, et d'une main tremblante en jeta au visage de son père. Les rayons de la lune, qui alors donnaient sur lui, montraient l'impression de la mort: tous les mouvements de crainte personnelle cédèrent en ce moment à une crainte dominante; et, confiant Saint-Aubert à Michel, qui ne voulait pas quitter ses mules, elle sauta à bas de la voiture pour chercher le château qu'elle avait vu dans l'éloignement, et la musique qui dirigeait ses pas la fit entrer dans un sentier qui conduisait au bois? Son esprit, uniquement rempli de son père et de sa propre inquiétude, avait d'abord perdu toute espèce de frayeur; mais le couvert sous lequel elle se trouvait interceptait tous les rayons de la lune: l'horreur de ce lieu lui rappela son danger; la musique avait cessé: il ne lui restait d'autre guide que le hasard. Elle s'arrêta pour un moment dans un effroi inexprimable; mais l'image de son père l'emportant sur tout le reste, elle se remit à marcher. Le sentier entrait dans un bois; elle ne voyait aucune maison, aucune créature, et n'entendait aucune espèce de bruit; elle marchait toujours sans savoir où, évitait le fourré du bois, tenait les bords tant qu'elle pouvait; elle vit enfin une espèce d'avenue mal rangée, qui donnait sur un point éclairé par la lune: l'état de cette avenue lui rappela le château des tourelles, et elle ne douta pas qu'elle ne dût y conduire. Elle hésitait à la suivre quand un bruit de voix et d'éclats de rire frappa soudain son oreille; ce n'était pas le rire de la gaieté, mais celui de la grosse joie, et son embarras redoubla. Tandis qu'elle écoutait, une voix, à grande distance, partit du chemin qu'elle avait quitté; imaginant que c'était celle de Michel, son premier mouvement fut de revenir: une seconde pensée l'en détourna. La dernière extrémité seule avait pu déterminer Michel à quitter ses mules; elle crut son père mourant, elle courut avec plus de vitesse, dans la faible espérance que les convives du bois voudraient bien lui donner quelque secours. Son cœur battait dans sa terrible incertitude; et plus elle approchait, plus le froissement des feuilles sèches la faisait trembler à chaque pas. Le bruit la conduisit à un endroit découvert qu'éclairait la lune; elle s'arrêta, et aperçut entre les arbres un banc de gazon formé en cercle, et occupé par un groupe de plusieurs personnes. En s'approchant, elle jugea aux costumes que ce devaient être des

paysans, et tout le long du bois elle distingua plusieurs chaumières éparses. Tandis qu'elle regardait et s'efforçait de vaincre l'appréhension qui la rendait comme immobile, quelques jeunes paysannes sortirent d'une des cabanes, la musique reprit, et la danse recommença; c'était la fête de la vendange, et la même musique qu'elle avait entendue dans l'air. Son cœur trop déchiré ne pouvait sentir le contraste que tous ces plaisirs formaient avec sa propre situation; elle s'empressa de joindre un groupe de vieillards assis auprès de la chaumière, exposa sa position et implora leur assistance. Plusieurs se levèrent avec vivacité, offrirent tous leurs services, et suivirent Emilie, qui semblait avoir des ailes en retournant vers le grand chemin.

Quand elle atteignit la voiture, elle trouva Saint-Aubert ranimé. En recouvrant ses sens, il avait appris de Michel que sa fille était partie; son inquiétude pour elle avait surpassé le sentiment de ses besoins: il avait envoyé Michel à sa suite. Il était néanmoins encore dans la langueur, et se trouvant incapable d'aller plus loin, il renouvela ses questions sur une auberge ou sur le château dans les bois. Le château ne peut vous recevoir, dit un paysan vénérable qui avait suivi Emilie, à peine est-il habité; mais si vous voulez me faire l'honneur d'accepter ma chaumière, je vous donnerai mon meilleur lit.

La voiture chemina lentement; Michel suivit les paysans par le sentier qu'Emilie avait pris, et ils arrivèrent au hameau. La courtoisie de son hôte, la certitude d'un prompt repos, rendirent la force à Saint-Aubert: il vit avec une douce complaisance ce joli tableau: les bois, rendus plus sombres par l'opposition, entouraient la place éclairée; mais, s'ouvrant par intervalles, une clarté blanche en faisait ressortir une chaumière, ou se reflétait dans un ruisseau. Il écouta sans peine les refrains joyeux de la guitare et du tambourin; mais il ne put voir sans émotion la danse des paysans.

La danse cessa à l'approche de la voiture; c'était un phénomène dans ces bois isolés, et toute la troupe l'entoura avec une vive curiosité. La voiture s'arrêta enfin près d'une maisonnette fort propre, qui était celle du vénérable conducteur; il aida Saint-Aubert à

descendre, et le conduisit avec Emilie dans une petite salle basse qui n'était éclairée que par la lune. Saint-Aubert, heureux de trouver le repos, se plaça dans une espèce de fauteuil. L'air frais et balsamique, chargé des plus doux parfums, pénétrait dans l'appartement à travers les fenêtres ouvertes, et ranimait ses facultés éteintes. Son hôte, qu'on nommait Voisin, quitte la chambre et revient bientôt avec des fruits, de la crème, et tout le luxe champêtre que pouvait fournir sa retraite. Il servit tout avec le sourire de la bienveillance, et se plaça derrière le siége de Saint-Aubert. Saint-Aubert insista pour qu'il prît place à table. Quand le fruit eut apaisé sa fièvre et calmé sa soif brûlante, il se sentit un peu mieux, et se mit à causer. L'hôte lui communiqua toutes les particularités relatives à lui et à sa famille. Ce tableau d'une union domestique, tracé avec le sentiment du cœur, ne pouvait pas manquer d'exciter l'intérêt. Emilie, assise près de son père, et tenant sa main dans les siennes, écoutait attentivement le vieillard. Son cœur était plein d'amertume, et ses pleurs coulaient, à l'idée que bientôt sans doute elle ne posséderait plus le bien précieux dont elle jouissait encore. La lueur douce d'un clair de lune d'automne, la musique éloignée qui alors jouait une romance, secondaient sa mélancolie. Le vieillard parlait de sa famille, et Saint-Aubert ne disait rien. Je n'ai plus qu'une fille, dit Voisin; mais elle est heureusement mariée, et me tient lieu de tout. Quand je perdis ma femme, ajouta-t-il en soupirant, j'allai me réunir avec Agnès et sa famille. Elle a plusieurs enfants que vous voyez danser là-bas, gais et dispos comme des pinsons. Puissent-ils être toujours ainsi! J'espère mourir au milieu d'eux, monsieur; je suis vieux maintenant, je n'ai pas bien longtemps à vivre; mais il y a de la consolation à mourir parmi ses enfants.

—Mon bon ami, dit Saint-Aubert d'une voix tremblante, vous vivrez, je l'espère, longtemps au milieu d'eux.

—Ah! monsieur, à mon âge je ne dois pas m'attendre à cela. Le vieillard fit une pause. C'est à peine si je le désire, reprit-il ensuite. J'ai confiance que si je meurs, j'irai tout droit au ciel; ma pauvre femme y est avant moi. Le soir, au clair de la lune, je crois la voir errer près de ces bois qu'elle aimait tant. Croyez-vous, monsieur, que nous puissions visiter la terre, quand nous aurons quitté nos corps?

—N'en doutez pas, lui répliqua Saint-Aubert; les séparations seraient trop douloureuses, si nous les croyions éternelles. Oui, ma chère Emilie, nous nous retrouverons un jour. Il leva les yeux au ciel, et les rayons de la lune, qui tombaient sur lui, montrèrent toute la paix et la résignation de son âme, malgré l'expression de la tristesse.

Voisin sentit qu'il avait trop prolongé le sujet; il coupa court, en disant: Nous sommes dans l'obscurité, il nous faudrait une lumière.

—Non, lui dit Saint-Aubert, j'aime cette clarté; remettez-vous, mon cher ami. Emilie, mon amour, je me trouve mieux à présent que je n'ai été de tout le jour. Cet air me rafraîchit, je goûte ce repos, je me plais à cette musique qu'on entend dans l'éloignement. Laissez-moi vous voir sourire! Qui touche si bien cette guitare? dit-il ensuite; sont-ce deux instruments, ou bien est-ce un écho?

—C'est un écho, monsieur, du moins je l'imagine. J'ai souvent entendu cet instrument la nuit, quand tout était calme; mais personne ne connaît celui qui le touche. Quelquefois une voix l'accompagne, mais une voix si douce et si triste, qu'on pourrait croire qu'il revient dans les bois.—Il y revient sans doute, dit Saint-Aubert en souriant, mais ce sont des vivants.—Quelquefois, à minuit, quand je ne pouvais dormir, dit Voisin qui ne remarqua pas l'observation, quelquefois je l'ai entendue presque sous ma fenêtre, et jamais je n'entendis musique semblable. Elle me faisait penser à ma pauvre femme, et je pleurais. J'ai quelquefois ouvert ma fenêtre, pour voir si j'apercevrais quelqu'un; mais au même instant l'harmonie

cessait, et l'on ne voyait personne. J'écoutais, j'écoutais avec tant de recueillement, que le bruit d'une feuille ou le moindre vent finissait par me faire frémir. On disait que cette musique était une annonce de mort; mais il y a bien des années que je l'entends, j'ai toujours survécu à ce triste présage.

Emilie sourit à une superstition si ridicule; et pourtant, dans l'état où était son esprit, elle ne put tout à fait résister à son impression contagieuse.

—C'est fort bien, mon cher ami, dit Saint-Aubert; mais personne n'a-t-il jamais eu le courage de suivre le son? si on l'eût fait, le musicien eût été connu.—Oui, monsieur, on l'a tenté, on a suivi jusque dans les bois, mais la musique se retirait et semblait toujours dans le même éloignement; nos gens ont eu peur, et n'ont pas voulu aller plus loin. Il est rare qu'on l'entende d'aussi bonne heure qu'aujourd'hui, c'est ordinairement vers minuit, quand cette brillante planète, qui est maintenant au-dessus de ces tourelles, descend au-dessous des bois à gauche.

—Quelles tourelles? demanda vivement Saint-Aubert, je n'en vois point.

—Pardonnez-moi, monsieur, vous en voyez une, la lune donne dessus; vous voyez l'avenue, et le château est caché presque entièrement dans les arbres.

—Oui, mon papa, dit Emilie en regardant; ne voyez-vous pas quelque chose qui brille au-dessus du bois? C'est une girouette, je pense, sur laquelle se portent les rayons.

—Oui, je vois ce que vous voulez dire. A qui est ce château?

—Le marquis de Villeroi en était possesseur, dit Voisin avec un air important.

—Ah! dit Saint-Aubert fort agité, sommes-nous donc si près de Blangy?

—C'était la demeure favorite du marquis, reprit Voisin; mais il l'avait en aversion, et n'y est pas revenu depuis bien des années: on nous a dit qu'il était mort depuis peu, et que cette terre était passée

en d'autres mains.—Saint-Aubert, qui était tombé dans la rêverie, en sortit à ces derniers mots: Mort! s'écria-t-il, grand Dieu! et quand est-il mort?

—On nous a dit qu'il y avait environ quatre semaines, répliqua Voisin: connaissez-vous le marquis, monsieur?

—Cela est bien extraordinaire, dit Saint-Aubert sans s'arrêter à la question.—Pourquoi cela est-il si extraordinaire? dit Emilie avec une curiosité timide.—Il ne répondit pas, et retomba dans sa méditation; quelques moments après il parut en sortir, et demanda quel était son héritier.—J'ai oublié son nom, dit Voisin; mais je sais que ce seigneur habite Paris, et je n'entends pas dire qu'il songe à venir dans son château.

—Le château est-il encore fermé?

—A peu près, monsieur; la vieille femme de charge et son mari en ont soin; mais ils vivent dans une chaumière qui n'en est pas éloignée.

—Le château est spacieux, dit Emilie; il doit être désert s'il n'a que deux habitants.

—Désert! oh oui, mademoiselle, répondit Voisin: je ne voudrais pas y passer la nuit pour le monde entier.

—Que dites-vous? reprit Saint-Aubert en sortant de sa rêverie; l'hôte répéta. Saint-Aubert ne put retenir une espèce de sanglot; mais comme s'il eût voulu prévenir les remarques, il demanda promptement à Voisin combien de temps il avait passé dans le pays?—Presque depuis mon enfance, répondit l'hôte.

—Vous rappelez-vous la feue marquise? dit Saint-Aubert d'une voix altérée.

—Ah! monsieur, si je me la rappelle; il y en a bien d'autres que moi qui ne l'ont pas oubliée.

—Oui, reprit Saint-Aubert, et je suis un de ceux-là.

—Hélas! monsieur, vous vous souvenez alors d'une belle et excellente dame; elle méritait un meilleur sort.

Des larmes coulèrent des yeux de Saint-Aubert: C'est assez, dit-il d'une voix presque étouffée, c'est assez, mon ami.

Emilie, quoique extrêmement surprise, ne se permit de manifester ses sentiments par aucune question.—Voisin voulut s'excuser, mais Saint-Aubert l'interrompit: L'apologie est inutile, lui dit-il, changeons plutôt de conversation. Vous parliez de la musique que nous venons d'entendre.

—Oui, monsieur: mais chut, elle revient; écoutez cette voix. Ils entendirent, en effet, une voix douce, harmonieuse et tendre, mais dont les sons faiblement articulés ne permettaient de rien distinguer qui ressemblât à des mots. Bientôt elle s'arrêta, et l'instrument qu'on avait entendu fit entendre les accords les plus doux.—Saint-Aubert observa que les tons en étaient plus pleins, plus mélodieux que ceux d'une guitare, et encore plus mélancoliques que ceux d'un luth. Ils continuèrent d'écouter, mais les sons ne revinrent plus.

—Cela est étrange, dit Saint-Aubert, qui rompit enfin le silence.—Très-étrange, dit Emilie.—Cela est vrai, dit Voisin. Et ils restèrent en silence.

Après une longue pause, Voisin reprit: Il y a environ dix-huit ans que, pour la première fois, j'entendis cette musique; c'était, je m'en souviens, par une belle nuit d'été comme celle-ci, mais il était plus tard. Je me promenais dans les bois, j'étais seul; je me souviens aussi que j'étais fort affecté, j'avais un de mes enfants malade, et nous craignions beaucoup de le perdre; j'avais veillé près de son lit toute la soirée pendant que sa mère dormait, car elle l'avait veillé toute la nuit précédente. Je sortis pour prendre un peu l'air: la journée avait été fort chaude; je me promenais sous ces arbres, et je rêvais; j'entendis une musique dans l'éloignement, et je pensai que c'était Claude qui jouait de son chalumeau; il s'en amusait fort souvent. Quand la soirée était belle, il restait à jouer sur sa porte; mais quand je vins à un endroit où les arbres s'ouvraient (de ma vie je ne l'oublierai), je regardais les étoiles du nord qui alors étaient fort élevées: j'entendis tout à coup des sons, mais des sons que je ne puis décrire; c'était comme un concert d'anges. Je regardais

attentivement, et je croyais toujours les voir monter au ciel. Quand je revins à la maison, je dis ce que j'avais entendu; ils se moquèrent tous de moi, et me dirent que c'étaient des bergers qui avaient joué du flageolet: je ne pus jamais leur persuader le contraire. Peu de soirées après, ma femme entendit la même chose, et fut aussi surprise que je l'avais été moi-même. Le père Denis l'effraya beaucoup; il lui dit que le ciel envoyait cet avertissement pour annoncer la mort de son enfant, et que cette musique venait aux maisons qui renfermaient quelques personnes mourantes.

Emilie, en écoutant ces paroles, se sentit frappée d'une crainte superstitieuse tout à fait nouvelle pour elle; elle eut peine à dissimuler son trouble à Saint-Aubert.

—Mais l'enfant vécut, monsieur, en dépit du père Denis.

—Le père Denis, dit Saint-Aubert qui écoutait avec attention tous les récits du bon vieillard, nous sommes donc près d'un couvent?

—Oui, monsieur, le couvent de Sainte-Claire n'est pas loin; il est sur le rivage de la mer.

—Ah! ciel, dit Saint-Aubert, comme frappé d'un souvenir subit, le couvent de Sainte-Claire! Emilie observa qu'aux nuages de douleur répandus sur son front se mêlait un sentiment d'horreur. Il devint immobile; la blancheur argentine de la lune donnait alors sur son visage; il ressemblait à ces statues de marbre qui, placées sur un monument, semblent veiller sur les cendres froides, et s'affliger sans espérance.

—Mais, cher papa, dit Emilie qui voulait le distraire de ses pensées, vous oubliez combien vous avez besoin de repos; si notre bon hôte veut bien me le permettre, je préparerai votre lit, je sais comment vous aimez qu'il soit fait. Saint-Aubert se recueillit, et lui souriant avec affection, la pria de ne point augmenter sa fatigue en y ajoutant cette peine. Voisin, dont l'attention avait été suspendue par l'intérêt que ses récits avaient excité, s'excusa de n'avoir point encore fait venir Agnès, et sortit pour l'aller prendre.

Peu de moments après il revint; il ramena sa fille, jeune femme d'une jolie figure. Emilie apprit d'elle ce qu'elle n'avait pas encore soupçonné; c'est que pour les recevoir il fallait qu'une partie de la famille cédât ses lits. Elle s'affligea de cette circonstance; mais Agnès, dans sa réponse, montra la même grâce et la même hospitalité que son père. On décida qu'une partie des enfants et Michel iraient coucher dans le voisinage.

—Si je suis mieux demain, ma chère, dit Saint-Aubert à Emilie, nous partirons de bonne heure, pour pouvoir nous reposer pendant la chaleur du jour, et nous retournerons à la maison. Dans l'état de ma santé et celui de mes idées, je ne puis songer qu'avec peine à un plus long voyage, et je me sens le besoin de regagner la vallée. Emilie désirait ce retour, mais elle se troubla d'une résolution aussi soudaine. Son père sans doute se trouvait bien plus mal qu'il n'en voulait convenir. Saint-Aubert se retira pour prendre un peu de repos. Emilie ferma sa petite chambre, mais elle ne put trouver le sommeil. Ses pensées la reportèrent à la dernière conversation relative à l'état des âmes après la mort. Ce sujet la touchait sensiblement, depuis qu'elle ne pouvait plus se flatter de conserver longtemps son père. Elle s'appuyait toute pensive sur une petite fenêtre ouverte. Absorbée dans ses réflexions, elle levait les yeux au ciel; elle voyait cette voûte céleste semée d'innombrables étoiles, habitées peut-être par des esprits dégagés de leurs corps; ses yeux erraient dans les plaines éthérées, ses pensées s'élevaient, comme auparavant, vers la sublimité d'un Dieu et la contemplation de l'avenir. La danse avait cessé, les chaumières étaient paisibles, l'air semblait à peine effleurer le sommet des bois; quelques brebis égarées, de temps en temps le son d'une clochette éloignée, le bruit d'une porte qui se fermait, interrompaient seuls le silence et la nuit. A la fin même, ces sons qui lui rappelaient la terre et ses occupations, cessèrent tout à fait; les yeux mouillés de larmes, pénétrée d'une dévotion respectueuse, elle resta à la fenêtre jusqu'à ce que vers minuit l'obscurité se fût étendue sur la terre, et que la planète indiquée par Voisin eût disparu derrière le bois. Elle se souvint alors de ce qu'il avait dit à ce sujet, et se rappela la

mystérieuse musique; elle restait à la fenêtre, espérant et craignant à la fois de l'entendre revenir; elle était occupée de l'extrême émotion de son père, quand on avait annoncé la mort du marquis de Villeroi et rappelé le sort de la marquise; elle se sentait vivement intéressée à en connaître la cause. Sa curiosité à cet égard était d'autant plus vive, que jamais son père n'avait prononcé devant elle le nom de Villeroi: aucune musique ne se fit entendre. Emilie s'aperçut que les heures la ramenaient à de nouvelles fatigues; elle pensa qu'il faudrait se lever de bonne heure, et se décida à gagner son lit.

CHAPITRE VII.

Emilie, appelée de bonne heure comme elle l'avait désiré, se réveilla. Le sommeil l'avait peu rafraîchie, des songes pénibles l'avaient obsédée, et la plus douce consolation des malheureux avait été perdue pour elle. Elle ouvrit sa fenêtre, regarda les bois, vit le soleil levant, respira l'air pur, et se sentit plus calme. Tout le paysage avait cette fraîcheur qui semble apporter la santé. On n'entendait que des sons doux, que des sons *pittoresques*, si l'on peut s'exprimer ainsi, tels que la cloche d'un couvent lointain, le murmure des vagues, le chant des oiseaux, le mugissement du bétail, qu'elle voyait cheminer lentement entre les buissons et les arbres.

Emilie entendit un mouvement dans la salle basse; elle reconnut la voix de Michel qui parlait à ses mules, et sortait avec elles d'une cabane voisine; elle sortit aussi, et trouva Saint-Aubert qui venait lui-même de se lever, et que le sommeil n'avait pas mieux rétabli qu'elle. Elle le conduisit de l'escalier dans la petite pièce où ils avaient soupé la veille. Ils y trouvèrent un déjeuner proprement servi, et leur hôte et sa fille qui les attendaient pour leur souhaiter le bonjour.

Je vous envie cette chaumière, mes bons amis, dit Saint-Aubert en les voyant; elle est si agréable, si paisible, si propre, et cet air qu'on respire! Si quelque chose pouvait rendre la santé, ce serait bien sûrement cet air-là.

Voisin le salua honnêtement, et lui répondit avec la politesse française: On peut envier cette chaumière, depuis que vous et mademoiselle l'avez honorée de votre présence.—Saint-Aubert sourit amicalement à ce compliment, et se mit à table. Elle était couverte de crème, de fruits, de beurre et de fromage frais. Emilie,

qui avait soigneusement examiné son père, et qui le trouvait bien mal portant, l'engageait vivement à remettre son départ jusqu'au soir; mais Saint-Aubert semblait impatient d'être chez lui, et exprimait cette impatience avec une chaleur qui ne lui était pas ordinaire. Il assurait que depuis longtemps il ne s'était pas trouvé mieux, et qu'il voyagerait avec moins de peine à la fraîcheur du matin qu'à toute autre heure de la journée. Mais tandis qu'il causait avec son respectable hôte, et le remerciait pour ses procédés obligeants, Emilie le vit changer et tomber sur sa chaise avant qu'elle eût pu le soutenir. En peu de moments il se remit de cette faiblesse soudaine; mais il était si mal, qu'il se vit incapable de voyager; et après avoir lutté quelques instants contre la violence de ses maux, il demanda qu'on vînt l'aider à remonter l'escalier et à se remettre au lit. Cette prière renouvela toutes les terreurs qu'Emilie avait éprouvées la veille: mais quoiqu'à peine elle pût se soutenir et résister au coup dont elle était frappée, elle essaya de dévorer sa crainte; et lui donnant son bras tremblant, elle mena Saint-Aubert dans sa chambre.

Dès qu'il fut au lit, il fit appeler Emilie, qui pleurait à quelques pas de la porte; et dès qu'elle arriva, il fit signe qu'on les laissât seuls. Alors il lui prit la main, et fixa ses yeux sur elle avec tant de tendresse et de douleur, que son courage l'abandonna, et elle se mit à fondre en larmes. Saint-Aubert cherchait lui-même à conserver sa fermeté, et ne pouvait parler; il ne pouvait que lui serrer la main et retenir ses propres larmes. A la fin, il prit la parole:—Ma chère enfant, dit-il, en s'efforçant de sourire au travers de l'expression de sa douleur; ma chère Emilie! Il fit une pause, il leva les yeux au ciel comme pour prier; et alors, d'un ton plus ferme et d'un regard où la tendresse d'un père s'unissait avec dignité à la pieuse solennité d'un saint, ma chère enfant, dit-il, je voudrais adoucir les tristes vérités que je suis obligé de vous dire; mais je ne sais rien déguiser. Hélas! je voudrais vous le cacher; mais il serait trop cruel de prolonger votre erreur. Notre séparation est prochaine; osons donc en parler, et préparons-nous à la supporter par nos réflexions et nos prières: la voix lui manqua. Emilie, pleurant toujours, pressa sa main contre son

cœur; oppressée par des soupirs convulsifs, elle ne pouvait pas même lever les yeux.

Ne perdons pas un seul moment, dit Saint-Aubert en revenant à lui; j'ai beaucoup de choses à vous dire. J'ai à vous révéler un secret de la plus haute importance, et une promesse à obtenir de vous; quand cela sera fait, je serai plus tranquille. Vous avez observé, ma chère, combien je désire d'être chez moi; vous n'en savez pas la raison; écoutez ce que je vais vous dire. Mais attendez, il me faut cette promesse, cette promesse faite à votre père mourant! Saint-Aubert fut interrompu. Emilie, frappée de ses derniers mots, comme si, pour la première fois, elle eût connu le danger où il était, leva la tête; ses larmes s'arrêtèrent, et, le regardant un moment avec l'expression d'une affliction insoutenable, une convulsion la saisit; elle tomba sans connaissance. Les cris de Saint-Aubert attirèrent Voisin et sa fille; ils donnèrent tous les secours qui dépendaient d'eux, mais ils furent longtemps sans effet. Quand Emilie revint, Saint-Aubert était si épuisé de toute cette scène, qu'il fut quelques minutes sans pouvoir parler. Un cordial qu'Emilie lui donna, parvint à ranimer ses forces. Quand pour la seconde fois ils furent seuls, il s'efforça de la calmer, et lui présenta toutes les consolations que la circonstance pouvait admettre. Elle se jeta dans ses bras, pleura sur sa poitrine; et sa douleur la rendait tellement insensible à ses discours, qu'il cessa de lui en faire aucun; il ne pouvait que s'attendrir et mêler ses larmes aux siennes. Rappelée enfin à un sentiment de devoir, elle voulut épargner à son père un plus long spectacle de sa douleur; elle quitta ses embrassements, sécha ses pleurs, et dit quelques mots, comme de consolation. Ma chère Emilie, reprit Saint-Aubert, ma chère enfant, soumettons-nous avec une humble confiance à l'Etre qui nous a protégés et consolés dans nos dangers et dans nos afflictions. Chaque moment de notre vie fut exposé à ses yeux; il ne voudra pas nous abandonner, il ne nous abandonnera pas maintenant. Je sens cette consolation dans mon cœur: je vous laisserai, mon enfant, je vous laisserai entre ses bras; et quoique je quitte ce monde, je serai toujours en sa présence. Oui, mon Emilie, ne pleurez pas; la mort en elle-même n'a rien de

nouveau ou de surprenant, puisque nous savons tous que nous sommes nés pour mourir; elle n'a rien de terrible à ceux qui se confient dans un Dieu tout-puissant.

Après un peu de repos, il reprit la conversation. Revenons, dit-il, au sujet qui me touche au fond du cœur. J'ai dit que j'avais une promesse solennelle à recevoir de vous. Il faut que je la reçoive avant de vous en expliquer la principale circonstance dont j'ai à vous entretenir. Il en est d'autres que, pour votre repos, il est essentiel que vous ignoriez toujours. Promettez-moi donc que vous exécuterez exactement ce que je vais vous commander.

Emilie, à qui cette extrême gravité en imposait, essuya les larmes qu'elle ne pouvait s'empêcher de répandre; et regardant éloquemment Saint-Aubert, elle se lia par serment à faire ce qu'il exigerait d'elle, sans savoir ce que ce pouvait être.

Il continua.—Je vous connais trop bien, mon Emilie, pour craindre jamais que vous manquiez à vos engagements, mais surtout à un engagement si respectable. Votre parole me met en paix, et votre fidélité est d'une inconcevable importance pour la tranquillité de vos jours. Ecoutez à présent ce que j'avais à vous dire. Le cabinet qui joint ma chambre à la vallée renferme une espèce de trappe qui s'ouvre sous une feuille du parquet. Vous la reconnaîtrez à un nœud remarquable du bois; c'est d'ailleurs l'avant-dernière feuille du côté de la boiserie, et en face même de la porte. A une toise environ du côté de la fenêtre, vous apercevrez une jointure, comme si la planche avait été rapportée; c'est par là qu'on l'ouvre. Appuyez le pied sur la ligne, la planche s'enfoncera, et vous pourrez aisément la faire glisser sous l'autre; au-dessous, vous verrez un espace creux. Saint-Aubert s'arrêta pour reprendre haleine, et Emilie resta plongée dans la plus profonde attention. Entendez-vous ces instructions, ma chère? lui dit-il. Emilie, à peine capable de proférer un mot, l'assura qu'elle l'entendait bien.

—Quand vous retournerez à la maison... Il poussa un profond soupir.

Quand elle l'entendit parler de ce retour, toutes les circonstances qui devaient l'accompagner se présentèrent à sa pensée; elle eut une explosion de douleur, et Saint-Aubert, plus affecté encore par la contrainte et l'effort qu'il s'était fait, ne put enfin retenir ses larmes. Après quelques moments, il se remit. Ma chère enfant, dit-il, consolez-vous: quand je ne serai plus, vous ne serez pas abandonnée. Je vous laisse immédiatement sous la protection de la Providence, qui ne m'a jamais refusé ses secours. Ne m'affligez pas par l'excès de votre désespoir; apprenez-moi plutôt, par votre exemple, à modérer celui que je ressens.

Saint-Aubert, qui ne parlait qu'avec difficulté, reprit l'entretien après une pause. Ce cabinet, ma chère... quand vous retournerez à la maison, allez-y, et sous la planche que je vous ai décrite, vous trouverez un paquet de papiers écrits. Faites attention maintenant. La promesse que j'ai reçue de vous est relative à ce seul objet; vous brûlerez ces papiers, et cela sans les lire, sans les regarder: je vous l'ordonne absolument.

La surprise d'Emilie surmontant un instant sa douleur, elle demanda pourquoi cette précaution. Saint-Aubert lui répondit que s'il avait pu le lui expliquer, la promesse qu'il avait exigée n'aurait plus été nécessaire. Qu'il vous suffise, mon enfant, de vous en pénétrer essentiellement; elle est d'une importance extrême. Sous cette même planche, vous trouverez environ deux cents doublons enveloppés dans une bourse de soie. Ce fut même pour mettre en sûreté l'argent qui se trouvait au château, qu'on imagina ce secret. La province était alors inondée de troupes qui prenaient avantage des circonstances et se livraient à toutes sortes de pillages.

Mais j'ai encore une promesse à recevoir de vous: c'est que jamais, quelle que soit votre position, vous ne vendrez la vallée. Saint-Aubert ajouta que, si elle se mariait, elle spécifierait dans le contrat que le château ne serait jamais qu'à elle. Il lui parla ensuite de sa fortune avec plus de détail qu'il n'avait encore fait. Les deux cents doublons et le peu d'argent que vous trouverez dans ma bourse, sont tout le comptant que j'ai à vous laisser. Je vous ai dit en quel état j'étais avec M. Motteville à Paris. Ah! mon enfant, je vous

laisse pauvre, mais non pas dans la misère. Emilie ne pouvait répliquer à rien; à genoux près de son lit, elle baignait de pleurs la main chérie qu'elle retenait encore.

Après cette conversation, l'esprit de Saint-Aubert parut beaucoup plus calme; mais, épuisé par l'effort qu'il avait fait, il tomba dans l'assoupissement. Emilie continua de veiller et de pleurer près de lui, jusqu'à ce qu'un léger coup à la porte de la chambre l'obligea de se relever. Voisin venait dire qu'un confesseur du couvent voisin était en bas prêt à assister Saint-Aubert. Emilie ne voulut pas qu'on réveillât son père, et fit prier le prêtre de ne pas quitter la maison. Quand Saint-Aubert sortit de l'assoupissement, tous ses sens étaient confondus; il lui fallut du temps pour reconnaître Emilie qui le gardait. Alors il remua les lèvres, il lui tendit la main; elle la reçut et retomba sur sa chaise, frappée de l'impression de mort qu'elle remarquait dans tous ses traits. En peu d'instants il retrouva la voix, et Emilie lui demanda s'il désirait entretenir un confesseur. Il répondit qu'il le désirait; et quand le révérend père parut, elle se retira. Ils restèrent ensemble environ une demi-heure. On rappela Emilie; elle retrouva Saint-Aubert plus agité, et elle regarda le père avec un peu de ressentiment, comme s'il en eût été la cause; le bon religieux la regarda avec douceur, et ensuite détourna les yeux. Saint-Aubert, d'une voix tremblante, la pria de joindre ses prières à celles que l'on allait faire, et demanda si Voisin ne voulait pas en être aussi. Le vieillard et sa fille arrivèrent tous deux en pleurant; ils se mirent à genoux auprès du lit. Le révérend père, d'une voix majestueuse, récita lentement les prières des agonisants. Saint-Aubert, d'un air serein, s'unissait avec ferveur à leur dévotion; des larmes quelquefois s'échappaient de ses paupières presque closes; les sanglots d'Emilie interrompirent souvent le service.

[Illustration]
La prière des agonisants.

Quand il fut fini, et qu'on eut administré l'extrême-onction, le père se retira. Saint-Aubert fit un signe pour que Voisin s'approchât; il lui donna sa main, et fut quelque temps en silence. A la fin il lui dit

d'une voix éteinte: Mon bon ami, notre connaissance a été courte, mais elle vous a suffi pour me développer votre bon cœur; je ne doute pas que vous ne transportiez toute cette bienveillance à ma fille: quand je ne serai plus, elle en aura besoin. Je la confie à vos soins dans le peu de jours qu'elle doit passer ici: je ne vous en dis pas davantage. Vous avez des enfants; vous connaissez les sentiments d'un père: les miens deviendraient bien pénibles si j'avais moins de confiance en vous. Voisin l'assura, et ses larmes témoignaient toute sa sincérité, qu'il n'oublierait rien pour adoucir l'affliction d'Emilie, et que, si Saint-Aubert le désirait, il la ramènerait en Gascogne. Cette offre fut si agréable à Saint-Aubert, qu'il ne trouva point d'expression pour peindre sa reconnaissance, ou, pour bien dire, qu'il l'acceptait.

Surtout, ma chère Emilie, reprit le moribond, ne vous livrez pas à la magie des beaux sentiments: c'est l'erreur d'un esprit aimable; mais ceux qui possèdent une véritable sensibilité doivent savoir de bonne heure combien elle est dangereuse; c'est elle qui tire de la moindre circonstance un excès de malheur ou de plaisir. Dans notre passage à travers ce monde, nous rencontrons bien plus de maux que de jouissances; et comme le sentiment de la peine est toujours plus vif que celui du bien-être, notre sensibilité nous rend victime quand nous ne savons pas la modérer et la contenir.

Emilie lui répéta combien ses avis lui étaient précieux; elle lui promit de ne les oublier jamais et de s'efforcer d'en profiter. Saint-Aubert lui sourit avec autant d'affection que de tristesse. Je le répète, lui dit-il, je ne voudrais pas vous rendre insensible quand j'en aurais le pouvoir, je voudrais seulement vous garantir des excès de la sensibilité et vous apprendre à les éviter.

Combien est méprisable une humanité prétendue qui se contente de plaindre et qui ne songe point à soulager!

Saint-Aubert, quelque temps après, parla de madame Chéron sa sœur. Il faut que je vous informe, ajouta-t-il, d'une circonstance intéressante pour vous. Nous avons eu, vous le savez, très peu de rapport ensemble; mais c'est la seule parente que vous ayez: j'ai cru

convenable, comme vous le verrez dans mon testament, de vous confier à ses soins jusqu'à votre majorité: elle n'est pas précisément la personne à qui j'aurais voulu remettre ma chère Emilie, mais je n'avais point d'alternative, et je la crois dans le fond une assez bonne femme; je n'ai pas besoin, mon enfant, de vous recommander d'user de prudence pour vous concilier ses bonnes grâces: vous le ferez sans doute en mémoire de celui qui tant de fois l'a tenté pour vous.

Emilie protesta que tout, ce qu'il lui recommandait serait religieusement exécuté. Hélas! ajouta-t-elle, suffoquée de sanglots, voilà bientôt tout ce qui me restera: ce sera mon unique consolation que d'accomplir entièrement tous vos désirs!

Emilie ne pouvait qu'écouter et pleurer; mais le calme extrême de son père, la foi, l'espérance qu'il montrait, adoucissaient un peu son désespoir. Pourtant elle voyait cette figure décomposée, ce caractère de mort qui commençait à se répandre, ces yeux enfoncés et toujours fixés sur elle, ces paupières pesantes et toutes prêtes à se fermer: son cœur était déchiré et ne pouvait s'exprimer.

Il voulut encore une fois lui donner sa bénédiction. Où êtes-vous, ma chère? lui dit-il en étendant vers elle ses deux mains. Emilie s'était tournée vers une fenêtre pour cacher les symptômes de son affliction; elle comprit alors que la vue lui avait manqué: il lui donna sa bénédiction qui sembla le dernier effort de sa vie expirante, et retomba sur l'oreiller. Elle baisa son front; la sueur froide de la mort inondait ses tempes, et oubliant tout son courage, ses larmes les arrosèrent un moment. Saint-Aubert leva les yeux: c'était encore l'âme d'un père; mais elle s'évanouit bientôt et Saint-Aubert ne parla plus.

Emilie fut arrachée de sa chambre par Voisin et par sa fille; ils essayèrent de calmer sa douleur: le vieillard pleurait avec elle, mais les secours d'Agnès étaient plus opportuns.

CHAPITRE VIII.

Le religieux qui s'était présenté le matin revint le soir consoler Emilie. Il apportait un message de l'abbesse d'un couvent voisin du sien, qui l'invitait à se rendre près d'elle. Emilie n'accepta pas l'offre, mais elle répondit avec reconnaissance. La sainte conversation du père, la douce bienveillance de ses manières qui ressemblaient à celles de Saint-Aubert, calmèrent un peu la violence de ses transports; elle éleva son cœur à l'Etre éternel présent partout. Relativement à Dieu, se disait Emilie, mon père bien-aimé existe ainsi qu'hier il existait pour moi. Il n'est mort que pour moi: pour Dieu, pour lui, véritablement il existe.

Retirée dans sa petite chambre, ses pensées mélancoliques errèrent encore autour de son père. Affaissée dans une espèce de sommeil, des images lugubres obsédèrent son imagination. Elle rêva qu'elle voyait son père, il l'abordait avec une contenance de bonté. Tout d'un coup il sourit avec tristesse, il leva les yeux, ouvrit ses lèvres; mais au lieu de ses paroles, elle entendit une musique douce, portée sur les airs à une fort grande distance. Elle vit alors tous ses traits s'animer dans le ravissement heureux d'un être supérieur: l'harmonie devenait plus forte, elle s'éveilla. Le rêve était fini, mais la musique durait encore, et c'était une musique céleste.

Elle écoutait et se sentait glacée par un respect superstitieux; les larmes s'arrêtèrent, elle se leva, et fut à la fenêtre. Tout était obscur; mais Emilie détournant les yeux des sombres bois qui bordaient l'horizon, elle vit à gauche cette brillante planète dont le vieillard avait parlé et qui se trouvait au-dessus du bois. Elle se rappela ce qu'il avait dit, et comme la musique agitait l'air par intervalles, elle ouvrit sa fenêtre pour écouter le chant; bientôt il s'affaiblit et elle

tenta vainement de découvrir d'où il partait. La nuit ne lui permit pas de rien distinguer sur la pelouse au-dessous d'elle, et les sons devenant successivement plus doux, firent place enfin à un silence absolu.

Le lendemain matin une sœur du couvent vint lui renouveler l'invitation de l'abbesse. Emilie, qui ne pouvait abandonner la chaumière tant que le corps de son père y reposerait, consentit avec répugnance à la visite qu'on désirait d'elle, et promit de rendre ses respects à l'abbesse dans la soirée de ce même jour.

Environ une heure avant le coucher du soleil, Voisin lui servit de guide et la conduisit au couvent en traversant les bois. Ce couvent se trouvait, ainsi que celui des religieux dont nous avons parlé, à l'extrémité d'un petit golfe, sur la Méditerranée. Comme Emilie passait l'antique porte du couvent, la cloche de vêpres sonna, et lui parut le premier coup des funérailles de Saint-Aubert. De légers incidents suffisent pour affecter un esprit énervé par la douleur. Emilie surmonta la crise pénible qu'elle éprouvait, et se laissa conduire à l'abbesse qui la reçut avec une bonté maternelle. Son air d'intérêt, ses égards pénétrèrent Emilie de reconnaissance; ses yeux étaient remplis de larmes, et elle ne pouvait pas parler. L'abbesse la fit asseoir, se plaça près d'elle et la regarda en silence, pendant qu'Emilie essayait de sécher ses pleurs. Remettez-vous, ma fille, dit l'abbesse d'une voix douce, ne parlez pas, je vous comprends, vous avez besoin de repos. Nous allons à la prière, voulez-vous nous accompagner? c'est une consolation, mon enfant, de déposer ses peines dans le sein de notre père céleste: il nous voit, il nous plaint, et nous châtie dans sa miséricorde.

Emilie versa de nouvelles larmes, mais de douces émotions en mélangeaient l'amertume. L'abbesse la laissa pleurer sans l'interrompre; elle la regardait avec cet air de bonté qui aurait indiqué l'attitude d'un ange gardien: Emilie devint plus tranquille, et parlant sans réserve, elle expliqua ses motifs pour ne point quitter la chaumière.

L'abbesse approuva ses sentiments, son respect filial, mais l'invita à passer quelques jours au couvent avant de retourner à la vallée. Donnez-vous du temps, ma fille, lui dit-elle, pour vous remettre de cette première secousse, avant d'en risquer une seconde; je ne vous dissimulerai pas combien votre cœur va saigner, en revoyant le théâtre de votre douleur passée; ici, vous trouverez tout ce que la paix, l'amitié et la religion peuvent offrir de consolations; mais venez, ajouta-t-elle, en voyant ses yeux se remplir, venez, descendons à la chapelle.

Emilie la suivit dans une salle où les religieuses étaient toutes rassemblées; l'abbesse la leur confia, en disant: C'est une jeune personne pour laquelle j'ai beaucoup de considération, traitez-la comme une sœur.

Elles se rendirent à la chapelle, et l'édifiante dévotion avec laquelle fut célébré l'office divin éleva l'esprit d'Emilie aux consolations de la foi et d'une entière résignation.

Il était tard avant que l'abbesse eût consenti à son départ. Elle sortit du couvent moins oppressée qu'elle n'y était entrée, et fut reconduite par Voisin au travers des bois; leur uniforme obscurité était en harmonie avec l'état de son cœur. Elle suivait, en rêvant, un petit sentier peu battu, quand tout à coup son guide s'arrêta, regarda autour de lui, et se jeta hors du sentier dans la bruyère, disant qu'il s'était trompé de route, il marchait avec une extrême vitesse: Emilie, qui ne pouvait le suivre sur un terrain glissant et dans l'obscurité, restait à une grande distance. Si vous doutez de votre chemin, dit Emilie, ne vaudrait-il pas mieux s'adresser à ce grand château que j'aperçois entre ces arbres.

—Non, répliqua Voisin, ce n'est pas la peine: quand nous serons à ce ruisseau où vous voyez se réfléchir une lumière au delà des bois, nous serons à la maison. Je ne comprends pas comment j'ai fait pour m'égarer; c'est que je viens rarement ici après le coucher du soleil.

—Ce lieu est assez solitaire, dit Emilie, mais vous n'avez pas de voleurs?—Non, mademoiselle, point de voleurs.

—Qui est-ce donc qui vous effraye, mon cher ami? vous n'êtes pas superstitieux?—Non, je ne suis pas superstitieux; mais à vous parler vrai, mademoiselle, personne n'aime à se trouver le soir dans les environs de ce château.—Emilie comprit alors que ce château était celui dont avait déjà parlé Voisin; il avait appartenu au marquis de Villeroi, dont la mort récente avait tant affecté son père.

Ah! dit Voisin, comme tout cela est désolé! c'était une si belle maison, un si bel endroit, comme je m'en souviens!—Emilie lui demanda pourquoi cet affreux changement!—Le vieillard se taisait. —Emilie, réveillée par l'effroi qu'il montrait, occupée surtout de l'intérêt qu'avait manifesté son père, répéta la question, et elle ajouta ensuite: Si ce ne sont pas les habitants qui vous effrayent, et si vous n'êtes pas superstitieux, comment se fait-il donc, mon cher ami, que vous n'osiez, le soir, approcher de ce château?

—Eh bien donc, mademoiselle, peut-être suis-je un peu superstitieux; et si vous en saviez la cause, vous pourriez bien le devenir aussi. Il est arrivé là de singulières choses; monsieur votre bon père paraissait avoir connu la marquise.—Dites-moi, je vous prie, ce qui est arrivé? lui dit Emilie, fort émue.

—Hélas! mademoiselle, répondit Voisin, ne m'en demandez pas davantage, les secrets domestiques de mon maître doivent toujours être sacrés pour moi.—Emilie, surprise de ces derniers mots, et surtout de l'air qui les accompagnait, ne se permit pas une question nouvelle. Un intérêt plus touchant, l'image de Saint-Aubert, occupait ses pensées; elle se rappela la musique de la nuit précédente, et elle en parla à Voisin.—Vous n'avez pas été la seule, lui dit-il, je l'ai entendue aussi; mais cela m'arrive si souvent à cette heure-là, que c'est à peine si j'y prends garde.

—Vous croyez sans doute, dit vivement Emilie, que cette musique a des rapports avec le château, et voilà pourquoi vous êtes superstitieux?—Cela peut-être, mademoiselle; mais il y a d'autres circonstances relatives à ce château, et dont je conserve tristement le souvenir.—Un profond soupir suivit ces paroles, et la délicatesse

d'Emilie restreignit la curiosité que ces derniers mots avaient excitée en elle.

Quand le moment terrible fut arrivé, où les restes de Saint-Aubert devaient être séparés d'elle pour toujours, elle alla seule les contempler encore une fois. Saint-Aubert avait demandé qu'on l'enterrât dans l'église des religieuses de Sainte-Claire: il avait choisi la chapelle du nord, près de la sépulture des Villeroi, et en avait indiqué la place. Le supérieur y consentit, et la triste procession se mit en marche vers le lieu. Le vénérable père, suivi d'une troupe de religieux, la vint recevoir à la porte. Le chant de l'antienne funèbre et les accords de l'orgue qui retentit dans l'église au moment où le corps y entra; les pas chancelants, et l'air abattu d'Emilie, eussent arraché des larmes à tous les spectateurs: elle n'en versait aucune. Le visage à demi couvert d'un léger voile noir, elle marchait entre deux personnes qui la soutenaient de chaque côté; l'abbesse la précédait, les religieuses suivaient, et leurs voix plaintives se mêlaient aux accents du chœur. Quand la procession fut arrivée au tombeau, la musique cessa, Emilie baissa son voile, et dans les intervalles du chant il fut aisé d'entendre ses sanglots. Le vénérable prêtre commença le service, et Emilie parvint à se contraindre; mais quand le cercueil fut déposé, quand elle entendit jeter la terre qui devrait le couvrir, un gémissement sourd lui échappa, et elle tomba sur la personne qui la soutenait: elle se remit promptement. Elle entendit ces paroles sublimes: *Son corps est enterré en paix, et son âme retourne à celui dont il l'avait reçue*. Son désespoir se soulagea par un déluge de pleurs.

L'abbesse la tira de l'église, et la conduisit dans son appartement. Elle lui offrit tous les secours d'une religion sainte et d'une tendre pitié. Emilie faisait des efforts pour surmonter l'accablement; mais l'abbesse, qui l'observait attentivement, lui fit préparer un lit et l'engagea à chercher du repos. Elle réclama avec bonté la promesse qu'avait faite Emilie de passer quelques jours au couvent. Emilie, que rien ne rappelait plus à la chaumière, théâtre de son malheur, eut le loisir alors de considérer sa position, et se sentit incapable de reprendre immédiatement son voyage.

Cependant la bonté maternelle de l'abbesse et les douces attentions des religieuses, n'épargnaient rien pour calmer son esprit et lui rendre la santé; elle avait éprouvé des secousses trop violentes pour se rétablir promptement: elle fut donc, pendant plusieurs semaines, atteinte d'une fièvre lente, et dans un état de langueur. Elle s'affligeait de quitter le tombeau où reposaient les cendres de son père; elle se flattait que si elle mourait en ce lieu, on la réunirait à lui. Pendant ce temps, elle écrivit à madame Chéron et à la vieille gouvernante, pour leur faire part de l'événement, et les informer de sa situation.

Pendant que l'orpheline était au couvent, la paix intérieure de cet asile, la beauté des environs, les soins obligeants de l'abbesse et de ses religieuses firent sur elle un effet si attrayant, qu'elle fut presque tentée de se séparer du monde; elle avait perdu ses plus chers amis, elle voulait se vouer au cloître, dans un séjour que la tombe de Saint-Aubert lui rendait à jamais sacré. L'enthousiasme de sa pensée, qui lui était comme naturel, avait répandu un vernis si touchant sur la sainte retraite d'une religieuse, qu'elle avait presque perdu de vue le véritable égoïsme qui la produit. Mais les couleurs qu'une imagination mélancolique légèrement imbue de superstition prêtait à la vie monastique, se fanèrent peu à peu quand ses forces lui revinrent à son cœur et ramenèrent une image qui n'en avait été que passagèrement bannie. Ce souvenir la rappela tacitement à l'espérance, à la consolation, aux plus doux sentiments; des lueurs de bonheur se montrèrent dans le lointain; et quoiqu'elle n'ignorât pas à quel point elles pouvaient être trompeuses, elles ne voulut pas s'en priver.

Il se passa quelques jours entre l'arrivée du serviteur que madame Chéron envoyait et celui où Emilie fût en état de se mettre en route pour la vallée. Le soir qui précéda son départ, elle se rendit à la chaumière pour prendre congé de Voisin et de sa famille. Elle fit à ces bonnes gens les adieux les plus tendres et les mieux sentis. Voisin l'aimait comme sa fille, et versait des larmes. Emilie en répandit: elle évita d'entrer dans la chaumière; elle aurait renouvelé

des impressions trop cuisantes, et elle n'avait plus maintenant assez de force pour les soutenir.

Quand le moment du départ fut venu, toute sa douleur se renouvela; la mémoire de son père au tombeau, les bontés de tant de personnes vivantes, l'attachaient à cette retraite: elle semblait éprouver, pour le lieu où reposait Saint-Aubert, ces tendres affections qu'on sent pour sa patrie. L'abbesse lui donna, en se séparant d'elle, les plus touchants témoignages d'attachement, et l'engagea à revenir si elle ne trouvait pas ailleurs la considération qu'elle devait attendre. Plusieurs des religieuses lui exprimèrent de vifs regrets; elle quitta le couvent les larmes aux yeux, emportant avec elle l'affection et les vœux de toutes les personnes qu'elle y laissait.

Elle avait voyagé longtemps avant que le spectacle qui se déployait sous ses yeux eût pu la distraire. Abîmée dans la mélancolie, elle ne remarqua tant d'objets enchanteurs que pour se rappeler mieux son père. Saint-Aubert était avec elle quand elle les avait vus d'abord, et ses observations sur chacun d'eux se retraçaient à sa mémoire. La journée se passa dans la langueur, dans l'abattement. Elle coucha cette nuit sur la frontière du Languedoc, et le lendemain elle entra en Gascogne.

En approchant du château, ces tristes souvenirs se multiplièrent. Enfin le château lui-même, le château se dessina au milieu du paysage que Saint-Aubert aimait le plus.

La route, en tournant, le lui laissa voir avec beaucoup plus de détail; les cheminées, que rougissait le couchant, s'élevaient derrière les plantations favorites de Saint-Aubert, dont le feuillage cachait les parties basses du bâtiment. Emilie ne put retenir un profond soupir: Cette heure, se disait-elle, était aussi son heure de prédilection. Et voyant le pays sur lequel s'allongeaient les ombres: Quel repos, s'écriait-elle, quelle scène charmante! Tout est tranquille, tout est aimable, hélas! comme autrefois.

Elle résistait encore au poids affreux de sa douleur, quand elle entendit la musique des danses que si souvent elle avait remarquée,

en suivant avec Saint-Aubert les bords fleuris de la Garonne. Alors ses larmes coulèrent jusqu'au moment où la voiture s'arrêta. Elle était en face d'une petite maison: elle leva les yeux dans ce moment, et reconnut la vieille gouvernante qui venait pour ouvrir la porte: le chien de son père venait aussi en aboyant, et quand la jeune maîtresse fut descendue, il sauta, courut au-devant d'elle et lui fit connaître sa joie. Ma chère demoiselle, dit Thérèse, et puis elle s'arrêta; les larmes d'Emilie l'empêchaient de répliquer: le chien s'agitait autour d'elle; tout d'un coup, il courut à la voiture. Ah! mademoiselle, mon pauvre maître! s'écria Thérèse; son chien est allé le chercher. Emilie sanglota en voyant la portière ouverte et le chien sauter dans la voiture, descendre, flairer, chercher avec inquiétude.

Venez, ma chère demoiselle, dit Thérèse; allons, que vous donnerai-je pour vous rafraîchir? Emilie prit la main de la vieille bonne; elle essaya de modérer sa douleur en la questionnant sur sa santé. Elle cheminait lentement vers la porte, s'arrêtait, marchait encore, et faisait une nouvelle pause. Quel silence! quel abandon! quelle mort dans ce château! Frémissant d'y rentrer, et se reprochant d'hésiter, elle passa dans la salle, la traversa rapidement, comme si elle eût craint de regarder autour d'elle, en ouvrit le cabinet qu'elle appelait autrefois le *sien*. Le sombre du soir donnait quelque chose de solennel au désordre de ce lieu; les chaises, les tables, tous les meubles qu'elle remarquait à peine en des temps plus heureux, parlaient alors trop éloquemment à son cœur. Elle s'assit près d'une fenêtre qui donnait sur le jardin: c'était de là qu'avec Saint-Aubert elle avait si souvent contemplé le soleil couchant.

Elle ne se contraignit plus, et s'en trouva soulagée.

Je vous ai fait le lit vert, dit Thérèse en apportant du café; j'ai pensé qu'à présent vous l'aimiez mieux que le vôtre. Je ne croyais guère, à pareil jour, que vous dussiez revenir seule. Quel jour, grand Dieu! la nouvelle me perça le cœur quand je la reçus. Qui l'aurait dit, quand mon pauvre maître partit, qu'il ne devait jamais revenir?

Emilie se couvrit le visage de son mouchoir et lui fit signe de ne plus parler.

Emilie resta quelque temps plongée dans sa tristesse; elle ne voyait pas un seul objet qui ne la ramenât à sa douleur. Les plantes favorites de Saint-Aubert, les livres qu'il avait choisis pour elle et qu'ils lisaient souvent ensemble; les instruments de musique dont il aimait tant l'harmonie et qu'il touchait souvent lui-même. A la fin, rappelant sa résolution, elle voulut voir l'appartement abandonné; elle sentit que sa peine serait toujours plus grande si elle différait.

Elle traversa le gazon, mais son courage défaillit en ouvrant la bibliothèque; peut-être cette obscurité que répandaient le soir et le feuillage augmentait le religieux effet de ce lieu, où tout lui parlait de son père. Elle aperçut la chaise dans laquelle il se plaçait: elle fut interdite à cet aspect, et s'imagina presque l'avoir vu lui-même devant elle. Elle réprima les illusions d'une imagination troublée, mais elle ne put empêcher un certain effroi respectueux qui se mêlait à ses émotions. Elle avança doucement jusqu'à la chaise et s'y assit. Elle avait près d'elle un pupitre, et sur ce pupitre un livre que son père n'avait pas fermé; en reconnaissant la page ouverte, elle se ressouvint que la veille de son départ Saint-Aubert lui en avait lu quelque chose: c'était son auteur favori. Elle regarda le feuillet, pleura et le regarda encore: ce livre était sacré pour elle; elle n'aurait pas fermé la page ouverte pour tous les trésors du monde; elle resta devant le pupitre, ne pouvant se résoudre à le quitter.

Au milieu de sa rêverie, elle vit la porte s'ouvrir avec lenteur; un son qu'elle entendit à l'extrémité de l'appartement la fit tressaillir; elle crut apercevoir un peu de mouvement. Le sujet de sa méditation, l'épuisement de ses esprits, l'agitation de ses sens lui causèrent une terreur soudaine; elle attendit quelque chose de surnaturel. Mais sa raison reprenant le dessus: Qu'ai-je à craindre? dit-elle; si les âmes de ceux que nous chérissons reviennent, ce ne peut être que par bonté.

Le silence qui régnait la rendit honteuse de sa crainte; le même son pourtant recommença. Distinguant quelque chose autour d'elle

et se sentant presser contre sa chaise, elle fit un cri; mais elle ne put s'empêcher de sourire avec un peu de confusion, en reconnaissant le bon chien, qui se couchait près d'elle et qui lui léchait les mains.

Emilie, sentant qu'elle était hors d'état de visiter pour ce soir le château solitaire, quitta la bibliothèque et se promena dans le jardin sur la terrasse qui dominait la rivière. Le soleil était couché, mais sous les branches touffues des amandiers, on distinguait les traces de feu qui doraient le crépuscule.

Emilie, qui marchait toujours, approchait du platane où Saint-Aubert s'était souvent assis près d'elle, et où sa bonne mère l'avait souvent entretenu des délices d'un futur état. Combien de fois aussi son père avait trouvé des consolations dans l'idée d'une réunion éternelle! Oppressée de ce souvenir, elle quitta le platane; et s'appuyant sur le mur de la terrasse, elle vit un groupe de paysans dansant gaiement au bord de la Garonne, dont la vaste étendue réfléchissait les derniers rayons du jour. Quel contraste ils formaient avec Emilie malheureuse et désolée! Elle se détourna, mais, hélas! où pouvait-elle aller sans rencontrer des objets faits pour aggraver sa douleur?

Emilie reçut des lettres de sa tante. Madame Chéron, après quelques lieux communs de consolation et de conseil, l'invitait à venir à Toulouse; elle ajoutait que feu son frère lui ayant confié l'éducation d'Emilie, elle se regardait comme obligée de veiller sur elle. Emilie eût bien voulu rester à la vallée; c'était l'asile de son enfance et le séjour de ceux qu'elle avait perdus pour jamais, elle pouvait les pleurer sans qu'on l'observât; mais elle désirait également de ne point déplaire à madame Chéron.

Quoique sa tendresse ne lui permît pas un doute sur les motifs qu'avait eus Saint-Aubert en lui donnant un tel mentor, Emilie sentait fort bien que cet arrangement livrait son bonheur aux caprices de sa tante; dans sa réponse elle demanda la permission de rester quelque temps à la vallée; elle alléguait son extrême abattement, et le besoin qu'elle avait et de repos et de retraite, pour se rétablir par degrés; elle savait bien que ses goûts différaient beaucoup de ceux

de madame Chéron sa tante; celle-ci aimait la vie dissipée, et sa grande fortune lui permettait d'en jouir. Après avoir écrit cette lettre, Emilie se trouva plus tranquille.

Elle reçut la visite de M. Barreaux, qui regrettait sincèrement Saint-Aubert. Je puis bien pleurer mon ami, disait-il, je ne trouverai jamais quelqu'un qui lui ressemble. Si j'avais rencontré un seul homme comme lui dans le monde, je n'y aurais pas renoncé.

Le sentiment de M. Barreaux pour Saint-Aubert le rendait extrêmement cher à sa fille; sa plus grande consolation était de parler de ses parents avec un homme qu'elle révérait beaucoup, et qui, sous un extérieur peu agréable, cachait un cœur si sensible, un esprit si distingué.

Plusieurs semaines se passèrent dans une retraite paisible, et le chagrin d'Emilie se transformait en une mélancolie douce; elle pouvait déjà lire, et même lire les livres qu'elle avait lus avec son père, s'asseoir à sa place dans sa bibliothèque, arroser les fleurs qu'il avait plantées, toucher les instruments qu'il avait fait parler, et même de temps en temps jouer son air favori.

Madame Chéron ne répondant point, Emilie commençait à se flatter qu'elle pourrait prolonger sa retraite; elle se sentait alors tant de force, qu'elle osa visiter les lieux où le passé se retraçait le plus vivement à son esprit, de ce nombre était la pêcherie; et pour augmenter dans cette promenade la mélancolie qu'elle aimait, elle emporta son luth, et s'y rendit à cette heure de la soirée qui convient si bien à l'imagination et à la douleur. Quand Emilie fut dans les bois et se vit près du bâtiment, elle s'arrêta, s'appuya contre un arbre, et pleura quelques minutes avant de pouvoir avancer. Le petit sentier qui menait au pavillon était alors tout embarrassé d'herbes; les fleurs que Saint-Aubert avait semées sur les bords en paraissaient presque étouffées; les orties, le houx croissaient par touffes; elle regardait tristement cette promenade négligée, où tout semblait morne et flétri. Elle serait sans doute restée bien plus longtemps dans cette situation, si le bruit de quelques pas, derrière le bâtiment, n'eût tout à coup excité son attention. L'instant d'après, une porte

s'ouvrit, un étranger parut, et, stupéfait de voir Emilie, il la supplia d'excuser son indiscrétion. Au son de cette voix, Emilie perdit sa crainte, et son émotion augmenta. Cette voix lui était familière, et quoiqu'elle ne pût distinguer aucun trait sa mémoire la servait trop bien pour qu'elle conservât de la frayeur.

L'étranger répéta ses excuses; Emilie répondit quelques mots; alors celui-ci, s'avançant avec vivacité, s'écria:—Grand Dieu? se peut-il? Sûrement. Je ne m'abuse point. C'est mademoiselle Saint-Aubert!

—Il est vrai, dit Emilie qui reconnut Valancourt, dont les traits semblaient animés. Mille souvenirs pénibles se pressèrent dans son esprit, et l'effort qu'elle fit pour se contenir ne servit, en effet, qu'à l'agiter davantage. Valancourt, pendant ce temps, s'informait soigneusement de la santé de M. Saint-Aubert. Un torrent de larmes lui apprit la fatale nouvelle. Il conduisit Emilie à un siége, et s'assit auprès d'elle. Elle continuait de pleurer, et Valancourt tenait sa main; mais elle ne s'en aperçut qu'en la sentant inondée des pleurs qu'il versait.

[Illustration]
Le pavillon.

Je sais, dit-il enfin, combien en pareil cas les consolations sont inutiles. Après un si grand malheur, je ne puis que m'affliger avec vous.

Quand Valancourt apprit que Saint-Aubert était mort sur la route, et avait laissé Emilie entre les mains de personnes étrangères, il s'écria involontairement: Où étais-je? Bientôt il détourna la conversation, et parla de lui-même. Elle apprit qu'après leur séparation, il avait erré quelques jours sur le rivage de la mer, et était revenu en Gascogne par le Languedoc. La Gascogne était sa province, et c'était là qu'il résidait.

Après cette courte narration, il se tut. Emilie n'était pas disposée à reprendre la parole; ils continuèrent leur marche. Mais à la porte il s'arrêta comme s'il eût cru qu'il ne devait pas aller plus loin; il dit à Emilie que comptant le lendemain retourner à Estuvière, il lui demandait la permission de venir prendre congé d'elle dans la matinée. Emilie pensa qu'elle ne pouvait le lui refuser.

Elle passa une soirée bien triste; toujours occupée de son père, elle se rappela de quelle manière précise et solennelle il avait demandé qu'on brûlât ses papiers; elle se reprocha de n'avoir point obéi plus tôt, et décida que dès le lendemain elle réparerait sa négligence.

CHAPITRE IX.

Le lendemain matin Emilie fit allumer du feu dans la chambre à coucher de son père, et s'y rendit pour brûler ses papiers; elle ferma la porte, afin d'empêcher qu'on ne la surprît, et ouvrit le cabinet où les manuscrits étaient serrés. Près d'une grande chaise, dans un coin du cabinet, était la même table où elle avait vu son père dans la nuit qui précéda son départ; elle ne doutait pas que les papiers dont il avait parlé ne fussent ceux mêmes dont la lecture lui causait alors tant d'émotion.

La vie solitaire qu'Emilie avait menée, les mélancoliques sujets de ses pensées habituelles l'avaient rendue susceptible de croire aux revenants, aux fantômes; c'était la preuve d'un esprit fatigué. C'était surtout en se promenant le soir dans une maison déserte, qu'elle avait frémi plus d'une fois à de prétendues apparitions, qui ne l'auraient jamais frappée lorsqu'elle était heureuse: telle était la cause de l'effet qu'elle éprouva, quand, élevant les yeux pour la seconde fois sur la chaise placée dans un coin obscur, elle y vit l'image de son père. Emilie resta dans un état de stupeur, puis sortit précipitamment. Bientôt elle se reprocha sa faiblesse, en accomplissant un devoir aussi sérieux, et elle rouvrit le cabinet. D'après l'instruction de Saint-Aubert, elle trouva bientôt la pièce de parquet qu'il avait décrite; et dans le coin, près de la fenêtre, elle reconnut la ligne qu'il avait désignée; elle appuya, la planche glissa d'elle-même. Emilie vit la liasse de papiers, quelques feuilles éparses et la bourse de louis; elle prit le tout d'une main tremblante, reposa la planche, et se disposait à se relever, quand l'image qui l'avait alarmée se retrouva placée devant elle; elle se précipita dans la chambre, et se jeta sur une chaise presque sans connaissance: sa raison revint, et surmonta bientôt cette effrayante, mais pitoyable

surprise de l'imagination. Elle retourna aux papiers; mais elle avait si peu sa tête, que ses yeux involontairement se portèrent sur les pages ouvertes. Elle ne pensait pas qu'elle transgressait l'ordre formel de son père; mais une phrase d'une extrême importance réveilla son attention et sa mémoire. Elle abandonna les papiers; mais elle ne put éloigner de son esprit les mots qui ranimaient si vivement sa terreur et sa curiosité: elle en était vivement affectée. Plus elle méditait, et plus son imagination s'enflammait. Pressée des motifs les plus impérieux, elle voulait percer le mystère que cette phrase indiquait; elle se repentait de l'engagement qu'elle avait pris, elle douta même qu'elle fût obligée de le remplir; mais son erreur ne fut pas longue.

[Illustration]
La cachette.

—J'ai promis, se dit-elle, et je ne dois pas discuter, mais obéir. Ecartons une tentation qui me rendrait coupable, puisque je me sens assez de force pour résister. Aussitôt tout fut consumé.

Elle avait laissé la bourse sans l'ouvrir: mais, s'apercevant qu'elle contenait quelque chose de plus fort que des pièces de monnaie, elle se mit à l'examiner. Sa main les y plaça, disait-elle, en baisant chaque pièce et les couvrant de ses larmes; sa main qui n'est plus qu'une froide poussière. Au fond de la bourse était un petit paquet; elle l'ouvrit: c'était une petite boîte d'ivoire, au fond de laquelle était le portrait d'une... dame. Elle tressaillit. La même, s'écria-t-elle, que pleurait mon père! Elle ne put, en la considérant, en assigner la ressemblance; elle était d'une rare beauté; son expression particulière était la douceur, mais il y régnait une ombre de tristesse et de résignation.

Saint-Aubert n'avait rien prescrit au sujet de cette peinture. Emilie crut pouvoir la conserver; et se rappelant de quelle manière il avait parlé de la marquise de Villeroi, elle fut portée à croire que ce pouvait être son portrait. Elle ne voyait pourtant aucune raison pour qu'il eût gardé le portrait de cette dame.

Emilie regardait cette peinture; elle ne concevait pas l'attrait qu'elle trouvait à la contempler, et le mouvement d'amour et de pitié qu'elle ressentait en elle. Des boucles de cheveux bruns jouaient négligemment sur un front découvert; le nez était presque aquilin. Les lèvres souriaient, mais c'était avec mélancolie; ses yeux bleus se levaient au ciel avec une langueur aimable, et l'espèce de nuage répandu sur toute sa physionomie semblait exprimer la plus vive sensibilité.

Emilie fut tirée de la rêverie profonde où ce portrait l'avait jetée, en entendant retomber la porte du jardin. Elle reconnut Valancourt qui se rendait au château; elle resta quelques moments pour se remettre.

Quand elle aborda Valancourt au salon, elle fut frappée du changement qu'elle remarqua sur son visage depuis leur séparation en Roussillon: la douleur et l'obscurité l'avaient empêchée de s'en apercevoir la veille. Mais l'abattement de Valancourt céda à la joie qu'il ressentit de la voir. Vous voyez, lui dit-il, j'use de la permission que vous m'avez accordée; je viens vous dire adieu, et c'est hier seulement que j'ai en le bonheur de vous rencontrer.

Emilie sourit faiblement; et, comme embarrassée de ce qu'elle lui dirait, elle lui demanda s'il y avait longtemps qu'il était de retour en Gascogne.—J'y suis depuis... dit Valancourt en rougissant, après avoir eu le malheur de quitter des amis qui m'avaient rendu le voyage des Pyrénées si délicieux. J'ai fait une assez longue tournée.

Une larme vint aux yeux d'Emilie pendant que Valancourt parlait; il s'en aperçut, parla d'autre chose: il loua le château, sa situation, les points de vue qu'il offrait. Emilie, fort en peine de soutenir la conversation, saisit avec plaisir un sujet indifférent. Ils descendirent sur la terrasse, et Valancourt fut enchanté de la rivière, de la prairie, des tableaux multipliés que présumait la Guyenne.

Il s'appuya sur la terrasse; et contemplant le cours rapide de la Garonne: Il n'y a pas longtemps, dit-il, que j'ai remonté jusqu'à sa source; je n'avais pas alors le bonheur de vous connaître, car j'aurais senti douloureusement votre absence.

Valancourt s'assit près d'elle, mais il était muet et tremblant. A la fin, il dit d'une voix entrecoupée: Ce lieu charmant, je vais le quitter! je vais vous quitter peut-être pour toujours. Ces moments peuvent ne revenir jamais; je ne veux point les perdre. Souffrez cependant que, sans affecter votre délicatesse et votre douleur, je vous exprime une fois tout ce que votre bonté m'inspire d'admiration et de reconnaissance. Oh! si je pouvais quelque jour avoir le droit d'appeler amour le vif sentiment...

L'émotion d'Emilie ne lui permit pas de répliquer, et Valancourt ayant jeté les yeux sur elle, la vit pâlir et près de se trouver mal: il fit un mouvement involontaire pour la soutenir; ce mouvement la fit revenir à elle avec une sorte d'effroi. Quand Valancourt reprit la parole, tout, jusqu'au son de sa voix, respirait l'amour le plus tendre. —Je n'oserais, ajouta-t-il, vous entretenir de moi plus longtemps; mais ce moment cruel aurait moins d'amertume, si je pouvais emporter l'espoir que l'aveu qui m'est échappé ne m'exclura pas désormais de votre présence.

Emilie fit un autre effort pour surmonter la confusion de ses pensées: elle craignait de trahir son cœur, et de laisser voir la préférence qu'il accordait à Valancourt: elle craignait d'encourager ses espérances. Cependant elle reprit courage, pour dire qu'elle se trouvait honorée par le suffrage d'une personne pour laquelle son père avait tant d'estime.

—Il m'a donc alors jugé digne de son estime? dit Valancourt avec la timidité du doute. Puis, se reprenant, il ajouta:—Pardonnez cette question; je sais à peine ce que je veux dire. Si j'osais me flatter de votre indulgence, si vous me permettiez l'espérance d'obtenir quelquefois de vos nouvelles, je vous quitterais avec bien plus de tranquillité.

Emilie répondit après un moment de silence: Je serai sincère avec vous; vous voyez ma position, et, j'en suis sûre, vous vous y conformerez. Je vis ici dans la maison qui fut celle de mon père; mais j'y vis seule. Je n'ai plus, hélas! de parents dont la présence puisse autoriser vos visites...

—Je n'affecterai pas de ne pas sentir cette vérité, dit Valancourt. Puis il ajouta tristement: Mais qui me dédommagera de ce que me coûte ma franchise? Au moins, consentirez-vous que je me présente à votre famille?

Emilie, confuse, hésitait à répliquer; elle en sentait la difficulté. Son isolement, sa situation, ne lui laissaient pas un ami dont elle pût recevoir un conseil. Madame Chéron, sa seule parente, n'était occupée que de ses propres plaisirs, ou se trouvait tellement offensée de la répugnance d'Emilie à quitter la vallée, qu'elle semblait ne plus songer à elle.

—Ah! je le vois, dit Valancourt après un long silence; je vois que je me suis trop flatté. Vous me jugez indigne de votre estime. Fatal voyage! je le regardais comme la plus heureuse époque de ma vie: ces jours délicieux empoisonneront mon avenir.

Le désespoir se peignait dans tous ses traits. Emilie en fut attendrie.

—Vous ne savez pas, lui dit-il, quels tourments j'ai soufferts près de vous, lorsque sans doute, si vous m'honoriez d'une pensée, vous deviez me croire bien loin d'ici. Je n'ai cessé d'errer toutes les nuits autour de ce château, dans une obscurité profonde; il m'était délicieux de savoir que j'étais enfin près de vous. Je jouissais de l'idée que je veillais autour de votre retraite, et que vous goûtiez le sommeil: ces jardins ne me sont pas nouveaux. Un soir j'avais franchi la haie, je passai une des heures les plus heureuses de ma vie, sous la fenêtre que je croyais la vôtre.

La conversation se prolongeait sans qu'ils songeassent à la fuite des instants. Valancourt, à la fin, parut se recueillir. Il faut que je parte, dit-il tristement, mais c'est avec l'espérance de vous revoir, et celle d'offrir mes respects à votre famille: que votre bouche me confirme cet espoir.—Mes parents se féliciteront toujours de connaître un ancien ami de mon père, dit Emilie. Valancourt lui baisa la main; il restait encore sans pouvoir s'éloigner; Emilie se taisait; ses yeux étaient baissés, et ceux de Valancourt demeuraient attachés sur elle. En ce moment, des pas précipités se firent

entendre derrière le platane. Emilie, tournant doucement la tête, aperçut tout à coup madame Chéron: elle rougit, un tremblement subit s'empara d'elle; elle se leva pourtant pour aller au-devant de sa tante. Bonjour, ma nièce, dit madame Chéron en jetant un regard de surprise et de curiosité sur Valancourt, bonjour, ma nièce, comment vous portez-vous? Mais la question n'est pas nécessaire, et votre figure indique assez que vous avez déjà pris votre parti sur votre perte.

—Ma figure, en ce cas, me fait injure, madame; la perte que j'ai faite ne peut jamais se réparer.

—Bon, bon! je ne veux point vous chagriner. Vous me paraissez tout comme votre père... et certes il aurait été bien heureux pour lui, le pauvre homme, qu'il eût été d'un caractère différent!

Elle ne répliqua point, et lui présenta Valancourt affligé. Il salua respectueusement; madame Chéron lui rendit une révérence courte, et le regarda d'un air dédaigneux. Après quelques moments, il prit congé d'Emilie d'un air qui lui témoignait assez la douleur de s'éloigner d'elle, et de la laisser dans la société de madame Chéron.

Quel est ce jeune homme? dit madame Chéron avec un ton aigre; un de vos adorateurs, je suppose? Mais je vous croyais, ma nièce, un trop juste sentiment des convenances pour recevoir les visites d'un jeune homme dans l'état d'isolement où vous êtes. Le monde observe de pareilles fautes; on en parlera, c'est moi qui vous le dis.

Emilie, offensée d'une si violente sortie, aurait bien voulu l'interrompre, mais madame Chéron continua: Il est fort nécessaire que vous vous trouviez sous la direction d'une personne plus en état de vous guider que vous-même.

A la vérité, j'ai peu de loisir pour une tâche semblable; néanmoins, puisque votre pauvre père m'a demandé à son dernier moment de surveiller votre conduite, je suis obligée de m'en charger; mais sachez bien, ma nièce, que si vous ne vous déterminez pas à la plus grande docilité, je ne me tourmenterai pas longtemps à votre sujet.

Emilie n'essaya point de répondre. La douleur, l'orgueil, le sentiment de son innocence, la continrent jusqu'au moment où la tante ajouta: Je suis venue vous chercher pour vous mener à Toulouse. Je suis fâchée, après tout, que votre père soit mort avec si peu de fortune. Quoi qu'il en soit, je vous prendrai dans ma maison. Il fut toujours plus généreux que prévoyant, votre père: autrement il n'eût pas laissé sa fille à la merci de ses parents.

—Aussi ne l'a-t-il pas fait, dit Emilie avec sang-froid. Le dérangement de sa fortune ne vient pas entièrement de cette noble générosité qui le distinguait: les affaires de M. Motteville peuvent se liquider, je l'espère, sans ruiner ses créances, et jusqu'à ce moment je me trouverai fort heureuse de résider à la vallée.

—Je n'en doute pas, dit madame Chéron avec un sourire plein d'ironie, je n'en doute pas; et je vois combien la tranquillité, la retraite, ont été salutaires au rétablissement de vos esprits. Je ne vous croyais pas capable, ma nièce, d'une duplicité comme celle-là. Quand vous me donniez une telle excuse, j'y croyais bonnement; je ne m'attendais sûrement pas à vous trouver un compagnon aussi aimable que ce M. la Val... J'ai oublié son nom.

Emilie ne pouvait plus longtemps endurer ces indignités. Mon excuse était fondée, madame, lui dit-elle, et plus que jamais j'apprécie aujourd'hui la retraite que je désirais alors. Si le but de votre visite est seulement d'ajouter l'insulte aux chagrins de la fille de votre frère, vous auriez pu me l'épargner.

—Et quel est-il, ce jeune aventurier, je vous prie? dit madame Chéron; quelles sont ses prétentions?—Il vous les expliquera, madame, dit Emilie: mon père le connaissait; je le crois sans reproche.

—Alors c'est un cadet, s'écria la tante, et de droit un mendiant! Ainsi donc, mon frère se prit de passion pour ce jeune homme, en quelques jours seulement: mais le voilà bien. Dans sa jeunesse, il prenait inclination, aversion, sans qu'on en pût deviner la cause, et j'ai remarqué même que les gens dont il s'éloignait étaient toujours bien plus aimables que ceux dont il s'engouait; mais on ne dispute

pas des goûts. Il était dans l'usage de se fier beaucoup à la physionomie; c'est un ridicule enthousiasme. Qu'est-ce que le visage d'un homme a de commun avec son caractère? un homme de bien pourra-t-il s'empêcher d'avoir une figure désagréable? Madame Chéron débita cette sentence avec l'air triomphant d'une personne qui croit avoir fait une grande découverte, qui s'en applaudit, et qui n'imagine pas qu'on puisse lui répliquer.

Emilie, qui désirait finir cet entretien, pria sa tante d'accepter quelques rafraîchissements. Madame Chéron la suivit au château, mais sans se désister d'un sujet qu'elle traitait avec tant de complaisance pour elle-même, et si peu d'égards pour sa nièce.

En entrant au château, madame Chéron lui dit de s'arranger pour prendre la route de Toulouse, et déclara qu'elle voulait partir dans quelques heures. Emilie la conjura de différer du moins jusqu'au lendemain; elle eut de la peine à l'obtenir.

Hélas! lui dit Thérèse, vous allez donc partir! Si j'en puis juger, vous seriez plus heureuse ici que vous ne le serez où l'on vous mène. Emilie ne répondit point.

Rentrée chez elle, elle regarda de sa fenêtre et vit le jardin faiblement éclairé de la lune qui s'élevait au-dessus des figuiers. La beauté calme de la nuit augmenta le désir qu'elle avait de goûter une triste jouissance en faisant aussi ses adieux aux ombrages bien-aimés de son enfance. Elle fut tentée de descendre, et jetant sur elle le voile léger avec lequel elle se promenait, elle passa sans bruit dans le jardin. Elle gagna fort vite les bosquets éloignés, heureuse encore de respirer un air libre, et de soupirer sans que personne l'observât. Le profond repos de la nature, les riches parfums que le zéphyr répandait, la vaste étendue de l'horizon et de la voûte azurée ravissaient son âme et la portaient par degrés à cette hauteur sublime d'où les traces de ce monde s'évanouissent.

Emilie porta ses yeux sur le platane et s'y reposa pour la dernière fois. C'était là que, peu d'heures avant, elle causait avec Valancourt. Elle se rappela l'aveu qu'il avait fait que souvent il errait la nuit autour de son habitation, qu'il en franchissait la barrière; et tout à

coup elle pensa que, dans ce moment même il était peut-être au jardin. La crainte de le rencontrer, la crainte des censures de sa tante, l'engagèrent également à se retirer vers le château. Elle s'arrêtait souvent pour examiner les bosquets avant que de les traverser. Elle y passa sans voir personne; cependant, parvenue à un groupe d'amandiers plus près de la maison, et s'étant retournée pour voir encore le jardin, elle crut voir une personne sortir des plus sombres berceaux et prendre lentement une allée de tilleuls, alors éclairée par la lune. La distance, la lumière trop faible, ne lui permirent pas de s'assurer si c'était illusion ou réalité. Elle continua de regarder quelque temps, et l'instant d'après elle crut entendre marcher auprès d'elle. Elle rentra précipitamment; et revenue dans sa chambre, elle ouvrit sa fenêtre au moment où quelqu'un se glissait entre les amandiers, à l'endroit même qu'elle venait de quitter. Elle ferma la fenêtre, et quoique fort agitée, quelques moments de sommeil la rafraîchirent.

CHAPITRE X.

Le carrosse qui devait conduire Emilie et madame Chéron jusqu'à Toulouse parut devant la porte de bonne heure. Madame Chéron était au déjeuner avant que sa nièce arrivât. Le repas fut silencieux et fort triste de la part d'Emilie. Madame Chéron, piquée de son abattement, le lui reprocha d'une manière qui n'était pas propre à le faire cesser. Ce ne fut pas sans beaucoup de difficultés qu'Emilie obtint d'emmener le chien que son père avait aimé. La tante, pressée de partir, fit avancer la voiture; Emilie la suivit. La vieille Thérèse se tenait à la porte pour prendre congé de la jeune dame. Dieu vous garde, mademoiselle, dit-elle. Emilie, lui prenant la main, ne put répondre qu'en la serrant tendrement.

Valancourt, pendant ce temps, était retourné à Estuvière, le cœur tout rempli d'Emilie. Quelquefois il s'abandonnait aux rêveries d'un avenir heureux; plus souvent il cédait à ses inquiétudes et frémissait de l'opposition qu'il trouverait dans la famille d'Emilie. Il était le dernier enfant d'une ancienne famille de Gascogne. Ayant perdu ses parents presque au berceau, le soin de son éducation et celui de sa mince légitime avaient été confiés à son frère, le comte de Duverney, son aîné de vingt ans. Il avait une ardeur dans l'esprit, une grandeur dans l'âme qui le faisaient surtout exceller dans les exercices qu'on appelait alors *héroïques*. Sa fortune avait encore été diminuée par les dépenses de son éducation; mais M. de Valancourt l'aîné semblait penser que son génie et ses talents suppléeraient à la fortune. Ils offraient à Valancourt une assez brillante perspective dans l'état militaire, le seul, pour ainsi dire, qu'un gentilhomme pût suivre alors sans danger. Il entra donc au service.

Il avait un congé de son régiment, quand il entreprit le voyage des Pyrénées: c'était là qu'il avait connu Saint-Aubert. Comme sa permission allait expirer, il en avait plus d'empressement à se déclarer aux parents d'Emilie; il craignait de les trouver contraires à ses vœux. Sa fortune, avec le supplément médiocre qu'aurait fourni celle d'Emilie, leur aurait suffi, mais ne pouvait satisfaire ni la vanité, ni l'ambition.

Cependant les voyageuses avançaient: Emilie bien souvent, tâchait de paraître contente, et retombait dans le silence et dans l'accablement. Madame Chéron n'attribuait sa mélancolie qu'au regret de s'éloigner d'un amant; persuadée que le chagrin de sa nièce pour la perte de Saint-Aubert n'était qu'une affectation de sensibilité, madame Chéron s'efforçait de le tourner en ridicule.

Enfin elles arrivèrent à Toulouse; Emilie n'y avait pas été depuis plusieurs années et n'en avait gardé qu'un très-faible souvenir. Elle fut surprise du faste de la maison et de celui des meubles: peut-être la modeste élégance dont elle avait l'habitude était la cause de son étonnement. Elle suivit madame Chéron à travers une vaste antichambre où paraissaient plusieurs valets vêtus de riches livrées; elle entra dans un beau salon, orné avec plus de magnificence que de goût, et sa tante ordonna qu'on servît le souper. Je suis bien aise de me retrouver dans mon château, dit-elle en se laissant aller sur un grand canapé: j'ai tout mon monde autour de moi. Je déteste les voyages; je devrais pourtant aimer à les faire, car tout ce que je vois me fait toujours trouver ma maison bien plus agréable. Eh bien! vous ne dites rien; qui vous rend donc muette, Emilie?

Emilie retint une larme qui s'échappait et feignit de sourire. Madame Chéron s'étendit sur la splendeur de sa maison, sur les sociétés qu'elle recevait, enfin sur ce qu'elle attendait d'Emilie, dont la réserve et la timidité passaient aux yeux de sa tante pour de l'ignorance et de l'orgueil. Elle en prit occasion de le lui reprocher; elle n'entendait rien à guider un esprit qui se défie de ses propres forces; qui, possédant un discernement délicat, et s'imaginant que les autres ont plus de lumières, craint de se livrer à la critique, et cherche un abri dans l'obscurité du silence.

Le service du souper interrompit le discours hautain de madame Chéron et les réflexions humiliantes pour sa nièce qu'elle y mêlait. Après le repas, madame Chéron se retira dans son appartement; une femme de chambre conduisit Emilie dans le sien. Elles montèrent un large escalier, arpentèrent plusieurs corridors, descendirent quelques marches et traversèrent un étroit passage dans une partie écartée du bâtiment; enfin la femme de chambre ouvrit la porte d'une petite chambre, et dit que c'était celle de mademoiselle Emilie. Emilie, seule encore une fois, laissa couler des pleurs qu'elle ne pouvait plus retenir.

Ceux qui savent par expérience à quel point le cœur s'attache aux objets même inanimés quand il en a pris l'habitude, avec quelle peine il les quitte, avec quelle tendresse il les retrouve, avec quelle douce illusion il croit voir ses anciens amis, ceux-là seulement concevront l'abandon où se trouvait alors Emilie, brusquement enlevée du seul asile qu'elle eût connu depuis son enfance, jetée sur un théâtre et parmi des personnes qui lui déplaisaient encore plus par leur caractère que par leur nouveauté. Le bon chien de son père était avec elle dans sa chambre, il la caressait et lui léchait les mains pendant qu'elle pleurait. Pauvre animal, disait-elle, je n'ai plus que toi pour m'aimer!

CHAPITRE XI.

La maison de madame Chéron était fort près de Toulouse, d'immenses jardins l'entouraient. Emilie, qui s'était levée de bonne heure, les parcourut, avant l'instant du déjeuner. D'une terrasse qui s'étendait jusqu'à l'extrémité de ces jardins, on découvrait tout le bas Languedoc.

Un domestique vint l'avertir que le déjeuner était servi.

Où avez-vous donc été courir si matin? dit madame Chéron lorsque sa nièce entra. Je n'approuve point ces promenades solitaires: je désire que vous ne sortiez point de si bonne heure sans qu'on vous accompagne, ajouta madame Chéron. Une jeune personne qui donnait à la vallée des rendez-vous au clair de la lune a besoin d'un peu de surveillance.

Le sentiment de son innocence n'empêcha pas la rougeur d'Emilie. Elle tremblait et baissait les yeux avec confusion, tandis que madame Chéron lançait des regards hardis et rougissait elle-même; mais sa rougeur était celle de l'orgueil satisfait, celle d'une personne qui s'applaudit de sa pénétration.

Emilie, ne doutant point que sa tante ne voulût parler de sa promenade nocturne en quittant la vallée, crut devoir en expliquer les motifs. Mais madame Chéron, avec le sourire du mépris, refusa de l'écouter. Je ne me fie, lui dit-elle, aux protestations de personne. Je juge les gens par leurs actions, et je veux essayer votre conduite à l'avenir.

Emilie, moins surprise de la modération et du silence mystérieux de sa tante qu'elle ne l'avait été de l'accusation, y réfléchit profondément, et ne douta plus que ce ne fût Valancourt qu'elle avait

vu la nuit dans les jardins de la vallée, et que madame Chéron pouvait bien avoir reconnu. Sa tante ne quittant un sujet pénible que pour en traiter un qui ne le devenait pas moins, parla de M. Motteville et de la perte énorme que sa nièce faisait avec lui. Pendant qu'elle raisonnait avec une pitié fastueuse des infortunes qu'éprouvait Emilie, elle insistait sur les devoirs de l'humilité, sur ceux de la reconnaissance; elle faisait dévorer à sa nièce les plus cruelles mortifications et l'obligeait à se considérer comme étant dans la dépendance, non-seulement de sa tante, mais de tous les domestiques.

On l'avertit alors qu'on attendait beaucoup de monde à dîner, et madame Chéron lui répéta toutes les leçons du soir précédent, sur sa conduite dans la société; elle ajoutait qu'elle voulait la voir mise avec un peu d'élégance et de goût, et ensuite elle daigna lui montrer toute la splendeur de son château, lui faire remarquer tout ce qui brillait d'une magnificence particulière, et distinguait les différents appartements; après quoi elle se retira dans son cabinet de toilette. Emilie s'enferma dans sa chambre, déballa ses livres, et charma son esprit par la lecture jusqu'au moment de s'habiller.

Quand on fut rassemblé, Emilie entra dans le salon avec un air de timidité que ses efforts ne pouvaient vaincre. L'idée que madame Chéron l'observait d'un œil sévère la troublait encore davantage. Son habit de deuil, la douceur et l'abattement de sa charmante figure, la modestie de son maintien, la rendirent très-intéressante à quelques personnes de la société. Elle reconnut le signor Montoni et son ami Cavigni, qu'elle avait trouvés chez M. Quesnel; ils avaient dans la maison de madame Chéron toute la familiarité d'anciennes connaissances; elle paraissait elle-même les accueillir avec grand plaisir.

[Illustration]
Montoni et Cavigni.

Le signor Montoni portait dans son air le sentiment de sa supériorité: l'esprit et les talents dont il pouvait la soutenir,

obligeaient tout le monde à lui céder. La finesse de son tact était fortement exprimée dans sa physionomie; mais il savait se déguiser quand il le fallait, et l'on pouvait y remarquer souvent le triomphe de l'art sur la nature. Son visage était long, assez maigre, et pourtant on le disait beau; c'était peut-être à la force, à la vigueur de son âme, qui se prononçait dans tous ses traits, que pouvait se rapporter cet éloge. Emilie se sentit entraînée vers une sorte d'admiration pour lui, mais non pas de cette admiration qui pouvait conduire à l'estime; elle y joignait une sorte de crainte dont elle ne devinait pas la cause.

Cavigni était gai et insinuant comme la première fois. Quoique presque toujours occupé de madame Chéron, il trouvait les moyens de causer avec Emilie. Il lui adressa d'abord quelques saillies d'esprit, et prit ensuite un air de tendresse dont elle s'aperçut bien, et qui ne l'effraya point. Elle parlait peu, mais la grâce et la douceur de ses manières l'encourageaient à continuer: elle n'eut de relâche que quand une jeune dame du cercle, qui parlait sans cesse et sur tout, vint se mêler à l'entretien: cette dame, qui déployait toute la vivacité, toute la coquetterie d'une Française, affectait d'entendre tout, ou plutôt elle n'y mettait point d'affectation. N'étant jamais sortie d'une ignorance parfaite, elle n'imaginait pas qu'elle eût rien à apprendre; elle obligeait tout le monde à s'occuper d'elle, amusait quelquefois, fatiguait au bout d'un moment, et puis était abandonnée.

Emilie, quoique amusée de tout ce qu'elle avait vu, se retira sans peine, et se replongea volontiers dans les souvenirs qui lui plaisaient.

Une quinzaine se passa dans un train de dissipation et de visites; Emilie accompagnait madame Chéron partout, s'amusait quelquefois, et s'ennuyait souvent. Elle fut frappée des connaissances et de l'apparente instruction que développaient les conversations autour d'elle. Ce ne fut que longtemps après qu'elle reconnut l'imposture de ces prétendus talents.

Les plus agréables moments d'Emilie s'écoulaient au pavillon de la terrasse; elle s'y retirait avec un livre, ou avec son luth, pour jouir de sa mélancolie ou pour la vaincre.

Un soir Emilie touchait son luth dans le pavillon, avec une expression qui venait du cœur. Le jour tombant éclairait encore la Garonne, qui fuyait à quelque distance, et dont les flots avaient passé devant la vallée. Emilie pensait à Valancourt; elle n'en avait pas entendu parler depuis son séjour à Toulouse, et maintenant éloignée de lui, elle sentait toute l'impression qu'il avait faite sur son cœur. Avant que d'avoir vu Valancourt, elle n'avait rencontré personne dont l'esprit et le goût s'accordassent si bien avec le sien. Madame Chéron lui avait parlé de dissimulation, d'artifices; elle avait prétendu que cette délicatesse qu'elle admirait dans son amant, n'était rien qu'un piége pour lui plaire, et pourtant elle croyait à sa sincérité. Un doute néanmoins, quelque faible qu'il fût, était suffisant pour accabler son cœur.

Le bruit d'un cheval sur la route, au-dessous de sa fenêtre, la tira de sa rêverie. Elle vit un cavalier dont l'air et le maintien rappelaient Valancourt, car l'obscurité ne lui permettait pas de distinguer ses traits. Elle se retira de la fenêtre, craignant d'être aperçue, et désirant pourtant d'observer. L'étranger passa sans regarder, et quand elle se fut rapprochée du balcon, elle le vit dans l'avenue qui menait à Toulouse. Ce léger incident la préoccupa de telle sorte, que le pavillon, le spectacle en perdirent tous leurs charmes; après quelques tours de terrasse elle rentra bien vite au château.

Madame Chéron rentra chez elle avec plus d'humeur que de coutume; Emilie se félicita, lorsque l'heure lui permit de se retrouver seule dans son appartement.

Le lendemain matin elle fut appelée chez madame Chéron, dont la figure était enflammée de colère; quand Emilie parut, elle lui présenta une lettre.

—Connaissez-vous cette écriture? dit-elle d'un ton sévère, et la regardant fixement tandis qu'Emilie examinait la lettre avec attention.

—Non, madame, répondit-elle, je ne la connais pas.

—Ne me poussez pas à bout, dit la tante. Vous la connaissez, avouez-le sur-le-champ; j'exige que vous disiez la vérité.

Emilie se taisait, elle allait sortir; madame Chéron la rappela.—Oh! vous êtes coupable, lui dit-elle, je vois bien à présent que vous connaissez l'écriture.—Puisque vous en doutiez, madame, lui dit Emilie avec dignité, pourquoi m'accusiez-vous d'avoir fait un mensonge?

—Il est inutile de le nier, dit madame Chéron, je vois à votre contenance que vous n'ignoriez pas cette lettre. Je suis bien sûre qu'à mon insu, dans ma maison, vous avez reçu des lettres de cet insolent jeune homme.

Emilie, choquée de la grossièreté de cette accusation, oublia la fierté qui l'avait réduite au silence, et s'efforça de se justifier, mais sans convaincre madame Chéron.

—Je ne puis pas supposer, reprit-elle, que ce jeune homme eût pris la liberté de m'écrire, si vous ne l'eussiez pas encouragé.—Vous me permettrez de vous rappeler, madame, dit Emilie d'une voix timide, quelques particularités d'un entretien que nous eûmes ensemble à la vallée: je vous dis alors avec franchise que je ne m'étais point opposée à ce que M. Valancourt pût s'adresser à ma famille.

—Je ne veux point qu'on m'interrompe, dit madame Chéron; je... je... Pourquoi ne le lui avez-vous pas défendu? Emilie ne répondait pas. Un homme que personne ne connaît, absolument étranger; un aventurier qui court après une héritière! mais du moins, sous ce rapport, on peut bien dire qu'il s'est trompé.

—Je vous l'ai déjà dit, madame, sa famille était connue de mon père, dit Emilie modestement, et sans paraître avoir remarqué sa dernière phrase.

—Oh! ce n'est pas du tout un préjugé favorable, répliqua la tante avec sa légèreté ordinaire. Il avait des idées si folles! Il jugeait les gens à la physionomie.—Madame, dit Emilie, vous me croyiez coupable tout à l'heure, et vous le jugiez pourtant sur ma physionomie. Emilie se permit ce reproche pour répondre au ton peu respectueux dont madame Chéron parlait de son père.

Je vous ai fait appeler, lui dit sa tante, pour vous signifier que je n'entends point être importunée de lettres ou de visites par tous les jeunes gens qui prétendront vous adorer.

—Ah! madame, dit Emilie fondant en larmes, comment ai-je mérité ce que j'éprouve? Madame Chéron, dans ce moment, en eût obtenu la promesse de renoncer pour jamais à Valancourt. Frappée de terreur, elle ne voulait plus consentir à le revoir; elle craignait de se tromper, et ne pensait pas que madame Chéron pût le faire; elle craignait enfin de n'avoir pas mis assez de réserve dans l'entretien de la vallée. Elle savait bien qu'elle ne méritait pas les soupçons odieux qu'avait formés sa tante; mais elle se tourmentait de scrupules sans nombre.

Emilie alla se promener au jardin. Parvenue à son pavillon chéri, elle s'assit près d'une fenêtre qui s'ouvrait sur un bosquet. Comme elle répétait ces mots: *Si jamais nous nous rencontrons*, elle frémit involontairement; les larmes vinrent à ses yeux, mais elle les sécha promptement quand elle entendit qu'on marchait, qu'on ouvrait le pavillon, et qu'en tournant la tête elle eut reconnu Valancourt. Un mélange de plaisir, de surprise et d'effroi s'éleva si vivement dans son cœur, qu'elle en fut tout émue. La joie dont Valancourt était rempli fut suspendue quand il vit l'agitation d'Emilie. Revenue de sa première surprise, Emilie répondit avec un sourire doux; mais une foule de mouvements opposés vinrent encore assaillir son cœur, et luttèrent avec force pour subjuguer sa résolution. Après quelques mots d'entretien, aussi courts qu'embarrassés, elle le conduisit au jardin et lui demanda s'il avait vu madame Chéron. Non, dit-il, je ne l'ai point vue; on m'a dit qu'elle *avait affaire*, et quand j'ai su que vous étiez au jardin, je me suis empressé d'y venir. Il ajouta: Puis-je hasarder de vous dire le sujet de ma visite sans encourir votre disgrâce? Puis-je espérer que vous ne m'accuserez pas de précipitation, en usant de la permission que vous m'avez donnée de m'adresser à votre famille? Emilie ne savait que répliquer; mais sa perplexité ne fut pas longue, et la frayeur eut bientôt pris sa place, quand, au détour de l'allée elle aperçut madame Chéron. Elle avait repris le sentiment de son innocence: sa crainte en fut tellement

affaiblie, qu'au lieu d'éviter sa tante, elle s'avança d'un pas tranquille, et l'aborda avec Valancourt. Le mécontentement, l'impatience hautaine avec lesquels madame Chéron les observait, bouleversèrent bientôt Emilie; elle comprit bien vite que cette rencontre était crue préméditée. Elle nomma Valancourt; et, trop agitée pour rester avec eux, elle courut se renfermer au château. Elle attendit longtemps, avec une inquiétude extrême, le résultat de la conversation. Elle n'imaginait pas comment Valancourt s'était introduit chez sa tante avant d'avoir reçu la permission qu'il demandait.

Madame Chéron eut un long entretien avec Valancourt, et quand elle revint au château, sa contenance exprimait plus de mauvaise humeur que de cette excessive sévérité dont Emilie avait frémi. Enfin, dit-elle, j'ai congédié le jeune homme, et j'espère que je ne recevrai plus de pareilles visites. Il m'assure que votre entrevue n'était point concertée.

—Madame, dit Emilie fort émue, vous ne lui en avez pas fait la question?—Assurément, je l'ai faite; vous ne deviez pas me croire assez imprudente pour penser que je la négligerais.

—Grand Dieu! s'écria Emilie, quelle idée aura-t-il de moi, madame, puisque vous-même vous lui montrez de tels soupçons?

—L'opinion qu'il aura de vous, reprit la tante, est désormais de fort peu de conséquence. J'ai mis fin à cette affaire, et je crois qu'il aura quelque opinion de ma prudence. Je lui ai laissé voir que je n'étais pas dupe, et surtout pas assez complaisante pour souffrir un commerce clandestin dans ma maison.

Quelle indiscrétion à votre père, continua-t-elle, de m'avoir laissé le soin de votre conduite! Je voudrais vous voir pourvue; mais si je dois être excédée plus longtemps d'importuns comme ce M. Valancourt, je vous mettrai bien sûrement au couvent. Ainsi, souvenez-vous de l'alternative. Ce jeune homme a l'impertinence de m'avouer... il avoue cela! que sa fortune est très-peu de chose et dépend de son frère aîné; qu'elle tient à son avancement dans son état. Du moins eût-il dû cacher ce détail, s'il voulait réussir. Il avait la

présomption de supposer que je marierais ma nièce à un homme qui n'a rien, et qui le dit lui-même.

Emilie fut sensible à l'aveu sincère qu'avait fait Valancourt. Et quoique sa pauvreté renversât leurs espérances, la franchise de sa conduite lui causait un plaisir qui surmontait tout le reste.

Madame Chéron poursuivit. Il a aussi jugé à propos de me dire qu'il ne recevrait son congé que de vous-même, ce que je lui ai positivement refusé. Il apprendra qu'il est très-suffisant que, moi, je ne l'agrée pas, et je saisis cette occasion de le répéter: si vous concertez avec lui la moindre entrevue sans ma participation, vous sortirez de chez moi à l'instant même.

—Combien vous me connaissez peu, madame, dit Emilie, si vous croyez qu'une pareille injonction soit nécessaire.

Quand, à table, elle revit madame Chéron, ses yeux trahissaient ses larmes; elle en eut de vifs reproches.

Ses efforts pour paraître gaie ne manquèrent pas tout à fait leur but. Elle alla avec sa tante chez madame Clairval, veuve d'un certain âge, et depuis peu établie à Toulouse dans une propriété de son époux. Elle avait vécu plusieurs années à Paris avec beaucoup d'élégance. Elle était naturellement enjouée; et depuis son arrivée à Toulouse elle avait donné les plus belles fêtes qu'on eût jamais vues dans le pays.

Tout cela excitait non-seulement l'envie, mais aussi la frivole ambition de madame Chéron. Et puisqu'elle ne pouvait rivaliser de faste et de dépense, elle voulait qu'on la crût l'intime amie de madame Clairval. Pour cet effet, elle était de la plus obligeante attention; elle n'avait jamais d'engagement lorsque madame Clairval l'invitait. Elle en parlait partout, et se donnait de grands airs d'importance, en faisant croire qu'elles étaient extrêmement liées.

Les plaisirs de cette soirée consistaient en un bal et un souper. Le bal était d'un genre neuf. On dansait par groupes dans des jardins fort étendus. Les grands et beaux arbres sous lesquels on était assemblé étaient illuminés d'innombrables lampions disposés avec

toute la variété possible. Les différents costumes ajoutaient au plaisir des yeux. Pendant que les uns dansaient, d'autres, assis sur le gazon, causaient en liberté, critiquaient les parures, prenaient des rafraîchissements, ou chantaient des vaudevilles avec la guitare. La galanterie des hommes, les minauderies des femmes, la légèreté des danses, le luth, le haut-bois, le tambourin, et l'air champêtre que les bois donnaient à toute la scène, faisaient de cette fête un modèle fort piquant des plaisirs et du goût français. Emilie considérait ce riant tableau avec une sorte de plaisir mélancolique. On peut concevoir son émotion quand, en jetant les yeux sur une contredanse, elle y reconnut Valancourt. Il dansait avec une jeune et belle personne, et paraissait lui rendre des soins empressés. Elle se détourna promptement, et voulut entraîner madame Chéron, qui causait avec le signor Cavigni sans avoir vu Valancourt. La contredanse finit; Emilie, voyant que Valancourt s'avançait vers elle, se leva tout de suite, et se retira près de madame Chéron.

C'est le chevalier Valancourt, madame, dit-elle tout bas; de grâce, retirons-nous. Sa tante se lève; mais Valancourt les avait rejoints. Il salua madame Chéron avec respect, et Emilie avec douleur. La présence de madame Chéron l'empêchant de rester, il passa avec une contenance dont la tristesse reprochait à Emilie d'avoir pu se résoudre à l'augmenter.

C'est le chevalier Valancourt, dit Cavigni avec indifférence.—Est-ce que vous le connaissez? reprit madame Chéron.—Je ne suis point lié avec lui, répondit Cavigni.—Vous ne savez pas les motifs que j'ai pour le qualifier d'impertinent? Il a la présomption d'admirer ma nièce.

—Si, pour mériter l'épithète d'impertinent, il suffit d'admirer mademoiselle Saint-Aubert, reprit Cavigni, je crains qu'il n'y ait beaucoup d'impertinents, et je m'inscris sur la liste.

—O signor, dit madame Chéron avec un sourire forcé, je m'aperçois que vous avez acquis l'art de complimenter depuis votre séjour en France: mais il ne faut pas complimenter les enfants, parce qu'elles prennent la flatterie pour la vérité.

Cavigni tourna la tête un moment, et dit d'un air étudié: Qui donc alors peut-on complimenter, madame? car il serait absurde de s'adresser à une femme dont le goût est formé. *Elle* est au-dessus de toute louange. En finissant la phrase, il regardait Emilie à la dérobée, et l'ironie brillait dans ses yeux. Elle le comprit, et rougit pour sa tante; mais madame Chéron répondit: Vous avez parfaitement raison, signor, aucune femme de goût ne peut souffrir un compliment.

—J'ai entendu dire au signor Montoni, reprit Cavigni, qu'une seule femme en méritait.

—Vraiment! s'écria madame Chéron, avec un sourire plein de confiance; et qui peut-elle être?

—Oh! répliqua-t-il, on ne saurait la méconnaître. Il n'y a pas sûrement plus d'une femme dans le monde qui ait à la fois le mérite d'inspirer la louange et le mérite de la refuser. Et ses yeux se tournaient encore vers Emilie, qui rougissait de plus en plus pour sa tante.

—Oh bien, signor, dit madame Chéron, je proteste que vous êtes Français. Je n'ai jamais entendu d'étranger tenir un propos aussi galant.

—Cela est vrai, madame, dit le comte en quittant son rôle muet; mais la galanterie des compliments eût été perdue sans l'ingénuité qui en découvre l'application.

Madame Chéron n'aperçut point le sens satirique de cette phrase, et ne sentait point la peine qu'Emilie éprouvait pour elle. Oh! voici le signor Montoni lui-même, dit la tante. Je vais lui raconter toutes les jolies choses que vous venez de me dire. Le signor, néanmoins, passa dans une autre allée. Je vous prie, dites-moi ce qui peut occuper si fort votre ami pour ce soir, demanda madame Chéron d'un air chagrin. Je ne l'ai pas vu une fois.

—Il a, dit Cavigni, une affaire particulière avec le marquis Larivière, qui, à ce que je vois, l'a retenu jusqu'à ce moment; car il n'eût pas manqué de vous offrir son hommage.

Par tout ce qu'elle entendait, Emilie crut s'apercevoir que Montoni courtisait sérieusement sa tante; que non-seulement elle s'y prêtait, mais qu'elle s'occupait avec jalousie de ses moindres négligences. Que madame Chéron, à son âge, voulût choisir un second époux, ce parti semblait ridicule; cependant sa vanité ne le rendait point impossible: mais qu'avec son esprit, sa figure, ses prétentions, Montoni pût choisir madame Chéron, voilà ce qui surtout étonnait Emilie.

Montoni les rejoignit bientôt. Il bégaya quelques paroles sur le regret qu'il avait eu d'être retenu si longtemps. Elle reçut cette excuse avec l'air mutin d'une petite fille, et ne parla qu'au signor Cavigni. Celui-ci, regardant Montoni d'un air ironique, semblait lui dire: Je n'abuserai pas de mon triomphe; je supporterai ma gloire avec toute sorte d'humilité.

Le souper fut servi dans les différents pavillons du jardin et dans un grand salon du château; madame Chéron et sa compagnie soupèrent avec madame Clairval dans le salon; et Emilie eut peine à déguiser son émotion, quand elle vit Valancourt se placer à la même table qu'elle. Madame Chéron l'aperçut, et dit à quelqu'un auprès d'elle. Quel est ce jeune homme?—C'est le chevalier Valancourt, répondit-on.—Je sais son nom, reprit-elle; mais qu'est-ce que c'est que le chevalier Valancourt qui s'introduit à cette table?

—Je vois bien que vous ignorez, dit à madame Chéron la dame assise auprès d'elle, que le jeune homme dont vous parliez à madame Clairval, est son neveu!—Cela ne se peut pas, s'écria madame Chéron qui s'aperçut alors de sa bévue et de son erreur sur Valancourt: et dès ce moment elle se mit à le louer avec autant de bassesse qu'elle avait mis jusque-là de malignité à le déchirer.

Emilie avait été si absorbée pendant la plus grande partie de l'entretien, qu'elle avait été préservée du chagrin de l'entendre; elle fut très-surprise en écoutant les louanges dont sa tante comblait Valancourt, et elle ignorait encore qu'il fût parent de madame Clairval: elle vit sans peine que madame Chéron, plus embarrassée qu'elle ne le voulait paraître, se retirait aussitôt après le souper.

Montoni alors vint donner la main à madame Chéron pour la conduire à son carrosse, et Cavigni, avec une ironique gravité, la suivit en conduisant Emilie. En les saluant et relevant la glace, elle vit Valancourt dans la foule, à la porte. Il disparut avant le départ de la voiture; madame Chéron n'en parla point à Emilie, elles se séparèrent en arrivant.

Le lendemain matin Emilie déjeunait avec sa tante, quand on lui remit une lettre dont, à la seule adresse, elle connut l'écriture: elle la reçut d'une main tremblante, et madame Chéron demanda vivement d'où elle venait. Emilie, avec sa permission, la décacheta: et voyant la signature de Valancourt, elle la remit à sa tante sans l'avoir lue. Sa tante la prit avec impatience, et pendant qu'elle lisait, Emilie tâchait d'en juger le contenu dans ses yeux; elle lui rendit la lettre, et comme les regards d'Emilie demandaient si elle pouvait lire: Oui, lisez, mon enfant, dit madame Chéron avec moins de sévérité qu'elle n'en avait attendu: Emilie n'avait jamais obéi aussi volontiers. Valancourt, dans sa lettre parlait peu de l'entrevue de la veille: il déclarait qu'il ne recevrait son congé que d'Emilie seule, et il la conjurait de le recevoir le soir même. En lisant, elle s'étonnait que madame Chéron eût montré autant de modération; et la regardant timidement, elle lui dit d'un ton triste: Que vais-je répondre?

—Quoi! il faut voir ce jeune homme. Oui, je le crois, dit la tante; il faut voir ce qu'il peut dire en sa faveur: faites-lui dire qu'il vienne. Emilie osait à peine croire ce qu'elle entendait.—Non, restez, ajouta madame Chéron, je vais le lui écrire moi-même. Elle demanda de l'encre et du papier. Emilie n'osant se fier aux émotions qu'elle éprouvait, pouvait à peine les soutenir: la surprise eût été moins grande, si elle avait entendu la veille ce que madame Chéron n'avait point oublié, que Valancourt était le neveu de madame Clairval.

Emilie ne connut pas les secrets motifs de sa tante; mais le résultat fut une visite que Valancourt fit le soir, et que madame Chéron reçut seule. Ils eurent un fort long entretien avant qu'Emilie fût appelée. Quand elle entra, sa tante pérorait avec complaisance, et les yeux de Valancourt, qui se leva avec vivacité, étincelaient de joie et d'espérance.

Nous parlions d'affaire, dit madame Chéron: le chevalier me disait que feu M. Clairval était frère de la comtesse de Duverney sa mère: j'aurais voulu qu'il m'eût parlé plus tôt de sa parenté avec madame Clairval, je l'aurais regardée comme un motif très-suffisant pour le recevoir dans ma maison. Valancourt salua et allait se présenter à Emilie; madame Chéron le prévint: J'ai consenti que vous reçussiez ses visites; et quoique je ne prétende m'engager par aucune promesse, ou dire que je le considérerai comme mon neveu, je permettrai votre liaison, et je regarderai l'union qu'il désire comme un événement qui pourra avoir lieu dans quelques années, si le chevalier s'avance au service, et si sa situation lui permet de se marier: mais M. Valancourt observera, et vous aussi, Emilie, que, jusqu'à ce moment, j'interdis positivement toute idée de mariage.

La figure d'Emilie, pendant cette brusque harangue, variait à chaque moment, et, vers la fin, sa confusion fut telle, qu'elle était prête à se retirer. Valancourt, pendant ce temps, presque aussi embarrassé qu'elle, n'osait pas la regarder. Quand madame Chéron eut fini, il lui dit: Quelque flatteuse, madame, que soit pour moi votre approbation, quelque honoré que je sois de votre suffrage, j'ai pourtant si fort à craindre, qu'à peine j'ose espérer.

—Expliquez-vous, dit madame Chéron. Cette question inattendue troubla tellement Valancourt, que s'il eût été seulement spectateur de cette scène, il n'aurait pu s'empêcher de rire.

—Jusqu'à ce que mademoiselle Saint-Aubert me permette de profiter de vos bontés, dit-il d'une voix basse; jusqu'à ce qu'elle me permette d'espérer...

—Eh! c'est là tout, interrompit madame Chéron; je me charge bien de répondre pour elle. Observez, monsieur, qu'elle est remise à ma garde, et je prétends qu'en toute chose ma volonté devienne la sienne.

En disant ces mots, elle se leva et quitta la chambre, laissant Emilie et Valancourt dans un égal embarras.

La conduite de madame Chéron avait été dirigée par sa vanité personnelle. Valancourt, dans sa première entrevue avec elle, lui

avait naïvement découvert sa position actuelle, ses espérances pour l'avenir; et avec plus de prudence que d'humanité, elle avait absolument et sévèrement rejeté sa demande: elle désirait que sa nièce fît un grand mariage, non pas qu'elle lui souhaitât le bonheur que le rang et la fortune sont supposés procurer; mais elle voulait partager l'importance qu'une grande alliance pouvait lui donner. Quand elle sut que Valancourt était neveu d'une personne comme madame Clairval, elle désira une union dont l'éclat, à coup sûr, rejaillirait sur elle; ses calculs de fortune, en tout ceci, répondaient plutôt à ses désirs qu'à aucune ouverture de Valancourt, ou même à quelque probabilité. En fondant ses espérances sur la fortune de madame Clairval, elle oubliait que cette dame avait une fille: Valancourt ne l'avait point oublié, et comptait si peu sur aucun héritage du côté de madame Clairval, qu'il n'avait pas même parlé d'elle dans sa première conversation avec madame Chéron; mais quelle que pût être à l'avenir la fortune d'Emilie, la distinction que cette alliance lui procurait à elle-même était certaine, puisque l'existence de madame Clairval faisait l'envie de tout le monde, et était un sujet d'émulation pour tous ceux qui pouvaient soutenir sa concurrence.

De ce moment Valancourt fit de fréquentes visites à madame Chéron, et Emilie passa dans sa société les moments les plus heureux dont elle eût joui depuis la mort de son père. Ils trouvaient tous les deux trop de douceur au présent pour s'occuper beaucoup de l'avenir; ils aimaient, ils étaient aimés, et ne soupçonnaient pas que l'attachement même qui faisait leur bonheur, pourrait causer un jour le malheur de leur vie. Pendant ce temps, la liaison de madame Chéron et de madame Clairval devint de plus en plus intime, et la vanité de madame Chéron se satisfaisait déjà en publiant partout la passion du neveu de son amie pour sa nièce.

Montoni devint aussi l'hôte journalier du château. Emilie fut forcée de s'apercevoir qu'il était l'amant de sa tante, et amant favorisé.

Emilie et Valancourt passèrent ainsi leur hiver, non-seulement dans la paix, mais encore dans le bonheur. La garnison de Valancourt était près de Toulouse; ils pouvaient se voir

fréquemment. Le pavillon, sur la terrasse, était le théâtre favori de leurs entrevues; Emilie et madame Chéron allaient y travailler, Valancourt leur lisait des ouvrages de goût. Il observait l'enthousiasme d'Emilie, il exprimait le sien, il remarquait enfin, tous les jours, que leurs esprits étaient faits l'un pour l'autre; et qu'avec le même goût, la même noblesse de sentiments, eux seuls réciproquement pouvaient se rendre heureux.

CHAPITRE XII.

L'avarice de madame Chéron céda enfin à sa vanité. Quelques repas splendides donnés par madame Clairval; l'adulation générale dont elle était l'objet, augmentèrent l'empressement de madame Chéron pour assurer une alliance qui l'élèverait tant à ses propres yeux et à ceux du monde. Elle proposa le mariage prochain de sa nièce, et offrit d'assurer la dot d'Emilie, pourvu que madame Clairval en fît autant pour son neveu. Madame Clairval écouta la proposition; et considérant qu'Emilie était la plus proche héritière de madame Chéron, elle l'accepta. Emilie ignorait ces arrangements, quand madame Chéron l'avertit de se préparer pour ses noces, qui devaient se faire incessamment. Emilie surprise, ne concevait pas le motif d'une si soudaine conclusion, que Valancourt ne sollicitait point. En effet, ne sachant rien des conventions des deux tantes, il était loin d'espérer un si grand bonheur. Emilie montra de l'opposition. Madame Chéron, aussi jalouse de son pouvoir qu'elle l'avait déjà été, insista sur un prompt mariage avec autant de véhémence qu'elle en avait rejeté d'abord les moindres apparences. Les scrupules d'Emilie s'évanouirent, quand elle vit Valancourt, instruit alors de son bonheur, venir la conjurer de lui en confirmer l'assurance.

Tandis qu'on faisait les préparatifs de ces noces, Montoni devenait l'amant déclaré de madame Chéron. Madame Clairval fut très-mécontente quand elle entendit parler de leur prochain mariage, et voulait rompre celui de Valancourt, avec Emilie; mais sa conscience lui représenta qu'elle n'avait pas le droit de la punir des torts d'autrui. Madame Clairval, quoique femme du grand monde, était moins familiarisée que son amie avec la méthode de tirer sa

félicité de la fortune et des hommages qu'elle attire, plutôt que de son propre cœur.

Emilie observa avec intérêt l'ascendant que Montoni avait acquis sur madame Chéron, aussi bien que le rapprochement de ses visites. Son opinion sur cet Italien était confirmée par celle de Valancourt, qui avait toujours exprimé son extrême aversion pour lui. Un matin qu'elle travaillait dans le pavillon, jouissant de la douce fraîcheur du printemps, dont le coloris se répandait sur le paysage, Valancourt lui faisait la lecture, et posait souvent le livre pour se livrer à la conversation. On vint lui dire que madame Chéron la demandait à l'instant; elle entra dans son cabinet, et compara avec surprise l'air abattu de madame Chéron et le genre recherché de sa parure.—Ma nièce, dit-elle; et elle s'arrêta avec un peu d'embarras. Je vous ai envoyé chercher; Je... je... voulais vous voir. J'ai une nouvelle à vous dire... de ce moment, vous devez considérer M. Montoni comme votre oncle; nous sommes mariés de ce matin.

Montoni prit possession du château avec la facilité d'un homme qui depuis longtemps le regardait comme le sien. Son ami Cavigni l'avait singulièrement servi, en rendant à madame Chéron les soins et les flatteries qu'elle exigeait, et auxquelles Montoni avait souvent peine à se plier; il eut un appartement au château, et fut obéi des domestiques comme le maître l'était lui-même.

Peu de jours après, madame Montoni, comme elle l'avait promis, donna un repas très-magnifique à une compagnie fort nombreuse. Valancourt s'y trouva; mais madame Clairval s'excusa d'en être. Il y eut concert, bal et souper. Valancourt, comme de raison, dansa avec Emilie. Il ne pouvait examiner la décoration de l'appartement sans se rappeler qu'elle était faite pour d'autres fêtes. Cependant il tâchait de se consoler en pensant que sous peu de temps elle reviendrait à sa destination. Toute la soirée madame Montoni dansa, rit et parla sans cesse. Montoni, silencieux, réservé, hautain même, semblait fatigué de cette représentation et de la frivole société qui en était l'objet.

Ce fut le premier et dernier repas donné à l'occasion de ces noces. Montoni, que son caractère sévère, son orgueil silencieux,

empêchaient d'animer ces fêtes, était pourtant très-disposé à les provoquer. Rarement trouvait-il dans les cercles un homme qui eût plus de talents ou plus d'esprit que lui. Tout l'avantage, dans ces sortes de réunions, était donc toujours de son côté.

Peu de semaines s'étaient écoulées depuis ce mariage, quand madame Montoni fit part à Emilie du projet qu'avait son mari de retourner en Italie, aussitôt que les préparatifs du voyage seraient faits. Nous irons à Venise, dit-elle; M. Montoni y possède une belle maison; nous irons ensuite à son château en Toscane. Pourquoi prenez-vous donc un air si sérieux, mon enfant? vous qui aimez tant les pays romantiques et les belles vues, vous devriez être ravie de ce voyage.

—Est-ce que je dois en être? dit Emilie avec autant d'émotion que de surprise.—Oui, certainement, répliqua sa tante; comment pouvez-vous vous imaginer que nous vous laissions ici? Ah! je vois que vous pensez au chevalier. Je ne crois pas qu'il soit instruit du voyage, mais il le saura sûrement bientôt. M. Montoni est sorti pour en faire part à madame Clairval, et lui annoncer que les nœuds proposés entre nos familles sont absolument rompus.

L'insensibilité avec laquelle madame Montoni apprenait à sa nièce qu'on la séparait peut-être pour toujours de l'homme à qui elle allait s'unir pour la vie, ajouta encore au désespoir où la jeta cette nouvelle. Quand elle put parler, elle demanda la cause d'un pareil changement envers Valancourt; et l'unique réponse qu'elle obtint, fut que Montoni avait défendu ce mariage, attendu qu'Emilie pouvait prétendre à de bien plus grands partis.

Emilie était trop affligée pour employer la représentation ou la prière. Quand, à la fin, elle voulut essayer ce dernier moyen, la parole lui manqua, et elle se retira dans sa chambre pour réfléchir, si cela était possible, à un coup si subit et si accablant. Il se passa longtemps avant que ses esprits fussent assez remis pour lui permettre une réflexion; mais celle qui se présenta fut triste et terrible. Elle jugea que Montoni voulait disposer d'elle pour son propre avantage, et elle pensa que son ami Cavigni était la personne

pour laquelle il s'intéressait. La perspective du voyage d'Italie devenait encore plus fâcheuse, quand elle considérait la situation troublée de ce pays, déchiré par des guerres civiles, en proie à toutes factions, et dans lequel chaque château se trouvait exposé à l'invasion d'un parti opposé. Elle considéra à quelle personne sa destinée allait être commise, à quelle distance elle allait être de Valancourt. A cette idée, toute image s'évanouit devant elle, et la douleur confondit toutes ses pensées.

Elle passa quelques heures dans cet état de trouble; et quand on l'avertit pour dîner, elle fit faire ses excuses. Madame Montoni était seule, et les récusa. Emilie et sa tante parlèrent peu pendant le repas. L'une était absorbée dans sa douleur, l'autre gonflée de dépit, à cause de l'absence inattendue de Montoni. Sa vanité était piquée de cette négligence, et la jalousie l'alarmait surtout sur ce qu'elle regardait comme un engagement mystérieux. Quand on sortit de table, et qu'elles furent seules, Emilie reparla de Valancourt; mais sa tante, aussi insensible à la pitié qu'aux remords, devint presque furieuse de ce qu'on mettait en question son autorité et celle de Montoni. Emilie, qui avait évité avec sa douceur ordinaire une longue et déchirante conversation, la soutint et se retira chez elle tout en larmes.

En traversant le vestibule, elle entendit quelqu'un entrer par la grande porte: elle y jeta rapidement les yeux, crut voir Montoni, et doubla le pas: mais elle reconnut bientôt la voix chérie de Valancourt.

Emilie, ô mon Emilie! s'écria-t-il d'un ton qu'étouffait l'impatience, à mesure qu'il avançait et qu'il découvrait les traces du désespoir dans les traits et l'air d'Emilie en pleurs; Emilie! il faut que je vous parle, dit-il; j'ai mille choses à vous dire: conduisez-moi quelque part où nous puissions causer en liberté. Vous tremblez! vous n'êtes pas bien; laissez-moi vous conduire à un siége.

Il vit une porte ouverte, et prit vivement la main d'Emilie pour l'entraîner dans cet appartement; mais elle essaya de la retirer, et lui dit, avec un sourire languissant: Je suis déjà mieux. Si vous voulez

voir ma tante, elle est dans le salon.—C'est *à vous* que je veux parler, mon Emilie, répliqua Valancourt. Grand Dieu! en êtes-vous déjà à ce point? Consentez-vous si facilement à m'oublier? Cette salle ne nous convient point, j'y puis être entendu. Je ne veux de vous qu'un quart d'heure d'attention.—Quand vous aurez vu ma tante, dit Emilie.—J'étais assez malheureux en venant ici, s'écria Valancourt; ne comblez pas ma misère par cette froideur, par ce cruel refus.

L'énergie avec laquelle il prononça ces mots la toucha jusqu'aux larmes; mais elle persista à refuser de l'entendre, jusqu'à ce qu'il eût vu madame Montoni. Où est son mari, où est-il, ce Montoni? dit Valancourt d'une voix altérée. C'est à lui que je dois parler.

Emilie, effrayée des conséquences et de l'indignation qui étincelait dans ses yeux, l'assura d'une voix tremblante que Montoni n'était pas à la maison, et le conjura de modérer son ressentiment. Aux accents entrecoupés de sa voix, les yeux de Valancourt passèrent à l'instant de la fureur à la tendresse. Vous êtes mal, Emilie, dit-il; ils nous perdront tous deux. Pardonnez-moi si j'ai osé douter de votre tendresse.

Emilie ne s'opposa plus à ce qu'il la conduisît dans un cabinet voisin. La manière dont il avait nommé Montoni lui avait donné de si vives alarmes sur le danger que lui-même pouvait courir, qu'elle ne songea plus qu'à prévenir sa vengeance et ses affreuses suites. Il écouta ses prières avec attention, et n'y répondit qu'avec des regards de désespoir et de tendresse. Il cacha de son mieux ses sentiments pour Montoni, et s'efforça d'adoucir ses terreurs. Elle distingua le voile dont il couvrait son ressentiment, et son apparente tranquillité la troubla encore davantage.

Emilie s'efforça de le calmer par les assurances d'un attachement inviolable; elle lui représenta que dans un an environ elle serait majeure, et que son âge alors la ferait sortir de tutelle. Ces assurances consolaient peu Valancourt; il considérait qu'elle serait alors en Italie, et au pouvoir de ceux dont la puissance sur elle ne cesserait pas avec leurs droits. Il s'efforça pourtant d'en paraître

satisfait. Emilie, remise par la promesse qu'elle avait obtenue et par le calme qu'il lui montrait, allait enfin le quitter quand sa tante entra dans la chambre. Elle lança un coup d'œil de reproche sur sa nièce, qui se retira au même instant, et un de mécontentement et de hauteur sur le malheureux Valancourt.

—Ce n'est pas la conduite que j'attendais de vous, monsieur, lui dit-elle; je ne m'attendais pas à vous revoir dans ma maison, après qu'on vous aurait informé que vos visites ne m'étaient plus agréables. Je pensais encore moins que vous chercheriez à voir clandestinement ma nièce, et qu'elle consentirait à vous recevoir.

Valancourt, voyant qu'il était nécessaire d'établir la justification d'Emilie, assura que l'unique dessein de sa visite avait été de demander un entretien à Montoni. Il en expliqua le motif avec la modération que le sexe, plutôt que le caractère de madame Montoni, pouvait exiger de lui.

Ses prières furent reçues avec aigreur. Elle se plaignit que sa prudence eût cédé à ce qu'elle appelait sa compassion. Elle ajouta qu'elle sentait si bien la folie de sa première condescendance, que, pour en prévenir le retour, elle remettait entièrement cette affaire à M. Montoni seul.

L'éloquence sentimentale de Valancourt lui fit enfin concevoir l'indignité de sa conduite; elle connut la honte, mais non pas le remords. Elle sut mauvais gré à Valancourt de l'avoir réduite à cette situation pénible, et sa haine croissait avec la conscience de ses torts. L'horreur qu'il lui inspirait était d'autant plus forte, que, sans l'accuser, il la forçait de se convaincre elle-même. Il ne lui laissait pas une excuse pour la violence du ressentiment avec lequel elle le considérait. A la fin, sa colère devint telle, que Valancourt se décida à sortir sur-le-champ pour ne pas perdre sa propre estime dans une réplique peu mesurée.

Madame Clairval s'en tenait au rôle passif. Quand elle avait consenti au mariage de Valancourt, c'était dans la croyance qu'Emilie hériterait de sa tante. Quand le mariage de cette dernière l'eut désabusée de cet espoir, sa conscience l'empêcha de rompre

une union presque formée; mais sa bienveillance n'allait pas jusqu'à faire une démarche qui la décidât entièrement.

La modération que lui avait recommandée Emilie, et les promesses qu'il lui avait faites, arrêtèrent seules l'impétuosité de Valancourt, qui voulait courir chez Montoni, et demander avec fermeté ce qu'on refusait à ses prières. Il se borna à renouveler ses sollicitations, et les appuya de tous les arguments que pouvait fournir une situation comme la sienne. Plusieurs jours se passèrent en représentations d'une part, et en inflexibilité de l'autre. Soit par crainte, soit par honte, ou par la haine qui résultait de ces deux sentiments, Montoni évitait soigneusement l'homme qu'il avait tant offensé; il n'était ni attendri par la douleur qui se peignait dans les lettres de Valancourt, ni frappé de repentir par les solides raisonnements qu'elles contenaient. A la fin, les lettres de Valancourt furent renvoyées sans être ouvertes. Dans son premier désespoir, il oublia toutes ses promesses, excepté celle d'éviter la violence, et il se rendit au château, déterminé à voir Montoni, à tout mettre en usage pour y parvenir. Montoni s'était fait celer, et quand Valancourt demanda madame et mademoiselle Saint-Aubert, on lui refusa positivement l'entrée. Ne voulant pas engager une querelle avec des domestiques, il partit, et revint chez lui dans un état de frénésie. Il écrivit à Emilie ce qui s'était passé, exprima sans restriction les angoisses de son cœur, et la conjura, puisqu'il ne restait que cette ressource, de le recevoir à l'insu de Montoni. A peine eut-il envoyé la lettre, que sa passion se calma: il comprit la faute qu'il avait commise, en augmentant les chagrins d'Emilie par le trop fidèle tableau de ses peines; il eût donné la moitié du monde pour recouvrer son imprudente lettre. Emilie néanmoins fut préservée de la douleur qu'elle aurait pu en recevoir. Madame Montoni avait ordonné qu'on lui portât les lettres pour sa nièce: elle lut celle-ci; elle vit avec colère la manière dont Valancourt y traitait Montoni; elle exhala son ressentiment, et mit enfin la lettre au feu.

Montoni, pendant ce temps, toujours plus impatient de quitter la France, pressait les préparatifs de ses gens, et terminait à la hâte tout ce qui pouvait lui rester à faire. Il garda le plus profond silence

sur les lettres où Valancourt, désespérant d'obtenir plus, et modérant la passion qui l'avait fait sortir de la règle, sollicitait seulement la permission de dire adieu à Emilie. Mais quand Valancourt apprit qu'elle allait partir sous peu de jours, et qu'on avait décidé qu'il ne la verrait plus, il perdit toute prudence; et, dans une seconde lettre, il proposa à Emilie de former un mariage secret. Cette lettre fut livrée à madame Montoni, et la veille du départ arriva sans que Valancourt eût reçu une seule ligne de consolation, ou le moindre espoir d'une dernière entrevue.

Cependant Emilie était abîmée dans cette espèce de stupeur où des malheurs subits et sans remède peuvent quelquefois plonger l'esprit. Elle aimait Valancourt avec la plus tendre affection; elle s'était accoutumée longtemps à le regarder comme l'ami et le compagnon de sa vie entière; elle n'avait pas une idée de bonheur à laquelle son idée ne fût jointe. Quelle devait donc être sa douleur au moment d'une séparation si prompte, peut-être éternelle, et à un éloignement où les nouvelles de leur existence pourraient à peine leur parvenir, et cela pour obéir aux volontés d'un étranger, à celles d'une personne qui récemment encore provoquait leur mariage?

Son agitation fut si forte, en réfléchissant sur son état et sur l'idée de ne plus voir Valancourt, qu'elle se sentit prête à perdre ses sens. Elle chercha des yeux quelque chose qui la ranimât; elle vit la fenêtre, et eut assez de force pour l'ouvrir et s'y reposer: l'air ranima ses forces; le clair de lune, qui tombait sur une longue avenue d'ormes au-dessous d'elle, l'invita à essayer si ses mouvements et le grand air ne calmeraient pas l'irritation de tous ses nerfs. Tout le monde dans le château était couché: Emilie descendit le grand escalier, traversa le vestibule, d'où un passage conduisait au jardin; elle avance doucement, ne voit personne, ouvre la porte et entre dans l'allée. Emilie marchait avec plus ou moins de vitesse, selon que les ombres la trompaient; elle croyait voir quelqu'un dans l'éloignement, et craignait que ce fût un espion de madame Montoni. Cependant le désir de revoir ce pavillon où elle avait passé tant de moments heureux avec Valancourt, où elle avait admiré avec lui cette belle plaine du Languedoc, et la Gascogne sa douce patrie, ce

désir l'emporta sur la crainte d'être observée: elle alla vers la terrasse qui se prolongeait dans tout le jardin du haut; elle dominait sur celui du bas, et y communiquait par un escalier de marbre qui terminait l'avenue.

Quand elle fut aux marches, elle s'arrêta pour un moment, et regarda autour d'elle. La distance où elle était du château augmentait l'espèce d'effroi que le silence, l'heure et l'obscurité lui causaient; mais s'apercevant que rien ne pouvait justifier ses craintes, elle monta sur la terrasse, dont le clair de lune découvrait l'étendue, et montrait le pavillon tout à l'extrémité.

Emilie s'approcha du pavillon et y entra.

Tout à coup la frayeur suspendit ses larmes, elle entendit une voix près d'elle dans le pavillon; elle fit un cri; mais le bruit se répétant, elle distingua la voix chérie de Valancourt. C'était lui, c'était Valancourt qui la soutenait entre ses bras. Pendant quelques moments l'émotion leur ôta la parole.—Emilie! dit enfin Valancourt en pressant sa main dans les siennes. Emilie! il se tut encore, et l'accent avec lequel il avait prononcé son nom exprimait sa tendresse aussi bien que sa douleur.

—O mon Emilie! reprit-il après une longue pause, je vous vois encore, j'entends encore le son de cette voix! j'ai erré autour de ce lieu, de ces jardins, pendant tant de nuits, et je n'avais qu'un si faible, si faible espoir de vous trouver. Quand il fut un peu remis, il lui dit: Je suis venu ici aussitôt après le coucher du soleil; je n'ai cessé depuis de parcourir les jardins et le pavillon. J'avais abandonné tout espoir de vous voir; mais je ne pouvais me résoudre à m'arracher d'un lieu où j'étais si près de vous; je serais probablement resté jusqu'à l'aurore autour de ce château.

Vous me quittez, lui disait-il, vous allez sur une terre étrangère! A quelle distance! Vous allez trouver de nouvelles sociétés, de nouveaux amis, de nouveaux admirateurs; on s'efforcera de me faire oublier, on vous préparera à de nouveaux liens. Comment puis-je savoir cela, et ne pas sentir que vous ne reviendrez plus pour moi,

que jamais vous ne serez à moi? Sa voix fut étouffée par ses soupirs.

—Vous croyez donc, dit Emilie, que l'affliction que j'éprouve vienne d'une affection légère et momentanée? Vous le croyez?

—Souffrir! interrompit Valancourt, souffrir pour moi! ô Emilie, qu'elles sont douces, qu'elles sont amères ces paroles! Je ne dois pas douter de votre constance; et pourtant, telle est l'inconséquence du véritable amour, il est toujours prêt à accueillir le soupçon; lors même que la raison le réprouve, il voudrait toujours une assurance nouvelle.

A présent je vous vois, à présent je vous tiens dans mes bras. Encore quelques moments, et ce ne sera plus qu'un songe: je regarderai, et je ne vous verrai point; j'essayerai de recueillir vos traits, et l'imagination affaiblira votre image; j'écouterai vos accents, et ma mémoire même les taira. Je ne puis, non, je ne puis vous quitter. Pourquoi confierions-nous le bonheur de notre vie à la volonté de ceux qui n'ont pas le droit de le détruire, et qui ne peuvent y contribuer qu'en vous donnant à moi? O Emilie! osez vous fier à votre cœur; osez être à moi pour toujours! Sa voix tremblait; il se tut. Emilie pleurait et gardait le silence. Valancourt lui proposa de se marier à l'instant; elle quitterait, au point du jour, la maison de madame Montoni, et le suivrait à l'église des Augustins, où un prêtre les attendrait pour les unir.

Emilie se tut encore: le silence avec lequel elle écoutait une proposition que dictaient l'amour et le désespoir, dans un moment où elle était à peine libre de la rejeter, quand son cœur était attendri de la douleur d'une séparation qui pouvait être éternelle, quand sa raison était en proie aux illusions de l'amour et de la terreur, ce silence encourageait les espérances de Valancourt. Parlez, mon Emilie, lui disait-il avec ardeur, laissez-moi entendre votre voix, laissez-moi entendre de vous la confirmation de mon destin. Elle restait muette, ses joues étaient glacées, ses sens étaient prêts à défaillir; cependant elle n'en perdit pas l'usage.

Emilie, fort agitée, ne quitta pas Valancourt; mais elle le fit sortir du pavillon: ils se promenèrent sur la terrasse, et Valancourt continua:

Ce Montoni, j'ai entendu des bruits étranges à son sujet. Etes-vous certaine qu'il est de la famille de madame Quesnel, et que sa fortune est ce qu'elle paraît être?

—Je n'ai pas de raisons pour en douter, reprit Emilie avec crainte; je suis sûre du premier point; je n'ai aucun moyen de juger de l'autre, et je vous prie de me dire ce que vous en savez.

—Je le ferai sûrement, mais cette information est très-imparfaite et très-peu satisfaisante. Le hasard m'a fait rencontrer un Italien qui parlait à quelqu'un de ce Montoni: ils parlaient de son mariage, et l'Italien disait que si c'était celui qu'il imaginait, madame Chéron ne se trouverait pas fort heureuse. Il continua d'en parler avec très-peu de considération, mais en termes très-généraux, et donna quelques ouvertures sur son caractère, qui excitèrent ma curiosité. Je hasardai quelques questions; il fut réservé dans ses réponses, et après avoir hésité quelque temps, il avoua que Montoni, d'après le bruit public, était un homme perdu quant à la fortune et à la réputation. Il dit quelque chose d'un château que possède Montoni au milieu des Apennins, et de quelques circonstances relatives à son premier genre de vie: je le pressai d'autant plus; mais le vif intérêt que je mettais à mes questions fut, je crois, trop visible, et l'alarma. Aucune prière ne put le déterminer à m'expliquer les circonstances auxquelles il avait fait allusion, ou à m'en dire davantage sur Montoni; je lui observai que, si Montoni possédait un château dans les Apennins, cela semblait indiquer quelque naissance, et balancer la supposition de sa ruine. Il secoua la tête, et fit un geste très-significatif; mais il ne répondit point.

L'espérance d'en tirer quelque chose de plus positif me retint auprès de lui fort longtemps: je revins plusieurs fois à la charge, mais l'Italien s'enveloppa de la plus entière réserve. Il me dit que ce qu'il avait rapporté n'était que le résultat d'un bruit vague; que la haine et la malignité forgeaient souvent de semblables histoires, et qu'il y fallait peu compter. Je fus contraint de renoncer à en apprendre davantage, puisque l'Italien semblait alarmé des conséquences de son indiscrétion: il me fallut rester dans mon incertitude sur un sujet où l'incertitude est presque insupportable.

Songez, mon Emilie, à ce que je dois souffrir; je vous vois partir pour une terre étrangère avec un homme d'un caractère aussi suspect que l'est celui de ce Montoni: mais je ne veux pas vous alarmer sans nécessité; il est possible, comme l'a dit l'Italien, que ce Montoni ne soit pas celui dont il parlait, et pourtant, Emilie, réfléchissez encore avant que de vous confier à lui. Oh! je ne devrais plus vous parler. J'oublie, je le sens, toutes les raisons qui m'ont fait tout à l'heure abandonner mes espérances, et renoncer au désir de vous posséder à l'instant.

Valancourt se promenait à grands pas sur la terrasse, pendant qu'Emilie, appuyée sur la balustrade, s'abîmait dans une profonde rêverie. L'ouverture qu'elle venait de recevoir l'alarmait plus que peut-être elle ne l'aurait dû, et renouvelait son combat intérieur.

Nous avons peu de moments à donner aux récriminations et aux serments, dit Emilie en s'efforçant de cacher son émotion; si vous êtes encore à apprendre combien vous m'êtes cher, et combien vous le serez éternellement à mon cœur, aucune assurance de ma part ne saurait vous en convaincre.

Ces derniers mots expirèrent sur ses lèvres, et ses larmes coulèrent abondamment. Après quelques moments, elle se releva de cet abandon de tristesse, et lui dit: Il faut que je vous quitte, il est tard, on pourrait dans le château s'apercevoir de mon absence. Pensez à moi, aimez-moi, quand je serai loin d'ici. Ma confiance sur ce point fera toute ma consolation.

—Penser à vous! vous aimer! s'écria Valancourt.

—Essayez de modérer ces transports, dit Emilie, pour l'amour de moi, essayez-le pour l'amour de vous!

Oui, pour l'amour de moi, dit Emilie d'une voix tremblante; je ne puis pas vous laisser dans cet état.

—Eh bien! ne me laissez pas, dit Valancourt avec vivacité: pourquoi nous quitter, ou du moins nous quitter pour plus longtemps que jusqu'au point du jour?

—Il m'est impossible, reprit Emilie, il m'est impossible de soutenir de pareils coups; vous me déchirez le cœur: mais jamais je ne consentirai à cette mesure imprudente et précipitée.

—Si nous pouvions disposer du temps, mon Emilie, elle ne serait pas aussi précipitée. Il faut nous soumettre aux circonstances.

—Oui, sans doute, il faut nous y soumettre, dit Emilie. Je vous ai déjà ouvert mon cœur: mes forces sont épuisées.

—Pardonnez-moi, Emilie; songez au désordre de mon esprit en ce moment où je vais quitter tout ce qui m'est cher; pardonnez-moi. Quand vous serez partie, je me souviendrai avec remords de tout ce que je vous ai fait souffrir; je désirerai vainement de vous voir, ne fût-ce qu'un seul instant, pour adoucir votre douleur.

Ses larmes encore interrompirent sa voix. Emilie pleura avec lui. Je me montrerai plus digne de votre amour, dit Valancourt à la fin; je ne prolongerai pas ces moments. Mon Emilie, mon unique bien, mon Emilie, ne m'oubliez jamais; Dieu sait quand nous nous rejoindrons. Je vous confie à la Providence. O mon Dieu, ô mon Dieu, protégez-la, bénissez-la!

Il serra sa main contre son cœur. Emilie tomba presque sans vie sur son sein. Ils ne pleuraient plus. Ils ne se parlaient pas. Valancourt alors commanda à son désespoir, essaya de la consoler et de lui rendre l'assurance. Mais elle paraissait hors d'état de le comprendre, et un soupir qu'elle exhalait par intervalle prouvait seulement qu'elle n'était pas évanouie.

Il la soutenait en marchant lentement vers le château, pleurant et parlant toujours. Elle ne répondait que par des soupirs. Arrivés enfin à la porte qui terminait l'avenue, elle sembla se retrouver elle-même; et, regardant autour d'elle: C'est ici qu'il faut nous quitter, dit-elle en s'arrêtant.

Adieu, ajouta-t-elle d'une voix languissante; quand vous serez parti, je me souviendrai de mille choses que j'avais à vous dire.

Valancourt encore la pressa contre son cœur, et l'y tint en silence en la baignant de ses larmes. Les larmes vinrent aussi soulager

l'oppression d'Emilie. Ils se dirent adieu et se séparèrent. La pauvre amante se hâta de gagner sa chambre pour y chercher le repos; mais, hélas! il avait fui loin d'elle, et son malheur ne lui permettait plus de le goûter.

CHAPITRE XIII.

Les voitures furent de bonne heure à la porte. Le fracas des domestiques qui allaient, venaient et se heurtaient dans les galeries tirèrent Emilie d'un sommeil fatigant. Son esprit agité lui avait présenté toute la nuit les plus effrayantes images et l'avenir le plus sombre. Elle s'efforça de bannir ces sinistres impressions, mais elle passait d'un mal imaginaire à la certitude d'un mal réel.

Les équipages étant enfin disposés, les voyageurs montèrent en voiture. Emilie eût laissé le château sans éprouver un seul regret, si Valancourt n'eût habité dans le voisinage.

D'une petite éminence, elle regarda les longues plaines de Gascogne et les sommets irréguliers des Pyrénées qui s'élevaient au loin sur l'horizon, et qu'éclairait le soleil levant. Montagnes chéries, disait-elle en elle-même, que de temps s'écoulera avant que je vous revoie! Que de malheurs, dans cet intervalle, pourront aggraver ma misère! Oh! si je pouvais être certaine que je reviendrai jamais, et que Valancourt vivra un jour pour moi, je partirais en paix! Il vous verra, il vous contemplera, lorsque moi, je serai loin d'ici!

Les arbres qui bordaient la route et formaient une ligne de perspective avec les lointains prolongés, étaient près d'en ôter la vue; mais les montagnes bleues se distinguaient encore à travers le feuillage, et Emilie ne quitta pas la portière qu'elle ne les eût absolument perdues de vue.

Un autre objet s'empara bientôt de son attention. Elle avait à peine remarqué un homme qui marchait le long du chemin avec un chapeau rabattu, mais orné d'un plumet militaire. Au bruit des roues, il se retourna; elle reconnut Valancourt. Il fit un signe, s'approcha de la voiture, et par la portière lui mit une lettre dans la main. Il s'efforça

de sourire à travers le désespoir qui se peignait sur son visage; ce sourire sembla imprimé pour jamais dans l'âme d'Emilie; elle s'élança à la portière, et le vit sur un petit tertre, appuyé contre de grands arbres qui l'ombrageaient. Il suivit des yeux la voiture et tendit les bras; elle continua de le regarder jusqu'à ce que l'éloignement eût effacé ses traits et que la route, en tournant, l'eût absolument privée de le voir.

On s'arrêta à un château pour y prendre le signor Cavigni, et les voyageurs suivirent les plaines du Languedoc. Emilie était reléguée, sans égards, avec la femme de chambre de madame Montoni, dans la seconde voiture. La présence de cette fille l'empêcha de lire la lettre de Valancourt. Elle ne voulait pas exposer l'émotion qu'elle en recevrait à l'observation de personne. Néanmoins, tel était son désir de savourer ce dernier adieu, que sa main tremblante fut mille fois au moment d'en rompre le cachet.

Il est inutile de dire avec quelle émotion Emilie attendit toute la soirée le coucher du soleil: elle le vit décliner sur des plaines à perte de vue, elle le vit descendre et s'abaisser sur les lieux que Valancourt habitait. Après ce moment, son esprit fut plus calme et plus résigné; depuis le mariage de Montoni et de sa tante, elle ne s'était pas encore sentie si tranquille.

Pendant plusieurs jours les voyageurs traversèrent le Languedoc; ils entrèrent en Dauphiné. Après quelque trajet dans les montagnes de cette province romantique, ils quittèrent leurs voitures et commencèrent à monter les Alpes. Ici, des scènes si sublimes s'offrirent à leurs yeux, que les couleurs du langage ne devraient pas oser les peindre. Ces nouvelles, ces étonnantes images occupèrent à tel point Emilie, qu'elles écartèrent quelquefois l'idée constante de Valancourt; plus souvent elles la rappelaient, elles ramenaient à son souvenir la vue des Pyrénées, qu'ils avaient admirées ensemble, et dont elle croyait alors que rien ne surpassait la beauté.

Pendant les premiers jours de ce voyage à travers les Alpes, la scène présentait le mélange surprenant des déserts et des habitations, de la culture et des friches. Au bord d'effrayants

précipices, dans le creux de ces rochers, au-dessous desquels on voyait flotter des nuages, on découvrait des villages, des clochers, des monastères. De verts pâturages, de riches vignobles, nuançaient leurs teintes, au pied de rocs perpendiculaires dont les pointes de marbre ou de granit se couronnaient de bruyères, ou ne montraient que des roches massives entassées les unes sur les autres, terminées par des monceaux de neige, et d'où s'élançaient les torrents qui grondaient au fond de la vallée.

La neige n'était pas encore fondue sur les hauteurs du mont Cénis, que les voyageurs traversèrent; mais Emilie, en observant le lac de glace et la vaste plaine qu'entouraient ces rocs brisés, se représenta facilement la beauté dont ils s'orneraient quand la neige aurait disparu.

En descendant du côté de l'Italie, les précipices devinrent plus effroyables, les aspects plus sauvages, plus majestueux; Emilie ne se lassait point de regarder les sommets neigeux des montagnes aux différentes époques du jour: ils rougissaient avec la lumière du matin, et s'enflammaient à midi; le soir ils se revêtaient de pourpre; les traces de l'homme ne se reconnaissaient qu'à la simple flûte du berger, au cor du chasseur, ou à l'aspect d'un pont hardi jeté sur le torrent pour emporter le chasseur sur les pas du chamois fugitif.

Madame Montoni n'était qu'effrayée en regardant les précipices au bord desquels les porteurs couraient avec autant de légèreté que de vitesse, et bondissaient comme des chamois; Emilie frissonnait aussi, mais ses craintes étaient mêlées de tant de ravissement, d'admiration, d'étonnement et de respect, qu'elle n'avait jamais rien éprouvé de semblable.

Les porteurs s'arrêtèrent pour reprendre haleine, et les voyageurs s'assirent sur la pointe d'un rocher. Montoni et Cavigni renouvelèrent une dispute sur le passage d'Annibal à travers les Alpes; Montoni prétendait qu'il était entré par le mont Cénis, et Cavigni soutenait que c'était par le mont Saint-Bernard. Cette contestation présenta à l'imagination d'Emilie tout ce qu'il avait dû souffrir dans cette hardie et périlleuse aventure.

Madame Montoni, pendant ce temps, regardait l'Italie; elle contemplait en imagination la magnificence des palais et la grandeur des châteaux dont elle allait se trouver maîtresse à Venise et dans l'Apennin; elle se croyait devenue leur princesse. A l'abri des alarmes qui l'avaient empêchée à Toulouse de recevoir toutes les *beautés* dont Montoni parlait avec plus de complaisance pour sa vanité que d'égards pour leur honneur ou de respect pour la vérité, madame Montoni projetait des concerts, quoiqu'elle n'aimât pas la musique; des *conversazioni*, quoiqu'elle n'eût aucun talent pour la conversation; elle voulait enfin surpasser par la splendeur de ses fêtes et la richesse de ses livrées, toute la noblesse de Venise.

La rivière Doria, qui jaillit sur le sommet du mont Cénis, et qui se précipitait de cascade en cascade à travers les précipices de la route, se ralentissait, sans cesser d'être romantique, en se rapprochant des vallées du Piémont. Les voyageurs y descendirent avant le coucher du soleil, et Emilie retrouva encore une fois la paisible beauté d'une scène pastorale: elle voyait des troupeaux, des collines ornées de bois et brillantes de verdure, des arbrisseaux charmants, et tels qu'elle en avait vus balancer leurs trésors sur les Alpes elles-mêmes. Le gazon était émaillé de fleurs printanières, de jaunes renoncules et de violettes qui n'exhalent nulle part un aussi doux parfum. Emilie eût bien désiré devenir une paysanne du Piémont, habiter ces riantes chaumières ombragées d'arbres et appuyées sur les rochers; elle eût voulu couler une vie tranquille au milieu de ces paysages; elle pensait avec effroi aux heures, aux mois entiers qu'il fallait passer sous la domination de Montoni.

Le site actuel lui retraçait souvent l'image de Valancourt; elle le voyait sur la pointe d'un rocher, regardant avec extase la féerie qui l'environnait: elle le voyait errer dans la vallée, s'arrêter souvent pour admirer la scène, et dans le feu d'un poétique enthousiasme s'élancer sur quelque rocher. Mais quand elle songeait ensuite au temps, à la distance qui devaient les séparer, quand elle pensait que chacun de ses pas ajoutait à cette distance, son cœur se déchirait, et le paysage perdait tout son charme.

Après avoir traversé la Novalèse, ils atteignirent, après le soleil couché, l'ancienne et petite ville de Suze, qui avait autrefois gardé le passage des Alpes en Piémont. Depuis l'invention de l'artillerie, les hauteurs qui la commandent en ont rendu les fortifications inutiles; mais au clair de la lune, ces hauteurs romantiques, la ville au-dessous, ses murailles, ses tours, les lumières qui en éclairaient une partie, formaient pour Emilie un tableau fort intéressant. On passa la nuit dans une auberge qui n'offrait pas de grandes ressources, mais l'appétit des voyageurs donnait une délicieuse saveur aux mets les plus grossiers, et la fatigue assurait leur sommeil. Ce fut là qu'Emilie entendit le premier échantillon d'une musique italienne sur le territoire italien. Assise, après souper, près d'une petite fenêtre ouverte, elle observait l'effet du clair de lune sur les sommets irréguliers des montagnes; elle se rappela que, par une nuit semblable, elle s'était une fois reposée sur une roche des Pyrénées avec son père et Valancourt. Elle entendit au-dessous d'elle les sons bien soutenus d'un violon; l'expression de cet instrument, en harmonie parfaite avec les tendres émotions dans lesquelles elle était plongée, la surprirent et l'enchantèrent à la fois. Cavigni, qui s'approcha de la fenêtre, sourit de sa surprise. Bon! lui dit-il, vous entendrez la même chose peut-être, dans toutes les auberges: c'est un des enfants de notre hôte qui joue ainsi, je n'en doute pas. Emilie, toujours attentive, croyait entendre un virtuose: un chant mélodieux et plaintif l'entraîna par degrés à la rêverie; les plaisanterie de Cavigni l'en tirèrent désagréablement; en même temps Montoni ordonna de préparer les équipages de bonne heure, parce qu'il voulait dîner à Turin.

CHAPITRE XIV.

De très-bonne heure, le lendemain matin, on partit pour Turin. La riche plaine qui s'étend des Alpes à cette magnifique cité n'était pas alors, comme aujourd'hui, ombragée d'une longue avenue. Des plantations d'oliviers, de mûriers et de figuiers festonnés de vignes ornaient le paysage, à travers lequel l'impétueux Eridan s'élance des montagnes et se joint, à Turin, aux eaux de l'humble rivière Doria. A mesure que nos voyageurs avançaient, les Alpes prenaient à leurs yeux toute la majesté de leur aspect. Les chaînes s'élevaient les unes au-dessus des autres dans une longue succession. Les plus hautes flèches, couvertes de nuages, se perdaient quelquefois dans leurs ondulations, et souvent s'élançaient au-dessus d'eux. Leurs bases, dont les irrégulières cavités présentaient toutes sortes de formes, se peignaient de pourpre et d'azur au mouvement de la lumière et des ombres, et variaient à tout moment, leurs tableaux. A l'Orient se déployaient les plaines de Lombardie; Turin élevait ses tours, et plus loin les Apennins bordaient un immense horizon.

En entrant dans le Milanais, Montoni et Cavigni quittèrent leurs chapeaux français pour la cape italienne écarlate brodée d'or. Emilie fut surprise de voir Montoni y joindre le plumet militaire, et Cavigni se contenter des plumes qu'on y portait habituellement. Elle crut enfin que Montoni prenait l'équipage d'un soldat pour traverser avec plus de sécurité une contrée inondée de troupes et saccagée par tous les partis.

On voyait dans ces belles plaines la dévastation de la guerre. Là où les terres ne restaient pas incultes, on reconnaissait les pas du spoliateur. Les vignes étaient arrachées des arbres qui les devaient soutenir; les olives étaient foulées aux pieds; les bosquets de

mûriers étaient brisés par l'ennemi pour allumer les flammes qui devaient consumer les hameaux et les villages. Emilie détourna les yeux en soupirant et les porta sur les Alpes des Grisons, vers le nord. Leurs solitudes sévères semblaient être le sûr asile d'un malheureux persécuté.

Les voyageurs remarquaient fort souvent des détachements qui marchaient à quelque distance, et ils éprouvèrent dans les petites auberges de la route l'extrême disette et les autres inconvénients qui sont la suite d'une guerre intestine. Ils n'eurent pourtant jamais aucun motif de craindre pour leur sûreté. Arrivés à Milan, ils ne s'arrêtèrent ni pour considérer la grandeur de cette ville, ni pour visiter la cathédrale, qu'on bâtissait encore.

Au delà de Milan, le pays portait le caractère d'un ravage plus affreux. Tout alors y paraissait tranquille; mais ce repos était celui de la mort sur des traits qui conservent encore la hideuse empreinte des dernières convulsions.

Ce ne fut qu'après avoir quitté le Milanais que les voyageurs rencontrèrent des troupes. La soirée était avancée; ils aperçurent une armée qui défilait au loin dans la plaine, et dont les lances et les casques brillaient encore des derniers rayons du soleil. La colonne avança sur une partie de la route que resserraient deux tertres élevés. On distinguait les commandants qui dirigeaient la marche. Plusieurs officiers galopaient sur les flancs, et transmettaient les ordres qu'ils avaient reçus de leurs chefs; d'autres, séparés de l'avant-garde, voltigeaient dans la plaine à la droite de l'armée.

En approchant, Montoni, par les plumets qui flottaient sur les capes, les bannières, et les couleurs des corps qui suivaient, crut reconnaître la petite armée que commandait le fameux capitaine Utaldo. Il était lié avec lui et avec les principaux chefs. Il fit ranger les voitures sur un côté de la route pour les attendre et leur laisser passage. Un bruit léger de musique guerrière fut bientôt entendu; il augmenta par degrés. Emilie discerna les tambours, les trompettes, le son des timbales et le cliquetis des armes.

Montoni, certain que c'était la bande du célèbre Utaldo, mit la tête à la portière, et salua le général en agitant sa cape en l'air. Le chef répondit de son épée, et plusieurs officiers s'approchant du carrosse, accueillirent Montoni comme une ancienne connaissance: le capitaine lui-même arriva bientôt; la troupe fit halte et le chef s'entretint avec Montoni, qu'il paraissait charmé de revoir. Emilie comprit par leur conversation que c'était une armée victorieuse qui s'en retournait dans ses foyers; et les nombreux chariots qui l'accompagnaient étaient chargés des opulentes dépouilles de l'ennemi, des soldats blessés et des prisonniers qui seraient rachetés à la paix. Les chefs devaient se séparer le jour suivant, partager le butin, et se cantonner avec leurs bandes dans leurs châteaux: La soirée devait donc être consacrée au plaisir, en mémoire de leur commune victoire et des adieux qu'ils allaient se faire.

Utaldo dit à Montoni que son armée allait camper pour la nuit près d'un village à un mille de là; il l'invita à revenir sur ses pas, à prendre part au festin, en assurant que les dames seraient très-bien servies. Montoni s'excusa sur ce qu'il voulait gagner Vérone le soir même; et, après quelques questions sur l'état des environs de cette ville, il prit congé de cette troupe et partit.

Les voyageurs marchèrent sans interruption; mais ils n'arrivèrent à Vérone que longtemps après le soleil couché. Emilie n'en vit les délicieux environs que le lendemain. Ils quittèrent cette charmante ville de bonne heure, se rendirent à Padoue, et s'embarquèrent sur la Brenta pour gagner Venise. Ici la scène était entièrement changée; ce n'étaient plus ces vestiges de guerre répandus dans les plaines du Milanais, et tout respirait au contraire le luxe et l'élégance. Les bords verdoyants de la Brenta n'offraient que beautés, agréments et richesses. Emilie considérait avec plaisir les maisons de campagne de la noblesse vénitienne, leurs frais portiques, leurs colonnades entourées de peupliers et de cyprès d'une hauteur majestueuse et d'une verdure animée; leurs orangers, dont les fleurs embaumaient les airs; les saules touffus qui baignaient leur longue chevelure dans le fleuve, et formaient de

sombres retraites. Le carnaval de Venise paraissait transporté sur ces rivages enchanteurs. Les bateaux, dans un perpétuel mouvement, en augmentaient la vie. Toutes les bizarreries des mascarades s'épuisaient dans leurs décorations; et sur le soir, des groupes de danseurs se faisaient remarquer sous des arbres immenses.

Cavigni instruisait Emilie du nom des gentilshommes à qui ces maisons de campagne appartenaient. Il y joignait pour l'amuser une légère esquisse de leurs caractères. Emilie se divertissait quelquefois à l'entendre; mais sa gaieté ne faisait plus sur madame Montoni le même effet qu'autrefois; elle était souvent sérieuse, et Montoni gardait sa réserve ordinaire.

Rien n'égala l'étonnement d'Emilie en découvrant Venise, ses îlots, ses palais, ses tours, qui tous ensemble s'élevaient de la mer, et réfléchissaient leurs couleurs sur la surface claire et tremblante. Le soleil couchant donnait aux vagues, aux montagnes élevées du Frioul, qui bornent au nord la mer Adriatique, une teinte légère de safran. Les portiques de marbre et les colonnes de Saint-Marc étaient revêtus des riches nuances et des ombres du soir. A mesure qu'on voguait, les grands traits de cette ville se dessinaient avec plus de détail. Ses terrasses, surmontées d'édifices aériens et pourtant majestueux, éclairés comme ils l'étaient alors des derniers rayons du soleil, paraissaient plutôt tirées de la mer par la baguette d'un enchanteur que construites par une main mortelle.

Le soleil ayant enfin disparu, l'ombre s'étendit graduellement sur les flots et sur les montagnes; elle éteignit les derniers feux qui doraient leurs sommets, et le violet mélancolique du soir s'étendit comme un voile. Qu'elle était profonde, qu'elle était belle, la tranquillité qui enveloppait la scène! La nature semblait dans le repos. Les plus douces émotions de l'âme étaient les seules qui s'éveillassent. Les yeux d'Emilie se remplissaient de larmes; elle éprouvait les élans d'une dévotion sublime, en élevant ses regards vers la voûte des cieux, tandis qu'une musique touchante accompagnait le murmure des eaux. Elle écoutait dans un ravissement muet, et personne ne rompait le silence. Les sons

paraissaient flotter sur les airs. La barque avançait d'un mouvement si doux qu'à peine pouvait-on la sentir; et la brillante cité semblait s'approcher elle-même pour recevoir les étrangers. On distingua alors une voix de femme, qui, soutenue de quelques instruments, chantait une douce et langoureuse romance. Le pathétique de son expression, qui semblait tantôt celle d'un amour passionné, et tantôt l'accent plaintif d'une douleur sans espérance, annonçait bien que le sentiment qui la dictait n'était pas feint. Ah! dit Emilie en soupirant et se rappelant Valancourt, certainement ce chant-là part du cœur!

Elle regardait autour d'elle avec une attentive curiosité. Le crépuscule obscur ne laissait plus distinguer que d'imparfaites images. Cependant, à quelque distance sur la mer, elle crut apercevoir une gondole. Un chœur de voix et d'instruments s'enfla successivement dans les airs. Il était si doux! si solennel! c'était comme l'hymne des anges descendant au milieu du silence des nuits. La musique finit, et l'on eût dit que le chœur sacré remontait au ciel.

Le calme profond qui succéda était aussi expressif que les chants qui avaient cessé; rien ne l'interrompit pendant quelques minutes; mais enfin un soupir général sembla tirer tout le monde d'une sorte d'enchantement. Emilie pourtant se livra longtemps à l'aimable tristesse qui s'était emparée de ses esprits; mais le spectacle riant et tumultueux que lui offrait la place Saint-Marc, dissipa sa rêverie. La lune à son lever jetait une faible lueur sur les terrasses, sur les portiques illuminés, sur les magnifiques arcades qui les couronnaient, et laissait voir les sociétés nombreuses dont les pas légers, les douces guitares, les voix plus douces encore se mêlaient confusément.

La musique que les voyageurs avaient d'abord entendue passa près de la barque de Montoni dans une des gondoles qu'on voyait errer sur la mer au clair de la lune, et tous les brillants acteurs allaient prendre le frais du soir. Presque toutes avaient leurs musiques. Le bruit des vagues sur lesquelles on voguait, le battement mesuré des rames sur les flots écumants, y joignaient un charme particulier. Emilie regardait, écoutait, et se croyait au temple

des fées. Madame Montoni même éprouvait du plaisir. Montoni se félicitait d'être enfin de retour à Venise: il l'appelait *la première ville du monde*, et Cavigni était plus sémillant et plus animé qu'à l'ordinaire.

La barque passa sur le grand canal où la maison de Montoni était située. En voguant toujours, les palais de Sansovino et Palladio déployèrent aux yeux d'Emilie un genre de beauté et de grandeur dont son imagination même n'avait pu se former l'idée. L'air n'était agité que par des sons doux, que répétaient les échos du canal; et des groupes de masques dansant au clair de lune réalisaient les brillantes fictions de la féerie.

La barque s'arrêta devant le portique d'une grande maison, et les voyageurs débarquèrent. La terrasse les conduisit, par un escalier de marbre, dans un salon dont la magnificence étonna Emilie. Les murs et les lambris étaient ornés de peintures à fresque. Des lampes d'argent, suspendues à des chaînes de même métal, illuminaient l'appartement. Le plancher était couvert de nattes indiennes, peintes de mille couleurs. La draperie des jalousies était de soie vert pâle, brodée d'or, enrichie de franges vertes et or. Le balcon s'ouvrait sur le grand canal. Emilie, frappée du caractère sombre de Montoni, regardait avec surprise le luxe et l'élégance de son ameublement. Elle se rappelait avec étonnement qu'on l'avait représenté comme un homme ruiné. Ah! se disait-elle, si Valancourt voyait cette maison, quelle paix il ressentirait! comme il serait convaincu de la fausseté des rapports!

Madame Montoni prit les airs d'une princesse; Montoni, impatient et contrarié, n'eut pas même la civilité de la saluer et de la complimenter à son entrée dans la maison.

A peine arrivé, il commanda la gondole, et sortit avec Cavigni pour prendre part aux plaisirs de la soirée. Madame Montoni devint alors et sérieuse et pensive: Emilie, que tout enchantait, s'efforça de l'égayer; mais la réflexion chez madame Montoni ne subjuguait ni le caprice ni l'humeur, et ses réponses en furent tellement remplies, qu'Emilie renonçant au projet de la distraire, alla se placer à la

fenêtre pour jouir elle-même d'un spectacle si nouveau et si charmant.

Le premier objet qui attira son attention fut un groupe de danseurs que menaient une guitare et d'autres instruments. La fille qui tenait la guitare, et celle qui frappait le tambourin, dansaient elles-mêmes avec beaucoup de légèreté, de grâce et de gaieté. Après ceux-ci vinrent des masques: les uns étaient en gondoliers, d'autres en ménétriers; ils chantaient en parties, accompagnés de peu d'instruments. Ils s'arrêtèrent à quelque distance du portique, et dans leurs chants Emilie reconnut des vers de l'Arioste; ils chantaient les guerres des Maures contre Charlemagne et les malheurs du paladin Roland. La mesure changea et fit place à la douce mélancolie de Pétrarque; la magie de ses douloureux accents était encore soutenue d'une musique et d'une expression italienne, et le clair de lune mettait le comble à cet enchantement.

Emilie ressentait un profond enthousiasme; ses larmes coulaient en silence, et son imagination la ramenait en France auprès de Valancourt; elle vit avec regret s'éloigner les musiciens, et son attention les suivit jusqu'à ce que toute l'harmonie se fût successivement évanouie dans les airs. Emilie resta plongée dans une tranquillité pensive.

D'autres sons bientôt la rendirent encore attentive: c'était une majestueuse harmonie de cors. Elle observa que les gondoles se rangeaient en file sur les bords du canal; elle releva son voile et s'avança sur le balcon; elle reconnut dans la perspective du canal une espèce de procession qui flottait sur la surface des eaux; à mesure qu'elle approchait, les cors et d'autres instruments se mêlèrent. Bientôt après les déités fabuleuses de la ville semblèrent s'élever des eaux. Neptune, avec Venise son épouse, s'avançait sur la plaine liquide, entouré des tritons et des nymphes de la mer. La bizarre magnificence de ce spectacle semblait avoir subitement réalisé toutes les visions des poëtes; les riantes images dont l'âme d'Emilie se trouvait remplie, s'y conservèrent encore longtemps après que la troupe se fut écoulée.

Après le souper, sa tante veilla longtemps, mais Montoni ne revint pas. Si Emilie avait admiré la magnificence du salon, elle ne fut pas moins surprise en observant l'air nu et dégradé de tous les appartements qu'elle traversa pour gagner sa chambre: elle vit une longue suite de grandes pièces dont le délabrement indiquait assez qu'elles n'étaient pas occupées depuis longtemps: c'étaient, sur quelques murailles, les lambeaux fanés d'une ancienne tapisserie; sur d'autres, quelques peintures à fresque presque enlevées par l'humidité, et dont les couleurs et le dessin étaient presque entièrement effacés. A la fin, elle atteignit sa chambre, spacieuse, élevée, dégarnie comme le reste; elle avait de hautes jalousies sur la mer. Cet appartement lui forma de sombres idées, mais la vue de la mer les dissipa.

CHAPITRE XV.

Montoni et son compagnon n'étaient pas de retour à la maison, quand l'aube du jour rougit les flots: les groupes charmants des danseurs se dispersèrent avec le matin, comme autant d'esprits fantastiques. Montoni avait été occupé ailleurs, son âme était peu susceptible de volupté frivole. Il se plaisait dans le développement des passions énergiques; les difficultés, les tempêtes de la vie qui renversent le bonheur des autres, ranimaient tous les ressorts de son âme, et lui procuraient les seules jouissances dont il fût capable. Sans un extrême intérêt, la vie n'était pour lui qu'un sommeil. Quand un intérêt réel lui manquait, il s'en formait d'artificiels, jusqu'à ce que, l'habitude venant à les dénaturer, ils cessassent d'être fictifs: tel était l'amour du jeu. Il ne s'y était d'abord livré que pour se tirer de l'inaction et de la langueur, et il y avait persisté avec toute l'ardeur d'une passion opiniâtre. C'est à jouer qu'il avait passé la nuit avec Cavigni, dans une société de jeunes gens qui avaient plus d'écus que d'aïeux, et plus de vices encore que d'argent. Montoni méprisait la plupart de ces gens, plutôt pour la faiblesse de leurs talents que pour la bassesse de leurs inclinations; il ne se les associait que pour en faire les instruments de ses desseins. Dans ce nombre, cependant, il s'en trouvait de plus habiles, et Montoni les admettait à son intimité; mais encore conservait-il à leur égard cet air hautain et décidé qui commande la soumission aux esprits lâches ou timides, et qui excite la haine et la fierté des esprits élevés. Il avait donc de nombreux et de mortels ennemis; mais l'ancienneté de leur haine était la preuve de sa puissance; et, comme la puissance était son unique but, il était plus glorieux d'une haine semblable que de toute l'estime qu'on aurait pu lui témoigner. Il dédaignait un sentiment aussi modéré que celui de l'estime, et se serait méprisé lui-même s'il

s'était cru capable de s'en contenter. Dans le petit nombre de ceux qu'il distinguait étaient les signors Bertolini, Orsino et Verezzi. Le premier avait un caractère gai, des passions vives; il était d'une dissipation, d'une extravagance sans bornes; mais d'ailleurs généreux, brave et confiant. Orsino, réservé, hautain, aimait le pouvoir plus que l'ostentation: son naturel était cruel et soupçonneux; il ressentait vivement une injure, et la vengeance ne lui laissait point de repos. Pénétrant, fécond en ressources, patient, constant dans sa persévérance, il savait maîtriser ses traits et ses passions. L'orgueil, la vengeance, l'avarice, étaient presque les seules qu'il connût; peu de considérations avaient le pouvoir de l'arrêter, peu d'obstacles pouvaient éluder la profondeur de ses stratagèmes. Cet homme était surtout le favori de Montoni. Verezzi ne manquait pas de talents; la violence de son imagination le rendait esclave des passions opposées. Il était gai, voluptueux, entreprenant; il n'avait néanmoins ni suite ni vrai courage, et le plus vil égoïsme était l'unique principe de ses actions. Prompt dans ses projets, pétulant dans ses espérances, le premier pressé d'entreprendre et d'abandonner, non-seulement ses plans mais ceux des autres; orgueilleux, impétueux, révolté contre toute espèce de subordination; et ceux pourtant qui connaissaient à fond son caractère et qui savaient diriger ses passions, le menaient comme un enfant. Tels étaient les amis que Montoni introduisit dans sa maison et admit à sa table, dès le lendemain de son arrivée à Venise. Il y avait aussi parmi eux un noble Vénitien, appelé le comte Morano, et une signora Livona, que Montoni présenta à sa femme comme une personne d'un mérite distingué. Elle était venue le matin, pour la féliciter de son arrivée, et on l'avait invitée à dîner.

[Illustration]
Morano.

Madame Montoni reçut de très-mauvaise grâce les compliments des signors. Il suffisait, pour lui déplaire, qu'ils fussent les amis de son époux; elle les haïssait encore, parce qu'elle les accusait d'avoir contribué à le retenir dehors toute la nuit précédente. Enfin elle leur

portait envie, parce que, bien convaincue de son peu d'influence sur Montoni, elle supposait qu'il préférait leur société à la sienne. Le rang du comte Morano lui valut un accueil qu'elle refusait à tout le reste; son maintien, ses manières dédaigneuses, la recherche extravagante de sa parure (elle n'avait pas encore adopté le costume vénitien), contrastaient fortement avec la beauté, la modestie, la douceur, la simplicité de sa nièce. Emilie observait avec plus d'attention que de plaisir la société qui l'entourait: la beauté, néanmoins, les grâces séduisantes de la signora Livona, l'attirèrent involontairement; la douceur de ses accents, son air de complaisance, réveillèrent dans le cœur d'Emilie les affections aimables qui semblaient sommeiller depuis longtemps. Pour profiter de la fraîcheur de la soirée, toute la compagnie s'embarqua dans la gondole de Montoni: le rouge brillant du couchant colorait encore les vagues et s'affaiblissait à l'occident; les dernières teintes semblaient se dégrader avec lenteur, tandis que le bleu foncé de la voûte céleste commençait à briller d'étoiles. Emilie se livrait à des émotions aussi douces qu'elles étaient sérieuses; le calme de la mer sur laquelle elle voguait, les images qui venaient s'y peindre, un nouveau ciel, des étoiles répétées dans les flots, l'esquisse rembrunie des tours et des portiques, le silence enfin de cette heure avancée, qu'interrompaient seulement le battement d'une vague et les sons imparfaits d'une musique éloignée; tout élevait ses pensées. Des larmes s'échappaient de ses yeux; les rayons de la lune, qui prenaient plus de force à mesure que les ombres s'étendaient, jetaient alors sur elle leur éclat argentin. A demi couverte d'un voile noir, sa figure en recevait une inimitable douceur.

Le comte Morano, assis près d'Emilie, et, qui l'avait considérée en silence, prit tout à coup son luth; il en toucha les cordes en chantant d'une voix flatteuse un rondeau plein de mélancolie.

Quand il eut fini, il donna le luth à Emilie. En s'accompagnant sur cet instrument, elle chanta une petite romance, puis une chanson populaire de son pays, avec beaucoup de goût et de simplicité; mais ce chant qu'elle aimait ramena vivement son imagination à des souvenirs affligeants: alors sa voix tremblante expira sur ses lèvres,

et les cordes du luth ne résonnèrent plus sous sa main. Honteuse enfin de l'émotion qui l'avait trahie, elle passa subitement à une chanson si gaie, si légère, que des pas de danse semblaient répondre à toutes les notes. *Bravissimo!* s'écria son auditoire; et l'air fut redemandé. Au milieu des compliments qu'on lui fit, ceux du comte ne furent pas les moins empressés; ils duraient encore quand Emilie passa le luth à la signora Livona, qui s'en servit avec tout le goût italien.

Le comte, Emilie, Cavigni et la signora chantèrent ensuite des *canzonnettes*, accompagnés de deux luths et de quelques autres instruments. Quelquefois les instruments cessaient, et les voix, dans un parfait accord, s'adoucissaient jusqu'au dernier degré; elles se relevaient après une pause: les instruments reprenaient successivement, et le chœur général faisait retentir les airs.

Pendant ce temps, Montoni, las de cette musique, réfléchissait au moyen de se dégager de la partie, pour suivre ceux qui voudraient aller au jeu dans un casin. Il proposa de retourner au rivage: Orsino l'appuya de grand cœur; mais le comte et tous les autres s'y opposèrent avec vivacité.

Montoni méditait de nouveau comment il pourrait se dispenser d'accompagner le comte plus longtemps: les gondoliers d'un bateau vide, et qui revenait à Venise, passèrent à côté du sien. Sans se tourmenter plus longtemps d'une excuse, il saisit l'occasion, et, confiant les dames aux soins de ses amis, il partit avec Orsino. Emilie, pour la première fois, le vit sortir avec regret; elle regardait sa présence comme une protection, sans bien savoir ce qu'elle avait à craindre. Il prit terre à la place Saint-Marc, et courant au casin, il se perdit dans la foule des joueurs.

Le comte avait secrètement fait partir un de ses gens dans le bateau de Montoni: il avait demandé sa gondole et ses musiciens. Emilie, qui ne savait rien de ses projets, entendit les joyeuses chansons des gondoliers qui s'approchaient, et qui, placés au bord de leur bateau, troublaient avec leurs rames les flots d'argent où se peignait la lune: bientôt elle distingua le son des instruments, une

symphonie bruyante partit; à l'instant même les bateaux se rencontrèrent, les gondoliers les unirent; le comte alors expliqua tout, et l'on passa dans sa gondole, que décoraient des ornements du meilleur goût.

Pendant qu'on partageait une collation de fruits et de glaces, les musiciens dans l'autre barque faisaient entendre une mélodie charmante; le comte, assis près d'Emilie, n'était occupé que d'elle, et lui prodiguait d'une belle voix, mais passionnée, des compliments dont le sens n'était pas douteux; pour les éviter, elle entretenait la signora Livona, et prenait avec le comte une réserve imposante, mais trop douce pour contenir ses empressements. Il ne pouvait voir, entendre qu'Emilie; il ne pouvait parler qu'à elle. Cavigni l'observait avec humeur, Emilie avec embarras: elle ne désirait rien tant que de retourner à Venise.

Ils prirent terre à la place Saint-Marc; la beauté de la nuit détermina madame Montoni à agréer les propositions du comte de parcourir la promenade avant que d'aller souper à son casin avec le reste de la société. Si quelque chose avait pu dissiper les tourments d'Emilie, c'était la nouveauté de tout ce qui l'entourait, les ornements des palais et le tumulte des mascarades.

Enfin ils se rendirent au casin; il était orné dans le meilleur goût, un souper splendide y était préparé: mais ici la réserve d'Emilie fit comprendre au comte combien la faveur de madame Montoni lui était nécessaire: la condescendance qu'elle lui avait déjà montrée l'empêchait de juger l'entreprise bien difficile; il reporta donc sur la tante une partie de ses attentions pour Emilie. Madame Montoni fut tellement flattée de cette distinction, qu'elle ne put en dissimuler sa joie; avant la fin de la soirée, le comte avait toute son estime. S'adressait-il à madame Montoni? son visage morose s'épanouissait, elle souriait à toutes ses paroles, agréait toutes ses propositions; il l'invita avec la société à prendre le café dans sa loge, à l'opéra, le jour suivant: Emilie entendit qu'elle acceptait, et ne fut plus occupée que de trouver une excuse qui l'en dispensât.

Il était tard avant que la gondole fût demandée: la surprise d'Emilie fut extrême quand, à la sortie du casin, elle vit le soleil s'élever des flots adriatiques, et la place Saint-Marc encore remplie de monde. Le sommeil depuis longtemps appesantissait ses yeux, la fraîcheur du vent de mer la ranima, et elle aurait même quitté la place avec regret, sans la présence du comte, qui voulut absolument escorter les dames jusque chez elles. Là, elles apprirent que Montoni n'était point encore rentré: sa femme rentra dans son appartement, et délivra Emilie de l'ennui de sa compagnie.

Montoni revint tard, il était en fureur; il avait fait une perte considérable; avant de se coucher, il voulut entretenir particulièrement Cavigni, et l'air de ce dernier fit assez voir le jour suivant que le sujet de la conférence lui avait été peu agréable.

Madame Montoni, qui tout le jour avait gardé le silence du mécontentement, reçut vers le soir quelques Vénitiennes dont les douces manières avaient enchanté Emilie. Ces dames avaient un grand air d'aisance, de bienveillance avec les étrangers; il semblait qu'elles les connussent depuis longtemps; leur conversation était tour à tour tendre, sentimentale, sémillante. Madame Montoni même, qui n'avait aucun attrait pour ce genre d'entretien, et dont la sécheresse et l'égoïsme contrastaient souvent à l'excès avec leur extrême politesse, madame Montoni ne put être insensible à leurs charmes.

Cavigni rejoignit les dames dans la soirée. Montoni avait d'autres engagements. Elles s'embarquèrent dans la gondole pour se rendre à la place Saint-Marc, où l'affluence était aussi considérable que la veille.

Après une courte promenade, on s'assit à la porte d'un casin; et pendant que Cavigni se faisait apporter du café et des glaces, le comte Morano arriva. Il aborda Emilie avec un air d'impatience et de plaisir, qui, joint à ses attentions continuelles de la veille, l'obligèrent à le recevoir avec la plus timide réserve.

Il était près de minuit lorsqu'on se rendit à l'opéra. Emilie, en y entrant, se rappela tout ce qu'elle venait de quitter, et fut moins

éblouie. Toute la splendeur de l'art lui paraissait au-dessous du sublime de la nature. Son cœur n'était pas ému; des larmes d'admiration ne s'échappèrent pas de ses yeux comme à la vue d'un océan immense et de la grandeur des cieux, au son des vagues tumultueuses, aux accords d'une musique enivrante. De tels souvenirs devaient rendre insipide la scène usée qui s'offrait à ses regards.

Plusieurs semaines s'écoulèrent dans le cours des visites ordinaires. Emilie s'amusait à considérer un théâtre et des mœurs aussi opposées à ceux de la France; mais le comte Morano s'y trouvait trop fréquemment pour sa tranquillité. Ses grâces, sa figure, ses agréments, qui faisaient l'admiration générale, eussent peut-être attiré aussi celle d'Emilie, si son cœur n'eût été rempli de Valancourt. Peut-être encore eût-il fallu qu'il eût mis plus de modération dans ses poursuites. Quelques traits de son caractère qu'il découvrit dans sa persécution, indisposèrent Emilie sur tout le reste, et la prévinrent contre ses meilleures qualités.

Bientôt après son arrivée à Venise, Montoni reçut un paquet de M. Quesnel. Il annonçait la mort de l'oncle de sa femme, à sa maison de la Brenta, et le projet qu'il avait formé de venir promptement prendre possession de cette maison et des autres biens qui devenaient son partage. Cet oncle était frère de la mère de madame Quesnel. Montoni lui était parent du côté de son père; et quoiqu'il n'eût rien à prétendre sur cette riche succession, il ne put cacher toute l'envie que cette nouvelle excitait dans son cœur.

Emilie avait observé que, depuis son départ de France, Montoni n'avait pas même conservé d'égards pour sa tante: d'abord, il l'avait négligée; maintenant, il ne lui montrait que de l'éloignement et de l'humeur. Elle n'avait jamais supposé que les défauts de sa tante eussent échappé au discernement de Montoni, et que son esprit et sa figure eussent mérité son attention. La surprise que lui causa ce mariage avait été extrême; mais le choix étant fait, elle n'imaginait pas comment il pouvait aussi ouvertement lui témoigner son mépris. Montoni, attiré par l'apparente richesse de madame Chéron, se trouva singulièrement déchu de ses espérances. Séduit par les

ruses qu'elle avait mises en œuvre tant qu'elle l'avait cru nécessaire, il s'était vu duper dans une affaire où lui-même il avait voulu tromper. Il avait été joué par les finesses d'une femme dont il estimait fort peu l'intelligence, et se trouvait avoir sacrifié son orgueil et sa liberté, sans se préserver de la ruine désastreuse suspendue sur sa tête. Madame Montoni avait placé sur elle-même la plus grande partie de sa fortune. Montoni s'était emparé du reste; et quoique la somme qu'il en avait réalisée fût inférieure à son attente comme à ses besoins, il avait emporté cet argent à Venise, pour en imposer au public et tenter la fortune par un dernier effort.

Les ouvertures qu'on avait faites à Valancourt sur le caractère et la position de Montoni, n'étaient que trop exactes. C'était au temps, c'était aux occasions à dévoiler le mystère.

Madame Montoni n'était pas de caractère à souffrir une injure avec douceur, encore moins à la ressentir avec dignité. Son orgueil exaspéré se déployait avec toute la violence, toute l'aigreur d'un esprit étroit ou tout au moins fort mal réglé. Elle ne voulait pas même reconnaître que sa duplicité avait en quelque sorte provoqué un pareil mépris. Elle persista à croire qu'elle seule était à plaindre, et que Montoni était seul à blâmer. Peu capable de saisir quelque idée morale d'obligation, elle n'en concevait la force que lorsqu'on les violait à son égard. Sa vanité souffrait déjà cruellement du mépris ouvert de son époux; il lui restait à souffrir davantage en découvrant l'état de ses biens. Le désordre de sa maison apprenait une partie de la vérité aux personnes sans passion; mais celles qui voulaient très-décidément ne croire que selon leurs désirs, étaient tout à fait aveuglées. Madame Montoni ne se croyait guère moins qu'une princesse, étant souveraine d'un palais à Venise et d'un château dans l'Apennin. Quelquefois Montoni parlait d'aller pour quelques semaines à son château d'Udolphe. Il voulait en examiner l'état et y recevoir ses revenus. Il paraissait que depuis deux ans il n'en avait pas approché, et que le château était abandonné aux soins d'un ancien domestique, que Montoni appelait son intendant.

Emilie entendait parler de ce voyage avec plaisir; il lui promettait des idées nouvelles et quelque intervalle aux assiduités de Morano.

D'ailleurs, à la campagne, elle aurait plus de loisir pour s'occuper de Valancourt, pour se livrer à la mélancolie en se peignant son image, pour se retracer les environs de la vallée que sanctifiait la mémoire de ses parents. Ces tableaux qu'elle se faisait étaient plus doux à son cœur que toute la magnificence des assemblées.

Le comte Morano ne s'en tint pas longtemps au langage muet de l'empressement. Il déclara sa passion à Emilie, et fit ses propositions à Montoni, qui les agréa en dépit des refus d'Emilie. Encouragé par Montoni, et surtout par une aveugle vanité, le comte ne désespéra point de son succès. Emilie fut surprise et vivement offensée de sa persévérance.

Morano passait presque tout son temps chez Montoni; il y dînait habituellement, et il suivait partout madame Montoni et Emilie.

Une seconde lettre de M. Quesnel annonça son arrivée et celle de sa femme à Miarenti: elle contenait quelques détails sur le heureux hasard qui le conduisait en Italie, et finissait par une pressante invitation pour Montoni, son épouse et sa nièce, de le visiter dans sa nouvelle possession.

Emilie reçut, à peu près dans le même temps, une lettre bien plus intéressante, et qui, pour quelque temps, adoucit l'amertume de son cœur. Valancourt espérant qu'elle pouvait être encore à Venise, avait hasardé une lettre par la poste: il lui parlait de son amour, de ses inquiétudes et de sa constance. Il avait langui à Toulouse encore quelque temps après son départ; il y avait goûté le plaisir d'errer dans tous les lieux où elle avait eu l'habitude de se trouver; il en était parti pour se rendre au château de son frère, dans le voisinage de la vallée. Il ajoutait: «Si mon service et mon devoir ne m'obligeaient pas à rejoindre mon régiment, je ne sais pas quand j'aurais assez de courage pour m'éloigner d'un lieu que votre souvenir me rend si cher. Le voisinage de la vallée est le seul motif qui m'ait retenu si longtemps à Estuvière.»

Dans une autre partie de la lettre, il écrivait: «Vous devez voir que ma lettre est datée de plusieurs jours différents. Regardez ces

premières lignes, et vous verrez que je les écrivis bientôt après votre départ de France.

«Je viens d'apprendre une circonstance qui détruit à la fois toutes mes illusions. Elle me résigne à la nécessité de rejoindre mon régiment. Je ne puis plus errer sous ces ombrages chéris où je vous trouvais en pensée. La vallée est louée. J'ai lieu de croire que c'est à votre insu, d'après ce que Thérèse m'a dit ce matin, et c'est pour cela que je vous en parle. Elle fondait en larmes en me racontant qu'elle allait quitter le service de sa chère maîtresse et le château où elle avait passé tant d'années heureuses: et tout ceci, ajoutait-elle, sans une lettre de mademoiselle qui m'en adoucisse la douleur. C'est l'ouvrage de M. Quesnel; et j'ose dire qu'elle ignore elle-même tout ce qui va se passer ici.

«Thérèse m'apprit qu'elle avait reçu une lettre de lui. Il lui annonçait que le château était loué; qu'on n'avait plus besoin de ses services, et qu'elle eût à déloger dans la semaine où elle recevrait cette nouvelle.»

Cette lettre fit verser bien des larmes à Emilie, mais des larmes de tendresse et de satisfaction, en apprenant que Valancourt se portait bien, et que l'absence ni le temps n'avaient effacé son image. Cette lettre était remplie de choses qui la touchèrent. Avec quelle sensibilité Valancourt racontait ses visites à la vallée, rendait compte des émotions délicates que ce lieu réveillait en lui! Elle eut bien de la peine à se distraire de Valancourt. Quant à l'avis qu'il lui donnait sur la vallée, elle était surprise et blessée que M. Quesnel eut loué son habitation sans daigner même la consulter. Ce procédé montrait assez à quel point il croyait son autorité absolue, et ses pouvoirs illimités dans le maniement de ses affaires.

Emilie pleurait amèrement en faisant ces réflexions. Elle chercha ce qu'elle pouvait faire pour Thérèse, comment elle s'expliquerait à ce sujet avec M. Quesnel. Elle craignait beaucoup que son âme glacée ne sentît rien. Elle voulut s'informer si, dans ses lettres à Montoni, M. Quesnel faisait mention de ses affaires, et bientôt Montoni lui en fournit l'occasion: il la fit prier de passer dans son

cabinet. Elle ne doutait pas qu'il n'eût à lui communiquer la partie de la lettre de M. Quesnel, relative à son opération de la vallée; elle s'y rendit promptement. Il était seul.

J'écrivais à M. Quesnel, lui dit-il quand elle parut; c'est une réponse à la lettre que j'en ai reçue dernièrement. Je désirais vous entretenir sur un article de cette lettre.

—Je désirais aussi, monsieur, vous entretenir à ce sujet, répondit Emilie.

—C'est une chose très-intéressante pour vous, reprit Montoni; vous la voyez, sans doute, sous le même rapport que moi; car on ne peut l'envisager sous aucun autre: vous conviendrez que toute objection fondée sur *le sentiment*, comme on l'appelle, doit céder à des considérations d'un avantage plus solide.

—En accordant ceci, dit Emilie modestement, il me semble que les considérations d'humanité doivent entrer aussi dans le calcul; mais je crains qu'il ne soit trop tard pour délibérer sur ce plan, et je regrette qu'il ne soit plus en mon pouvoir de le rejeter.

—Il est trop tard, dit Montoni; mais je suis bien aise de voir que vous vous soumettez à la raison et à la nécessité, sans vous livrer à des plaintes inutiles. J'applaudis singulièrement à cette conduite; elle annonce une force d'âme dont votre sexe est rarement capable. Quand vous aurez quelques années de plus, vous reconnaîtrez le service que vos amis vous rendent en vous retirant des romanesques illusions du *sentiment*; vous les regarderez comme des lisières d'enfance qu'il faudrait briser en sortant de nourrice. Je n'ai pas fermé ma lettre, et vous pouvez y ajouter quelques lignes pour informer votre oncle de votre consentement: vous le verrez bientôt. Mon intention est de vous mener à Miarenti sous peu de jours avec madame Montoni; vous pourrez causer de cette affaire.

Emilie écrivit sur le dos du papier les lignes suivantes:

«Il est à présent inutile, monsieur, de vous présenter des observations sur l'objet dont le signor Montoni m'apprend qu'il vous écrit. J'aurais pu désirer qu'on eût conclu l'affaire moins

précipitamment; cela m'aurait donné du temps pour vaincre ce que le signor appelle des *préjugés*, et dont le poids accable mon cœur. Puisque la chose est faite, je m'y soumets; mais, malgré ma soumission, j'ai bien des choses à dire sur d'autres points relatifs au même sujet, et je les réserve pour le moment où j'aurai l'honneur de vous voir. Je vous prie, monsieur, en attendant, de vouloir bien prendre soin de la pauvre Thérèse, en considération, monsieur, de votre nièce affectionnée

«Emilie Saint-Aubert.»

Montoni sourit ironiquement à ce qu'avait écrit Emilie, mais il ne lui fit aucune objection. Elle se retira dans son appartement, et commença une lettre pour Valancourt; elle y rapportait les particularités de son voyage et son arrivée à Venise. Elle y décrivait les scènes les plus frappantes de son passage des Alpes, ses émotions à la première vue de l'Italie, les mœurs et le caractère du peuple qui l'entourait, et quelques détails sur la conduite de Montoni. Elle évita de nommer le comte Morano; elle parla bien moins encore de la déclaration qu'il avait faite; elle savait combien le véritable amour est prompt à s'effrayer.

Le jour suivant, le comte dîna chez Montoni; il était d'une rare gaieté. Emilie remarqua, dans ses manières avec elle, un air de confiance et de joie qu'il n'avait jamais eu: elle s'efforça de le réprimer en redoublant sa froideur habituelle, mais elle n'y réussit pas. Il parut épier l'occasion de l'entretenir sans témoins; mais Emilie lui répliqua toujours qu'elle ne voulait rien entendre de ce qu'il ne voulait pas dire tout haut.

Sur le soir, madame Montoni et sa société allèrent se promener sur la mer; le comte en conduisant Emilie à son *zendaletto*, porta sa main jusqu'à ses lèvres, et la remercia de la condescendance qu'elle avait daigné lui montrer. Emilie, surprise et mécontente, se hâta de retirer sa main, et crut qu'il plaisantait. Mais, quand au bas de la terrasse elle vit à la livrée que c'était le *zendaletto* du comte, et que le reste de la société, s'étant arrêté dans les gondoles, était au moment de partir, elle résolut de ne point souffrir un entretien

particulier, elle lui donna le bonsoir et retourna vers le portique. Le comte la suivit, priant et suppliant Montoni, qui parut et fit trêve aux sollicitations. Il prit Emilie par la main, et la mena au *zendaletto*; Emilie priait tout bas Montoni de considérer l'inconvenance de cette démarche.

—Ce caprice est intolérable, dit-il, et je n'y céderai point. Je ne vois ici nulle inconvenance.

De ce moment, l'éloignement d'Emilie pour le comte devint une sorte d'horreur; l'audace inconcevable avec laquelle il continuait de la poursuivre en dépit de son refus, l'indifférence qu'il témoignait pour son opinion particulière, tant que Montoni favoriserait ses prétentions, tout se réunissait pour augmenter l'excessive répugnance qu'elle n'avait jamais cessé de ressentir pour lui. Elle fut pourtant un peu moins mécontente en apprenant que Montoni serait de la partie. Il se mit d'un côté, Morano se plaça de l'autre; on ne dit pas un mot pendant que les gondoliers préparaient leurs rames. Emilie frémissait de l'entretien qui suivrait ce silence; elle eut enfin assez de courage pour le rompre par quelques paroles oiseuses, à dessein de prévenir les beaux discours de l'un et les reproches de l'autre.

—J'étais impatient, lui dit le comte, de vous exprimer la reconnaissance que j'ai de vos bontés; mais je dois aussi des remercîments au signor Montoni, qui m'a procuré l'occasion que je désirais si vivement.

Emilie regarda le comte avec un mélange de surprise et de mécontentement.

—Quoi donc! continua-t-il, voudriez-vous diminuer le charme de ce moment délicieux? Pourquoi me rejeter dans les perplexités du doute, et démentir, par vos regards, la faveur de vos dernières déclarations? Vous ne pouvez douter de ma sincérité, de toute l'ardeur de ma passion. Il est inutile, charmante Emilie, sans doute il est bien inutile que vous cherchiez plus longtemps à déguiser vos sentiments.

—Si je les avais jamais déguisés, monsieur, reprit Emilie après avoir recueilli ses esprits, sans doute il serait inutile de dissimuler plus longtemps. J'avais espéré que vous m'épargneriez la nécessité de les déclarer encore; mais puisque vous m'y forcez, entendez-moi protester, et pour la dernière fois, que votre persévérance vous prive même de l'estime dont j'étais disposée à vous croire digne.

—Pour le coup, s'écria Montoni, cela passe mon attente; j'avais reconnu des caprices dans les femmes, mais... Observez, mademoiselle Emilie, que si le comte est votre amant, moi je ne le suis point, et je ne servirai point de jouet à vos capricieuses incertitudes. On vous propose une alliance dont toute famille se trouverait honorée: la vôtre n'est pas noble, souvenez-vous-en; vous avez résisté longtemps à mes remontrances, mon honneur est maintenant engagé; je n'entends pas souffrir qu'on y porte atteinte. Vous persisterez, s'il vous plaît, dans la déclaration que vous m'avez chargé de faire au comte.

—Il faut certainement que vous soyez dans l'erreur, monsieur, dit Emilie; mes réponses sur ce sujet ont été constamment les mêmes; il est indigne de vous de m'accuser de caprices. Si vous avez consenti, monsieur, à vous charger de mes réponses, c'est un honneur que je ne sollicitais pas: j'ai déclaré moi-même au comte Morano ainsi qu'à vous, monsieur, que jamais je n'accepterais l'honneur qu'il veut bien me faire, et je le répète.

Le comte regardait Montoni d'un air de surprise: le maintien de celui-ci montrait aussi de la surprise, mais une surprise mêlée d'indignation.—Il y a ici autant d'audace que de caprice, dit-il enfin. Nierez-vous vos propres mots, madame?

—Une telle question ne mérite point de réponse, monsieur, reprit Emilie en rougissant: vous vous la rappellerez, et vous vous repentirez de l'avoir faite.

—Répondez catégoriquement, répliqua Montoni, dont la voix s'élevait avec une nouvelle véhémence. Voulez-vous nier vos propres mots? voulez-vous nier que tout à l'heure vous avez

reconnu qu'il était trop tard pour échapper à vos engagements; que vous avez accepté la main du comte? voulez-vous le nier?

—Je nierai tout cela, parce qu'aucun mot de ma bouche n'a jamais rien exprimé de semblable.

—Nierez-vous, ce que vous avez écrit à M. Quesnel, votre oncle? Si vous le faites, votre écriture portera témoignage contre vous. Qu'avez-vous à dire maintenant? continua Montoni, se prévalant du silence et de la confusion d'Emilie.

—Je m'aperçois, monsieur, que vous êtes dans une grande erreur, et que j'ai moi-même été trompée.

—Plus de duplicité, je vous en prie. Soyez franche et sincère, si cela se peut.

—Je l'ai toujours été, monsieur, et je n'ai sûrement aucun mérite à cela. Je n'ai rien à dissimuler.

—Qu'est-ce donc que cela? s'écria Morano avec émotion.

—Suspendez votre jugement, comte, répliqua Montoni; les idées d'une femme sont impénétrables. A présent, madame, venons à l'explication...

—Excusez-moi, monsieur, si je suspends cette explication jusqu'au moment où vous paraîtrez plus disposé à la confiance; tout ce que je dirais en ce moment ne servirait qu'à m'exposer à l'insulte.

—Une explication, je vous prie, dit Morano.

—Parlez, reprit Montoni, je donne toute confiance. Ecoutons.

—Souffrez que je vous conduise à un éclaircissement en vous faisant une question.

—Mille, si cela vous plaît, dit Montoni dédaigneusement.

—Quel était le sujet de votre lettre à M. Quesnel?

—Eh! que pouvait-il être? L'offre honorable du comte Morano.

—Alors, monsieur, nous nous sommes tous les deux trompés étrangement.

—Nous nous sommes aussi mépris, je le suppose, dit Montoni, dans la conversation qui précéda la lettre. Je dois vous rendre justice; vous êtes ingénieuse à faire naître un malentendu.

Emilie tâchait de retenir ses larmes et de répondre avec fermeté. —Permettez-moi, monsieur, de m'expliquer entièrement, ou de garder un silence absolu.

—Montoni, s'écria le comte, laissez-moi plaider ma propre cause; il est évident que vous n'y pouvez rien.

—Toute conversation sur ce sujet, monsieur, dit Emilie, est au moins inutile; si vous voulez m'obliger, ne la prolongez pas.

—Il est impossible, madame, que j'étouffe une passion qui fait le charme et le tourment de ma vie. Je vous aimerai toujours, je vous poursuivrai avec une ardeur infatigable; quand vous serez convaincue et de la force et de la constance de ma passion, votre cœur se fléchira à la pitié, et peut-être au repentir.

Un rayon de lune, qui tomba sur la physionomie de Morano, découvrit le trouble et les agitations de son âme.

—C'en est trop, s'écria soudain le comte. Signor Montoni, vous m'abusez, et c'est à vous que je demande explication.

—A moi, monsieur? Vous l'aurez, murmura Montoni.

—Vous m'avez trompé, continua Morano, et vous voulez punir l'innocence du mauvais succès de vos projets.

Montoni sourit dédaigneusement. Emilie, épouvantée des suites que cette dispute pouvait avoir, ne put garder le silence plus longtemps. Elle expliqua le sujet de la méprise; elle déclara qu'elle n'avait entendu consulter Montoni que sur la location de la vallée. Elle conclut en le priant d'écrire sur-le-champ à M. Quesnel, et de réparer cette erreur.

Le comte Morano se contenait à peine; néanmoins, tandis qu'elle parlait, l'attention de l'un et de l'autre était captivée par ses discours; et son effroi à peu près calmé, Montoni pria le comte d'ordonner

qu'on revînt à Venise, et lui promit alors un entretien particulier. Morano se rendit à sa demande.

Emilie, consolée par la perspective de quelque repos, employa ses soins conciliants à prévenir toute explosion entre deux personnes qui venaient de la persécuter, et même de l'insulter sans ménagement.

Elle reprit un peu ses esprits quand elle entendit encore une fois les chansons et les rires qui résonnaient sur le grand canal. Le *zendaletto* s'arrêta sous la maison de Montoni; le comte conduisit Emilie dans une salle où Montoni la prit par le bras, et lui dit quelque chose à voix basse. Morano baisa la main qu'il tenait, nonobstant l'effort d'Emilie pour la dégager des siennes; il lui souhaita le bonsoir avec un accent et un regard dont l'expression n'était pas douteuse, et retourna au *zendaletto*, accompagné de Montoni.

Emilie, dans son appartement, considéra avec une extrême inquiétude la conduite injuste et tyrannique de Montoni, la persévérance impudente de Morano, et sa triste situation à elle-même, loin de ses amis et de sa patrie. Elle regardait en vain Valancourt comme son protecteur; il était retenu loin d'elle par son service; mais c'était au moins une consolation de savoir qu'il existait dans le monde une personne qui partageait ses peines, et dont les vœux ne tendaient qu'à l'en délivrer. Elle résolut néanmoins de ne pas lui causer une douleur inutile, en lui disant pourquoi elle regrettait d'avoir rejeté le jugement qu'il portait sur Montoni. Ce regret n'allait pourtant pas jusqu'à la faire repentir d'avoir écouté le désintéressement et la délicatesse, et d'avoir refusé la proposition d'un mariage clandestin. Elle fondait quelque espoir sur sa prochaine entrevue avec son oncle. Elle était décidée à lui peindre sa détresse, et à le prier de permettre qu'elle l'accompagnât, lui et madame Quesnel, à leur retour en France. Elle se souvint tout à coup que la vallée, sa demeure chérie, son unique asile, ne serait plus à elle de longtemps. Ses larmes coulèrent abondamment: elle craignit de trouver peu de pitié dans un homme comme M. Quesnel, qui disposait de sa propriété sans daigner même la consulter, et congédiait une servante âgée et fidèle, qu'il laissait sans ressource

et sans asile. Mais quoiqu'il fût certain qu'elle n'avait plus de maison en France, et qu'elle s'y connût peu d'amis, elle voulait y retourner, et se dérober, s'il lui était possible, à la domination de Montoni; sa tyrannie envers elle, sa dureté envers les autres, lui paraissaient insupportables. Elle n'avait pas le désir d'habiter avec son oncle M. Quesnel. La conduite de celui-ci, à l'égard de son père et d'elle-même, suffisait bien pour la convaincre qu'elle ne ferait que changer d'oppresseurs.

La conduite de Montoni, dans sa lettre à M. Quesnel, lui paraissait singulièrement suspecte. Il pouvait, dans le principe, avoir été trompé; mais elle craignait qu'il ne persistât volontairement dans son erreur pour l'intimider, la plier à ses désirs, et la forcer d'épouser le comte. Que cela fût ou non, elle n'en était pas moins empressée de s'expliquer avec M. Quesnel: elle considérait sa prochaine visite avec un mélange d'impatience, d'espérance et de crainte.

Le jour suivant, madame Montoni, seule avec Emilie, parla du comte Morano. Elle parut surprise que, la veille, elle n'eût pas joint les autres gondoles, et qu'elle eût repris si brusquement la route de Venise. Emilie raconta tout ce qui s'était passé; elle exprima son chagrin de la méprise arrivée entre elle et Montoni, et pria sa tante d'interposer ses bons offices pour qu'il donnât enfin au comte un refus décisif et formel; mais elle s'aperçut bientôt que madame Montoni n'ignorait pas le dernier entretien, quand elle avait commencé celui-ci.

—Je n'ai pas la prétention, ma nièce, de rien comprendre à ce fatras de beaux sentiments; vous en avez la gloire à vous toute seule: mais je voudrais vous enseigner un peu de bon sens, et ne pas vous voir la merveilleuse sagesse de mépriser votre bonheur.

—Cela ne serait plus sagesse, mais folie, dit Emilie: la sagesse n'a pas de plus belle perspective que celle d'arriver au bonheur. Vous accorderez, madame, que nos idées peuvent différer quant au bonheur. Je ne doute pas que vous ne désiriez le mien; mais je crains que vous ne vous trompiez dans les moyens de me le procurer.

—Je ne me vante point, ma nièce, d'une éducation aussi savante que celle qu'il a plu à votre père de vous donner. Je ne me pique point de comprendre ces belles dissertations sur le bonheur: je me contente du sens commun. Il eût été fort heureux, pour votre père et pour vous, qu'il fût entré pour quelque chose dans ses recherches.

Emilie, vivement offensée de pareilles réflexions sur la mémoire de son père, méprisa ce discours, comme il méritait de l'être.

Durant le peu de jours qui s'écoulèrent entre cette conversation et le départ pour Miarenti, Montoni n'adressa pas une seule fois la parole à Emilie: ses regards exprimaient son ressentiment; mais Emilie s'étonnait beaucoup qu'il pût s'abstenir d'en renouveler le sujet. Elle fut encore plus surprise de voir que, pendant les trois jours, le comte ne parût pas, et que Montoni ne prononçât pas même son nom. Plusieurs conjectures s'élevèrent dans son esprit: elle craignait quelquefois que la querelle ne se fût renouvelée et ne fût devenue fatale au comte; quelquefois elle penchait à espérer que la lassitude et le dégoût avaient suivi la fermeté de son refus, et que ses projets étaient abandonnés. Enfin elle se figurait encore que le comte recourait au stratagème, suspendait ses visites, obtenait de Montoni qu'il ne le nommât pas, dans l'espoir que la reconnaissance et la générosité feraient tout sur elle, et détermineraient un consentement qu'il n'attendait plus de l'amour.

Elle passait le temps dans ces vaines conjectures, cédant tour à tour à l'espérance et à la crainte: Montoni se mit en route pour Miarenti, et ce jour, comme les précédents, s'écoula sans voir le comte, et sans entendre parler de lui.

Montoni s'étant décidé à ne point quitter Venise avant le soir, pour éviter les chaleurs et jouir du frais de la nuit, on s'embarqua pour gagner la Brenta une heure avant le soleil couché. Emilie, assise seule près de la poupe, contemplait en silence les objets qui fuyaient à mesure que la barque avançait: elle voyait les palais disparaître peu à peu confondus avec les flots; bientôt les étoiles succédèrent aux derniers rayons du soleil couchant; une nuit tranquille et fraîche vint l'inviter à de douces rêveries, qui n'étaient troublées que par le bruit momentané des rames et le faible murmure des eaux.

Cependant on arrive à l'embouchure de la Brenta; des chevaux sont attelés à la barque et la font remonter rapidement entre deux rives, qu'ornaient à l'envie des bois élevés, des jardins voluptueux, de riches palais et des bosquets parfumés de myrtes et d'orangers.

Emilie, rappelée à de tendres souvenirs, songea alors aux belles soirées qu'elle avait passées à la vallée; elle se souvint de toutes celles que, près de Toulouse, elle avait passées avec Valancourt, dans les jardins de sa tante.

Perdue dans ses tristes rêveries, et répandant souvent des larmes, Emilie fut appelée par Montoni: elle le suivit dans la cabane; des rafraîchissements y étaient disposés, et sa tante s'y trouvait seule. La physionomie de madame Montoni était enflammée d'une colère, dont la cause semblait être une conversation qu'elle venait d'avoir avec son époux; Montoni la regardait avec un air de courroux et de mépris, et tous deux quelque temps gardèrent le silence. Montoni parla à Emilie de Quesnel:—Vous ne comptez pas, j'espère, persister à soutenir que vous ignoriez le sujet de ma lettre.

—Depuis votre silence j'avais espéré, monsieur, qu'il n'était plus nécessaire d'insister, et que vous aviez reconnu votre erreur.

—Vous aviez espéré l'impossible, s'écria Montoni: il eût été aussi raisonnable à moi d'attendre de votre sexe une conduite conséquente et de la franchise, qu'à vous d'imaginer que vous pourriez me convaincre d'erreur.

Emilie rougit et garda le silence: elle aperçut alors trop clairement qu'elle avait en effet espéré l'impossible, et que là où il n'avait point existé d'erreur, on ne pouvait amener la conviction; il était évident que la conduite de Montoni n'avait point été l'effet d'une méprise, mais celui d'un dessein concerté.

Impatiente d'échapper à une conversation aussi affligeante qu'humiliante pour elle, Emilie retourna sur le tillac, et reprit sa place près de la poupe, sans redouter le froid. Il ne s'élevait aucune vapeur des eaux, et l'air était sec et tranquille. Là du moins la bonté de la nature lui accorda le repos que Montoni lui refusait.

Lorsque, éveillée par la voix d'un des guides ou par quelque mouvement dans la barque, elle retombait dans ses réflexions, elle songeait d'avance à la réception que lui feraient M. et madame Quesnel, et ce qu'elle dirait au sujet de la vallée. Puis elle tâchait de détourner son esprit d'un sujet aussi fatigant, en s'amusant à distinguer les détails du beau pays qu'on apercevait au clair de lune. Pendant que son imagination s'égarait ainsi, elle découvrit un bâtiment qui s'élevait au-dessus des arbres. A mesure que la barque s'avançait, elle entendait des voix; bientôt elle distingua le portique élevé d'une belle maison ombragée de pins et de sycomores. Elle la reconnut pour la maison même qu'on lui avait montrée comme la propriété du parent de madame Quesnel.

La barque s'arrêta près d'un escalier de marbre qui conduisait à terre. Les arcades du portique étaient illuminées. Montoni envoya un de ses gens, et débarqua avec sa famille. Ils trouvèrent M. et madame Quesnel au milieu de quelques amis, assis sur des sophas, sous le portique, jouissant du frais de la nuit, mangeant des fruits et des glaces, tandis que plusieurs domestiques, à quelque distance, formaient une jolie sérénade. Emilie était accoutumée aux mœurs

des pays chauds, et ne fut point surprise de trouver M. et madame Quesnel sous leur portique, à deux heures après minuit.

Après les compliments d'usage, la compagnie se plaça sous le portique, et d'une salle voisine où était étalée une profusion de mets, de nombreux serviteurs apportèrent des rafraîchissements.

M. Quesnel entretint particulièrement Montoni de ses propres affaires avec son ton ordinaire d'importance. Il vanta ses nouvelles acquisitions, et plaignit avec affectation Montoni de quelques pertes récentes que celui-ci avait essuyées. Ce dernier, dont l'orgueil était du moins capable de mépriser une telle ostentation, découvrait aisément, sous une feinte compassion, la véritable malignité de Quesnel. Il l'écouta avec un dédaigneux silence; mais quand il eut nommé sa nièce, ils se levèrent tous les deux et se promenèrent dans les jardins.

Emilie cependant se rapprocha de madame Quesnel, qui parlait de la France. Le nom même de sa patrie lui était cher. Elle trouvait du plaisir à considérer une personne qui en sortait. Ce pays d'ailleurs était habité par Valancourt. Elle écoutait madame Quesnel dans le bien faible espoir que peut-être elle pourrait le nommer. Madame Quesnel qui, pendant son séjour en France, parlait avec extase de l'Italie, ne parlait en Italie que des délices de la France, et s'efforçait d'exciter l'étonnement et l'envie en racontant toutes les belles choses qu'elle avait eu le bonheur d'y voir.

Emilie attendit en vain le nom de Valancourt. Madame Montoni parla à son tour des charmes de Venise, et du plaisir qu'elle se promettait en visitant le château de Montoni dans l'Apennin. Ce dernier point n'était mis en avant que par vanité. Emilie savait bien que sa tante prisait peu les grandeurs solitaires, et celles surtout que présentait le château d'Udolphe. La conversation continua; on se chagrina mutuellement autant que la politesse pouvait le permettre, par une réciproque ostentation. Couchés sur des sophas sous un élégant portique, environnés des prodiges de la nature et de l'art, des êtres sensibles eussent éprouvé des mouvements de

bienveillance, d'heureuses dispositions, et eussent cédé avec transport à toutes les douceurs de ces enchantements.

Bientôt après le jour parut: le soleil se leva, et permit aux yeux surpris de contempler le magnifique spectacle qu'offraient au loin les montagnes couvertes de neige, leurs cimes garnies de vastes forêts, et les riches plaines qui s'étendaient à leurs pieds.

Les paysans qui se rendaient au marché, passaient dans leurs bateaux pour aller jusqu'à Venise, et formaient un tableau nouveau sur la Brenta. Les parasols de toile peinte, que la plupart portaient pour se garantir du soleil, les piles de fruits et de fleurs qu'ils arrangeaient dessous, la parure simple et pittoresque des jeunes filles, tout l'ensemble était aussi riant que remarquable. La rapidité du courant, la vivacité des rames, le chœur de tous ces paysans qui chantaient à l'ombre de leurs voiles, le son de quelqu'instrument champêtre touché par quelque jeune fille auprès de sa rustique cargaison, il semblait que la scène eût pris un caractère de fête.

Quand Montoni et M. Quesnel eurent joint les dames, on se promena dans les jardins, dont la charmante distribution réussit à distraire Emilie.

Cependant le soleil s'élevait sur l'horizon, et la chaleur commençait à se faire sentir. La compagnie quitta le jardin, et chacun alla chercher le repos.

CHAPITRE XVI.

Emilie saisit la première occasion de s'entretenir seule avec M. Quesnel, au sujet de la vallée. Ses réponses furent brèves, et faites sur le ton d'un homme qui n'ignore pas son absolu pouvoir, et qui s'impatiente qu'on le mette en question. Il lui déclara que la disposition qu'il avait faite était une mesure nécessaire, et qu'elle devait se croire redevable à sa prudence du bien-être qui pourrait lui rester. Mais au surplus ajouta-t-il, quand le comte vénitien, dont j'ai oublié le nom, vous aura épousée, les désagréments de votre dépendance cesseront. Comme votre parent, je me réjouis pour vous d'une circonstance aussi heureuse, et, j'ose dire, si peu attendue par vos amis.

Pendant quelques moments Emilie se sentit muette et glacée; mais avant elle essaya de le détromper au sujet de la note qu'elle avait renfermée dans la lettre de Montoni; il parut que M. Quesnel avait des raisons particulières de ne la pas croire, et pendant longtemps il persista à l'accuser de caprice. Convaincu, à la fin, de son aversion pour Morano, et du refus positif qu'elle avait fait de lui, il se livra aux extravagances du ressentiment, et l'exprima avec autant d'aigreur que d'inhumanité. Flatté secrètement par l'alliance d'un noble, dont il avait affecté d'oublier la famille, il était incapable de s'attendrir aux souffrances que pouvait rencontrer sa nièce dans le sentier que lui traçait sa propre ambition.

Emilie vit d'un coup d'œil, dans sa manière, toutes les difficultés qui l'attendaient; et quoiqu'aucune persécution ne pût la faire renoncer à Valancourt pour Morano, son cœur frémissait à l'idée des violences de son oncle.

Elle n'opposa à tant de colère et d'indignation que la dignité douce d'un esprit supérieur; mais la fermeté mesurée de sa conduite ne servit qu'à exaspérer le courroux de M. Quesnel, en l'obligeant de reconnaître son infériorité. Il finit par lui déclarer que, si elle persistait dans sa folie, lui-même et Montoni l'abandonneraient certainement au mépris universel.

Le calme dans lequel Emilie s'était maintenue en sa présence l'abandonna quand elle fut seule: elle pleura amèrement; elle répéta plus d'une fois le nom de son père, de son père qu'elle ne voyait plus, et dont elle se rappelait tous les avis donnés au lit de la mort. Hélas! disait-elle, je conçois bien à présent que la force du courage est préférable aux grâces de la sensibilité. Je m'efforcerai d'accomplir ma promesse; je ne me livrerai pas à d'inutiles lamentations; j'essayerai de souffrir sans faiblesse l'oppression que je ne puis éviter.

Sur le soir, les dames allèrent prendre le frais dans la voiture de madame Quesnel sur le bord de la Brenta.

Emilie, considérant les Apennins couverts de neige, qui s'élevaient dans l'éloignement, pensa au château de Montoni, et fut épouvantée de l'idée qu'il l'y conduirait et saurait bien l'y contraindre à l'obéissance. Cette crainte s'évanouit pourtant en songeant qu'elle était aussi bien en son pouvoir à Venise qu'elle y serait partout ailleurs.

Il était tard avant que la compagnie revint à Miarenti; le souper était servi dans cette rotonde magnifique qu'Emilie avait tant admirée la veille; les dames se reposèrent sous le portique, jusqu'à ce que MM. Quesnel, Montoni et d'autres gentilshommes vinssent les joindre. Emilie s'efforçait de goûter elle-même le calme de ce moment. Tout à coup une barque s'arrêta aux degrés qui menaient au jardin; Emilie bientôt distingua la voix de Morano avec celles de Quesnel et de Montoni, et bientôt elle le vit paraître. Elle reçut ses compliments en silence, et son air froid parut d'abord le déconcerter; il se remit ensuite, il reprit son enjouement, et Emilie remarqua que l'espèce d'adulation dont l'accablaient M. et madame Quesnel

n'excitait que son dégoût: elle aurait cru difficilement que M. Quesnel fût capable de tant de soins, car elle ne l'avait jamais vu qu'avec ses inférieurs ou ses égaux.

Dès qu'elle put se retirer, ses réflexions presque involontairement se portèrent sur les moyens possibles d'engager le comte à se désister de ses prétentions; sa délicatesse n'en trouva pas de plus efficace que de lui avouer une liaison déjà formée, et de s'en remettre à sa générosité pour sa délivrance. Néanmoins quand le lendemain il renouvela ses sollicitations, elle abandonna son projet; il y aurait quelque chose de si répugnant pour son orgueil à dévoiler le secret de son cœur à un homme comme Morano, et à lui demander un sacrifice, qu'elle rejeta son dessein avec impatience, et fut surprise d'avoir pu un seul instant s'y arrêter. Elle répéta son refus dans les termes les plus décisifs qu'elle put choisir, et blâma sévèrement la conduite qu'on tenait envers elle. Le comte en parut mortifié, mais il n'en persista pas moins dans ses assurances de tendresse, et madame Quesnel, dont l'arrivée l'interrompit, fut pour Emilie d'un grand secours.

C'est ainsi que pendant son séjour dans cette charmante maison, Emilie fut rendue malheureuse par l'opiniâtre assiduité de Morano, et par la cruelle domination qu'exerçaient sur elle MM. Quesnel et Montoni; ils paraissaient, ainsi que sa tante, plus déterminés à ce mariage qu'ils ne l'avaient même témoigné à Venise. M. Quesnel trouvant enfin que les discours et les menaces étaient également utiles pour amener une prompte conclusion, il y renonça, et l'on remit le tout au temps et au pouvoir de Montoni. Emilie cependant considérait Venise avec espérance, elle devait s'y trouver soulagée d'une partie des persécutions de Morano; il n'habiterait plus sous le même toit, et Montoni, distrait par ses occupations, ne serait pas toujours chez lui.

Montoni, dans un long entretien avec Quesnel, arrangea le plan qu'on suivrait à l'égard d'Emilie, et Quesnel promis d'être à Venise aussitôt que le mariage serait consommé.

Morano revint dans la même barque que Montoni. Emilie, qui observait le rapprochement successif de la superbe cité, vit auprès d'elle la seule personne qui pouvait en diminuer le charme. Ils arrivèrent vers minuit; Emilie fut délivrée de la présence du comte, qui suivit Montoni dans un casin, et il lui fut permis de se retirer dans sa chambre.

Le jour suivant Montoni, dans un court entretien, déclara à Emilie qu'il n'entendait pas être joué plus longtemps; son mariage avec le comte était pour elle d'un si prodigieux avantage, que ce serait folie de s'y opposer, et une folie tout à fait inconcevable. On le célébrerait donc sans délai, et, s'il le fallait, sans son consentement.

Emilie, qui jusque-là avait employé les remontrances, eut alors recours aux prières: sa douleur l'empêchait de considérer que, sur un caractère comme celui de Montoni, les supplications n'auraient pas plus d'effet que les raisonnements. Elle lui demanda ensuite de quel droit il exerçait sur elle cette autorité illimitée. Dans un état plus calme, elle n'eût pas risqué cette question, qui ne pouvait mener à rien, et faisait seulement triompher Montoni de sa faiblesse et de son isolement.

—De quel droit? s'écria Montoni avec un malin sourire; du droit de ma volonté: si vous pouvez y échapper, je ne vous demanderai pas de quel droit vous le faites. Je vous le rappelle pour la dernière fois, vous êtes étrangère, vous êtes loin de votre patrie, c'est votre intérêt de m'avoir pour ami, vous en connaissez les moyens; si vous me contraignez à devenir votre ennemi, je hasarderai de vous dire que la punition surpassera votre attente: vous devez bien savoir que je ne suis pas fait pour qu'on me joue.

Emilie resta immobile après que Montoni l'eût laissée; elle était au désespoir ou plutôt stupéfaite; le sentiment de la misère était le seul qu'elle eût conservé: madame Montoni la trouva dans cet état. Emilie leva les yeux, et la douleur qu'exprimait toute sa personne ayant sans doute attendri sa tante, elle lui parla avec plus de bonté qu'elle ne l'avait encore fait: le cœur d'Emilie fut touché, elle versa des larmes, et après avoir pleuré quelque temps, elle recouvra

assez de force pour raconter le sujet de sa détresse et s'efforcer de toucher en sa faveur madame Montoni. La compassion de sa tante avait été surprise, mais son ambition ne pouvait se modérer, et elle se proposait d'être la tante d'une comtesse. Les tentatives d'Emilie eurent aussi peu de succès auprès d'elle qu'auprès de Montoni lui-même: elle gagna son appartement, et se remit à pleurer.

Il survint bientôt une affaire qui, pour quelques jours, suspendit l'attention de Montoni; les visites mystérieuses d'Orsino s'étaient renouvelées avec plus d'exactitude depuis le retour de Montoni. Outre Orsino, Cavigni, Verezzi et quelques autres, étaient admis à ces conciliabules nocturnes: Montoni devint plus réservé, plus sévère que jamais. Si ses propres intérêts ne l'eussent pas rendue indifférente à tout le reste, Emilie se fût aperçue qu'il méditait quelque projet.

Un soir qu'il ne devait pas se tenir d'assemblée, Orsino arriva dans une extrême agitation, et dépêcha vers Montoni son domestique de confiance. Montoni était au casin; il le priait de revenir sur-le-champ, en recommandant au messager de ne pas prononcer son nom. Montoni se rendit à l'instant, il trouva Orsino, il apprit le motif de sa visite et de son agitation: il en connaissait déjà une partie.

Un gentilhomme vénitien qui avait récemment provoqué la haine d'Orsino, avait été poignardé par des assassins payés par ce dernier. Le mort tenait aux plus grandes familles, et le sénat avait pris connaissance de cette affaire. On avait arrêté un des meurtriers, et il avait avoué qu'Orsino était coupable. A la nouvelle de son danger, il venait trouver Montoni pour faciliter son évasion; il savait qu'à ce moment tous les officiers de police étaient sur ses traces dans toute la ville. Il était impossible d'en sortir. Montoni consentit à le recueillir quelques jours, jusqu'à ce que la vigilance se fût relâchée, et qu'il pût avec sûreté quitter Venise. Il savait le danger qu'il courait en accordant asile à Orsino; mais telle était la nature de ses obligations envers cet homme, qu'il ne croyait pas prudent de le lui refuser.

Telle était la personne que Montoni admettait dans sa confiance, et pour qui il sentait autant d'amitié que le comportait son caractère.

Tout le temps qu'Orsino fut caché dans la maison, Montoni ne voulut point attirer les regards du public en célébrant les noces du comte; mais quand la fuite du criminel eut fait cesser un pareil obstacle, il informa Emilie que son mariage serait accompli le lendemain matin. Elle répéta qu'il n'aurait pas lieu. Il répondit par un malin sourire; il l'assura que le comte et un prêtre seraient de grand matin chez lui, et il lui conseilla de ne point défier son ressentiment par une opposition soutenue à sa volonté et à son propre bien.—Je vais sortir pour la soirée, ajouta-t-il, souvenez-vous que demain je donne votre main au comte Morano. Emilie qui, depuis ses dernières menaces s'attendait que la crise arriverait à son terme, fut moins ébranlée par cette déclaration qu'elle ne l'aurait été; elle travailla à se soutenir par l'idée que le mariage ne serait point valide, tant qu'en présence du prêtre elle refuserait de prendre part à la cérémonie. Le moment de l'épreuve approchait, son imagination fatiguée se troublait également à l'idée de la vengeance et à celle de cet hymen. Elle n'était pas absolument certaine des suites de son refus à l'autel; elle redoutait plus que jamais le pouvoir sans bornes de Montoni, comme sa volonté; elle jugeait qu'il transgresserait toutes les lois sans scrupule pour réussir dans ses projets.

Tandis qu'elle éprouvait ces déchirements, on vint lui dire que Morano demandait à la voir. A peine le domestique fut-il sorti avec ses excuses, qu'elle s'en repentit; elle voulut essayer si la confiance et les prières produiraient plus que ses refus et son dédain; elle rappela le domestique, et rétractant son message, elle se disposa à venir elle-même trouver le comte.

La dignité, le maintien noble avec lequel elle l'aborda, l'air résigné et pensif qui adoucissait ses traits, n'étaient pas de bons moyens pour le faire renoncer à elle, et ne firent qu'augmenter une passion qui avait déjà enivré son jugement. Il écouta ce qu'elle lui disait avec une apparente complaisance et un grand désir de l'obliger; mais sa résolution était invariable. Il mit en œuvre auprès d'elle l'art et l'insinuation dont il savait les secrets. Bien certaine qu'elle ne devait

rien espérer de sa justice, Emilie répéta solennellement son opposition absolue, et le quitta avec l'assurance formelle qu'elle maintiendrait son refus de quelque manière qu'on prétendît le lui faire révoquer. Un juste orgueil avait retenu ses larmes en présence de Morano: elles coulèrent dans la solitude avec toute l'amertume du cœur; elle appelait son père, et s'attachait avec une inexprimable douleur à l'idée chérie de Valancourt.

La soirée était fort avancée, quand madame Montoni entra dans sa chambre avec les ornements de mariage que le comte envoyait à Emilie. Elle avait évité sa nièce toute la journée dans la crainte que son insensibilité ordinaire ne l'abandonnât. Elle n'osait s'exposer au désespoir d'Emilie: peut-être sa conscience, dont le langage était si peu fréquent, lui reprochait-elle une conduite si dure envers une orpheline, fille de son frère, et dont un père mourant lui avait confié le bonheur.

Emilie ne voulut pas voir ces présents; elle tenta, quoique sans espoir, un nouvel et dernier effort pour intéresser la compassion de madame Montoni. Emue peut-être alternativement par la pitié ou par le remords, elle sut cacher l'une et l'autre, et reprocha à sa nièce la folie de se tourmenter pour un mariage qui ne manquerait pas de la rendre heureuse.—Certainement, lui disait-elle, si je n'étais pas mariée et que le comte s'offrît à moi, je serais flattée de cette distinction. Si je croyais devoir penser ainsi, vous, ma nièce, qui n'avez aucune fortune, vous devez incontestablement vous en trouver très-honorée, et témoigner une reconnaissance, une humilité envers le comte, qui répondent à sa condescendance. Je suis surprise, je l'avoue, d'observer la soumission qu'il vous témoigne et les airs hautains que vous prenez. Je m'étonne de sa patience, et si j'étais à sa place, je vous ferais sûrement souvenir un peu mieux de la vôtre. Je ne vous flatterais pas, je dois vous le dire; c'est cette ridicule flatterie qui vous donne une si grande opinion de vous-même, qui vous fait penser que personne au monde ne vous mérite. Je l'ai souvent dit au comte; je ne tenais pas à l'extravagance de ses compliments, et vous les preniez à la lettre.

—Votre patience, madame, dit Emilie, ne souffrait pas alors plus cruellement que la mienne.

—Tout cela n'est que de l'affectation, reprit la tante; je sais que la flatterie vous enchante, et elle vous rend si vaine, que vous croyez naïvement voir tout le monde à vos pieds: vous vous trompez beaucoup. Je puis vous assurer, ma nièce, que vous ne trouverez pas beaucoup d'adorateurs comme le comte; tout autre que lui vous aurait tourné le dos, et vous aurait laissée vous repentir à loisir.

—Oh! que le comte n'est-il comme serait tout autre? dit Emilie en soupirant.

—Il est heureux pour vous que cela ne soit pas, répliqua madame Montoni.

—Je n'ai pas d'ambition, madame, dit Emilie: mon unique désir est de rester dans l'état où je suis.

—Oh! c'est sortir de la question, dit la tante: je vois que vous songez à M. Valancourt. Abandonnez, je vous prie, ces fantaisies d'amour et ce ridicule orgueil: devenez une personne raisonnable. Tout cela d'ailleurs ne fait rien à la chose; vous serez mariée demain, vous le savez, soit que vous le veuillez ou non: le comte ne veut pas être joué plus longtemps.

Emilie n'essaya point de répondre à cette singulière harangue; elle en sentit toute l'inutilité. Madame Montoni posa les présents du comte sur une table où Emilie s'appuyait, et lui souhaita le bonsoir. L'orpheline fixa ses yeux sur la porte par laquelle sa tante avait disparu; elle écoutait attentivement, pour qu'un son quelconque relevât l'abattement affreux de ses esprits. Il était minuit passé, toute la maison était couchée, excepté le serviteur qui attendait Montoni. Son esprit, longtemps accablé par les chagrins, céda alors à des terreurs imaginaires; elle tremblait de considérer les ténèbres de la chambre spacieuse où elle était; elle craignait sans savoir pourquoi. Cet état dura si longtemps, qu'elle aurait appelé Annette, la femme de chambre de sa tante, si la frayeur lui eût permis de quitter la chaise et de traverser l'appartement.

Ces mélancoliques illusions se dissipèrent peu à peu: elle se mit au lit, non pour dormir, cela n'était guère possible, mais pour essayer de calmer le désordre de son imagination, et recueillir les forces qui lui seraient nécessaires le lendemain.

CHAPITRE XVII.

Un coup frappé à la porte d'Emilie vint la tirer de l'espèce de sommeil auquel elle avait succombé. Elle tressaillit; Montoni et le comte Morano lui vinrent promptement à l'esprit. Elle écouta quelque temps, et reconnaissant la voix d'Annette, elle risqua d'ouvrir la porte.

—Qui vous amène de si bonne heure? dit Emilie toute tremblante.

—Ma chère demoiselle, dit Annette, ne soyez pas si pâle; je suis effrayée de vous voir ainsi. Il se fait un beau train au bas des escaliers, tous les domestiques vont et viennent; aucun ne se hâte assez; c'est un train! un train, dont personne ne peut deviner la cause.

—Qui est-ce qui est en bas avec eux? dit Emilie. Annette, ne m'abusez point.

—Non, pour le monde entier, mademoiselle; pour le monde entier, je ne voudrais point vous tromper. On ne peut s'empêcher de voir que monsieur est dans une telle impatience, que jamais je ne lui en ai vu de semblable. Il m'a envoyée, mademoiselle, pour vous faire lever sur-le-champ.

—Grand dieu! soutenez-moi, s'écria Emilie éperdue. Le comte Morano est donc en bas?

—Non, mademoiselle; il n'est pas en bas, du moins à ma connaissance, dit Annette. Son *Excellence* m'envoyait vous dire de vous hâter, parce qu'on allait quitter Venise, et que dans quelques minutes les gondoles se trouveraient au pied de la terrasse. Il faut que je me dépêche pour retourner auprès de ma maîtresse; elle ne

sait plus auquel entendre, et ne sait comment faire pour se dépêcher assez.

Annette sortit bien vite. Emilie se disposa à cette fuite soudaine, et n'imagina pas qu'aucun changement dans sa situation pût l'aggraver. Elle eut à peine jeté ses livres et ses vêtements dans son porte-manteau, qu'elle reçut un second avertissement: elle descendit au cabinet de toilette de sa tante, où Montoni lui reprocha sa lenteur. Il sortit ensuite pour donner quelques ordres, et Emilie demanda la raison d'un si brusque départ. Sa tante parut l'ignorer aussi bien qu'elle, et n'entreprendre ce voyage qu'avec une répugnance extrême.

La famille s'embarqua enfin; mais ni le comte Morano ni Cavigni ne partirent. Emilie se ranima par cette remarque. Au moment où les gondoliers frappèrent les flots avec leurs rames, elle se sentit comme un criminel à qui l'on accorde un court répit. Son cœur s'allégea encore, lorsqu'elle entra du grand canal dans la mer, et elle fut surtout soulagée quand elle eut tourné les murs de Saint-Marc sans arrêter pour prendre le comte.

L'aube commençait à peine à éclairer l'horizon et à blanchir les rivages de la mer Adriatique. Emilie n'osait faire aucune question à Montoni, qui resta quelque temps dans un sombre silence, et s'enveloppa ensuite dans son manteau, comme s'il avait voulu dormir. Madame Montoni en fit autant. Emilie, qui ne pouvait dormir, leva un des rideaux de la gondole, et se mit à considérer la mer. L'aurore éclairait par degrés les sommets des montagnes du Frioul; mais leurs côtes et les vagues qui roulaient à leurs pieds étaient encore ensevelies dans l'ombre. Emilie, enfoncée dans une mélancolie tranquille, observait les progrès du jour, qui s'étendait sur la mer, développait Venise et ses îlots, enfin, les rivages d'Italie, le long desquels les barques et leurs voiles légères commençaient à s'agiter.

Les gondoliers étaient souvent appelés, à cette heure matinale, par tous ceux qui portaient des provisions au marché de Venise. Une foule innombrable de petites barques bien chargées et venant de

terre ferme, couvrit bientôt toute la lagune. Emilie donna un dernier regard à cette magnifique cité; mais son esprit n'était alors rempli que de ses conjectures sur les événements qui l'attendaient, le pays où on l'entraînait, le motif enfin de ce soudain voyage. Il lui parut, après de mûres réflexions, que Montoni la menait à son château isolé, pour la contraindre plus sûrement à l'obéissance par tous les moyens de terreur. Si les scènes ténébreuses et solitaires qu'on y disposait n'avaient pas l'effet attendu, son mariage y serait célébré de force, avec encore plus de mystère, et l'honneur de Montoni en serait toujours moins blessé. Le peu de courage que le délai lui avait rendu expira à cette idée terrible, et quand on atteignit le rivage, Emilie était retombée dans le plus pénible abattement.

Montoni ne remonta pas la Brenta; il continua la route en voiture, pour gagner l'Apennin. Pendant ce voyage, ses manières avec Emilie furent si particulièrement sévères, que cela seul eût confirmé ses premières conjectures; mais elles n'avaient pas besoin de confirmation: elle voyait sans plaisir la belle contrée qu'elle traversait. Elle ne pouvait pourtant s'empêcher de sourire quelquefois aux naïves remarques d'Annette; parfois aussi elle soupirait, quand un site d'une rare beauté rappelait Valancourt à sa pensée. Il s'en éloignait peu; mais la solitude où l'on courait la séquestrer ne lui laissait aucun espoir d'avoir encore de ses nouvelles.

A la fin, les voyageurs commencèrent à monter au milieu des Apennins. D'immenses forêts de sapins, à cette époque, ombrageaient ces montagnes. La route se dirigeait au milieu de ces bois, et ne laissait voir que des roches suspendues encore plus haut, à moins qu'un intervalle entre les arbres ne laissât distinguer un moment la plaine, qui s'étendait à leurs pieds. L'obscurité de ces retraites, leur morne silence, quand un vent léger n'ébranlait pas la cime des arbres, l'horreur des précipices qui se découvraient l'un après l'autre, chaque objet, en un mot, rendait plus imposantes les impressions de la triste Emilie; elle ne voyait autour d'elle que des images d'une effrayante grandeur et d'une sombre sublimité.

A mesure que les voyageurs montaient au travers des forêts de sapins, les roches s'élevaient au-dessus des roches, les montagnes semblaient se multiplier, et le sommet d'une éminence ne semblait être que la base d'une autre. A la fin, ils se trouvèrent sur une petite esplanade, où les muletiers arrêtèrent leurs mules. La scène vaste et magnifique qui s'ouvrait dans le vallon excita l'admiration générale, et madame Montoni elle-même y devint sensible. Emilie perdit un moment ses chagrins dans l'immensité de la nature. Au delà d'un amphithéâtre de montagnes, dont les masses paraissaient aussi nombreuses que le sont les vagues de la mer, et dont les bases étaient chargées d'épaisses forêts, on découvrait la *campagne* d'Italie, où les rivières, les cités, les bois, toute la prospérité de la culture s'entremêlaient dans une riche confusion. L'Adriatique bornait l'horizon. Le Pô et la Brenta, après avoir fécondé toute l'étendue du paysage, y venaient décharger leurs fertiles eaux. Emilie contempla longtemps la splendeur du monde qu'elle quittait, et dont la magnificence semblait ne s'étaler devant elle que pour lui causer plus de regrets. Pour elle, le monde entier ne contenait que Valancourt; son cœur se tournait vers lui seul, et pour lui seul coulaient ses pleurs.

De ce point de vue sublime, les voyageurs continuèrent à gravir au milieu des forêts de sapins, et pénétrèrent dans un étroit passage qui bornait de tous côtés les regards, et montraient seulement d'effroyables rocs suspendus sur la tête. Aucun vestige humain, aucune ligne de végétation ne paraissait dans ce séjour. Ce passage conduisait au cœur des Apennins. Il s'élargit enfin, et découvrit une chaîne de montagnes d'une extraordinaire aridité, au travers desquelles il fallut marcher pendant plusieurs heures.

Vers la chute du jour, la route tourna dans une vallée plus profonde qu'enfermaient, presque de tout côté, des montagnes qui paraissaient inaccessibles. A l'orient, une échappée de vue montrait les Apennins dans leur plus sombre horreur. La longue perspective de leurs masses entassées, leurs flancs chargés de noirs sapins, présentaient une image de grandeur plus forte que tout ce qu'Emilie avait déjà vu. Le soleil se couchait alors derrière la montagne même

qu'Emilie descendait, et projetait vers le vallon son ombre allongée; mais ses rayons horizontaux, passant entre quelques roches écartées, doraient les sommités de la forêt opposée, et brillaient sur les hautes tours et les combles d'un château, dont les vastes remparts s'étendaient le long d'un affreux précipice. La splendeur de tant d'objets bien éclairés s'augmentait encore du contraste formé par les ombres qui déjà enveloppaient le vallon.

—Voilà Udolphe, dit Montoni, qui parlait pour la première fois depuis plusieurs heures.

Emilie regarda le château avec une sorte d'effroi, quand elle sut que c'était celui de Montoni. Quoique éclairé maintenant par le soleil couchant, la gothique grandeur de son architecture, ses antiques murailles de pierre grise, en faisaient un objet imposant et sinistre. La lumière s'affaiblit insensiblement sur les murs, et ne répandit qu'une teinte de pourpre qui, s'effaçant à son tour, laissa les montagnes, le château et tous les objets environnants dans la plus profonde obscurité.

Isolé, vaste et massif, il semblait dominer la contrée. Plus la nuit devenait obscure, plus ses tours élevées paraissaient imposantes. Emilie ne cessa de le regarder que lorsque l'épaisseur du bois, sous lequel les voitures commençaient à monter, lui en eut absolument dérobé la vue. L'étendue et l'obscurité de ces énormes forêts présentèrent d'épouvantables images à l'esprit d'Emilie, qui ne les trouvait propres qu'à servir de retraite à quelques bandits. A la fin les voitures se trouvèrent au-dessus d'une plate-forme, et atteignirent les portes du château. Le long résonnement de la cloche qu'on fit sonner à la porte d'entrée, augmenta l'effroi d'Emilie. Pendant qu'on attendait l'arrivée d'un domestique pour ouvrir ces portes formidables, elle considérait l'édifice. Les ténèbres qui l'enveloppaient ne lui permirent guère d'en discerner l'enceinte, les murailles épaisses, les remparts crénelés, et de s'apercevoir qu'il était vaste, antique et effrayant. Elle jugeait sur ce qu'elle voyait, de la pesanteur et de l'étendue du reste. La porte par où elle entra conduisait dans les cours; elle était d'une proportion gigantesque. Deux fortes tours, surmontées de tourelles, et bien fortifiées, en

défendaient le passage. Au lieu de bannières, on voyait flotter sur ses pierres désunies de longues herbes et des plantes sauvages qui prenaient racine dans les ruines, et qui semblaient croître à regret au milieu de la désolation qui les environnait. Les tours étaient unies par une courtine munie de créneaux et de casemates. Du haut de la voûte tombait une pesante herse. De cette porte, les murs des remparts communiquaient à d'autres tours, et bordaient le précipice; mais ces murailles presque en ruine, aperçues à la dernière clarté du couchant, montraient les ravages de la guerre. L'obscurité enveloppait tout le reste.

Tandis qu'Emilie observait avec tant d'attention, on entendit des pas derrière les portes, et bientôt on tira les verrous. Un ancien serviteur du château parut ensuite, et poussa les lourds battants pour laisser entrer son seigneur. Pendant que les roues tournaient avec fracas sous ces herses impénétrables, le cœur d'Emilie fut prêt à défaillir: elle crut entrer dans sa prison. La sombre cour qu'elle traversa confirmait cette idée lugubre, et son imagination, toujours active, lui suggéra même plus de terreur que n'en pouvait justifier sa raison.

Une autre porte ouvrit la seconde cour; de hautes herbes la couvraient de toute part. Elle était plus triste encore que la première. Emilie en jugeait à l'aide d'un faible crépuscule; elle voyait ses hautes murailles tapissées de brioine, de mousse, de lierre, et les tours crénelées qui s'élevaient encore au-dessus. L'idée d'une longue souffrance et d'un meurtre assaillit ses tristes pensées. Une de ces subites et inexplicables convictions, qui s'emparent quelquefois des plus fortes âmes, frappa la sienne d'une soudaine horreur. Ce sentiment ne diminua pas quand elle entra dans une salle gothique, immense, en proie aux ténèbres du soir. Un flambeau qui brillait au loin à travers une longue suite d'arcades, servait seulement à rendre l'obscurité plus sensible. Un domestique apporta une seconde lampe; et ses faibles lueurs tombant tour à tour sur les piliers et sur les voûtes, dessinaient fortement leurs ombres allongées sur le pavé et sur les murs.

L'arrivée inattendue de Montoni n'avait permis aucun préparatif pour le recevoir. Le serviteur qu'il avait dépêché en partant lui-même de Venise, l'avait devancé de peu de moments. Cette circonstance excusait en quelque sorte le dénûment et le désordre où paraissait être ce grand château.

Le domestique qui vint éclairer Montoni le salua en silence, et sa physionomie ne s'anima d'aucune apparence de plaisir. Montoni répondit au salut par un léger mouvement de la main, et passa. Sa femme suivait, et jetait autour d'elle un regard de surprise et de mécontentement, qu'elle paraissait craindre d'exprimer. Emilie voyant l'étendue, l'immensité de cet édifice, avec un étonnement timide, s'approcha d'un escalier de marbre. Ici les arcades formaient une voûte élevée, du centre de laquelle pendait une lampe à trois branches, qu'un domestique se hâtait d'allumer. La richesse des corniches, la grandeur d'une galerie qui conduisait à plusieurs appartements, les verres coloriés d'une fenêtre qui s'ouvrait du haut jusqu'en bas, furent les objets que successivement on découvrit.

Après avoir tourné au pied de l'escalier et traversé une antichambre, on entra dans un appartement de la plus spacieuse dimension. Sa boiserie de noir mélèse, coupé dans les montagnes voisines, ajoutait une nuance à l'obscurité même.—Apportez plus de lumières, dit Montoni en entrant. Le serviteur posa sa lampe, et se retira pour obéir. Madame Montoni observa que l'air du soir était humide dans ces régions, et qu'elle serait bien aise d'avoir un peu de feu. Montoni ajouta qu'on apportât du bois.

Tandis qu'avec un air pensif il se promenait à grands pas dans la chambre, madame Montoni se reposait en silence sur un sopha, et attendait le retour du domestique. Emilie observait la singularité imposante et l'abandon de cet appartement. Une seule lampe l'éclairait, et se trouvait placée près d'un grand miroir de Venise, qui réfléchissait obscurément la scène, et entre autres la figure de Montoni, passant et repassant avec les bras croisés, et le visage ombragé du panache qui flottait sur son grand chapeau.

De l'examen de ce spectacle, l'esprit d'Emilie se porta aux appréhensions de ce qu'elle aurait à souffrir: le souvenir de Valancourt, si éloigné d'elle, vint ensuite peser sur son âme, et changer sa crainte en douleur. Un long soupir lui échappa: elle essaya de retenir ses pleurs, et s'approcha d'une haute fenêtre. Elle ouvrait sur les remparts, au-dessous desquels se trouvait le bois qu'on traversait pour venir au château. Mais l'ombre de la nuit enveloppait les montagnes; à peine leurs contours pouvaient-ils même se distinguer sur l'horizon, dont une bande rougeâtre indiquait seule l'occident. La vallée tout entière était ensevelie dans les ténèbres. Les objets qui frappèrent les regards d'Emilie lorsqu'on ouvrit la porte, n'étaient guère moins tristes. Le vieux serviteur, qui d'abord les avait reçus, entrait alors courbé sous un fagot d'épines, et deux des valets de Montoni le suivaient avec des lumières.

Votre Excellence soit la bienvenue, dit le vieillard en se levant de terre, après y avoir posé son fagot. Ce château a été bien longtemps désert. Vous excuserez, signor; vous savez que nous avons eu bien peu de temps. Il y aura deux ans à la Saint-Marc prochaine que Votre Excellence n'est venue ici.

—Vous avez bonne mémoire, vieux Carlo, dit Montoni; c'est cela même. Comment as-tu donc fait pour vivre si longtemps?

—Ah! signor, ce n'est pas sans peine. Les vents froids qui soufflent à travers le château, dans l'hiver, ne valent rien pour moi. J'ai pensé plus d'une fois à demander à Votre Excellence de me laisser quitter les montagnes pour me retirer dans la vallée; mais je ne sais pas comment cela se fait, je ne puis abandonner ces vieilles murailles, où j'ai vécu tant d'années.

—Bon! dit Montoni; et qu'avez-vous fait dans ce château depuis mon départ?

—A peu près comme à l'ordinaire, signor. Il a grand besoin de réparations. Il y a la tour du nord; plusieurs de ses fortifications ont croulé, et ont manqué un jour de tomber sur la tête de ma pauvre femme (Dieu veuille avoir son âme). Votre Excellence doit la voir.

—Cela suffit. Les réparations? interrompit Montoni.

—Les réparations? dit Carlo. Une partie du toit de la grande salle a effondré dedans. Tous les vents des montagnes voisines s'y engouffraient l'hiver dernier, et sifflaient dans le château de telle sorte qu'on ne pouvait s'y échauffer. Ma femme et moi, nous nous retranchions en grelotant auprès d'un feu énorme, dans le coin d'une petite salle, et encore nous mourions de froid.

—N'y a-t-il pas d'autres réparations à faire? dit Montoni impatiemment.

—Oh! seigneur! Votre Excellence, oui. Le mur du rempart s'est éboulé en trois places. Les escaliers qui conduisent à la galerie, au couchant, ont été depuis longtemps en si mauvais état, qu'il est fort dangereux d'y passer. Le corridor qui conduit à la chambre de chêne, sur le rempart du nord, est dans le même état. Un soir, l'hiver dernier, je m'y hasardai, et Votre Excellence...

—Allez, allez, dit Montoni vivement; nous causerons plus au long demain matin.

Le feu était allumé. Carlo balaya la cheminée, plaça des chaises, essuya la poussière d'une table de marbre voisine, et sortit enfin de l'appartement.

Montoni et sa famille s'approchèrent du feu. Madame Montoni fit plusieurs tentatives pour nouer l'entretien; mais ses réponses brusques la repoussèrent. Emilie s'efforça de réunir ses forces, et s'énonçant d'une voix tremblante:—Puis-je vous demander, monsieur, dit-elle, le motif d'un si prompt départ? Après une longue pause, elle eut assez de courage pour réitérer la question.

—Il ne me convient pas de répondre aux questions, dit Montoni; il ne vous convient pas de m'en faire. Le temps expliquera tout. Je désire à présent n'être pas importuné plus longtemps. Je vous engage à prendre une conduite raisonnable. Toutes ces idées de sensibilité prétendue à les nommer du terme le plus doux, ne sont vraiment que de la faiblesse.

Emilie se leva pour se retirer.—Bonsoir, madame, dit-elle à sa tante avec un maintien composé qui déguisait mal son émotion.

—Bonne nuit, ma chère, dit madame Montoni avec un accent de bonté que sa nièce n'avait jamais éprouvé d'elle. Cette tendresse inattendue fit couler les larmes d'Emilie. Elle salua Montoni et elle se retirait.—Mais vous ne savez pas le chemin de votre chambre, dit sa tante. Montoni appela le domestique qui attendait dans l'antichambre, et lui ordonna d'envoyer la femme de chambre de madame Montoni. Elle vint en peu de minutes, et suivit Emilie, qui se retira.

—Savez-vous où est ma chambre? dit-elle à Annette en traversant la salle.

—Oui, je crois le savoir, mademoiselle. Mais c'est une étrange pièce; il y a de quoi s'y promener; je m'y suis perdue. On l'appelle la double chambre; elle est sur le rempart du midi; on y va par le grand escalier. La chambre de madame est à l'autre extrémité du château.

Emilie monta l'escalier, et vint au corridor. En le traversant, Annette reprit son caquet.—C'est un lieu bien sauvage et bien triste que celui-ci, mademoiselle; je me sens toute effrayée d'y vivre. O combien souvent et souvent j'aurais déjà voulu me revoir en France! Je ne pensais guère, lorsque je suivis madame pour voir le monde, que je serais claquemurée dans un endroit comme celui-ci; je n'aurais pas quitté mon pays. C'est par là, mademoiselle, il faut tourner. En vérité, je suis tentée de croire aux géants, ce château est tout fait pour eux. Une nuit ou l'autre nous verrons quelques farfadets; il en viendra dans cette grande vieille salle qui, avec ses lourds piliers, ressemble plus à une église qu'à autre chose.

—Oui, dit Emilie en souriant, et bien aise d'échapper à de plus sérieuses pensées. Si nous venions dans le corridor à minuit, et que nous regardassions dans le vestibule, nous le verrions sans doute illuminé de plus de mille lampes. Tous les lutins danseraient en rond au son d'une délicieuse musique; c'est en des lieux comme celui-là qu'ils s'assemblent toujours pour tenir leurs sabbats. Je crains, Annette, que vous n'ayez pas assez de courage pour mériter de voir un aussi joli spectacle. Si vous parlez, tout s'évanouira à l'instant.

—Je crois bien que, si j'y vis longtemps, je deviendrai un revenant moi-même, fit Annette.

—J'espère, dit Emilie, que vous ne ferez pas confidence de vos craintes à M. Montoni; elles lui déplairaient extrêmement.

—Quoi! vous savez donc tout, mademoiselle? dit Annette. Oh! non, non, je sais mieux ce que j'ai à faire, et si monsieur peut dormir en paix, tout le monde dans le château peut en faire autant. Emilie ne parut pas remarquer cette observation.

Par ce passage, mademoiselle; il conduit à un petit escalier. Oh! si je vois quelque chose, je perdrai connaissance, cela est certain.

—Cela n'est pas possible, dit Emilie en souriant, et suivant le tournant du passage qui donnait dans une autre galerie. Annette s'aperçut alors qu'elle avait perdu son chemin; elle s'égara de plus en plus à travers d'autres corridors. Effrayée, à la fin, de leurs détours et de leur solitude, elle cria pour avoir du secours; les domestiques étaient à l'autre bout du château, et ne pouvaient entendre sa voix. Emilie ouvrit la porte d'une chambre à gauche.

—N'allez pas là, mademoiselle, dit Annette, vous vous perdrez encore bien plus.

—Portez la lumière, dit Emilie, nous trouverons notre chemin à travers toutes ces pièces.

Annette restait à la porte avec l'air d'hésiter; elle tendait la lumière pour laisser voir la chambre, mais ses faibles rayons ne pénétraient pas jusqu'au milieu.—Pourquoi hésitez-vous? dit Emilie; laissez-moi voir où cette chambre conduit.

Annette avança avec répugnance. La chambre ouvrait sur une enfilade d'appartements anciens et très-spacieux. Les uns étaient tendus en tapisseries, d'autres boisés de cèdres et de noirs mélèses. Les meubles qu'on y voyait semblaient aussi antiques que les murailles, et conservaient une apparence de grandeur, quoique rongés de poussière et tombant en vétusté.

—Comme il fait froid ici, mademoiselle! dit Annette, personne n'y a habité depuis des siècles, à ce qu'on dit. Allons-nous-en.

—Peut-être arriverons-nous jusqu'au grand escalier, dit Emilie en marchant toujours. Elle se trouva dans un salon garni de tableaux, et prit la lumière pour examiner celui d'un soldat à cheval sur un champ de bataille. Il appuyait son épée sur un homme que son cheval foulait aux pieds, et qui semblait lui demander grâce. Le soldat, la visière levée, le regardait avec l'air de la vengeance.

Cette expression et tout l'ensemble frappèrent Emilie par la ressemblance de Montoni; elle frissonna et détourna les yeux. En passant légèrement la lumière sur les autres tableaux, elle vint à un que couvrait un voile de soie noire. Cette singularité la frappa; elle s'arrêta dans l'intention d'écarter le voile et de considérer ce qu'on cachait avec tant de soin; cependant, un peu interdite, son courage balançait.—Vierge Marie! s'écria Annette, qu'est-ce que cela veut dire? C'est sûrement la peinture, le tableau dont on parlait à Venise.

—Quelle peinture? dit Emilie, quel tableau?—Un tableau! dit Annette en tremblant. Je n'ai jamais bien su ce que c'était!

—Levez la toile, Annette.

—Qui? Moi, mademoiselle, moi? Non, pour le monde entier. Emilie se retournant vers Annette qui pâlissait:—Eh! je vous prie, qu'avez-vous su de ce tableau, pour vous épouvanter ainsi?—Rien, mademoiselle; on ne m'a rien dit. Trouvons notre chemin.

—Sans doute, dit Emilie, mais je veux d'abord voir ce tableau. Prenez la lumière, Annette, je lèverai le voile. Annette prit la lumière et s'enfuit précipitamment sans vouloir entendre Emilie; et ne voulant pas rester au fond d'une chambre obscure, il fallut bien qu'Emilie la suivît elle-même.

—Mais Annette, qu'avez-vous donc? dit Emilie en la rejoignant; que vous a-t-on dit de ce tableau, puisque vous ne restez pas quand je vous en prie?

—Je n'en sais pas la raison, mademoiselle, répondit Annette; on ne m'a rien dit de ce tableau. Tout ce que je sais, c'est qu'il y a eu quelque chose de très-effrayant à ce sujet; et que depuis, il a toujours été couvert d'un voile noir, et que personne ne l'a regardé

depuis bien longtemps. Cela a, dit-on, quelque rapport avec la personne qui possédait le château avant qu'il appartînt à monsieur; et...

—Fort bien! Annette, dit Emilie; je m'aperçois qu'effectivement vous ne saviez rien sur ce tableau.

—Non, rien en vérité, mademoiselle; car ils m'ont bien fait promettre de n'en jamais parler. Mais...

—En ce cas, dit Emilie, qui la vit combattue par l'envie de révéler un secret, et par la crainte des conséquences, en ce cas, je n'en demande pas davantage.

—Non, mademoiselle, ne me le demandez pas.

—Vous diriez tout, répondit Emilie.

Annette rougit, Emilie sourit; elles achevèrent de parcourir cette suite de pièces, et se trouvèrent enfin, avec un peu d'embarras, sur le haut du grand escalier. Annette y laissa Emilie pour appeler une servante du château, et se faire conduire à la chambre qu'elles avaient en vain cherchée.

Pendant son absence, Emilie s'occupait du tableau. La crainte de séduire la probité d'une femme de chambre avait arrêté ses questions sur ce sujet, aussi bien que sur les ouvertures qu'elle avait rejetées relativement à Montoni. Sa curiosité était pourtant extrême, et elle ne croyait pas qu'il lui fût difficile de la satisfaire. Quelquefois elle était tentée de retourner à l'appartement pour examiner ce tableau; mais l'heure, le lieu, le silence morne qui y régnait, le mystère qui accompagnait ce tableau, tout conspirait à augmenter sa circonspection et à la détourner de cette épreuve. Elle résolut cependant, quand le jour aurait ranimé son courage, de retourner à cette chambre et d'écarter le voile.

Une servante parut enfin, et conduisit Emilie dans sa chambre. Elle était au bout du château, et à l'extrémité du corridor sur lequel s'ouvrait l'enfilade même d'appartements qu'elles avaient d'abord parcourus. L'aspect désert de cette chambre fit désirer à Emilie qu'Annette ne la quittât point encore. Le froid humide qui s'y faisait

sentir la glaçait autant que la crainte; elle pria Catherine, la servante du château, de lui apporter un peu de bois et de lui allumer du feu.

—Oui, mademoiselle, dit Catherine, il y a longues années qu'on n'a fait du feu dans cette chambre.

—Je m'étonne, mademoiselle, dit Annette, qu'on nomme ceci la double chambre. Emilie, pendant ce temps, regardait en silence, et la trouvait haute et spacieuse comme toutes celles qu'elle avait déjà vues. Ses murs étaient boisés en mélèse; le lit, les autres meubles en étaient fort antiques, et avaient cet air de sombre grandeur qu'on remarquait dans tout le château. Une des hautes fenêtres qu'elle ouvrit donnait sur un rempart élevé; mais l'obscurité, d'ailleurs, ne permettait pas de rien voir.

En présence d'Annette, Emilie essayait de se contenir et de renfermer les larmes qu'à tout moment elle se croyait prête à répandre. Elle désirait beaucoup de savoir quand le comte Morano était attendu dans le château; mais elle craignait de faire une question inutile, et de divulguer des intérêts de famille en présence d'une simple domestique. Pendant ce temps, les pensées d'Annette étaient préoccupées d'un tout autre sujet; elle aimait beaucoup le merveilleux; elle avait entendu parler d'une circonstance relative à ce château, qui rentrait singulièrement dans ses goûts. On lui avait recommandé le secret, et son envie de parler était si violente, qu'à tout instant elle était prête à s'expliquer. C'était une si étrange circonstance! N'en point parler, était une extrême punition; mais Montoni pouvait lui en imposer de plus sévères, et elle redoutait de l'offenser.

Catherine apporta du bois, et la flamme brillante dissipa pour un moment le brouillard lugubre de la chambre. Catherine dit à Annette que sa maîtresse l'avait demandée, et Emilie demeura seule, livrée encore à ses tristes réflexions.

Pour s'arracher à ses tristes pensées si pénibles à son cœur, elle se leva, et considéra l'appartement avec ses meubles. En le parcourant, elle remarqua une porte qui n'était pas exactement fermée; ce n'était pas celle par laquelle elle était entrée; elle prit la

lumière pour savoir où elle conduisait. Elle ouvrit, et avançant toujours, elle aperçut les marches d'un escalier dérobé resserré entre deux murailles, et qui aboutissait précisément devant cette porte. Elle voulut savoir d'où il partait, et le désira d'autant plus, qu'il communiquait à sa chambre; mais dans l'état actuel de ses esprits, elle manquait de courage pour tenter l'aventure. Elle ferma la porte, et s'efforça de l'assujettir; et l'examinant davantage, elle s'aperçut que du côté de la chambre elle était sans verrous, et que de l'autre, il s'en trouvait jusqu'à deux. En y plaçant une chaise pesante, elle remédia à une partie du danger, mais elle s'alarmait toujours de dormir dans cette pièce écartée, seule, et avec une porte dont elle ignorait l'issue, et qu'elle ne pouvait condamner. Quelquefois elle voulait prier madame Montoni de lui laisser Annette, pour passer la nuit dans sa chambre: mais elle s'en éloigna par la crainte de trahir une frayeur, qu'on nommerait puérile, et par celle aussi d'ébranler tout à fait l'imagination frappée d'Annette.

Ces affligeantes réflexions furent bientôt après interrompues par le bruit de quelqu'un qui marchait dans le corridor: c'était Annette et un domestique qui lui apportaient à souper de la part de madame Montoni. Elle se mit à table auprès du feu, et obligea la bonne Annette de partager ce petit repas. Encouragée par sa condescendance et par l'éclat et la chaleur du foyer, Annette rapprocha sa chaise de celle d'Emilie et lui dit:—Avez-vous jamais entendu parler, mademoiselle, de l'étrange événement qui a donné ce château à monsieur?

—Quelle étonnante histoire avez-vous donc ouï dire? reprit Emilie en cachant la curiosité que lui inspiraient d'anciennes et mystérieuses ouvertures à ce sujet.

—Je sais tout, mademoiselle, dit Annette en regardant autour d'elle, et s'approchant plus près d'Emilie: Benedetto m'a tout conté pendant que nous voyagions ensemble; il me dit: Annette, vous ne savez rien sur ce château où nous allons?—Non, lui dis-je, monsieur Benedetto: que savez-vous donc, je vous prie?—Mais, mademoiselle, vous savez garder un secret, ou, pour le monde

entier, je ne vous dirais rien.—J'ai promis de n'en pas parler, et on assure que monsieur trouverait mauvais qu'on en jasât.

—Si vous avez promis de garder le secret, dit Emilie, vous avez tort de le révéler.

Annette fit une pause, puis elle reprit:—Oh mais, pour vous, mademoiselle! à vous je puis tout dire, je le sais bien.

Emilie se mit à rire.—Je me tairai, dit-elle, aussi fidèlement que vous.

Annette répliqua fort gravement qu'il le fallait, et continua:—Ce château, vous le devez savoir, mademoiselle, est très-vieux et très-fortifié; il a soutenu plusieurs siéges, à ce qu'on dit; il ne fut pas toujours au seigneur Montoni ni à son père; mais, par une disposition quelconque, il devait revenir à monsieur, si la dame mourait sans se marier.

—Quelle dame? dit Emilie.

—Je n'en suis pas encore là, reprit Annette: c'est la dame dont je vais vous parler, mademoiselle, comme je vous le disais: cette dame habitait le château, et avait, comme vous le supposez, un train considérable autour d'elle. Monsieur venait souvent la voir, il en était amoureux et lui offrait de l'épouser; ils étaient un peu parents; mais cela n'empêchait pas. Quant à elle, elle en aimait un autre; elle ne voulut pas de lui, ce qui le mit, dit-on, dans une très-grande colère; et vous savez bien, mademoiselle, quel homme est monsieur quand il est en colère; peut-être le vit-elle dans un de ces accès, et c'est à cause de cela qu'elle ne voulut pas de lui. Mais, comme je vous disais, elle était fort triste, fort malheureuse, et tout cela pendant longtemps. Eh! vierge Marie, quel bruit est-ce là? N'entendez-vous pas un son, mademoiselle?

—C'est le vent, dit Emilie; poursuivez votre histoire.

—Comme je vous disais: où en étais-je? comme je vous disais, elle était bien triste et bien malheureuse, elle se promenait sur la terrasse, sous les fenêtres, toute seule, et là, elle pleurait, cela vous

aurait fendu le cœur. C'était... Mais je ne dis pas bien: cela vous aurait fait pleurer aussi, à ce qu'on m'assure.

—Bien: mais, Annette, dites-moi la substance de votre conte.

—Tout en son temps, mademoiselle; j'ai su tout cela à Venise même, mais ce qui suit, je ne le sais que d'aujourd'hui; cela arriva il y a bien des années, M. Montoni n'était encore qu'un jeune homme; la dame, on l'appelait la signora Laurentini, elle était très-belle, mais elle se mettait souvent en grande colère, aussi bien que monsieur. S'apercevant qu'elle ne voulait pas l'écouter, que fait-il? il laisse le château et n'y revient plus; mais cela était indifférent pour elle, elle était tout juste aussi malheureuse quand il y était que quand il n'y était pas. Un soir enfin... Grand saint Pierre, mademoiselle, s'écria Annette, regardez cette lampe! voyez donc comme la flamme est bleue. Elle parcourut ensuite toute la chambre avec des yeux effrayés.—Que vous êtes folle! dit Emilie: comment se livre-t-on à ces ridicules idées? De grâce, achevez-moi votre histoire, je suis très-fatiguée.

Annette fixa encore la lampe, et continua d'une voix plus basse:—Ce fut un soir, à ce qu'on dit, vers la fin de l'année; ce pouvait être vers le milieu de septembre, à ce que je suppose, ou le commencement d'octobre, peut-être même dans le mois de novembre; c'est égal, c'est toujours vers la fin de l'année; mais je ne puis pas dire précisément le moment, parce qu'ils ne me l'ont pas dit eux-mêmes. Quoi qu'il en soit, ce fut à la fin de l'année que cette dame fut se promener hors du château dans ces bois là-bas, comme elle faisait ordinairement. Elle était toute seule et n'avait que sa femme de chambre avec elle; le vent soufflait bien froid, il faisait tomber les feuilles autour d'elle, et sifflait tristement à travers ces grands châtaigniers que nous avons passés, mademoiselle, en venant au château: Benedetto me montrait les arbres tout en me parlant. Le vent était donc bien froid, et la femme de chambre voulait l'engager à revenir; elle ne le voulut pas; elle aimait à se promener dans les bois en tous les temps, et surtout le soir; et si les feuilles tombaient autour d'elle, cela lui faisait toujours plus de plaisir.

Eh bien! on l'a vue descendre vers le bois; la nuit vint, elle ne parut pas. Dix heures, onze heures, minuit, point de dame; voilà qui est bien. Ses domestiques pensèrent que sûrement il lui était arrivé un accident, et sortirent pour l'aller chercher: ils cherchèrent toute la nuit, mais ils ne la trouvèrent pas, et n'en trouvèrent aucune trace. Depuis ce jour-là, mademoiselle, on n'en a jamais entendu parler.

—Est-ce bien vrai, Annette? dit Emilie fort surprise.

—Très-vrai, mademoiselle, dit Annette avec un air d'horreur, oui, cela est bien vrai. Mais on dit, ajouta-t-elle en baissant la voix, on dit que depuis ce temps-là on a vu plusieurs fois la signora dans les bois et autour du château pendant la nuit; plusieurs des vieux serviteurs, qui restèrent ici après cet événement, déclarent qu'ils l'ont vue. Elle a été vue par plusieurs de ses vassaux, qui se sont trouvés au château pendant la nuit. Le vieux régisseur pourrait dire de singulières choses, à ce qu'on dit, s'il le voulait.

—Quelle contradiction là-dedans, Annette! dit Emilie. Vous disiez qu'on n'avait pas entendu parler d'elle, et vous dites qu'on l'a vue.

—Tout cela m'a été dit dans le plus grand secret, reprit Annette sans faire attention à la remarque; je suis bien sûre, mademoiselle, que vous ne voudrez pas nous faire tort à Benedetto et à moi, en parlant de cette histoire.

—Ne craignez rien de mon indiscrétion, répondit Emilie; mais souffrez que je vous engage, ma bonne Annette, à être fort discrète vous-même, et à ne jamais découvrir à personne ce que vous venez de me confier. Le signor Montoni, comme vous dites, pourrait fort bien se mettre en colère, s'il en entendait parler. Mais quelles recherches fit-on au sujet de cette malheureuse dame?

—Oh! une grande quantité, mademoiselle, car monsieur avait des droits directs sur le château, comme étant le plus proche héritier, et on dit que les juges, les sénateurs ou d'autres, déclarèrent qu'il ne pourrait prendre possession que lorsque bien des années seraient écoulées; et que si, après tout cela, la dame ne se retrouvait pas, cela serait aussi bon que si elle était morte, et que le château serait à lui: ainsi il est à lui. Mais l'histoire courut, et il se répandit plusieurs

rapports, mais si étranges, mademoiselle, que je n'ose pas vous les dire.

—Cela est encore étrange, Annette, dit Emilie en souriant et sortant de sa rêverie: mais quand la signora Laurentini a reparu depuis dans ce château, personne ne lui a-t-il parlé?

—Parlé! lui parler! s'écria Annette avec effroi. Non, non, soyez-en sûre.

—Et pourquoi pas? dit Emilie qui désirait en savoir davantage.

—Sainte mère de Dieu! parler à un esprit!

—Mais quelle raison a-t-on de croire que c'était un esprit; si on ne s'en est pas approché, et si on ne lui a pas parlé?

—Oh! mademoiselle, je ne peux pas vous le dire. Comment pouvez-vous faire de si singulières questions? Mais personne ne l'a vue aller et venir dans le château. On la voyait dans une place, et le moment d'après, elle était dans l'autre. Elle ne parlait pas. Si elle eût vécu, qu'aurait-elle fait dans ce château sans y parler? Il y a même dans le château plusieurs endroits où l'on n'a pas été depuis, et toujours par cette raison.

—Parce qu'elle ne parlait pas, dit Emilie en s'efforçant de rire, malgré la peur qui commençait à s'emparer d'elle.—Non, mademoiselle, non, reprit Annette presque fâchée, mais parce qu'on y voyait quelque chose. On dit aussi qu'il y a une vieille chapelle qui tient à la partie occidentale du château, où quelquefois, à minuit, on entend des gémissements. Cela fait frémir d'y penser! On a vu là des choses bien extraordinaires.

—Je te prie, Annette, trêve de ces contes ridicules! dit Emilie.

—Contes ridicules, mademoiselle! Oh! mais, je vous dirai là-dessus, si vous voulez, une histoire que Catherine m'a faite. C'était le soir d'un hiver froid, Catherine (elle venait souvent au château, à ce qu'elle dit, pour tenir compagnie au vieux Carlo et à sa femme; monsieur l'avait recommandé, et depuis ce temps-là elle était toujours ici) Catherine était assise avec eux dans la petite salle. Carlo dit: Je voudrais bien que nous eussions des figues à faire

griller. Il y en a dans l'office, mais il y a loin, et je suis trop las. Allez, Catherine, dit-il, vous êtes jeune et ingambe; apportez-nous-en quelques-unes; le feu est bien disposé pour les rôtir. Elles sont, dit-il, dans le coin de l'office, au bout de la galerie du nord. Prenez la lampe, dit-il, et prenez garde, en passant le grand escalier, que le vent qui entre par le toit ne vous l'éteigne. Ainsi, avec cela, Catherine prit la lampe... Paix, mademoiselle, j'entends du bruit, cela est sûr!

Emilie, à qui alors Annette avait fait passer sa frayeur, écouta très-attentivement; mais tout était fort calme, et Annette continua:

Catherine alla à la galerie du nord: c'est la grande galerie que nous avons traversée, mademoiselle, avant de venir dans le corridor. Elle allait, sa lampe à la main, ne songeant à rien du tout... Encore! s'écria subitement Annette; j'ai entendue encore! ce n'est point une idée, mademoiselle.

Paix! dit Emilie toute tremblante. Elles écoutèrent et restèrent immobiles. Emilie entendit un coup frappé contre le mur; il fut répété. Annette fit un grand cri. La porte s'ouvrit avec lenteur: c'était Catherine qui venait dire à Annette que sa maîtresse la demandait. Emilie, quoiqu'elle la reconnût bien, ne se remit pas tout de suite de sa terreur. Annette, moitié riant, moitié pleurant, gronda vivement Catherine de leur avoir fait une telle peur: elle frémissait qu'on n'eût entendu ce qu'elle avait dit. Emilie, dont l'esprit était vivement frappé par la circonstance principale du récit d'Annette, n'aurait pas voulu rester seule dans sa situation actuelle; mais pour éviter d'offenser madame Montoni et de trahir sa propre faiblesse, elle lutta contre les illusions de la crainte, et congédia Annette pour toute la nuit.

Quand elle fut seule, ses pensées se reportèrent sur l'étrange histoire de la signora Laurentini, et ensuite sur la situation où elle se trouvait elle-même dans ce terrible château, au milieu des déserts et des montagnes, en pays étranger, sous la domination d'un homme que, peu de mois auparavant, elle ne connaissait pas, dont elle avait déjà ressenti un cruel abus d'autorité, et dont elle considérait le

caractère avec un degré d'horreur que justifiait la crainte générale qu'il inspirait.

Emilie se rappela tout ce que lui avait dit Valancourt la veille de son départ du Languedoc, relativement à Montoni; elle se rappela tous les efforts qu'il avait faits pour la détourner de ce voyage. Ses craintes, depuis ce jour, avaient paru autant de prophéties, et se trouvaient ainsi confirmées. Son cœur, en se rappelant l'image de Valancourt, se livra à de vains regrets. Mais enfin sa raison lui offrit une consolation qui, quoique faible d'abord, prit, par la réflexion, une véritable consistance. Elle considéra que, quelles que pussent être ses peines, elle avait évité d'envelopper Valancourt dans ses malheurs, et que, de quelque nature que fussent ses chagrins, elle n'avait du moins aucun reproche à se faire.

Le vent, sifflant avec force à la porte et le long du corridor, ajoutait à sa mélancolie. La flamme récréative du foyer était éteinte depuis longtemps. Emilie restait fixée devant ces cendres froides, quand un tourbillon bruyant, s'engouffrant dans le corridor, ébranla les portes, les fenêtres, et l'alarma d'autant plus par sa violence, qu'il déplaça, dans sa secousse, la chaise dont elle s'était servie pour s'enfermer, et entr'ouvrit la porte qui conduisait au petit escalier. Sa curiosité et ses craintes se ranimèrent. Elle prit la lampe et vint au-dessus des marches. Elle hésitait si elle irait plus loin; mais le calme profond, l'obscurité de ce lieu la saisirent de nouveau. Elle résolut de commencer ses recherches aussitôt qu'il ferait grand jour. Elle ferma la porte et la barricada de son mieux.

Elle se mit alors dans son lit et laissa la lampe sur la table; mais cette sombre lueur ne fit que redoubler ses craintes. Au tremblement de ses rayons incertains, elle croyait presque voir des ombres glisser le long de ses rideaux et se retirer dans le fond ténébreux de sa chambre. L'horloge du château sonna une heure avant qu'elle eût fermé les yeux.

CHAPITRE XVIII.

La lumière du jour chassa de l'esprit d'Emilie les vapeurs de la superstition, mais non pas celles de la crainte. Elle se leva, et pour distraire son esprit de ces importunes idées, elle se força à s'occuper des objets extérieurs. Elle contempla de sa fenêtre les sauvages grandeurs qui s'offraient à sa vue; les montagnes qui s'entassaient les unes sur les autres et ne laissaient entrevoir que d'étroites vallées qu'ombrageaient d'épaisses forêts. Les vastes remparts du château, ses servitudes, ses bâtiments divers s'étendaient le long d'un roc escarpé au pied duquel un torrent jaillissant avec bruit, se précipitait sous de vieux sapins dans une gorge profonde. Un léger brouillard occupait le fond des vallées lointaines; et se dissipant par degrés aux rayons du soleil, découvrait l'un après l'autre les arbres, les coteaux, les troupeaux et leurs conducteurs.

C'était en contemplant ces admirables aspects qu'Emilie cherchait à se distraire, et ce ne fut pas sans succès; la fraîcheur du matin contribuait à la ranimer. Elle éleva ses pensées vers le ciel; elle s'y sentait toujours plus disposée quand elle goûtait la sublimité de la nature et que son esprit recouvrait ses forces.

Quand elle se retira de la fenêtre, ses yeux se tournèrent sur la porte qu'elle avait, la nuit précédente, assurée avec tant de soin. Elle se détermina à en examiner l'issue; mais en se rapprochant pour écarter les chaises, elle s'aperçut que déjà elles l'étaient un peu. Sa surprise ne peut s'imaginer, quand, l'instant d'après, elle vit la porte toute fermée. Elle fut frappée comme si elle eût vu une apparition. La porte sur le corridor était fermée comme elle l'avait laissée; mais l'autre porte qu'on ne pouvait assujettir qu'à l'extérieur avait

nécessairement été verrouillée pendant la nuit. Elle s'affecta sérieusement de l'idée de coucher encore dans une chambre où il était si facile de pénétrer, et si loin de tout genre de secours; elle se décida à en faire part à madame Montoni, et à demander à changer de chambre.

Après quelque difficulté, elle retrouva son chemin jusqu'au grand vestibule et à la salle du soir précédent, dans laquelle était servi le déjeuner. Sa tante était seule; Montoni était à parcourir les environs du château, à voir l'état des fortifications, et à causer avec Carlo. Emilie remarqua que sa tante avait pleuré, et son cœur s'attendrit pour elle avec un sentiment qui se montra dans ses manières encore plus que dans ses paroles. Elle évitait soigneusement de paraître s'apercevoir que sa tante fût malheureuse. Elle saisit le moment où Montoni était absent pour parler de la porte, demander un autre logement, et s'informer des motifs du voyage. Sur le premier point, sa tante la renvoya à Montoni, et refusa très-positivement de s'en mêler; sur le second, elle témoigna la plus entière ignorance.

Dans le dessein de réconcilier madame Montoni avec sa propre situation, Emilie se mit alors à louer la grandeur du château, le pays qui l'environnait, et s'efforça d'adoucir tout ce qui pouvait le rendre odieux. Si le malheur avait en quelque sorte rompu la dureté du caractère de madame Montoni, et lui avait appris dans ses souffrances à compatir à celles des autres, le caprice, la domination que la nature avait mis dans son cœur n'en étaient point encore bannis. Elle ne put se refuser au plaisir de tyranniser l'innocente et triste Emilie, en jetant du ridicule sur un goût qui n'était pas le sien.

Son discours satirique fut néanmoins interrompu par l'arrivée de Montoni; et sa physionomie prit un mélange de ressentiment et de crainte. Montoni se mit à table sans paraître s'apercevoir qu'il y eût quelqu'un autour de lui.

Emilie, qui l'observait en silence, vit dans ses traits une expression plus sombre et plus sévère que de coutume. Le déjeuner se passa dans le silence, jusqu'au moment où Emilie risqua de

demander un autre appartement et rapporta les motifs de sa demande.

—Je n'ai pas le temps de m'arrêter à de pareilles misères, dit Montoni; cette chambre vous a été destinée, et vous devez vous en contenter. Il n'est pas vraisemblable que personne ait pris la peine d'aller monter un escalier pour l'intérêt de fermer une porte. Si elle ne l'était pas quand vous entrâtes, le vent a fort bien pu faire glisser les verrous. Mais je ne sais pas pourquoi je m'occuperais d'une circonstance aussi frivole.

Une semblable explication ne pouvait nullement satisfaire Emilie. Elle avait remarqué que les verrous étaient fort rudes, et conséquemment n'avaient pu facilement se mouvoir. Elle s'interdit cette représentation, mais elle renouvela sa demande.

—Si vous voulez rester esclave de pareilles craintes, dit Montoni avec sévérité, abstenez-vous du moins d'en fatiguer les autres. Sachez vaincre toutes ces misères, et travaillez à fortifier votre âme. Il n'y a pas de plus méprisable existence que celle qu'empoisonne la frayeur. En prononçant ces mots, il regarda fixement madame Montoni: elle rougit excessivement, et garda toujours le silence. Emilie, offensée et fortement déconcertée, trouvait alors ses craintes trop naturelles pour mériter de tels sarcasmes. Mais s'apercevant que son chagrin ne l'empêcherait pas de les souffrir, elle fit effort pour s'en distraire.

Quand madame Montoni se fut retirée à sa toilette, Emilie tâcha de se distraire en examinant le grand château. Elle ouvrit une porte battante, et passa de la grande salle sur les remparts, qui, de trois côtés, bordaient les précipices. La quatrième face était gardée par les hautes murailles des cours, et par la voûte sous laquelle elle avait tourné la veille. La grandeur de ces larges remparts, et le paysage varié qu'ils dominaient, excitèrent son admiration. L'étendue des terrasses était telle, que, présentant le pays sous autant d'aspects différents, elle offrait comme autant de vues nouvelles. Elle s'arrêtait souvent pour contempler la gothique magnificence d'Udolphe, son orgueilleuse irrégularité, ses hautes

tours, ses fortifications, ses fenêtres étroites et enfoncées, enfin ces beffrois nombreux placés au coin de chaque tourelle. Elle s'appuya sur le mur de la terrasse, et mesura de l'œil le gouffre effroyable d'un précipice, dont les noirs sommets des forêts dérobaient encore la profondeur. Partout où elle portait ses regards, c'étaient des pics de montagnes, des bois de sapin, et d'étroits défilés, qui s'enfonçaient dans les Apennins, et disparaissaient à la vue dans ces régions inaccessibles.

Elle était dans cette situation, quand elle vit Montoni, accompagné de deux hommes, qui gravissait un sentier taillé dans le roc vif. Il s'arrêta sur une éminence, considérant le rempart, et s'adressant à sa suite, il s'exprima avec un air et des gestes fort énergiques. Emilie s'aperçut que l'un de ces hommes était Carlo, que l'autre avait le costume d'un paysan, et qu'à lui seul s'adressaient les ordres de Montoni.

Elle se retira de la muraille et continua sa promenade. Tout à coup elle entendit le bruit de plusieurs carrosses, bientôt le retentissement de la grosse cloche, et il lui vint à l'esprit que le comte Morano arrivait; elle traversa rapidement les portes de la terrasse, prenant à la hâte le chemin de son appartement. A ce moment plusieurs personnes entrèrent dans la salle par la porte opposée: elle les vit à l'extrémité des arcades, et recula sur-le-champ; mais l'agitation de ses esprits, l'étendue de l'obscurité de la salle, l'avaient empêchée de distinguer les étrangers. Toutes ces craintes n'avaient qu'un objet; cet objet se présenta à elle; elle crut qu'elle avait vu le comte Morano.

Quand elle les vit hors de la salle, elle hasarda d'y rentrer, et remonta chez elle sans rencontrer personne; elle resta dans sa chambre, agitée de mille frayeurs et prêtant l'oreille au moindre bruit. Entendant, à la fin, des voix sur le rempart, elle courut à sa fenêtre, et reconnut Montoni qui se promenait avec le signor Cavigni; ils s'arrêtaient souvent, se regardaient l'un et l'autre, et leur conversation paraissait fort animée.

De plusieurs personnes qu'elle avait remarquées dans la salle, elle ne voyait que le seul Cavigni; ses alarmes s'augmentèrent bientôt en entendant marcher dans le corridor: elle s'attendait à un message du comte. Annette parut.

—Ah! mademoiselle, s'écria-t-elle, voilà le signor Cavigni arrivé. Que je suis donc contente de voir un visage chrétien dans cet endroit! il est si bon, il a toujours pris tant d'intérêt à moi! Le signor Verezzi y est aussi. Et qui croiriez-vous bien encore, mademoiselle?

—Je ne sais pas deviner, Annette; dites-moi vite.

—Devinez une fois, mademoiselle.

—Alors, dit Emilie, en essayant de se contenir, le comte Morano, je suppose.

—Sainte Vierge! s'écria Annette, vous vous trouvez mal, mademoiselle, vous allez vous évanouir! Je vais aller vous chercher de l'eau.

Emilie tomba sur sa chaise.—Restez, Annette, dit-elle languissamment, ne me laissez point. Je vais me remettre... ouvrez la fenêtre... Le comte, dites-vous? Est-il en bas?

—Qui? moi? le comte? Non, mademoiselle, je n'en ai pas parlé; il n'est pas ici. Non, mademoiselle.

—En êtes-vous bien sûre?

—Dieu soit béni, reprit Annette, vous êtes bien vite revenue. En vérité, je vous croyais mourante.

—Mais le comte, vous êtes bien sûre qu'il n'est pas là?

—Oh! oui, bien sûre, mademoiselle. Je regardais par une grille dans la tourelle du nord, quand les voitures sont arrivées; je ne m'attendais pas à une vue si désirée dans cette affreuse citadelle.

—C'est bon, Annette; je me trouve déjà beaucoup mieux.

—Oui, mademoiselle, je vois cela. Oh! tous les domestiques vont mener joyeuse vie! Nous irons danser et chanter dans la petite salle, parce que là monsieur ne pourra pas nous entendre. Et puis les

drôles d'histoires! Ludovico est arrivé, mademoiselle; Ludovico est venu avec eux. Vous vous souvenez de Ludovico, mademoiselle?

—Non, dit Emilie, fatiguée de son bavardage.

—Quoi! mademoiselle, vous ne vous rappelez pas Ludovico, celui qui manœuvrait la gondole du cavalier à la dernière régate, et qui gagna le prix; celui qui chantait de si jolis vers sur Roland, sur les Maures et Charle... Charle... magne... Oui, c'était le nom, et toujours sous ma jalousie, au portique d'occident, au clair de lune à Venise. Oh! comme je l'écoutais!

—Je crains pour toi, ma bonne Annette, dit Emilie. Il me semble que ses vers ont emporté ton cœur. Mais laissez-moi vous conseiller, s'il est ainsi, de bien garder le secret, et surtout ne pas lui laisser savoir.

—Ah! mademoiselle, comment peut-on garder un secret comme celui-là?

—A présent, Annette, je me trouve tout à fait remise, et vous pouvez me laisser.

—Oh! mais, mademoiselle, j'ai oublié de vous demander comment vous aviez pu reposer dans cette vieille et affreuse chambre la nuit dernière.—Comme à l'ordinaire.—Vous n'avez donc entendu aucun bruit?—Aucun.—Ni rien vu?—Rien du tout.—Cela est surprenant.—Pas le moins du monde. Mais vous, dites-moi, à quel propos de pareilles questions?

—O mademoiselle! je ne voudrais pas vous le dire pour l'or du monde, ni tout ce que j'ai ouï raconter sur cette chambre: cela vous effrayerait trop.

—Si c'est pour cela, vous m'avez déjà effrayée. Vous pouvez me dire tout ce que vous en savez, sans charger en rien votre conscience.

—O Seigneur! on dit qu'il revient dans cette chambre, et cela, depuis bien longtemps.

—S'il y revient, c'est un esprit qui sait bien fermer les verrous, dit Emilie en s'efforçant de sourire malgré ses craintes. J'ai laissé hier au soir cette porte ouverte, et ce matin je l'ai trouvée fermée.

Annette devint pâle, et ne dit mot.

—Avez-vous entendu dire que quelque domestique ait fermé cette porte ce matin, avant que je me levasse?

—Non, mademoiselle, je vous jure qu'on ne me l'a pas dit: mais je ne sais. Irai-je le demander, mademoiselle? dit Annette en se précipitant du côté du corridor.

—Restez, Annette, j'ai d'autres questions à vous faire. Dites-moi ce que vous savez sur cette chambre, et sur l'escalier qui y conduit.

—Je m'en vais tout de suite le demander, mademoiselle; je suis bien sûre, d'ailleurs, que madame aura besoin de moi. Je ne peux pas rester, mademoiselle.

Elle sortit aussitôt, sans attendre aucune réponse. Emilie soulagée par la certitude que Morano n'était pas arrivé, ne put s'empêcher de sourire de la terreur superstitieuse qui tout à coup avait saisi Annette: et quoique par intervalles elle s'en trouvât elle-même frappée, elle souriait cependant à celle que lui manifestaient les autres.

Montoni avait refusé à Emilie une autre chambre: elle se détermina à supporter, avec résignation, le mal qu'elle ne pouvait pas éviter. Elle s'efforça de rendre son habitation aussi commode qu'il lui était possible; elle rangea tous ses livres, les délices de ses jours heureux et la conclusion de ses instants de mélancolie.

Sa petite bibliothèque fut placée sur un grand coffre, qui faisait partie de l'ameublement. Elle prépara ses crayons, se trouvant assez tranquille pour songer à tracer l'esquisse du sublime point de vue que semblait encadrer sa fenêtre. Soudain elle suspendit la jouissance de ce plaisir; elle se rappela combien de fois elle avait entrepris un amusement de ce genre, et combien de fois de nouveaux malheurs imprévus l'avaient empêchée de s'y livrer.

—Comment puis-je, se disait-elle, me laisser tromper par l'espoir? le comte n'est pas arrivé, et cela me rendrait heureuse. Hélas! que m'importe qu'il vienne aujourd'hui ou demain? Il viendra enfin; ce serait s'aveugler que d'en vouloir douter.

Pour échapper à ces pénibles réflexions, elle essaya de se mettre à lire; mais son attention ne pouvait se fixer sur la page qui était sous ses yeux; elle finit par jeter le livre, et résolut de parcourir le château. Elle se rappelait l'étrange histoire de l'ancienne propriétaire; ce souvenir réveilla en elle celui du tableau voilé; elle résolut de le découvrir. En traversant toutes les pièces qui y conduisaient, elle se sentit vivement troublée: les rapports de ce tableau avec la dame du château, la conversation d'Annette, la circonstance du voile, le mystère qui enveloppait le tout, excitaient dans son âme un léger mouvement de terreur, mais de cette terreur qui s'empare de l'esprit, qui l'élève à de grandes idées, et par une sorte de magie, à l'objet même qui nous la cause.

Emilie marchait en tremblant; elle s'arrêta un moment à la porte avant de se résoudre à l'ouvrir. Elle s'avança vers le tableau qui paraissait d'une dimension extraordinaire, et qui se trouvait dans un coin obscur de la chambre. Elle s'arrêta encore; enfin d'une main timide elle leva le voile, mais elle le laissa retomber. Ce n'était pas une peinture qu'elle avait vue, et avant de pouvoir quitter la chambre elle s'évanouit sur le plancher.

[Illustration]
Le tableau mystérieux.

Quand elle eut recouvré ses sens, le souvenir de ce qu'elle avait vu l'en priva presque une seconde fois; elle eut à peine la force de sortir de la chambre et de gagner la sienne. Quand elle y fut, elle n'eut pas le courage d'y rester seule. L'horreur dominait son esprit; elle n'éprouvait ni le sentiment de ses maux passés, ni la crainte des maux futurs. Elle s'assit auprès de sa fenêtre, parce que de là elle entendait des voix, quoique éloignées, et qu'elle voyait passer du monde sur les terrasses. Montoni et Verezzi, bientôt après,

passèrent sous les fenêtres; ils causaient gaiement: leurs voix lui rendirent un peu de vie. Les signors Bertolini et Cavigni les rejoignirent sur la terrasse. Emilie, supposant alors que madame Montoni se trouvait seule, sortit pour aller la trouver: la solitude de sa chambre, le voisinage du lieu où elle avait reçu un coup si accablant, suffisaient bien d'ailleurs pour l'agiter encore.

[Illustration]
Les hôtes de Montoni au château d'Udolphe.

Elle trouva sa tante à sa toilette, et se préparant pour le dîner. La pâleur, la consternation d'Emilie alarmèrent jusqu'à madame Montoni; mais Emilie eut assez de force pour se taire sur un tel sujet, quoique ses lèvres, à tout moment, se trouvassent prêtes à le trahir. Elle resta dans l'appartement de sa tante jusqu'à l'heure où l'on descendit pour dîner: elle y trouva les étrangers. Ils avaient un air d'occupation qui ne leur était pas ordinaire, et semblaient trop remplis d'un intérêt majeur pour faire quelque attention à Emilie ou à madame Montoni elle-même: ils parlèrent peu, Montoni encore moins. Emilie frémit en le voyant. L'horreur de la chambre s'offrit à elle plusieurs fois; elle changea de couleur, et craignit que la souffrance ne découvrît son émotion et ne l'obligeât à sortir; mais l'empire qu'elle prit sur elle-même surmonta la faiblesse de sa constitution. Elle s'efforça de se mêler de la conversation, et même de paraître gaie.

Montoni paraissait évidemment réfléchir à quelque grande opération. Un esprit moins nerveux, un cœur plus susceptible en eussent sans doute été plus accablés; mais la fermeté de sa contenance indiquait uniquement le développement et l'énergie de ses facultés.

Le repas fut silencieux. La tristesse du château semblait influer sur la gaieté ordinaire de Cavigni; mais aux nuages de sa physionomie se mêlait alors une fierté que rarement on y distinguait. Le comte Morano ne fut pas nommé. La conversation roula toute sur

les guerres qui, dans ce temps, déchiraient l'Italie, sur la force des armées vénitiennes et le caractère des généraux.

Après dîner, quand les domestiques furent partis, Emilie sut que le cavalier, sur lequel Orsino avait assouvi sa vengeance, était mort par suite de ses blessures, et qu'on cherchait avec soin le meurtrier. Cette nouvelle parut alarmer Montoni; mais il dissimula promptement, et s'informa où Orsino s'était caché. Tous ses hôtes, excepté Cavigni, ignoraient que Montoni eût, à Venise, favorisé sa fuite. Ils lui répondirent qu'Orsino s'était échappé la même nuit avec tant de précipitation et de secret, que même ses plus intimes amis n'en avaient rien appris. Montoni se blâma lui-même d'avoir fait une pareille question. Une seconde réflexion lui persuada qu'un homme aussi soupçonneux qu'Orsino ne pouvait confier à personne le mystère actuel de son asile. Il croyait cependant qu'il mettrait moins de réserve à son égard, et que bientôt, sans doute, il entendrait parler de lui.

Emilie se retira avec madame Montoni bientôt après qu'on eut ôté le couvert, et laissa les cavaliers occupés de leurs conseils secrets. Déjà Montoni, par des signes expressifs, avait averti son épouse de s'éloigner. Elle passa aux remparts, et se promena en silence. Emilie ne l'interrompait pas; son esprit était absorbé. Elle eut besoin de toute sa résolution pour s'empêcher d'en communiquer le terrible sujet à madame Montoni.

—Ne précipitons rien, disait-elle en elle-même; à quelques maux que je me trouve réservée, j'éviterai du moins d'avoir aucun reproche à me faire.

Tandis qu'elle s'appuyait sur le parapet du rempart, elle vit, à peu de distance, quelques manœuvres examinant une brèche, et devant cette brèche un amas de pierres qui semblaient destinées à des réparations. Elle vit aussi un vieux canon qui paraissait être tombé de sa place. Madame Montoni s'arrêta pour parler à ces ouvriers, et leur demander ce qu'ils allaient faire.—Réparer les fortifications, madame, dit l'un d'eux. Elle fut surprise que Montoni pensât à ce travail, d'autant plus que jamais il n'avait parlé du château comme

d'un lieu qu'il comptât habiter longtemps. Elle avança vers une arcade élevée qui conduisait du rempart de l'est à celui du sud, et qui, d'une part, joignant au château, supportait une petite tour d'observation qui commandait à toute la vallée. En approchant de cette arcade, elle vit de loin descendre des bois une longue troupe de chevaux et d'hommes, qu'elle reconnut pour des soldats au seul éclat de leurs lances et de leurs autres armes, car la distance ne permettait pas de juger exactement leurs couleurs. Pendant qu'elle regardait, l'avant-garde sortit des bois, mais la file continuait de s'étendre jusqu'aux extrémités de la montagne. L'uniforme militaire se distingua dans les premiers rangs. Le commandant s'avançait à la tête; et, paraissant diriger les colonnes qui le suivaient, il approchait de plus en plus du château.

Un tel spectacle, dans ces contrées solitaires, surprit et alarma singulièrement madame Montoni. Elle courut à la hâte à quelques paysans qui relevaient un bastion devant le rempart du sud, et où le roc était moins escarpé qu'ailleurs. Ces hommes ne purent répondre à ces questions d'aucune manière satisfaisante; et surpris eux-mêmes, ils regardèrent cette cavalcade avec un étonnement stupide. Madame Montoni, jugeant nécessaire de communiquer le sujet de ses alarmes, envoya Emilie pour dire qu'elle désirait parler à Montoni. Sa nièce n'approuvait pas ce message; elle craignait le mécontentement qu'il allait produire. Elle obéit pourtant sans répliquer.

En s'approchant de l'appartement où Montoni s'entretenait avec ses hôtes, elle entendit une violente et bruyante dispute. Elle s'arrêta tremblante du courroux extrême où son entrée peu attendue allait nécessairement le jeter. Le moment d'après, il se fit un silence. Elle osa alors ouvrir la porte. Montoni se retourna vivement, et la regarda sans parler. Elle s'acquitta de sa commission.

—Dites à madame Montoni que j'ai affaire, dit-il.

Emilie crut utile de lui détailler la cause de son message. Montoni et ses compagnons se levèrent au même instant, et furent aux fenêtres; mais ne découvrant pas les troupes, ils se rendirent sur les

remparts, et Cavigni conjectura que ce devait être une légion de *Condottieri*, alors en marche pour Modène.

Une partie de la cavalcade était alors dans la vallée, l'autre remontait dans les montagnes vers le nord, et quelques traîneurs restaient encore au bord des précipices où d'abord ils avaient tous paru. On aurait cru voir une armée nombreuse. Pendant que Montoni et les autres regardaient cette marche militaire, on entendit sonner la trompette et frapper les cymbales dans le vallon. D'autres leur répondirent à l'instant. Emilie écouta avec émotion, de la hauteur, ces sons aigus qui réveillaient les échos des montagnes. Montoni expliqua les signaux, dont il parut très-bien connaître l'usage, et en conclut qu'ils n'avaient rien d'hostile. L'uniforme des soldats et le genre de leurs armes confirmèrent pour lui la conjecture de Cavigni. Il eut la satisfaction de les voir s'éloigner sans s'arrêter pour examiner le château. Il ne quitta pas les remparts que les bases des remparts ne les eussent tous dérobés à sa vue, et que le dernier murmure des trompettes ne se fût évanoui dans les airs. Cavigni et Verezzi parurent animés de ce spectacle, qui semblait exciter leur courage. Montoni revint au château, pensif et silencieux.

Les hommes soupèrent entre eux. Madame Montoni se tint chez elle. Emilie fut l'y joindre avant que de se retirer. Elle trouva sa tante toute en pleurs, et dans une grande agitation. La tendresse d'Emilie était naturellement si insinuante, qu'elle manquait rarement de consoler un cœur affligé. Celui de madame Montoni l'était; mais les plus doux accents de la voix d'Emilie perdirent leur effet auprès d'elle. Elle feignit, avec sa délicatesse ordinaire, de ne pas observer la douleur de sa tante; mais elle mit dans toutes ses manières une grâce si touchante, une sollicitude si tendre dans tout son maintien, que madame Montoni fut offensée de l'apercevoir. Exciter la pitié de sa nièce, était un cruel affront pour son orgueil. Elle la congédia dès qu'elle le put. Emilie ne lui parla point de son extrême répugnance à se trouver dans l'isolement de sa chambre. Elle demanda seulement qu'il lui fût permis de garder Annette jusqu'à l'instant où elle se coucherait. On y consentit avec quelque peine; et comme Annette

était alors avec les domestiques, il fallut bien qu'Emilie se retirât seule.

Elle traversa les longues galeries d'un pas léger. La lueur vacillante de la lampe qu'elle portait ne servait qu'à lui rendre plus sensible l'obscurité qui l'environnait, et l'air, à tout moment, menaçait de la souffler. Le silence morne qui régnait dans cette partie du château, la glaçait totalement. Pourtant elle entendait, par intervalle, les éclats de rire qui partaient de la salle reculée où les domestiques s'étaient réunis. Mais le même silence succédait: il ne restait qu'un calme absolu. En passant devant l'enfilade qu'elle avait visitée le matin, ses regards tombèrent avec effroi sur la porte. Elle crut presque entendre quelques sons; mais elle se garda de s'arrêter pour en devenir plus certaine.

Elle atteignit sa chambre; il n'y avait pas une étincelle dans le foyer. Elle s'assit, et prit un livre pour occuper son attention jusqu'à ce qu'Annette vînt auprès d'elle, et qu'elle pût lui demander du feu. Elle continua de lire; mais à la fin sa lampe lui parut prête à s'éteindre. Annette ne venait point. La solitude, l'obscurité de sa chambre l'affectèrent de nouveau, et avec d'autant plus de force qu'elle était près du théâtre d'horreur qu'elle avait découvert le matin. Des images sombres et fantastiques assaillirent son esprit. Elle regardait en tremblant la porte de l'escalier, et voulut voir si elle était encore fermée, elle s'aperçut qu'elle l'était effectivement. Incapable de prendre sur elle de coucher encore dans cet appartement écarté, et dans lequel, la nuit précédente, il était certainement entré quelqu'un, elle attendait Annette avec une impatience pénible, et voulait savoir d'elle une multitude de circonstances. Elle désirait aussi la questionner sur cet objet d'horreur, dont Annette la veille lui avait paru informée, et dont elle voyait bien que la pauvre fille n'avait reçu qu'une notion fausse. Ce qui l'étonnait le plus, c'est que la chambre qui le contenait restât ouverte aussi indiscrètement. Une telle négligence surpassait l'imagination. Mais sa lumière était prête à s'éteindre. La faible lueur qu'elle jetait sur les murs ajoutait aux terreurs de son esprit. Elle se leva pour retourner dans la partie

habitée du château, avant que l'huile de sa lampe fût tout à fait consumée.

En ouvrant la porte, elle entendit quelques voix; bientôt après elle aperçut une lumière qui paraissait au bout du corridor. C'était Annette et une autre servante. Je suis bien aise que vous soyez venues, dit Emilie; qui vous a donc arrêtées si longtemps? Je vous prie, faites-moi vite du feu.

—Madame avait besoin de moi, mademoiselle, reprit Annette un peu embarrassée. Je vais aller chercher du bois.

—Non, dit Catherine, c'est mon affaire. Elle sortit à l'instant. Annette voulait la suivre; mais Emilie la rappela, et Annette se mit à parler haut, à rire comme si elle eût eu peur de garder le silence un moment.

Catherine revint avec du bois. Quand la flamme pétillante eut enfin réchauffé cette chambre, et que la servante se fut retirée, Emilie demanda à Annette si elle avait pris les informations dont elle l'avait chargée.—Oui, mademoiselle, reprit Annette; mais pas une âme ne sait un mot de cela. Pour le vieux Carlo, je l'observais avec soin, parce qu'on dit qu'il sait de singulières choses. Le vieux Carlo avait un air que je ne pourrais pas exprimer. Il m'a demandé plusieurs fois si j'étais sûre que la porte ne fût pas fermée. Seigneur! lui dis-je, si j'en suis sûre? comme je suis vivante. En vérité, mademoiselle, j'en suis tellement abasourdie, que je ne puis moi-même le dire. Je ne voudrais pas plus dormir dans cette chambre que sur le canon de ce rempart là-bas.

—Et pourquoi moins sur ce canon, qu'à tout autre endroit du château? dit Emilie en souriant. Je crois bien que le lit serait dur.

—Oui, mademoiselle, mais on peut en trouver d'aussi mauvais. Le fait est que dans la nuit on a vu quelque chose auprès de ce canon, et qui s'y tenait comme pour le garder.

—C'est fort bien ma chère Annette; les gens qui font de telles histoires sont bien heureux que vous les écoutiez. Vous les croyez au premier mot.

—Ma chère demoiselle, je vous ferai voir le canon même. Vous pouvez le voir de vos fenêtres.

—C'est vrai, dit Emilie; mais cela prouve-t-il qu'un fantôme le garde?

—Quoi? si je vous montre le canon, ma chère demoiselle, vous ne croirez rien.

—Non, rien probablement sur ce sujet, que ce que je verrais moi-même, dit Emilie.

—Eh bien! mademoiselle, vous le verrez, si vous voulez seulement approcher de la fenêtre.

Emilie ne put s'empêcher de rire, et Annette parut étonnée.

Apercevant son extrême facilité à croire le merveilleux, Emilie crut devoir s'abstenir de lui parler du sujet dont elle s'était proposé de l'entretenir. Elle craignait de la faire succomber à tant de terreur idéales. Elle lui parla d'un objet plus gai, les régates de Venise.

—Oui, mademoiselle, lui dit Annette, ces flambeaux tournants et les belles nuits au clair de lune, voilà ce qu'il y a de beau à Venise; la lune, soyez en sûre, est plus belle que partout ailleurs. On entend une si douce musique; Ludovico chantait si souvent si souvent auprès de ma jalousie, sous le portique du couchant; mademoiselle ce fut Ludovico qui me parla de ce tableau que vous aviez tant d'envie de voir hier.

—Et quel tableau? dit Emilie, désirant de faire parler Annette.

—Oh! ce terrible tableau avec le voile noir!

—Vous ne l'avez jamais vu? dit Emilie.

—Qui, moi! non, mademoiselle, jamais; mais ce matin, continua Annette en baissant la voix et regardant autour d'elle; ce matin, comme il faisait grand jour, vous savez, mademoiselle, que j'avais une extrême fantaisie de le voir, et j'avais entendu de singulières choses à ce sujet, j'allai jusqu'à la porte, et je serais entrée si ne je l'avais trouvée fermée.

Emilie commença à craindre qu'on n'eût remarqué sa visite, puisque la porte avait été fermée si peu de temps après sa sortie de la chambre; elle frémissait que sa curiosité n'attirât sur elle toute la vengeance de Montoni; son inquiétude se portait aussi sur le but des rapports trompeurs qu'on avait faits à Annette, et qui sans doute avaient un principe, quoiqu'il semblât que Montoni eût dû chercher à maintenir à cet égard un silence absolu. Elle sentit néanmoins que le sujet était trop affreux pour s'en occuper à une pareille heure. Elle s'efforça de l'éloigner de sa pensée, et de s'entretenir avec Annette, dont la conversation simple et naïve lui semblait préférable à une solitude absolue.

Elles restèrent là jusqu'à près de minuit, mais non pas sans qu'Annette eût plusieurs fois voulu se retirer. Le bois était presque entièrement brûlé. Emilie entendit de loin retomber les portes de la salle, comme si on les eût fermées pour la nuit. Elle se prépara à se mettre au lit, mais elle voulait encore qu'Annette ne la quittât pas; à cet instant la cloche de la porte sonna: elles écoutèrent avec effroi. Après une très-longue pause, on l'entendit sonner encore; bientôt on reconnut le bruit d'un carrosse dans la cour; Emilie se jeta presque sans vie sur sa chaise: C'est le comte, dit-elle.

—Quoi, à cette heure; mademoiselle! dit Annette; non, ma chère demoiselle; mais en tout cas, c'est prendre un singulier moment pour arriver dans une maison.

—Je t'en supplie, ma chère Annette, ne perdons pas le temps à causer, dit Emilie d'un ton effrayé; va, je t'en supplie, va voir qui ce peut être.

Annette sortit de la chambre et emporta la lumière. Elle laissa Emilie dans une obscurité qui l'aurait effrayée quelques minutes auparavant; mais en ce moment, elle n'y prenait pas garde; Annette parut, et Emilie alla au-devant d'elle.

—Oui, mademoiselle, dit-elle, vous aviez raison: c'est le comte.

—C'est lui! s'écria Emilie levant les yeux au ciel et s'appuyant sur le bras d'Annette.

—Bon Dieu! ma chère dame, remettez-vous, ne pâlissez donc pas ainsi: nous en apprendrons davantage.

—Oui, nous en saurons davantage, dit Emilie en s'acheminant le plus vite possible vers son appartement. Je ne suis pas bien: donnez-moi un peu d'air.—Annette ouvrit la fenêtre et lui apporta de l'eau.

—Ma chère demoiselle! il ne vous troublera pas à cette heure, il croira que vous dormez.

—Restez avec moi jusqu'à ce que je dorme, dit Emilie un peu soulagée par cette idée qui lui parut très-vraisemblable.

Emilie demanda quel était l'homme qui accompagnait le comte, et comment Montoni les avait reçus; mais Annette ne put le lui dire.

—Ludovico, ajouta-t-elle, allait justement appeler le valet de chambre de M. Montoni pour qu'il l'informât de cette arrivée, lorsque je l'ai trouvé moi-même.

Emilie resta quelque temps dans cet état d'incertitude; il devint enfin si violent, qu'elle pria Annette d'aller rejoindre les domestiques dans la salle, et de découvrir, s'il était possible, quelle était l'intention du comte en se rendant au château.

—Oui, mademoiselle, répondit vivement Annette; mais comment trouverai-je mon chemin, si je vous laisse avec la lampe?

Emilie dit qu'elle allait l'éclairer, et elles sortirent aussitôt. Quand elles furent au haut de l'escalier, Emilie réfléchit qu'elle pourrait être vue par le comte; et pour éviter la grande salle, Annette la conduisit, à travers quelques petits passages, à un escalier dérobé qui descendait à la salle des domestiques.

En remontant à la chambre, Emilie craignit de s'égarer dans tous les détours de ce château, et d'être encore effrayée par quelque mystérieux spectacle. Quoique troublée dans tous les corridors, elle frémissait d'ouvrir une seule des portes. Pendant qu'elle était seule, arrêtée et pensive, elle crut entendre un sanglot assez près d'elle; elle resta immobile, et en entendit un second distinctement. Il y avait plusieurs portes à la droite du passage; elle avança et écouta. A

peine fut-elle à la seconde, qu'elle entendit une voix et un accent de plainte; elle écoutait toujours et ne voulait ni ouvrir la porte ni s'en éloigner. Elle reconnut des soupirs convulsifs et les plaintes d'un cœur au désespoir. Emilie pâlit, et considéra dans une pénible attente les ténèbres qui l'entouraient; les lamentations continuaient; la pitié vainquit la terreur: il était possible que ses soins pussent être utiles à l'infortuné qui gémissait, ou que du moins sa compassion pût le consoler. Elle posa la main sur la porte: tandis qu'elle hésitait, elle crut reconnaître cette voix qu'altéraient les tons de la douleur. Elle posa sa lampe dans le passage, et ouvrit la porte sans bruit: tout était sombre, excepté un cabinet reculé où paraissait une seule lumière. Elle se glissa doucement; elle vit madame Montoni appuyée sur sa toilette et fondant en larmes, un mouchoir sur les yeux: elle resta immobile d'étonnement.

Il y avait un homme assis auprès du feu, mais elle ne put le distinguer; de temps en temps il disait, d'une voix basse, quelques mots, et Emilie ne pouvait les entendre. Mais alors madame Montoni pleurait encore bien plus. Trop occupée de sa douleur, elle n'aperçut point Emilie; cette dernière eût bien désiré deviner la cause de cette scène, et reconnaître celui qui se trouvait à cette heure dans le cabinet de sa tante: elle ne voulut pourtant point ajouter à ses douleurs en surprenant son secret, et profiter de la circonstance pour écouter son entretien. Elle se retira avec précaution; et, quoiqu'avec difficulté, retrouva son appartement, où des intérêts plus directs lui firent oublier sa surprise.

Annette revint cependant sans avoir de réponse satisfaisante.

—A présent, mademoiselle, ajouta-t-elle, je suis si endormie! Si vous l'étiez autant que moi, vous ne me feriez pas rester, j'en suis sûre.

Emilie s'aperçût qu'il y aurait de la cruauté à l'exiger: elle avait attendu si longtemps sans recevoir d'ordres de Montoni, qu'il ne paraissait pas avoir le dessein de la troubler si tard. Elle se détermina à congédier Annette: cependant, quand elle regarda sa

triste et vaste chambre, et qu'elle se souvint de différentes choses, la crainte s'empara d'elle, et elle hésita.

—Oui, dit-elle à Annette, il serait cruel de vous prier de rester jusqu'à ce que je fusse endormie; je crois que cela sera long.

—Je le crois aussi, mademoiselle, reprit Annette.

—Mais avant de me laisser, dit Emilie, dites-moi, le signor Montoni avait-il quitté le comte Morano lorsque vous êtes sortie de la salle?

—Oh! non mademoiselle; ils étaient encore ensemble.

—Etes-vous entrée dans le cabinet de ma tante, après m'avoir quittée?

—Non, mademoiselle, j'ai été à la porte en passant; mais elle était fermée, et j'ai pensé que madame dormait.

—Qui donc tout à l'heure était avec votre maîtresse? dit Emilie qui oubliait sa prudence ordinaire.

—Personne, je crois, mademoiselle, reprit Annette. Personne, je pense, n'a été avec elle depuis que je vous ai laissée.

Emilie n'en parla plus, et après avoir lutté pendant un moment contre ses craintes imaginaires, sa bonté l'emporta, et elle laissa partir Annette. Elle resta seule, songeant à sa situation et à celle de madame Montoni: ses yeux enfin s'arrêtèrent sur le portrait qu'après la mort de son père elle avait trouvé dans les papiers qu'il lui avait ordonné de brûler. Il était sur sa table avec quelques dessins qu'Emilie, peu d'heures auparavant, avait tirés d'une petite boîte: cette vue la ramena à de tristes réflexions, mais l'expression touchante de ce portrait en adoucissait l'amertume; c'était la même physionomie que celle de son père; elle crut trouver du rapport dans ses traits, et cette idée le lui fit regarder avec attendrissement; mais la tranquillité de sa rêverie fut tout à coup troublée par le souvenir des mots du manuscrit, qu'elle avait trouvé avec cette miniature, et qui dans ce temps l'avaient remplie d'incertitude et d'horreur. Elle sortit enfin de ses profondes réflexions; mais quand elle se leva pour se déshabiller, le silence, la solitude où elle se trouvait à cette heure

avancée, loin de tout bruit, l'impression enfin que lui avait laissée le sujet sur lequel elle venait de méditer, tout se réunit pour lui ôter le courage. Les ouvertures d'Annette, toutes frivoles qu'elles étaient, n'avaient pas laissé de l'affecter; elles venaient à la suite d'une circonstance épouvantable, dont elle-même avait été témoin, et dont le théâtre était près de sa chambre.

La porte de l'escalier était peut-être le sujet d'une frayeur mieux fondée; elle commença à craindre que cet escalier ne communiquât à la chambre dont le souvenir la faisait trembler. Déterminée à ne point se déshabiller, elle se jeta toute vêtue sur son lit; le chien de son père, le fidèle Manchon, couché à ses pieds, lui servait de sentinelle.

Ainsi préparée, elle essaya de bannir ses réflexions; mais son esprit occupé errait encore sur les points qui l'intéressaient, et l'horloge du château sonna deux heures avant qu'elle eût fermé les yeux.

Elle succomba pourtant à un léger sommeil; elle en fut arrachée par un bruit qui lui parut s'être élevé dans sa chambre. Tremblante elle écouta, tout était dans le silence: croyant avoir été éveillée par ces bruits qu'on entend en songe, elle se reposa sur l'oreiller.

Bientôt le même bruit recommença; il semblait venir de la partie de la chambre qui se rapprochait de l'escalier. Elle se rappela le désagréable incident de la nuit précédente pendant laquelle une main inconnue avait fermé sa porte. Ses dernières alarmes sur le lieu auquel tenait cette porte lui revinrent aussi dans l'esprit. Son cœur se glaça de terreur. Elle se souleva de son lit, et écartant doucement le rideau, elle regarda la porte de l'escalier. La lampe qui brûlait dans la cheminée répandait une si faible lueur, que les coins de l'appartement se trouvaient perdus dans l'ombre. Le bruit qu'elle croyait venir de cette porte continua de se faire entendre. Il lui semblait qu'on en tirait les verrous. On cessait quelquefois; on reprenait fort doucement, comme si l'on avait craint de se faire entendre. Pendant qu'Emilie fixait ses yeux de ce côté, elle vit la porte se mouvoir, s'ouvrir lentement, et vit entrer quelque chose

dans sa chambre, sans que l'obscurité lui permît de rien distinguer. Presque mourante d'effroi, elle eut pourtant assez d'empire sur elle pour retenir le cri prêt à lui échapper, et laisser retomber son rideau. Elle observait avec silence cet objet mystérieux. Il semblait se glisser dans les parties les plus sombres de la chambre, s'arrêter quelquefois; et quand il s'approcha de la cheminée, Emilie vit à la lumière que c'était une figure humaine. Un souvenir, qui frappa son esprit, acheva presque de la faire succomber. Elle continua cependant à observer cette figure qui resta longtemps sans mouvement, et qui, s'avançant jusqu'auprès du lit, s'arrêta doucement vers le pied. Les rideaux, un peu entr'ouverts, permettaient bien à Emilie de le suivre de l'œil; mais la terreur dont elle était saisie la privait de toute faculté et ne lui laissait pas la force de faire un mouvement.

Après un instant de repos, la figure revint à la cheminée, prit la lampe, l'éleva, considéra la chambre, et se rapprocha lentement du lit. La lumière à ce moment éveilla le chien qui dormait aux pieds d'Emilie; il aboya fortement, et sautant par terre courut à l'étranger. On le repoussa avec une épée couverte de son fourreau; on s'avança vers le lit. Emilie reconnut le comte Morano.

Elle le regardait, muette d'effroi. Pour lui, à genoux auprès d'elle, il la conjurait de ne pas craindre, et jetant son épée, il voulut lui prendre la main; mais recouvrant alors les forces dont la terreur lui avait d'abord ôté l'usage, Emilie s'élança du lit toute vêtue; et sûrement une frayeur prophétique lui avait inspiré une pareille précaution.

Morano se leva, et la suivit vers la porte par laquelle il était entré; il la retint lorsqu'elle arrivait à la première marche; mais déjà elle avait, à la lueur d'une lampe, reconnu un autre homme au milieu de l'escalier. Elle fit un cri de désespoir, et se croyant livrée par Montoni, elle ne vit plus aucune ressource.

Le comte qui avait pris sa main l'entraîna dans la chambre.

—Pourquoi tout cet effroi? dit-il d'une voix tremblante. Ecoutez-moi, Emilie, je ne viens pas pour vous troubler; non, par le ciel, je

vous aime trop sans doute pour mon repos.

Emilie le regarda un moment avec l'incertitude de la peur.

—Laissez-moi, monsieur, lui dit-elle, laissez-moi donc, et sur-le-champ.

—Ecoutez-moi, Emilie, reprit Morano, écoutez-moi: je vous aime, et je suis au désespoir, oui, au désespoir. Puis-je vous regarder, puis-je penser que c'est peut-être pour la dernière fois, et ne pas éprouver toutes les fureurs du désespoir? Non, il n'en sera pas ainsi. Vous serez à moi en dépit de Montoni, en dépit de toute sa bassesse.

—En dépit de Montoni! s'écria Emilie avec vivacité. O ciel! qu'est-ce que j'entends?

—Vous entendez que Montoni est un infâme, s'écria Morano dans toute sa véhémence, un infâme qui vous vendait à mon amour; qui...

—Et celui qui m'achetait l'était-il moins? dit Emilie en jetant sur le comte un regard de mépris. Sortez, monsieur, sortez à l'instant. Puis elle ajouta d'une voix émue par l'espoir et la crainte, ou je donnerai l'alarme à tout le château, et j'obtiendrai du ressentiment de M. Montoni ce que j'ai vainement imploré de sa pitié. Emilie savait pourtant bien qu'elle ne pourrait être entendue par ceux qui pourraient la secourir.

—N'espérez rien de sa pitié, dit Morano; il m'a trahi avec indignité; toute ma vengeance le poursuivra: et quant à vous, Emilie, il a sans doute quelque projet plus lucratif pour lui que le premier. Le rayon d'espérance que les premières paroles du comte avaient rendu à Emilie fut presque étouffé par celles-ci. Sa physionomie peignit aussitôt son émotion, et Morano s'efforça d'en tirer quelque avantage.

—Je perds du temps, dit-il; je ne suis pas venu pour déclamer contre Montoni; je suis venu solliciter, implorer Emilie; je suis venu lui dire tout ce que je souffre, la conjurer de nous sauver tous deux, moi de mon désespoir, elle de sa perte. Emilie! les projets de

Montoni sont tels que vous ne pouvez les concevoir; je vous l'annonce, ils sont terribles.

Emilie était accablée du coup affreux qu'elle avait reçu dans l'instant même où l'espérance avait voulu renaître en son cœur. De tous côtés elle se voyait perdue. Incapable de répliquer, presque incapable de penser, elle se jeta sur une chaise, pâle et sans voix. Il était probable que Montoni l'avait dans l'origine vendue à Morano. Il était clair qu'ensuite il avait rétracté sa promesse, et la conduite du comte le prouvait. Il était presque aussi certain qu'un projet plus avantageux avait seul décidé l'égoïste Montoni à abandonner le plan qu'il avait si vigoureusement pressé. Ces réflexions la firent frémir des ouvertures que lui suggérait Morano, et qu'elle n'hésitait point à croire. Mais tandis qu'elle tressaillait à l'idée des malheurs et de l'oppression qui l'attendaient dans le château d'Udolphe, il lui fallut considérer que l'unique moyen d'échapper était la protection d'un homme avec qui des malheurs plus certains et non moins terribles ne pouvaient manquer de l'assaillir; des maux, enfin, dont elle ne pouvait soutenir la pensée.

Son silence encouragea l'espoir de Morano. Il l'observait avec une vive impatience. Il reprit malgré elle la main qu'elle avait retirée; il la pressa contre son cœur, et la conjura de se décider.—Chaque instant de délai rend, disait-il, le départ plus dangereux; ce peu de moments perdus peuvent fournir à Montoni le moyen de nous surprendre.

—Je vous le demande, monsieur, ne m'importunez pas, dit Emilie d'une voix faible; je suis bien malheureuse, et je dois continuer à l'être. Laissez-moi, je vous prie; laissez-moi à ma destinée.

—Jamais, s'écria le comte impétueusement; je périrai plutôt. Mais pardonnez cette violence: la pensée de vous perdre me trouble la raison. Vous ne pouvez ignorer quel est le caractère de Montoni. Vous pouvez ignorer ses projets; oui, vous les ignorez sans doute, ou vous ne balanceriez pas entre mon amour et sa puissance.

—Je ne balance pas, dit Emilie.

—Partons, dit Morano en lui baisant la main et se levant à la hâte, ma voiture m'attend: elle est sous les murs du château.

—Vous vous trompez, monsieur, dit Emilie; je vous rends grâces de l'intérêt que vous prenez à mon sort; mais laissez-moi le décider moi-même. Je resterai sous la protection de M. Montoni.

—Sous sa protection! s'écria fièrement Morano, sa *protection*! Emilie, vous laisserez-vous donc abuser? je vous ai dit ce que serait sa *protection*.

—Excusez-moi, monsieur, si dans cet instant je n'en crois pas une simple assertion, et si j'exige quelques preuves.

—Je n'ai ni le temps, ni le moyen d'en produire, reprit le comte.

—Et je n'aurais, monsieur, aucune volonté de les entendre.

—Vous vous jouez de ma patience et de ma peine, continua Morano. Un mariage avec l'homme qui vous adore est-il donc si terrible à vos yeux?

—Ce discours, comte Morano, prouve assez que mes affections ne sauraient vous appartenir, dit Emilie avec douceur. Cette conduite prouve assez que je ne serais point hors d'oppression tant que je serais en votre pouvoir. Si vous voulez m'en détromper, cessez de m'accabler aussi longtemps de votre présence. Si vous me refusez, vous me forcerez à vous exposer au ressentiment de M. Montoni.

—Qu'il vienne! s'écria Morano en fureur, qu'il vienne! qu'il ose braver le mien; qu'il ose considérer en face l'homme qu'il a si insolemment outragé! je lui apprendrai ce que c'est que la morale, la justice, et surtout la vengeance: qu'il vienne, et je lui plongerai mon épée dans le cœur!

La véhémence avec laquelle il s'exprimait devint pour Emilie une nouvelle cause d'alarme. Elle se leva de sa chaise, mais ses jambes tremblantes n'eurent pas la force de la soutenir, elle retomba. Ses paroles expirèrent sur ses lèvres. Elle regardait attentivement la porte fermée du corridor; elle voyait qu'elle ne pouvait fuir sans que Morano la vît et s'opposât à son dessein.

—Comte Morano, dit Emilie en retrouvant enfin la voix, calmez-vous, je vous en conjure. Ecoutez la raison, si ce n'est pas la pitié; vous vous méprenez également dans votre amour et dans votre haine. Je ne pourrais jamais répondre à l'affection dont il vous a plu de m'honorer, et certainement je ne l'ai jamais encouragée. M. Montoni n'a pu vous outrager; vous devez savoir qu'il n'a pas droit de disposer de ma main, quand même il en aurait eu le pouvoir. Laissez-le, quittez ce château; vous le pouvez avec sûreté. Epargnez-vous les affreuses conséquences d'une vengeance injuste et le remords certain d'avoir prolongé mes souffrances.

—Est-ce pour ma sûreté, ou pour celle de Montoni que vous sentez ces vives alarmes? dit Morano froidement et la regardant avec amertume.

—Pour l'une et l'autre, dit Emilie d'une voix tremblante.

—Une injuste vengeance! s'écria le comte en reprenant subitement le ton et l'éclat de la passion; oui, je quitterai ce château, mais je n'en sortirai pas seul. Mes gens m'attendent; ils vous porteront à ma voiture; vos cris seront inutiles; personne ici ne peut les entendre. Soumettez-vous donc en silence et laissez-vous conduire.

—Comte Morano, je suis maintenant en votre pouvoir; mais observez qu'une pareille conduite ne peut vous acquérir l'estime dont vous prétendez être digne. Vous vous préparez mille remords dans les chagrins d'une orpheline sans amis, qui ne peut plus vous éviter. Croyez-vous donc votre cœur si endurci que vous puissiez être témoin insensible des cruelles souffrances auxquelles vous allez me condamner?

Emilie fut interrompue par le murmure de son chien, qui se jeta une seconde fois hors du lit; Morano regarda l'escalier, et n'y voyant personne, il cria à haute voix: *Cesario!*

Un homme parut à la porte de l'escalier, on entendit les pas de quelques autres. Emilie poussa un grand cri, pendant que Morano l'entraînait à travers la chambre. A l'instant elle entendit du bruit à la porte qui ouvrait sur le corridor. Le comte s'arrêta, comme s'il eût

hésité entre l'amour et la vengeance; la porte s'ouvrit, et Montoni, suivi du vieil intendant et de quelques autres personnes, se précipita dans la chambre.

[Illustration]
L'enlèvement.

—En garde! cria Montoni. Le comte n'attendit point un second défi; il remit Emilie à ses gens, qui remplissaient tout l'escalier, et se retournant avec fierté: C'est à ton tour, infâme, dit-il en fondant sur lui. Montoni para le coup, et chercha lui-même à frapper; quelques-uns des assistants tentèrent de les séparer, d'autres arrachèrent Emilie aux gens de Morano.

—Est-ce pour cela, comte Morano, dit Montoni d'un ton d'ironie, est-ce pour cela que je vous recevais sous mon toit et que je vous permettais, à vous, mon ennemi déclaré, d'y passer la nuit? Etiez-vous venu pour récompenser mon hospitalité par une indigne trahison, et m'enlever ainsi ma nièce?

—Que celui qui parle de trahison, répliqua Morano avec une véhémence concentrée, ose se montrer sans rougir. Montoni, vous êtes un infâme: s'il y a trahison dans cette affaire, c'est vous seul qui en êtes l'auteur.

—Lâche! cria Montoni échappant à ceux qui le retenaient, et courant sur le comte. Ils sortirent dans le corridor, et le combat fut si furieux que personne n'osait approcher. Montoni jurait d'ailleurs que si quelqu'un s'avançait, il périrait dans l'instant sous ses coups.

La jalousie, la vengeance, prêtaient à Morano leur rage et leur aveuglement. Montoni, de sang-froid, habile et se possédant, avait l'avantage. Il blessa son adversaire, il en fut blessé; mais à l'instant il lui fit lui-même une large blessure, et d'un coup de fouet fit voler au loin son épée. Le comte tomba entre les bras de son valet de chambre. Montoni, lui appuyant son épée sur la poitrine, voulut l'obliger à lui demander la vie. Morano, succombant à sa blessure, eut à peine répliqué par un geste et par quelques mots qu'il n'y consentait pas, qu'il s'évanouit. Montoni, cependant, allait lui plonger l'épée dans le sein; Cavigni lui arrêta le bras. Il ne céda pas sans une extrême peine; mais en voyant son ennemi renversé, il ordonna qu'on l'emportât sur-le-champ hors du château.

A cet instant, Emilie, qui n'avait pu sortir de sa chambre pendant tout cet affreux tumulte, Emilie vint au corridor, et plaida pour l'humanité avec le sentiment de la plus vive bienveillance. Elle supplia Montoni d'accorder à Morano, dans le château, le secours que demandait son état. Montoni, qui rarement écoutait la pitié, semblait en ce moment être affamé de vengeance. Avec la cruauté d'un monstre, il ordonna pour la seconde fois que son ennemi vaincu fût enlevé du château dans l'état où il était; et les environs, couverts de bois, offraient à peine une chaumière solitaire pour l'abriter pendant la nuit.

Les domestiques du comte déclarèrent qu'ils ne l'emporteraient pas, jusqu'à ce qu'il eût au moins donné quelque signe de vie. Ceux de Montoni restaient immobiles. Cavigni faisait des représentations; Emilie seule, supérieure aux menaces de Montoni, apporta de l'eau à Morano, et commanda aux assistants de bander sa plaie. Montoni, à la fin, sentit quelque douleur à la sienne, et se retira pour la faire visiter.

Le comte, pendant ce temps, revenait à lui peu à peu. Le premier objet qui le frappa, lorsqu'il ouvrit les yeux, fut Emilie penchée sur lui avec l'expression d'une extrême inquiétude. Il la contempla d'un air douloureux.

—J'ai mérité ceci, dit-il, mais non pas de Montoni. C'est de vous, Emilie, que je méritais une punition, et je n'en reçois que de la pitié.

Cesario proposa d'aller d'abord s'informer d'une chaumière avant de le déplacer. Mais Morano était trop impatient de partir. L'angoisse de son esprit paraissait encore plus violente que n'était celle de sa blessure. Il rejeta dédaigneusement la proposition de Cavigni, et ne voulut point qu'on obtînt pour lui de Montoni la permission de passer la nuit au château. Cesario voulait faire avancer la voiture; mais le comte le lui défendit.—Je ne pourrais pas la supporter, dit-il; appelez mes domestiques, ils me transporteront à bras.

A la fin, néanmoins, Morano, se calmant un peu, consentit que Cesario allât d'abord préparer la chaumière. Emilie, voyant qu'il avait repris ses sens, allait quitter le corridor, quand un messager de

Montoni vint à elle pour le lui prescrire, et ajouta que, si le comte n'était point parti, il s'éloignât aussitôt. L'indignation étincela dans les regards de Morano, et colora vivement ses joues.

—Dites à Montoni, reprit-il, que je m'éloignerai quand cela me conviendra. Je quitterai ce château, qu'il lui plaît d'appeler le sien, comme on quitte le nid d'un serpent. Mais ce n'est pas la dernière fois qu'il entendra parler de moi. Dites-lui que, si je puis l'empêcher, je ne laisserai pas un autre meurtre sur sa conscience.

—Comte Morano, savez-vous ce que vous dites? dit Cavigni.

—Oui, signor, je sais bien ce que je dis, et il entendra ce que je veux dire. Sa conscience, sur ce point, secondera son intelligence.

—Comte Morano, dit Verezzi, qui jusque-là observait en silence, osez encore insulter mon ami, et je vous plonge mon épée dans le cœur.

—Cette action serait digne de l'ami d'un infâme, dit Morano. Et la violence de son indignation le fit soulever des bras de ses serviteurs. Mais cette énergie ne fut que momentanée: il retomba épuisé par cet effort. Les gens de Montoni retenaient alors Verezzi, qui semblait disposé à remplir sa menace. Cavigni, moins dépravé que lui, tâchait de le faire sortir. Emilie, qu'une vive compassion avait jusqu'alors retenue, se retirait en ce moment avec une nouvelle terreur; la voix de Morano l'arrêta. Il fit un geste faible, et lui demanda de s'approcher plus près. Elle avança d'un pas timide; mais la langueur qui décomposait tous les traits du blessé, excita son extrême pitié, et vainquit toute sa terreur.

—Je vous quitte pour toujours, lui dit-il, peut-être ne vous verrais-je plus. Je voudrais, Emilie, emporter mon pardon. Le dirai-je? je voudrais emporter jusqu'à votre bienveillance.

—Recevez ce pardon, dit Emilie, et les vœux bien sincères que je fais pour votre heureuse guérison.

—Et seulement pour ma guérison! dit Morano en soupirant.—Pour votre bonheur, ajouta Emilie.

—Peut-être devrais-je être content, reprit-il, je n'en mérite pas davantage. Mais j'ose vous le demander, Emilie, pensez à moi; oubliez mon offense, et rappelez-vous seulement toute la passion qui la causa.

Emilie paraissait impatiente de s'éloigner.—Je vous prie, comte, dit-elle, songez à votre sûreté, et ne restez pas plus longtemps: je tremble des conséquences de l'emportement de Verezzi et du ressentiment de Montoni, s'il apprenait que vous êtes ici.

Le visage de Morano se couvrit de rougeur.—Vous prenez intérêt à ma sûreté, dit-il, j'en prendrai soin et je sortirai d'ici; mais avant que je me retire, laissez-moi entendre de vous que vous faites des vœux pour moi; et en disant ces mots il la regarda d'un air tendre et affligé.

Emilie en renouvela l'assurance; il prit sa main qu'elle retirai à peine, et la porta jusqu'à ses lèvres.—Adieu, comte Morano, dit Emilie; elle allait se retirer, quand un second message arriva de la part de Montoni; elle conjura Morano, s'il voulait conserver sa vie, de quitter à l'instant le château, et n'osant pas désobéir au second ordre de Montoni, elle sortit pour l'aller trouver.

Il était au salon de cèdre qui joignait la grande salle, couché sur un sopha; il souffrait tellement de sa blessure, que peu de personnes y eussent mis autant de courage. Sa physionomie sévère, mais froide, exprimait la noirceur de la vengeance, mais aucun symptôme de douleur. Dans tous les temps il avait méprisé toutes les douleurs physiques, et ne cédait jamais qu'aux crises violentes de son âme. Il était entouré du vieux Carlo et du signor Bertolini; mais madame Montoni n'était pas avec lui.

Emilie tremblait en approchant: elle reçut une forte réprimande pour n'avoir pas obéi à ses ordres, et elle vit bien qu'il attribuait sa station dans le corridor à des motifs dont son âme pure n'avait pas même conçu l'idée.

—C'est un exemple du caprice des femmes, dit-il, et j'aurais dû le prévoir. Vous rejetiez obstinément le comte, pendant que je le favorisais; vous le favorisez au moment où je le congédie.

—Je ne vous comprends pas, dit Emilie surprise; vous ne prétendez sûrement pas que le comte, en visitant la double chambre, ait été approuvé par moi.

—Vous ajoutez l'hypocrisie au caprice, dit Montoni en fronçant le sourcil: vous vous livrez à la satire; mais avant de vous permettre de gouverner les autres, songez à bien apprendre à pratiquer les vertus qu'on exige des femmes, la sincérité, la modestie et l'obéissance.

Emilie, qui s'était toujours efforcée de conformer sa conduite à la plus stricte délicatesse, et dont l'esprit concevait si bien non-seulement tout ce qui est juste en morale, mais tout ce qui embellit le caractère d'une femme, fut choquée de ces paroles. Montoni parut s'apaiser; et quand Ludovico vint annoncer que Morano était hors du château, il dit à Emilie qu'elle pouvait se retirer.

Elle s'éloigna volontiers de sa présence; mais la pensée de rester toute la nuit dans une chambre dont la porte pouvait s'ouvrir à tout le monde, lui fit alors plus de frayeur que jamais. Elle se détermina à frapper chez madame Montoni, et à demander qu'il lui fût permis de retenir Annette.

En approchant de l'appartement de sa tante, Emilie le trouva fermé; bientôt il fut ouvert par madame Montoni elle-même.

On peut se souvenir qu'Emilie, peu d'heures avant, s'était glissée dans la chambre à coucher de sa tante, mais c'était par une petite porte. Le calme de madame Montoni lui fit juger qu'elle ignorait l'accident de son époux; elle voulut le lui raconter, et commença avec une extrême précaution; sa tante l'interrompit en lui disant qu'elle savait tout.

Emilie savait par elle-même qu'elle avait peu de raisons pour aimer Montoni, mais elle ne la croyait pas capable d'une aussi complète indifférence. Elle obtint la permission d'emmener Annette dans sa chambre, et elle s'y retira aussitôt.

Une trace de sang, qui marquait le corridor, conduisait droit à son appartement; et sur la place où le comte Morano avait combattu, le carreau en était tout couvert. Emilie frissonna, et se soutint sur

Annette en y passant; elle voulut en arrivant, puisque la porte de l'escalier avait été ouverte, et qu'Annette était avec elle, examiner l'issue de cet escalier; à cette circonstance tenait essentiellement sa tranquillité. Annette, moitié curieuse, moitié effrayée, consentit volontiers à descendre; mais en se rapprochant elles retrouvèrent la porte verrouillée par dehors, et tout ce qu'elles purent faire fut de l'assurer en dedans, en y plaçant les meubles les plus lourds qu'il leur fut possible de remuer. Emilie alla se mettre au lit, et Annette resta sur une chaise près de la cheminée, où quelques charbons fumaient encore.

CHAPITRE XIX.

Il est nécessaire de rapporter maintenant quelques circonstances dont le brusque départ de Venise et la suite rapide d'événements qui se succédèrent au château n'avaient pas permis de s'occuper.

Le matin même de ce départ, Morano, à l'heure convenue, se rendit à la maison de Montoni, pour y recevoir son épouse. Il fut un peu surpris du silence et de la solitude des portiques, que remplissaient ordinairement les domestiques de Montoni; mais sa surprise bientôt fit place au comble de l'étonnement, et cet étonnement à la rage, quand une vieille femme ouvrit la porte, et dit à ses serviteurs que son maître, sa famille et toute sa suite avaient quitté Venise de très-bonne heure pour aller en terre ferme. N'en pouvant croire ses gens, il sortit de sa gondole, et courut dans la salle pour en apprendre davantage. La vieille femme, qui seule avait soin de la maison, persista dans son histoire, et la solitude des appartements déserts le convainquit de la vérité.

Quand la bonne femme se fut remise de sa frayeur, elle lui conta tout ce qu'elle savait; c'était, à la vérité, bien peu de chose, mais assez pour apprendre à Morano que Montoni était allé à son château des Apennins. Il l'y suivit, aussitôt que ses gens eurent achevé ses préparatifs. Un ami l'accompagnait, ainsi qu'un grand nombre de domestiques. Il était décidé à obtenir Emilie, ou à faire tomber sur Montoni toute sa vengeance. Quand son esprit fut remis de sa première effervescence, et que ses idées se furent éclaircies, sa conscience lui suggéra certains souvenirs qui expliquaient assez toute la conduite de Montoni. Mais comment ce dernier aurait-il pu soupçonner une intention que lui seul connaissait, et qu'il ne pouvait deviner? Sur ce point, néanmoins, il avait été trahi par l'intelligence

sympathique qui existe pour ainsi dire entre les âmes peu délicates, et qui fait juger à un homme ce qu'un autre doit faire dans une circonstance donnée. C'est ce qui était arrivé à Montoni. Il avait acquis, à la fin, la preuve irrécusable de ce que déjà il soupçonnait: c'est que la fortune de Morano, au lieu d'être considérable, comme d'abord il l'avait cru, était, au contraire, en assez mauvais état. Montoni n'avait favorisé ses prétentions que par des motifs personnels, par orgueil, par avarice. Une alliance avec un noble vénitien aurait sûrement satisfait l'un, et l'autre spéculait sur les propriétés d'Emilie en Gascogne, qu'on devait lui abandonner le jour même de son mariage. Il avait, dès le premier moment, suspecté en quelque chose le dérangement et la folie du comte, mais c'était seulement à la veille des noces projetées qu'il s'était convaincu de sa ruine. Il n'hésita pas à conclure que Morano le frustrait sûrement des propriétés d'Emilie, et cette pensée ne fut plus un doute quand, après être convenus de signer le traité la nuit même, le comte manqua à sa parole. Un homme aussi peu réfléchi, aussi distrait que Morano, dans un moment où ses noces l'occupaient, avait bien pu oublier un pareil engagement, sans que ce fût à dessein; mais Montoni n'hésita point à l'expliquer dans ses propres idées. Après avoir attendu longtemps l'arrivée du comte, il avait commandé à tous ses gens d'être prêts au premier signal. En se pressant de gagner Udolphe, il voulait soustraire Emilie à toutes les recherches de Morano, et rompre cette affaire sans s'exposer à aucune altercation. Si le comte, au contraire, n'avait, comme il les appelait, que des prétentions honorables, il suivrait sans doute Emilie, et signerait l'écrit projeté. Avec cette condition, l'intérêt de Montoni pour elle était si nul, qu'il l'aurait sacrifiée sans scrupule aux désirs d'un homme ruiné, dans l'unique vue de s'enrichir lui-même. Il s'abstint néanmoins de lui dire un seul mot sur les motifs de son départ, dans la crainte qu'une autre fois un rayon d'espérance ne la rendît moins traitable.

C'est par ces considérations qu'il avait soudain quitté Venise; et, par des considérations opposées, Morano l'avait poursuivi à travers les précipices de l'Apennin. Quand on annonça son arrivée, Montoni,

ne doutant pas qu'il ne vînt accomplir sa promesse, se hâta de le recevoir; mais la rage, les expressions, le maintien de Morano lorsqu'il entra, le détrompèrent au moment même. Montoni expliqua en partie les raisons de son brusque départ, et le comte, persistant à demander Emilie, accabla Montoni de reproches, sans parler de l'ancien traité.

Montoni, à la fin, las de cette dispute, en remit la conclusion au lendemain, et Morano se retira avec quelque espérance sur l'apparente indécision de Montoni. Néanmoins, quand, au milieu du silence de sa chambre, il se rappela leur entretien, son caractère et les exemples de sa duplicité, le peu d'espoir qu'il conservait l'abandonna, et il résolut de ne pas perdre l'occasion d'obtenir autrement Emilie. Il appela son valet de confiance, lui dit son dessein, et le chargea de découvrir parmi les domestiques de Montoni quelqu'un qui voulût consentir à seconder l'enlèvement d'Emilie: il s'en remettait au choix et à la prudence de son agent; ce n'était pas à tort. Celui-ci découvrit un homme que Montoni dernièrement avait traité avec rigueur, et qui ne songeait qu'à le trahir. Cet homme conduisit Cesario autour du château, et par un passage secret l'introduisit à l'escalier: il lui indiqua ensuite un chemin plus court dans le bâtiment, et lui donna les clefs qui pouvaient favoriser sa retraite. L'homme fut d'avance bien récompensé de sa peine, et l'on a vu comment la trahison du comte avait été récompensée.

Montoni le lendemain fut comme à l'ordinaire; il avait seulement le bras soutenu par une écharpe: il fit le tour des remparts, et visita ses ouvriers: il en demanda un plus grand nombre, et revint au château, où des nouveaux venus l'attendaient.

Pendant ce temps, le comte se trouvait sous le chaume, dans les forêts de la vallée, accablé d'une double souffrance, et méditant une vengeance profonde contre Montoni. Son serviteur, qu'il avait dépêché à la ville la plus voisine, qui était encore fort éloignée, ne revint que le lendemain avec un chirurgien. Le docteur refusa de s'expliquer avant d'avoir suivi les progrès de la blessure; il fit prendre

au malade une potion calmante, et resta près de lui pour juger de son effet.

Emilie, tout le reste d'une nuit si troublée, avait cependant dormi en repos. A son réveil, elle se rappela qu'enfin elle était délivrée des persécutions de Morano; elle se sentit soulagée subitement d'une grande partie des maux qui depuis longtemps pesaient sur elle. Tout ce qui l'affligeait encore venait des ouvertures qu'avait jetées Morano sur les vues de Montoni; il avait dit que ses projets ne pouvaient se concevoir, mais qu'ils étaient terribles. Pour en éloigner la pensée, elle chercha ses crayons, se mit à une fenêtre, et contempla le paysage pour y choisir un point de vue.

Ainsi occupée, elle reconnut sur les remparts les hommes nouvellement arrivés au château. La vue de ces étrangers la surprit, mais plus encore leur extérieur. Il y avait une singularité dans leur costume, une fierté dans leurs regards, qui captiva son attention. Elle se retira de la fenêtre pendant qu'ils passaient au-dessous; mais elle s'y remit pour les mieux observer. Leurs figures s'accordaient si bien avec l'aspérité de toute la scène, que, pendant qu'ils regardaient le château, elle les dessina en bandits et les plaça dans son tableau.

[Illustration]
Les trois étrangers.

Carlo, ayant procuré à ces hommes les rafraîchissements nécessaires, revint près de Montoni, comme il en avait reçu l'ordre. Celui-ci voulait découvrir quel était le domestique de qui, la nuit précédente, Morano avait reçu les clefs; mais Carlo, trop fidèle à son maître pour souffrir paisiblement qu'on pût lui nuire, n'aurait pas dénoncé son camarade à la justice elle-même. Il assura qu'il l'ignorait, et que l'entretien des deux domestiques étrangers ne lui avait pas appris autre chose que le complot.

Montoni se rendit à l'appartement de son épouse. Emilie ne tarda pas à l'y joindre; elle les trouva dans une violente contestation; elle voulait se retirer quand sa tante la rappela et prétendit qu'elle fût

présente.—Vous serez témoin, dit-elle, de ma résistance. Maintenant, monsieur, répétez le commandement auquel j'ai si souvent refusé d'obéir.

Montoni se retourna, et prenant un visage sévère, il enjoignit à Emilie de se retirer sur-le-champ. Sa tante insista pour qu'elle ne partît point. Emilie désirait échapper au spectacle d'une pareille querelle: elle désirait de servir sa tante, mais elle désespérait d'apaiser Montoni, dans les regards duquel se peignait en traits de feu la violente tempête de son âme.

—Sortez, dit-il d'une voix de tonnerre. Emilie obéit, et se retira sur le rempart où les étrangers n'étaient plus. Elle médita sur le malheureux mariage qu'avait fait la sœur de son père, et sur l'horreur de sa propre situation, dont la ridicule imprudence de sa tante était aussi devenue la cause.

Pendant qu'elle se promenait ainsi sur le rempart, Annette parut à la porte de la salle, et regardant avec précaution, s'avança pour la joindre.

—Ma chère demoiselle, je vous cherche dans tout le château, dit-elle; si vous voulez me suivre, je vous montrerai un tableau.

—Un tableau! s'écria Emilie en frémissant.

—Oui, mademoiselle, un portrait de l'ancienne dame de ce château. Le vieux Carlo vient de me dire que c'était elle, et je pensais que vous seriez curieuse de la voir. Quant à ma maîtresse, vous savez, mademoiselle, qu'on ne peut pas lui parler de cela.

—Ainsi, dit Emilie, vous en parlez donc à tout le monde?

—Oui, mademoiselle; que faire ici, à moins que d'y parler? Si j'étais dans un cachot, et qu'on me laissât parler, ce serait du moins un peu de consolation. Oui, je voudrais parler, quand ce ne serait qu'aux murailles. Mais venez, mademoiselle, ne perdons point de temps, il faut que je vous montre le tableau.

—Est-il voilé? dit Emilie après un moment de silence.

—Ma chère demoiselle, reprit Annette en regardant Emilie, pourquoi donc pâlissez-vous? Vous vous trouvez incommodée?

—Non, Annette, je me trouve fort bien; mais je n'ai aucun désir de voir ce tableau; vous pouvez aller dans la salle.

—Quoi! mademoiselle, ne pas voir la dame du château, la dame qui disparut si étrangement! Oh bien! pour moi, j'aurais franchi toutes les montagnes pour voir un semblable portrait. Pour vous dire au fond ce que je pense, il n'y a que cette histoire singulière qui puisse me soutenir dans ce vieux château, et pourtant d'y penser je sens que je frissonne.

—Etes-vous sûre que c'est un tableau? dit Emilie. L'avez-vous vu? est-il voilé?

—Sainte vierge Marie! mademoiselle, oui, non et oui. Je suis sûre que c'est un tableau. Je l'ai vu. Il n'est pas voilé.

Le ton, l'air de surprise avec lesquels tout cela fut dit, rappelèrent à Emilie sa prudence ordinaire; un sourire dissimula son émotion. Elle dit à Annette de la conduire à son tableau. Il était dans une chambre mal éclairée, voisine de celle où se tenaient les domestiques.

—Le voilà, mademoiselle, dit Annette d'une voix basse et en le montrant. Emilie s'avança et regarda le tableau. Il représentait une dame à la fleur de l'âge et de la beauté. Les traits en étaient nobles, réguliers, pleins d'une expression forte, mais non pas de cette séduisante douceur que voulait trouver Emilie, et de cette mélancolie pensive qu'elle aimait à rencontrer.

—Combien s'est-il passé d'années, dit Emilie, depuis que cette dame a disparu?

—Vingt ans, mademoiselle, ou environ, à ce qu'ils disent. Je sais qu'il y a longtemps.

Emilie continuait à examiner le portrait.

—Je pense, reprit Annette, que monsieur devrait le placer dans une plus belle chambre que celle-ci. A mon avis, le portrait de la

dame dont il tient ses richesses devrait être logé dans l'appartement d'honneur.

—C'était une belle dame assurément, continua Annette, et monsieur pourrait sans rougir le faire porter au grand appartement où se trouve le tableau voilé. Emilie se retourna. Mais quant à cela, on ne l'y verrait pas mieux qu'ici; j'en trouve toujours la porte fermée.

—Sortons d'ici, dit Emilie, et laissez-moi, Annette, vous le recommander encore. Soyez très-réservée dans vos discours, et ne laissez pas soupçonner que vous sachiez la moindre chose au sujet de ce tableau.

—Sainte mère de Dieu! cria Annette, ce n'est pas un secret. Tous les domestiques l'ont bien vu.

Emilie tressaillit.—Comment cela se peut-il? dit-elle. L'avoir vu! Quand? Comment?

—Ma chère demoiselle, il n'y a rien de surprenant. Nous avons tous un peu plus de curiosité que vous n'en avez vous-même.

—Vous m'aviez dit, à ce que je croyais, dit Emilie, que la porte en était fermée?

—Si cela était, mademoiselle, dit Annette en regardant de tous côtés, comment aurions-nous pu entrer?

—Oh! vous parlez de ce tableau-ci, dit Emilie en se calmant. Venez, Annette. Je ne vois plus rien qui soit digne d'attention; il faut sortir.

Emilie, en rentrant chez elle, vit Montoni descendre dans la salle. Elle retourna au cabinet de sa tante, qu'elle trouva seule et toute en pleurs. La douleur et le ressentiment luttaient sur sa physionomie. L'orgueil jusqu'à ce moment avait retenu ses plaintes. Jugeant d'Emilie par elle-même, et ne pouvant se dissimuler ce que méritait d'elle l'indignité de son traitement, elle croyait que ses chagrins exciteraient bien plutôt la joie de sa nièce qu'aucun sentiment de sympathie. Elle pensait qu'elle la mépriserait, et sûrement ne la plaindrait pas. Mais elle connaissait mal la bonté d'Emilie.

Les peines de madame Montoni l'emportèrent enfin sur son orgueil. Quand Emilie était entrée le matin, elle les aurait dévoilées toutes, si son époux ne l'eût prévenue: et dans ce moment où sa présence ne la contraignait plus, elle exhala ses plaintes amères.

—O Emilie! s'écria-t-elle, je suis la plus malheureuse des femmes! Je suis traitée d'une manière cruelle! Qui l'eût prévu, quand j'avais devant moi une si belle perspective, que j'éprouverais un si affreux destin? Qui l'eût pensé, quand j'épousai un homme comme M. Montoni, que j'empoisonnais toute ma vie? Il n'est aucun moyen de juger le meilleur parti qu'on ait à prendre; il n'en est point pour reconnaître un bien solide. Les plus flatteuses espérances nous abusent; les plus sages y sont trompés. Qui eût prévu, quand j'épousais M. Montoni, que je me repentirais de ma *générosité*?

Emilie s'assit près de sa tante, prit sa main; et de cet air compatissant qui indiquerait un ange gardien, elle lui parla dans l'accent le plus tendre. Tous ses discours ne calmaient point madame Montoni. Elle avait besoin de se plaindre encore plus que d'être consolée; et ce fut seulement par ses exclamations qu'Emilie en connut la cause particulière.

—Homme ingrat! dit madame Montoni, il m'a trompée de toute manière. Il a su m'arracher à ma patrie, à mes amis; il m'enferme dans ce vieux château, et il pense me faire plier à tous ses desseins! Il verra bien qu'il s'est trompé; il verra bien qu'aucune menace ne peut m'engager à... Mais qui donc l'aurait cru? qui l'aurait supposé qu'avec son nom, son apparente richesse, cet homme n'avait aucune fortune? non, pas un sequin qui lui appartînt! J'avais fait pour le mieux: je le croyais un homme d'importance; je lui croyais de grandes propriétés. Autrement, l'aurais-je épousé? Ingrat, perfide mortel! Elle s'arrêta pour respirer.

—Ma chère tante, calmez-vous, dit Emilie; ce château, la maison de Venise sont à lui. Puis-je vous demander quelles sont les circonstances qui vous affligent plus particulièrement?

—Quelles circonstances! s'écria madame Montoni en colère; quoi, cela n'est-il pas suffisant? Depuis longtemps ruiné au jeu, il a encore

perdu tout ce que je lui avais donné; il prétend aujourd'hui, que je lui livre mes contrats. Il est heureux pour moi que la plus grande partie de mes biens se trouve tout entière à mon nom: il veut les fondre aussi, et se jeter dans un infernal projet, dont lui seul peut comprendre l'idée; et... et... tout cela n'est-il pas suffisant?

—Assurément, dit Emilie: mais rappelez-vous, madame, que je l'ignorais absolument.

—Et n'est-il pas bien suffisant, reprit sa tante, que sa ruine soit absolue, qu'il soit écrasé de dettes, tellement que ni ce château, ni la maison de Venise ne lui resteraient, si ses dettes honorables ou déshonorantes se trouvaient payées?

—Je suis affligée de ce que vous me dites, dit Emilie.

—Et n'est-il pas bien suffisant, interrompit madame Montoni, qu'il m'ait traitée avec cette négligence, avec cette cruauté, parce que le lui refusais mes contrats; parce qu'au lieu de trembler à ses menaces, je l'ai défié avec résolution, et lui ai reproché une si honteuse conduite? moi, dont le seul tort est une trop grande bonté, une générosité trop facile! je me vois enchaînée pour la vie à ce vil, perfide et cruel monstre!

Emilie vit que ses malheurs n'admettaient point de consolation réelle, et méprisant les phrases communes, elle aima mieux garder le silence; mais madame Montoni, jalouse de toute son importance, prit ce silence pour celui de l'indifférence ou du mépris, et reprocha à Emilie l'oubli de ses devoirs et le manque de sentiment.

—Oh! comme je me défiais de cette sensibilité si vantée quand on la mettrait à l'épreuve! reprit-elle; je savais bien qu'elle ne vous enseignerait ni tendresse, ni affection pour des parents qui vous ont traitée comme leur fille.

—Pardonnez-moi, madame, dit Emilie avec douceur; je me vante peu, et si je le faisais, je ne me vanterais pas de ma sensibilité: c'est un don peut-être plus à craindre qu'à désirer.

—C'est à merveille, ma nièce, je ne disputerai point avec vous; mais comme je le disais, Montoni m'a menacée avec violence, si je

refuse plus longtemps de lui signer l'abandon de mes contrats; c'était le sujet de notre contestation quand vous êtes entrée ce matin. Je suis maintenant déterminée: nul pouvoir sur la terre ne pourra m'y contraindre; je n'endurerai point tous ces procédés de sang-froid: il apprendra de moi ce que c'est que son caractère; je lui dirai tout ce qu'il mérite, en dépit de sa menace et de sa férocité.

—Votre situation, madame, dit Emilie, est moins désespérée peut-être que vous ne pensez. M. Montoni peut vous peindre ses affaires en plus mauvais état qu'elles ne sont réellement, pour exagérer, démontrer le besoin qu'il a de vos contrats: d'ailleurs, tant que vous les garderez ils vous offriront une ressource, si la future conduite de votre mari vous obligeait enfin à vous séparer de lui.

Madame Montoni l'interrompit impatiemment.—Insensible, cruelle fille! s'écria-t-elle: vous voulez donc me persuader que je n'ai pas sujet de me plaindre? que mon mari est dans une position brillante, que mon avenir est consolant, que mes douleurs sont puériles, romanesques, ainsi que les vôtres? Etrange consolation! me persuader que je suis hors de sens et de sentiment, parce que vous n'avez aucun sentiment vous-même. J'imaginais ouvrir mon cœur à une personne compatissante qui sympathiserait avec mes peines; mais je le vois trop, les gens à sentiments ne savent sentir que pour eux seuls. Retirez-vous.

Emilie, sans lui répliquer, s'éloigna dans le même moment avec un mélange de pitié et de mépris.

Emilie prit son voile et descendit aux remparts, la seule promenade qui lui fût permise. Elle eût bien désiré de parcourir les bois au-dessous, et surtout de contempler les sublimes tableaux du voisinage. Montoni ne consentant pas qu'elle sortît des portes du château, elle cherchait à se contenter des vues pittoresques qu'elle observait de la muraille. Les paysans qu'on employait aux fortifications étaient alors éloignés de leur ouvrage, et personne n'était sur les remparts; le ciel était sombre et triste comme elle. Cependant, le soleil perçant tout à coup au travers des nuages, Emilie voulut voir l'effet qu'il devait produire sur la tour du couchant:

en se retournant, elle aperçut les trois étrangers arrivés le matin; elle tressaillit, une crainte involontaire s'empara d'elle, et regardant sur le rempart, elle n'y vit pas d'autres personnes. Ils s'approchèrent pendant qu'elle hésitait; la porte de la terrasse vers laquelle ils marchaient était toujours fermée, et pour sortir par l'autre, il fallait bien passer près d'eux. Avant de s'y résoudre, elle baissa son voile sur sa tête, mais il cachait mal sa beauté. Ils la regardèrent attentivement, et se parlèrent en mauvais italien; elle n'entendit que quelques mots: la fierté de leurs figures, à mesure qu'elle s'approchait d'eux, la frappa plus que n'avait encore fait la singularité de leurs vêtements. L'air et surtout la figure de celui qui marchait entre deux attirèrent son attention: elle exprimait une fierté sauvage, une sorte de férocité noire, et pourtant maligne: elle se sentit soulevée d'horreur. Ce caractère se lisait si facilement dans les traits de cet inconnu, qu'un seul coup d'œil l'imprima dans sa mémoire: elle avait passé très-vite, et à peine avait-elle un instant levé sur tout ce groupe un seul regard timide. Dès qu'elle fut au bout de la terrasse, elle se retourna, et vit les étrangers à l'ombre de la tourelle, qui la considéraient avec soin, et indiquaient par tous leurs gestes un entretien fort animé. Elle sortit du rempart, et se retira chez elle.

Montoni soupa fort tard et s'entretint avec ses hôtes dans le salon de cèdre, enflé de son triomphe récent sur Morano: il vida souvent son verre et s'abandonna sans mesure aux plaisirs de la table et de la conversation. La gaieté de Cavigni semblait, au contraire, gênée par l'inquiétude: il attachait ses regards sur Verezzi qu'il avait eu peine à contenir jusqu'alors, et qui voulait toujours faire part à Montoni des dernières insultes du comte.

Un des convives revint à l'événement de la précédente soirée: les yeux de Verezzi étincelèrent; ensuite on parla d'Emilie, et ce fut un concert d'éloges. Montoni seul gardait le silence.

Quand les domestiques furent sortis, la conversation devint plus libre; le caractère irascible de Verezzi mêlait quelquefois un peu d'aigreur à ce qu'il disait; mais Montoni déployait le sentiment de la supériorité jusque dans ses regards et dans ses manières. Un d'eux imprudemment vint à nommer de nouveau Morano: en ce moment

Verezzi, échauffé par le vin, et sans égards aux signes que lui faisait Cavigni, donna mystérieusement quelques lumières sur l'incident de la veille. Montoni ne parut pas le remarquer: il continua de se taire, sans montrer aucune émotion. Cette apparente insensibilité ne faisant qu'augmenter la colère de Verezzi, il redit enfin le propos de Morano sur ce que le château ne lui appartenait pas légitimement, et sur ce que volontairement il ne lui laisserait pas un autre meurtre sur la conscience.

Serai-je insulté à ma table, et le serai-je par mon ami? dit Montoni pâle de fureur. Pourquoi me répéter les propos d'un insensé! Verezzi, qui s'attendait à voir le courroux de Montoni se tourner contre Morano, regarda Cavigni d'un air surpris, et Cavigni jouit de sa confusion. Auriez-vous donc la faiblesse de croire aux discours d'un homme que le délire de la vengeance égare?

—Signor, dit Verezzi, nous ne croyons que ce que nous savons.—Comment? interrompit Montoni d'un air grave, où sont vos preuves?

—Nous ne croyons que ce que nous savons, répéta Verezzi, et nous ne savons rien de tout ce que Morano nous affirme. Montoni parut se remettre.—Je suis prompt, mes amis, dit-il, quand il est question de mon honneur: aucun homme n'en douterait avec impunité.

—Passez le verre, s'écria Montoni.—Nous boirons à la signora Saint-Aubert, dit Cavigni.—Avec votre permission, d'abord à la dame du château, reprit Bertolini. Montoni restait muet.—A la dame du château! dirent les hôtes; et Montoni fit un mouvement de tête pour y consentir.

—Je suis surpris, signor, lui dit Bertolini, que vous ayez si longtemps négligé ce château; c'est un bel édifice.

—Il convient fort à nos desseins, répliqua Montoni. Vous ne savez pas, il me semble, par quel accident je le possède?

—Mais, dit Bertolini en souriant, c'est un très-heureux accident, et je voudrais qu'il m'en arrivât un semblable.

Montoni le regarda gravement.—Si vous voulez m'écouter, ajouta-t-il, je vous raconterai cette histoire.

Les physionomies de Bertolini et de Verezzi exprimaient plus que de la curiosité. Cavigni, qui n'en manifestait aucune, savait probablement déjà l'histoire.

—Il y a près de vingt ans, dit Montoni, que ce château est en ma possession. La dame qui le possédait avec moi, n'était ma parente que de loin. Je suis le dernier de ma famille; elle était belle et riche; je lui offris mes vœux; elle en aimait un autre, et son cœur me rejeta. Il est vraisemblable que celui qu'elle favorisait la rejeta aussi elle-même. Une profonde et constante mélancolie s'empara d'elle; j'ai tout lieu de croire qu'elle-même abrégea ses jours. Je n'étais pas alors dans ce château: cet événement est rempli de singulières et mystérieuses circonstances, et je vais vous les répéter.

—Répétez-les, dit une voix.

Montoni se tut; ses hôtes se regardèrent, et se demandèrent qui d'entre eux avait parlé. Ils s'aperçurent que tous en faisaient la question. Montoni, se remettant enfin, dit:—On nous écoute; nous reprendrons une autre fois: passez le verre.

Les convives promenèrent leurs yeux autour de la salle.

—Nous sommes seuls, dit Verezzi, je vous prie, signor, continuez.

—N'entendez-vous pas quelque chose? dit Montoni.

—Il m'a semblé que oui, dit Bertolini.

—Pure illusion, dit Verezzi en regardant encore; nous ne sommes que nous. Je vous prie, signor, continuez.

Montoni fit une pause; il reprit d'une voix plus basse, et les convives se serrèrent pour l'entendre.

—Vous devez savoir, signors, que la signora Laurentini montrait depuis quelques mois les symptômes d'un grand attachement, et même d'une imagination dérangée; son humeur était inégale. Quelquefois elle s'enfonçait dans une rêverie paisible; souvent c'étaient les transports d'un égarement frénétique. Un soir, dans le

mois d'octobre, après un de ces accès, elle se retira seule dans sa chambre, et défendit qu'on l'interrompît. C'était la chambre au bout du corridor, et le théâtre de la scène d'hier. De ce moment on ne la vit plus.

—Comment! on ne la vit plus? s'écria Bertolini. Son corps ne se trouva pas dans la chambre?

—On ne trouva pas ses restes? s'écria tout le monde d'une voix unanime.

—Jamais, reprit Montoni.

—Quelles raisons eut-on de supposer qu'elle se fût tuée? dit encore Bertolini.—Oui, quelles raisons? dit Verezzi. Montoni lança à Verezzi un vif regard d'indignation.—Pardonnez-moi, signor, ajouta Verezzi, je ne pensais pas que la dame fût votre parente, quand j'en parlais si légèrement.

Montoni reçut cette excuse.

—Je vous expliquerai bientôt cela, dit Montoni. Il faut d'abord que je vous rapporte un fait étrange. Cette conversation ne doit pas nous passer, signors. Ecoutez ce que je vais vous dire.

—Ecoutez, dit une voix.

Ils étaient tous dans le silence, et Montoni changea de couleur.—Ceci n'est point une illusion, dit enfin Cavigni.—Non, dit Bertolini; je viens de l'entendre moi-même.

—Ceci devient très-extraordinaire, dit Montoni, qui se leva tout à coup.

Tous les convives se levèrent en désordre.

On appela les domestiques, on fit d'exactes recherches, et l'on ne trouva personne. La surprise, la consternation augmentèrent. Montoni fut déconcerté.—Quittons cette salle, dit-il, et le sujet de notre entretien; il est trop sérieux. Les hôtes étaient tous disposés à sortir de l'appartement; mais ils prièrent Montoni de passer dans une autre chambre, et de le finir. Rien ne put l'y déterminer; et malgré tous ses efforts pour paraître tranquille, il était visiblement très-agité.

—Comment, signor, dit Verezzi, seriez-vous superstitieux, vous qui riez si souvent de la crédulité des autres?

—Je ne suis pas superstitieux, répliqua Montoni; mais il faut connaître ce que cela veut dire. Il sortit à ces mots, et tout le monde se retira.

CHAPITRE XX.

Revenons maintenant à Valancourt. On se souvient qu'il était resté à Toulouse depuis le départ d'Emilie, malheureux et désolé. Chaque jour il comptait s'éloigner, et n'accomplissait point cette résolution. Quitter un pays plein du souvenir d'Emilie lui semblait trop pénible. Il avait su gagner un domestique chargé d'entretenir le château de madame Montoni. Il pouvait donc visiter les jardins, et s'y promener des heures entières, avec une mélancolie qui n'était même pas sans douceur. Il revenait sans cesse vers la terrasse et le pavillon, où la veille de son départ il avait pris congé de la triste Emilie.

Peu de temps après son arrivée à la maison de son frère, il reçut l'ordre de rejoindre son corps, et de se rendre à Paris. Une scène de plaisirs et de nouveautés, dont il avait à peine l'idée, s'ouvrit à lui dans ce séjour. Mais le plaisir dégoûta, et le monde fatigua d'abord un esprit malade comme le sien. Il devint bientôt l'objet des railleries de ses camarades; et dès qu'il avait un moment, il se retirait seul pour s'occuper d'Emilie. Peu à peu les riantes sociétés dans lesquelles il se trouvait nécessairement occupèrent son attention, sans toutefois l'intéresser bien vivement; mais l'habitude de la douleur lui devint moins familière; il cessa même de la regarder comme un devoir de son amour. Parmi ses camarades, plusieurs joignaient à toute la gaieté française, ces qualités séduisantes qui souvent prêtent du charme aux traits du vice. Les manières réservées et réfléchies de Valancourt étaient pour ces jeunes gens une sorte de censure; ils l'en raillaient en sa présence, complotaient contre lui quand il était absent, se glorifiaient dans la pensée de l'amener à les imiter, et se flattaient d'y parvenir.

Valancourt, étranger aux projets et aux intrigues de ce genre, ne pouvait se mettre en garde contre cette séduction. Peu accoutumé aux sarcasmes, il ne pouvait en endurer le ridicule. Il s'en fâchait, et l'on riait encore plus. Pour échapper à de pareilles scènes, il s'enferma dans la solitude, et l'image d'Emilie vint y ranimer les angoisses de son amour et de son désespoir. Il voulut reprendre les études qui avaient charmé ses premières années; mais son esprit n'avait pas la tranquillité nécessaire pour en jouir. Cherchant à s'oublier, cherchant à dissiper le chagrin, l'inquiétude qu'une même idée lui causait, il quitta de nouveau la solitude, et se rejeta dans le tourbillon.

Ainsi s'écoulèrent plusieurs semaines; le temps adoucit sa peine; l'habitude fortifia son goût pour les amusements. Tout ce qui l'entourait sembla refaire absolument son caractère.

Sa figure, ses manières, le firent bientôt accueillir; en peu de temps il devint à la mode, et fréquenta les brillantes sociétés. La comtesse Lacleur, femme d'une beauté séduisante, tenait alors des assemblées. Elle n'était plus dans son printemps, mais son esprit prolongeait son triomphe. Ceux qu'enchantaient ses grâces parlaient avec enthousiasme de ses talents; les admirateurs de ses talents trouvaient sa personne accomplie. Son imagination pourtant n'était que plaisante, et son esprit plutôt brillant que juste.

On jouait gros jeu chez la comtesse; elle paraissait vouloir qu'on le modérât, et l'encourageait secrètement. Il était reconnu que les profits du jeu soutenaient sa maison.

Le frère de Valancourt, qui résidait avec sa famille en Gascogne, s'était contenté de l'adresser à Paris à quelques-uns de ses parents. Tous étaient des gens distingués; mais leurs attentions pourtant ne s'étendirent point à des preuves réelles d'intérêt. Trop occupés de leur ambition pour suivre sa conduite, il fut livré sans guide à tous les dangers de Paris, avec des passions ardentes, avec un caractère ouvert et franc. Emilie, dont la présence l'eût préservé en rappelant son cœur à un objet digne de lui, Emilie était absente. C'était même

pour échapper au regret de l'avoir perdue, qu'il poursuivait des distractions frivoles et des plaisirs qui l'étourdissaient.

Il allait aussi très-souvent chez une marquise de Champford, jeune veuve assez jolie, fort gaie, très-artificieuse et très-intrigante. Assez adroite pour jeter un voile sur les défauts de son caractère, elle recevait encore quelques gens distingués. Valancourt y fut introduit par deux de ses camarades. Il avait alors si bien perdu ses premiers ridicules, qu'il était disposé à en rire le premier.

L'image d'Emilie n'était pourtant pas bannie de son cœur, mais elle n'était plus l'amie, le conseil qui le sauvait de lui-même; et quand il y revenait, elle paraissait prendre un air de reproches, tendres à la vérité, mais dont son âme était froissée.

Tel était l'état de Valancourt pendant qu'Emilie souffrait à Venise les persécutions de Morano, et l'injuste oppression de Montoni.

CHAPITRE XXI.

Emilie le regardait comme sa seule espérance; elle recueillait toutes les assurances, toutes les preuves qu'elle avait reçues de son amour. Elle lisait et relisait ses lettres, pesait avec une attention inquiète la force de chaque mot; enfin elle séchait ses larmes quand sa confiance en lui était bien rétablie.

Montoni pendant ce temps avait fait d'exactes recherches sur l'étonnante circonstance qui l'avait alarmé. N'ayant pu rien découvrir, il fut obligé de croire qu'un de ses gens était l'auteur d'une plaisanterie si déplacée. Ses contestations avec madame Montoni, au sujet de ses contrats, étaient maintenant plus fréquentes que jamais. Il prit le parti de la confiner dans sa chambre, en la menaçant d'une plus grande sévérité, si elle persistait dans son refus.

Madame Montoni, plus raisonnable, eût conçu le danger d'irriter, par une si longue résistance, un homme tel que Montoni, au pouvoir duquel elle s'était livrée. Elle n'avait pas oublié non plus de quelle importance il était pour elle de se réserver des possessions qui la rendraient indépendante, si jamais elle se dérobait au despotisme de Montoni. Mais elle avait alors un guide plus décisif que la raison, l'esprit de vengeance qui la pressait d'opposer la violence à la violence, et l'obstination à l'opiniâtreté.

Réduite à garder sa chambre, elle sentit enfin le besoin de la société qu'elle avait rejetée; car Emilie, après Annette, était la seule personne qu'il lui fût permis d'entretenir.

Emilie s'informait souvent du comte Morano. Annette ne recevait que des rapports vagues sur son danger et sur ce que le chirurgien prétendait qu'il ne sortirait pas vivant de la chaumière. Emilie ne pouvait que s'affliger d'être, quoique innocemment, la cause de sa

mort. Annette, qui remarquait son émotion, l'interprétait à sa manière. Un jour, elle entra dans la chambre d'Emilie avec un air préoccupé. Ah! mademoiselle, lui dit-elle, si je pouvais encore une fois me revoir en sûreté dans le Languedoc, rien au monde ne m'engagerait désormais à voyager. Je ne pensais guère que je venais me séquestrer dans ce vieux château, au milieu des plus affreuses montagnes, au hasard d'être tuée.

—Et qui vous a dit tout cela? dit Emilie surprise.

—Oh! mademoiselle, vous pouvez paraître étonnée; vous ne voulez pas croire au revenant dont je vous parlais, quoique je vous montrasse le lieu même.

—De grâce, expliquez-vous; vous parliez de meurtre!

—Oui, mademoiselle, ils viennent peut-être pour nous tuer tous! Ludovico peut l'attester. Pauvre garçon! ils le tueront aussi! Je ne songeais guère à cela quand il chantait de si jolies chansons à Venise, sous ma jalousie. (Emilie paraissait impatiente et contrariée.) Eh bien, mademoiselle, comme je le disais, ces préparatifs autour de ce château, ces gens si singuliers qui abondent ici tous les jours, et la manière cruelle dont le signor traite ma maîtresse, et ses bizarres allées et venues; tout cela, comme je l'ai dit à Ludovico, tout cela n'annonce rien de bon. Il m'a bien recommandé de retenir ma langue.

Hier une partie de ces hommes, en arrivant ici, poursuivit la soubrette, laissa des chevaux dans l'écurie. Il semble qu'ils y doivent rester, car le signor ordonna qu'on les pourvût de toutes les choses nécessaires. Les hommes se sont retirés; ils habitent les chaumières voisines.

Ainsi, mademoiselle, je suis venue vous dire tout cela. Pourquoi ferait-il fortifier son château? pourquoi tiendrait-il tant de conseils? pourquoi cet air si sombre?

—Est-ce tout ce que vous savez, Annette? dit Emilie.

—Mademoiselle, reprit Annette, n'est-ce pas assez?—Assez pour ma patience, Annette, mais pas assez pour croire que l'on nous

tuera tous.

Emilie, pendant la soirée, avait passé quelques heures très-tristes dans la société de madame Montoni. Elle allait chercher un peu de repos, quand un coup très-fort ébranla la porte de sa chambre, et quelque chose de pesant y tomba, qui la fit s'entr'ouvrir. Elle appela pour savoir ce que c'était. Personne ne répondit. Elle appela une seconde fois; point de réponse; il lui vint à l'esprit qu'un de ces étrangers arrivés dernièrement au château avait découvert sa chambre, et s'y rendait avec une intention alarmante. La terreur n'attendit pas la conviction; et l'idée de l'isolement où elle était l'accrut au point qu'elle en fut presque hors d'elle-même. Elle regarda la porte qui menait à l'escalier. Elle écoutait avec inquiétude en frissonnant toujours que le bruit ne se répétât. Enfin elle imagina qu'il pouvait bien être venu de cette porte même, et voulut s'échapper par celle du corridor. Elle s'en approcha toute tremblante. Elle frémit de l'ouvrir, et que quelque personne ne la guettât. Tout à coup elle entendit un léger soupir fort près d'elle, et demeura certaine qu'il y avait quelqu'un derrière la porte; mais la serrure en était fermée.

Pendant qu'elle écoutait encore, le même soupir se fit entendre plus distinctement, et sa terreur ne diminua pas.

Son anxiété devint si forte, qu'elle se détermina à ouvrir la fenêtre pour appeler du secours. Pendant qu'elle se disposait à le faire, il lui sembla qu'on montait à son petit escalier. Elle oublia toute autre alarme, et retourna bien vite au corridor. Pressée de fuir, elle en ouvrit la porte, et se vit prête à tomber sur une personne étendue à ses pieds. Elle fit un cri, s'appuya contre le mur; et regardant la personne évanouie, elle reconnut Annette. La crainte fit place à la surprise. En vain parla-t-elle à cette malheureuse fille; elle restait à terre sans connaissance. Emilie, quoique très-faible elle-même, se hâta de la secourir.

Quand Annette eut repris ses sens, elle affirma d'un ton qui subjugua presque l'incrédulité d'Emilie, qu'elle avait vu une apparition dans le corridor.

—J'avais entendu raconter de singulières histoires sur cette chambre, lui dit Annette; mais comme elle est si près de la vôtre, mademoiselle, je n'aurais pas voulu vous les redire, pour ne vous pas causer d'effroi. Aujourd'hui, comme je marchais le long du corridor sans penser à la moindre des choses, pas même à l'étonnante voix que les signors ont entendue le soir, voilà que paraît une lumière brillante; et voilà qu'en regardant derrière moi, j'aperçois une grande figure. Je l'ai vue, mademoiselle, aussi distinctement que je vous vois à présent. Une grande figure se glissait dans la chambre toujours fermée, dont personne n'a la clef que le signor; et voilà que la porte se referme tout de suite.

—C'était le signor? dit Emilie.

—Oh! non, mademoiselle, ce n'était pas lui; je l'ai laissé querellant ma maîtresse dans son cabinet de toilette.

—Vous me faites d'étranges contes, Annette, dit Emilie: ce matin vous m'avez effrayée dans l'appréhension d'un meurtre, maintenant vous voulez me faire croire...

—Non, mademoiselle, je ne vous dirai plus rien; et pourtant si je n'avais pas eu bien peur, serais-je tombée morte comme je l'ai fait?

—Etait-ce la chambre du voile noir? dit Emilie.—Oh! non, mademoiselle, elle était plus près de celle-ci. Que ferai-je pour gagner ma chambre? Je ne voudrais pas pour tout le monde traverser le corridor.—Emilie, dont les esprits avaient été si vivement émus, et qu'effrayait la pensée de passer la nuit toute seule, lui répondit qu'elle pouvait rester avec elle.—Oh! non, mademoiselle, dit Annette, pour mille sequins, à présent je ne dormirais pas dans cette chambre.

Emilie, qui se rappelait à son tour les pas qu'elle avait entendus dans l'escalier, insista pour qu'Annette passât la nuit avec elle; elle ne l'obtint qu'avec une extrême peine, et l'effroi de cette fille pour repasser le corridor, fut plus persuasif qu'Emilie.

De bonne heure le lendemain, Emilie traversant la salle pour aller aux remparts, entendit un bruit dans la cour et le mouvement de

plusieurs chevaux; ce tumulte excita sa curiosité. Sans aller sur le rempart, elle aperçut, d'une fenêtre élevée, dans la cour, une troupe de cavaliers; leur uniforme était bizarre et leur armement bien complet, quoique différent. Ils portaient une courte jaquette, rayée de noir et d'écarlate; plusieurs avaient de grands manteaux noirs qui les enveloppaient entièrement; sous un de ces manteaux, qui fut rejeté en arrière, elle vit plusieurs poignards de grandeur différente, à la ceinture d'un cavalier. Elle observa que presque tous en étaient chargés, et plusieurs y joignaient la pique ou le javelot. Emilie ne se souvenait pas d'avoir vu réunies tant de physionomies sauvages et terribles. En les voyant, elle se crut entourée de bandits: une idée funeste s'empara d'elle, c'est que Montoni était le chef de cette troupe, et que son château était le lieu du rendez-vous. Cette étrange supposition ne fut que passagère.

Pendant qu'elle regardait, Cavigni, Verezzi et Bertolini sortirent du vestibule habillés comme le reste; ils avaient seulement des chapeaux et de grands panaches noirs et rouges; leurs armes différaient aussi. Quand ils montèrent à cheval, Verezzi rayonnait de joie: Cavigni paraissait gai, mais son air était réfléchi, et il maniait son cheval avec une extrême grâce; sa figure aimable, et qui semblait celle d'un héros, n'avait jamais paru avec tant d'avantage. Emilie qui le considérait, pensa qu'alors il ressemblait à Valancourt; c'était bien tout le feu, toute la dignité de Valancourt; mais elle cherchait en vain la douceur de ses traits, et cette expression franche de l'âme qui le caractérisait.

Montoni lui-même parut à la porte du vestibule, mais sans uniforme. Il examina très-soigneusement les cavaliers; il conversa longtemps avec leurs chefs; et quand il leur eut dit adieu, la bande entière fit le tour de la cour, et commandés par Verezzi, passa sous la voûte et sortit. Montoni les suivit des yeux et les regarda longtemps après qu'ils se furent mis en route.

Emilie ne vit plus d'ouvriers sur les remparts: elle observa que les fortifications paraissaient finies. Pendant qu'elle se promenait plongée dans ses réflexions, elle entendit quelques pas, et levant les yeux, elle aperçut plusieurs hommes sous les murs du château; leur

extérieur et leur maintien étaient d'accord avec la troupe qui venait de s'éloigner; présumant que madame Montoni était levée, elle se rendit à sa toilette et raconta ce qu'elle avait vu. Madame Montoni ne voulut pas ou ne put éclaircir un tel événement. La réserve du mari envers sa femme, sur ce sujet, n'avait rien que d'ordinaire. Cependant, aux yeux d'Emilie, elle ajouta quelques ombres au mystère, et lui fit soupçonner un grand danger ou de grandes horreurs dans le projet qu'il avait conçu.

Annette revint fort alarmée, suivant son usage. Sa maîtresse la pressa de questions sur ce que les domestiques recueillaient.

En ce moment Montoni lui-même se montra: Annette s'éloigna tremblante. Emilie allait se retirer, sa tante la retint, et Montoni si souvent l'avait rendue témoin de leurs odieuses querelles, qu'il n'en avait plus de scrupule.

—Je veux savoir ce que tout cela signifie, dit sa femme: quels sont ces hommes armés dont je viens d'apprendre le départ? Montoni ne répliqua que par un regard méprisant. Emilie s'approcha de sa tante, et lui dit un mot à l'oreille. Peu m'importe, reprit-elle, je le saurai; je veux savoir aussi pour quel dessein on a fortifié ce château.

—Allons, allons! dit Montoni; j'ai d'autres affaires. Je ne prétends pas qu'on me joue plus longtemps; j'ai le moyen sûr d'être obéi. Vos contrats me seront livrés, sans de plus longs débats.

—Ils ne le seront jamais, interrompit madame Montoni. Mais quels sont vos projets? craignez-vous une attaque? attendez-vous un ennemi? suis-je prisonnière ici? serai-je tuée dans un siége?

—Signez ce papier, dit Montoni, vous en saurez davantage.

—Quel ennemi vient? continua son épouse. Etes-vous au service de l'Etat? Suis-je captive ici jusqu'à l'heure de ma mort?

—Cela peut arriver, répondit Montoni, si vous ne cédez point à ma demande; vous ne quitterez pas le château que je ne sois satisfait. Madame Montoni poussa des cris affreux; elle les suspendit néanmoins, en pensant que les discours de son mari n'étaient peut-

être que des artifices pour extorquer son consentement. Elle le lui témoigna le moment d'après; elle ajouta que son but sans doute n'était pas aussi glorieux que celui de servir l'Etat, que probablement il s'était fait chef de bandits pour se joindre aux ennemis de Venise et dévaster la contrée.

Montoni, pendant un moment, la regarda d'un air froid et terrible. Emilie tremblait, et sa femme, pour la première fois, pensait qu'elle en avait trop dit.—Cette nuit même, lui dit-il, vous serez portée dans la tour de l'orient; là, peut-être comprendrez-vous le danger d'offenser un homme dont le pouvoir sur vous est illimité.

[Illustration]
Cette nuit même vous serez partie dans la tour de l'orient.

Emilie se jetant à ses pieds et pleurant d'effroi, le pria d'épargner sa tante. Madame Montoni, frappée de crainte et remplie d'indignation, tantôt voulait se répandre en imprécations, tantôt se joindre aux intercessions d'Emilie. Montoni les interrompit avec un serment effroyable, et se retira brusquement d'Emilie qui s'attachait à son manteau; elle tomba sur le plancher avec violence. Il sortit néanmoins sans daigner la relever. Emilie fut rappelée à elle par un long gémissement de madame Montoni. Emilie courut à son secours, elle vit ses yeux hagards et tous ses traits en convulsion.

Elle lui parla sans recevoir de réponse; mais les convulsions redoublèrent, et Emilie fut obligée d'aller chercher du secours. En traversant la salle pour demander Annette, elle trouva Montoni, lui dit ce qui se passait, et le conjura de rentrer et de consoler sa tante. Il poursuivit son chemin avec un air d'indifférence. Enfin elle rencontra le vieux Carlo qui venait avec Annette; ils rentrèrent dans le cabinet, et portèrent madame Montoni dans la chambre voisine. On la mit sur son lit, et tout ce que leurs forces réunies pouvaient faire, c'était de la tenir dans ce cruel état. Annette tremblait et sanglotait; le vieux Carlo se taisait, et paraissait la plaindre.

—Il faudra du repos à ma tante, dit Emilie. Allez, mon bon Carlo, si nous avons besoin de secours, je vous enverrai chercher. Si vous en trouvez l'occasion, parlez donc à votre maître en faveur de votre maîtresse.

—Hélas! lui dit Carlo, j'en ai trop vu! j'ai peu d'ascendant sur le signor. Mais vous, jeune dame, prenez soin de vous-même, vous avez l'air de souffrir.

—Je vous rends grâces, mon cher ami, dit Emilie.

Carlo secoua la tête et sortit. Emilie continua de veiller sa tante.

Elles gardèrent un profond silence. Madame Montoni poussa enfin un long soupir.

—Persiste-t-il à m'arracher de ma chambre? dit-elle.

Emilie répliqua qu'il n'en avait rien dit depuis. Emilie fit des efforts pour attirer son attention sur d'autres objets; mais sa tante ne l'écoutait pas, et paraissait perdue dans ses pensées. Emilie, la laissant aux soins d'Annette, courut chercher Montoni. Elle le trouva sur le rempart au milieu d'un groupe d'hommes effrayants. Ils l'entouraient.

Quelques paroles de Montoni se répétèrent enfin parmi la troupe; et quand ces hommes se séparèrent, Emilie entendit: *Ce soir commence la garde au coucher du soleil*.

—Au coucher du soleil, répondirent quelques-uns! Ils se retirèrent. Emilie rejoignit Montoni quoiqu'il parût vouloir l'éviter. Elle eut le courage de ne se pas rebuter. Elle s'efforça de prier pour sa tante, de représenter son état et le danger où pourrait l'exposer un appartement trop froid.—Elle souffre par sa faute, répondit-il, et ne mérite pas qu'on la plaigne. Elle sait comment elle doit prévenir les maux qui l'attendent. Qu'elle obéisse, qu'elle signe, et je n'y penserai plus.

A force de prières, Emilie obtint qu'on ne transporterait pas madame Montoni de toute la nuit. Il lui laissa jusqu'au lendemain pour réfléchir.

Emilie se hâta d'annoncer à sa tante le sursis et l'alternative. Elle ne répliquait point et paraissait pensive. Cependant sa résolution sur le point contesté semblait se relâcher en quelque chose. Emilie lui recommanda, comme une mesure indispensable de sûreté, de se soumettre à Montoni.—Vous ne savez pas ce que vous me conseillez, lui dit sa tante. Rappelez-vous donc que mes propriétés vous reviendront après ma mort, si je persiste dans mon refus.

—Je l'ignorais, madame, dit Emilie; mais l'avis que j'en reçois ne m'empêchera pas de vous conseiller une démarche dont votre repos, et, je crains de le dire, votre vie dépendent. Je vous en supplie, qu'une considération d'un si faible intérêt ne vous fasse pas hésiter un moment à tout abandonner.

—Etes-vous sincère, ma nièce?—Est-il possible, madame, que vous en doutiez? Sa tante paraissait fort émue.

—Et M. de Valancourt! reprit la tante.—Madame, interrompit Emilie, changeons de conversation, et de grâce ne soupçonnez pas mon cœur d'un aussi choquant égoïsme. L'entretien finit, et Emilie resta près de madame Montoni, et ne se retira que fort tard.

En ce moment tout était calme, et la maison semblait ensevelie dans le sommeil. En traversant tant de galeries longues et désertes, sombres et silencieuses, Emilie se sentit effrayée sans savoir pourquoi. Mais quand, en entrant dans le corridor, elle se rappela l'événement de l'autre nuit, la terreur s'empara d'elle; elle frémit qu'un objet comme celui qu'Annette avait vu ne se présentât à ses yeux, et que, soit idéale, soit fondée, la peur ne produisît un pareil effet sur ses sens. Elle ne savait pas bien de quelle chambre Annette avait parlé, mais elle n'ignorait pas qu'elle devait passer devant. Son œil inquiet essayait de percer l'obscurité profonde; elle marchait légèrement et d'un pas timide. Arrivée près d'une porte, il en sortait des sons, quoique faibles. Elle hésita. Bientôt sa crainte devint telle, qu'elle n'eut plus assez de force pour avancer. Soudain la porte s'ouvrit. Une personne qu'elle crut être Montoni, parut, se rejeta promptement dans la chambre, et referma la porte. A la lumière qui brûlait dans la chambre, elle avait cru distinguer une personne près du feu, dans l'attitude de la mélancolie. Sa terreur s'évanouit, mais la surprise lui succéda. Le mystère de Montoni, la découverte d'une personne qu'il visitait à minuit dans un appartement interdit, et dont on rapportait tant d'histoires, c'était de quoi exciter sa curiosité.

Pendant qu'elle flottait dans le doute, désirant surveiller les mouvements de Montoni, mais craignant de l'irriter en paraissant les découvrir, la porte s'ouvrit encore doucement et se referma pour la seconde fois. Alors Emilie se glissa légèrement dans la chambre très-voisine de celle-là, elle y cacha sa lampe, et retourna dans un détour obscur du corridor pour voir sortir cette personne et s'assurer si c'était Montoni.

Après quelques minutes, les yeux fixés sur les battants de la porte, elle la vit se rouvrir; la même personne parut, et c'était Montoni lui-même. Il regarda partout autour de lui sans l'apercevoir, ferma la porte et quitta le corridor. Bientôt après elle entendit qu'on s'enfermait intérieurement. Elle rentra dans sa chambre, surprise au dernier point.

Il était minuit. S'étant approchée de sa fenêtre, elle entendit des pas sur la terrasse au-dessous. Elle vit imparfaitement dans l'ombre plusieurs personnes qui marchaient et avançaient: elle fut frappée d'un cliquetis d'armes, et le moment d'après, d'un *mot d'ordre*. Elle se souvint du commandement de Montoni, et comprit bien que, pour la première fois, on relevait la garde au château: quand tout fut calme, elle alla se mettre au lit.

CHAPITRE XXII.

Le lendemain matin Emilie se rendit de bonne heure à l'appartement de madame Montoni; elle avait bien dormi, ses esprits s'étaient remis en même temps que ses forces, et sa résolution de résister à Montoni était combattue par ses craintes. Emilie, qui tremblait des conséquences, n'épargna rien pour redoubler les inquiétudes de sa tante.

Mais madame Montoni, comme on l'a déjà vu, aimait par caractère à contredire, et quand des circonstances désagréables se présentaient à son esprit, elle cherchait moins la vérité que des arguments pour combattre. Une longue habitude avait tant confirmé cette disposition naturelle, qu'elle ne s'en apercevait plus. Les représentations d'Emilie ne firent qu'éveiller son orgueil, au lieu de l'alarmer ou de la convaincre; elle imaginait de se soustraire à la nécessité d'obéir sur le point exigé. Si jamais elle pouvait s'échapper du château, elle comptait défier son époux, s'en faire séparer à jamais, et vivre dans l'aisance avec les biens qui lui restaient. Emilie partageait son désir, mais ne s'abusait point sur la difficulté du succès; elle lui remontra l'impossibilité de franchir les portes, assurées et gardées comme elles l'étaient; l'extrême danger de se confier à la discrétion d'un valet, qui pourrait la trahir à dessein ou par imprudence; la vengeance de Montoni qui, s'il découvrait cette intention...

Cette lutte d'émotions contraires déchira le cœur de madame Montoni. Montoni entra tout à coup; et sans parler de l'indisposition de sa femme, il déclara qu'il venait lui rappeler combien vainement elle lui résisterait. Il lui donnait jusqu'au soir pour qu'elle consentît à sa demande, ou l'obligeât, par ses refus, à l'exiler dans la tour de

l'orient; et il ajouta qu'une réunion de cavaliers dînerait ce même jour au château, qu'elle ferait les honneurs de la table, et qu'Emilie l'accompagnerait. Madame Montoni était au moment de s'y refuser, mais considérant que durant le repas, sa liberté, quoique restreinte, pourrait favoriser ses plans, elle consentit. Montoni sortit aussitôt. L'ordre qu'elle avait reçu pénétrait Emilie et d'étonnement et de crainte; elle frémissait à la pensée de se voir exposée à de tels regards, et les paroles du comte Morano n'étaient pas faites pour calmer ses frayeurs. Il fallut se préparer à paraître au dîner; elle s'habilla plus simplement encore qu'à l'ordinaire pour éviter qu'on la remarquât. Cette politique ne lui réussit pas, et quand elle retourna chez sa tante, Montoni lui reprocha ses airs de prude; il lui prescrivit une parure très-brillante, et, entre autres, les ornements destinés pour son mariage avec le comte Morano. L'ajustement n'était pas fait à la mode vénitienne, mais à celle de Naples; il développait sa taille de la manière la plus avantageuse. Les beaux cheveux châtains d'Emilie, entremêlés de perles, devaient retomber en longues tresses sur son cou. Une simplicité du meilleur goût caractérisait cette magnifique parure, et la beauté naturelle d'Emilie n'avait jamais brillé de tant d'éclat. Sa seule espérance, en ce moment, était que Montoni projetait moins quelque événement extraordinaire, que le triomphe de l'ostentation, en étalant aux yeux des étrangers les richesses de sa famille. Quand elle entra dans la salle, où un repas magnifique avait été servi, Montoni et ses hôtes étaient déjà à table. Elle allait se placer près de sa tante, mais Montoni lui fit signe de la main. Deux cavaliers se levèrent et la firent asseoir entre eux.

Le plus âgé de ces deux hommes était très-grand; il avait des traits italiens fortement prononcés, le nez aquilin, les yeux creux et très-pénétrants; ils semblaient de feu, quand son âme était agitée, et même dans un état de repos, ils gardaient quelque chose de l'emportement des passions. Son visage était maigre, allongé comme après un long jeûne.

L'autre, d'environ quarante ans, avait des traits d'un autre genre. Son regard sournois paraissait fin et subtil; ses yeux, d'un gris noir,

étaient petits et très-enfoncés; sa figure presque ovale, irrégulière, et mal dessinée.

Huit autres personnages se trouvaient à la même table; ils étaient tous en uniforme, et gardaient tous une expression plus ou moins forte de férocité, d'astuce ou de libertinage. Emilie les regardait avec timidité, se rappelait la matinée de la veille, et se croyait environnée de bandits. Le lieu de la scène était une salle antique et ténébreuse; une seule fenêtre, haute et gothique, en éclairait l'immensité; deux battants ouverts laissaient voir le rempart de l'ouest et les Apennins.

Le milieu de cette salle s'élevait en dôme; la voûte s'appuyait de trois côtés sur de lourds piliers de marbre; de longues colonnades en partaient et s'étendaient dans l'ombre. Tous les pas des domestiques faisaient résonner les échos; leurs figures, mal distinguées dans une sombre distance, alarmaient fort souvent l'imagination d'Emilie. Elle regardait alternativement Montoni, ses hôtes et la salle; elle se rappelait sa terre natale, sa jolie maison, la simplicité, la bonté des amis qu'elle avait perdus.

Elle observait que Montoni gardait avec ses hôtes un air d'autorité très-marqué. Il y avait aussi quelque chose dans les manières des étrangers, qui, sans être servile, annonçait une grande déférence.

Pendant le dîner, l'entretien ne roula que sur la guerre ou sur la politique; on y parla de Venise, de ses dangers, du caractère du doge régnant, et des principaux sénateurs. Quand le repas fut fini, les convives se levèrent, et chacun remplissant son verre, salua Montoni, but à ses exploits. Montoni portait sa coupe à ses lèvres, quand soudain le vin écuma, s'enfuit par les bords, et brisa le vase en mille pièces.

Montoni se servait ordinairement de cette espèce de verres de Venise, dont la propriété connue était de se briser en recevant une liqueur empoisonnée. Il soupçonna qu'un de ses hôtes avait attenté a sa vie; il fit fermer les portes, tira son épée, et lançant des regards enflammés sur l'assemblée, qui restait dans la stupeur, il s'écria: Il y a un traître ici! que tous ceux qui sont innocents m'aident à trouver le coupable.

L'indignation s'empara de tous les cavaliers; ils tirèrent tous l'épée. Madame Montoni voulait fuir; son mari lui commanda de rester; mais ce qu'il ajouta ne fut point entendu, à cause du tumulte et des cris. Alors tous les domestiques se rendirent à son ordre, et déclarèrent leur ignorance. Cette protestation ne pouvait être admise; il était évident que la liqueur de Montoni avait été seule empoisonnée; il fallait bien que du moins le sommelier fût de connivence.

Cet homme, avec un autre dont la physionomie trahissait la conviction du crime, ou la crainte du châtiment, fut chargé de chaînes par ordre de Montoni, et traîné dans une tour, qui autrefois avait servi de prison. Il eût traité de même tous ses hôtes, s'il n'eût redouté les conséquences d'une conduite si hardie: il se contenta de jurer que pas un seul ne sortirait avant que cette étrange affaire fût éclaircie. Il ordonna durement à sa femme de se retirer dans son appartement, et souffrit qu'Emilie la suivît.

Une demi-heure après, il parut dans son cabinet; Emilie frémit en voyant son maintien sombre, ses yeux ardents, ses lèvres tremblantes; elle l'entendit annoncer à sa tante toutes les horreurs de la vengeance.

Il ne vous servira de rien, lui dit-il, de vous en tenir à la dénégation; j'ai la preuve de votre crime: vous n'avez d'espoir de pardon que dans un aveu sans détour: votre complice a tout avoué.

Emilie, prête à succomber, fut ranimée par l'étonnement que lui causa cette accusation atroce. L'agitation de madame Montoni ne lui permettait pas de parler; sa figure passait d'une pâleur livide à un rouge enflammé.

—Epargnez-moi les discours, dit Montoni qui la voyait prête à parler; votre contenance toute seule vous trahit: vous allez être conduite à la tour de l'orient.

—Cette accusation, dit madame Montoni, qui pouvait à peine s'exprimer, est un prétexte pour votre cruauté; je dédaigne d'y répondre.

—Signor, dit vivement Emilie, cette affreuse imputation est fausse, et j'ose en répondre sur ma vie.

—Si vous mettez quelque prix à la vie, taisez-vous.

Emilie, d'un air calme, leva les yeux au ciel, en disant: «Plus d'espérance.»

Il se retourna vers sa femme, qui, remise du premier mouvement, repoussait ses soupçons avec autant de véhémence que d'aigreur. La rage de Montoni s'accroissait; Emilie, frémissant des suites, se précipita entre eux; elle embrassait ses genoux en silence; elle le regarda avec l'expression la plus touchante. Mais il ne fut touché ni de l'état de sa femme, ni des regards éloquents d'Emilie. Il ne la releva même pas; il les menaçait toutes deux, quand il fut appelé par un homme qui lui voulait parler. Il ferma la porte; Emilie entendit qu'il en prenait la clef. Elle et madame Montoni se trouvaient prisonnières; elle sentit que ses projets devenaient de plus en plus terribles.

Madame Montoni regardait autour d'elle, et cherchait un moyen de s'échapper du château. Mais comment? Elle savait trop à quel point l'édifice était fort, avec quelle vigilance on le gardait. Elle tremblait de commettre son sort au caprice d'un valet, dont il eût fallu mendier l'assistance.

Cependant le tumulte et la confusion ne cessaient point. Emilie écoutait le murmure, qui se prolongeait dans la galerie. Quelquefois elle croyait entendre le choc des épées. La provocation de Montoni, son impétuosité, sa violence, lui faisaient supposer que les armes seulement pouvaient terminer cet horrible débat. Madame Montoni avait épuisé tous les termes de l'indignation, Emilie toutes les expressions consolantes. Elles gardaient le silence, et goûtaient cette espèce de calme qui succède dans la nature au conflit des éléments.

Une terreur vague agitait Emilie. Les circonstances dont elle venait d'être témoin, la représentaient confusément à sa mémoire, et ses pensées se succédaient dans un désordre tumultueux.

Elle fut tirée de sa rêverie par une personne qui frappait, et elle reconnut la voix d'Annette.

—Ma chère dame, ouvrez-moi; j'ai beaucoup de choses à vous raconter, disait tout bas la pauvre fille.

—La porte est fermée, reprit sa maîtresse.

—Oui, madame; mais de grâce ouvrez-la.

—Le signor a la clef, dit madame Montoni.

—O vierge Marie! s'écria Annette; que deviendrons-nous?

—Aidez-nous à sortir, dit sa maîtresse. Où est Ludovico?

—Dans sa salle en bas, avec les autres, madame. Il combat avec le plus fort.

—Il combat! Et qui donc combat encore? s'écria madame Montoni.

—Le signor, madame, et tous les signors, et bien d'autres.

—Y a-t-il quelqu'un de blessé? dit Emilie d'une voix tremblante.

—Oui, mademoiselle. Il y en a qui sont à terre tout couverts de sang. O mon Dieu! tâchez que je puisse entrer, madame; les voilà qui viennent. Ils vont me tuer!

—Sauvez-vous, dit Emilie, sauvez-vous; nous ne pouvons pas ouvrir la porte.

Annette répéta qu'ils venaient, et prit la fuite.

—Calmez-vous, madame, dit Emilie; je vous en conjure, calmez-vous; ils viennent peut-être nous délivrer. Le signor Montoni, peut-être, est... est vaincu.

L'idée de sa mort la fit encore frissonner. Elle fut prête à s'évanouir.

—Ils viennent! cria madame Montoni; j'entends leurs pas.

Emilie leva ses yeux languissants vers la porte; mais la terreur glaçait sa voix. La clef tourna dans la serrure. La porte s'ouvrit, et Montoni parut, suivi de trois de ses satellites.—Exécutez vos ordres,

leur dit-il, montrant sa femme.—Elle fit un cri, et fut emportée à l'instant. Emilie, privée de ses sens, tomba sur un siége contre lequel elle se soutenait. En reprenant ses esprits, elle se vit seule. Elle regarda l'appartement avec des yeux égarés. Elle semblait interroger tout sur la destinée de sa tante; ni son propre danger, ni l'idée de fuir de cette chambre, ne se présentèrent d'abord à elle.

Enfin elle se leva pour examiner, mais avec une faible espérance, si la porte était encore libre. Elle était ouverte. D'un pas timide, elle avança dans la galerie. Elle s'arrêta bientôt, incertaine du chemin qu'elle prendrait. Son premier désir était d'obtenir quelques renseignements sur le sort de madame Montoni. Elle descendit à la salle où les domestiques se rassemblaient ordinairement. A mesure qu'elle avançait, elle entendait de loin des voix irritées: les visages qu'elle rencontrait, les figures qui se heurtaient dans ces nombreux passages, augmentaient encore son effroi. Enfin elle arriva dans la salle qu'elle cherchait, mais cette salle était totalement déserte. Ne pouvant plus se soutenir, Emilie s'y reposa. Elle pensa qu'elle chercherait inutilement madame Montoni dans le labyrinthe immense de ce château, qui semblait assiégé de brigands. Elle eût voulu retourner chez elle; elle craignait de rencontrer ces hommes effrayants.

Tout à coup un murmure lointain interrompit ce morne silence; il devint de plus en plus fort; elle distingua des voix, et même des pas s'approchaient. Elle se leva pour sortir, mais on venait par l'unique chemin qu'elle pût suivre; elle prit le parti d'attendre que ces gens fussent entrés dans la salle. On poussait quelques gémissements; elle vit un homme que quatre autres portaient: les forces lui manquèrent à cet affreux spectacle. Les porteurs entrèrent dans la salle, trop occupés pour retenir ou même pour remarquer Emilie. Elle voulut s'échapper; mais, épuisée de faiblesse, elle se remit sur un des bancs. Elle ne pouvait porter ses regards ni sur l'objet malheureux qu'on avait mis près d'elle, ni sur les hommes qui l'entouraient et qui ne l'avaient pas aperçue.

Elle remonta chez elle aussi vite qu'elle le put, en prenant des détours obscurs et multipliés.

Elle s'assit auprès de la fenêtre; elle écoutait attentivement et regardait sur le rempart, et tout néanmoins était désert et paisible.

Les heures passèrent ainsi dans la solitude et le silence. Aucun message, aucun bruit: il lui sembla que Montoni l'avait totalement oubliée.

Le soleil cependant disparut derrière les montagnes; ses rayons étincelants s'évanouirent sur les nuages; un pourpre sombre et foncé brunit graduellement l'atmosphère, et déroba le paysage... Bientôt après les sentinelles se placèrent, et la veille de nuit commença.

L'obscurité de la chambre ramena l'effroi dans les sens d'Emilie. Penchée sur la fenêtre, mille images différentes assaillirent son esprit. Eh quoi! se disait-elle, si quelqu'un de ces brigands, au milieu des ténèbres de la nuit, s'introduisait dans ma chambre! Puis, se rappelant l'habitant mystérieux de la chambre voisine, sa terreur eut un autre objet. Ce n'est pas un prisonnier, disait-elle, quoiqu'il reste caché dans cet appartement; ce n'est pas Montoni qui ferme sa porte en le quittant, c'est l'inconnu qui lui-même a pris ce soin.

Son premier soin fut de contenir la porte de l'escalier; elle y rangea tous les meubles qu'elle put déplacer.

Ce travail l'occupa jusqu'à minuit; elle compta douze fois les frappements sourds de la grosse cloche du rempart. On n'entendait que le bruit et la marche du factionnaire qui relevait son camarade. Elle ouvrit la porte doucement, examina le corridor, écouta si personne ne bougeait; le calme était absolu. A peine eut-elle quitté sa chambre, qu'elle aperçut une faible lueur sur les murailles de la galerie; sans chercher d'où cela pouvait venir, elle recula bien vite et referma la porte. Personne ne la suivit; elle conjectura que Montoni faisait à l'inconnu sa visite nocturne ordinaire. Elle résolut d'attendre jusqu'à ce qu'il fût retiré dans son appartement.

L'horloge sonna, Emilie entr'ouvrit la porte, et, ne voyant personne, elle se glissa dans un passage qui conduisait à l'escalier du sud. Elle pensa que de ce point elle trouverait plus facilement la tour. Elle s'arrêtait souvent; elle écoutait avec effroi les murmures du

vent qui sifflait; elle regardait de loin à travers l'obscurité des longs détours. Elle atteignit enfin l'escalier qu'elle cherchait. Deux passages s'offrirent à ses yeux: lequel choisir? Celui qu'elle prit donnait dans une large galerie. Elle se hâta de la traverser. La solitude de ce lieu la glaçait; elle tressaillait à l'écho de ses pas.

Soudain elle crut entendre une voix; craignant également d'avancer ou de retourner, pendant quelques moments, elle resta dans la même attitude, presque sans forces, osant à peine lever les yeux. Il lui sembla que la voix proférait des plaintes, et cette idée fut confirmée par un long gémissement. Elle imagina que c'était peut-être madame Montoni, et s'avança jusqu'à la porte. Néanmoins, avant que de parler, elle tremblait de se confier à quelque étranger indiscret qui la découvrirait à Montoni. La personne quelle qu'elle fût, paraissait dans l'affliction, mais elle pouvait n'être pas prisonnière.

Pendant qu'elle hésitait, la voix se fit entendre encore; elle appela Ludovico. Emilie reconnut Annette, et dans sa joie s'approcha pour répondre.

—Ludovico! criait Annette en sanglotant, Ludovico!

—C'est moi, dit Emilie en essayant d'ouvrir la porte. Eh! comment êtes-vous là? qui vous a renfermée?

—Ludovico! disait Annette; Ludovico!

—Ce n'est pas Ludovico; c'est moi, c'est Emilie.

Annette cessa de sangloter, et ne dit plus rien.

—Si pouvez ouvrir la porte, j'entrerai, dit Emilie: vous n'avez rien à redouter.

—Ludovico! ô Ludovico! criait Annette.

Emilie perdit patience; et craignant qu'on ne l'entendît, elle fut prête à quitter la porte; mais elle considéra qu'Annette pourrait indiquer le chemin de la tour. Elle en obtint à la fin une réponse, mais peu satisfaisante. Annette ne savait rien sur madame Montoni, et conjurait uniquement Emilie de lui dire ce qu'était devenu

Ludovico. Emilie l'ignorait, et demandait toujours comment Annette se trouvait enfermée.

—C'est Ludovico, lui dit la pauvre fille, qui m'a mise ici. Après m'être sauvée du cabinet de madame, je courais sans savoir où. Dans cette galerie, j'ai rencontré Ludovico. Il m'a confinée dans cette chambre, dont il a pris la clef, et tout cela, dit-il, pour qu'il ne m'arrivât pas de mal.

Emilie tout à coup se rappela cette personne blessée qu'elle avait vu apporter dans la salle. Elle ne douta pas que ce ne fût Ludovico; mais elle n'en dit rien. Impatiente d'apprendre quelque chose sur sa tante, elle demanda le chemin de la tour.

—Oh! n'y allez pas, mademoiselle; pour l'amour de Dieu, ne me laissez pas là toute seule.

—Mais, Annette, reprit Emilie, vous ne pensez pas que je passerais la nuit dans cette galerie. Dites-moi le chemin de la tour. Demain matin, je m'occuperai de votre délivrance.

—Vierge Marie! dit Annette, resterai-je ici toute la nuit? Je perdrai la tête de frayeur. Je mourrai de faim: je n'ai rien mangé depuis le dîner.

Emilie put à peine s'empêcher de sourire de tous les genres de chagrins d'Annette. Enfin elle en obtint une sorte de direction vers la tour de l'est. Après plusieurs recherches et beaucoup d'embarras, elle atteignit les escaliers de la tour, et s'arrêta au pied pour fortifier tout son courage par le sentiment de son devoir. Pendant qu'elle examinait ce lieu d'effroi, elle aperçut une porte à l'opposé de l'escalier. Incertaine si cette porte la conduirait jusqu'à madame Montoni, elle essaya d'en tirer les verrous. Un air plus frais vint frapper son visage. Cette porte donnait sur le rempart de l'est, et le vent, quand elle ouvrit, éteignit presque sa lumière. Elle tourna ses regards sur la terrasse obscure, et distingua difficilement les murailles et quelques tours. Les nuages agités par les vents semblaient se mêler aux étoiles et redoubler les ombres de la nuit. Elle referma promptement la porte, prit sa lampe et monta.

L'image de sa tante poignardée peut-être de la main de Montoni vint épouvanter son esprit. Elle trembla, retint ses soupirs et se repentit d'avoir osé venir en ce lieu. Son devoir triomphant de sa terreur, elle continua d'avancer. Tout était calme. A la fin, une trace de sang, sur l'escalier, frappa ses yeux; elle s'aperçut au même instant que la muraille et toutes les marches en étaient teintes. Elle s'arrêta, fit un effort pour se soutenir, et sa tremblante main laissa presque échapper la lampe. Elle n'entendait rien; aucun être vivant ne semblait habiter cette tour. Mille fois, elle eût désiré n'être pas sortie de sa chambre; elle craignait d'en savoir davantage; elle craignait de trouver quelque spectacle horrible; et néanmoins, si près du terme, elle ne pouvait se résoudre à perdre ses efforts. Elle reprit courage, et, parvenue jusqu'au milieu de la tour, elle vit une autre porte, et l'ouvrit. Les faibles rayons de sa lampe ne lui montrèrent que des murailles humides et nues.

En se retournant dans ce dessein, elle aperçut sur les degrés du second étage une nouvelle trace de sang; elle remonta. A mesure qu'elle avançait, le sang devenait plus visible.

Il la conduisit à une porte qui terminait l'escalier. Emilie ne pouvait plus marcher. Si près de la dernière certitude, elle redoutait de l'acquérir.

Elle mit enfin sa main sur la serrure, elle la trouva fermée. Elle appela madame Montoni, et un silence glacé succéda seul à sa voix.

—Elle est morte, s'écria-t-elle; elle est tuée; son sang rougit les degrés.

Emilie perdit toute sa force, posa sa lampe et s'assit sur une marche. Lorsque les idées lui revinrent, elle appela encore. Après d'inutiles efforts pour ouvrir, elle descendit de la tour, et revint à son appartement à pas précipités.

En rentrant dans son corridor, elle aperçut Montoni. Emilie, plus que jamais effrayée, se rejeta dans un détour pour l'éviter. Elle l'entendit fermer une porte, et la même qu'elle avait remarquée. Elle écouta ses pas qui s'éloignaient; et quand l'extrême distance ne lui

permit plus de les distinguer, elle se glissa chez elle et se mit dans son lit, en conservant sa lampe.

Les teintes grises du matin avaient depuis longtemps éclairci l'horizon, et les yeux d'Emilie n'avaient pu céder au sommeil; mais à la fin, la nature épuisée donna quelques moments de relâche à ses peines.

CHAPITRE XXIII.

Il devenait trop certain, par l'absence prolongée d'Annette, qu'il était arrivé quelque accident à Ludovico, et qu'elle était encore en prison. Emilie résolut donc de visiter la chambre où la pauvre Annette s'était fait entendre, et si cette fille y gémissait encore, d'informer Montoni de sa triste situation.

Elle sortit, et gagna la galerie du sud. Il était midi.

Les lamentations d'Annette s'entendaient à l'extrémité de la galerie: elle déplorait son sort et celui de Ludovico. Elle dit à Emilie qu'elle mourrait de faim si elle n'était libre à l'instant. Emilie répondit qu'elle allait demander sa liberté à Montoni; mais la peur de la faim céda pour le moment à la peur du signor; et quand Emilie la laissa, elle la priait avec instance de ne pas découvrir l'asile où elle s'était cachée.

Emilie s'approcha de la grande salle; et le bruit qu'elle entendit, les gens qu'elle rencontra renouvelèrent toutes ses alarmes. Ces derniers néanmoins paraissaient pacifiques. Ils la regardaient avec avidité, lui parlaient même quelquefois. En traversant la salle pour se rendre au salon de cèdre, où Montoni se tenait ordinairement, elle vit sur le pavé des débris d'épée, des lambeaux teints de sang; elle s'attendait presque à trouver un corps mort; mais elle n'eut pas cet affreux spectacle. En avançant, elle distingua des voix. La crainte de paraître devant tant d'étrangers, la crainte surtout d'irriter Montoni par une visite imprévue, ébranlèrent presque sa résolution. Elle cherchait des yeux, sous les longues arcades, un domestique, pour l'annoncer; il n'en paraissait point. Les accents qu'elle entendait n'étaient point ceux de la colère. Elle reconnut les voix de quelques convives de la veille. Elle allait frapper quand Montoni parut lui-

même. Emilie trembla, devint muette; et Montoni, dans une extrême surprise, peignit sur sa physionomie tous les mouvements qui l'agitaient.

Montoni lui demanda d'un ton sévère ce qu'elle avait entendu de l'entretien. Elle l'assura qu'elle n'était point venue dans l'intention d'écouter ses secrets, mais d'implorer sa clémence, et pour sa tante, et pour Annette; Montoni parut en douter. Il la regarda fixement avec des yeux perçants; et l'inquiétude qu'il ressentait ne pouvait venir d'un intérêt frivole. Emilie finit par le conjurer de lui permettre de visiter sa tante. Il répondit par un sourire plein d'amertume, qui confirma ses craintes pour sa tante, et qui ne lui laissa pas le courage de renouveler ses sollicitations.

—Pour Annette, dit-il, allez trouver Carlo, il la délivrera. L'insensé qui l'a enfermée n'est plus. Emilie frémit.—Mais ma tante, signor, lui dit-elle; ah! parlez-moi de ma tante.

—On en a soin, répondit Montoni: je n'ai pas le temps de répondre à vos oiseuses questions.

Il voulait s'éloigner; Emilie le conjura de lui apprendre où était madame Montoni. Il s'arrêta... Tout à coup la trompette sonna. Au même instant elle entendit des chevaux et des voix confuses. Au son de la trompette, Montoni avait traversé le vestibule. Emilie ne savait pas si elle le suivrait. Elle aperçut, au delà des longues arcades qui s'ouvraient sur la cour, un parti de cavaliers; elle crut voir, autant que la distance et son trouble le lui permettaient, que c'étaient les mêmes dont quelques jours avant elle avait vu le départ. Elle n'eut pas le temps de prolonger son examen. Ceux qui se trouvaient dans le salon étaient accourus dans la salle, et de toutes les parties du château, les autres hommes s'y rendirent. Emilie se pressa de se réfugier dans son appartement; elle y fut poursuivie par des images horribles. La manière, les expressions de Montoni, quand il avait parlé de sa femme, confirmaient ses plus noirs soupçons. Elle était absorbée dans ces sombres pensées lorsqu'elle aperçut le vieux Carlo.

—Chère dame, lui dit-il, je n'ai pas encore pu m'occuper de vous. Je vous apporte du fruit et du vin; vous devez en avoir besoin.

—Je vous remercie, Carlo, dit Emilie. Est-ce le signor qui vous a fait souvenir de moi?

—Non, signora, reprit Carlo; Son *Excellence* a trop d'affaires pour cela.

Emilie renouvela ses questions sur le destin de madame Montoni; mais Carlo, pendant qu'on l'enlevait, était à l'autre extrémité du château; et depuis ce moment il n'en avait rien appris.

Pendant qu'il lui parlait, Emilie le regardait fixement, et ne pouvait démêler si c'était de sa part ignorance où dissimulation, ou crainte d'offenser son maître. Il répondit très-laconiquement à ses questions sur les débats de la veille; mais il lui dit que les disputes étaient pacifiées, et que le signor croyait s'être trompé en soupçonnant ses hôtes.—Le combat n'a pas eu d'autre cause, ajouta Carlo. Mais je me flatte de ne jamais voir un tel spectacle dans ce château, quoiqu'on y prépare d'étranges choses. Elle le pria de s'expliquer.—Ah! signora; dit-il, il ne me convient pas de trahir aucun secret ni d'exprimer toute ma pensée. Le temps dévoilera tout.

Elle le pria de délivrer Annette, lui désigna la chambre où cette pauvre fille était emprisonnée; Carlo lui promit de la satisfaire. Comme il partait, elle lui demanda quelles étaient les personnes nouvellement arrivées; sa conjecture se vérifia, c'était Verezzi avec sa troupe.

Les deux jours suivants s'écoulèrent sans aucun incident remarquable, et sans qu'elle pût se procurer le moindre éclaircissement sur madame Montoni. Le soir du deuxième jour, Emilie se mit au lit après le départ d'Annette; mais son esprit fut assailli des images les plus effrayantes, et telles qu'une si longue incertitude pouvait bien les lui suggérer. Incapable de s'oublier, incapable de vaincre les fantômes qui l'obsédaient, elle se leva de son lit, et ouvrit sa fenêtre pour respirer un air plus frais.

L'air la rafraîchit; elle resta à sa fenêtre; elle considérait tant d'astres éclatants, étincelant sur l'azur des cieux, et roulant sans se confondre dans l'espace. Elle se rappela combien de fois, avec son père chéri, elle avait observé leur marche et remarqué leur cours. Ces réflexions la conduisirent à d'autres, et réveillèrent presque également et sa douleur et sa surprise.

Elle leva les yeux vers le ciel, et observa la même planète qu'elle avait remarquée en Languedoc la nuit qui précéda la mort de son père. Elle se trouvait au-dessus des tours orientales du château. Emilie se rappela l'entretien relatif à l'état des âmes; elle se rappela aussi la musique qu'elle avait entendue, et dont sa tendresse, en dépit de sa raison, avait admis le sens superstitieux. Ces souvenirs redoublèrent ses larmes; elle céda à sa rêverie. Tout à coup les sons d'une musique douce parurent traverser les airs. Une crainte superstitieuse s'empara d'elle; elle écouta quelques moments dans une attente pénible, et s'efforça de recueillir ses pensées et de recourir à sa raison. Mais la raison humaine n'a pas plus d'empire sur les fantômes de l'imagination, que les sens n'ont de moyens pour juger la forme de ces corps lumineux qui brillent et s'éteignent tout à coup pendant l'obscurité des nuits.

La surprise d'Emilie à ces accords si doux et si délicieux, était pour le moins excusable. Il y avait longtemps, bien longtemps, qu'elle n'avait entendu la moindre mélodie. Les sons aigus du fifre et de la trompette étaient la seule musique que l'on connût dans Udolphe.

Emilie continuait d'écouter, plongée dans ce doux repos où une musique suave laisse l'esprit. Les sons ne revinrent plus. Ses pensées errèrent longtemps sur une circonstance si étrange; il était singulier d'entendre à minuit de la musique, lorsque tout le monde devait, depuis plusieurs heures, être endormi, et dans un château où, depuis tant d'années, on n'avait rien entendu qui ressemblât à de l'harmonie. De longues souffrances avaient rendu son esprit sensible à la terreur, et susceptible de superstition. Il lui sembla que son père avait pu lui parler par ces accords, pour lui inspirer de la consolation et de la confiance sur le sujet dont alors elle était occupée. La raison

lui dit néanmoins que cette conjecture était ridicule, et elle ne s'y attacha pas; mais par une inconséquence naturelle à une imagination vive, elle se livra à de plus bizarres idées; elle se rappela l'événement singulier qui avait donné le château à son possesseur actuel; elle considéra la manière mystérieuse dont l'ancienne propriétaire avait disparu; jamais on n'avait rien su d'elle; et son esprit fut frappé d'une sorte de crainte. Il n'y avait nulle liaison apparente entre cet événement et la musique qu'elle venait d'entendre, et pourtant elle crut que ces deux choses se tenaient par quelque lien secret. A cette idée une sueur froide la saisit: elle porta des yeux égarés sur l'obscurité de sa chambre, et le silence morne qui y régnait ne fit qu'affecter de plus en plus son imagination.

A la fin elle quitta la fenêtre; mais ses jambes lui manquèrent en approchant de son lit. Honteuse bientôt de sa faiblesse, elle se mit au lit, et ne put y trouver le sommeil. Elle rêva sur le nouvel incident qui venait de se présenter, et résolut d'attendre la nuit suivante à la même heure, pour épier le retour de la musique. Si ces accords sont humains, disait-elle, probablement ils se feront encore entendre.

CHAPITRE XXIV.

Annette vint le matin toute hors d'haleine à l'appartement d'Emilie. —O mademoiselle, dit-elle à mots entrecoupés, que de nouvelles j'ai à vous dire! J'ai découvert qui est le prisonnier, mais il n'était pas prisonnier; c'est celui qui était enfermé dans cette chambre, et dont je vous ai parlé. Je l'avais pris pour un revenant!

—Qui était ce prisonnier? demanda Emilie, qui songeait en elle-même à l'événement de la nuit dernière.

—Vous vous trompez, mademoiselle, dit Annette, il n'était pas prisonnier, pas du tout.

—Qui est-il, enfin?

—Sainte Vierge! reprit Annette, combien j'ai été étonnée. Je l'ai rencontré tout à l'heure sur le rempart ici dessous; je n'ai jamais été si surprise de ma vie! Ah! mademoiselle, ce lieu-ci est un lieu bien étrange! quand j'y vivrais cent ans, je n'y finirais jamais de m'étonner. Mais, comme je vous le disais, je l'ai rencontré sur le rempart, et certes je ne pensais à personne moins qu'à lui.

—Ce verbiage est insupportable, dit Emilie; de grâce, Annette, n'abusez pas ainsi de ma patience.

—Oui, mademoiselle, devinez, devinez qui c'était; c'est une personne que vous connaissez bien.

—Je ne sais pas deviner, dit Emilie avec impatience.

—Eh bien, mademoiselle, je vous mettrai sur la voie. Un grand homme, une face allongée, qui marche posément, qui porte un grand plumet sur son chapeau, qui baisse les yeux pendant qu'on lui parle, et regarde les gens par-dessous des sourcils si noirs et si

épais. Vous l'avez vu mille fois à Venise, mademoiselle; il était ami intime de monsieur. Et maintenant, quand j'y pense! de quoi avait-il peur dans ce vieux château sauvage, pour s'y enfermer comme il faisait? Mais il prend le large à présent: je l'ai trouvé tout à l'heure sur le rempart. Je tremblais en le voyant, il m'a toujours fait de la frayeur; mais je n'aurais pas voulu qu'il le remarquât. J'ai donc été vers lui, je lui ai fait la révérence. Soyez le bienvenu au château, signor Orsino! lui ai-je dit.

—Ah! c'était donc Orsino? dit Emilie.

—Oui, mademoiselle, le signor Orsino lui-même, celui qui a fait tuer ce seigneur vénitien, et qui depuis ce temps, à ce que l'on dit, ne cesse d'errer de tous côtés.

—Bon Dieu! s'écria Emilie, se remettant à peine, et il est venu à Udolphe! Il fait bien de se tenir caché.

—Oui, mademoiselle; mais s'il ne veut que cela, ce château isolé le cachera bien assez, sans qu'il s'enferme avec tant de soin. Qui songerait donc à le découvrir ici?

Les discours d'Annette avaient ranimé les terribles soupçons d'Emilie sur le destin de madame Montoni; elle résolut de faire un second effort pour obtenir sur ce sujet une certitude, et de s'adresser encore une fois à Montoni.

Quant Annette revint, au bout de quelques heures, elle dit à Emilie que le portier du château désirait de lui parler, et qu'il avait quelque chose d'important à lui révéler.

—Je lui parlerai, Annette, répondit-elle; faites-le monter dans le corridor.

Annette partit, et revint bientôt après.

—Bernardin, mademoiselle, lui dit-elle, n'ose pas venir dans le corridor, il craint d'être aperçu. Il serait trop loin de son poste: il n'ose même pas le quitter en ce moment; mais si vous voulez venir le trouver au portail par quelques petits passages qu'il m'a montrés, sans traverser les cours, il vous dira des choses qui vous

surprendront bien; mais n'allez pas à travers des cours, de crainte que monsieur ne vous voie.

Emilie n'approuvant ni ces petits passages, ni tout le reste, refusa positivement de sortir.—Dites-lui, reprit-elle, que, s'il a quelque confidence à me faire, je l'écouterai dans le corridor quand il aura le temps de s'y rendre.

Annette reporta la réponse, et fut longtemps sans revenir. A son retour elle dit à Emilie:—Je n'ai rien gagné, mademoiselle; Bernardin a passé tout le temps à réfléchir sur ce qu'on pouvait faire. Il est bien impossible qu'il quitte son poste maintenant; mais si ce soir, quand il fera nuit, vous voulez vous trouver sur le rempart d'orient, il pourra peut-être se dérober une minute et vous dire son secret.

Emilie, surprise autant qu'alarmée du mystère qu'exigeait cet homme, hésitait encore à l'aller trouver; mais calculant que peut-être il l'avertirait de quelque malheur qui la menaçait, elle résolut de le voir.

—Après le soleil couché, dit-elle, je me trouverai au bout du rempart d'orient; mais alors, ajouta-t-elle, la garde sera placée: que fera Bernardin pour n'être pas remarqué?

—C'est justement ce que je lui ai dit, mademoiselle, et il m'a répondu qu'il avait la clef de la porte qui communique du rempart avec la cour, et qu'il entrerait par là. Quant aux sentinelles, on n'en met point au bout de la terrasse, parce que les grands murs et la tour de l'orient suffisent de ce côté pour garder le château, et s'il fait bien obscur, on ne pourra le voir de l'autre extrémité.

—A la bonne heure, dit Emilie, j'entendrai ce qu'il veut me dire, et je vous prie de m'accompagner ce soir sur la terrasse.

—Il voudrait qu'il fît un peu noir, reprit Annette, à cause des sentinelles.

Emilie réfléchit encore, et dit qu'elle serait au rempart une heure après le soleil couché.—Dites à Bernardin, ajouta-t-elle, d'être ponctuel à l'heure, je pourrais bien aussi être remarquée par M. Montoni. Où est-il? je voudrais lui parler.

—Il est dans la chambre de cèdre, qui tient conseil avec les deux autres.

Emilie s'informa si Montoni attendait de nouveaux hôtes. Annette ne le croyait pas.—Pauvre Ludovico! dit-elle, il serait aussi gai que personne s'il était rétabli. Mais il peut bien se guérir, le comte Morano était plus blessé que lui, et pourtant le voilà sur pied, et il est retourné à Venise.

—Il l'est, dit Emilie: comment avez-vous su cela?

—Je l'ai appris hier au soir, mademoiselle: j'avais oublié de vous le dire.

Montoni cependant fut si occupé tout le jour, qu'Emilie n'eut pas l'occasion de calmer ses horribles doutes sur la destinée de sa tante.

A mesure que le moment du rendez-vous approchait, l'impatience d'Emilie devenait plus vive. Le soleil disparut enfin: elle entendit les sentinelles se ranger chacune à leur poste; elle attendit Annette qui devait l'accompagner, et dès qu'elle fut venue, elles descendirent ensemble. Emilie témoigna quelque crainte de trouver Montoni, ou quelques-uns de ses compagnons.—N'ayez point d'inquiétude là-dessus, lui dit Annette; ils sont tous encore à tenir table, et Bernardin ne l'ignore pas.

Elles se trouvèrent à la première terrasse, et la sentinelle demanda qui passait: Emilie répondit, et descendit au rempart oriental; on les y arrêta encore, et après une seconde réponse, on les laissa continuer. Emilie n'aimait point à s'exposer si tard à la discrétion de pareils hommes; impatiente de se retirer, elle avança fort vite pour trouver Bernardin; il n'était pas encore venu: elle s'appuya toute pensive sur le parapet du rempart, et attendit qu'il y parût.

—Quelles voix entendons-nous? dit Emilie tremblante.

—Celles de monsieur et de ses hôtes qui se divertissent, lui dit Annette.

Emilie regarda avec un sentiment d'horreur la tour d'orient près de laquelle elle se trouvait; elle aperçut une lueur à travers les grillages de la chambre du bas; mais ceux du haut étaient obscurs: elle vit une personne qui traversait cette chambre basse avec une lampe; cette circonstance ne ranima point son espoir au sujet de madame Montoni; elle l'avait cherchée dans ce même appartement et n'y avait trouvé que des habits de soldats. Emilie néanmoins se décida à tenter d'ouvrir la tour par dehors, sitôt que Bernardin ne serait plus avec elle.

Les moments s'écoulaient, et Bernardin ne paraissait pas: Emilie devenant inquiète, hésita si elle attendrait plus longtemps.

Tandis qu'avec Annette elle raisonnait sur le retard de cet homme, elles entendirent une clef tourner dans la serrure; elles virent bientôt un homme qui s'avançait vers elles; c'était Bernardin. Emilie se hâta de lui demander ce qu'il avait à lui dire, et le pria de ne pas perdre de temps.—Cet air du soir me glace, lui dit-elle.

[Illustration]
Bernardin.

—Renvoyez votre suivante, mademoiselle, lui dit cet homme (le ton de voix sépulcrale avec laquelle il lui parlait la fit frémir); ce que j'ai à dire n'est que pour vous.

Emilie hésita un peu; mais enfin elle pria Annette de s'éloigner de quelques pas.—Maintenant, mon ami, qu'avez-vous à me dire?

Il se tut un moment comme s'il eût réfléchi, puis il lui dit:

—Je perdrais certainement ma place si cela venait aux oreilles de monsieur. Promettez-moi, mademoiselle, que rien au monde ne vous arrachera une syllabe sur ce que j'ai à vous communiquer. On s'est fié à moi en ceci; et si l'on venait à savoir que j'eusse trahi cette confiance, ma vie peut-être en répondrait. Mais, mademoiselle, j'ai pris de l'intérêt pour vous, et j'ai résolu de tout vous dire. Il se tut.

Emilie le remercia, l'assura de sa discrétion, et le pria de se hâter.

—Annette nous a dit dans la salle combien vous étiez en peine au sujet de madame Montoni, et combien vous désiriez d'être instruite de son sort.

—Cela est vrai, dit Emilie. Si vous le savez, dites-moi ce qu'il a d'affreux: n'hésitez point. Elle s'appuya d'un bras tremblant sur la muraille.

—Je puis vous le dire, dit Bernardin; puis il se tut.

—Mais, quoi! s'écria Emilie en recueillant son courage...

—Me voilà, mademoiselle, dit Annette qui, frappée de cette exclamation, revint tout de suite joindre Emilie.

—Retirez-vous, dit sèchement Bernardin, on n'a pas besoin de vous. Emilie ne dit rien, et Annette obéit.

—Je puis vous le dire, reprit le portier, mais je ne sais pas comment; vous êtes si affligée!

—Je suis toute préparée, mon ami, lui dit Emilie d'une voix ferme et imposante; je soutiendrai mieux une certitude que ce doute cruel.

—Eh bien! mademoiselle, s'il est ainsi, vous allez tout apprendre. Vous savez que monsieur et sa femme s'accordaient mal entre eux: il n'est pas de ma compétence d'en connaître le motif, mais je crois bien que vous savez les résultats...

—C'est bon, dit Emilie. Après?

—Monsieur, à ce qu'il semble, avait eu dernièrement un grand courroux contre elle; je vis tout, j'entendis tout, et beaucoup plus qu'on ne pensait; mais ce n'était pas mon affaire, je ne disais rien. Il y a peu de jours, monsieur m'envoya chercher: Bernardin, me dit-il, vous êtes un honnête homme; je pense que je puis me fier à vous. J'assurai bien Son Excellence qu'il le pouvait. Alors, dit-il, autant que je puis me rappeler ses termes, j'ai une affaire sur les bras, et vous pouvez me servir. Il me dit ce que j'avais à faire. Mais quant à cela, je n'en dirai rien: ça ne regardait que madame.

—O ciel! qu'avez-vous fait? dit Emilie.

Bernardin hésita, et se tut.

—Quelle furie pouvait le porter et vous porter vous-même à un acte si détestable? s'écria Emilie glacée d'horreur et presque incapable de se soutenir.

—Ce fut une furie, dit Bernardin d'une voix sombre. Ils restaient tous deux en silence. Emilie n'avait pas le courage d'en demander plus. Bernardin semblait craindre de s'expliquer plus en détail; il lui dit à la fin: il est inutile de revenir sur le passé; monsieur ne fut que trop cruel, mais il voulait être obéi... Qu'aurait servi de m'y refuser? il en aurait trouvé de moins scrupuleux que moi.

—Vous l'avez tuée? dit Emilie avec une voix capable à peine d'articuler; c'est à un meurtrier que je parle! Bernardin se tut, et Emilie se détournant fut prête à lui quitter.

—Restez, mademoiselle, lui dit-il; vous mériteriez de le croire encore, puisque vous m'en jugez capable.

—Si vous êtes innocent, dites-le-moi vite, dit Emilie presque mourante; je n'ai pas assez de force pour vous écouter plus longtemps.

—Je ne vous dirai plus rien, dit-il en s'éloignant. Emilie eut encore assez de courage pour le rappeler et pour se rapprocher d'Annette. Elle prit son bras, et toutes deux marchèrent sur le rempart, jusqu'à ce qu'elles entendirent quelques pas derrière elles: c'était Bernardin de retour.

—Renvoyez cette fille, dit-il à Emilie; je vous dirai tout.

—Non, reprit Emilie, elle peut entendre tout ce que vous avez à me dire.

—Le peut-elle, mademoiselle? lui dit-il; vous n'en saurez donc pas davantage. Il se retirait, quoique lentement; mais l'anxiété d'Emilie, surmontant le ressentiment que la crainte de cet homme lui inspirait, elle le pria de rester, et s'éloigna d'Annette.

—Madame, dit-il, est vivante pour moi seul; elle est ma prisonnière. Son Excellence l'a enfermée dans la chambre au-dessus du portail, et m'en a confié le soin. J'allais vous dire que vous pouviez la voir; mais maintenant...

Emilie soulagée, à ces mots, d'une inexprimable angoisse, pria Bernardin de vouloir bien lui pardonner, et le conjura de lui faire voir sa tante.

Il s'y prêta avec moins de répugnance qu'elle ne s'y attendait. Il lui dit que la nuit suivante, quand M. Montoni serait au lit, si elle voulait se rendre aux dernières portes du château, elle pourrait peut-être voir madame Montoni.

Au milieu de la reconnaissance que cette faveur lui inspirait, Emilie crut apercevoir dans ses regards une certaine satisfaction maligne pendant qu'il prononça ces derniers mots. Dans le premier moment, elle chassa cette pensée, elle le remercia de nouveau, recommanda sa tante à sa pitié, l'assura bien qu'elle le récompenserait elle-même, et serait exacte au rendez-vous; ensuite

elle lui souhaita le bonsoir, et se retira sans bruit dans son appartement.

Il lui revint mille fois à la pensée que madame Montoni pouvait bien être déjà morte, et que le scélérat ne voulait que l'attirer en secret pour faire d'elle une nouvelle victime, qu'il était peut-être chargé d'immoler à l'avarice de Montoni, qui à ce moyen se trouverait propriétaire de ses biens de Languedoc qui avaient fait le sujet d'une si odieuse contestation. L'énormité de ce double crime lui en fit, à la fin, rejeter la probabilité; mais elle ne perdit ni toutes les craintes, ni tous les doutes que les manières de Bernardin faisaient naître dans son esprit; de ce sujet, successivement ses pensées retournèrent à d'autres. La nuit était fort avancée; elle s'étonna, elle s'affligea presque de ce que la musique ne revenait point, et elle en attendit le retour avec un sentiment plus fort que la curiosité.

Elle distingua longtemps les éclats de Montoni et de ses convives, leurs entretiens bruyants, leur gaieté dissolue, leurs chansons reprises en chœur, qui ébranlaient tous les échos; elle entendit les portes du château se refermer pour toute la nuit. Ce bruit sourd à l'instant fit place à un silence qu'interrompit seulement le passage des personnes qui regagnaient leurs logements. Emilie, jugeant que la veille elle avait entendu la musique à peu près à la même heure, dit à Annette de se retirer, et ouvrit doucement la fenêtre pour entendre le retour des plus charmants accords. La planète qu'elle avait remarquée au premier son de la musique n'était point encore levée. Cédant à une impression superstitieuse, elle fixait attentivement la partie du ciel où l'on devait la découvrir, attendant presque la musique au moment de son apparition. A la fin elle parut, et brilla sur les tours orientales du château.

Emilie écouta; mais aucune musique ne se fit entendre.—Ce n'était pas sûrement, se disait-elle, ce n'était pas une mélodie mortelle: aucun habitant de ce château ne pouvait la produire. Mon père lui-même, mon respectable père, m'a dit une fois, peu de temps après la mort de ma mère, et dans une de ses insomnies, des sons d'une singulière douceur l'avaient fait sortir de son lit. Il ouvrit la fenêtre, et une musique céleste traversa les airs: ce fut pour lui une

consolation, il me l'a dit; et regardant le ciel avec confiance, il se convainquit que ma mère reposait en paix dans le sein de Dieu.

A ce souvenir Emilie répandit des larmes.—Peut-être, reprit-elle, peut-être que ces accords ont été envoyés pour me consoler, pour m'encourager. Je n'oublierai jamais ceux qu'à une pareille heure j'ai entendus dans le Languedoc. Peut-être que mon père veille sur moi en ce moment! Elle pleura encore de tendresse. Le temps se passa dans une attente et des souvenirs également touchants; aucune musique ne troubla le calme de la nature. Emilie resta à la fenêtre jusqu'au moment où l'aube du jour commença à dorer le sommet des montagnes, et à dissiper les ténèbres.

CHAPITRE XXV.

Le jour suivant, Emilie fut surprise en découvrant qu'Annette savait l'emprisonnement de madame Montoni dans la chambre du portail, et qu'elle n'ignorait pas non plus le projet de visite nocturne. Que Bernardin eût pu confier à l'indiscrète Annette un mystère aussi important, et qu'il lui avait tant recommandé, cela était peu probable. Il venait cependant de lui remettre un message relatif à leur entrevue. Il demandait qu'Emilie vînt le trouver seule, une heure après minuit, sur la terrasse, et ajoutait qu'il se conduirait comme il l'avait promis. Emilie frémit d'une telle proposition. Mille craintes vagues, semblables à celles qui toute la nuit l'avaient agitée, lui percèrent le cœur à la fois. Elle ne savait quel parti prendre. Il lui venait souvent à l'esprit que Bernardin avait pu la tromper; que peut-être déjà il était l'assassin de madame Montoni; qu'il était en ce moment l'agent de Montoni lui-même, et qu'il la voulait sacrifier à l'exécution de ses projets. Le soupçon que madame Montoni ne vivait plus se réunit en elle aux craintes personnelles qu'elle éprouvait.

—Comment se peut-il, Annette, que je traverse la terrasse aussi tard? dit-elle en se recueillant; les sentinelles m'arrêteront, et M. Montoni le saura.

—O mademoiselle, on y a pensé, reprit Annette; c'est ce que Bernardin m'a dit. Il m'a donné cette clef, et m'a ordonné de vous dire qu'elle ouvre une porte au bout de la galerie voûtée, et que cette porte mène au rempart de l'orient; ainsi ne craignez pas de rencontrer les hommes de garde. Il m'a chargée de vous dire aussi, que son motif pour vous demander sur la terrasse était de vous

conduire où vous devez aller sans ouvrir la grande salle dont la grille fait tant de bruit.

Une telle explication, et si naturellement donnée, rendit le calme à Emilie.—Mais pourquoi veut-il que je vienne seule, Annette? lui dit-elle.

—Pourquoi? C'est ce que je lui ai demandé, mademoiselle. Je lui ai dit, pourquoi faut-il que ma jeune dame vienne seule? Sûrement je puis venir avec elle! Quel mal puis-je faire? Mais il me dit non, non.

Mais j'imagine, mademoiselle, que vous savez qui vous allez voir.

—Bernardin vous l'a-t-il dit?

—Eh non, mademoiselle, il ne me l'a pas dit.

Pendant le reste du jour, l'esprit d'Emilie fut en proie aux doutes, aux craintes, aux déterminations contraires. Devait-elle suivre Bernardin, devait-elle se confier à lui, sans savoir à peine où il la conduirait? La pitié pour sa tante, l'inquiétude pour elle-même tour à tour changeaient ses idées, et la nuit vint avant qu'elle eût pris un parti. Elle entendit l'horloge frapper onze heures, frapper minuit, et elle hésitait encore. Le temps néanmoins s'écoula: on ne pouvait plus hésiter. L'intérêt de sa tante surmonta tout. Elle pria Annette de la suivre jusqu'à la porte de la galerie, et d'y attendre son retour. Elle sortit de sa chambre. Le château était dans le calme, et la grande salle, récemment le théâtre du tumulte le plus affreux, ne résonnait alors que des pas solitaires de deux figures timides qui se glissaient entre les piliers à la faible clarté d'une lampe. Emilie, abusée par les ombres prolongées des colonnes, et par les renvois de la lumière, s'arrêtait souvent, et croyait voir dans l'ombre quelque personne qui s'éloignait. En passant auprès de ces piliers, elle craignait d'y porter la vue, s'attendait presque à voir sortir quelqu'un caché derrière.

Elle marchait avec précaution vers le lieu convenu, écoutant avec attention, et cherchant Bernardin au travers des ténèbres. Elle tressaillit enfin au son d'une voix basse qui parlait auprès d'elle. Elle était encore incertaine; mais la personne parla de nouveau, et elle reconnut la voix rauque de Bernardin. Il avait été ponctuel à son

rendez-vous, et attendait appuyé sur le rempart. Il lui reprocha ses délais, et lui dit qu'il avait perdu plus d'une demi-heure. Emilie ne répliqua point; il lui dit de le suivre, et s'approcha de la porte par laquelle il était entré sur la terrasse. Pendant qu'il la rouvrait, Emilie tourna les yeux par où elle était sortie, et remarquant les rayons de la lampe à travers l'étroite ouverture, elle fut certaine qu'Annette ne l'avait pas quittée. Mais une fois hors de la terrasse, l'éloignement devenait trop grand pour qu'elle pût lui devenir utile. Quand la porte fut ouverte, le sombre aspect du passage, éclairé d'une seule torche qui y brûlait sur le pavé, fit frémir Emilie. Elle refusa d'entrer, à moins qu'Annette n'eût permission de l'accompagner. Bernardin s'y opposa; mais il joignit adroitement à son refus tant de particularités propres à exciter la pitié et la curiosité d'Emilie pour sa tante, qu'elle se laissa déterminer à le suivre jusqu'au portail.

Il prit la torche, et marcha devant. A l'extrémité du passage, il ouvrit une autre porte; et par quelques degrés ils descendirent dans une chapelle. A la lueur du flambeau, Emilie observa qu'elle était toute en ruine, et se rappela tout à coup, avec une émotion pénible, un entretien d'Annette sur ce sujet. Elle contemplait avec effroi ces murs garnis d'une mousse verdâtre qui n'avaient plus de voûte à soutenir. Elle voyait ces fenêtres gothiques dont le lierre et la brioine avaient longtemps suppléé les vitraux. Leurs guirlandes enlacées s'entremêlaient maintenant aux chapiteaux brisés, qui autrefois avaient soutenu la voûte. Bernardin se heurta sur le pavé détruit. Il fit un jurement effroyable, et les sombres échos le rendirent plus terrible. Le cœur d'Emilie se troubla; mais elle continua de le suivre, et il tourna vers une des ailes de la chapelle. Descendez ces degrés, mademoiselle, lui dit Bernardin; et il prit un escalier qui semblait mener à de profonds souterrains. Emilie s'arrêta, et lui demanda d'une voix tremblante où il prétendait la conduire.

—Au portail, lui dit Bernardin.

—Ne pouvons-nous y aller par la chapelle? dit Emilie.

—Non, signora, elle nous conduirait dans la seconde cour, où je n'ai pas envie d'entrer par ce chemin; nous allons nous trouver à la

cour extérieure.

Emilie hésitait encore, craignant également d'aller plus loin, et d'irriter Bernardin en refusant de le suivre.

—Venez, mademoiselle, dit cet homme qui était presque au bas de l'escalier; dépêchez-vous un peu: je ne peux pas rester ici toute la nuit.

—Mais où mènent ces degrés? dit Emilie toujours immobile.

—Au portail, reprit Bernardin avec un accent de colère. Je n'attendrai pas plus longtemps. A ces mots il continua de marcher, emportant toujours la lumière. Emilie craignant de le mécontenter par un plus long délai, le suivit avec répugnance. De l'escalier, ils gagnèrent un passage qui conduisait au souterrain. Les parois en étaient couverts d'une humidité excessive. Les vapeurs qui s'élevaient de terre obscurcissaient à tel point le flambeau, qu'à tout moment Emilie croyait le voir éteindre, et Bernardin avait peine à retrouver son chemin. A mesure qu'ils avançaient les vapeurs devenaient plus épaisses, et Bernardin, croyant que sa torche allait s'éteindre, s'arrêta un moment pour la ranimer. Pendant ce repos, Emilie, à la lueur incertaine du flambeau, vit près d'elle une double grille, et plus loin sous la voûte plusieurs monceaux de terre qui paraissaient entourer un tombeau ouvert. Un tel objet, dans un tel lieu, l'eût en tout temps violemment affectée; mais en ce moment elle eut le pressentiment subit que ce tombeau était celui de sa tante, et que le perfide Bernardin la menait aussi à la mort. Le lieu obscur et terrible dans lequel il l'avait conduite semblait justifier sa pensée. Il semblait tout propre au crime; et l'on pouvait y consommer un assassinat sans qu'aucun indice pût le faire découvrir. Emilie, vaincue par la terreur, ne savait à quoi se résoudre. Elle songeait que vainement elle essayerait de fuir Bernardin. La longueur, les détours du chemin ne lui permettaient pas de s'échapper sans guide, et sa faiblesse d'ailleurs ne lui permettait pas de courir.

Pâle d'horreur et d'inquiétude, elle attendait que Bernardin eût disposé sa torche; et comme sa vue toujours se reportait sur le

tombeau, elle nu put s'empêcher de lui demander pour qui il était préparé. Bernardin leva les yeux de dessus son flambeau, et les tourna sur elle sans parler. Elle répéta faiblement sa question; mais l'homme secouant la torche passa outre sans lui répondre. Elle marcha en tremblant jusqu'à de nouveaux degrés qu'ils montèrent. Une porte en haut les introduisit dans la première cour du château. Tout en la traversant, la lumière laissait voir ses hautes et noires murailles tapissées de verdure et de longues herbes humides qui trouvaient leur substance sur des pierres toutes usées. Par intervalle, de pesantes arcades fermées de grilles étroites laissaient circuler l'air, et montraient le château dont les tourelles entassées faisaient opposition aux tours énormes du portail. Dans ce tableau la figure épaisse et difforme de Bernardin éclairée par son flambeau faisait un objet remarquable. Bernardin était enveloppé d'un long manteau gris. A peine découvrait-on au-dessous ses demi-bottes ou sandales, qui étaient lacées sur ses jambes, où passait la pointe du large sabre qu'il portait constamment en bandoulière. Sur sa tête était un bonnet plat de velours noir surmonté d'une courte plume. Ses traits fortement dessinés indiquaient un esprit adroit et sournois; on voyait sur sa figure l'empreinte d'une humeur difficile et d'un mécontentement habituel.

La vue de la cour néanmoins ranima le cœur d'Emilie. Elle la traversa en silence; et s'approchant du portail, elle commença à espérer que ses propres craintes, et non la trahison de Bernardin, avaient réussi à la tromper. Elle regarda avec inquiétude la première fenêtre au-dessus de la voûte; elle était sombre, et Emilie demanda si elle tenait à la chambre où était madame Montoni. Emilie parlait bas, et peut-être Bernardin ne l'avait-il pas entendue, car il ne fit aucune réponse. Ils entrèrent dans le bâtiment, et se virent au pied de l'escalier d'une des tours.

—La signora est couchée là-haut, dit Bernardin.

—Est couchée! reprit Emilie qui montait.

—Elle est couchée dans la chambre en haut, dit Bernardin.

Le vent, qui à ce moment soufflait par les profondes cavités des murailles, augmenta la flamme de la torche. Emilie en vit mieux l'affreuse figure de Bernardin, la tristesse du lieu où elle était, des murailles de pierres brutes, un escalier tournant noirci de vétusté, et quelques restes d'antiques armures qui semblaient le trophée de quelque ancienne victoire.

Parvenus au palier, Bernardin mit une clef dans la serrure d'une chambre. Vous pouvez, lui dit-il, entrer ici et m'y attendre; je vais dire à la signora que vous êtes arrivée.

—Ce préliminaire est inutile, dit Emilie; ma tante sera bien aise de me voir.

—Je n'en suis pas bien sûr, dit Bernardin en lui montrant la chambre. Entrez là, mademoiselle, et je m'en vais monter.

Emilie, fort surprise, et en quelque sorte offensée, n'osa pas résister; mais comme il emportait la torche, elle le pria de ne point la laisser dans cette obscurité. Il regarda autour de lui, et remarquant une triple lampe posée au-dessus de l'escalier, il l'alluma et la donna à Emilie.

Elle entra dans une vieille chambre, il en ferma la porte: elle écouta attentivement, et elle pensa qu'au lieu de monter il descendait l'escalier; mais les tourbillons de vent qui s'engouffraient sous le portail, ne lui permettaient pas de bien distinguer aucun son. Elle écouta cependant, et n'entendant aucun mouvement dans la chambre du haut où Bernardin disait qu'était madame Montoni, sa perplexité augmenta; elle considéra ensuite que dans cette forteresse l'épaisseur des planchers pouvait prévenir tous les bruits. Bientôt après, dans un intervalle d'ouragan, elle distingua les pas de Bernardin qui descendait jusqu'à la cour, et pensa même qu'elle entendait sa voix. De nouveaux sifflements empêchèrent Emilie de s'en rendre certaine: elle approcha doucement de la porte, et quand elle essaya de l'ouvrir, elle s'aperçut qu'elle était fermée. Toutes les craintes qui l'avaient déjà accablée, revinrent la frapper avec une nouvelle violence; elles ne lui parurent plus une erreur de l'imagination, mais un avertissement du destin qu'elle allait subir: elle

n'eut plus aucun doute que madame Montoni n'eût été immolée, et ne l'eût été peut-être en cette même chambre où on l'amenait elle-même dans un semblable dessein.

A la lueur d'une torche qui semblait être sous le portail, elle vit sur le pavé l'ombre allongée d'un homme, qui sans doute était sous la voûte. Emilie, à cette ombre colossale, conclut que c'était Bernardin; mais d'autres sons apportés par les vents, la convainquirent qu'il ne s'y trouvait pas seul, et que son compagnon n'était pas une personne susceptible de pitié.

Quand ses esprits se furent remis du premier choc, elle prit la lampe pour examiner la possibilité de fuir. La chambre était spacieuse, et les murs, recouverts d'une boiserie en chêne, ne s'ouvraient qu'à la fenêtre grillée, et à la porte par laquelle Emilie était entrée; les faibles rayons de la lampe ne lui permettaient pas d'en bien juger l'étendue. Elle ne découvrit aucun meuble, à l'exception d'un grand fauteuil de fer, scellé au milieu de la chambre, et sur lequel pendait une lourde chaîne de fer, attachée au plafond avec un anneau de ce métal. Elle la regarda longtemps avec horreur et surprise: elle observa des barres de fer faites pour entraver les pieds, et de pareils anneaux sur les bras du fauteuil; elle jugea bien que cette odieuse machine était un instrument de torture, et elle pensa que quelque infortuné, enchaîné dans cette place, y avait dû mourir de faim. Voyant soudain où elle était, elle tressaillit dans l'excès de l'horreur, et se précipita à l'autre bout de la chambre; là elle chercha un siége, et n'aperçut qu'un très-sombre rideau qui descendait du haut en bas, et dérobait toute une partie de cet appartement. Eperdue comme elle l'était, ce rideau la frappa; et elle resta occupée à le regarder avec étonnement et frayeur.

Il lui parut que ce rideau cachait une retraite: elle désirait et craignait de le lever et de découvrir ce qu'il voilait; deux fois elle fut retenue par le souvenir du spectacle terrible que sa main téméraire avait dévoilé dans l'appartement du château; mais conjecturant à l'instant qu'il cachait le corps de sa tante poignardée, elle le saisit, et dans son désespoir elle le tira. Derrière se trouvait un cadavre étendu sur une couchette basse et toute inondée de sang, ainsi que

le plancher; ses traits déformés par la mort, étaient hideux et effrayants, et plus d'une blessure livide se distinguait sur son visage. Emilie le contempla d'un œil avide et égaré; mais la lampe glissa de sa main, et elle tomba sans connaissance au pied de l'horrible couchette.

[Illustration]
Le cadavre.

Quand ses sens lui revinrent, elle était environnée d'hommes, et dans les bras de Bernardin qui l'emportait au travers de la chambre: elle connut bien ce qui se passait; mais son extrême faiblesse ne lui permettait ni cris ni efforts, et à peine sentait-elle une crainte. On l'emporta par l'escalier qu'elle avait monté; on entra sous la voûte et on s'arrêta. Un de ces hommes arrachant le flambeau de Bernardin, ouvrit une porte latérale, et s'arrêtant sur la plate-forme, il laissa voir un grand nombre d'hommes à cheval. Soit que la fraîcheur de l'air eût ranimé Emilie, soit que ces étranges objets lui eussent rendu le sentiment de son danger, elle parla tout à coup, et fit un effort sans succès, pour s'arracher à ces brigands.

Bernardin, cependant, demandait la torche à grands cris, des voix éloignées répondaient, plusieurs personnes s'approchaient, et dans le même instant une lumière se fit voir dans la cour du château. On fit sortir Emilie du portail à peu de distance, et encore sous les murs; elle vit le même homme qui tenait le flambeau du portier, occupé à en éclairer un qui sellait un cheval à la hâte; d'autres cavaliers l'entouraient, et leurs physionomies effrayantes se distinguaient à la clarté de la torche.

—Eh! à quoi donc perdez-vous le temps? dit Bernardin avec un jurement effroyable et en s'approchant des cavaliers: dépêchez, dépêchez.

—La selle va être prête, répliqua l'homme qui la bouclait; et Bernardin jura de nouveau contre une pareille négligence. Emilie, qui, d'une voix faible, appelait au secours, fut entraînée vers les chevaux, et les brigands disputèrent entre eux au sujet du cheval sur

lequel on la placerait. Celui qu'on lui destinait n'était pas prêt. A ce même moment un groupe de lumières sortit de la grande porte, et Emilie entendit par-dessus les autres la voix glapissante d'Annette; elle distingua bientôt Montoni et Cavigni, suivis d'un détachement de leurs soldats. Elle ne les voyait pas alors avec terreur, mais avec espérance, et ne pensait plus aux dangers du château, dont récemment elle avait tant désiré de fuir. Ceux qui la menaçaient avaient absorbé toutes ses craintes.

Après un léger combat, Montoni et son parti remportèrent la victoire. Les cavaliers se voyant les moins nombreux, et d'ailleurs peu zélés peut-être pour l'entreprise dont ils étaient chargés, se sauvèrent au galop. Bernardin disparut à l'aide de l'obscurité, et Emilie fut reconduite au château. En repassant les cours, le souvenir de ce qu'elle avait vu dans la chambre du portail revint à son esprit avec toute son horreur; et quand, bientôt après, elle eut entendu retomber la herse qui l'enfermait encore dans ces murs formidables, elle frémit pour elle-même; et oubliant presque le danger nouveau auquel elle échappait, elle eut peine à concevoir que la vie et la liberté ne se trouvassent pas au delà de ces barrières.

Montoni ordonna qu'Emilie l'attendît dans le salon de cèdre. Il s'y rendit lui-même, et la questionna avec beaucoup de sévérité sur ce mystérieux événement. Quoiqu'elle le vît alors avec horreur comme le meurtrier de sa tante, et qu'elle pût à peine satisfaire à ses questions, cependant ses réponses, son maintien, le convainquirent qu'elle n'avait eu volontairement aucune part au complot, et il la renvoya en voyant paraître ses gens. Il les avait tous rassemblés pour éclaircir une telle affaire et en découvrir les complices.

Forcée de concentrer en elle toute l'horreur de ce secret, la raison d'Emilie fut prête à succomber sous ce fardeau insupportable. Elle regardait par moment Annette avec un œil hagard et insensé. Quand Annette lui parlait, elle ne l'entendait point, ou répondait hors de propos; de longues distractions succédaient. Annette parlait encore, et sa voix ne paraissait pas atteindre les organes troublés d'Emilie. Immobile et muette par intervalles seulement, elle poussait un soupir, mais elle ne versait point de larmes.

Epouvantée de son état, Annette sortit pour en informer Montoni. Il venait à l'instant de quitter tous ses serviteurs, sans avoir pu rien découvrir. L'étonnante description que lui fit Annette l'engagea à la suivre à l'appartement d'Emilie.

Au son de sa voix, Emilie leva les yeux. Un rayon de lumière sembla éclairer son esprit, elle se leva de son siége, et se retira lentement à l'extrémité de la chambre. Il lui parla d'un ton en quelque manière adouci. Elle le regardait d'un air moitié curieux et moitié effrayé, et répondait par *oui* à tout ce qu'il disait. Son esprit ne paraissait avoir retenu qu'une impression, celle de la crainte.

Annette ne pouvait exprimer ce désordre; et Montoni, après de vains efforts pour engager Emilie à parler, ordonna à Annette de rester avec elle toute la nuit, et de l'informer de son état le lendemain.

Après qu'il fut parti, Emilie se rapprocha; elle demanda qui était celui qui était venu la troubler. Annette lui dit que c'était M. Montoni. Emilie, après elle, répéta le nom plusieurs fois; et quand elle l'oubliait, elle soupirait soudain, et retombait dans sa rêverie.

Elle se tourna ensuite toute tremblante vers Annette, qui alors plus effrayée, s'avança vers la porte pour aller engager une des servantes à passer la nuit avec elle. Emilie, la voyant s'éloigner, la rappela par son nom, et de sa voix si douce et si plaintive, la conjura de ne pas l'abandonner aussi. Depuis la mort de mon père lui dit-elle, tout le monde m'abandonne.

—Votre père, mademoiselle! dit Annette, il était mort avant que vous me connussiez.

—Il l'était! cela est vrai, dit Emilie. Et ses pleurs commencèrent à couler. Elle pleura longtemps en silence, et devenue un peu plus calme, elle finit par céder au sommeil. Annette avait eu la discrétion de ne point interrompre ses larmes; et cette bonne fille, aussi affectionnée qu'elle était simple, oublia en ce moment toutes les craintes que lui inspirait cette chambre, et veilla seule près d'Emilie pendant toute la nuit.

CHAPITRE XXVI.

Les forces, les esprits d'Emilie se rafraîchirent par le sommeil. En se réveillant elle vit avec surprise Annette endormie sur un fauteuil près d'elle, et s'efforça de se rappeler les circonstances de la soirée, qui étaient tellement sorties de sa mémoire, qu'il ne paraissait pas en rester aucune trace; elle fixait encore sur Annette des yeux surpris, quand cette dernière s'éveilla.

—Oh! ma chère demoiselle, me reconnaissez-vous? s'écria-t-elle.

—Si je vous reconnais! Assurément, dit Emilie: vous êtes Annette; mais comment donc êtes-vous ici?

—Oh! vous avez été bien mal, mademoiselle, bien mal, en vérité; et j'ai cru...

—C'est singulier, dit Emilie, essayant de se rappeler le passé; mais je crois me souvenir qu'un songe pénible a fatigué mon imagination. Grand Dieu, ajouta-t-elle, en tressaillant soudain! Certainement, ce n'était qu'un songe.

Elle fixa alors un regard d'effroi sur Annette, qui voulant la tranquilliser, lui répondit:—Ce n'était pas un songe; mais tout est fini maintenant.

—Elle est donc tuée, dit Emilie d'une vois concentrée et tremblante. Annette fit un cri: elle ignorait la circonstance que se rappelait Emilie, et attribuait son mouvement à un accès de délire. Quand Annette eut bien expliqué ce qu'elle avait voulu lui dire, Emilie se rappela la tentative qu'on avait faite pour l'enlever, et demanda si l'auteur du projet avait été découvert. Annette répondit que non, quoiqu'on pût le deviner, et dit à Emilie qu'elle lui devait sa délivrance. Emilie s'efforçant de commander à l'émotion où le

souvenir de sa tante l'avait mise, parut écouter Annette avec colère, et dans la vérité, elle entendit à peine un seul mot de qu'elle lui disait.

—Et ainsi, mademoiselle, continua Annette, j'étais déterminée à être plus fine que Bernardin qui n'avait pas voulu me confier son secret, et je voulais le découvrir moi-même. Je vous veillais sur la terrasse, et aussitôt qu'il eut ouvert la porte du bout, je sortis du château pour essayer de vous suivre; car disais-je, je suis bien sûre qu'on ne projette rien de bien avec un tel mystère. Ainsi, bien assurée qu'il n'avait pas verrouillé la porte après lui, je l'ouvris, et vis à la lueur de la torche quel chemin il vous faisait prendre; je suivis de loin à l'aide de la clarté, jusqu'au moment où vous parvîntes sous les voûtes de la chapelle. Quand on fut là, j'eus peur d'aller plus loin, j'avais entendu d'étranges choses au sujet de cette chapelle; mais aussi j'avais peur de m'en retourner toute seule. Ainsi pendant le temps que Bernardin arrangea son flambeau, je me décidai à vous suivre, et je le fis jusqu'à la grande cour. Là j'eus peur qu'il ne me vît, je m'arrêtai contre la porte, et quand vous fûtes dans l'escalier je me glissai bien doucement. A peine étais-je sous la porte que j'entendis des pieds de chevaux en dehors et des hommes qui juraient: ils juraient contre Bernardin qui ne vous amenait pas assez vite; mais là je fus presque surprise: Bernardin descendit, et j'eus à peine le temps de m'ôter de son chemin: j'en avais assez entendu, je me décidai à l'attraper moi-même, et à vous sauver aussi, mademoiselle; car je ne doutais pas que ce projet ne vînt encore du comte Morano, quoiqu'il fût reparti. Je courus au château, et ce ne fut pas sans peine que je retrouvai mon chemin dans le passage sous la chapelle. Ce qu'il y a d'étonnant, c'est que j'oubliai alors tous les revenants dont on m'avait parlé, et pourtant, pour le monde entier, je n'y retournerais sûrement pas. Heureusement monsieur et le signor Cavigni étaient levés: nous avons eu bientôt du monde sur nos talons, et nous avons fait peur à ce Bernardin et à tous les brigands.

Annette avait cessé de parler, et Emilie paraissait écouter encore. A la fin, elle dit tout à coup:—Je pense qu'il faut que j'aille le trouver

moi-même: où est-il?

Annette demanda de qui elle parlait.

—Le signor Montoni, reprit-elle, je voudrais lui parler. Annette se rappelant alors l'ordre qu'elle avait reçu la veille, se leva aussitôt, et lui dit qu'elle se chargeait de l'aller chercher.

Les soupçons de cette honnête fille sur le comte Morano étaient parfaitement justes: Emilie n'en avait aussi que sur lui; et Montoni, qui n'en formait pas un seul doute, commença même à présumer que le poison mêlé avec son vin y avait été mis par ordre de Morano.

Les protestations de repentir que Morano avait faites à Emilie pendant l'angoisse de sa blessure étaient sincères au moment qu'il les faisait; mais il s'était mépris lui-même. Il avait cru condamner ses cruels projets, et s'affligeait seulement de leurs pénibles résultats. Quand sa souffrance fut apaisée, ses premières vues se ranimèrent, et quand il fut complétement rétabli, il se trouva encore tout disposé à tout entreprendre. Le portier du château, le même dont il s'était déjà servi, accepta volontiers un second présent, et quand il eut concerté l'enlèvement d'Emilie, le comte quitta ouvertement le hameau qu'il avait habité, et se retira avec ses gens à quelques milles de distance. Le bavardage inconsidéré d'Annette ayant fourni à Bernardin un moyen presque sûr de tromper Emilie, le comte, pendant la nuit convenue, renvoya tous ses serviteurs au château, et resta lui-même dans le hameau pour y attendre Emilie, qu'il se proposait de conduire à Venise. On a déjà vu comment il avait échoué dans ce projet; mais les violentes et diverses passions dont fut agitée l'âme jalouse de cet Italien ne se peuvent exprimer.

Annette fit son rapport à Montoni, et lui demanda pour Emilie la permission de l'entretenir: il répondit qu'il se rendrait dans une heure au salon de cèdre; c'était sur le sujet qui oppressait son cœur, qu'Emilie voulait lui parler. Elle ne savait pourtant pas bien quel bon effet elle en devait attendre, et frémissait d'horreur à la seule idée de sa présence. Elle désirait aussi solliciter une grâce qu'à peine elle

osait espérer, celle de retourner dans sa patrie, puisque sa tante n'était plus.

Comme le moment de l'entrevue approchait, son agitation augmenta à tel point qu'elle se décida presque à s'excuser sous un prétexte d'indisposition. Quand elle considérait ce qu'elle avait à dire, soit à l'égard d'elle-même ou relativement à madame Montoni, elle était sans espoir sur le succès de sa demande et dans l'effroi des vengeances qu'elle pourrait s'attirer. Cependant, prétendre ignorer cette mort, c'était en quelque sorte en partager le crime; cet événement, d'ailleurs, était le seul fondement sur lequel Emilie pût appuyer la demande de sa retraite.

Pendant qu'elle réfléchissait à toutes ces idées, Montoni lui fit dire qu'il ne pourrait la voir que le lendemain. Emilie se crut soulagée d'un poids insupportable.

Quand la nuit revint, Emilie se rappela la musique mystérieuse qu'elle avait déjà entendue; elle y prenait encore une espèce d'intérêt, et espérait sentir quelque soulagement de sa douceur. Elle alla mille fois à la fenêtre pour écouter les sons qu'elle attendait; elle crut un moment avoir entendu une voix, mais tout resta tranquille, et elle se crut trompée par son imagination.

Ainsi passa le temps jusqu'à minuit. A ce moment, tous les bruits éloignés qui murmuraient dans l'enceinte du château s'assoupirent presque à la fois, et le sommeil sembla régner partout. Emilie se mit à la fenêtre, et fut tirée de sa rêverie par des sons fort extraordinaires; ce n'était pas une harmonie, mais les murmures secrets d'une personne désolée. En écoutant, le cœur lui manqua de terreur, et elle demeura convaincue que les premiers accords n'avaient été qu'imaginaires. Elle se pencha sur la fenêtre pour découvrir quelque lumière: les chambres, autant qu'elle en pouvait juger, étaient toutes dans les ténèbres; mais à peu de distance, sur le rempart, elle crut apercevoir quelque chose en mouvement.

Le faible éclat que donnaient les étoiles ne lui permettait pas de distinguer précisément: elle jugea que c'était une sentinelle de

garde, et mit de côté la lumière, pour observer avec loisir sans être elle-même remarquée.

Le même objet reparut; il se glissa tout le long du rempart et se trouva près de la fenêtre. Elle reconnut une figure humaine; mais le silence avec lequel elle s'avançait lui fit penser que ce n'était pas une sentinelle. On approcha, Emilie hésitait, une vive curiosité l'engageait à rester; une crainte qu'elle ne pouvait pas expliquer l'avertissait de se retirer.

Pendant cette irrésolution, la figure se plaça en face et y resta sans mouvement. Tout était en repos; ce silence profond, cette figure mystérieuse la frappèrent tellement, qu'elle allait quitter sa fenêtre, lorsqu'elle vit la figure se glisser le long du parapet et s'évanouir enfin dans l'obscurité de la nuit. Emilie rêva quelque temps, et rentra dans sa chambre occupée de cette étrange circonstance: elle ne doutait presque pas qu'elle n'eût vu une apparition surnaturelle.

Lorsqu'elle fut plus tranquille, elle chercha quelque autre explication; elle se rappela ce qu'elle avait appris des entreprises audacieuses de Montoni. Il lui vint à l'idée qu'elle avait vu un des infortunés pillés par les bandits et devenu leur captif, et que la musique était de lui.

Elle crut ensuite que le comte Morano avait trouvé moyen de s'introduire dans ce château; mais les difficultés, les dangers d'une telle entreprise se présentèrent bientôt à elle.

Elle pensa ensuite que c'était une personne qui voulait s'emparer du château; mais ses tristes soupirs détruisaient cette nouvelle idée.

Elle se détermina à veiller toute la nuit suivante pour s'éclaircir, s'il était possible. Elle se résolut presque à interroger la figure, si elle se montrait de nouveau.

CHAPITRE XXVII.

Le jour suivant, Montoni envoya une seconde excuse à Emilie, qui en fut très-surprise.

Vers le soir, une des bandes qui avait fait la première excursion des montagnes revint dans le château. De sa chambre écartée, Emilie entendit leurs cris bruyants, leurs chants de victoire, tels que les orgies des furies après un affreux sacrifice. Elle craignait même qu'ils ne se disposassent à quelque acte barbare. Annette pourtant la soulagea bientôt de cette idée, en lui disant qu'on se réjouissait à la vue d'un immense butin. Cette circonstance la confirma dans l'opinion où elle était que Montoni était bien réellement capitaine de bandits et se proposait de rétablir sa fortune par le pillage des voyageurs. A la vérité, quand elle y songeait bien, dans un château très-fort et presque inaccessible, isolé parmi des montagnes aussi sauvages que solitaires, des villes, des bourgs épars à de grandes distances, le passage continuel des plus riches voyageurs; il lui semblait qu'une telle situation était bien assortie à des projets de rapine, et elle ne doutait plus que Montoni ne fût chef de voleurs. Son caractère sans frein, audacieux, cruel, entreprenant, était convenable à une pareille profession; il aimait le tumulte et la vie orageuse; il était étranger à la pitié comme à la crainte; son courage ressemblait à une férocité animale.

La supposition d'Emilie, quoique naturelle, n'était pourtant pas bien exacte: elle ignorait la situation de l'Italie et les intérêts respectifs de tant de contrées belligérantes. Les revenus de plusieurs Etats n'étaient pas suffisants pour maintenir des armées durant même les trop courts périodes où le génie turbulent des gouvernements et des peuples permettait de goûter la paix. Il

s'éleva, à cette époque, un ordre d'hommes inconnus à notre siècle et mal dépeints dans l'histoire de celui-ci. Parmi les soldats licenciés à l'issue de chaque guerre, un petit nombre se remettait aux arts peu lucratifs de la paix et du repos. Les autres quelquefois passaient au service des puissances qui se trouvaient en campagne. Quelquefois ils formaient des bandes de brigands, et maîtres de quelque forteresse, leur caractère désespéré, la faiblesse des lois offensées, la certitude qu'au premier signal on les verrait sous les drapeaux, les mettaient à l'abri de toute poursuite civile. Ils s'attachaient parfois à la fortune d'un chef populaire, qui les menait au service d'un Etat et marchandait le prix de leur courage. Cet usage amena le nom de *Condottieri*, nom formidable en Italie durant un période très-long. On en fixe la fin au commencement du dix-septième siècle; mais il serait plus difficile d'en indiquer la première origine.

Quand ils n'étaient pas engagés, le chef, pour l'ordinaire, était dans son château; et là, ou bien dans le voisinage, tous jouissaient du repos et de l'oisiveté. Leurs besoins, quelquefois, ne se trouvaient satisfaits qu'aux dépens des villages, mais d'autres fois leur prodigalité, quand ils partageaient le butin, les empêchait de se rendre à charge, et leurs hôtes prenaient peu à peu quelques nuances du caractère guerrier.

Au retour de la nuit Emilie se remit à la fenêtre. Il faisait un peu clair de lune; et comme elle s'élevait au-dessus des bois touffus, sa lumière découvrait la terrasse et les objets environnants avec plus de clarté que ne faisaient la veille les étoiles. Emilie se promettait d'observer plus exactement, dans le cas où la figure reviendrait encore à sa vue; elle s'égara en conjectures à ce sujet, et hésita si elle devrait parler: un penchant presque irrésistible la pressait d'essayer; mais la terreur, par intervalles, la détournait aussi de le faire.

Si c'est une personne, disait-elle, qui ait des desseins sur ce château, ma curiosité peut me devenir fatale; et pourtant ces lamentations, cette musique que j'ai entendues ne peuvent être venues que de cette personne. Sûrement ce n'est pas un ennemi.

Elle pensa en ce moment à sa malheureuse tante, et tressaillant de douleur et d'horreur, le délire de l'imagination l'emporta, et elle ne douta plus qu'elle n'eût vu un objet surnaturel. Elle tremblait, elle respirait avec difficulté; ses joues étaient glacées. La crainte pour un moment surmonta son jugement; mais sa résolution ne l'abandonna pas, et elle resta bien décidée à interroger la figure, si elle se présentait encore.

Telle était néanmoins l'impression qu'elle avait reçue et de la musique, et des lamentations, et de la figure qu'elle croyait avoir vue, qu'elle se détermina à tenter une nouvelle épreuve.

Le jour suivant, Montoni ne parut pas songer à la conversation qu'Emilie lui avait demandée. Plus empressée que jamais de le voir, elle fit demander par Annette à quelle heure il pourrait la recevoir. Il indiqua onze heures. Emilie fut ponctuelle et rappela son courage pour supporter le choc de sa présence et des souvenirs qu'elle amènerait. Il était au salon de cèdre, entouré d'officiers. Elle garda un profond silence; son agitation augmenta, et Montoni, qui sans doute ne la voyait pas, continua sa conversation. Quelques officiers se retournèrent, virent Emilie et firent une exclamation. Elle allait se retirer, la voix de Montoni l'arrêta; et elle lui dit à mots entrecoupés: Je voudrais vous parler, signor, si vous en aviez le loisir.

—Je suis avec de bons amis; vous pouvez, reprit-il, me parler devant eux.

Emilie, sans lui répliquer, se déroba aux regards avides des chevaliers, et Montoni alors la suivant dans la salle, la conduisit dans un petit cabinet dont il ferma la porte avec violence. Elle leva les yeux sur sa physionomie barbare, et elle pensa qu'elle regardait le meurtrier de sa tante. Son esprit bouleversé d'horreur perdit le souvenir du dessein de sa visite, et elle n'osa plus nommer madame Montoni.

Le signor à la fin lui demanda avec impatience ce qu'elle avait à lui communiquer.—Je n'ai pas de temps à perdre en bagatelles, dit-il; tous mes moments sont importants.

Emilie lui dit alors qu'elle désirait de retourner en France, et qu'elle venait lui en demander la permission. Il la regarda avec surprise, et lui demanda le motif d'une telle requête. Elle hésita, pâlit, trembla, et s'évanouit presque à ses pieds. Il vit son émotion avec une apparente indifférence, et rompit le silence pour lui dire qu'il lui tardait de retourner au salon. Emilie eut la force de répéter alors la demande qu'elle avait faite. Montoni lui donna un refus absolu, et elle reprit tout son courage.

—Je ne puis, monsieur, dit-elle, rester ici avec convenance, et je pourrais vous demander de quel droit vous m'y voulez retenir.

—C'est par ma volonté, répondit Montoni en mettant la main sur la serrure: cela doit vous suffire.

Emilie, voyant bien qu'une pareille décision n'admettait point d'appel, n'essaya pas de soutenir ses droits, et fit un faible effort pour en démontrer la justice.

—Pendant que ma tante vivait, monsieur, dit-elle d'une voix tremblante, ma résidence ici pouvait être décente; mais maintenant qu'elle n'est plus, il doit m'être permis de partir. Ma présence, monsieur, ne saurait vous être agréable, et un plus long séjour ne servirait qu'à m'affliger.

—Qui vous a dit que madame Montoni fût morte? dit-il avec un regard perçant. Emilie hésita; personne ne le lui avait dit, et elle n'osait avouer qu'elle avait vu dans la chambre du portail l'affreux spectacle qui le lui avait appris.

—Qui vous l'a dit? répéta Montoni avec une sévérité plus imposante.

—Hélas! je le sais trop bien, dit Emilie; épargnez-moi sur ce sujet terrible.

Elle s'assit sur un banc pour pouvoir se soutenir.

—Si vous désirez la voir, dit Montoni, vous le pouvez; elle est dans la tour de l'orient.

Il la quitta sans attendre de réponse, et rentra au salon de cèdre. Plusieurs des chevaliers, qui n'avaient point encore vu Emilie, commencèrent à le railler sur une telle découverte; mais Montoni ne souriant point à cette gaieté, ils changèrent de conversation.

Après une lutte intérieure, Emilie se détermina à profiter de sa permission et à donner un dernier regard à cette tante infortunée. Elle retourna chez elle dans ce dessein; et pendant le temps qu'elle attendait Annette, elle s'efforça d'acquérir assez de force pour soutenir le spectacle qu'elle allait essuyer. Elle frémissait, mais elle sentait que le souvenir d'avoir rempli son dernier devoir serait pour elle une consolation dans l'avenir.

Annette monta; Emilie lui dit son dessein, et Annette essaya vainement de l'en détourner. Annette, avec beaucoup de difficulté, se laissa engager à venir jusqu'à la tour; mais aucune considération ne l'aurait fait entrer dans la chambre d'un mort.

Elles sortirent du corridor et arrivèrent au pied de l'escalier qu'Emilie connaissait déjà. Annette lui déclara qu'elle n'irait pas plus loin. Emilie monta seule. Quand elle revit la trace de sang, le courage lui manqua; elle fut contrainte de s'arrêter et fut au moment de descendre. Une pause de quelques minutes ranima sa résolution, et elle continua de monter.

En arrivant sur le palier du haut, Emilie se souvint que cette porte avait été fermée; elle craignait qu'elle ne le fût encore. Elle fut trompée sous ce rapport. La porte s'ouvrit sous sa main et l'introduisit dans une chambre sombre et déserte. Elle la considéra avec une extrême crainte, avança lentement, et entendit une voix sourde qui parlait. Incapable de parler elle-même ou de faire un seul mouvement, Emilie ne jeta pas un cri. La voix parla encore: et lui trouvant une ressemblance à celle de madame Montoni, Emilie reprit du courage. Elle s'approcha du lit, qui se trouvait au bout; elle ouvrit les rideaux; elle y trouva une figure maigre et pâle: elle tressaillit: elle avança et prit en frémissant la main que tendait le squelette. Elle quitta ensuite cette main et considéra le visage avec des regards incertains. C'était madame Montoni, mais à tel point défigurée qu'à

peine ses traits actuels donnaient-ils le souvenir de ce qu'elle avait été. Elle vivait encore; et, levant les yeux, elle les tourna sur sa nièce.

—Où avez-vous donc été si longtemps? dit-elle du même son de voix. Je pensais que vous m'aviez abandonnée.

—Vivez-vous, dit enfin Emilie, ou bien n'est-ce qu'une apparition?

—Je vis, lui dit madame Montoni; mais je sens que je vais mourir.

Emilie lui saisit la main et la pressa en gémissant. Elles furent quelque temps en silence. Emilie tâcha de la consoler, et lui demanda ce qui l'avait réduite à l'état où elle la voyait.

En la faisant enlever sur l'invraisemblable soupçon qu'elle avait attenté à sa vie, Montoni avait exigé de ses agents le plus profond secret sur elle. Il avait alors deux motifs, la priver des consolations d'Emilie, et se ménager l'occasion de la faire périr sans éclat, si quelque circonstance confirmait ses soupçons actuels. La conscience de la haine qu'il avait dû mériter d'elle, l'avait conduit naturellement à l'accuser d'une tentative qu'on essayait contre sa vie. Il n'avait pas d'autres raisons pour la supposer criminelle, et ne laissait pas de croire encore qu'elle l'était. Il l'abandonna dans cette tour à la plus rigoureuse captivité. Sans remords, sans pitié, il la laissa languir en proie à une fièvre dévorante qui l'avait mise enfin aux portes du tombeau.

La trace de sang qu'Emilie vit dans l'escalier avait coulé d'une blessure que l'un des satellites de Montoni avait reçue pendant le combat, et qui s'était débandée en marchant. Pendant la nuit, ces hommes se contentèrent d'enfermer bien leur prisonnière, et cessèrent de la garder. C'est donc ainsi qu'à la première recherche Emilie trouva cette tour déserte et silencieuse.

Emilie, après mille questions à madame Montoni sur elle-même, la laissa seule, et chercha Montoni. L'intérêt si touchant qu'elle sentait pour sa tante, lui faisait oublier à quel ressentiment ses remontrances l'exposeraient, et le peu d'apparence qu'elle pût obtenir ce qu'elle allait lui demander.

—Madame Montoni est mourante, monsieur, dit Emilie aussitôt qu'elle le vit; votre courroux sans doute ne la poursuivra pas jusqu'au dernier moment. Souffrez qu'on la reporte à son appartement, et qu'on lui procure sans délai tous les soulagements nécessaires.

—A quoi cela servira-t-il, si elle se meurt? dit Montoni avec une apparente indifférence.

—Cela servira, monsieur, à vous épargner quelques-uns des remords que vous souffrirez certainement lorsque vous serez dans sa situation.

Pendant longtemps il résista à ses paroles et à ses regards. Mais à la fin, la pitié qui semblait avoir emprunté les traits expressifs d'Emilie, réussit à toucher son cœur. Il se tourna, honteux d'un bon mouvement; et tour à tour inflexible, attendri, il consentit qu'on la remît chez elle, et qu'Emilie pût lui rendre des soins. Craignant tout à la fois, et que ce secours ne vînt trop tard, et que Montoni ne se rétractât, Emilie prit à peine le temps de l'en remercier; mais, aidée par Annette, elle prépara promptement le lit de madame Montoni, et lui porta un restaurant qui la mit en état de soutenir le transport.

A peine était-elle arrivée chez elle, que son époux redonna l'ordre de la laisser au fond de la tour. Emilie, satisfaite d'avoir pris une telle diligence, se hâta de l'aller trouver. Elle lui représenta qu'un second trajet deviendrait fatal, et il permit que sa femme restât dans son appartement.

Quand la nuit fut venue, elle voulait la passer près d'elle, mais sa tante s'y opposa absolument; elle exigea qu'elle allât prendre du repos, et qu'Annette seule restât près d'elle. Le repos véritablement était bien nécessaire à Emilie, après les secousses et les mouvements de ce jour; mais elle ne voulut pas quitter madame Montoni avant l'heure de minuit, époque que les médecins regardent comme critique.

Bientôt après minuit, Emilie ayant bien recommandé à Annette de veiller avec soin, et de venir la chercher au moindre symptôme de

danger, elle souhaita une bonne nuit à madame Montoni, et la quitta avec tristesse pour regagner sa chambre.

Occupée de réflexions mélancoliques, anticipant tristement sur l'avenir, Emilie ne se mit pas au lit, et s'appuya, dans sa rêverie, au bord de sa fenêtre ouverte. Les bois et les montagnes, tranquillement éclairés par l'astre des nuits, formaient un constraste pénible avec l'état de son esprit; mais le murmure des bois et le sommeil de la nature, adoucirent graduellement les émotions qu'elle ressentait, et soulagèrent enfin son cœur jusqu'à lui faire verser des larmes.

Elle resta à pleurer pendant assez longtemps sans suivre aucune idée, et ne conservant que le sentiment vague des malheurs qui pesaient sur elle. Quand à la fin elle ôta le mouchoir de ses yeux, elle aperçut devant elle, sur la terrasse, la figure qu'elle avait déjà observée. Elle était immobile et muette en face de sa fenêtre. En la voyant, elle tressaillit, et la terreur, pour un moment, surmonta sa curiosité. Elle revint ensuite à la fenêtre, et la figure y était encore; elle put l'examiner, mais non pas lui parler, comme d'abord elle se le proposait. La lune était brillante, et l'agitation de son esprit était peut-être l'unique obstacle à ce qu'elle distinguât nettement la figure qui était devant elle. Cette figure ne faisait aucun mouvement, et Emilie douta qu'elle pût être animée. Toutes ses pensées errantes se recueillirent alors; elle jugea que sa lumière l'exposait au danger d'être vue: elle allait la changer de place, quand la figure fit un mouvement, lui tendit quelque chose qui ressemblait à une main, comme pour la saluer; et pendant qu'elle restait immobile de crainte et de surprise, le geste se répéta. Elle essaya de parler; les mots expirèrent sur ses lèvres; elle sortit de la fenêtre pour écarter sa lampe, et entendit un faible gémissement. Elle écouta sans oser revenir; elle en entendit un second.

—Grand dieu, dit-elle, qu'est-ce que cela veut dire?

Elle écouta encore, mais n'entendit plus rien. Après un fort long intervalle, elle eut assez de courage pour revenir à la fenêtre; elle

revit la figure. Elle en reçut un nouveau salut, et entendit de nouveaux soupirs.

—Ce gémissement est bien sûrement humain! Je *veux* parler, dit-elle. Qui est là? cria Emilie d'une voix faible; qui se promène à une telle heure?

La figure releva la tête; mais aussitôt elle tressaillit, et se glissa sur la terrasse. Emilie la suivit des yeux, et la vit au clair de la lune qui se dérobait légèrement. Elle n'entendit marcher que lorsque la sentinelle s'avança à pas lents. L'homme s'arrêta sous sa fenêtre, et l'appela par son nom; elle allait se retirer. Un second appel l'engagea à répondre. Le soldat lui demanda avec respect si elle n'avait rien vu passer. Elle répondit qu'elle avait cru voir quelque chose. Il n'en dit pas davantage, et retourna sur la terrasse, où enfin Emilie le perdit de vue. Mais comme cet homme était de garde, elle savait bien qu'il ne pouvait passer le rempart, et elle attendit son retour.

Bientôt après elle l'entendit qui poussait de grands cris. Une voix plus éloignée répondit; le corps de garde s'ébranla; tout le détachement traversa la terrasse. Emilie demanda ce que c'était; mais les soldats passèrent sans la regarder.

Si Emilie eût eu plus de vanité, elle aurait cru que quelque habitant du château se promenait sous sa fenêtre, dans l'espérance de la considérer, et de pouvoir lui déclarer ses sentiments. Mais cette idée ne vint pas à Emilie; et quand elle l'aurait eue, elle l'aurait abandonnée comme improbable, puisque le personnage avait pu lui parler, et s'était tenu dans le silence, et qu'à l'instant où elle-même avait dit un mot, la figure tout à coup avait quitté la place.

Pendant qu'elle rêvait ainsi, deux sentinelles passèrent sur le rempart en s'entretenant avec vivacité. Elle saisit quelques mots, et apprit qu'un de leurs camarades était tombé sans connaissance. Bientôt après, trois autres soldats s'avancèrent fort lentement, et elle ne distingua qu'une voix basse par intervalles. A mesure qu'ils approchaient, elle vit que celui qui parlait était soutenu de ses camarades; elle les appela, et demanda ce qui était arrivé. Au son de sa voix, ils s'arrêtèrent, ils regardèrent; elle leur répéta sa

question. On répondit que Roberto, leur camarade, avait éprouvé un accès, et que le cri qu'il avait fait en tombant avait donné une fausse alarme.

—Est-il sujet à ces accès? dit Emilie.

—Oui, signora, répliqua le soldat; mais quand je ne le serais pas, ce que j'ai vu eût effrayé le pape lui-même.

—Qu'est-ce que vous avez vu? dit Emilie tremblante.

—Je ne puis dire, ni ce que c'était, ni ce que j'ai vu, ni comment cela a disparu, dit le soldat, qui semblait frissonner à ce souvenir.

—Est-ce la personne que vous suiviez sur le rempart, qui vous a causé cette alarme? dit Emilie, en tâchant de cacher la sienne.

—Quand je vous ai quittée, mademoiselle, dit le soldat, vous avez pu me voir aller sur le rempart; mais je n'ai rien vu avant de me trouver à la terrasse d'orient. La lune était brillante, et j'ai vu comme une ombre qui fuyait devant moi d'un peu loin; je me suis arrêté au coin de la tour où je venais de voir la figure, elle avait disparu; j'ai regardé sous cette vieille arcade où j'étais sûr de l'avoir vu passer; tout de suite j'ai entendu un bruit: ce n'était pas un soupir, un cri, un accent, quelque chose, en un mot, que j'eusse entendu dans ma vie. Je ne l'ai entendu qu'une fois, mais c'est assez; je ne sais pas plus ce qui m'est arrivé jusqu'au moment où je me suis trouvé environné de mes camarades.

—Venez, dit Sébastien, retournons à nos postes, la lune va se coucher. Bonsoir, mademoiselle.

—Bonsoir, dit Emilie; que la sainte Vierge vous assiste! Elle referma la fenêtre et se retira pour réfléchir à cette étrange circonstance qui se liait précisément avec les événements des autres nuits; elle s'efforçait d'en tirer quelque résultat plus certain qu'une conjecture: mais son imagination était alors trop enflammée, son jugement était obscurci, et les terreurs de la superstition maîtrisaient encore ses idées.

CHAPITRE XXVIII.

Le lendemain Emilie trouva madame Montoni à peu près dans le même état: elle avait peu dormi, et ces trop courts instants de sommeil n'avaient pu la rafraîchir. Elle sourit à sa nièce, et parut se ranimer à sa vue: elle parla peu, et ne nomma point Montoni. Bientôt après lui-même entra chez elle; sa femme apprenant que c'était lui, parut fort agitée, et garda un silence absolu. Mais Emilie s'étant levée de la chaise qu'elle occupait auprès de son lit, elle la pria d'une voix faible de ne la pas abandonner.

Montoni ne venait point pour consoler sa femme, qu'il savait bien être mourante, ou pour obtenir son pardon; il venait uniquement pour tenter un dernier effort et arracher sa signature, afin qu'après sa mort tous les biens du Languedoc lui appartinssent, au lieu de revenir à Emilie. Ce fut une scène atroce, où l'un fit voir une imprudente barbarie, et l'autre une opiniâtreté qui survivait même à ses forces physiques. Emilie déclara mille fois qu'elle aimait mieux abandonner ses droits, que de voir les derniers moments de sa tante troublés par ce cruel débat. Montoni néanmoins ne quitta pas l'appartement jusqu'à ce que son épouse, épuisée par une contestation fatigante, eut enfin perdu connaissance.

Emilie crut qu'elle allait mourir dans ses bras. Elle retrouva pourtant l'usage de la parole; et remise assez bien par un cordial qu'on lui donna, elle entretint longtemps sa nièce avec précision et clarté sur ses propriétés de France. Elle lui apprit où se trouvaient des papiers importants qu'elle avait dérobés aux recherches de Montoni, et la chargea expressément de ne jamais s'en dessaisir.

Après cette conversation, madame Montoni s'assoupit et sommeilla jusqu'au soir; elle sembla se trouver mieux qu'elle n'avait

encore fait depuis son départ de la tour. Emilie ne la quitta pas jusque longtemps après minuit; elle serait restée davantage, si sa tante ne l'eût conjurée d'aller prendre un peu de repos: elle obéit d'autant plus volontiers que la malade lui paraissait soulagée.

C'était alors la seconde garde, et l'heure où la figure avait déjà paru. Emilie entendit les sentinelles qui se relevaient; et quand tout fut rentré dans le calme, elle reprit sa place à la fenêtre, et mit sa lampe de côté, afin de ne pas être aperçue. La lune donnait une lumière faible et incertaine; d'épaisses vapeurs l'obscurcissaient, et quand elles roulaient sur son disque, les ténèbres étaient absolues. Dans un de ces sombres moments, elle remarqua une flamme légère qui voltigeait sur la terrasse; pendant qu'elle regardait la flamme s'évanouit. La lune se montrant au travers de nuages plombés, et chargés de tonnerres, Emilie contempla les cieux; de nombreux éclairs sillonnaient une nuée noire, et répandaient une lueur morne sur la masse des bois du vallon. Durant ces éclats passagers, Emilie se plaisait à observer les grands effets du paysage: quelquefois, au-dessus d'une montagne, un nuage ouvrait ses feux ardents; cette splendeur subite illuminait jusqu'aux cavités, puis tout était replongé dans une obscurité plus profonde. D'autres fois les éclairs dessinaient tout le château, détachaient l'arcade gothique, la tourelle au-dessus, les fortifications au-dessous, et alors l'édifice entier, ses tours, sa masse, ses étroites fenêtres brillaient et disparaissaient à l'instant.

Emilie, en regardant le rempart, revit encore la flamme qu'elle avait remarquée; cette flamme était en mouvement. Bientôt après Emilie entendit marcher; la lumière se montrait et s'éclipsait successivement. Elle la vit passer sous sa fenêtre, et à l'instant elle entendit marcher; mais l'obscurité était telle, qu'on ne pouvait distinguer que la flamme. Tout à coup la lueur d'un éclair fit voir à Emilie quelqu'un sur la terrasse. Toutes les anxiétés de la nuit se renouvelèrent; la personne avança, et la flamme, qui semblait se jouer, paraissait et s'évanouissait par moments. Emilie désirait parler pour terminer ses doutes, et s'assurer si la figure était humaine ou bien surnaturelle. Le courage lui manquait toutes les fois qu'elle

ouvrait la bouche; la lumière se trouvant enfin justement au-dessous de sa fenêtre, elle demanda d'une voix languissante qui c'était.

—Ami, reprit une voix.

—Et quel ami? dit Emilie qui se sentait encouragée; qui êtes-vous? quelle lumière portez-vous?

—Je suis Antonio, un des soldats du signor, reprit la voix.

—Et quelle est cette lumière? demanda Emilie; voyez donc comme elle brille et comme elle s'évanouit.

—Cette lumière, mademoiselle, dit le soldat, a paru cette nuit comme vous la voyez sur la pointe de ma lance. Elle y est depuis ma patrouille; mais je ne sais pas ce qu'elle signifie.

—Cela est étrange, dit Emilie.

—Mon camarade, continua l'homme, a de même une flamme au bout de sa pique; il dit qu'il a déjà remarqué le même prodige; je ne l'ai, moi, jamais observé; mais je ne suis au château que depuis peu, je suis encore nouveau soldat.

—Comment votre camarade s'explique-t-il? dit Emilie.

—Il dit que c'est un présage, mademoiselle, et que cela n'annonce rien de bon.

—Et quel mal cela peut-il prédire?

—Il n'en sait pas si long, mademoiselle.

Elle demanda alors à la sentinelle si elle avait vu quelqu'un autre que son compagnon se promener à minuit autour de la terrasse, et elle lui raconta alors en très-peu de mots ce qu'elle-même avait observé.

—Je n'étais pas de garde hier, mademoiselle, reprit le soldat; mais j'ai appris ce qui était arrivé. Il y en a parmi nous qui croient d'étranges choses; on fait aussi de très-étranges histoires au sujet de ce château; mais ce n'est pas à moi qu'il convient de les répéter. Pour mon compte je n'ai pas à me plaindre, et notre chef en use généreusement.

—Je vous recommande la prudence, dit Emilie. Bonne nuit! prenez ceci pour m'obliger, ajouta-t-elle en lui jetant une petite pièce de monnaie; elle referma ensuite sa fenêtre, et mit fin à de plus longs discours.

Dès que le soldat fut parti, elle la rouvrit, et écouta avec une sorte de plaisir le tonnerre qui grondait au delà des montagnes: elle observait les éclairs qui se croisaient au fond de ce tableau. Le tonnerre roulait d'une manière terrible; les montagnes se le renvoyaient, et l'on eût cru qu'un autre orage lui répondait à l'horizon. Les nuages s'augmentant toujours, finirent par dérober la lune, et prirent cette teinte sulfureuse et pourprée qui annonce les violentes tempêtes.

Emilie resta à la fenêtre: mais la foudre éclatante qui, de moment en moment découvrait l'horizon, la vallée et le paysage, ne permit plus de s'y tenir avec sûreté; elle se jeta sur son lit. Incapable de dormir, elle écoutait dans un respectueux silence les coups épouvantables qui semblaient ébranler le château jusque dans ses fondements.

Il s'écoula ainsi un temps considérable; mais au milieu du fracas de l'orage elle crut entendre une voix: elle se leva pour s'en assurer, elle vit la porte s'ouvrir et Annette s'avancer avec toute l'horreur de l'effroi.

—Elle se meurt, mademoiselle. Madame se meurt, dit-elle.

Emilie tressaillit, et courut chez sa tante. Quand elle entra, madame Montoni paraissait évanouie; elle était calme et insensible. Emilie, avec un courage qui ne savait point céder à la douleur, toutes les fois que son devoir exigeait son activité, Emilie n'épargna aucun moyen de la rappeler à la vie; mais le dernier effort était fait, elle avait fini pour toujours.

Quand Emilie s'aperçut de l'inutilité de ses soins, elle fit plusieurs questions à la tremblante Annette; elle apprit que madame Montoni était tombée dans une sorte d'assoupissement bientôt après le départ d'Emilie, et qu'elle était restée en cet état jusqu'à l'instant qui avait précédé sa mort.

Après une courte délibération, elle décida que Montoni ne serait pas informé de l'événement avant le lendemain matin; elle pensait qu'il lui échapperait quelques expressions inhumaines, et que, dans l'état actuel de ses esprits, elle ne pourrait pas les soutenir. Avec la seule Annette, que son exemple encourageait, elle commença l'office des morts, et veilla toute la nuit auprès du corps de sa tante. Cet acte solennel était rendu encore plus imposant par l'effrayante secousse que la foudre en courroux donnait à la nature. Emilie pria le ciel de répandre sur elle sa force et ses secours et le Dieu des consolations entendit sa fervente prière.

CHAPITRE XIX.

Quand Montoni fut informé de la mort de son épouse, et qu'il considéra qu'elle était morte sans lui donner la signature qui était si nécessaire à l'accomplissement de ses désirs, aucun sentiment de décence n'arrêta l'expression de son ressentiment. Emilie eut grand soin d'éviter sa présence, et durant deux jours et deux nuits elle veilla presque constamment le corps de sa malheureuse tante. Son cœur, profondément touché du destin de ce triste objet, oubliait toutes ses fautes, ses injustices, et la dureté de sa domination: elle ne se rappelait que ses souffrances, et ne pensait à elle qu'avec une tendre pitié.

Ses pratiques pieuses ne furent nullement troublées par Montoni: il évitait la chambre où l'on gardait les restes de son épouse, et même cette partie du château, comme s'il eût craint la contagion de la mort. Il ne paraissait pas qu'il eût rien ordonné relativement aux funérailles. Emilie craignit que ce ne fût une insulte à la mémoire de madame Montoni; mais elle fut délivrée de cette crainte, quand, le soir du second jour, Annette vint l'informer que l'enterrement serait pour la nuit. Elle savait bien que Montoni ne s'y trouverait pas; il lui était déchirant de penser que le cadavre de son infortunée tante passerait au tombeau sans qu'un parent ou un ami lui rendît les derniers devoirs. Elle se décida à les remplir sans qu'aucune considération pût l'en détourner; sans ce motif, elle eût frémi d'accompagner le convoi sous la voûte roide de la chapelle: elle devait y suivre des hommes dont le maintien et la figure annonçaient autant de meurtriers; à minuit, à cette heure de silence et de mystère, choisie par Montoni pour livrer à l'oubli les restes d'une épouse, dont sa conduite trop barbare avait du moins précipité la fin.

Emilie, pénétrée de douleur et de respect, et secondée par Annette, disposa le corps pour la sépulture; elle l'enveloppèrent, le couvrirent d'un linge, et attendirent jusqu'à minuit. Elles entendirent à ce moment venir les hommes qui devaient le déposer au sein paisible de la terre. Emilie eut peine à contenir son agitation quand la porte s'ouvrit, et que leurs figures grossières se distinguèrent à la clarté de leurs torches. Deux d'entre eux sans parler levèrent le corps sur leurs épaules, et le troisième les précédant avec un flambeau allumé, ils descendirent tous au tombeau qui se trouvait dans le souterrain sous la chapelle.

Ils avaient à traverser deux cours du côté de l'aile orientale du château; cette partie tenait à la chapelle, et était, comme elle, tout en ruine. Le silence et l'obscurité de ces cours avaient alors peu de pouvoir sur l'esprit d'Emilie; elle était occupée d'idées bien plus lugubres: elle entendait à peine le cri sourd et effrayant des oiseaux de nuit nichés dans les décombres, et ne remarquait même pas le vol croisé des chauve-souris. Quand elle entra dans la chapelle, et qu'elle eut traversé les arcades ruinées, les porteurs s'arrêtèrent au haut de quelques degrés qui conduisaient à une porte basse. Leur camarade descendit pour ouvrir, et Emilie découvrit l'abîme ténébreux: elle vit le cercueil de sa tante porté jusqu'à la dernière marche, et le brigand qui tenait la torche avancer pour le recevoir. Tout son courage s'anéantit dans une inexprimable émotion de douleur et d'effroi; elle se tourna pour chercher le bras d'Annette, qui restait froide et tremblante ainsi qu'elle. Elle s'arrêta si longtemps sur le haut de cet escalier, que la lueur de la torche commençait à passer sur les piliers de la chapelle, et que les hommes étaient déjà loin d'elle. L'obscurité qui l'enveloppait ayant réveillé ses autres craintes, et le sentiment de ce qu'elle croyait son devoir ayant vaincu sa répugnance, elle descendit dans le caveau, guidée par le retentissement des pas et le faible rayon qui perçait les ténèbres: le bruit d'une pesante grille, qui tourna sur ses gonds pour laisser passer le corps, donna à Emilie une nouvelle secousse.

Après une pause d'un moment, elle avança et entra sous la voûte; elle vit, entre les arches, les hommes qui déposaient le corps sur le

bord d'une fosse ouverte. Là se trouvait un autre serviteur de Montoni, et un prêtre qu'elle n'aperçut que lorsqu'il commença le service. A ce moment elle leva les yeux, elle vit la figure vénérable d'un religieux, et l'entendit d'une voix basse, mais solennelle et touchante, commencer l'office pour les morts. A l'instant où le corps fut placé dans la terre, le tableau était tel, que le sombre pinceau du dominicain même n'eût pas dédaigné de le saisir. Les traits farouches, le costume bizarre de ces *Condottieri* penchés avec leurs torches sur le tombeau où le cercueil était descendu; la figure vénérable du moine, enveloppé de longues draperies blanches, et dont le capuchon, rejeté par derrière, faisait ressortir une figure pâle, où l'éclat des flambeaux laissait voir l'affliction adoucie par la piété, et quelques cheveux blancs échappés au ravage du temps; l'attitude touchante d'Emilie appuyée sur Annette, à moitié détournée, le visage à demi couvert d'un voile; la douceur, la beauté de ses traits, sa douleur trop accablante qui ne pouvait verser des larmes, en confiant à la terre la dernière parente qu'elle eût encore: les reflets de lumière sous les voûtes, l'inégalité du terrain, qui récemment avait reçu d'autres corps, l'obscurité générale du lieu de la scène; tant de circonstances réunies auraient entraîné l'imagination d'un spectateur à quelque événement plus horrible peut-être que l'enterrement de l'insensée et malheureuse madame Montoni.

[Illustration]
Funérailles de madame Montoni.

Quand le service fut fini, le père regarda Emilie avec attention et surprise; il paraissait qu'il voulait lui parler; mais la présence des *Condottieri* le retint. En retournant aux cours, ils se permirent d'indécentes plaisanteries sur son état et ses cérémonies. Il les endura en silence, et demanda pour toute grâce qu'on le remenât sain et sauf à son couvent. Emilie l'écouta avec un extrême intérêt, et se sentit glacée d'horreur. Arrivé dans la cour, le moine lui donna sa bénédiction, et, après un regard de pitié, prit le chemin du portail avec un homme qui tenait une torche. Annette en prit une autre, et

conduisit Emilie dans son appartement. La physionomie de ce père, sa tendre expression de pitié, avaient ému le cœur d'Emilie.

Emilie passa plusieurs jours dans une retraite absolue, dans la terreur pour elle-même, et dans le regret pour sa malheureuse tante. Elle se détermina enfin à tenter un nouvel effort pour obtenir de Montoni qu'il la laissât retourner en France. Elle n'osait se livrer à aucune conjecture sur les motifs qu'il pouvait avoir pour la retenir; elle était trop certaine qu'il voulait la garder, et son premier refus ne lui laissait guère d'espérance. L'horreur que sa présence lui causait lui faisait différer de jour en jour son audience. Elle fut enfin tirée de cette incertitude par un message de Montoni lui-même, qui désirait de lui parler à l'heure qu'il indiquait. Elle commençait à se flatter que, sa tante n'étant plus, il allait renoncer à une autorité usurpée; elle se rappela tout à coup que ces propriétés si longtemps contestées étaient actuellement les siennes; elle craignit que Montoni ne mît un stratagème en œuvre pour se les faire livrer, et ne la tînt jusque-là prisonnière. Cette pensée, au lieu de l'abattre, ranima les puissances de son âme et remonta tout son courage; elle aurait tout livré pour assurer le repos de sa tante, mais elle se résolut à ce qu'aucune persécution personnelle n'eût le pouvoir de lui faire rien céder. C'était surtout pour Valancourt qu'elle prétendait garder son héritage; il lui ménagerait une aisance qui déterminerait leur bonheur. A cette idée, elle sentit bien toute sa tendresse; elle anticipa le moment où son amitié généreuse dirait à Valancourt que tous ces biens étaient à lui; elle voyait le sourire qui animerait ses traits, le regard affectueux qui exprimerait sa joie et toute sa reconnaissance; elle crut à cet instant qu'elle pouvait braver tous les maux que l'infernale méchanceté de Montoni pourrait vouloir lui préparer. Elle se souvint alors, et pour la première fois depuis la mort de madame Montoni, qu'elle avait des papiers relatifs à ces biens, et elle résolut de les chercher aussitôt que Montoni aurait terminé l'entretien.

C'est dans une telle disposition qu'elle vint le trouver à l'heure prescrite; elle attendait qu'il eût parlé avant de renouveler sa prière.

Il était avec Orsino et un autre officier, et près d'une table couverte de papiers dont il paraissait prendre lecture.

—Je vous ai fait demander, Emilie, dit Montoni en levant la tête; je désire que vous soyez témoin d'une affaire que je termine avec mon ami Orsino. Tout ce qu'on demande de vous, c'est de signer ce papier. Il en prit un, en marmotta quelques lignes, le remit sur la table, et lui donna une plume. Elle le prit, et elle allait écrire. Le dessein de Montoni lui vint soudainement à l'esprit comme un trait de lumière. Elle trembla, laissa tomber sa plume et refusa de signer sans lire. Montoni affecta de sourire, et, reprenant le papier, il feignit de lire une seconde fois, ainsi que déjà il l'avait fait. Emilie frémit de son danger, et, surprise elle-même de cet excès de crédulité qui avait pensé la trahir, elle refusa positivement toute espèce de signature. Montoni quelque temps continua ses plaisanteries; mais quand, à sa persévérance, il comprit qu'elle le devinait, il changea sa manière et lui commanda de le suivre. Dès qu'ils furent seuls, il lui dit qu'il avait voulu, et pour elle et pour lui, prévenir un débat inutile dans une affaire où sa volonté était la justice, et saurait devenir une loi; qu'il aimait mieux la déterminer que la contraindre, et qu'il fallait qu'elle remplît son devoir.

—Moi, comme l'époux de la feue signora Montoni, ajouta-t-il, je deviens l'héritier de tout ce qu'elle possédait; les biens qu'elle me refusa pendant qu'elle existait ne sauraient plus tomber que dans mes mains. Je voudrais, pour votre intérêt, vous ôter l'idée ridicule qu'elle vous donna en ma présence, que ses biens seraient à vous, si elle mourait sans me les céder. Elle savait bien à ce moment qu'elle ne pouvait m'en priver après elle. Je pense que vous avez trop de raison pour provoquer mon ressentiment par une réclamation injuste.

Montoni s'arrêta, Emilie garda le silence.

Jugeant comme je le fais, reprit Montoni, je ne puis pas croire que vous cherchiez à élever une contestation inutile. Je ne crois même pas que vous désiriez acquérir ou posséder quelque propriété à laquelle la justice ne vous donne aucun droit. Je crois à propos de

vous donner l'alternative. Si vous vous formez une exacte opinion du sujet que nous traitons, vous serez dans peu de temps reconduite en France. Si vous êtes assez malheureuse pour rester dans l'erreur où votre tante vous a mise, vous resterez ma prisonnière jusqu'à ce que vous ouvriez les yeux.

Emilie lui dit d'un ton calme:

—Je ne suis pas assez peu instruite des lois relatives à ce sujet pour m'abuser d'après une assertion quelconque: la loi me donne les propriétés en question, ma main ne trahira pas mes droits.

—Je me suis trompé, à ce qu'il paraît, dans l'opinion que j'avais de vous, dit Montoni avec sévérité; vous parlez avec hardiesse, avec présomption, sur un sujet que vous n'entendez pas. Je veux bien, pour une fois, pardonner l'entêtement de l'ignorance; la faiblesse de votre sexe, dont vous ne paraissez pas exempte, comporte aussi cette indulgence. Mais si vous persistez, vous avez tout à craindre de ma justice.

—De votre justice, monsieur, répondit Emilie, je n'aurai rien à craindre; j'ai tout à espérer.

Montoni la regarda avec impatience, et sembla méditer sur ce qu'il allait lui dire.

—Je vois que vous êtes assez faible pour en croire une assertion ridicule; j'en suis fâché pour vous. Quant à moi, elle m'importe fort peu. Votre crédulité trouvera son châtiment dans ses suites, et je plains la faiblesse d'esprit qui vous expose aux punitions que vous me forcez à vous préparer.

—Vous trouverez, monsieur, dit Emilie avec douceur et dignité, vous trouverez la force de mon esprit égale à la justice de ma cause, et je puis souffrir avec courage, quand je résiste à l'oppression.

—Vous parlez comme une héroïne, dit Montoni avec mépris; nous verrons si vous souffrirez de même.

Emilie garda le silence, et il sortit.

En se rappelant qu'elle résistait ainsi pour les intérêts de Valancourt, elle sourit avec complaisance aux souffrances dont on la menaçait. Elle alla chercher la place que sa tante avait indiquée pour le dépôt des papiers relatifs à ses biens; elle les trouva, comme on le lui avait marqué. Mais comme elle ne connaissait pas un lieu plus sûr pour les cacher, elle les remit sans examen, et craignit de se laisser surprendre, si elle essayait de les lire.

Retournée dans sa solitude, elle réfléchit aux paroles de Montoni et aux risques qu'elle courait en s'opposant à sa volonté. Son pouvoir, en ce moment, lui parut moins terrible qu'il ne l'avait encore été.

Pendant qu'elle méditait, un éclat de rire s'éleva de la terrasse; et, en allant à la fenêtre, elle vit avec une surprise inexprimable trois dames, parées à la mode de Venise, qui se promenaient avec plusieurs cavaliers: elle regardait avec un étonnement qui la retint à la fenêtre sans qu'elle songeât qu'on pourrait la remarquer. Lorsque le groupe passa au-dessous, une des étrangères leva la tête. Emilie aperçut les traits de la signora Livona, dont les manières l'avaient tant séduite le jour d'après son arrivée à Venise, et qui, ce même jour, avait été admise à la table de Montoni. Cette découverte causa à Emilie une joie mêlée de quelque incertitude: c'était un sujet de satisfaction que de voir une personne aussi aimable que le paraissait la signora Livona dans le lieu même qu'elle habitait. Néanmoins, à son arrivée au château dans une circonstance semblable, au genre de sa parure, qui n'annonçait pas qu'on l'y forçât, il s'élevait un soupçon pénible sur ses principes et sur son caractère; mais cette pensée révoltait si fort Emilie, dont la séduisante signora avait gagné les affections, qu'elle aima mieux ne songer qu'à ses grâces, et bannit presque entièrement tout le reste de sa pensée.

Lorsqu'Annette entra dans sa chambre, elle lui fit des questions sur l'arrivée des étrangères. Annette était aussi empressée de répondre qu'Emilie elle-même de savoir.

Elles sont venues de Venise, mademoiselle, dit Annette, avec deux signors. J'ai été bien contente, je vous jure, de voir encore quelques visages chrétiens. Mais que prétendent-elles en venant ici? Il faut qu'elles soient bien folles pour venir dans un lieu pareil; et elles y viennent très-librement, car je me flatte qu'elles sont assez gaies.

—On les a faites prisonnières peut-être, dit Emilie.

—Fait prisonnières! s'écria Annette; oh! non, mademoiselle; non, non, elles ne le sont pas. Je me souviens bien d'avoir vu une d'entre elles à Venise. Elle est venue deux ou trois fois à la maison.

Emilie pria Annette de s'informer avec détail de ce qu'étaient ces dames, et de tout ce qui avait rapport à elles. Ensuite elle changea de sujet et parla de la France.

Annette sortit pour aller aux informations, et Emilie chercha à oublier ses inquiétudes en se livrant aux scènes imaginaires que les poëtes ont aimé à peindre.

Sur le soir, craignant de se hasarder aux remparts où elle se trouverait exposée aux regards des associés de Montoni, elle se promena, pour prendre l'air, dans la galerie qui menait à sa chambre. En arrivant au bout, elle entendit de loin de longs éclats de rire et de gaieté. C'étaient des transports de débauche et non les élans modérés d'une joie douce et honnête. Ils semblaient venir du côté que Montoni habitait ordinairement. Un tel bruit, à ce moment, lorsque sa tante était à peine expirée, la choqua extrêmement, et lui parut une conséquence de la dernière conduite tenue par Montoni.

En écoutant, elle crut qu'elle distinguait différentes voix de femmes mêlées avec les autres; cette découverte confirma ses soupçons sur Livona et ses compagnes: il était évident que ce n'était pas de force qu'elles se trouvaient dans le château. Emilie se voyait dans les sauvages retraites des Apennins, entourée par des hommes qu'elle regardait comme des brigands, et au milieu d'un théâtre de vice qui la faisait frémir d'horreur. A ce moment, le présent et l'avenir se développèrent à son imagination; l'image de Valancourt perdit son influence, et la crainte ébranla toutes ses

résolutions: elle pensa qu'elle comprenait toutes les horreurs que Montoni préparait contre elle, et trembla de la vengeance à laquelle il pourrait se livrer sans remords. Elle se décida presque à lui céder les propriétés contestées, s'il l'en sommait encore, et à racheter ainsi sa sûreté et sa liberté; mais alors le souvenir de Valancourt revenait déchirer son âme et la replonger dans les angoisses du doute.

Elle continua sa promenade, jusqu'à ce que les ombres du soir eussent répandu leur obscurité incertaine sur les vitrages colorés des fenêtres, et rembruni les boiseries de chêne qui l'entouraient. L'extrémité du corridor était devenue tellement sombre, qu'à peine distinguait-on la fenêtre qui le terminait.

Tout le long des voûtes et des passages au-dessous, les éclats de rire se prolongeaient et venaient retentir jusqu'aux parties les plus écartées. Le calme absolu qui suivait, en paraissait plus effrayant. Emilie cependant, qui ne voulait point retourner à sa chambre isolée avant qu'Annette fût revenue, arpentait toujours la galerie. Elle passa devant l'appartement où elle avait une fois osé lever un voile, et où elle avait vu un si hideux spectacle, qu'elle ne pouvait encore se le rappeler sans horreur. Ce souvenir lui revint tout à coup. Il amena avec lui des réflexions plus terribles que jamais, et telles que la dernière conduite de Montoni pouvait bien les lui suggérer. Elle se hâta de quitter la galerie pendant qu'elle conservait encore assez de force pour le faire; elle entendit quelques pas derrière elle. Ce pouvait être ceux d'Annette; mais tournant les yeux avec crainte, elle démêla, au travers de l'obscurité, une grande figure qui la suivait; toutes les horreurs de cette chambre lui revinrent à l'esprit, et le moment d'après, elle se trouva serrée dans les bras d'une personne et entendit une voix qui murmurait à son oreille.

Quand elle eut le pouvoir de parler ou de distinguer quelques sons, elle demanda qui est-ce qui la tenait?

—C'est moi, reprit la voix. Pourquoi donc vous alarmez-vous?

Elle regarda la figure qui parlait; mais la faible clarté que répandait une haute fenêtre, ne laissait pas reconnaître ses traits.

—Qui que vous soyez, dit Emilie d'une voix tremblante, pour l'amour de Dieu, laissez-moi.

—Ma charmante Emilie, dit l'homme, pourquoi vous séquestrer ainsi dans ce lieu obscur, lorsque tant de gaieté règne en bas? Suivez-moi au salon de cèdre. Vous en serez le plus bel ornement; vous ne regretterez pas l'échange.

Emilie dédaigna de répondre, et s'efforça de se délivrer.

—Promettez que vous viendrez, continua-t-il, et je vous lâcherai au même instant. Mais, d'abord, donnez-m'en la récompense.

—Qui êtes-vous? demanda Emilie avec autant d'indignation que d'effroi, et faisant effort pour s'échapper; qui êtes-vous, vous qui avez la cruauté de m'insulter ainsi?

—Pourquoi m'appeler cruel? dit l'homme. Je voudrais vous tirer de cette solitude affreuse, et vous mener dans une société riante. Ne me connaissez-vous pas?

Emilie se ressouvint alors faiblement qu'il était un des officiers qui se trouvaient rangés autour de Montoni le matin qu'elle l'alla trouver.

—Je vous rends grâce d'une si bonne intention, répliqua-t-elle sans paraître le comprendre; mais ce que je désire le plus, c'est que vous me lâchiez à cet instant.

—Charmante Emilie, lui dit-il, abandonnez ce goût de solitude. Suivez-moi dans la compagnie, et venez éclipser toutes les beautés qui la composent; vous seule méritez mon amour.

Il essaya de baiser sa main; mais la force de l'indignation lui donna celle de se dégager, et elle se sauva dans sa chambre. Elle en ferma la porte avant qu'il y fût arrivé. Elle se barricada, et se jeta sur une chaise, épuisée de frayeur et d'efforts. Elle entendait sa voix et ses essais pour ouvrir cette porte, sans avoir la force de se lever. Elle aperçut enfin qu'il s'était éloigné; elle écouta longtemps, n'entendit aucun son, et se sentit ranimée. Mais elle se rappela subitement la porte du petit escalier, par laquelle il pourrait pénétrer aisément. Elle s'occupa à s'en assurer, comme elle l'avait fait. Il lui semblait que Montoni exécutait déjà ses projets de vengeance, en la

privant de sa protection. Elle se repentait d'avoir témérairement bravé le pouvoir d'un tel homme. Retenir ses propriétés, lui paraissait désormais impossible. Pour conserver sa vie, peut-être son honneur, elle se promit que si elle échappait aux horreurs de la nuit prochaine, elle ferait sa cession le lendemain, pourvu que Montoni lui permît de quitter Udolphe.

Elle resta quelques heures dans une entière obscurité. Annette ne venait point; et elle commença à concevoir de sérieuses appréhensions pour elle. Mais n'osant pas se risquer à parcourir le château, il lui fallut rester dans son incertitude sur les motifs de cette absence.

Emilie s'approchait souvent de l'escalier pour écouter si personne ne montait. Elle n'entendit aucune espèce de son. Néanmoins, déterminée à veiller toute la nuit, elle s'étendit sur sa triste couche et la baigna de ses innocentes larmes. Elle pensait aux parents qu'elle ne possédait plus. Elle pensait à Valancourt, éloigné d'elle. Elle les appelait fréquemment par leur nom, et le calme profond que ses plaintes seules interrompaient, aidait ses tendres rêveries.

Dans cet état, son oreille saisit tout à coup les accords d'une musique éloignée. Elle écouta attentivement; et reconnaissant bientôt l'instrument qu'elle avait entendu à minuit, elle se leva et ouvrit doucement sa fenêtre. Les sons parurent venir de la chambre au-dessous de la sienne.

Peu de moments après, cette touchante mélodie fut accompagnée d'une voix; et elle était si expressive, qu'on ne pouvait supposer qu'elle chantât des maux imaginaires. Emilie crut qu'elle connaissait déjà des accents si doux et si extraordinaires. Pourtant si c'était un souvenir, c'était un souvenir bien faible. Cette musique pénétra son cœur au milieu de son angoisse actuelle, comme une céleste harmonie qui console et qui encourage, «Flatteuse comme le souffle du zéphyr qui murmure à l'oreille du chasseur, quand il s'éveille d'un songe heureux, et qu'il a entendu les concerts des esprits qui habitent les montagnes.» (Ossian.)

Mais pourra-t-on imaginer son émotion, lorsqu'elle entendit chanter avec le goût et la simplicité du véritable sentiment un des airs populaires de sa province natale; un de ces airs qu'elle avait appris dans son enfance avec délices, et que si souvent son père lui avait répétés? A ce chant bien connu, que jamais jusque-là elle n'avait entendu hors de sa chère patrie, tout son cœur s'épanouit à la mémoire des temps passés. Les charmantes, les paisibles solitudes de Gascogne; la tendresse, la bonté de ses parents, le bonheur, la simplicité de sa vie première, tout se présentait à son imagination, et formait un tableau si gracieux, si brillant, si fortement en contraste avec les scènes, les caractères, les dangers qui maintenant l'environnaient! Son esprit n'avait plus la force de revenir sur le passé, et ressentait à tout moment l'aiguillon de ses cruelles souffrances.

A mesure que ses réflexions se consolidaient, la joie, la crainte et la tendresse se réunissaient dans son cœur; elle se penchait à la fenêtre pour entendre des sons qui confirmassent ou détruisissent son espérance. Jamais devant elle Valancourt n'avait chanté; mais la voix et l'instrument cessèrent bientôt de se faire entendre. Elle considéra un moment si elle risquerait de parler. Ne voulant pas, si c'était Valancourt, faire l'imprudence de le nommer; trop intéressée néanmoins pour négliger l'occasion de s'éclaircir, elle cria de sa fenêtre: Est-ce une chanson de Gascogne? Inquiète, attentive, elle attend une réponse, elle n'entend rien. Le silence continua de régner: son impatience augmenta avec ses inquiétudes, elle répéta la question; mais elle n'entendit d'autre bruit que les sifflements de l'air à travers les créneaux qui s'avançaient au-dessus d'elle, elle s'efforça de se consoler, en se persuadant que l'étranger, quel qu'il fût, s'était trop éloigné avant qu'elle lui parlât. Si Valancourt eût entendu et reconnu sa voix, il était sûr qu'il aurait répondu.

Elle resta à la fenêtre, toujours prête à écouter, jusqu'au moment où l'air se rafraîchit, et où la plus haute montagne se colora des premières teintes de l'aurore. Emilie fatiguée retourna à son lit; elle ne put y trouver le sommeil: la joie, la tendresse, le doute, l'appréhension, l'avaient occupée toute la nuit. Elle se relevait

souvent, ouvrait sa fenêtre, écoutait; et après avoir vivement traversé la chambre, elle retournait tristement à son chevet. Jamais heures ne lui parurent si longues que celles de cette nuit fatigante: elle espérait voir revenir Annette, et recevoir d'elle une certitude quelconque, qui mît un terme à ses tourments actuels.

CHAPITRE XXX.

Emilie, dans la matinée, fut délivrée des craintes qu'elle avait conçues pour Annette. Elle la vit entrer de bonne heure.

—Sauriez-vous par hasard s'il est des prisonniers dans le château et s'ils sont enfermés dans cette partie du bâtiment? demanda Emilie à sa camériste.

—Je n'étais pas en bas, mademoiselle, dit Annette, quand la première troupe revint de la course, et la dernière n'est pas encore de retour, ainsi j'ignore s'il y a des prisonniers: mais on l'attend ce soir ou demain, et alors je le saurai peut-être.

Emilie s'informa si les domestiques avaient parlé de prisonniers.

—Ah! mademoiselle, dit Annette assez finement; maintenant je l'ose dire, vous pensez à M. Valancourt. Vous croyez qu'il est venu avec les troupes qu'on dit arrivées de France pour faire la guerre à ce pays-ci. Vous croyez qu'il a rencontré de nos gens, et qu'ils l'auront fait prisonnier. O Seigneur, que je serais contente si c'était vrai?

—Vous en seriez contente? dit Emilie avec un accent de tristesse et de reproche.

—Oui, mademoiselle, soyez-en sûre, reprit Annette; et ne seriez-vous pas contente de voir M. Valancourt? Je ne connais pas un chevalier que j'aime davantage; j'ai vraiment pour lui une très-grande considération.

—On n'en saurait douter, dit Emilie; vous désirez de le voir prisonnier.

—Non pas de le voir prisonnier, mademoiselle; mais vous savez qu'on doit être bien aise de le voir. L'autre nuit, pas plus tard, je rêvais; je rêvais que je le voyais dans un carrosse à six chevaux, qui tournait dans la cour du château... il avait un habit brodé, et une épée, comme un seigneur qu'il est.

Emilie ne put s'empêcher de sourire aux idées d'Annette sur Valancourt.

—Ah! ma chère demoiselle, dit Annette, j'oubliais de vous dire ce que j'ai appris relativement à ces prétendues dames qui sont arrivées à Udolphe. C'est la signora Livona que monsieur amena chez madame à Venise: elle est à présent sa maîtresse, et alors c'était, j'ose le dire, à peu près la même chose. Ludovico me dit (mais de grâce, mademoiselle, ne le dites pas) que Son Excellence ne l'y avait présentée que pour en imposer au monde. On commençait à s'égayer sur son compte; mais quand on vit que madame la voyait, on crut que tous ces discours n'étaient que des calomnies. Les deux autres sont les maîtresses des deux signors Bertolini et Verezzi. Le signor Montoni les a toutes invitées: hier il a donné un grand repas; il y avait tous les vins de Toscane, des ris, des chants qui ébranlaient le château. Pour moi, je trouvais ce bruit indécent, si peu de temps après la mort de notre pauvre dame; il me venait à l'esprit tout ce qu'elle aurait pensé si elle avait pu l'entendre; mais la pauvre âme, disais-je, elle n'entend rien.

Emilie se détourna pour dérober son émotion, et pria Annette de faire d'amples recherches au sujet des prisonniers qui pourraient se trouver au château; mais elle la conjura de les faire avec prudence, et de ne pas prononcer son nom ni celui de M. de Valancourt.

—A présent j'y pense, mademoiselle, dit Annette: je crois qu'il y a des prisonniers. J'ai entendu hier dans l'antichambre un des gens de monsieur qui parlait de rançons: il disait que c'était une bonne chose pour Son Excellence que de prendre des hommes, et que c'était le meilleur butin à cause des rançons. Son camarade murmurait, et disait que cela était fort bon pour le capitaine, mais beaucoup moins

bon pour les soldats. Nous autres, disait-il, nous ne partageons pas dans les rançons.

Cette ouverture augmenta l'impatience d'Emilie. Annette la quitta aussitôt pour en apprendre davantage.

La résolution qu'avait prise Emilie de tout céder à Montoni fut soumise en ce moment à des considérations nouvelles. La possibilité que Valancourt fût près d'elle ranima son courage, et elle se décida à braver sa vengeance et ses menaces jusqu'au moment du moins où elle pourrait être assurée s'il était vraiment au château. Elle était dans cette disposition lorsque Montoni lui fit dire qu'il l'attendait au salon de cèdre: elle s'y rendit en tremblant.

Montoni était seul.—Je vous ai fait demander, lui dit-il, pour vous donner l'occasion de revenir sur vos ridicules déclarations au sujet des biens de Languedoc. Je veux bien ne vous donner qu'un conseil, quoique je puisse donner des ordres. Si réellement vous avez été dans l'erreur; si vous avez cru réellement que ces biens vous appartenaient, du moins n'y persistez pas: cette erreur, vous le comprendrez trop tard, vous deviendrait enfin fatale. Ne provoquez pas ma colère, et signez ce papier.

—Si je n'ai aucun droit, monsieur, dit Emilie, de quelle nécessité est-il pour vous que je signe un abandon? Si les terres sont à vous, vous les pouvez certainement posséder et sans mon entremise et sans mon consentement.

—Je n'argumenterai plus, dit Montoni avec un regard qui la fit trembler. J'aurais dû voir que c'était prendre une peine inutile que de vouloir raisonner avec un enfant; on ne m'abusera pas plus longtemps. Que le souvenir de ce que votre tante a souffert en conséquence de son opiniâtre folie, vous serve en ce moment de leçon... Signez ce papier.

La résolution d'Emilie fut pour un moment ébranlée: elle frémit au souvenir et aux menaces qu'on lui mettait devant les yeux; mais l'image de Valancourt, qui l'avait animée si longtemps, et qui peut-être était près d'elle, vint soudain assaillir son cœur, et la forte

indignation que dès l'enfance lui avait inspirée l'injustice, lui donna dans ce moment un courage imprudent, mais noble.

—Signez ce papier, dit Montoni avec plus d'impatience.

—Jamais, monsieur, dit Emilie; votre procédé me prouverait l'injustice de vos prétentions si j'avais ignoré mes droits.

Montoni pâlit de fureur; ses lèvres tremblaient, et ses yeux enflammés firent presque repentir Emilie de la hardiesse de sa réplique.

—Toute ma vengeance tombera sur vous, s'écria-t-il avec un serment exécrable; elle ne sera point différée. Ni les biens du Languedoc, ni ceux de Gascogne ne seront à vous. Vous avez osé mettre en question mes droits; osez maintenant y mettre mon pouvoir. J'ai un châtiment prêt, et auquel vous ne vous attendez guère; il est terrible! Cette nuit, cette nuit même!...

—Cette nuit! dit une autre voix.

Montoni s'arrêta et se tourna à demi; puis semblant se recueillir, il prononça d'un ton plus bas:

—Vous avez vu dernièrement un exemple terrible d'obstination et de folie; il ne me paraît pourtant pas qu'il ait suffi pour vous épouvanter. Je pourrais vous en citer d'autres, et vous faire trembler seulement par ce récit.

Il fut interrompu par un gémissement qui semblait s'élever de dessous la chambre où ils étaient. Il porta ses regards autour de lui. L'impatience et la rage étincelaient dans ses yeux; quelque chose, néanmoins, comme une ombre de crainte, sembla passer dans sa physionomie. Emilie s'assit sur une chaise près de la porte, parce que les mouvements qu'elle avait ressentis avaient, pour ainsi dire, anéanti ses forces. Montoni fit à peine une pause d'un instant, et commandant à ses traits, il reprit son discours d'une voix plus basse, mais plus sévère:

—J'ai dit que je pouvais vous fournir d'autres exemples de mon pouvoir et de mon caractère; vous ne le concevez pas, ou vous n'oseriez le défier. Je pourrais vous prouver que ma résolution

prise... Mais je parle à un enfant. Je le répète, ces exemples terribles que je pourrais vous citer maintenant ne vous serviraient à rien; votre repentir finirait vos oppositions, que maintenant il ne m'apaiserait pas. Je serai vengé; je me ferai justice.

Un autre gémissement succéda au discours de Montoni.

—Sortez, dit-il, sans paraître prendre garde à un incident si étrange.

Hors d'état d'implorer sa pitié, Emilie se leva pour sortir, mais elle ne pouvait se soutenir; succombant sous le poids de la terreur, elle retomba sur la même chaise.

—Otez-vous de ma présence, continua Montoni; cette affectation de crainte convient mal à une héroïne qui a osé braver toute mon indignation.

—N'avez-vous rien entendu, signor? dit Emilie tremblante et hors d'état de se retirer.

—J'entends ma voix, dit Montoni avec sévérité.

—Rien autre chose? dit Emilie, qui s'énonçait avec difficulté. Encore! n'entendez-vous rien maintenant?

—Obéissez, répéta Montoni. Quant à ces indécentes plaisanteries, je saurai bientôt découvrir quel est celui qui se les permet.

Emilie se leva encore, et fit un effort pour sortir. Montoni la suivit; mais au lieu d'appeler ses domestiques pour faire une recherche dans sa chambre, comme une première fois il l'avait pratiqué, il se retira sur le rempart.

Emilie, dans son corridor, s'arrêta un moment près d'une fenêtre ouverte; elle vit un détachement des troupes de Montoni qui descendait des montagnes éloignées. Elle n'y fit attention que parce qu'elle pensa aux infortunés prisonniers que peut-être ils amenaient au château. A la fin, arrivée chez elle, elle se jeta sur un fauteuil, accablée des horreurs nouvelles qui aggravaient sa situation. Elle ne pouvait ni se repentir, ni s'applaudir de sa conduite; elle se rappelait

seulement qu'elle était au pouvoir d'un homme qui ne connaissait de règle que sa propre volonté. La surprise, les terreurs de la superstition, qui d'abord l'avaient agitée, cédèrent un instant à celles de la raison.

Elle fut à la fin tirée de sa rêverie par un mélange de voix et de hennissements de chevaux, que le vent apportait des cours. Une soudaine espérance de quelque heureux changement s'offrit à elle; mais elle songea aux troupes qu'elle avait vues de la fenêtre, et pensa qu'elles étaient celles dont Annette avait dit qu'on attendait le retour.

Bientôt après, elle entendit faiblement un grand nombre de voix dans les salles. Le bruit des chevaux cessa, et un silence complet suivit. Emilie écoutait attentivement, tâchant de reconnaître les pas d'Annette dans le corridor. Tout était calme. Tout à coup le château sembla s'ébranler de confusion. Elle entendit retentir les échos de pas précipités, d'allées, de venues, dans les salles, dans les passages, des discours véhéments sur le rempart. Elle courut à la fenêtre; elle vit Montoni et d'autres officiers, appuyés sur les parapets, et occupés des retranchements, tandis que des soldats disposaient des canons. Elle regardait presque sans réfléchir.

Annette à la fin arriva; mais elle ne savait rien au sujet de Valancourt.—Ils prétendent tous, mademoiselle, dit Annette, ne rien savoir touchant les prisonniers: mais il y a ici de belles affaires! La troupe est arrivée, mademoiselle, elle revenait bon train, au risque de tout écraser; on ne savait qui, du cheval ou du cavalier, entrerait le premier sous la voûte. Ils ont apporté des nouvelles.—Quelles nouvelles?—Ils ont apporté la nouvelle qu'un parti des ennemis, comme ils disent, vient sur leurs pas attaquer le château. Ainsi, je pense, tous les officiers de justice vont l'assiéger, tous ces terribles personnages qu'on rencontrait souvent à Venise.

—Mon Dieu! je vous rends grâce, dit Emilie avec ferveur. Il me reste quelque espérance.

—Que voulez-vous dire, mademoiselle? Voudriez-vous tomber dans les mains de ces gens-là? Je tremblais en passant près d'eux,

et j'aurais deviné ce qu'ils étaient, si Ludovico ne me l'eût pas dit.

—Nous ne pouvons pas être plus mal que nous ne sommes ici, dit Emilie. Mais quelle raison avez-vous de croire que ce soient des officiers de justice?

—C'est que tous nos gens, mademoiselle, sont dans une frayeur, dans un trouble! Je ne connais que la justice qui puisse les faire trembler ainsi. Je pensais que rien ne les épouvanterait, à moins que ce ne fût un revenant; mais à présent il y en a qui se fourrent dans les caves. Ne dites pas cela à monsieur, mademoiselle. J'en ai entendu deux qui disaient...—Sainte Vierge! qu'avez-vous, mademoiselle; vous êtes bouleversée? Vous ne m'écoutez pas.

—Je vous écoute, Annette; continuez, je vous prie.

—Eh bien! mademoiselle, tout le château est en l'air. Les uns chargent le canon; d'autres examinent les portes, les murs; ils frappent, ils garnissent, ils bouchent, comme si on n'eût pas fait de si longues réparations. Mais qu'arrivera-t-il à moi, mademoiselle, à vous, à Ludovico? Oh! si j'entends tirer le canon, je mourrai de peur. Si je pouvais trouver la grande porte ouverte une minute, j'aurais bientôt fait de me glisser le long des murailles. On ne me reverrait jamais ici.

Emilie saisit ces derniers mots.—Oh! si je pouvais, s'écria-t-elle, la trouver ouverte un moment, mon repos serait assuré!—Le profond soupir qu'elle poussa, l'égarement de ses regards, effrayèrent Annette encore plus que ses paroles. Elle pria Emilie de s'expliquer. Frappée sur-le-champ du secours dont serait Ludovico s'il y avait moyen d'échapper, Emilie rendit à Annette la substance de son entretien avec M. Montoni. Elle la conjura en même temps de ne le confier qu'au seul Ludovico.—Peut-être, ajouta-t-elle, peut-être il pourra nous sauver. Allez le trouver, Annette; dites-lui ce que j'ai à craindre, et ce que j'ai déjà souffert, et priez-le d'être discret, et de songer à votre délivrance sans perdre un moment. S'il veut l'entreprendre, il en sera récompensé. Je ne puis lui parler moi-même; nous serions observés, et l'on empêcherait notre fuite. Mais

allez vite, Annette; surtout soyez discrète. J'attendrai votre retour dans cet appartement.

Cette bonne fille, dont l'âme honnête avait été pénétrée de ce récit, était alors aussi empressée d'obéir qu'Emilie de l'employer. Elle sortit à l'instant.

Montoni, sans être précisément, comme Emilie le supposait, un capitaine de voleurs, avait employé ses troupes à des expéditions aussi atroces qu'audacieuses.

Non-seulement elles avaient pillé dans l'occasion tous les voyageurs sans défense, mais elles avaient saccagé des habitations qui, situées au fond des montagnes, n'étaient disposées à aucune résistance. Dans ces expéditions, les chefs ne se montraient pas, les soldats, en partie déguisés, étaient pris quelquefois pour des bandits ordinaires, d'autres fois pour des bandes étrangères, qui à cette époque inondaient l'Italie. Ils avaient pillé des maisons, et rapporté d'immenses trésors; mais ils n'avaient encore attaqué qu'un château avec des auxiliaires de leur sorte. Ils en avaient été vigoureusement repoussés et poursuivis par des ennemis, alliés de ceux qu'ils assiégeaient. Les troupes de Montoni se retirèrent précipitamment sur Udolphe; mais elles furent suivies de si près dans les défilés des montagnes, qu'étant à peine sur les hauteurs qui entouraient la forteresse, elles aperçurent dans le vallon l'ennemi qui gravissait les rochers, et qui n'était qu'à une lieue. A cette découverte, elles redoublèrent de diligence pour avertir Montoni de se préparer; et c'était leur prompte arrivée qui avait jeté le château dans une si grande confusion.

Pendant qu'Emilie attendait avec anxiété le résultat de quelques informations d'Annette, elle vit de sa fenêtre un corps de troupes qui descendait des hauteurs. Annette était sortie depuis quelques moments. Elle avait à remplir une mission délicate et dangereuse, et cependant Emilie était déjà tourmentée d'impatience. Elle écoutait, ouvrait sa porte, et s'avançait au bout du corridor au-devant d'elle.

Elle entendit enfin marcher auprès de sa chambre. Elle ouvrit; elle vit, non pas Annette, mais le vieux Carlo. De nouvelles craintes

s'emparèrent d'elle. Il lui dit que M. Montoni l'envoyait pour l'avertir de se préparer à quitter Udolphe à l'instant, parce que le château allait être assiégé. Il ajouta qu'on préparait des mules pour la conduire avec ses guides en lieu de sûreté.

—De sûreté! s'écria Emilie sans y réfléchir. M. Montoni a-t-il donc tant de considération pour moi?

Carlo baissa les yeux et ne répondit rien. Mille différentes émotions agitèrent successivement Emilie à ce message. Celles de la joie, de la douleur, de la défiance, de l'appréhension, paraissaient et disparaissaient avec la rapidité de l'éclair. Un moment elle crut impossible que Montoni prît des mesures pour sa sûreté. Il était si étrange qu'il la fît sortir du château, qu'elle n'attribuait cette conduite qu'au dessein d'exécuter quelque nouveau projet de vengeance, ainsi qu'il l'en avait menacée.

Carlo la fit souvenir qu'elle avait peu de temps à perdre, et que l'ennemi était à la vue du château. Emilie le pria de lui dire en quel lieu on devait la conduire. Il hésita un peu, et il lui dit qu'il n'avait pas d'ordre pour le lui annoncer. Mais elle renouvela la question, et il lui répondit qu'il croyait qu'elle allait en Toscane.

—En Toscane! s'écria Emilie; et pourquoi dans ce pays?

Carlo lui répondit qu'il n'en savait pas davantage. Qu'elle allait être menée sur les frontières de Toscane, dans une chaumière, aux pieds des Apennins.—Il n'y a pas, dit-il, pour une journée de marche.

Emilie le congédia. Ses tremblantes mains préparèrent le petit paquet qu'elle voulait emporter avec elle; et elle s'occupait de ce soin lorsque Annette rentra.

—Oh! mademoiselle, il n'y a rien à tenter. Ludovico assure que le nouveau portier est encore plus vigilant que Bernardin lui-même. Autant se jeter dans la gueule du loup que dans la sienne. Ludovico, mademoiselle, est presque aussi désolé pour mon compte que vous l'êtes. Il dit que je ne survivrai pas au premier coup de canon.

Elle se mit à pleurer; mais apprenant ce qui venait de se passer, elle pria Emilie de l'emmener avec elle.

—Bien volontiers, dit Emilie, si M. Montoni y veut consentir.— Annette ne lui répondit pas, et courut chercher Montoni qui était sur la terrasse, environné de ses officiers. Elle commença une supplique. Il lui ordonna vertement de rentrer, et la refusa absolument. Annette ne plaidait pas seulement pour elle, mais encore pour Ludovico. Montoni fut contraint de commander qu'on l'emportât avant qu'elle voulût se retirer.

Dans son désespoir, elle retourna près d'Emilie. Celle-ci ne jugea pas d'un bon augure le refus fait à Annette. On vint bientôt après l'avertir de descendre à la grande cour, où les mules et les conducteurs l'attendaient. Emilie essaya vainement de consoler Annette qui, fondant en larmes, persistait à répéter qu'elle ne reverrait jamais sa chère demoiselle. Emilie pensait en elle-même que sa crainte n'était que trop fondée. Elle s'efforça pourtant de la calmer, et lui fit ses adieux avec une sérénité apparente. Annette la suivit dans les cours où les préparatifs réunissaient la foule. Elle la vit monter sur sa mule, partir avec les conducteurs, et elle rentra au château pour y pleurer encore.

Emilie pendant ce temps regardait les sombres cours du château. Ce n'était plus ce silence morne, comme la première fois qu'elle y avait pénétré. C'était le bruit des préparatifs d'une défense, des soldats et des ouvriers qui se heurtaient en courant à leurs postes. Quand elle eut passé le portail, qu'elle eut mis derrière elle cette herse imposante dont elle avait eu tant d'effroi, quand en regardant autour d'elle elle ne vit plus de murailles pour arrêter ses pas; en dépit de l'avenir, elle sentit une joie soudaine, comme celle d'un captif qui recouvre sa liberté. Cette vive émotion ne lui permettait plus de réfléchir aux dangers qui pouvaient l'attendre encore: les montagnes infestées d'ennemis qui ne demandaient que le pillage; un voyage commencé avec des guides dont le seul extérieur donnait une effroyable idée. Dans le premier moment, elle ne pouvait éprouver que de la joie. Elle était hors de ces murailles où elle était entrée avec de si tristes présages. Elle se rappelait de quels

superstitieux pressentiments elle avait alors été saisie, et souriait de l'impression que son cœur en avait reçue.

Elle regardait avec ce sentiment les tourelles du château, plus élevées que les bois au milieu desquels elle cheminait. Elle se souvint de l'étranger qu'elle y croyait détenu; et la pensée que ce pouvait être Valancourt, répandit un nuage sur sa joie. Elle réunit toutes les circonstances relatives à cet inconnu depuis la nuit où elle l'avait entendu chanter la chanson de son pays. Elle les avait souvent rappelées et comparées sans en tirer une sorte de conviction; et elle croyait seulement que Valancourt pouvait être prisonnier à Udolphe. Il était possible cependant qu'elle recueillît de ses conducteurs des informations plus précises. Mais craignant de les interroger trop tôt, de peur qu'une défiance réciproque ne les empêchât de s'expliquer, en la présence l'un de l'autre, elle attendit l'occasion favorable de les entretenir séparément.

Bientôt après une trompette retentit au travers des échos des montagnes, mais de fort loin. Les deux guides s'arrêtèrent et regardèrent derrière eux. Les bois épais dont ils étaient entourés ne laissaient rien découvrir. Un d'eux gravit au haut d'une éminence pour observer si l'ennemi s'avançait, puisque sans aucun doute la trompette était de son avant-garde. L'autre, pendant cet intervalle, restait seul avec Emilie. Elle hasarda une question au sujet de l'étranger d'Udolphe. Ugo, c'était son nom, répondit que le château renfermait plusieurs prisonniers; mais il ne se rappelait ni leur figure ni le temps de leur arrivée; il ne pouvait conséquemment donner aucune information, mais il y avait dans ses discours une discrétion sournoise qui l'eût probablement empêché de la satisfaire, lors même qu'il en eût eu le pouvoir.

Elle lui demanda quels prisonniers on avait faits depuis le temps qu'elle indiqua, c'est-à-dire depuis celui où elle avait entendu pour la première fois la musique.—Toute la semaine, dit Ugo, j'ai été dehors avec la troupe, et je ne sais rien de ce qui s'est passé au château. Nous avions assez de besogne sur les bras, et une rude besogne!

Bertrand, l'autre homme, était alors de retour, Emilie ne demanda plus rien. Bertrand fit à son compagnon le rapport de ce qu'il avait vu, et l'on continua à marcher dans un profond silence. Entre les ouvertures des bois, Emilie découvrait souvent quelques aperçus du château, les tours occidentales dont les fortifications étaient alors couvertes d'archers, et les remparts au-dessous, dont les soldats tout en rumeur garnissaient les murailles et préparaient le canon.

Les voyageurs sortirent des bois et tournèrent dans une vallée par une direction contraire à celle que l'ennemi devait suivre; Emilie eut alors la vue complète du château; ses murailles grises, ses tours, ses terrasses, ses effrayants précipices et les sombres forêts qui l'entouraient; enfin les armures étincelantes de ces Condottieri que frappaient les rayons du soleil. Elle contemplait, les larmes aux yeux, ces murailles où peut-être était enfermé Valancourt; les nuages flottaient avec vitesse, un éclat subit enrichissait les dehors de cette masse, et tout à coup un voile sombre l'enveloppait.

Le bruit du canon affectait Ugo, comme le son de la trompette excite un cheval de guerre; son âme s'enflammait, il brûlait de voler au combat, et maudissait Montoni qui l'avait envoyé si loin. Les sentiments de son compagnon paraissaient d'une autre nature, et bien plus faits pour la cruauté que pour les dangers de la guerre.

Emilie faisait de fréquentes questions sur le lieu de sa destination: tout ce qu'elle put apprendre, c'est qu'elle allait à une chaumière en Toscane; et toutes les fois qu'elle en parlait, elle croyait découvrir sur la figure de ces deux hommes une expression de malice et de finesse dont elle se sentait alarmée.

C'était durant l'après-midi qu'ils étaient sortis du château. On voyagea pendant plusieurs heures à travers des régions d'une profonde solitude; ni le bêlement des brebis, ni l'aboiement des chiens, ne rompaient l'absolu silence, et alors on était trop loin pour saisir le bruit du canon. Vers le soir on s'enfonça parmi des précipices, en de noires forêts de cyprès, de pins, et de mélèses; c'était un désert si sauvage, si reculé, que si la mélancolie pouvait

se choisir une résidence, ce lieu aurait été son séjour de prédilection.

Ce fut dans ce désert qu'ils se proposèrent de se reposer. La nuit va venir, dit Ugo, et les loups seraient à craindre au moment d'une halte. C'était pour Emilie une alarme nouvelle, mais inférieure à celle de se trouver livrée la nuit, et en de tels lieux, à de tels gens. Les horribles soupçons qu'elle avait conçus sur les desseins de Montoni se présentèrent avec plus de force; elle s'efforça d'empêcher le repos que les hommes voulaient prendre, et demanda avec inquiétude combien de chemin il lui restait à faire.

—Plusieurs lieues encore, dit Bertrand: vous pouvez, signora, ne pas manger, si cela vous plaît; mais pour nous, nous voulons souper tandis que nous le pouvons; nous en aurons un peu besoin avant que de finir ce voyage. Le soleil va se coucher: arrêtons-nous sous cette roche.

L'incertitude avait tant augmenté son anxiété au sujet du prisonnier d'Udolphe, que, ne pouvant s'entretenir seule avec Bertrand, elle lui fit des questions en la présence d'Ugo; il affecta une ignorance entière à cet égard.

Le soleil était couché depuis longtemps; les nuages étaient lourds, leurs bords étaient rougis d'un cramoisi sulfureux, et répandaient une teinte enflammée sur les pins des forêts. Le zéphyr, qui agitait les arbres, murmurait sourdement entre leurs branches, et faisait entendre une sorte de gémissement qui ne faisait qu'ajouter à l'effroi d'Emilie. Les montagnes enveloppées dans l'ombre, les torrents qui mugissaient au loin, les sombres forêts et les profondes vallées, où se rencontraient des cavernes qu'ombrageaient des cyprès avec des sycomores, tout se confondait avec l'obscurité. Emilie, d'un œil inquiet, cherchait à découvrir l'extrémité de ce vallon; elle crut qu'il n'en avait aucune: ni hameau ni chaumière ne se découvraient. On n'entendait ni aboyer les chiens, ni retentir le plus léger bruit. Emilie, d'une voix tremblante, hasarda de rappeler à ses guides qu'il commençait à être tard, et à leur demander jusqu'où ils avaient à aller. Ils étaient trop occupés de leur entretien pour

prendre garde à sa question. Elle s'abstint de la répéter, pour s'épargner quelque réponse insolente. Ils finirent pourtant leur souper, en recueillirent les débris, et reprirent la route du vallon, dans un morne silence. Emilie continuait de rêver à sa propre situation et aux motifs que pouvait avoir Montoni pour l'y réduire. Il avait un mauvais dessein contre elle, on ne pouvait en douter. S'il ne la faisait pas périr pour hériter d'elle à l'instant, il ne la faisait cacher pendant un temps que pour la réserver à de plus sinistres projets, aussi dignes de son avarice, et mieux assortis à sa vengeance. Elle se rappela le signor Brochio, et sa conduite dans le corridor. Son horrible supposition en prit une force nouvelle. Cependant, à quel but l'éloigner du château, où tant de crimes secrets s'étaient probablement déjà commis?

L'effroi de ce qu'elle allait trouver devint alors si excessif, qu'elle se vit prête à perdre connaissance. Elle pensait en même temps à son bien-aimé père, et à ce qu'il aurait souffert s'il avait pu prévoir les étranges et cruels événements de sa vie. Avec quel soin n'eût-il pas évité de confier sa fille orpheline à une femme aussi faible que madame Montoni! Sa position actuelle lui paraissait à elle-même si romanesque, si invraisemblable, elle se rappelait si bien le calme et la sérénité de ses premiers ans, que, dans certains moments, elle se croyait presque victime de quelque songe épouvantable, et d'une imagination en délire.

La contrainte que lui imposait la présence de ses guides changea sa terreur en un sombre désespoir. La perspective affreuse de ce qui pouvait l'attendre la rendait presque indifférente aux dangers qui l'environnaient; elle considérait sans émotion les difficultés et l'obscurité de la route, et les montagnes, dont les contours se distinguaient à peine dans les ténèbres; objets pourtant qui avaient si vivement affecté ses esprits, et dont la teinte sévère avait ajouté récemment aux horreurs de son avenir.

Il faisait alors si noir, qu'en avançant au plus petit pas, les voyageurs voyaient à peine assez pour se conduire. Les nuages, qui semblaient chargés de foudre, passaient lentement sous la voûte des cieux, et, dans leurs intervalles, laissaient voir les tremblantes

étoiles. Les masses de cyprès et de sycomores qui ombrageaient les rochers se balançaient au gré des vents, et les bois où ils s'engouffraient rendaient au loin le plus triste murmure. Emilie frissonnait malgré elle.

—Où est la torche? dit Ugo; le temps se couvre.

—Non, pas encore, reprend Bertrand; nous voyons le chemin. Il vaut mieux ne pas allumer tout le temps qu'on le pourra. Si quelque parti ennemi se trouvait en campagne, notre flambeau pourrait nous trahir.

Ugo lui dit quelques paroles, qu'Emilie ne put entendre. Ils continuèrent d'avancer dans l'obscurité; et Emilie désirant presque que quelque ennemi pût les surprendre, l'idée d'un changement prêtait à l'espérance; elle pouvait à peine imaginer une position plus effroyable que la sienne.

Tout en allant, son attention fut attirée par une légère flamme qui brillait par moments à la pointe de la pique portée par Bertrand; elle ressemblait à celle qu'elle avait observée sur la lance de la sentinelle, la nuit où madame Montoni mourut. La sentinelle lui avait dit que cette flamme était un présage. L'événement qui avait suivi avait paru justifier l'assertion, et l'esprit d'Emilie en avait conservé une impression superstitieuse. L'apparition actuelle la confirma; elle crut voir le présage de son propre destin. Elle remarquait dans un morne silence l'éclat et la disparition de la flamme. Bertrand dit à la fin:

—Allumons la torche, et cherchons un abri dans les bois. Il se prépare un grand orage: voyez ma lance.

Il la montra, et la flamme brillait à la pointe.

—A la bonne heure, dit Ugo, vous n'êtes pas de ceux qui croient aux pronostics; nous avons laissé des poltrons au château, qui pâliraient à cet aspect. J'ai souvent aperçu la même chose avant le tonnerre; elle en est le présage. Nous en aurons, soyez-en sûr; les nuages se fendent en éclairs.

Ugo trouva enfin une pierre, et la torche fut allumée. Les hommes mirent pied à terre, aidèrent Emilie à descendre, et conduisirent les mules à la bordure du bois, à gauche. Le sol, inégal et rompu, était embarrassé de buissons et de plantes sauvages; il fallut faire un détour pour ne pas tomber au milieu.

Emilie ne pouvait approcher de ce bois sans éprouver de plus en plus le sentiment de son danger. Le profond silence qui y régnait, leur épais feuillage que n'agitait pas le moindre souffle, leur ombre noire que rembrunissaient encore la vive clarté des éclairs, la flamme rougeâtre de la torche, tout contribuait à renouveler ses plus terribles appréhensions. Elle crut qu'à ce moment la figure de ses conducteurs déployait une fierté plus farouche, et la joie d'un triomphe qu'ils cherchaient à dissimuler. Son imagination troublée lui suggéra qu'on la menait dans un bois pour y compléter, par un meurtre, la vengeance de Montoni. Cette horrible pensée arracha un soupir de son cœur. Ses compagnons, surpris, revinrent promptement à elle. Elle leur demanda pourquoi ils la menaient à ces bois, les engagea à continuer leur chemin sur la route, et leur représenta que, pendant un orage, elle serait moins dangereuse que les bois.

—Non, non, lui dit Bertrand, nous savons bien où est le danger. Voyez les nuages qui s'ouvrent sur nos têtes; en outre, sous les bois, nous risquons moins d'être vus par l'ennemi, si par hasard il passait dans le chemin. Par saint Pierre et sa compagnie! j'ai autant de cœur que les plus braves: il y a bien quelques pauvres diables qui pourraient en convenir s'ils étaient vivants; mais que peut-on contre le nombre?

—Que marmottez-vous donc là? dit Ugo d'un air de mépris. Et qui est-ce qui craint le nombre? Qu'ils viennent, qu'ils viennent; et tant qu'il en tiendrait au château du signor Montoni, je voudrais leur montrer à quel homme ils auraient affaire. Pour vous, je vous laisserais tranquillement au fond de quelque trou; vous regarderiez, et vous verriez comme je ferais fuir mes coquins... Qui parle de crainte?

Bertrand lui répliqua, avec un serment effroyable, qu'il n'aimait pas les plaisanteries. Il y eut entre eux une très-violente altercation, le tonnerre la fit cesser; la foudre tout à coup éclata au-dessus de leurs têtes avec un tel fracas, que la terre parut ébranlée jusque dans ses fondements. Les brigands firent une pause, et se regardèrent tous deux. Les lueurs bleues de l'éclair sillonnaient le sol entre les touffes des arbres, et Emilie, qui regardait à travers le feuillage, voyait à tout moment les montagnes se couvrir d'une flamme livide et sulfureuse. Alors, peut-être, elle avait moins peur de l'orage que de ses guides, et d'autres craintes occupèrent son esprit.

Les hommes s'étaient placés sous un grand châtaignier; ils avaient mis leurs piques en terre. Emilie plusieurs fois remarqua la flamme légère qui se jouait autour de leurs pointes.

—Je voudrais bien que nous fussions au château, dit Bertrand, et je ne sais pourquoi le signor nous a chargés de cette affaire. O mon Dieu! quel vacarme là-haut! Je me ferais prêtre, en vérité! Ugo, dis-moi, aurais-tu un rosaire?

—Non, répliqua Ugo. Je laisse à des poltrons comme toi le soin de porter des rosaires; moi, je porte une épée.

—Elle te servira bien pour combattre une tempête, dit Bertrand.

Un autre coup, répercuté dans les immenses cavités des montagnes, les fit taire pour un moment. Le tonnerre roulait toujours. Ugo proposa d'avancer: Nous perdons notre temps, dit-il; les sentiers, dans les bois, sont aussi bien garantis par les feuilles, qu'on l'est ici par celles du châtaignier.

Ils firent marcher les mules entre des massifs d'arbres, sur un gazon glissant qui en cachait les hautes racines. Le vent s'était élevé, et disputait avec la foudre; il précipitait avec rage ses tourbillons au-dessus des bois; la lueur rougeâtre de la torche en jetait un éclat plus fort, et laissait voir alors des retraites faites uniquement pour les loups, dont Ugo avait d'abord parlé.

A la fin la force du vent parut écarter les orages; la foudre résonnait au loin, et ne se faisait que faiblement entendre. Après une

heure de marche dans les bois, les éléments parurent un peu calmés; les voyageurs du vallon se trouvèrent à la crête brune d'une montagne; une large vallée s'étendait à leurs pieds, et se laissait voir à la clarté douteuse de la lune encore voilée. Quelques nuages parcouraient encore le ciel éclairci de la tempête, et se retiraient lentement aux bords de l'horizon.

Quand Emilie se vit hors de ces bois, elle se sentit ranimée; elle pensait que, si ces deux hommes avaient eu l'ordre de la détruire, ils auraient certainement exécuté ce dessein barbare dans le désert affreux dont elle venait de sortir, et où jamais un regard humain n'en aurait pu trouver la trace. Rassurée par cette réflexion et par la tranquillité de ses guides, elle descendit en silence par un chemin fait pour les troupeaux, et pratiqué à droite aux bords des bois. Emilie ne put sans plaisir contempler la beauté de la vallée, qui lui semblait entrecoupée de bois, de prairies et de terres cultivées: elle était couronnée au nord et à l'orient par l'amphithéâtre des Apennins. Au couchant et au sud, le paysage s'étendait dans les belles plaines de la Toscane.

—Voilà la mer au delà, dit Bertrand, comme s'il avait deviné que Emilie examinait les objets que le clair de lune lui permettait d'apercevoir, elle est au couchant, quoique nous ne puissions la distinguer.

Emilie aperçut déjà une différence dans le climat. Ce n'était plus la température des montagnes affreuses qu'elle quittait; on descendait toujours, et l'air la parfumait des odeurs de mille plantes qui parsemaient la pelouse, et dont la dernière pluie augmentait l'exhalaison. Le pays qui l'environnait annonçait une beauté si douce; elle contrastait si fortement avec la grandeur effrayante des lieux où elle s'était vue confinée, et avec les mœurs de ceux qui les habitaient, qu'Emilie se crut transportée à la vallée, sa demeure chérie: elle s'étonnait que Montoni l'eût envoyée dans cette contrée charmante, et ne pouvait croire qu'un théâtre si enchanteur fût choisi pour le théâtre d'un crime. Hélas! ce n'était pas le pays, mais les personnes qu'il avait dû choisir pour l'exécution de ses plans.

Emilie osa demander s'ils approchaient de leur destination. Ugo lui répondit qu'ils n'en étaient pas loin. A ce bois de châtaigniers dans le vallon, dit-il, près du ruisseau où se réfléchit la lune. Je désire bien m'y voir en repos avec un flacon de bon vin et une tranche de jambon.

Emilie reprit courage en apprenant que son voyage allait finir; elle vit le bois de châtaigniers dans une partie ouverte du vallon, et au bord du ruisseau.

En peu de moments ils atteignirent l'entrée du bois. Ils aperçurent au travers du feuillage une lumière dans une chaumière éloignée. Ils s'avancèrent en côtoyant le ruisseau. Les arbres qui le couvraient dérobaient les rayons de la lune; mais une longue ligne de lumière qui venait de la cabane se distinguait sur sa surface tremblante et sombre. Bertrand s'arrêta le premier; Emilie entendit qu'il frappait fortement et appelait à la porte. On ouvrit la petite fenêtre où paraissait une lumière. Un homme demanda ce que l'on voulait, descendit aussitôt, et les reçut dans une chaumière propre, mais rustique. Il appela sa femme pour apporter quelques rafraîchissements aux voyageurs. Cet homme causait souvent à part avec Bertrand. Emilie l'observa: c'était un paysan grand, mais non pas robuste, d'une complexion pâle et d'un regard perçant. Son extérieur n'annonçait pas un caractère qui pût gagner la confiance d'une jeune personne; il n'y avait rien dans ses manières qui pût lui concilier la bienveillance.

Ugo s'impatientant demandait à souper, et prenait même un ton d'autorité qui ne semblait admettre aucune réplique.—Je vous attendais il y a une heure, dit le paysan; car j'avais eu vers les trois heures une lettre du signor Montoni. Moi et ma femme, nous ne comptions plus sur vous, nous avions été nous coucher. Comment vous êtes-vous trouvés de l'orage?

—Mal, répliqua Ugo, fort mal; et nous serons aussi mal ici, si vous ne vous dépêchez pas davantage. Donnez plus de vin, et dites-nous ce que nous mangerons.

Le paysan plaça devant eux tout ce que contenait la chaumière: lard, vin, figues, et des raisins d'un goût exquis et d'une grosseur prodigieuse.

Après qu'Emilie se fut un peu rafraîchie, la femme du paysan lui indiqua sa chambre, Emilie fit quelques questions au sujet de Montoni; la femme, qui se nommait Dorine, répondit avec réserve, et prétendit qu'elle ignorait les intentions de Son *Excellence* en envoyant Emilie en ce lieu: elle convint que son époux les connaissait. Emilie s'aperçut bientôt qu'elle n'obtiendrait aucun renseignement sur sa destinée, elle congédia Dorine, et se mit au lit; mais les scènes étonnantes qui venaient de se passer, toutes celles qu'elle prévoyait, se présentèrent ensemble à son esprit inquiet, et concoururent avec le sentiment de la situation nouvelle pour la priver de tout sommeil.

CHAPITRE XXXI.

Quand le lendemain matin Emilie ouvrit sa fenêtre, elle fut surprise en contemplant toutes les beautés qui l'entouraient. La chaumière était ombragée de bois; c'étaient surtout des châtaigniers, entremêlés de cyprès, de mélèses et de sycomores. Sous leurs rameaux épais et étendus se découvraient, au nord et à l'orient, les Apennins couverts de bois, qui s'élevaient en amphithéâtre avec une extrême majesté. De noires forêts de sapin ne les encombraient pas de ce côté comme des autres. Leurs sommets les plus hauts étaient couronnés de châtaigniers, de chênes antiques et de platanes d'Orient, que décoraient alors les teintes variées dont l'automne enrichit le feuillage. Des vignobles s'étendaient le long de ces montagnes. Les élégantes maisons de la noblesse toscane ornaient les détails de la scène, et bornaient des coteaux chargés d'oliviers, de mûriers et d'orangers.

La chaumière était préservée par les bois des plus forts rayons du soleil; elle ne s'ouvrait qu'au couchant. Ses murs étaient couverts de vignes, de figuiers et de jasmins, et jamais Emilie n'avait trouvé des fleurs ni si grandes ni si parfumées. Des raisins mûrs pendaient autour de sa petite fenêtre; le gazon, sous les arbres, était émaillé de fleurs et d'herbes odorantes. A l'autre bord du petit ruisseau, dont le courant rafraîchissait le bocage, s'élevait un bosquet de citronniers et d'orangers; ce bosquet, presque en face de la fenêtre d'Emilie, augmentait les charmes de la vue. Le sombre de la verdure ajoutait aux effets de perspective. C'était pour Emilie un bosquet enchanté, dont les charmes successivement communiquèrent à son esprit quelque chose de leur douceur.

Elle fut appelée à l'heure du déjeuner par la fille du paysan: c'était une jeune personne d'environ dix-sept ans, et d'un extérieur agréable. Emilie vit avec plaisir qu'elle semblait animée des plus pures affections de la nature; tous ceux qui l'entouraient annonçaient plus ou moins de mauvaises dispositions. Cruauté, férocité, finesse, duplicité; ce dernier caractère distinguait spécialement les traits du paysan et de sa femme. Maddelina parlait peu; mais ce qu'elle disait était dit d'une voix douce, accompagné d'un air modeste et complaisant qui intéressait Emilie. On la fit déjeuner à part avec Dorine, tandis qu'Ugo, Bertrand et leur hôte prenaient devant la porte un repas de jambon et de vins de Toscane. A peine fut-il fini, que Ugo, se levant à la hâte, alla chercher sa mule. Emilie sut alors qu'il allait retourner à Udolphe, et que Bertrand resterait à la chaumière. Cette circonstance ne la surprit pas, mais l'affligea.

Quand Ugo fut parti, Emilie proposa une promenade dans les bois. On lui apprit qu'elle ne pourrait sortir sans être accompagnée de Bertrand. Elle aima mieux se retirer dans sa chambre.

Préférant la solitude à la société des gens de la maison, Emilie dîna dans sa chambre, et Maddelina eut la permission de la servir. Sa conversation simple apprit à Emilie que le paysan et sa femme étaient depuis longtemps habitants de la chaumière; qu'elle était un présent de Montoni, et la récompense d'un service que lui avait rendu Marco, parent très-proche du vieux Carlo, son intendant.—Il y a tant d'années, signora, dit Maddelina, que j'en sais très-peu de chose; mais mon père, sans doute, fit un grand bien au signor, puisque ma mère a dit souvent que cette chaumière était le moins qu'on pût lui donner.

Emilie écoutait ce détail avec un pénible intérêt. Il donnait une couleur effrayante au caractère de ce Marco. Un service que Montoni récompensait ainsi ne pouvait guère être que criminel. Elle croyait donc de plus en plus qu'elle n'était remise en de telles mains que pour un coup désespéré.—Savez-vous combien il y a de temps, dit Emilie, qui songeait à celui où la signora Laurentini avait disparu d'Udolphe; savez-vous combien il y a de temps que votre père a rendu au signor le service dont vous me parlez?

—Ce fut un peu avant d'habiter cette chaumière, répondit Maddelina; il y a environ dix-huit ans.

C'était à peu près le temps où l'on disait que la signora Laurentini avait disparu. Il vint à l'esprit d'Emilie que Marco avait pu servir dans cette mystérieuse affaire, et peut-être avait pu seconder un meurtre. Cette horrible pensée la plongea dans une telle rêverie, que Maddelina s'éloigna sans qu'elle s'en aperçût, et elle resta longtemps étrangère à ce qui l'entourait.

Elle resta seule jusqu'au soir; elle vit le soleil descendre à l'occident, dorer la cime des montagnes, et prolonger leur ombre dans la plaine; elle le vit étinceler sur les voiles flottantes, et se plonger au sein des flots. Au moment du crépuscule, sa rêverie plus douce la reporta vers Valancourt. Elle réunit les circonstances qui se liaient à la musique nocturne, et tout ce qui appuyait ses conjectures sur son emprisonnement au château. Confirmée dans l'idée qu'elle avait entendu sa voix, elle se remit à songer à ce triste séjour avec une douloureuse émotion et des regrets momentanés.

Elle se jeta sur son petit lit, et céda enfin au sommeil. Un coup frappé à sa porte ne tarda pas à l'éveiller. Elle entendit une voix, et tressaillit de terreur. L'image de Bertrand, un stylet à la main, s'offrit à son cerveau troublé. Elle n'ouvrait point, ne répondait point, et gardait un profond silence. La voix enfin ayant tout bas répété son nom, elle demanda qui appelait.—C'est moi, signora, reprit la voix; c'était celle de Maddelina. De grâce, ouvrez la porte; n'ayez pas peur, c'est moi.

—Qui vous amène si tard, Maddelina? dit Emilie en la faisant entrer.—Chut! signora; pour l'amour de Dieu, ne faisons pas de bruit. Si l'on nous entendait, on ne me le pardonnerait pas. Mon père, ma mère et Bertrand sont couchés, dit-elle en refermant la porte. Je vous apporte à souper, signora. Vous n'avez pas soupé en bas. Ce sont des raisins, des figues, et un demi-verre de vin. Emilie la remercia, mais témoigna sa crainte qu'elle ne fût exposée au ressentiment de Dorine, quand on s'apercevrait que le fruit était ôté. —Reprenez-le, Maddelina, dit Emilie; je souffrirai moins en ne

l'acceptant pas, que je n'aurais à souffrir si votre bonté mécontentait votre mère.

—O signora, il n'y a point de danger, reprit Maddelina. Ma mère ne s'en apercevra point. C'est de mon souper. Vous me rendriez malheureuse si vous me refusiez, signora. Emilie fut tellement attendrie de la générosité de cette bonne fille, qu'elle demeura sans réplique. Maddelina, qui la regardait, se méprit à son émotion.—Ne pleurez pas, signora, lui dit-elle. Ma mère est un peu vive; mais c'est bientôt passé. Ne le prenez pas si fort à cœur. Elle me gronde bien souvent, mais j'ai appris à le souffrir; et si je peux, quand elle a fini, m'échapper dans les bois et jouer des castagnettes, je l'oublie tout aussitôt.

Emilie sourit malgré ses larmes. Elle dit à Maddelina qu'elle avait un bon cœur, et elle accepta son présent. Elle désirait beaucoup de savoir si Bertrand et Dorine avaient parlé de Montoni et de ses desseins en présence de Maddelina; mais elle se refusa à séduire cette innocente fille, et à lui faire trahir les secrets de ses parents. Quand elle se retira, Emilie la pria de venir chez elle aussi souvent qu'elle l'oserait, sans offenser sa mère. Maddelina le promit, et s'éloigna très-doucement.

Plusieurs jours se passèrent. Emilie restait dans sa chambre. Maddelina venait seulement à ses repas. Sa douce physionomie, ses manières intéressantes, consolaient Emilie mieux que depuis deux mois elle ne l'avait été. Elle aimait sa chambre, qui semblait tenir au berceau; elle commençait à y goûter ce sentiment de sécurité qui nous attache naturellement à notre demeure. Pendant cet intervalle aussi, son esprit n'ayant reçu aucune secousse nouvelle de douleur ou de crainte, elle reprit assez de force pour jouir de ses lectures. Elle retrouva quelques esquisses, quelques feuilles de papier blanc, ses crayons, et se sentit en état de s'amuser, en choisissant quelques parties de l'agréable perspective qu'elle avait sous les yeux.

Une belle soirée, à la suite d'un jour fort chaud, engagea enfin Emilie à essayer d'une promenade, quoique Bertrand dût l'y

accompagner. Elle prit Maddelina, et sortit suivie de Bertrand, qui lui laissa le choix du chemin. Le temps était doux et frais; Emilie ne put voir sans plaisir la belle contrée qui l'entourait. Le ciel pur et brillant était d'un bleu d'azur, que doraient au couchant les derniers rayons de l'astre du jour. Des traits de feu frappaient encore la cime des plus grands arbres, et la pointe des roches les plus élevées. Emilie suivit le cours du ruisseau, marchant à l'ombre des bois qui le bordaient. Sur la rive opposée, quelques brebis blanches comme la neige décoraient la verdure. Au-delà se voyaient des bosquets de citronniers et d'orangers, chargés de fleurs et de fruits dorés. Emilie marcha vers la mer, qui réfléchissait tous les feux du couchant. La vallée se terminait à droite par un cap fort élevé, dont le sommet, élancé au-dessus des vagues, supportait une tour en ruines: elle servait alors de phare; ses créneaux brisés, les oiseaux de mer dont elle était le refuge, et qui voltigeaient autour d'elle, recevaient encore la lumière du soleil, dont le disque avait disparu sous les eaux; et les fondements de l'édifice, ainsi que le rocher qui lui servait de base, étaient déjà couverts des ombres du crépuscule.

Arrivée à cette éminence, Emilie vit avec plaisir les rochers qui bordaient le rivage, et, regardant la mer, pensait à la France, pensait aux temps passés; elle désirait, oh! combien elle désirait que ces vagues la reportassent au pays de sa naissance!

—Ah! disait-elle, ce vaisseau, ce vaisseau qui fend si majestueusement les ondes, et dont les grandes voiles blanches se répètent sur leur miroir, peut-être est-il parti pour la France! Heureux navire! elle le regarda aller dans la plus violente émotion, jusqu'à ce que les ombres du soir eussent obscurci les lointains, et l'eussent dérobé à sa vue. Le bruit monotone des vagues augmentait la tendresse qui faisait couler ses pleurs. Ce fut longtemps l'unique son qui troublât les airs. Emilie côtoya le rivage. Tout à coup un chœur de voix se fit entendre. Elle s'arrête, elle écoute; mais elle craint de se faire voir. La première fois elle regarde Bertrand comme un protecteur. Il la suivait d'assez près en s'entretenant avec un homme. Rassurée par cette certitude, elle s'avance derrière un petit promontoire. La musique avait cessé: bientôt une voix de femme

chanta seule. Emilie double le pas, elle tourne le rocher, et voit une baie couronnée de grands arbres. Elle y remarque deux groupes de paysans; l'un assis sous les berceaux, l'autre au bord de la mer, autour d'une jeune fille qui chantait, et tenait une guirlande qu'elle semblait prête à laisser tomber dans la mer.

Après cette soirée, elle se promena souvent avec Maddelina; mais jamais sans la compagnie de Bertrand. Son esprit par degrés devint aussi tranquille que sa situation et les circonstances le permettaient. Le repos où elle vivait l'engageait à croire qu'on n'avait point de mauvais desseins contre elle; et, sans l'idée probable que Valancourt, en ce moment, habitait Udolphe, elle eût voulu rester à la chaumière, jusqu'à l'instant de retourner au lieu de sa naissance. Cependant, en réfléchissant aux motifs de Montoni pour la faire aller en Toscane, son inquiétude ne diminuait pas; elle ne pouvait croire que le seul intérêt de sa sûreté eût déterminé cette conduite.

Emilie avait passé quelque temps dans la chaumière avant de se souvenir que, dans son départ précipité, elle avait laissé à Udolphe ceux des papiers de sa tante qui étaient relatifs aux propriétés du Languedoc. Ce souvenir lui fit de la peine, mais à la fin elle espéra que, dans le lieu obscur où ils étaient cachés, ils échapperaient aux recherches de Montoni.

CHAPITRE XXXII.

Retournons pour un moment à Venise, où le comte Morano gémit sous une complication de malheurs. Bientôt après son arrivée dans cette ville, il avait été arrêté par ordre du sénat; et, sans savoir de quoi il était accusé, il avait été mis dans une prison si rigoureuse, que les recherches de ses amis n'avaient pu les aider à retrouver sa trace. Il n'avait pu deviner à quel ennemi il devait sa captivité, à moins que ce ne fût à Montoni, sur lequel ses soupçons s'arrêtaient. Ils étaient non-seulement probables, mais encore très-fondés.

Dans l'affaire de la coupe empoisonnée, Montoni avait soupçonné Morano; mais, ne pouvant acquérir le degré de preuve nécessaire à la conviction de ce crime, il avait eu recours à d'autres genres de vengeance, et espéré beaucoup de ses persécutions. Il employa une personne à laquelle il croyait pouvoir se fier pour jeter une lettre d'accusation dans le dépôt des dénonciations secrètes, ou gueules de lion, qui se trouve à la galerie du doge, et sert à recevoir les avis anonymes relatifs aux personnes qui conspirent contre l'Etat.

Morano avait encouru le ressentiment des principaux membres de l'Etat: ses manières l'avaient rendu importun à plusieurs; l'ambition, la hauteur qu'il dévoilait trop souvent en public, le faisaient haïr des autres; on ne devait pas s'attendre à ce qu'aucune pitié modérât la rigueur d'une loi dont ses ennemis déterminaient l'application.

Montoni pendant ce temps faisait tête à d'autres dangers. Son château était assiégé par des troupes qui semblaient décidées à tout oser, à tout souffrir pour triompher. La force de la place résista à une si violente attaque; la garnison fit une défense vigoureuse, et la disette que l'on éprouvait sur ces montagnes arides obligea les assaillants à la retraite.

Quand Montoni se vit de nouveau paisible possesseur d'Udolphe, il envoya Ugo pour chercher Emilie; il avait voulu s'assurer d'elle dans un lieu moins exposé qu'un château où l'ennemi après tout pouvait pénétrer. La tranquillité rétablie, il était impatient de la tenir dans les murailles d'Udolphe. Il chargea Ugo d'aider Bertrand à la ramener au château. Forcée de partir, Emilie dit un tendre adieu à la douce Maddelina. Elle avait passé quinze jours en Toscane, et y avait goûté un intervalle de repos; elle en avait besoin pour remettre ses esprits, elle s'en vit enlever à regret. Elle remonta les Apennins; de leurs hauteurs elle jeta un long et triste regard sur la contrée charmante qui s'étendait à ses pieds, et sur cette Méditerranée dont elle avait tant désiré que les vagues la reportassent en France; mais le chagrin qu'elle sentait en retournant au théâtre de ses souffrances était néanmoins adouci par l'idée que Valancourt l'habitait. Elle trouvait une consolation dans la pensée d'être près de lui, quoique sans doute il fût prisonnier.

Il était tard quand elle partit de la chaumière, et la nuit était déjà close avant qu'elle arrivât au voisinage d'Udolphe. La nuit était très-sombre, et la lune ne brillait que par intervalles. Les voyageurs marchaient à la clarté d'une torche que portait Ugo. Emilie méditait sur sa situation. Bertrand et Ugo anticipaient sur le plaisir d'un bon souper et d'un bon feu; ils avaient remarqué la différence du climat chaud de Toscane à l'air piquant de ces régions élevées. Emilie fut enfin réveillée de sa rêverie par le son de l'horloge du château; elle ne put l'entendre sans un certain frémissement. Plusieurs coups se succédèrent, et le son, répété par mille échos, se perdit en murmures. Son imagination frappée crut entendre marquer l'instant d'une effroyable catastrophe.

—C'est la vieille horloge, dit Bertrand; elle y est encore! les canons ne l'ont pas fait taire!

—Non! dit Ugo; elle ronflait aussi bien qu'eux au milieu de leur fracas: elle sonna au travers du feu le plus vif que j'aie jamais vu. Je comptais bien que l'ennemi lui donnerait quelque leçon; mais elle a échappé aussi bien que sa tour.

La route tournait autour d'une montagne. Les voyageurs virent enfin le château; il se trouvait en perspective à l'extrémité du vallon. Un rayon de la lune le découvrit, et l'obscurité le déroba aussitôt. Ce faible aperçu avait suffi pour percer le cœur d'Emilie. Les murs massifs et ténébreux lui présentaient l'idée terrible de l'empoisonnement, et d'une longue souffrance. Cependant à mesure qu'elle avançait, quelque mélange d'espérance diminuait sa terreur. Ce lieu était assurément la résidence de Montoni; mais il était possible aussi qu'il fût celle de Valancourt. Elle ne pouvait se rapprocher de l'endroit où il pouvait être sans éprouver un mouvement de joie et d'espoir.

Les voyageurs continuèrent de suivre le vallon: Emilie, au clair de la lune, revit les tours et les antiques murailles; sa clarté, devenue plus forte, lui permit de remarquer les ravages causés par le siége et les fortifications renversées. On était au pied du rocher sur lequel Udolphe était bâti. De lourds débris avaient roulé jusque dans le bois par lequel on montait, et se trouvaient mêlés de terre et d'éclats de roches qu'ils avaient entraînés. Les bois aussi avaient beaucoup souffert des batteries placées au-dessus, parce que l'ennemi avait voulu s'en faire un abri contre le feu des remparts. Plusieurs des plus beaux arbres étaient à bas; d'autres, jusqu'à une grande distance, étaient entièrement dépouillés de leurs branches supérieures.—Il faut descendre, dit Ugo, et conduire nos mules par la bride jusqu'au haut de la montagne; autrement, nous pourrions tomber dans quelques-uns des trous qu'ont faits les boulets; il n'en manque pas. Donnez-moi la torche, dit Ugo, quand on fut descendu: prenez garde de vous heurter; le terrain n'est pas encore balayé d'ennemis.

—Comment! s'écria Emilie, y a-t-il encore des ennemis?

—Oui, dit Ugo. Je ne sais pas comment cela est à présent; mais en revenant, j'ai trouvé deux ou trois corps gisant auprès des arbres.

Le bruit confus du canon, des tambours, des trompettes, les gémissements des vaincus, les cris d'allégresse des vainqueurs, avaient fait place à un silence si complet, qu'il semblait que la mort

eût triomphé tout à la fois et des vainqueurs et des vaincus. Le délabrement d'une des tours du portail ne confirmait nullement la forfanterie d'Ugo, qui avait parlé d'une lâche fuite. Il était évident que l'ennemi avait tenu, et qu'il avait causé un grand désordre avant sa retraite. Autant qu'un clair de lune vaporeux permettait d'en juger, la tour était ouverte de tous côtés, et ses fortifications étaient presque toutes renversées.

On arriva enfin aux portes du château. Bertrand, apercevant une lumière dans la chambre du portail, appela fort haut. Le soldat regarda, et demanda qui c'était.—Je vous amène un prisonnier, dit Ugo; ouvrez la porte, et laissez-nous entrer.

Emilie entendit descendre, tomber les chaînes, et tirer les verrous d'une petite porte par laquelle on entra. Le soldat tenait la lampe fort bas, pour montrer le pas de la porte. Emilie se retrouva sous cette arcade ténébreuse, et elle entendit fermer ce guichet qui semblait à jamais la séparer du monde. Elle pénétra dans la première cour du château; elle revit son enceinte spacieuse et solitaire avec une sorte de désespoir.

Ils traversèrent la seconde cour, et ils se trouvèrent à la porte du vestibule; le soldat leur donna le bonsoir, et retourna à son poste. Pendant qu'on attendait, Emilie considérait comment elle éviterait la vue de Montoni, et pourrait se retirer à son ancien appartement sans être aperçue; elle frémissait de rencontrer si tard, ou lui, ou quelqu'un de sa compagnie. Le train qui se faisait au château était alors tellement bruyant, qu'Ugo frappait à la porte sans pouvoir se faire entendre des domestiques. Cette circonstance augmenta les alarmes d'Emilie, et lui laissa le temps de délibérer. Elle pouvait peut-être arriver au grand escalier; mais elle ne pouvait regagner sa chambre sans lumière.

Elle se glissa dans un passage à gauche, ne croyant point avoir été aperçue; mais à l'instant une lumière brillant à l'autre extrémité, la jeta dans un nouvel effroi. Elle s'arrêta, hésita, et reconnut Annette; elle se hâta de la rejoindre, mais son imprudence lui causa une nouvelle crainte. Annette en la voyant fit un cri de joie, et fut

quelques minutes avant de pouvoir ou se taire ou relâcher Emilie de l'étroit embrassement où elle la tenait. Emilie à fin lui fit comprendre son danger. Elles se sauvèrent dans la chambre d'Annette, qui se trouvait très-écartée des autres. Aucune crainte néanmoins ne pouvait faire taire Annette.—O ma chère demoiselle, disait-elle en marchant, que de peurs j'ai eues! Ah! j'ai cru mourir cent fois. Je ne croyais pas vivre assez pour vous revoir. Je n'ai jamais été si contente de voir quelqu'un, que je le suis de vous retrouver.—Paix! criait Emilie, nous sommes poursuivies, c'est l'écho de leurs pas.—Non, mademoiselle, disait Annette, c'est une porte que l'on ferme; le son court sous les voûtes, et l'on y est souvent trompé. Quand on ne ferait que dire un mot, cela retentit comme un coup de canon.—Il est donc, disait Emilie, bien essentiel de nous taire. De grâce, ne parlons pas avant d'être à votre chambre. Elles s'y trouvèrent enfin sans avoir rien rencontré. Annette ouvrit la porte, et Emilie se mit sur le lit pour reprendre un peu de force et de respiration. Sa première demande fut si Valancourt n'était pas prisonnier. Annette lui répondit qu'elle n'avait pu le savoir, mais qu'elle était certaine qu'il y avait plusieurs prisonniers au château. Ensuite elle commença, à sa manière, à raconter le siége, ou plutôt le détail des terreurs et de toutes les souffrances qu'elle avait éprouvées pendant l'attaque.—Mais, ajouta-t-elle, quand j'entendis les cris de victoire sur les remparts, je crus que nous étions tous pris, et je me tenais pour perdue. Au lieu de cela, nous avions chassé les ennemis. J'allai à la galerie du nord, et j'en vis un grand nombre qui s'enfuyait dans les montagnes. Au reste, on peut dire que les remparts sont en ruines. C'était affreux de voir dans les bois au-dessous tant de malheureux entassés, que leurs camarades retiraient. Pendant le siége, monsieur était ici, il était là, il était partout à la fois, à ce que m'a dit Ludovico. Pour moi, Ludovico ne me laissait rien voir. Il m'enfermait souvent dans une chambre au milieu du château. Il m'apportait à manger, et venait causer avec moi aussi souvent qu'il le pouvait. Je l'avoue, sans Ludovico je serais sûrement morte tout de bon.

—Eh bien, Annette, dit Emilie, comment vont les affaires depuis le siége?

—Oh! il se fait un fracas terrible, reprit Annette; les signors ne font autre chose que manger, boire et jouer. Ils tiennent table toute la nuit, et jouent entre eux toutes ces riches et belles choses qu'ils ont fait apporter dans le temps qu'ils allaient au pillage ou à quelque chose d'approchant. Ils ont des querelles épouvantables sur la perte et sur le gain; le fier signor Verezzi perd toujours, à ce qu'ils disent. Le signor Orsino le gagne; cela le fâche, et ils ont des altercations. Toutes les belles dames sont encore dans le château, et je vous avoue qu'elles me font peur, quand il m'arrive d'en rencontrer.

—Sûrement, Annette, dit Emilie en tressaillant, j'entends du bruit, écoutez.—Non, mademoiselle, dit Annette; ce n'est que le vent dans la galerie. Je l'entends souvent, quand il ébranle les vieilles portes à l'autre bout. Mais pourquoi ne vous couchez-vous pas, mademoiselle; vous n'avez pas envie de rester ainsi toute la nuit? Emilie s'étendit sur la couchette, et pria Annette de laisser brûler la lampe. Annette se mit ensuite à côté d'elle; mais Emilie ne pouvait dormir, et elle croyait toujours entendre quelque bruit. Annette essayait de lui persuader que c'était le vent; on distingua des pas auprès de la porte. Annette allait sauter du lit; Emilie la retint, et écouta avec elle dans l'angoisse de l'attente. Les pas ne s'éloignaient pas de la porte; on mit la main sur la serrure, et l'on appela.—Pour l'amour de Dieu, Annette, ne répondez pas, dit Emilie doucement, restez tranquille. Nous devrions éteindre notre lampe, sa clarté nous trahira.—Vierge Marie! s'écria Annette, sans songer à la discrétion: je ne resterais pas à présent dans l'obscurité pour l'or du monde. Pendant qu'elle parlait, la voix devint plus forte, et répéta le nom d'Annette.—Sainte Vierge! s'écria Annette tout à coup; ce n'est que Ludovico. Elle se levait pour ouvrir la porte, mais Emilie l'en empêcha, jusqu'à ce qu'elle fût plus certaine qu'il était seul. Annette lui parla quelque temps, et il lui dit que l'ayant laissé sortir pour aller trouver Emilie, il venait la renfermer de nouveau. Emilie tremblait qu'on ne les surprît, s'ils continuaient de causer au travers de la porte; elle consentit qu'Annette le fît entrer. Le jeune homme parut, et sa physionomie franche et ouverte confirma l'opinion favorable que ses soins pour Annette avaient fait concevoir à Emilie.

Ludovico offrit de passer la nuit dans une chambre du corridor qui tenait à celle d'Annette, et de les défendre à la première alarme.

[Illustration]
Ludovico.

Dès le matin, Emilie eut un long entretien avec Ludovico; elle apprit de lui des circonstances relatives au château, et reçut des ouvertures sur les projets de Montoni, qui ne tirent qu'augmenter son effroi. Elle montra une grande surprise de ce que Ludovico, qui paraissait si touché de la triste position où elle se trouvait dans le château, consentait à y demeurer. Il l'assura que ce n'était pas son intention d'y rester, et elle hasarda de lui demander s'il voudrait seconder sa fuite. Ludovico lui assura qu'il était prêt à la tenter, mais il lui représenta les difficultés de l'entreprise; sa perte certaine en serait la suite, si Montoni les atteignait avant qu'ils fussent hors des montagnes. Il promit néanmoins d'en chercher avec soin les occasions, et de travailler à un plan d'évasion.

Emilie en ce moment lui confia le nom de Valancourt, et le pria de s'informer si, dans les prisonniers, il s'en trouvait un de ce nom. Le faible espoir que ranima cette conversation, détourna Emilie de traiter sur-le-champ avec Montoni; elle se détermina, si cela était possible, à retarder son entrevue jusqu'au moment où elle aurait appris quelque chose de Ludovico, et à ne faire sa cession que si tous les moyens de fuir étaient impraticables. Elle y rêvait, quand Montoni, revenu de son ivresse, l'envoya demander sur-le-champ. Elle obéit: il était seul.—J'apprends, dit-il, que vous n'avez pas été cette nuit dans votre chambre: où l'avez-vous passée?—Emilie lui détailla quelques circonstances de sa frayeur, et lui demanda sa protection pour en prévenir le retour.—Vous connaissez les conditions de ma protection, lui dit-il; si réellement vous en faites cas, vous ferez en sorte de vous l'assurer. Cette déclaration précise qu'il ne la protégerait que sous conditions pendant sa captivité dans le château, convainquit Emilie de la nécessité de se rendre; mais d'abord elle lui demanda s'il permettrait son départ immédiatement

après qu'elle aurait signé l'abandon. Il le promit solennellement, et lui présenta le papier, par lequel elle lui transportait tous ses droits.

Elle fut longtemps incapable de signer, son cœur était si déchiré par divers intérêts opposés; elle allait renoncer à la félicité de sa vie, à l'espérance qui l'avait soutenue pendant une si longue suite d'adversités.

Montoni lui répéta les conditions de son obéissance; il lui observa de nouveau que ses moments étaient précieux; elle prit le papier et le signa. A peine avait-elle fini, qu'elle retomba sur sa chaise; mais, bientôt remise, elle le pria d'ordonner son départ, et de lui laisser emmener Annette. Montoni sourit alors.—Il était nécessaire de vous tromper, dit-il, c'était l'unique moyen de vous faire agir raisonnablement: vous partirez, mais pas à présent. Il faut d'abord que je prenne possession de ces biens; quand cela sera fait, vous pourrez, si vous voulez, retourner en France.

La froide scélératesse avec laquelle il violait un engagement formel qu'il venait de prendre, mit Emilie au désespoir; elle demeura certaine que son sacrifice n'aurait aucune utilité, et qu'elle resterait prisonnière; elle n'avait point de mots pour exprimer ses sentiments, et sentait bien que tout discours serait sans effet; elle regardait Montoni de la manière la plus touchante. Il détourna les yeux, et la pria de se retirer. Incapable de le faire, elle se jeta sur une chaise près de la porte, et poussa de profonds soupirs sans trouver de larmes ni de paroles.

—Pourquoi vous livrer à cette douleur d'enfant? lui dit-il. Efforcez-vous de supporter avec courage ce que maintenant vous ne pouvez éviter. Vous n'avez aucun mal réel à pleurer; prenez patience, et l'on vous renverra en France. A présent retournez chez vous.

—Je n'ose pas, monsieur, reprit-elle, je n'ose pas aller dans un lieu où le signor Verezzi peut s'introduire.—Ne vous ai-je pas promis de vous protéger? dit Montoni.—Vous l'avez promis, monsieur! dit Emilie en hésitant.—Ma promesse n'est-elle pas bien suffisante? ajouta-t-il avec sévérité.—Rappelez-vous votre première promesse, signor, dit Emilie tremblante, et vous jugerez vous-même du cas que

je dois faire de l'autre!—Prenez garde, dit Montoni en colère, que je ne vous annonce que je ne vous protégerai pas! Retirez-vous avant que je rétracte ma promesse; vous n'avez rien à craindre dans votre appartement. Emilie se retira lentement; mais quand elle fut dans la salle, la crainte de rencontrer Verezzi ou Bertolini, lui fit doubler le pas malgré son excessif accablement, et elle se rendit dans sa chambre. Elle examina avec crainte si personne n'y était caché; elle ferma ensuite la porte, et se plaça près d'une fenêtre; elle y resta pour ranimer ses esprits abattus.

Ce triste jour se passa comme tant d'autres s'étaient écoulés, dans la même chambre. Quand la nuit vint, Emilie se serait retirée chez Annette, si un plus fort intérêt ne l'eût retenue chez elle, en dépit de ses frayeurs: quand tout serait calme et que l'heure ordinaire serait venue, Emilie se proposait d'attendre le retour de la musique. Ces accords ne pouvaient l'assurer positivement que Valancourt fût dans le château; mais ils pouvaient confirmer son idée, et lui procurer une consolation si nécessaire à son accablement actuel.

La nuit était fort orageuse; les bâtiments du château résistaient aux ouragans avec la fermeté d'un roc. De longs gémissements semblaient traverser les airs; et c'est ainsi que, dans les tempêtes et au milieu de la désolation de la nature, les cœurs affligés s'abusent. Emilie entendit, comme à l'ordinaire, les sentinelles qui se rendaient à leurs postes; et regardant de sa fenêtre, elle vit que la garde était doublée. Cette précaution lui parut nécessaire, lorsqu'elle eut remarqué le délabrement des murailles. Le bruit qu'elle connaissait de la marche des soldats, celui de leurs voix éloignées, qui s'approchait et se perdait au gré des vents, rappelèrent à sa mémoire les sensations pénibles qu'elle en avait reçues la première fois.

Emilie écoutait avec respect, avec espoir, avec effroi; elle retrouva la douceur mélodieuse du luth et de la voix qu'elle connaissait. Convaincue que les sons partaient d'en bas, elle se pencha pour découvrir une lumière; mais les fenêtres, en bas aussi bien qu'au-dessus, étaient enfoncées à tel point dans les murs épais du

château, qu'elle ne pouvait les voir ni saisir même la clarté faible qui brillait sans doute derrière leurs barreaux. Elle essaya d'appeler; le vent portait sa voix à l'extrémité de la terrasse; la musique continuait; et, dans les intervalles du vent, on en entendait les accords. Soudain elle crut entendre un bruit dans sa chambre même; elle se retira précipitamment de la fenêtre; et, le moment d'après, elle distingua la voix d'Annette à sa porte. Elle jugea que c'était elle qu'elle avait entendue, et lui ouvrit.—Allez doucement jusqu'à la fenêtre, Annette, lui dit-elle, et écoutez avec moi; la musique est de retour.—Elles se turent, la mesure changea; Annette s'écria:—Vierge Marie! je connais cette chanson; c'est une chanson française, une des chansons favorites de mon cher pays. C'était la ballade qu'Emilie avait entendue la première fois, mais non pas celle de la pêcherie de Gascogne.—C'est un Français qui chante, dit Annette; ce doit être M. Valancourt.—Paix, Annette, dit Emilie; ne parlez pas si haut, on pourrait nous entendre.—Qui? le chevalier? dit Annette.—Non, dit Emilie tristement; mais quelqu'un pourrait nous trahir près de M. Montoni. Pourquoi penseriez-vous que c'est M. Valancourt qui chante? Mais, chut! la voix devient plus forte. En reconnaissez-vous le son? Je crains de m'en fier à mon jugement.—Mademoiselle, reprit Annette, je n'ai jamais ouï chanter le chevalier.—Emilie fut affligée de savoir que l'unique motif d'Annette, pour croire que c'était Valancourt, fût que le musicien était Français. Bientôt après elle entendit la romance de la pêcherie; elle distingua son nom si souvent répété, qu'Annette elle-même l'entendit. Emilie trembla, retomba sur sa chaise, et Annette appela tout haut: Monsieur Valancourt! monsieur Valancourt! Emilie essayait de la retenir; elle criait toujours plus fort, et tout à coup la voix et l'instrument cessèrent. Emilie écouta quelque temps dans une attente insupportable. Personne ne répondit.—Cela ne fait rien, mademoiselle, dit Annette; c'est le chevalier, et je veux lui parler.—Non, non, Annette, dit Emilie; je veux moi-même lui parler. Si c'est lui, il reconnaîtra ma voix, il parlera. Qui est-ce, dit-elle, qui chante si tard?

Il se fit un très-long silence. Elle répéta et distingua de faibles accents; mais le vent les confondit: d'ailleurs, ils venaient de si loin; ils passèrent si vite, qu'elle pouvait à peine les entendre, beaucoup moins en distinguer le sens, ou en reconnaître la voix. Après une nouvelle pause, Emilie appela encore: elles entendirent une voix aussi faible qu'auparavant; elles s'aperçurent que la force et la direction du vent n'étaient pas les seules causes qui l'étouffassent. La profondeur des fenêtres nuisait plus que la distance.

Emilie et Annette se tinrent longtemps à la fenêtre; mais tout resta dans le calme. Elles n'entendirent ni le luth ni la voix, et Emilie se trouva aussi oppressée de la joie qu'elle l'avait été par le sentiment de ses malheurs. Elle traversait la chambre à pas précipités, appelant à demi-voix Valancourt, et retournait à la fenêtre, où elle n'entendait que le murmure du vent dans l'épaisseur des bois.

Le matin commençait à éclairer les fenêtres, et le vent s'était calmé. Emilie regarda les bois encore obscurs, et les montagnes qui commençaient à se colorer: elle vit tout le paysage dans une paix profonde après une horrible tourmente. Les bois étaient sans mouvement; les nuages, que le jour, encore douteux, commençait à rendre transparents, semblaient à peine se mouvoir dans l'atmosphère. Un soldat, à pas mesurés, se promenait sur la terrasse: deux autres, plus éloignés, fatigués de leur garde, dormaient au bord du parapet. Emilie respira les parfums de l'air et de la végétation, ranimée par la pluie de la nuit; elle écouta encore, cherchant à entendre quelques sons de musique, n'entendit rien, ferma sa fenêtre, et alla chercher un peu de repos.

CHAPITRE XXXIII.

Plusieurs jours se passèrent dans l'attente. Ludovico avait seulement appris par des soldats qu'il se trouvait un prisonnier dans l'appartement indiqué, que ce prisonnier était Français, et qu'il avait été pris dans une escarmouche qui avait eu lieu avec un détachement de ses compatriotes. Durant cet intervalle, Emilie échappa aux persécutions en se confinant dans sa chambre. Quelquefois, le soir, elle se promenait dans le corridor. Montoni paraissait respecter sa dernière promesse, quoiqu'il eût violé la première. Elle ne pouvait attribuer son repos qu'à la faveur de sa protection. Elle s'en tenait alors si assurée, qu'elle ne désirait pas de quitter le château avant d'obtenir quelque certitude au sujet de Valancourt. Elle l'attendait sans que jusqu'alors cette attente lui coûtât de sacrifice; aucune circonstance n'avait rendu sa fuite probable.

Une semaine s'écoula avant que Ludovico rentrât dans la prison.

Enfin Ludovico lui dit qu'il avait revu le chevalier; que celui-ci l'avait engagé à se confier au gardien de sa prison, dont il avait déjà éprouvé la bienveillance, et qui lui avait accordé la permission d'aller une demi-heure dans le château, la nuit suivante, quand Montoni et ses compagnons seraient ensevelis dans le plaisir. Cela est honnête, assurément, ajouta Ludovico; mais Sébastien sait bien qu'il ne court aucun risque en laissant sortir le prisonnier, car s'il peut échapper aux barreaux et aux portes de fer, il faudra qu'il soit bien habile. Le chevalier m'a envoyé à vous, signora, pour vous demander de permettre qu'il vous voie cette nuit, ne fût-ce qu'un moment: il ne pourrait plus vivre sous le même toit sans vous voir; quant à l'heure, il ne peut la spécifier: elle dépend des circonstances

(comme vous le disiez, signora). Il vous prie de choisir le lieu, parce que vous devez savoir celui où vous serez le plus en sûreté.

Emilie était si agitée par l'espoir si prochain de revoir Valancourt, qu'il se passa du temps avant qu'elle pût répondre ou déterminer un endroit propre au rendez-vous. Enfin elle n'en vit aucun qui lui promît autant de sécurité que son corridor.—A minuit, dit-elle à Ludovico.

Enfin l'horloge sonna minuit. Elle ouvrit sa porte pour écouter s'il se faisait quelque bruit dans le château. Elle entendit seulement, dans le lointain, les bruyants éclats d'une conversation animée, que les échos prolongeaient sous les voûtes. Elle jugea que Montoni et tous ses hôtes étaient à table.—Ils sont occupés pour la nuit, se dit-elle, et Valancourt sera bientôt ici. Elle referma doucement sa porte, et parcourut sa chambre avec l'agitation de l'impatience. Elle allait à sa fenêtre écouter si le luth résonnait. Tout gardait le silence; son émotion croissait à chaque moment. Incapable de se soutenir, elle s'assit auprès de sa fenêtre. Annette, qu'elle avait retenue, était pendant ce temps-là aussi bavarde que de coutume; mais à peine Emilie entendit-elle un seul mot de ses discours. Elle avança la tête hors de la fenêtre, et alors elle entendit le luth qui rendait une expression touchante, et que la voix accompagnait.

Emilie ne put retenir des larmes de joie et de tendresse. Quand la romance fut achevée, elle la considéra comme un signal; il annonçait que Valancourt allait sortir. Bientôt elle entendit marcher; c'étaient les pas vifs et légers de l'Espérance. Elle pouvait à peine se soutenir. On ouvrit la porte; elle courut au-devant de Valancourt, et se trouva entre les bras d'un homme qu'elle n'avait jamais vu. La figure, le son de voix de l'étranger, tout à l'instant la détrompa; elle tomba sans connaissance.

En revenant à elle, elle se trouva soutenue par cet homme, qui la considérait avec une vive expression de tendresse et d'inquiétude. Elle n'avait de force, ni pour répondre, ni pour interroger. Elle ne fit aucune question, fondit en larmes, et se dégagea de ses bras. L'étranger changea de physionomie. Surpris, consterné, il regardait Ludovico pour chercher quelque éclaircissement; mais Annette lui

donna l'explication que Ludovico même cherchait.—Oh! monsieur, s'écria-t-elle en sanglotant, monsieur, vous n'êtes pas l'autre chevalier. Nous attendions M. de Valancourt. Ce n'est pas vous. Ah! Ludovico, avez-vous pu nous tromper ainsi? Ma pauvre maîtresse ne s'en relèvera jamais! jamais! L'étranger, qui semblait fort agité, essaya de lui parler; mais les mots expirèrent sur ses lèvres; et frappant son front de sa main, comme dans un soudain désespoir, il se retira tout à coup à l'autre bout du corridor.

Annette sécha ses larmes; et s'adressant à Ludovico:—Peut-être, après tout, lui dit-elle, l'autre chevalier n'est pas celui-ci. Peut-être le chevalier Valancourt est-il encore en bas? Emilie leva la tête.—Non, répliqua Ludovico; M. de Valancourt ne fut jamais là-bas, si ce cavalier n'est pas lui. Si vous aviez eu la bonté de me confier votre nom, monsieur, dit-il à l'étranger, cette méprise n'eût point eu lieu.—Il est vrai, lui dit l'étranger en mauvais italien; mais il était fort important pour moi que mon nom demeurât ignoré de Montoni. Madame, ajouta-t-il, en s'adressant en français à Emilie, permettez-moi un mot d'apologie pour la peine que je vous occasionne. Souffrez que j'explique à vous seule et mon nom et les circonstances qui m'ont jeté dans l'erreur. Je suis Français, je suis votre compatriote. Nous nous trouvons dans une terre étrangère. Emilie essaya de se remettre. Elle hésitait pourtant à lui accorder sa demande; à la fin elle pria Ludovico d'aller attendre sur l'escalier; elle retint Annette, et dit à l'étranger que cette fille entendait mal l'italien, et qu'il pourrait lui communiquer en cette langue ce qu'il désirait lui confier. Ils se retirèrent dans une extrémité du corridor, et l'étranger lui dit, avec un long soupir:—Ma famille, madame, ne doit pas vous être étrangère. Je m'appelle Dupont; mes parents vivaient à quelques lieues de la vallée, et j'ai eu le bonheur de vous rencontrer quelquefois en visites dans le voisinage. Je ne vous offenserai point en vous répétant combien vous avez su m'intéresser, combien j'aimais à m'égarer dans les lieux que vous fréquentiez! combien j'ai visité votre pêcherie favorite, et combien je gémissais alors des circonstances qui m'empêchaient de vous déclarer ma passion! Je ne vous expliquerai pas comment je succombai à la tentation, et

devins possesseur d'un trésor pour moi sans prix; un trésor que je confiai, il y a quelques jours, à votre messager, dans un espoir bien différent de celui qui me reste aujourd'hui. Je ne m'étendrai pas sur ces détails. Laissez-moi implorer votre pardon; et le portrait que si mal à propos j'ai rendu, votre générosité en excusera le vol, et me le restituera. Mon crime lui-même est devenu ma punition. Ce portrait que j'ai dérobé a nourri une passion qui doit encore être mon tourment.

Emilie voulut l'interrompre.—Je laisse, monsieur, à votre conscience à décider si, après ce qui vient d'arriver au sujet de M. Valancourt, je dois vous rendre ce portrait. Ce ne serait pas une action généreuse. Vous le reconnaîtrez vous-même, et vous me permettrez d'ajouter que ce serait me faire une injure que d'insister pour l'obtenir. Je me trouve honorée de l'opinion flatteuse que vous avez conçue de moi. Mais... Elle hésita; la méprise de ce soir me dispense de vous en dire davantage.—Oui, madame; hélas! oui, répliqua l'étranger. Accordez-moi du moins de vous montrer mon désintéressement, si ce n'est pas mon amour. Acceptez les services d'un ami, et ne me refusez pas la récompense d'avoir tenté du moins de mériter votre reconnaissance.—Vous la méritez déjà, monsieur, dit Emilie; le vœu que vous exprimez mérite tous mes remercîments. Excusez-moi si je vous rappelle le danger que vous courez en prolongeant cette entrevue. Ce sera une grande consolation pour moi, soit que vos tentatives échouent, soit qu'elles réussissent, d'avoir un compatriote généreux, disposé à me protéger.

—Vous êtes perdu, s'écria Ludovico; ce sont les gens de Montoni. Dupont ne répondit rien, mais soutint Emilie; et d'un air ferme et animé il attendit que ses adversaires parussent. L'instant d'après, Ludovico seul entra; il jeta à la hâte un coup d'œil:—Suivez-moi, leur dit-il, si vous aimez la vie; nous n'avons pas un instant à perdre.

Emilie demanda ce qui arrivait; où il fallait aller.—Je n'ai pas le temps de vous le dire, mademoiselle, reprit Ludovico; fuyez, fuyez.

Emilie suivait, plus tremblante depuis qu'elle avait su que sa fuite dépendait d'un instant. Dupont la soutenait, et tâchait en marchant

de ranimer son courage.—Parlez tout bas, monsieur, lui dit Ludovico, ces passages renvoient des échos par tout le bâtiment.—Prenez garde à la lumière, s'écriait Emilie; vous allez si vite, que le vent l'éteindra.

Ludovico ouvrit une autre porte, derrière laquelle ils trouvèrent Annette, et descendirent quelques marches. Ludovico leur dit que ce passage conduisait à la seconde cour, et ouvrait sur la première. A mesure qu'ils avançaient, des sons tumultueux et confus, qui semblaient venir de la seconde cour, alarmèrent Emilie.—Non, mademoiselle, lui dit Ludovico, notre seul espoir est dans ce tumulte: tandis que les gens du château sont occupés de ceux qui arrivent, nous pourrons peut-être passer les portes sans qu'on nous aperçoive. Mais chut! ajouta-t-il en s'approchant d'une petite porte qui ouvrait sur la première cour. Restez ici un moment; je vais voir si les portes sont ouvertes, et s'il se trouve quelqu'un dans le chemin. Je vous prie, monsieur, éteignez la lumière si vous m'entendez parler, reprit Ludovico en donnant sa lampe à Dupont; et dans ce cas restez en silence.

A ces mots, il sortit; et en fermant la porte ils écoutaient le bruit de ses pas. On n'entendait aucune voix dans la cour qu'il traversait, quoique la seconde retentît d'un bruit considérable.—Nous serons bientôt hors des murs, disait Dupont à Emilie. Soutenez-vous encore quelques moments; tout ira bien.

Mais aussitôt ils entendirent Ludovico qui parlait haut, et distinguèrent aussi une autre voix. Dupont souffla vite la lampe.—Hélas! il est trop tard, s'écria Emilie, qu'allons-nous devenir? Ils écoutèrent encore, et s'aperçurent que Ludovico s'entretenait avec la sentinelle. Le chien d'Emilie, qui l'avait suivie depuis sa chambre, se mit à aboyer.—Le chien nous trahira, dit Dupont; il faut que je le tienne.—Je crains, dit Emilie, qu'il ne nous ait déjà trahis. Dupont le prit, et, pendant qu'ils écoutaient tous, ils entendirent Ludovico qui disait à la sentinelle: Je tiendrai votre place pendant ce temps-là.—Attendons une minute, répliqua la sentinelle, et vous n'aurez pas cet embarras. On va envoyer les chevaux aux écuries du voisinage; on refermera les portes, et je pourrai quitter un moment.—Je n'appelle

pas cela un embarras, mon camarade, lui dit Ludovico: vous me rendrez le même service une autre fois. Allez, allez goûter de ce vin; les compères qui viennent d'arriver en boivent assez sans vous.

Le soldat hésita, et appela dans la seconde cour pour savoir si l'on n'emmènerait pas les chevaux, et si l'on pourrait refermer les portes. Ils étaient tous trop occupés pour lui répondre, quand même ils l'auraient entendu.—Oui, oui, lui dit Ludovico, ils ne sont pas si fous; ils partagent tout entre eux. Si vous attendez que les chevaux partent, vous attendrez que le vin soit bu. J'ai pris ma part; mais puisque vous ne voulez pas de la vôtre, je ne sais pas pourquoi je ne chercherais pas à l'avoir.—Halte-là! s'il vous plaît, cria la sentinelle. Prenez ma place un instant, je ne serai pas long.

Ludovico en liberté se hâta d'ouvrir le passage. Emilie succombait presque aux anxiétés que lui avait causées ce long colloque. Ludovico leur dit que la cour était libre. Ils le suivirent sans perdre un instant, et ils entraînèrent deux chevaux qui se trouvaient écartés de la seconde cour, et qui mangeaient dans la première quelques-unes des grandes herbes qui croissaient entre les pavés.

Ils franchirent sans obstacle ces redoutables portes, et prirent la route qui conduisait aux bois. Emilie, M. Dupont, Annette, étaient à pied: Ludovico, sur un cheval, conduisait l'autre. Arrivés dans les bois, Emilie et Annette se mirent à cheval avec leurs deux protecteurs. Ludovico marcha le premier, et ils échappèrent aussi vite que le permettaient une route brisée, et la lune encore faible qui brillait au travers du feuillage.

Emilie était si étonnée de ce départ soudain, qu'à peine osait-elle se croire éveillée: elle doutait néanmoins beaucoup si cette aventure se terminerait heureusement; et ce doute n'était que trop raisonnable. Avant d'être hors des bois, ils entendirent de grands cris apportés par le vent; et en sortant des bois ils virent plusieurs lumières qui cheminaient fort vite près du château. Dupont frappa son cheval, et avec un peu de peine il le força d'aller plus vite.

—Ah! pauvre bête! s'écria Ludovico, il doit être assez las. Il a été dehors tout le jour. Mais, signor, fuyons par ici; les lumières prennent

cet autre chemin.

Il donna un grand coup à son cheval, et tous deux se mirent au grand galop. Après une course assez longue, ils regardèrent derrière eux: les lumières étaient si éloignées, qu'à peine les distinguait-on; les cris avaient fait place au plus profond silence. Les voyageurs alors modérèrent leurs pas, et tinrent conseil sur la direction qu'ils devaient suivre. Ils se décidèrent à se rendre en Toscane, à tâcher de gagner la Méditerranée, et à s'embarquer promptement pour la France. M. Dupont avait le projet d'y accompagner Emilie, s'il pouvait découvrir que son régiment en eût repris la route.

Ils étaient alors dans le chemin qu'Emilie avait suivi avec Ugo et Bertrand. Ludovico, le seul de la troupe qui connût les passages de ces montagnes, assura qu'un peu plus avant, à une croisière des chemins, ils en trouveraient un qui descendrait aisément en Toscane, et qu'à peu de distance on rencontrerait une petite ville où l'on pourrait se procurer les choses nécessaires au voyage.

Occupés de leurs pensées, les voyageurs furent plus d'une heure en silence, sauf une question de temps à autre que faisait Dupont sur la route, ou une exclamation d'Annette sur un objet que le crépuscule ne laissait voir qu'imparfaitement. A la fin, on vit des lumières sur le revers d'une montagne; Ludovico ne douta pas qu'elles ne vinssent de la ville dont il avait parlé. Satisfaits de cette assurance, ses compagnons se replongèrent dans la rêverie; Annette l'interrompit la première.—Saint Pierre, dit-elle, où trouverons-nous de l'argent? Je sais que ni moi, ni ma maîtresse, nous ne possédons pas un sequin. M. Montoni y a mis bon ordre.

Cette remarque produisit un examen qui se termina par un embarras fort sérieux. Dupont avait été dépouillé de presque tout son argent quand on l'avait fait prisonnier; il avait donné le reste à la sentinelle qui lui avait permis de sortir de la prison. Ludovico, qui depuis longtemps ne pouvait obtenir le payement de ses gages, avait à peine sur lui de quoi fournir aux premiers rafraîchissements dans la ville où ils arrivaient.

Leur pauvreté était d'autant plus affligeante qu'elle pouvait les retenir plus longtemps dans les montagnes; et là, quoique dans une ville, ils pouvaient se croire encore presque au pouvoir de Montoni. Les voyageurs pourtant n'avaient d'autre parti que celui d'avancer et de tenter la fortune. Ils poursuivirent leur route à travers des vallons sauvages et obscurs, dont les forêts obstruaient quelquefois toute clarté, et ne la rendaient que par intervalles: lieux si déserts, qu'on doutait au premier coup d'œil si jamais être humain y avait mis les pieds. Le chemin qu'ils tenaient pouvait confirmer cette erreur: des herbes hautes, une prodigieuse végétation, annonçaient que du moins les passants y étaient rares.

A la fin, on entendit de très-loin les clochettes d'un troupeau: bientôt après ce fut le bêlement des brebis, et l'on reconnut le voisinage de quelque habitation humaine. Les lumières que Ludovico avait vues avaient été longtemps dérobées par de hautes montagnes. Ranimés par cette espérance, les voyageurs doublèrent le pas, et, sortant de leur défilé, ils découvrirent une des vallées pastorales des Apennins, faite pour donner l'idée de l'heureuse Arcadie. Sa fraîcheur, sa belle simplicité, contrastaient majestueusement avec les sommets neigeux des montagnes d'alentour.

L'aube du matin blanchissait l'horizon: à peu de distance, sur le flanc d'une colline qui semblait naître aux premiers regards du jour, la petite troupe distingua la ville qu'elle cherchait, et à laquelle elle arriva bientôt. Ce ne fut pas sans peine qu'ils y trouvèrent asile et pour eux et pour leurs chevaux. Emilie demanda qu'on ne s'y arrêtât pas plus de temps qu'il ne serait nécessaire; sa vue excitait la surprise: elle était sans chapeau, et n'avait eu que le temps de prendre un voile. Elle regrettait le dénûment d'argent qui ne lui permettait pas de se procurer cet article essentiel.

Ludovico examina sa bourse, elle ne pouvait suffire à payer le rafraîchissement. Dupont hasarda de se confier à leur hôte; il paraissait bon et honnête; Dupont lui expliqua leur position, et le pria de les aider à continuer leur voyage. L'hôte promit de s'y prêter autant qu'il le pourrait, puisqu'ils étaient des prisonniers qui

échappaient à Montoni; il avait des raisons personnelles pour le haïr: il consentit à leur procurer des chevaux frais pour gagner une ville prochaine; mais il n'était pas assez riche pour leur donner de l'argent. Ils étaient à se lamenter, lorsque Ludovico, après avoir conduit les chevaux à l'écurie, rentra ivre de joie, et la leur fit vite partager; en levant la selle d'un des chevaux, il avait trouvé un petit sac rempli, sans doute, du butin fait par un des *condottieri*. Ils revenaient du pillage lorsque Ludovico s'était sauvé, et le cheval, étant sorti de la seconde cour où buvait son maître, avait emporté le trésor sur lequel le brigand comptait.

Dupont trouva que cette somme était très-suffisante pour les conduire tous en France; il était alors résolu d'y accompagner Emilie, quelles que fussent les nouvelles qu'il apprendrait de son régiment. Il se fiait à Ludovico autant que le permettait une connaissance si courte, et pourtant il ne souffrait pas la pensée de lui confier Emilie pour un si long voyage. D'ailleurs, peut-être il n'avait pas le courage de se refuser au plaisir dangereux qu'il trouvait à la voir.

On tint conseil sur le port vers lequel on devait se diriger. Ludovico, bien informé de la géographie de son pays, assura que Livourne était le port le plus accrédité et le plus proche. Dupont savait aussi qu'il était le mieux assorti au succès de leurs plans, puisque chaque jour il en partait des vaisseaux de toutes nations. Il fut déterminé qu'on s'y acheminerait promptement.

Emilie acheta un chapeau de paille, tel que le portaient les paysannes de Toscane, et quelques petits objets nécessaires au voyage. Les voyageurs échangèrent leurs chevaux fatigués contre d'autres meilleurs, et se remirent joyeusement en route avec le soleil levant. Après quelques heures de voyage à travers un pays romantique, ils commencèrent à descendre dans la vallée de l'Arno. Emilie contempla tous les charmes d'un paysage pastoral et agreste, unis au luxe des maisons qu'y possédaient les nobles de Florence, et aux richesses d'une culture variée. De loin, vers l'orient, Emilie découvrit Florence; ses tours s'élevaient sur le plus brillant horizon. Sa plaine fertile allait joindre les Apennins. Des palais, des jardins

magnifiques la décoraient de tous côtés; des bosquets d'orangers, de citronniers, de vignes et d'arbres fruitiers, des plantations d'oliviers et de mûriers la coupaient en tous sens. A l'occident, cette belle plaine se terminait à la mer. La côte était si éloignée, qu'une ligne bleuâtre l'indiquait seule à l'horizon, et une légère vapeur de marine se distinguait au-dessus dans l'atmosphère.

La chaleur était excessive. Il était midi. Les voyageurs cherchèrent une retraite pour se reposer à l'ombre. Les bocages qu'ils parcouraient, remplis de raisins sauvages, de framboises et de figues, leur promettaient un rafraîchissement agréable. Ils s'arrêtèrent sous un berceau dont le feuillage épais affaiblissait l'ardeur du soleil. Une fontaine qui jaillissait du roc donnait à l'air quelque fraîcheur. On laissa paître les chevaux. Annette avec Ludovico allèrent cueillir des fruits et en apportèrent abondamment. Les voyageurs s'assirent à l'ombre d'un bosquet de sapins et de hêtres. La pelouse autour d'eux était émaillée de tant de fleurs parfumées, que, même au sein des Pyrénées, Emilie en avait moins vu. Ils y prirent leur frugal repas; et, sous l'ombrage impénétrable de ces gigantesques sapins, ils contemplaient le paysage qui, couvert des feux du soleil, descendait jusqu'à la mer.

Emilie et Dupont redevinrent peu à peu silencieux et pensifs. Annette était joyeuse et babillarde; Ludovico était fort gai, sans oublier les égards qu'il devait à ses compagnons de voyage. Le repas fini, Dupont engagea Emilie à tâcher de goûter le sommeil pendant l'extrême chaleur.

Quand Emilie s'éveilla, elle trouva la sentinelle endormie à son poste, et Dupont éveillé, mais enseveli dans ses tristes pensées. Le soleil était trop élevé pour leur permettre de continuer le voyage. Il était nécessaire que Ludovico, fatigué de tant de peines qu'il avait prises, pût achever en paix son sommeil. Emilie prit ce moment pour savoir par quel accident Dupont était devenu prisonnier de Montoni. Flatté de l'intérêt que lui témoignait cette question, et de l'occasion qu'elle fournissait pour l'entretenir de lui-même, Dupont la satisfit promptement.

—Je vins en Italie, madame, dit Dupont, au service de mon pays. Un engagement dans les montagnes, avec les bandes de Montoni, mit en déroute mon détachement. Je fus pris avec quelques-uns de mes camarades. Quand on m'apprit que j'étais captif, le nom de Montoni me frappa. Je me rappelai que votre tante avait épousé un Italien de ce nom, et que vous les aviez suivis en Italie. Ce ne fut pourtant que longtemps après que je fus certain, madame, et que ce Montoni était le même, et que vous habitiez sous le même toit que moi. Je ne vous fatiguerai pas en vous peignant mon émotion lorsque j'appris cette nouvelle. Je le dus à une sentinelle, et je sus le gagner au point de m'accorder plusieurs jouissances, dont l'une m'importait extrêmement, et n'était pas sans danger pour cet homme. Il persista pourtant à ne se charger d'aucune lettre, et à refuser de me faire connaître à vous. Il tremblait d'être découvert, et d'éprouver toutes les vengeances de Montoni. Il me fournit les occasions de vous voir plusieurs fois. Vous en êtes surprise, madame, et je vais m'expliquer mieux. Ma santé souffrait extrêmement du défaut d'air et d'exercice, et j'obtins à la fin, ou de la pitié ou de l'avarice, le moyen de me promener la nuit sur la terrasse.

Emilie devint très-attentive, et Dupont continua.

—En m'accordant cette permission, mon garde savait bien que je ne pourrais m'évader. Le château était gardé avec une extrême vigilance, et la terrasse était élevée sur un roc perpendiculaire. Il me montra aussi une porte cachée dans la boiserie de la chambre où j'étais détenu; il m'apprit à l'ouvrir. Cette porte donnait sur un passage formé dans l'épaisseur des murs; il s'étendait le long du château, et venait aboutir au coin du rempart oriental. J'ai appris depuis qu'il se trouvait d'autres couloirs dans les murailles énormes de ce prodigieux édifice. On les destinait certainement à faciliter les évasions en temps de guerre. C'est par ce chemin que, pendant la nuit, je me rendais à la terrasse. Je m'y promenais avec une extrême précaution, de peur que mes pas ne me trahissent. Les sentinelles étaient placées assez loin, parce que les murailles, de ce côté, suppléaient aux soldats. Dans une de ces promenades

nocturnes, je remarquai une lumière qui venait d'une fenêtre au-dessus de ma prison. Il me vint à l'esprit que cet appartement pouvait être le vôtre, et, dans l'espérance de vous voir, je me plaçai vis-à-vis de la fenêtre.

Emilie, se rappelant la figure qu'elle avait vue sur la terrasse, et qui l'avait jetée dans une perplexité si grande, s'écria tout à coup:—C'était donc vous, monsieur Dupont, qui me causiez une si ridicule terreur? De longues souffrances avaient tant affaibli ma tête, que le moindre incident m'alarmait. Dupont se reprocha de lui avoir occasionné quelque crainte, puis il ajouta:—Appuyé sur le parapet, en face de votre fenêtre, la considération de votre situation mélancolique et de la mienne m'arracha d'involontaires gémissements qui vous attirèrent à la fenêtre, du moins je l'imagine. Je vis une personne que je crus être vous. Oh! je ne vous dirai rien de mon émotion à ce moment. Je désirais parler; la prudence me retint, et un mouvement de la sentinelle m'obligea de fuir à l'instant.

Il se passa du temps avant que je pusse tenter une seconde promenade. Je ne pouvais sortir que lorsque l'homme que j'avais gagné était de garde; il me fallait attendre son tour. Pendant ce temps, je me convainquis de la réalité de mes conjectures sur la situation de votre appartement. A ma première sortie, je retournai à votre fenêtre, et je vous vis sans oser vous parler. Je saluai de la main, vous disparûtes. J'oubliai ma prudence; je poussai une plainte. Vous revîntes, vous parlâtes. J'entendis les accents de votre voix. Ma discrétion m'aurait abandonné; mais j'entendis une sentinelle, je me retirai promptement, et cet homme m'avait vu. Il me suivit; il allait me joindre, si un stratagème ridicule n'eût en ce moment fait ma sûreté. Je connaissais la superstition de ces gens-là: je poussai un cri lugubre, dans l'espérance qu'on cesserait de me poursuivre. Heureusement je réussis. L'homme était sujet à se trouver mal; la frayeur que je lui fis lui procura un de ces accès, ce qui assura ma retraite. Le sentiment du danger que j'avais couru, et que le doublement des gardes, à cette occasion, rendait plus grand, me détourna d'errer encore sur la terrasse. Mais, dans le silence des nuits, je m'amusais d'un vieux luth que m'avait procuré le soldat; je

l'accompagnais de ma voix, et quelquefois, je l'avouerai, j'avais l'espoir d'être entendu par vous. Il y a bien peu de soirées que cet espoir fut accompli. Je crus entendre une voix qui m'appelait; je craignis de répondre, à cause de la sentinelle. Avais-je raison, madame, de me le persuader ainsi? Etait-ce vous qui parliez?—Oui, lui dit Emilie avec un soupir involontaire, vous aviez raison.

Ils continuèrent leur entretien jusqu'au moment où le soleil commença à baisser.

Les voyageurs traversèrent l'Arno au clair de la lune, dans un bac. Apprenant que la ville de Pise n'était située qu'à quelques milles sur ses bords, ils auraient désiré qu'un bateau les y conduisît; il ne s'en trouvait pas, et ils reprirent leurs chevaux harassés, à l'effet de gagner cette ville. A mesure qu'ils approchaient, la vallée s'élargissait et devenait une plaine couverte de blés, parsemée de vignobles, d'oliviers et de mûriers. Il était tard avant qu'ils fussent aux portes: Emilie fut surprise d'entendre le bruit des danses et celui des instruments, et de voir les groupes heureux qui remplissaient les rues; elle se croyait presque à Venise; mais elle n'apercevait ni la mer brillant au clair de lune, ni les riantes gondoles qui sillonnaient les flots, ni ces palais élégants qui semblaient réaliser les rêves de l'imagination, et les féeries et les merveilles. L'Arno promenait ses eaux au travers de la ville; mais des concerts sur les balcons n'en augmentaient pas le charme; on n'entendait que les cris des matelots qui amenaient les vaisseaux de la Méditerranée, la chute de leurs ancres, et le sifflet des contre-maîtres. Dupont imagina que l'on pourrait trouver à Pise un vaisseau prêt à faire voile pour la France, et s'épargner ainsi le voyage de Livourne. Aussitôt qu'Emilie fut établie dans une auberge, il alla prendre des informations; mais ses efforts et ceux de Ludovico ne purent faire découvrir une seule barque frétée pour France. Dupont fit aussi de vaines recherches sur le sort de son régiment; il n'en put rien apprendre. Les voyageurs, fatigués de la marche du jour, se retirèrent de bonne heure: ils partirent le lendemain matin: et sans s'arrêter aux antiquités de cette ville célèbre, aux merveilles de la tour penchée, ils profitèrent de la fraîcheur, et traversèrent une contrée riche et fertile. Les Apennins

avaient perdu leur hauteur imposante, et augmentaient les charmes d'un paysage pastoral. Emilie, en y descendant, regardait avec admiration Livourne et sa large baie couverte de vaisseaux, et bordée de montagnes.

Elle n'eut pas moins de plaisir que de surprise, quand elle trouva la ville remplie de personnes de toutes nations. Tant de costumes divers lui rappelaient les mascarades de Venise, au temps du carnaval: mais c'était en ce lieu une foule sans gaieté, du bruit et non de la musique, et l'élégance ne se trouvait que dans les points de vue.

M. Dupont, en arrivant, se rendit au port; on lui parla de plusieurs vaisseaux français, et d'un entre autres qui devait, sous peu de jours, lever l'ancre pour aller à Marseille. On pourrait, dans cette ville, s'en procurer facilement un autre, pour traverser le golfe de Lyon et gagner Narbonne. C'était près de cette ville qu'était situé le couvent où Emilie se proposait de se retirer. Dupont engagea le capitaine à les conduire jusqu'à Marseille, et Emilie fut bien aise d'apprendre que son passage en France était désormais assuré. Soulagée de la crainte qu'on ne la poursuivît, heureuse de l'espoir de revoir bientôt sa patrie et le pays qu'habitait Valancourt, elle reprit une gaieté qu'elle n'avait guère connue depuis la mort de son père. Emilie prenait intérêt à l'arrivée, au départ des vaisseaux; elle partageait la joie du retour; et quelquefois, attendrie par la douleur des amis qui se séparaient, elle mêlait une larme à celles qu'elle leur voyait répandre.

CHAPITRE XXXIV.

Retournons maintenant en Languedoc, et occupons-nous du comte de Villefort, ce seigneur qui avait hérité des terres du marquis de Villeroi, près du monastère de Sainte-Claire. On peut se souvenir que ce château n'était pas habité quand Emilie se trouva avec son père dans le voisinage, et que Saint-Aubert parut fort affecté en apprenant qu'il était aussi près du château de Blangy. Le bon Voisin avait tenu, au sujet de ce château, quelques propos alarmants pour la curiosité d'Emilie.

[Illustration]
Le comte de Villefort.

C'est en 1584, l'année que Saint-Aubert mourut, que François de Beauveau, comte de Villefort, prit possession d'un immense domaine appelé *Blangy*, situé en Languedoc, sur les bords de la mer. Cette terre, pendant plusieurs siècles, avait appartenu à sa famille; elle lui revenait par la mort du marquis de Villeroi, son parent, homme d'un caractère austère et de manières très-réservées. Cette circonstance, jointe aux devoirs de sa profession, qui l'appelaient souvent à la guerre, avait prévenu toute espèce d'intimité entre lui et le comte de Villefort. Ils se connaissaient peu, et le comte n'apprit sa mort qu'en recevant le testament qui lui donnait Blangy. Ce ne fut que l'année suivante qu'il se détermina à le visiter et à y passer tout l'automne. Il se rappelait souvent Blangy avec les vives couleurs que prête l'imagination au souvenir des plaisirs de la jeunesse. Dans ses premières années, il avait connu la marquise; il avait visité ce séjour dans l'âge où les impressions des plaisirs demeurent surtout sensibles. L'intervalle qui s'était depuis écoulé dans les secousses et le tumulte des affaires, qui trop souvent corrompent le cœur et gâtent le goût, n'avait point effacé de sa mémoire les ombrages du Languedoc, et jamais ce souvenir ne l'avait trouvé indifférent.

Pendant plusieurs années, le feu marquis avait abandonné le château. Le vieux concierge et sa femme l'avaient laissé dégrader à l'excès. Le comte prit le parti d'y passer un automne pour veiller aux réparations. Les prières, les larmes même de la comtesse, qui au besoin savait pleurer, n'avaient pas eu le pouvoir de changer sa résolution. Elle se prépara donc à souffrir ce qu'elle ne pouvait empêcher, et à s'absenter de Paris. Sa beauté y réunissait les suffrages, mais son esprit y avait peu de droits. Le mystérieux ombrage des bois, la grandeur sauvage des montagnes, la solitude imposante des salles gothiques, des longues galeries qui ne résonnaient qu'aux pas d'un domestique ou aux sons de l'horloge du château, tous ces objets ne lui offraient qu'une triste perspective.

Le comte avait un fils et une fille, enfants de son premier mariage; il désira qu'ils vinssent avec lui. Henri, alors dans sa vingtième année, était au service de France. Blanche, qui n'avait pas encore dix-huit ans, était toujours dans le couvent où on l'avait placée lors du second mariage de son père. La comtesse n'avait ni assez de talents pour élever sa belle-fille, ni assez de courage pour l'entreprendre. Elle avait conseillé ce parti; et la crainte qu'une beauté naissante ne vînt à éclipser la sienne lui avait fait depuis employer mille moyens pour prolonger la réclusion de Blanche. Elle n'apprit pas sans une grande mortification le dessein qu'avait son époux: elle se consolait néanmoins en considérant que, si Blanche sortait du couvent, l'obscurité de la province ensevelirait pendant quelque temps ses charmes.

Le jour du départ, les postillons s'arrêtèrent au couvent, par ordre du comte, pour prendre Blanche. Son cœur palpitait de plaisir aux idées de nouveauté et de liberté qui s'offraient à elle. A mesure que l'époque du voyage s'était rapprochée, son impatience était devenue plus forte; et pendant cette nuit, la plus ennuyeuse qu'elle eût passée, elle avait compté les minutes. L'aube du jour avait paru; la cloche du matin avait sonné; elle avait entendu les religieuses sortir de leurs cellules, et s'était élancée de son lit pour saluer ce beau jour. Elle allait se voir délivrée des entraves du cloître et goûter la liberté dans un monde où le plaisir souriait toujours, où la bonté ne s'altérait jamais; où le plaisir et la bonté régnaient sans nul obstacle. Quand on sonna à la porte de clôture, Blanche courut à la grille; elle entendit le bruit des roues, vit dans la cour la voiture de son père; elle sauta de joie en parcourant les corridors. Une religieuse vint la chercher, par ordre de l'abbesse, qui était au parloir à recevoir la comtesse; celle-ci parut à Blanche un ange qui allait la conduire au temple du bonheur. L'émotion de la comtesse, en la voyant, ne fut pas de la même nature. Blanche n'avait jamais paru aussi aimable, et le sourire de la joie donnait à tous ses traits la beauté de l'innocence heureuse.

Après un entretien fort court, la comtesse prit congé de l'abbesse; c'était le moment que Blanche attendait impatiemment, comme

l'instant où allaient commencer son bonheur et le charme de sa vie. Etait-ce donc le moment des larmes et des regrets? Il le fut pourtant. Elle se retourna, d'un œil attendri, vers ses jeunes compagnes, qui pleuraient en lui disant adieu. Madame l'abbesse elle-même, si grave, si imposante, la quitta avec un degré de chagrin dont une heure auparavant elle ne se serait pas cru capable.

La présence de son père, les distractions de la route absorbèrent bientôt ses idées et dispersèrent ce nuage de sensibilité. Peu attentive à l'entretien de la comtesse et de mademoiselle Béarn, son amie, Blanche se perdait en une rêverie douce; elle voyait les nuages qui flottaient en silence sur le vague bleu des airs; ils voilaient le soleil, promenaient les ombres sur la contrée et quelquefois la découvraient toute rayonnante. Ce voyage fut pour Blanche une succession de plaisirs; la nature, à ses yeux, variait à chaque instant, et lui fournissait les plus belles et les plus charmantes images.

Sur le soir du septième jour, les voyageurs aperçurent Blangy. Sa situation romantique fit une forte impression sur Blanche; elle observait avec étonnement les montagnes des Pyrénées, qu'elle n'avait jamais vues que de loin pendant le jour.

A mesure que Blanche approchait, les traits gothiques de cette antique demeure se dessinaient successivement. D'abord une tour fortifiée s'élevait entre les arbres; puis l'arcade ruinée d'une porte immense. Blanche croyait presque approcher du château célébré dans les vieilles histoires, où les chevaliers voyaient à travers les créneaux un champion et sa suite revêtus d'armes noires, et qui venait arracher la dame de ses pensées à l'oppression d'un rival orgueilleux.

Les voitures s'arrêtèrent à une porte qui conduisait à l'enceinte du château, et qui alors était fermée. La grosse cloche qui devait servir à annoncer les étrangers était depuis longtemps tombée de sa place; un domestique monta sur un mur ruiné, pour avertir les gens du château que leur maître arrivait.

Blanche, appuyée à la portière, s'abandonnait aux douces et charmantes émotions que l'heure et le lieu lui causaient. Le soleil avait quitté les cieux; le crépuscule brunissait les montagnes; les flots, très-éloignés, réfléchissant encore les nuances ternes de l'occident, semblaient comme une trace de lumière qui bordait l'horizon. On entendait le bruit monotone des vagues qui venaient se briser sur le rivage. Chaque personne de la compagnie rêvait aux objets dont elle était occupée. La comtesse regrettait les plaisirs de Paris, voyait avec dégoût ce qu'elle appelait de tristes bois et une solitude sauvage; et, frappée de l'idée qu'elle serait séquestrée dans ce vieux château, elle était disposée à ne rien voir qu'avec mécontentement. Les sentiments de Henri étaient à peu de chose près les mêmes. Il donnait un triste soupir aux délices de la capitale et au souvenir d'une dame qu'il aimait, du moins le croyait-il, et il est sûr que son imagination en était occupée; mais le pays, un genre de vie différent, avaient pour lui les charmes de la nouveauté, et ses regrets étaient mélangés des riantes illusions de la jeunesse.

Les portes s'ouvrirent à la fin; la voiture avança lentement sous de grands châtaigniers qui achevaient d'obscurcir le jour. On suivait une ancienne avenue que de grandes herbes et d'autres plantes rendaient alors presque impraticable, et qu'on ne distinguait plus qu'à l'éloignement des arbres. Cette avenue avait un quart de lieue de long: c'était celle où Saint-Aubert et Emilie s'étaient engagés une fois en arrivant dans le voisinage par l'espoir de trouver un asile. La solitude de ce lieu et une figure que le postillon avait prise pour un voleur leur avaient fait tout à coup rebrousser chemin.

—Quelle déplaisante habitation! s'écria la comtesse à mesure que la voiture avançait au milieu des bois. Sûrement, monsieur, vous ne comptez pas rester l'automne entier dans cette barbare solitude? Il y faudrait porter une coupe d'eau du Léthé, afin qu'au moins le souvenir d'un pays moins affreux n'augmentât pas la laideur de celui-ci.—Je me conduirai suivant les circonstances, dit le comte. Cette solitude barbare était l'habitation de mes ancêtres.

La voiture s'arrêta au château, et devant la porte du vestibule attendaient le vieux concierge et les domestiques de Paris qu'on

avait envoyés pour disposer le château. Blanche s'aperçut que l'édifice n'était pas entièrement dans le style gothique, et qu'il s'y trouvait beaucoup d'additions très-modernes. La salle énorme et sombre où elle entra n'était pas à la vérité de ce nombre: une tapisserie somptueuse qu'on ne pouvait alors distinguer représentait sur les murailles quelques traits des romans provençaux. La grande fenêtre était parée d'églantiers et de pampres en berceaux. Ouverte, en ce moment, elle laissait voir au travers un plan incliné de verdure que formait la cime des bois sur la pente du promontoire. Au delà se découvraient les flots de la Méditerranée, qui, au sud et à l'orient, se perdaient avec l'horizon.

Tandis que la comtesse demandait quelques rafraîchissements, le comte avec son fils visitait d'autres parties de la maison. Blanche restait témoin malgré elle de la mauvaise humeur et du mécontentement de sa belle-mère.

Blanche, profitant du peu de jour qui restait, courut à de nouvelles découvertes. Elle sortit du salon, et passa du vestibule en une immense galerie, dont les murailles ornées de pilastres en marbre soutenaient un toit voûté composé de riches mosaïques. Une fenêtre qui semblait la terminer laissait apercevoir la campagne. Le paysage, légèrement voilé, commençait à confondre ses traits qu'enveloppait déjà l'ombre au loin répandue.

—Ai-je donc vécu si longtemps en ce monde, se disait-elle, sans avoir vu ce spectacle, sans avoir éprouvé ces délices? La plus pauvre paysanne des domaines de mon père a vu depuis son enfance le coup d'œil de la nature, a parcouru en liberté ces situations pittoresques; et moi, au fond d'un cloître, on m'a privée de ces merveilles, qui doivent enchanter les yeux et ravir tous les cœurs. Comment ces pauvres nonnes, comment ces pauvres moines peuvent-ils sentir une violente ferveur, s'ils ne voient ni lever ni coucher le soleil? Jamais, jusqu'à ce soir, je n'ai connu ce qu'était la dévotion. Jamais, jusqu'à ce soir, je n'avais vu le soleil quitter cet hémisphère. Demain, pour la première fois de ma vie, demain je le verrai lever. Oh! qui pourrait vivre à Paris? ne voir que des murs

noirs et de sales rues quand, au milieu de la campagne, on peut voir et l'azur des cieux et le vert gazon de la terre!

Ce monologue d'enthousiasme fut troublé par un bruit qui retentit dans la salle. La solitude de ce lieu pouvait laisser place à la crainte. Blanche crut voir un objet qui se glissait entre les colonnes. Elle observa un moment en silence; mais, honteuse de cette crainte ridicule, elle reprit assez de courage pour demander qui c'était.—Ah! mademoiselle, est-ce vous? dit la vieille concierge, qui venait fermer les fenêtres. Je suis bien aise que ce soit vous. Le ton dont elle prononça ces paroles, l'émotion vive qu'il indiquait surprirent beaucoup la jeune Blanche.—Vous semblez effrayée, Dorothée, lui dit-elle; qui donc vous fait si peur?—Non, non, je ne suis pas effrayée, mademoiselle, répliqua Dorothée en hésitant et tâchant de paraître calme. Je suis vieille, et peu de chose me trouble. Blanche sourit.—Je suis bien aise que monsieur le comte soit venu vivre au château, mademoiselle, continua Dorothée. Il a été désert bien des années: cela faisait trembler. A présent le château ressemblera un peu à ce qu'il était du temps que ma pauvre dame était vivante. Blanche demanda combien il s'était passé de temps depuis la mort de la marquise.—Hélas! mademoiselle, si longtemps, reprit Dorothée, que j'ai cessé de compter les années. Le château, depuis cette époque, m'a toujours paru en deuil, et je suis sûre que les vassaux l'ont toujours au fond de leurs cœurs. Mais vous vous êtes égarée, mademoiselle; voulez-vous revenir à l'autre partie de la maison?

Blanche désira de retourner au côté habité; et comme tous les passages étaient complétement obscurs, Dorothée la mena par dehors, en côtoyant le bâtiment; elle ouvrit la grande salle, et trouva mademoiselle Béarn.—Où avez-vous donc été si longtemps? lui dit celle-ci. Je commençais à croire que quelque aventure surprenante vous était arrivée, et que le géant de ce château enchanté, l'esprit qui sans doute y revient, vous avait jetée par une trappe en quelque voûte souterraine, d'où vous ne reviendriez jamais.—Non, répondit Blanche en riant; vous paraissez aimer si fort les aventures, que je vous les abandonne toutes.—Eh bien, je consens à les achever,

pourvu qu'un jour je puisse les raconter.—Ma chère mademoiselle Béarn, dit Henri qui entrait, les revenants de ce temps-ci ne seraient pas assez mal appris pour essayer de vous faire taire. Nos revenants sont trop civilisés pour condamner une dame à un purgatoire plus cruel que le leur, quel qu'il soit.

Mademoiselle Béarn ne fit que rire; le comte entra, et l'on servit le souper. Le comte parla fort peu, parut distrait, et fit souvent l'observation que, depuis qu'il n'avait vu ce lieu, il était bien changé! Il s'est écoulé bien des années depuis cette époque, dit-il; les grands traits du site sont les mêmes, mais ils me font une impression bien différente de celle que je sentais autrefois.—Est-ce que ce théâtre, dit Blanche, vous a paru jadis plus agréable qu'aujourd'hui? cela me semble à peine possible. Le comte la regarda avec un sourire mélancolique; il était autrefois aussi délicieux à mes regards, qu'il l'est maintenant aux vôtres. Le paysage n'a pas changé; mais j'ai changé, moi, avec le temps. L'illusion de mon esprit prêtait son coloris à la nature: elle est perdue! Si dans votre vie, ma chère Blanche, vous revenez en ce lieu après en avoir été absente pendant plusieurs années, vous vous rappellerez peut-être les sentiments de votre père, et vous les comprendrez alors.

Les fatigues de la journée engagèrent la compagnie à se séparer de bonne heure. Blanche, à travers une longue galerie boisée de chêne, se rendit à son appartement. Il était spacieux, fort élevé, les fenêtres gothiques en étaient hautes, et son air lugubre n'était pas propre à dédommager de la position écartée où il se trouvait. La jeune fille fit une prière plus fervente que jamais elle n'en avait prononcé sous les tristes voûtes du cloître. Elle resta en contemplation, jusqu'à ce que, vers minuit, l'obscurité s'étendît sur toute la contrée; alors elle se coucha, et ne fit que d'heureux songes. Doux sommeil, que connaissent seuls la santé, le bonheur et l'innocence!

Le sommeil de Blanche se prolongea bien longtemps après l'heure que la veille elle avait si impatiemment désirée: sa femme de chambre, fatiguée du voyage, ne l'appela que pour déjeuner. Ce désagrément fut oublié bien vite, quand, en ouvrant la fenêtre, elle

vit d'un côté la grande mer étincelante aux rayons du matin, les voiles légères, et les rames qui fendaient l'onde; de l'autre, les bois, leur fraîcheur, les vastes plaines, les montagnes bleues, qui se coloraient de l'éclat du jour.

En respirant cet air si pur, la santé s'épanouit sur ses joues, et la gaieté pétilla dans ses yeux.

Qui donc a pu inventer les couvents? se disait-elle. Qui donc a pu le premier persuader à des humains de s'y rendre, et, prenant la religion pour prétexte, les éloigner de tous les objets qui l'inspirent? L'hommage d'un cœur reconnaissant est celui que Dieu nous demande; et quand on voit sa gloire, n'est-on pas bien reconnaissant? Je n'ai jamais senti tant de dévotion, pendant les heures d'ennui que j'ai passées au couvent, que pendant le peu de minutes que j'ai passées ici. Je regarde autour de moi, et j'adore Dieu du fond de mon cœur.

En disant ces mots, elle quitta la fenêtre, parcourut la galerie, et se trouva dans la salle du déjeuner, où le comte était déjà. La gaieté d'un soleil brillant avait dissipé sa tristesse; le sourire était sur ses lèvres: il parla à sa fille avec sérénité, et le cœur de Blanche répondit à cette douce disposition. Henri, bientôt après, la comtesse et mademoiselle Béarn parurent, et toute la compagnie sembla ressentir l'influence de l'heure et du lieu.

[Illustration]
Henri et Blanche.

On se sépara après le déjeuner. Le comte se fit suivre à son cabinet par son intendant pour examiner ses baux, et recevoir quelques habitants. Henri courut sur le rivage pour examiner un bateau, dont ils devaient tous se servir le même soir, et auquel il faisait ajuster un petit pavillon. La comtesse et mademoiselle Béarn allèrent voir un appartement dans la partie moderne, construit avec élégance; les fenêtres ouvraient sur des balcons qui faisaient face à la mer, et sauvaient conséquemment la vue des *affreuses* Pyrénées.

Blanche, pendant ce temps, se hâtait de goûter, sous les futaies qui entouraient le château, un enthousiasme si nouveau pour elle; l'ombre sous laquelle elle errait fit céder peu à peu la gaieté à des impressions plus sérieuses. Tantôt elle avançait lentement sous un couvert impénétrable, dont les branches s'entrelaçaient, et sous lequel les gouttes de rosée baignaient encore les fleurs qui émaillaient le gazon; tantôt elle folâtrait dans un sentier où le soleil dardait ses rayons, et où le zéphyr balançait le feuillage: le hêtre, l'acacia, le frêne, unissaient leur verdure claire aux teintes foncées des pins et des cyprès, tandis que le chêne opposait sa force majestueuse à la légèreté du liége et à la grâce du peuplier.

Elle sortit de la tour, et descendit un escalier étroit. Elle se trouva dans un passage obscur; elle essaya vainement d'y retrouver son chemin, et, l'impatience faisant place à la crainte, elle appela au secours. Des pas approchaient; une lumière brillait sous une porte à l'extrémité du passage, et une personne l'ouvrit avec précaution, et ne s'aventura pas plus loin. Blanche l'observait en silence, la porte allait se refermer; Blanche appela de nouveau, et se hâtant de courir elle reconnut la vieille concierge.

—Ah! ma chère demoiselle, c'est vous! dit Dorothée; comment avez-vous pu prendre votre chemin par ici? Si Blanche avait été moins préoccupée de sa frayeur, elle aurait observé probablement la forte expression de terreur et de surprise qui défigurait Dorothée. Celle-ci la conduisit à travers des passages et des pièces sans nombre, qui ne paraissaient pas avoir été habitées depuis un siècle. Elles arrivèrent enfin à la résidence du concierge, et Dorothée la pria de s'asseoir et de se rafraîchir. Blanche accepta, et parlant de la tour charmante et de la découverte qu'elle en avait faite elle annonça le désir de se l'approprier. Soit que Dorothée fût moins sensible que la jeune personne aux beautés du paysage, soit que l'habitude lui eût rendu moins touchants les charmes qui l'embellissaient, elle n'encouragea pas l'enthousiasme de Blanche; mais elle garda le silence, et ne la condamna pas. Blanche demanda où conduisait la porte qu'elle avait trouvée fermée au bout de la galerie. Dorothée répondit qu'elle donnait sur une enfilade d'appartements où depuis

maintes années on n'était point entré.—C'est là, ajouta-t-elle, que notre défunte dame est morte, et je n'ai pas eu la force d'y pénétrer depuis ce temps-là.

Blanche, qui désirait voir cet appartement, s'abstint de le demander à Dorothée, parce qu'elle observa que ses yeux étaient remplis de larmes, et elle alla faire sa toilette pour le dîner. La société s'y réunit en bonne disposition, excepté la comtesse.

La gaieté qu'avait eue Blanche en rejoignant sa famille se modéra lorsqu'elle fut sur le bord de la mer; elle regarda avec effroi une si immense étendue d'eau. De loin elle ne l'avait remarquée qu'avec ravissement et surprise; mais elle eut besoin d'un grand effort pour surmonter sa crainte, et suivre son père dans le bateau.

Elle contemplait en silence le vaste horizon qui bornait seul la vue de l'océan. Une émotion sublime luttait contre le sentiment du danger; un zéphyr léger se jouait à la surface des ondes, caressait les voiles, et agitait le feuillage des forêts qui couronnaient plusieurs milles sur la côte. Le comte, en les voyant, sentait l'orgueil de la propriété autant que le plaisir d'une vive admiration.

A quelque distance dans ces bois, se trouvait un pavillon, autrefois l'asile des plaisirs, et toujours, par sa situation, intéressant et romantique. Le comte y avait fait porter du café et des rafraîchissements. Les rameurs y dirigèrent leur course, en côtoyant les sinuosités du rivage; on suivait un promontoire couvert de bois, et la circonférence d'une baie, tandis que dans un bateau de leur suite les domestiques donnaient du cor et d'autres instruments à vent, dont les sons, secondés par les échos des rochers, allaient expirer sur les vagues. Blanche ne craignait plus; une délicieuse tranquillité s'était emparée d'elle, et la tenait en silence. Elle était trop heureuse pour se rappeler et son couvent, et ses premiers ennuis, même comme objets de comparaison.

Après une assez longue promenade, la famille revint au village et s'embarqua. La beauté de la soirée l'engagea à prolonger sa course, et à s'avancer dans la baie. Un calme parfait avait suspendu le zéphyr qui jusqu'alors avait poussé la barque, et les rameurs prirent

leurs rames. Les eaux, comme une glace polie, réfléchissaient les roches grises, les arbres élevés, les teintes brillantes du couchant, et les nuages noirs qui montaient lentement de l'orient. Blanche se plaisait à voir plonger les rames; elle regardait les cercles concentriques que formaient leurs touches sur les eaux, et le tremblement qu'elles imprimaient au tableau du paysage, sans en défigurer l'harmonie.

Au-dessus de l'obscurité des bois, elle distingua un groupe de tourelles qu'illuminaient encore les rayons du couchant, et quand les cors eurent fait silence elle entendit un chœur de voix.

—Quelles voix sont-ce là? dit le comte en regardant autour de lui, et prêtant soigneusement l'oreille. Le chant cessa.—C'est une hymne des vêpres, dit Blanche, et je l'ai entendue au couvent.

—Nous sommes donc près d'un monastère? dit le comte; et le bateau ayant doublé un cap fort élevé, le couvent de Sainte-Claire parut. Il était bâti sur le bord de la mer, au fond d'une petite baie dont la côte était basse; les bois qui l'environnaient laissaient voir une partie de l'édifice, la grande porte, la fenêtre gothique du vestibule, les cloîtres, et un côté de la chapelle; une arcade vénérable, qui autrefois joignait la maison à une autre portion des bâtiments, démolie alors, restait comme une ruine majestueuse détachée de tout l'édifice. On ne voyait au delà que des bois; la mousse couvrait ces antiques murailles, et les fenêtres de la chapelle soutenaient des touffes de lierre et de brioine, qui retombaient comme des guirlandes.

Tout était en silence. Blanche regardait avec admiration cette arche majestueuse, dont l'effet augmentait par les masses de lumière et d'ombre que répandait le couchant couvert de nuages. Le son de plusieurs voix qui chantaient posément s'éleva tout à coup derrière. Le comte fit arrêter ses rameurs; les religieuses chantaient l'hymne des vêpres, et l'orgue se mêlant à leurs voix les soutenait, et donnait au chant une harmonie imposante. Le chœur cessa, mais il reprit bientôt dans un ton plus doux et plus majestueux; il s'affaiblit par degrés, et enfin on cessa de l'entendre. Blanche soupirait,

versait presque des larmes, et ses pensées, comme les accords, semblaient monter jusqu'au ciel. Tandis que le ravissement et le respect maintenaient le silence dans le bateau, une procession de religieuses voilées de blanc sortit lentement du cloître, et passa dans le bois pour faire le tour de l'édifice.

La comtesse fut la première à retrouver la parole.—Cette hymne et ces religieuses sont d'une tristesse accablante, dit-elle; la nuit nous gagne, retournons au château, il sera nuit avant que nous soyons arrivés.

Le comte leva les yeux, et s'aperçut qu'une tempête menaçante avait avancé les ténèbres. Elle se formait à l'orient, et la pesante obscurité qu'elle répandait, contrastait avec le brillant éclat du couchant. Les bruyants oiseaux de mer tournoyaient sur les flots, y plongeaient leur plumage, et fuyaient vers quelque retraite éloignée. Les matelots faisaient force de rames; mais le tonnerre qui grondait de loin, les larges gouttes qui commençaient à tomber, déterminèrent le comte à chercher un abri dans le monastère. Le bateau changea de direction. A mesure que les nuages approchaient vers l'occident, leurs flancs noirâtres jetaient de sombres éclairs, qui semblaient, en se réfléchissant, enflammer le sommet des bois et les combles du couvent.

L'apparence des cieux alarma la comtesse et mademoiselle Béarn; leurs cris et leurs frayeurs inquiétaient le comte, et troublaient leurs rameurs. Blanche se contenait en silence, tantôt agitée par la crainte, et tantôt par l'admiration; elle observait la grandeur des nuages, leur effet sur la scène, et écoutait les roulements prolongés de la foudre, qui ébranlaient les airs.

Le bateau s'arrêta en face du monastère. Le comte envoya un de ses gens pour annoncer son arrivée à la supérieure, et lui demander asile. L'ordre de Sainte-Claire était dès lors assez peu austère; cependant les femmes seules pouvaient être admises dans le couvent. Le domestique rapporta une réponse qui respirait tout à la fois l'hospitalité et l'orgueil, mais un orgueil déguisé en soumission. On débarqua, on traversa promptement la pelouse à cause d'une

abondante pluie, et l'on fut reçu par la supérieure, qui d'abord étendit la main et donna sa bénédiction. On passa dans une grande salle, où se trouvaient quelques religieuses, toutes vêtues de noir et voilées de blanc. Le voile de l'abbesse pourtant était à demi relevé, et découvrait une dignité douce, que tempérait un sourire obligeant. Elle conduisit la comtesse, Blanche, et mademoiselle Béarn dans un salon de son couvent, et le comte avec Henri restèrent au parloir.

L'abbesse demanda des rafraîchissements, et entretint la comtesse.

Leur entretien fut bientôt dérangé par les coups répétés du tonnerre, et la cloche sonna pour inviter les religieuses à la prière. Blanche, en passant près d'une fenêtre, jeta un regard à l'horizon, et l'éclat subit d'un éclair qui pénétra le vaste abîme des flots lui fit distinguer le vaisseau qu'elle avait déjà remarqué: il s'agitait au milieu d'une mer écumeuse, disparaissait entre les vagues, et tout à coup s'élevait jusqu'aux nues.

Elle soupira à cette vue, et suivit la comtesse et l'abbesse dans la chapelle. Les domestiques du comte étaient allés au château pour faire venir des voitures. Elles arrivèrent à la fin de l'office. La tempête était moins violente: le comte et sa famille retournèrent au château. Blanche fut surprise de découvrir combien les sinuosités du rivage l'avaient trompée sur la distance. C'était la cloche de ce monastère qu'elle avait entendue la veille dans le salon occidental, et elle aurait pu voir les tours, si les ombres de la nuit ne l'en eussent empêchée.

En arrivant, la comtesse affecta plus de lassitude que réellement elle n'en sentait, et se retira chez elle. Le comte, sa fille et Henri, se réunirent au salon; mais à peine y étaient-ils, que, dans un intervalle d'ouragan, ils entendirent un coup de canon. Le comte reconnut le signal de détresse d'un vaisseau: il ouvrit une fenêtre qui donnait sur la Méditerranée, mais la mer était enveloppée d'épaisses ténèbres, et le fracas de la tempête étouffait tout autre son. Blanche se souvint de la barque, et, toute tremblante, en avertit son père. En peu de moments, les coups de canon retentirent encore sur les vents, et s'envolèrent avec eux. La foudre s'élança des nues, avec un

déchirement effroyable; mais l'éclair qui la précédait, et qui avait frappé l'immensité des flots, avait laissé voir une chaloupe luttant avec effort contre les vagues écumantes. Une nuit impénétrable avait soudain tout enveloppé. Un second éclair laissa revoir la barque: elle n'avait qu'une seule voile, et cherchait à gagner la côte. Blanche saisit le bras de son père, avec un regard de douleur où se peignaient l'effroi et la compassion. Ce moyen n'était pas nécessaire pour toucher le cœur du comte: il regardait la mer avec une expression de pitié; mais, voyant bien qu'un bateau ne pourrait tenir contre l'orage, il défendit d'en risquer un, et fit porter des torches sur les pointes des rochers.

Alors on vit les domestiques du comte courir de tous côtés, s'avancer à la pointe des rochers, se pencher, tendre leurs flambeaux; d'autres, dont on ne distinguait la direction qu'au mouvement des lumières, descendaient par de dangereux sentiers jusqu'au bord de la mer, et appelaient à grands cris les matelots: on entendait leurs sifflets, leurs faibles voix, qui s'efforçaient de répondre, et qui, par intervalles, se mêlaient avec la tempête. Ces cris subits, qui partaient des rochers, augmentaient la terreur de Blanche à un degré insupportable; mais son tendre intérêt fut bientôt soulagé quand Henri, accourant hors d'haleine, lui apprit que le vaisseau avait jeté l'ancre au fond de la baie, mais dans un tel délabrement, qu'il s'entr'ouvrirait peut-être avant que l'équipage fût débarqué. Le comte fit aussitôt partir tous les bateaux, et fit dire aux infortunés étrangers qu'il recevrait dans son château ceux qui ne pourraient trouver asile dans le village voisin. De ce nombre furent Emilie Saint-Aubert, Dupont, Ludovico et Annette, qui, s'étant embarqués à Livourne, et étant arrivés à Marseille, traversaient le golfe de Lyon quand la tempête les avait accueillis. Ils furent tous reçus par le comte avec une extrême affabilité. Emilie eût voulu, dès le soir, se rendre au couvent de Sainte-Claire; mais il ne voulut point consentir à ce qu'elle sortît du château. Il est bien vrai qu'après tant d'effroi et de fatigue, elle aurait pu difficilement aller plus loin.

Le comte retrouva en M. Dupont une de ses anciennes connaissances; il y eut entre eux beaucoup de joie et de félicitations.

Emilie fut nommée à la famille du comte, et l'hospitalité obligeante avec laquelle on la reçut dissipa l'embarras léger où son entrée l'avait mise. On se mit à table; la politesse naturelle de Blanche, la joie vive qu'elle exprimait sur le salut des étrangers, qu'elle avait plaints si sincèrement, remontèrent peu à peu les esprits d'Emilie. Dupont, délivré de la crainte qu'il avait sentie et pour elle et pour lui, sentait la différence de sa situation. Sortant d'une mer en fureur, prête à les engloutir, il se trouvait dans une maison charmante, où régnaient l'abondance et le goût, et dans laquelle il recevait l'accueil le plus obligeant.

Annette, pendant ce temps-là, avec les domestiques, racontait les dangers qu'elle venait d'essuyer; elle se félicitait de sa délivrance et de celle de Ludovico; enfin elle éveillait le rire et la gaieté dans cette partie de la maison. Ludovico était tout aussi content qu'elle, mais il avait assez de mesure pour se contenir, et tâchait en vain de retenir Annette. A la fin, les éclats de rire furent entendus de la chambre de madame; elle envoya savoir d'où venait ce vacarme, et recommander le silence.

Emilie se retira de bonne heure pour chercher le repos dont elle avait besoin; mais elle fut longtemps sans dormir: son retour dans sa patrie réveillait d'intéressants souvenirs. Les événements qui lui étaient arrivés, les souffrances qu'elle avait éprouvées depuis son départ, se représentaient à elle avec force, et ne cédaient qu'à l'image de Valancourt. Savoir qu'elle habitait la même terre après une séparation si longue, si distante, était pour elle une source de jouissances. Elle passait ensuite à l'inquiétude, à l'anxiété, quand elle considérait l'espace de temps écoulé depuis la dernière lettre qu'elle avait reçue, et tous les événements qui, dans cet intervalle, avaient pu conspirer contre son repos et son bonheur; mais cette pensée, que Valancourt n'existait plus, ou que, s'il vivait, il l'avait oubliée, était si terrible pour son cœur, qu'elle ne pouvait s'y arrêter. Elle se détermina à l'informer dès le lendemain qu'elle était arrivée en France. Une lettre d'elle était presque l'unique moyen de l'en instruire. Enfin l'espoir d'apprendre bientôt qu'il était bien portant, qu'il était peu éloigné d'elle, et surtout qu'il l'aimait toujours, vint

calmer son agitation. Son esprit s'apaisa, ses yeux se fermèrent, et elle s'endormit.

CHAPITRE XXXV.

Blanche avait pris tant d'intérêt à Emilie, qu'en apprenant qu'elle voulait résider au monastère voisin, elle pria le comte de l'engager à prolonger son séjour au château.—Vous concevez, ajouta Blanche, combien je serais contente d'avoir une telle compagne. A présent, je n'ai point d'amie avec qui je puisse lire ou me promener. Mademoiselle Béarn n'est que l'amie de maman.

Le comte sourit de cette simplicité enfantine, qui faisait céder sa fille aux premières impressions.

Il avait observé Emilie avec attention, et elle lui avait plu autant qu'une si courte connaissance pouvait le comporter. La manière dont M. Dupont lui avait parlé d'elle avait même confirmé sa présomption; mais très-soigneux pour les liaisons de sa fille, et apprenant qu'Emilie était connue au couvent de Sainte-Claire, il se détermina à visiter l'abbesse, et, si son témoignage répondait à son désir, il voulait inviter Emilie à passer quelques jours au château. Il avait en vue, sous ce rapport, l'agrément de la jeune Blanche, plus que le désir d'obliger l'orpheline Emilie; néanmoins il prenait à elle un véritable intérêt.

Le lendemain matin, Emilie, trop fatiguée, ne put descendre. Dupont était à déjeuner quand le comte entra dans la salle, et le pria, comme ancienne connaissance et le fils d'un de ses amis, de prolonger son séjour au château. Dupont y consentit volontiers, parce que cette circonstance pouvait le retenir auprès d'Emilie. Il ne pouvait, au fond de son âme, entretenir l'espérance qu'elle répondît jamais à sa vive affection; mais il n'avait pas le courage de travailler à la vaincre.

Emilie, quand elle fut reposée, se promena avec sa nouvelle amie sur la pelouse qui entourait le château, et fut aussi sensible à la beauté de ses points de vue, que Blanche, dans la franchise de son cœur, avait pu le désirer.

En rentrant au château, Blanche conduisit Emilie à la tour qu'elle aimait, et elles parcoururent les anciennes chambres que Blanche avait déjà visitées. Emilie s'amusa à en examiner les distributions, à considérer le genre et la magnificence de leurs meubles antiques, et à les comparer avec ceux du château d'Udolphe, qui étaient cependant plus vieux et plus extraordinaires. Elle remarqua aussi Dorothée qui les accompagnait, et qui semblait presque aussi ancienne que tout ce qui était autour d'elle. Elle parut voir Emilie avec un intérêt extrême; elle la regardait même avec tant d'attention, qu'à peine entendait-elle ce qu'on pouvait lui dire.

Emilie, placée à une des fenêtres, jeta les yeux sur la campagne, et vit avec surprise beaucoup d'objets dont sa mémoire gardait le souvenir; les champs, les bois, le ruisseau, qu'elle avait traversés avec Voisin un soir après la mort de M. Saint-Aubert, en revenant du couvent à la chaumière. Elle reconnut que ce château était celui qu'elle avait alors évité, et sur lequel il avait tenu d'étranges discours.

Frappée de cette découverte, effrayée sans savoir pourquoi, elle resta quelque temps en silence, et se rappela l'émotion qu'avait montrée son père en se trouvant si près de cette demeure. La musique aussi qu'elle avait entendue, et sur laquelle Voisin lui avait fait un conte si ridicule, lui revenait à l'esprit. Curieuse d'en apprendre davantage, elle demanda à Dorothée si l'on entendait encore de la musique à minuit, comme autrefois, et si l'on connaissait le musicien.

—Oui, mademoiselle, répondit Dorothée, on entend toujours cette musique; mais le musicien n'est pas connu, et, je crois, ne le sera jamais. Il y a des gens qui devinent ce que c'est.—Vraiment, dit Emilie, et pourquoi ne pas poursuivre cette recherche?—Ah! mademoiselle, on a assez cherché; mais qui peut suivre un esprit?

Emilie sourit, et se rappelant combien tout récemment elle avait souffert par la superstition elle résolut alors d'y résister. Néanmoins, en dépit de ses efforts, elle sentait une certaine crainte se mêler sur ce point à sa curiosité. Blanche, qui jusqu'alors avait écouté en silence, demanda ce que c'était que cette musique, et depuis quand on l'entendait.

Blanche se taisait, Dorothée paraissait sérieuse et soupirait. Emilie se sentait portée à en croire plus qu'elle ne voulait se l'avouer. Elle se rappelait le spectacle dont elle avait été témoin dans une chambre à Udolphe, et, par une bizarre liaison, les paroles alarmantes qu'elle avait trouvées sans dessein dans les papiers qu'elle avait détruits par obéissance aux ordres de son père. Elle frémit à la signification qu'ils semblaient avoir, presque autant qu'à l'horrible objet découvert sous le funeste voile.

Blanche, cependant, ne pouvant engager Dorothée à expliquer ce qu'elle avait voulu dire, l'avait priée, en se retrouvant auprès de la porte fermée, de lui faire voir tous les appartements.—Ma chère demoiselle, lui répondit la concierge, je vous ai dit mes raisons pour ne la pas ouvrir. Je ne l'ai jamais revue depuis la mort de ma bonne maîtresse; il serait affreux pour moi d'y entrer. De grâce, ne me le demandez pas.—Non, certainement, répondit Blanche, si c'est votre véritable raison.—Hélas! c'est l'unique, dit la vieille femme. Nous l'aimions si tendrement; je la pleurerai toujours. Le temps passe! il y a bien des années qu'elle est morte, et je me souviens pourtant de tout ce qui arriva alors, comme si c'était hier. Plusieurs choses très-nouvelles sont sorties de ma mémoire; mais les anciennes, je les vois comme dans une glace. Elle se tut, et en avançant dans la galerie elle reprit en regardant Emilie: Cette jeune dame me rappelle madame la marquise. Je me souviens qu'elle était aussi fraîche, et qu'elle avait le même sourire. Pauvre dame! qu'elle était gaie, lorsqu'elle fit son entrée ici!

Dorothée garda le silence à toutes les questions que lui fit Blanche. Emilie, remarquant des pleurs dans ses yeux, cessa de la presser davantage, et s'efforça d'attirer l'attention de sa jeune amie

sur quelque partie des jardins. Le comte, la comtesse et M. Dupont s'y promenaient; elles allèrent les y joindre.

Quand le comte aperçut Emilie, il avança vers elle, et la présenta à la comtesse d'une manière si flatteuse et si obligeante, qu'il rappela à Emilie l'idée de son propre père.

Avant d'avoir achevé ses remercîments pour l'hospitalité qu'elle avait reçue, et d'avoir exprimé le désir de se rendre aussitôt au couvent, elle fut interrompue par une pressante invitation de prolonger son séjour au château. Le comte et la comtesse parurent y mettre tant de sincérité, que, malgré le désir qu'elle avait de revoir ses anciennes amies du monastère, et de soupirer encore sur le tombeau d'un père chéri, elle consentit à rester quelques jours.

Elle écrivit néanmoins à l'abbesse pour l'informer de son arrivée, et lui demander à être reçue au couvent comme pensionnaire. Elle écrivit aussi à M. Quesnel et à Valancourt; et comme elle ne savait où adresser précisément cette dernière lettre, elle l'envoya en Gascogne chez le frère du chevalier.

Sur le soir, Blanche et M. Dupont accompagnèrent Emilie à la chaumière de Voisin: elle sentit, en s'en rapprochant, une sorte de plaisir mêlé d'amertume. Le temps avait calmé sa douleur, mais la perte qu'elle avait faite ne pouvait cesser de lui être sensible: elle se livra avec une douce tristesse aux souvenirs que ce lieu lui rappelait. Voisin vivait encore, et semblait jouir, comme autrefois, du soir paisible d'une vie sans reproche.

Emilie n'osa prendre sur elle d'entrer dans la chambre où Saint-Aubert était mort; et après une demi-heure d'entretien avec Voisin et sa famille elle sortit de la chaumière.

Pendant les premiers jours qu'elle passa au château de Blangy, elle vit avec chagrin la mélancolie profonde, quoique muette, qui trop souvent absorbait M. Dupont. Emilie plaignait l'aveuglement qui le détournait de s'éloigner d'elle, et elle résolut de se retirer aussitôt qu'elle le pourrait sans désobliger le comte et la comtesse de Villefort. L'abattement de son ami ne tarda pas à alarmer le comte, et Dupont lui confia enfin le secret d'un amour sans espoir. Le comte

ne put que le plaindre; mais il se détermina en lui-même à ne pas négliger un moyen de favoriser ses prétentions. Quand il connut la dangereuse situation de Dupont, il ne s'opposa que faiblement au désir qu'il témoigna de quitter le château de Blangy dès le lendemain; il lui fit promettre d'y venir passer avec lui un temps plus long, quand son cœur serait en repos. Emilie, qui ne pouvait encourager son amour, estimait ses bonnes qualités, et était très-reconnaissante de ses services; elle éprouva une tendre émotion quand elle le vit partir pour la Gascogne. Il se sépara d'elle avec une expression si touchante d'amour et de douleur, que le comte embrassa sa cause bien plus chaudement qu'il ne l'avait encore fait.

Peu de jours après, Emilie elle-même quitta le château, mais ce ne fut pas sans promettre au comte et à la comtesse de venir souvent les voir. L'abbesse la reçut avec cette bonté maternelle dont elle lui avait déjà donné des preuves; et les religieuses lui témoignèrent leur amitié. Ce couvent, qu'elle avait si bien connu, réveilla ses tristes souvenirs: mais il s'en mêlait d'autres; elle rendait grâces au ciel de l'avoir fait échapper à tant de dangers; elle sentait le prix des biens qui lui restaient; et quoique le tombeau de son père fût souvent arrosé de ses larmes, sa douleur n'avait plus la même amertume.

Quelque temps après son arrivée au monastère, Emilie reçut une lettre de son oncle, M. Quesnel, en réponse à la sienne et à ses questions sur ses affaires qu'il avait prétendu gérer en son absence. Elle s'était informée surtout du bail de la vallée, qu'elle désirait habiter si sa fortune le permettait. La réponse de M. Quesnel était froide et sèche comme elle s'y était attendue; elle n'exprimait ni intérêt pour ses souffrances, ni plaisir de ce qu'elle s'y était dérobée. Quesnel ne perdait pas cette occasion de lui reprocher son refus à l'égard du comte Morano, qu'il affectait de représenter comme riche et homme d'honneur; il déclamait avec véhémence contre ce même Montoni, auquel jusqu'à ce moment il s'était reconnu si inférieur; il était laconique sur les intérêts pécuniaires d'Emilie; il lui apprenait cependant que le terme du bail de la vallée expirait; il ne l'invitait

point à venir chez lui, et ajoutait que ne pouvant, dans l'état de sa fortune, habiter la vallée, elle ferait bien de rester à Sainte-Claire.

Il ne répondait point à ses questions sur le sort de la pauvre vieille Thérèse, la servante de son père. Par *post-scriptum*, M. Quesnel parlait de Motteville, entre les mains duquel Saint-Aubert avait placé la majeure partie de son bien; il annonçait que ses affaires étaient au moment de s'arranger, et qu'elle en retirerait plus qu'elle n'aurait dû s'y attendre. La lettre contenait encore un billet à l'ordre d'Emilie, pour toucher une modique somme sur un marchand de Narbonne.

La tranquillité du monastère, la liberté qu'on lui laissait de parcourir les bois et les rivages de ce charmant pays, tranquillisèrent peu à peu l'esprit d'Emilie; cependant elle éprouvait quelque inquiétude au sujet de Valancourt, et voyait avec impatience approcher l'instant de recevoir enfin sa réponse.

CHAPITRE XXXVI.

Blanche, qui pendant ce temps se trouvait seule, devint impatiente de revoir sa nouvelle amie, et de partager avec elle le plaisir que lui faisait le spectacle de la nature. Elle n'avait plus personne à qui exprimer son admiration ou communiquer ses plaisirs; personne dont les yeux s'animassent à son sourire, ou dont les regards pussent réfléchir son bonheur. Le comte, observant son chagrin, fit souvenir Emilie de la visite qu'elle avait promis de lui faire; mais le silence de Valancourt, prolongé au delà du temps où sa réponse aurait pu arriver d'Estuvière, pénétrait Emilie d'une inquiétude si cruelle qu'elle fuyait la société, et eût voulu différer le moment de s'y réunir, jusqu'à celui où ses peines seraient calmées. Le comte et sa famille la pressèrent cependant si vivement, que, ne pouvant expliquer le motif qui l'attachait à la solitude, elle craignit que ses refus n'eussent l'air d'un caprice et n'offensassent des amis dont elle voulait se conserver l'estime. Elle retourna au château de Blangy: l'amitié du comte de Villefort encouragea Emilie à lui parler de sa position relativement aux biens de sa tante et à le consulter sur la manière de les recouvrer: il n'y avait pas de doute que la loi ne fût en sa faveur. Le comte lui conseilla de s'en occuper, et lui offrit même d'écrire à un avocat d'Aix, sur l'avis duquel on pourrait s'appuyer. Cette offre fut acceptée par Emilie; et les procédés obligeants qu'elle éprouvait chaque jour l'eussent encore une fois rendue heureuse, si elle eût pu être certaine que Valancourt se portait bien et qu'il l'aimait toujours. Elle avait passé plus d'une semaine au château sans recevoir aucune nouvelle; elle savait bien que, si Valancourt n'était pas chez son frère, il était fort douteux que la lettre qu'elle lui avait écrite lui fût parvenue, et cependant une inquiétude, une crainte qu'elle ne pouvait modérer, troublaient

absolument son repos. Elle repassait tant d'événements qui, depuis sa captivité à Udolphe, avaient pu devenir possibles; elle était quelquefois si frappée de la crainte, ou que Valancourt n'existât plus, ou qu'il n'existât plus pour elle, que même la compagnie de Blanche lui devenait insupportable. Elle restait seule des heures entières au fond de son appartement, quand les occupations de la famille lui permettaient de le faire sans incivilité.

Dans un de ces moments de solitude, elle ouvrit une petite boîte qui contenait les lettres de Valancourt, et quelques-unes des esquisses qu'elle avait faites pendant son séjour en Toscane; mais ces derniers objets l'intéressaient peu. Elle cherchait dans ces lettres le plaisir de se retracer une tendresse qui avait fait toute sa consolation, et dont la touchante expression lui avait quelquefois fait oublier les chagrins de l'absence. Leur effet n'était plus le même; elles augmentaient les angoisses de son cœur; elle songeait que peut-être Valancourt avait pu céder au pouvoir du temps ou de l'absence; et la vue même de son écriture lui rappela tant de souvenirs pénibles, que, ne pouvant achever la première lettre, elle resta la tête appuyée sur sa main, et donna cours à des flots de larmes. A cet instant, la vieille Dorothée entra chez elle pour l'avertir que l'on dînerait une heure plus tôt. Emilie tressaillit en l'apercevant; elle se hâta de ramasser ses papiers, mais Dorothée avait remarqué son agitation et ses larmes.

—Ah! mademoiselle, s'écria-t-elle; vous qui êtes si jeune, avez-vous des sujets de chagrin?

Emilie tâcha de sourire, mais elle ne pouvait parler.

—Hélas! ma chère demoiselle, quand vous serez à mon âge, vous ne pleurerez pas pour des bagatelles. Sûrement rien de sérieux ne peut vous affliger?—Non, Dorothée, rien d'important, répliqua Emilie. Dorothée se baissa pour relever quelque chose, et s'écria soudain:—Vierge Marie! que vois-je? Elle devint tremblante, et tomba sur une chaise près de la table.—Que voyez-vous donc? dit Emilie, alarmée de son cri, et regardant autour d'elle.—C'est elle-

même! dit Dorothée, c'est elle-même! et justement comme elle était peu de temps avant sa mort.

Emilie, encore plus effrayée, craignit que Dorothée n'eût un accès de délire, et la pria de s'expliquer.—Ce portrait, lui dit-elle, où l'avez-vous trouvé? c'est ma bien-aimée maîtresse; c'est elle-même!

Elle rejeta sur la table cette miniature qu'Emilie autrefois avait trouvée dans les papiers que son père lui avait ordonné de brûler; c'était sur ce portrait qu'elle l'avait vu une fois verser des larmes si tendres. Se rappelant à ce sujet les circonstances de sa conduite qui l'avaient tant surprise, l'émotion d'Emilie s'augmenta à un tel excès, qu'elle n'eut pas la force d'interroger Dorothée; elle tremblait des réponses qu'elle pourrait lui faire, et ne put que lui demander si elle était certaine que ce portrait fût celui de la marquise.

—Ah! mademoiselle, répondit-elle, comment m'eût-il frappée à ce point, s'il n'était pas l'image de ma maîtresse? Ah ciel! ajouta-t-elle en reprenant la miniature, voilà bien ses yeux bleus, ce regard si caressant et si doux! Voilà son expression quand elle avait rêvé seule quelque temps, et que des larmes coulaient sur ses joues; mais jamais elle ne voulut se plaindre! Voilà cet air de patience et de résignation qui me fendait le cœur, et qui me la faisait adorer!—Dorothée, dit Emilie, je prends à cette affliction un intérêt plus grand que peut-être vous ne pouvez croire. Je vous demande de ne pas vous refuser davantage à satisfaire ma curiosité; elle n'est pas frivole.—Ah! mademoiselle, repartit Dorothée, c'est une triste histoire, et je ne puis vous la dire maintenant; mais, que dis-je? jamais je ne vous en parlerai. Il y a bien des années que ce malheur est arrivé, et je n'ai jamais aimé à parler de madame la marquise qu'à mon mari. Il était dans la maison aussi bien que moi, et savait par moi des détails que tout le monde ignorait. J'étais auprès de madame dans sa dernière maladie: j'en sus, j'en entendis autant et plus que M. le marquis lui-même. Aimable sainte! Comme elle était patiente! Quand elle mourut, je croyais mourir avec elle.—Dorothée, interrompit Emilie, vous pouvez être sûre que ce que vous me direz ne sortira jamais de ma bouche.—Et vous, mademoiselle, ne me direz-vous pas d'abord comment ce portrait est tombé dans vos

mains, et les motifs de votre curiosité au sujet de ma maîtresse?—Non, Dorothée, répliqua Emilie en se recueillant. J'ai aussi des raisons particulières pour garder le silence, au moins jusqu'à ce que j'en sache davantage. Souvenez-vous que je ne promets rien, et ne contentez pas ma curiosité dans l'idée que je pourrai satisfaire la vôtre. Ce que je ne veux pas découvrir ne m'intéresse pas seule. Autrement je craindrais moins d'en parler. Vous ne pouvez m'apprendre ce que je désire que par confiance en mon honneur.—Eh bien! mademoiselle, dit Dorothée après l'avoir regardée longtemps, vous montrez un si grand intérêt; ce portrait, votre figure surtout, me font penser que vous pouvez si réellement en prendre, que je vous confierai, je vous dirai des choses que je n'ai dites à personne qu'à mon mari, quoique beaucoup de gens en aient soupçonné une partie. Je vous dirai les détails de la mort de madame, mes idées à ce sujet. Mais d'abord, vous me promettez par tous les saints!...

Emilie l'interrompit, et lui promit solennellement de ne jamais révéler sans son consentement ce qu'elle lui aurait dit.—J'entends la cloche qui sonne le dîner, mademoiselle, dit Dorothée, il faut que je parte.—Quand vous reverrai-je? demanda Emilie.

Dorothée réfléchit et lui dit:—Si l'on sait que je viens chez vous, cela donnera de la curiosité, et cela me ferait de la peine. Je viendrai quand on ne pourra pas m'observer. J'ai peu de loisir dans le jour. J'en ai bien long à dire. Si vous voulez, mademoiselle, je viendrai quand tout le monde dormira.

Emilie se hâta de descendre.

Le soir, le comte et sa famille, excepté la comtesse et mademoiselle Béarn, allèrent se promener dans les bois, pour partager la joie des paysans.

Les ménétriers, assis à terre au pied des arbres, semblaient participer eux-mêmes à la gaieté que répandaient leurs instruments; c'étaient le galoubet et une espèce de longue guitare. Il y avait, en outre, un enfant qui frappait un tambourin, et dansait seul, à moins que, jetant son instrument, il ne se mêlât aux danseurs, et, par ses

gestes ridicules, ne redoublât les éclats de rire et le mouvement de cette fête rustique.

Le comte jouissait de ces plaisirs auxquels sa libéralité avait contribué: Blanche prit part à la danse avec un jeune gentilhomme du voisinage. M. Dupont demandait Emilie; mais elle était trop triste pour participer à tant de gaieté. Cette fête lui rappelait celle de l'année précédente, les derniers moments de la vie de Saint-Aubert, et l'événement affreux qui l'avait terminée.

Remplie de ce souvenir, elle s'éloigna de la danse, et s'enfonça lentement dans les bois: les sons adoucis de la musique tempéraient sa mélancolie; la lune répandait à travers le feuillage une lumière mystérieuse; l'air était doux et frais: Emilie, absorbée dans sa rêverie, allait toujours, sans prendre garde à la distance; elle s'aperçut enfin que les instruments ne s'entendaient plus, et qu'un silence absolu régnait autour d'elle; Emilie se trouva près de l'avenue, où, la nuit de l'arrivée de son père, Michel avait cherché à lui procurer un asile. Cette avenue était presque aussi sauvage, presque aussi désolée qu'elle le lui avait paru alors. Le comte avait été si occupé de réparations indispensables, qu'il avait négligé celles-là; la route était encore brisée, et les arbres encore encombrés par des branchages.

En considérant le chemin, elle se rappela les émotions qu'elle y avait souffertes, et tout à coup se représenta la figure qu'elle avait vue se dérober dans les arbres, et qui n'avait pas répondu aux appels répétés de Michel; elle éprouva quelque retour de la frayeur qu'elle avait eue alors. Il n'était pas impossible que les bois servissent de repaire à des bandits: elle retourna promptement sur ses pas, et chercha à retrouver les danseurs; en ce moment elle entendit des pas qui venaient de l'avenue. Eloignée encore des paysans, dont elle n'entendait ni les voix, ni la musique, elle précipita sa course. La personne qui la suivait la gagna de vitesse: elle distingua enfin la voix de Henri, et ralentit sa marche pour qu'il pût la rejoindre; il exprima quelque surprise de la rencontrer aussi loin; elle lui dit que les agréments du clair de la lune l'avaient égarée plus loin qu'elle ne l'avait compté. Une exclamation échappa au compagnon

de Henri, elle crut avoir reconnu Valancourt, c'était lui-même: la rencontre fut telle qu'on peut l'imaginer entre deux personnes si chères l'une à l'autre, et depuis si longtemps séparées.

Dans l'ivresse de ce moment Emilie oublia toutes ses peines: Valancourt semblait oublier lui-même qu'il existât au monde une autre personne qu'Emilie; et Henri, surpris, considérait cette scène en silence.

Valancourt lui fit mille questions sur elle, sur Montoni, et elle n'avait pas le temps d'y répondre. Elle apprit que sa lettre avait été envoyée à Paris, qu'il revenait alors en Gascogne, que cette lettre enfin lui était parvenue, et qu'il était parti sur-le-champ pour se rendre en Languedoc. En arrivant au monastère, d'où elle avait daté sa lettre, il avait, à son extrême regret, trouvé les portes fermées pour la nuit. Croyant ne voir Emilie que le lendemain, il était retourné à son auberge pour lui écrire, il avait rencontré Henri, qu'il avait intimement connu à Paris, et se trouvait conduit vers celle qu'il n'espérait voir que le lendemain.

Emilie, Valancourt et Henri retournèrent à la pelouse: ce dernier présenta Valancourt au comte; Emilie crut s'apercevoir qu'il ne le recevait pas avec sa bienveillance ordinaire: il paraissait cependant qu'ils s'étaient déjà vus. On l'invita à partager les divertissements de la soirée; et quand il eut rendu ses devoirs au comte, il laissa les danseurs à la fête, se plaça auprès d'Emilie, et put l'entretenir sans contrainte. Les lumières suspendues sous les arbres permirent à Emilie de considérer cette figure, dont pendant son absence elle avait essayé de recueillir tous les traits: elle vit avec regret qu'elle n'était plus la même. Elle pétillait comme autrefois d'esprit et de feu, mais elle avait perdu beaucoup de cette simplicité, et quelque chose de cette bonté franche qui en faisaient le principal caractère: c'était toujours pourtant une figure intéressante. Emilie croyait voir dans les traits de Valancourt un mélange d'inquiétude et de mélancolie. Il tombait quelquefois dans une rêverie passagère, et semblait faire effort pour en sortir; d'autres fois, il regardait fixement Emilie, et une espèce de frémissement semblait agiter son âme: il retrouvait dans Emilie la même bonté, la même beauté simple, qui l'avaient

enchanté quand il l'avait connue. Le coloris de son teint avait un peu pâli, mais la douceur s'y peignait toujours, et cette teinte mélancolique, mêlée à son sourire, le rendait encore plus touchant.

Elle lui raconta les plus importantes circonstances de ce qui lui était arrivé depuis qu'elle était partie de France; et les deux amants se livrèrent sans réserve au charme des souvenirs amers et doux d'une trop longue séparation.

Le soir suivant, le comte rencontra par hasard Emilie dans une des allées du jardin. Ils parlèrent de la fête, et vinrent à nommer Valancourt.—Le jeune homme a des talents, dit le comte; vous le connaissiez depuis longtemps? Emilie dit que cela était vrai.—On me le présenta à Paris, dit le comte, et j'en fus d'abord très-content. Il s'arrêta. Emilie tremblait, désirait d'en apprendre davantage, et craignait de montrer au comte l'intérêt qu'elle y pouvait prendre.—Puis-je vous demander, dit-il enfin, combien il y a que vous connaissez monsieur Valancourt?—Puis-je, monsieur, vous demander le motif de cette question, et, j'y répondrai aussitôt?—Sûrement, dit le comte, cela est juste; je vous dirai mes motifs. Il est bien évident que M. Valancourt vous aime, et cela n'est pas extraordinaire, tout ce qui vous voit en fait autant; je ne vous dis pas cela comme un compliment, je parle avec sincérité: ce que je crains, c'est qu'il ne soit amant préféré et écouté.—Pourquoi le craignez-vous, monsieur? dit Emilie en tâchant de calmer son émotion.—Parce que, dit le comte, je ne pense pas qu'il en soit digne. Emilie agitée le pria de s'expliquer mieux.—Je le ferai, répondit-il, si vous êtes bien convaincue que le vif intérêt que je prends à vous m'a seul engagé à vous en parler.—Je le crois, monsieur, dit Emilie.—Le chevalier et mon fils, lui dit-il, firent connaissance chez un de leurs camarades, où moi-même je le rencontrai. Je l'invitai à venir chez moi; j'ignorais alors ses liaisons avec une espèce d'hommes, rebut de la société, qui vivent du jeu et passent leur vie dans la débauche. Je connaissais seulement quelques parents du chevalier, et je regardais ce motif comme suffisant pour le recevoir chez moi. Mais vous souffrez... Je cesserai ce discours.—Non, monsieur, lui dit Emilie; je vous supplie de continuer, je suis seulement au désespoir.

—Seulement! reprit le comte. J'appris bientôt que ses liaisons l'avaient entraîné dans un cours de dissipation, et dont il ne paraissait pas avoir le pouvoir ou la volonté de se retirer. Il perdit au jeu une somme énorme; ce goût devint une passion, il s'y ruina. J'en parlai avec intérêt à ses parents; ils m'assurèrent que leurs remontrances avaient été vaines, et qu'ils étaient fatigués d'en faire. J'appris ensuite qu'en considération de ses talents pour le jeu, presque toujours heureux quand la mauvaise foi n'en arrêtait pas le succès, on l'avait initié aux secrets de la profession, et qu'il avait eu sa part dans certains profits.—Impossible! dit soudain Emilie. Mais pardonnez-moi, monsieur, je sais à peine ce que je dis; pardonnez à ma douleur: je crois, je dois croire que l'on vous a mal informé; le chevalier, sans doute, a des ennemis qui ont envenimé ces rapports. —Je voudrais le croire, dit le comte, mais je ne le puis; il n'y a que ma conviction, et l'intérêt que je prends à votre bonheur, qui aient pu m'engager à vous les répéter.

Emilie gardait le silence; elle se rappelait les paroles de Valancourt, qui avaient découvert tant de remords, et semblaient confirmer les discours du comte. Après une longue pause, le comte lui dit:—Je m'aperçois de vos doutes, je les trouve naturels; il est juste que je vous donne la preuve de tout ce que je viens d'avancer: cependant je ne le puis sans exposer quelqu'un qui m'est bien cher. —Quel danger appréhendez-vous, monsieur? dit Emilie; si je puis le prévenir, confiez-vous à mon honneur.—Je me confie, sans doute, à votre honneur, dit le comte; mais puis-je aussi me fier à votre courage? Croyez-vous pouvoir résister aux prières d'un amant aimé, qui, dans sa douleur, voudra savoir le nom de celui qui le prive de sa félicité?—Je ne serai pas exposée à une telle tentation, monsieur, dit Emilie, avec un modeste orgueil; je ne puis aimer longtemps une personne que je ne dois plus estimer: cependant je donne ma parole.—Je vous dirai donc tout, reprit le comte: la conviction est nécessaire à votre paix future, et ma confidence tout entière est le seul moyen de vous la donner.—Je ne doute pas, monsieur, des faits dont vous avez été témoin, ou que vous affirmez, dit Emilie en succombant à sa douleur; le chevalier peut-être a été jeté dans des

excès où il ne tombera plus; si vous aviez connu la pureté de ses premiers principes, vous pourriez excuser mon incrédulité actuelle.—Le chevalier peut-être se corrigerait pour un temps, mais il retournerait bientôt à ce funeste penchant. Je crains la force de l'habitude, je crains même que son cœur ne soit corrompu. Et pourquoi voudrais-je vous le cacher? le jeu n'est pas son unique vice; il paraît avoir pris le goût de tous les plaisirs honteux.

Le comte hésita, et se tut; Emilie, presque hors d'état de se soutenir, attendait dans un trouble toujours croissant ce qu'il avait encore à dire. Il se fit un très-long silence; le comte, visiblement agité, dit enfin:—Ce serait une délicatesse cruelle que de persister à me taire; je dois vous dire que deux fois les extravagances du chevalier l'ont fait conduire dans les prisons de Paris; il en a été retiré, m'ont dit des personnes dignes de foi, par une certaine comtesse bien connue, et avec laquelle il vivait encore quand j'ai quitté Paris.

Le comte cessa de parler; et regardant Emilie, il s'aperçut qu'elle tombait de son siége: il la soutint; elle était évanouie; il éleva la voix pour appeler du secours: ils étaient fort loin du château; il craignait de la laisser pour aller chercher du monde; c'était pourtant le seul parti à prendre. Voyant enfin une fontaine assez proche, il s'efforça d'appuyer Emilie contre l'arbre, pendant qu'il irait chercher de l'eau. Il était fort embarrassé, n'ayant rien pour apporter cette eau; mais tandis qu'il la considérait avec une extrême inquiétude, il crut voir dans ses traits qu'elle commençait à respirer.

Il se passa néanmoins beaucoup de temps avant qu'elle reprît connaissance; alors elle se trouva soutenue, non par le comte, mais par Valancourt; il observait tous ses mouvements avec un regard effrayé, et lui adressait la parole d'une voix tremblante. Au son de cette voix si connue, Emilie rouvrit les yeux; mais à l'instant elle les referma, et perdit encore connaissance.

Le comte, avec un regard sévère, fit signe à Valancourt de se retirer. Celui-ci ne fit que soupirer et nommer Emilie; il lui présentait l'eau qu'on avait apportée. Le comte répéta son geste, et

l'accompagna de quelques paroles; Valancourt répondit par un regard plein d'un profond ressentiment; il refusa de quitter la place jusqu'à ce qu'Emilie fût remise, et ne permit plus que personne s'approchât: mais à l'instant sa conscience parut l'informer de ce qui avait fait le sujet de l'entretien du comte et d'Emilie; l'indignation enflamma ses yeux; l'expression d'une profonde douleur la réprima bientôt; et le comte en le remarquant sentit plus de pitié que de colère. Emilie, qui avait repris ses sens, en fut tellement touchée, qu'elle se mit à pleurer amèrement: elle tâcha de retenir ses larmes; et, rassemblant son courage, elle remercia le comte et Henri, avec qui Valancourt était entré dans le parc, et elle reprit le chemin du château sans rien dire à Valancourt.

Emilie se détermina secrètement à retourner au couvent, pour y passer un jour ou deux. Dans l'état où elle était, la société, surtout celle de la comtesse et de mademoiselle Béarn, lui devenait insupportable. Elle espérait que la solitude du cloître et la bonté de l'abbesse l'aideraient à reprendre un peu d'empire sur elle-même, et à soutenir le dénoûment qu'elle ne prévoyait que trop.

CHAPITRE XXXVII.

On vint avertir Emilie que le comte de Villefort demandait à la voir. Elle devina que Valancourt était chez lui. En approchant de la bibliothèque, où elle imaginait qu'il devait être, son émotion devint si forte, que, n'osant encore paraître, elle retourna dans le vestibule pour calmer son agitation. S'étant enfin remise, elle entra dans le cabinet, et trouva Valancourt assis avec le comte. Ils se levèrent tous deux. Elle n'osait regarder Valancourt. Le comte se retira.

Emilie restait les yeux baissés, ne pouvant parler, et respirant à peine. Valancourt se jeta sur une chaise auprès d'elle; il soupirait et gardait le silence. Enfin d'une voix tremblante il lui dit:—J'ai désiré vous voir ce soir pour sortir au moins de l'horrible incertitude où m'a plongé votre changement. Quelques paroles du comte viennent de m'en éclaircir une partie. Je m'aperçois que j'ai des ennemis, Emilie, des ennemis envieux de mon bonheur, et qui sont acharnés à le détruire. Je m'aperçois aussi que le temps et l'absence ont affaibli vos sentiments pour moi.

Ces derniers mots expirèrent sur ses lèvres. Emilie ne put répondre. Il ajouta:—Cruelle Emilie, ne me parlerez-vous point?

Il couvrit son visage d'une main, comme pour cacher son émotion, et prit celle d'Emilie, qui ne la retira pas. Elle ne put retenir ses larmes. Il s'en aperçut. Toute sa tendresse revint; un rayon d'espérance pénétra rapidement au fond de son âme.—Eh quoi! vous me plaignez, s'écria-t-il; vous m'aimez encore! vous êtes toujours mon Emilie! souffrez que j'en croie vos larmes.—Oui, je vous plains, lui dit-elle: mais dois-je encore vous aimer? Croyez-vous être encore ce même Valancourt estimable que j'aimais autrefois?—Que vous aimiez autrefois! s'écria-t-il. Le même! le

même! Il s'arrêta dans l'excès de son émotion et reprit douloureusement:—Non, je ne suis plus le même; je suis perdu, je ne suis plus digne de vous!

Il couvrit encore son visage. Emilie était trop touchée d'un aveu si sincère pour pouvoir répondre aussitôt. Elle luttait contre son cœur; elle sentait le danger de se fier longtemps à sa résolution en la présence de Valancourt. Elle était empressée de terminer une entrevue qui les désolait tous les deux. Cependant quand elle pensait que ce serait probablement la dernière, tout son courage l'abandonnait; elle ne sentait plus que sa tendresse et sa douleur.

Valancourt, pendant ce temps, dévoré de remords et de chagrin, n'avait ni le pouvoir ni la volonté d'exprimer tout ce qui l'agitait. A peine paraissait-il sensible à la présence d'Emilie. Son visage était caché, sa poitrine soulevée de sanglots.

—Epargnez-moi, lui dit Emilie, le chagrin de revenir sur les détails de votre conduite, qui m'obligent de rompre avec vous; il faut nous séparer, et je vous vois pour la dernière fois.—Non, s'écria Valancourt, vous ne pouvez penser ce que vous dites; vous ne pouvez pas penser à me rejeter de vous pour toujours.—Il faut nous séparer, répéta Emilie, et pour toujours; votre conduite nous en fait une nécessité.—C'est la décision du comte, reprit-il avec fierté, ce n'est pas la vôtre; et je saurai de quel droit il se met entre nous. Il se leva à ces mots, et parcourut la chambre à pas précipités.—Laissez-moi vous désabuser, dit Emilie non moins émue; la décision est de moi; mon repos l'exige. Serais-je excusable, dit-elle, en vous confiant le repos de ma vie? Comment me le conseilleriez-vous si je vous étais chère?—Si vous m'étiez chère! s'écria Valancourt. Est-il possible que vous doutiez de mon amour? Mais oui, vous avez raison d'en douter, puisque je suis moins disposé à l'horreur de me séparer de vous qu'à celle de vous envelopper dans ma ruine. Oui, je suis ruiné, ruiné sans ressource; je suis accablé de dettes, et je ne saurais les acquitter. Les yeux de Valancourt étaient égarés quand il disait ces mots; ils prirent à l'instant l'expression d'un affreux désespoir. Emilie fut forcée d'admirer sa franchise; elle sembla, durant quelques minutes, résister à sa propre douleur et lutter contre

elle-même. Je ne prolongerai pas, dit-elle enfin, un entretien dont l'issue ne saurait être heureuse. Valancourt, adieu.—Non, vous ne partirez pas, dit-il impétueusement; vous ne me laisserez pas ainsi; vous ne m'abandonnerez pas avant que mon esprit ait recueilli la force dont il a besoin pour soutenir ma perte. Emilie, effrayée par le feu sombre de ses regards, lui dit d'une voix douce:—Vous avez reconnu vous-même que nous devions nous séparer; si vous désirez me faire croire que vous m'aimez, vous le reconnaîtrez encore.—Jamais, jamais! s'écria-t-il. J'étais un insensé quand j'avouais... Emilie, c'en est trop: vous ne vous trompez pas sur mes fautes, mais le comte est la barrière qui nous sépare, il ne sera pas longtemps un obstacle à ma félicité.—C'est à présent, dit Emilie, que vous parlez en insensé: le comte n'est pas votre ennemi, Valancourt; il est mon ami, cette considération seule devrait vous le faire regarder comme le vôtre.—Votre ami! dit vivement Valancourt: depuis quel temps est-il donc votre ami pour vous faire si promptement oublier votre amant? Est-il votre ami, celui qui vous a demandé de préférer M. Dupont; Dupont qui, dites-vous, vous a ramenée d'Italie, Dupont qui, je le dis, moi, m'a ravi votre cœur? Mais je n'ai pas le droit de vous interroger: vous êtes maîtresse de vous-même; ce Dupont peut-être ne triomphera pas longtemps de mon malheur. Emilie, plus épouvantée que jamais de la fureur de Valancourt, lui dit:—Au nom du ciel, soyez raisonnable! Calmez-vous! M. Dupont n'est pas votre rival, le comte n'est pas son défenseur: vous n'avez point de rival, vous n'avez d'ennemi que vous-même: je vois plus que jamais que vous n'êtes plus ce Valancourt que j'ai tant aimé.

Il ne répondit point: les bras appuyés sur la table, il gardait un morne silence. Emilie restait muette et tremblante, et n'osait le quitter.

—Malheureux! s'écria-t-il soudain, je ne puis me plaindre sans m'accuser! Pourquoi fus-je entraîné dans Paris? pourquoi ne me suis-je pas défendu des séductions qui devaient à jamais me rendre méprisable? Il se tourna vers elle, il prit sa main, et lui dit d'une voix tendre:—Emilie, pouvez-vous supporter que nous nous séparions! pouvez-vous abandonner un cœur qui vous aime, comme le mien,

un cœur qui, malgré ses erreurs, n'appartiendra jamais qu'à vous! Emilie ne répondit que par ses larmes.—Je n'avais pas, ajouta-t-il, une pensée que je voulusse vous cacher, pas un goût, pas un plaisir, auxquels vous ne pussiez prendre part. Je pars, Emilie, je vais vous quitter, et pour toujours. A ces mots, sa voix s'affaiblit: il retomba sur sa chaise avec abattement. Emilie ne pouvait ni sortir, ni lui dire adieu. Toutes ses folies étaient presque effacées de son esprit, elle ne sentait que sa douleur et sa pitié.

—Dites au moins, reprit Valancourt, que vous me verrez encore une fois. Le cœur d'Emilie fut en quelque sorte soulagé par cette prière: elle s'efforça de croire qu'elle ne devait pas s'y refuser; néanmoins elle éprouvait de l'embarras en songeant qu'elle était chez le comte, et qu'il pourrait s'offenser du retour de Valancourt; elle consentit pourtant, à condition qu'il ne verrait ni dans le comte un ennemi, ni dans Dupont un rival. Alors il sortit tellement consolé par les deux mots d'Emilie, qu'il perdit le premier sentiment de son malheur.

Valancourt, pendant ce temps, endurait les angoisses du désespoir. La vue d'Emilie avait renouvelé toute l'ardeur de son premier amour; l'absence, les distractions d'une vie tumultueuse, ne l'avaient affaiblie que passagèrement. Quand, en recevant sa lettre, il était parti pour le Languedoc, il savait bien que sa folie l'avait ruiné, et il n'avait aucun projet de le cacher à Emilie: il s'affligeait seulement du retard que sa mauvaise conduite pourrait causer à leur mariage, et ne prévoyait pas que cette information pourrait la conduire à briser tous leurs nœuds. Accablé par l'idée de cette éternelle séparation, et le cœur pénétré de remords, il attendait cette seconde entrevue dans un état qui approchait de l'égarement; il espérait pourtant encore obtenir d'elle par ses prières, quelque changement de résolution.

Le matin, il fit demander à quelle heure elle le recevrait. Emilie, quand on lui remit ce billet, était avec le comte, et ce fut pour celui-ci un prétexte nouveau pour lui parler de Valancourt. Il voyait le désespoir de sa jeune amie, et redoutait plus que jamais que son courage ne l'abandonnât. Emilie répondit au billet, et le comte revint

sur le sujet de la dernière conversation. Il parut craindre les sollicitations de Valancourt, et il lui peignit les malheurs auxquels elle s'exposait pour l'avenir, si elle ne résistait à un chagrin actuel et passager: ces représentations répétées pouvaient seules la prémunir contre l'effet de son affection, et elle résolut de suivre ses conseils.

L'heure de l'entrevue à la fin arriva. Emilie se présenta avec un extérieur composé; mais Valancourt, trop agité, fut quelques minutes sans pouvoir parler; ses premières phrases furent tour à tour plaintes, prières, reproches contre lui-même; ensuite il dit:—Emilie, je vous ai aimée, je vous aime plus que ma vie; je suis ruiné par ma faute, et cependant je ne peux nier que je n'aimasse mieux vous entraîner dans une union malheureuse de misère, que d'endurer, en vous perdant, la punition que je mérite. Je suis un malheureux, mais je ne veux plus être un lâche; je ne chercherai plus à ébranler vos résolutions par les instances d'une passion égoïste. Je renonce à vous, Emilie, et je tâcherai de me consoler en songeant que, si je suis infortuné, vous pouvez au moins être heureuse. Je n'ai pas, il est vrai, le mérite du sacrifice; et je n'eusse jamais eu la force de vous rendre à vous-même, si votre prudence ne l'eût exigé.

Il s'arrêta un moment. Emilie tâchait de retenir ses larmes; elle était prête à lui dire:—Vous parlez à présent comme vous parliez autrefois. Mais elle garda le silence.—Pardonnez-moi, Emilie, reprit-il, toutes les souffrances que je vous ai causées. Pensez quelquefois à l'infortuné Valancourt; souvenez-vous que sa seule consolation sera de savoir que sa folie ne vous a pas rendue malheureuse. Les larmes inondaient les joues d'Emilie. Il allait retomber dans les accès du désespoir. Emilie s'efforça de rappeler son courage, et de terminer une entrevue qui augmentait leur commune affliction. Valancourt vit ses pleurs, il la vit se lever; il fit un nouvel effort pour maîtriser ses sentiments et calmer ceux d'Emilie.—Le souvenir de ce douloureux moment, lui dit-il, sera pour l'avenir ma sauvegarde. Oh! jamais l'exemple, la tentation, ne pourront ni me séduire ni m'entraîner. Le souvenir de ces pleurs que vous versez pour moi élèvera mon âme au-dessus du danger.

Emilie, un peu consolée par cette assurance, répondit:—Nous nous séparons pour toujours. Mais si mon bonheur vous est cher, souvenez-vous à jamais que rien ne peut y contribuer davantage, que de savoir que vous avez recouvré votre propre estime. Valancourt prit sa main; il avait les yeux couverts de larmes, et l'adieu qu'il voulait lui dire était étouffé par ses soupirs. Après quelques moments, Emilie prononça avec difficulté et émotion:—Adieu, Valancourt, puissiez-vous être heureux! adieu, répéta-t-elle.

—Adieu, Emilie, dit Valancourt. Et il se précipita dehors.

Emilie resta dans le fauteuil où il l'avait laissée, le cœur si oppressé qu'elle ne respirait plus; elle entendait ses pas, dont le bruit s'affaiblissait à mesure qu'ils s'éloignaient. Elle fut tirée de cet état par la voix de la comtesse qui parlait dans le jardin. En revenant à elle, le premier objet qui frappa sa vue fut le fauteuil vide sur lequel Valancourt avait été assis. Le saisissement et son départ avaient comme suspendu ses larmes; elles revinrent alors la soulager, et elle reprit la force de regagner sa chambre.

Retournons à Montoni, dont la rage et la surprise firent bientôt place à de plus pressants intérêts. Ses excès et ses déprédations

s'étaient tellement multipliés, que le sénat de Venise, alors composé de négociants, malgré sa faiblesse et l'utilité que dans l'occasion il aurait pu tirer de Montoni, ne put plus longtemps les supporter. Il fut arrêté qu'on travaillerait à anéantir ses forces et à punir ses brigandages. La célérité, la facilité de cette expédition, prévinrent l'éclat et la rumeur publique. Emilie, en Languedoc, ignora la défaite et l'humiliation de ce cruel persécuteur.

Son esprit était si accablé par ses chagrins, qu'aucun effort de sa raison ne pouvait en surmonter l'effet. Le comte de Villefort essaya tous les moyens de consolation. Il se passa bien du temps avant qu'Emilie pût se distraire assez de Valancourt pour écouter l'histoire que la vieille Dorothée lui avait promise.

Parmi les étrangers qui étaient venus voir le comte dans son château, étaient le baron de Sainte-Foix, son ancien ami, et son fils le chevalier de Sainte-Foix. C'était un jeune homme aimable et sensible. Il avait connu Blanche à Paris l'année précédente, et avait conçu pour elle une véritable passion. L'ancienne amitié du comte pour son père, les convenances mutuelles de cette alliance, avaient intérieurement fait désirer au comte qu'elle s'accomplît. Mais trouvant alors sa fille trop jeune pour fixer le choix de sa vie; voulant d'ailleurs éprouver la constance du chevalier, il avait différé d'agréer sa demande, sans pourtant lui ôter l'espoir. Ce jeune homme arrivait avec le baron, son père, pour réclamer le prix de sa persévérance; le comte l'accorda, et Blanche ne s'y opposa pas.

Le château, si bien habité, devint aussi riant que magnifique. Le pavillon, dans les bois, était fort souvent visité; on y soupait quand le temps était beau, et la soirée se terminait ordinairement par un concert. Le comte et la comtesse étaient bons musiciens. Henri, le jeune Sainte-Foix, Blanche, Emilie, avaient tous de la voix, et le goût suppléait en eux à la méthode. Plusieurs des domestiques du comte, avec des cors et d'autres instruments à vent, étaient placés dans le bois, et répondaient par leur douce harmonie à celle qui venait du pavillon.

Dans tout autre temps, ces parties eussent été délicieuses pour Emilie; trop accablée alors par sa mélancolie, elle trouvait que rien de ce qu'on nomme amusement n'avait le pouvoir de la distraire, et très-souvent elle observait que la touchante mélodie de ces concerts augmentait sa tristesse à un degré insupportable.

Elle préférait de se promener seule dans les bois qui ombrageaient le promontoire.

Un soir elle y resta fort tard. Assise sur les marches de ce vieux bâtiment, elle observait, dans une mélancolie tranquille, le progrès des ombres sur l'espace étendu devant elle. Peu à peu la lune, qui vint à se lever, monta sur l'horizon et revêtit successivement de sa douce lumière les flots, les bois et la tour elle-même. Emilie, pensive, contemplait et rêvait. Tout à coup un son frappe son oreille; c'était la voix et la musique dont quelquefois, à minuit, elle avait entendu les accords. L'émotion qu'elle sentit ne fut pas sans mélange de terreur, quand elle considéra son isolement. Les sons se rapprochèrent. Elle se serait levée, mais ils semblaient venir par le chemin qu'il lui fallait prendre, et, toute tremblante, elle attendit l'événement: les sons se rapprochèrent pendant quelque temps, puis ils cessèrent. Emilie écoutait, regardait, et ne pouvait faire aucun mouvement. Tout à coup elle vit une figure sortir des bois et passer fort près d'elle. La figure passa vite, et l'émotion d'Emilie fut si grande, qu'en la voyant, elle ne distingua presque rien.

Ce léger événement avait produit une impression profonde sur son esprit. Retirée chez elle, il lui rappela si bien l'autre circonstance effrayante dont tout récemment elle avait été témoin, qu'à peine elle se sentit le courage de rester seule. Elle veilla fort longtemps; aucun bruit ne renouvela ses craintes, et elle chercha à goûter un peu de repos. Il fut court; un bruit affreux et singulier sembla s'élever du corridor; des gémissements se firent entendre distinctement; un corps pesant frappa contre la porte, et la violence du coup faillit l'ouvrir. Elle appela pour savoir ce que c'était, on ne lui répondit point: mais, par moments, elle entendait des gémissements sourds. La frayeur la priva d'abord de l'usage de ses facultés; mais quand ensuite elle entendit des pas dans la galerie, elle appela encore plus

haut. Les pas s'arrêtèrent à sa porte; elle distingua les voix de quelques servantes, et toutes semblaient trop occupées pour pouvoir répondre à ses cris. Annette entra cependant pour prendre de l'eau; Emilie comprit alors qu'une des servantes se trouvait mal; elle la fit apporter chez elle, et travailla à la secourir. Quand cette fille eut recouvré la voix, elle affirma qu'en montant l'escalier, pour aller à sa chambre, elle avait vu un fantôme sur le second carré. Elle tenait, disait-elle, sa lampe fort bas, à cause du mauvais état des marches. En relevant les yeux, elle avait vu le revenant. Ce fantôme, d'abord, était resté immobile dans un coin, puis s'était glissé dans l'escalier, et s'était enfin évanoui à la porte de l'appartement qu'Emilie avait visité dernièrement. Un son lugubre avait succédé à ce prodige.

—Le diable, sans doute, ajouta Dorothée, a pris une clef de cet appartement; ce ne peut être que lui; j'ai fermé la porte moi-même.

La fille avait redescendu l'escalier, avait couru en faisant un cri, et était tombée éperdue à la porte d'Emilie.

Emilie la reprit doucement de la peur qu'elle lui avait faite, et essaya de lui faire honte de son effroi. La fille persista à soutenir qu'elle avait vu une véritable apparition. Toutes les servantes l'accompagnèrent dans sa chambre, excepté Dorothée, qu'Emilie retint pour la nuit. Emilie était dans l'embarras; Dorothée, dans la plus grande terreur, racontait d'anciennes circonstances qui appuyaient l'excès de sa superstition. De ce nombre était une semblable apparition qu'elle avait vue dans le même lieu; ce souvenir l'avait fait hésiter avant de monter l'escalier, et avait augmenté sa répugnance pour ouvrir l'appartement du nord. Quelle que fût sur ce point l'opinion d'Emilie, elle s'abstint de la communiquer; elle écouta Dorothée attentivement, et n'en eut que plus d'inquiétude.

Depuis cette nuit, la terreur des domestiques s'accrut au point qu'elle en détermina une partie à quitter le château et à demander leur congé. Si le comte ajoutait foi à leurs alarmes, il avait soin de le dissimuler; et, voulant prévenir l'inconvénient qui le menaçait, il employait le ridicule et le raisonnement pour détruire ces craintes et

ces frayeurs surnaturelles. La peur avait rendu tous les esprits inaccessibles à la raison. Ludovico prit ce moment pour prouver à la fois son courage et toute la reconnaissance que lui causaient les bons traitements du comte. Il offrit de passer une nuit dans la partie de ce château qu'on prétendait habitée par les revenants; il ne craignait, assurait-il, aucun esprit; et si quelque figure vivante paraissait, il ferait voir qu'il ne la craignait pas davantage.

Le comte réfléchit à cette proposition; les domestiques qui l'entendirent se regardaient l'un l'autre, dans le doute et dans la surprise. Annette, effrayée pour la sûreté de Ludovico, employait larmes et prières pour le dissuader de son dessein.

—Vous êtes un brave garçon, dit le comte en souriant. Pensez bien à votre entreprise avant de vous y livrer. Si vous persévérez, j'accepte, et une telle intrépidité ne demeurera pas sans récompense.—Je ne désire point de récompense, *Excellence*, reprit Ludovico, mais votre approbation. *Votre Excellence* a déjà eu trop de bontés pour moi. Je désire seulement d'avoir des armes, pour être en état de répondre à l'ennemi, s'il paraît.—Une épée ne vous défendra pas contre un esprit, dit le comte en regardant ironiquement ses serviteurs; ils ne craignent ni barrières, ni verrous: un revenant, vous le savez, se glisse par le trou d'une serrure, comme par une porte ouverte.—Donnez-moi une épée, monsieur le comte, reprit Ludovico, et je me charge d'envoyer dans la mer Rouge tous les esprits qui voudront m'attaquer.—Eh bien, dit le comte, vous aurez une épée, et, de plus, un bon souper. Vos camarades, peut-être, auront le courage de demeurer encore une nuit dans le château. Il est certain que, du moins pour cette nuit, votre hardiesse attirera sur vous seul tous les maléfices du spectre.

Une extrême curiosité luttait alors avec la crainte dans l'esprit des auditeurs. Ils résolurent d'attendre l'événement qui allait suivre la témérité de Ludovico.

Après le souper Ludovico suivit le comte dans son cabinet: ils y restèrent une demi-heure, et le comte en sortant lui remit une épée. —Elle a servi dans des combats entre des mortels, dit le comte en

riant, vous en ferez sans doute un usage honorable dans une querelle toute spirituelle; et j'apprendrai probablement demain qu'il ne reste pas un revenant dans le château.—Ludovico reçut l'épée avec un salut respectueux: Vous serez obéi, monsieur, répliqua-t-il, et je m'engage à ce qu'aucun spectre ne puisse troubler dorénavant le repos de cette demeure.

Ils se rendirent à la salle où les hôtes du comte l'attendaient pour l'accompagner jusqu'à l'appartement du nord: on demanda les clefs à Dorothée, elle les remit à Ludovico, et il se mit en chemin, suivi par la plupart des habitants de ce château. Arrivés au bas de l'escalier, plusieurs des domestiques effrayés refusèrent d'aller plus loin; les autres montèrent jusqu'au palier: Ludovico mit la clef dans la serrure, et, pendant ce temps, tous le regardaient avec autant de curiosité que s'il eût travaillé à quelque opération magique.

Ludovico, ne connaissant pas la serrure, ne pouvait faire tourner la clef; Dorothée restait par derrière: on la rappela, elle ouvrit lentement; mais quand ses regards eurent pénétré dans l'intérieur obscur de la chambre, elle fit un cri, et se retira. A ce signal d'alarme, la plus grande partie de la foule s'enfuit en bas des escaliers; le comte, Henri et Ludovico, restés seuls, entrèrent dans l'appartement; Ludovico tenait son épée nue, le comte portait une lampe, et Henri une corbeille remplie des provisions du brave aventurier.

Ayant jeté les yeux à la hâte sur la pièce d'entrée où rien ne justifiait les alarmes, ils passèrent dans la seconde; un calme profond y régnait; ils avancèrent moins précipitamment dans la troisième. Le comte eut alors le loisir de rire du trouble qui l'avait surpris lui-même. Il demanda à Ludovico dans quelle chambre il comptait s'établir.

—Il y en a encore d'autres, *Excellence*, lui dit Ludovico; on dit que dans l'une il y a un lit, c'est là que je passerai la nuit pour y dormir, si je me trouve fatigué.

Ludovico ouvrit la chambre à coucher, et le comte en entrant fut frappé en voyant l'air funéraire que conservait l'ameublement; il

s'approcha du lit avec émotion, et le trouvant couvert d'un velours noir:—Que signifie ceci? dit-il.—J'ai ouï dire, monsieur, lui répondit Ludovico, que madame la marquise de Villeroi était morte en ce lieu même, et qu'on l'y avait déposée jusqu'à l'heure de son enterrement. Ce drap de velours couvrait sans doute le cercueil.

Le comte ne répondit rien; mais il devint rêveur et parut fort ému; se tournant ensuite vers Ludovico, il lui demanda d'un ton sérieux si réellement il aurait le courage de demeurer là toute la nuit. Si vous craignez, ajouta le comte, ne rougissez pas d'en faire l'aveu, je vous relèverai de vos engagements sans que vous soyez exposé aux railleries de vos camarades.

Ludovico garda le silence. L'orgueil et quelque peu d'effroi semblaient partager son âme. L'orgueil à la fin l'emporta; il rougit, et n'hésita plus.

—Non, monsieur, non, dit-il, j'achèverai ce que j'ai commencé, et je suis pénétré de votre attention. Je vais faire du feu dans la cheminée, et, avec les provisions de la corbeille, je compte fort bien passer mon temps.—Soit, dit le comte; mais comment soutiendrez-vous l'ennui si vous ne dormez pas?—Quand je serai fatigué, monsieur, reprit Ludovico, je n'aurai pas peur de dormir; mais d'ailleurs j'ai un livre qui m'amusera.—Bon, dit le comte; j'espère que rien ne vous troublera. Mais si pendant la nuit vous aviez de plus sérieuses craintes, venez me trouver à mon appartement. J'ai trop de confiance dans votre raison et votre courage pour craindre de vous voir épouvanté par quelque crainte frivole. Cette chambre, son obscurité, son isolement, ne vous causeront pas de fausses terreurs. Demain j'aurai à vous remercier d'un important service. On ouvrira l'appartement, et tous mes gens seront convaincus de leur sottise. Bonne nuit, Ludovico; venez me voir de bon matin, et souvenez-vous de ce que je vous ai dit.—Oui, monsieur, je m'en souviendrai. Bonsoir, *Excellence*; laissez-moi vous éclairer.

Il éclaira le comte et Henri jusqu'à la dernière porte. Un des domestiques, dans son effroi, avait laissé une lampe sur le palier. Henri la prit, et donna le bonsoir à Ludovico. Celui-ci répondit

respectueusement, referma la porte, et rentra. En retournant à la chambre à coucher, il examina avec plus de soin toutes les pièces qu'il fallait traverser. Il craignait que quelqu'un ne s'y cachât pour l'effrayer. Personne, excepté lui, ne s'y trouvait. Il laissa les portes ouvertes, et parvint au grand salon dont la muette obscurité le glaça. Il tourna ses regards sur la longue enfilade qu'il venait de parcourir. En se retournant, il aperçut une lumière et sa figure que réfléchissait un miroir; il tressaillit. D'autres objets se peignaient obscurément sur la même glace; il ne s'arrêta pas à les examiner. S'avançant promptement dans la chambre à coucher, il remarqua la porte de l'oratoire. Il l'ouvrit. Tout était tranquille. Ses yeux se portèrent sur le portrait de la feue marquise; il le considéra longtemps avec surprise et attention. Il parcourut ensuite le cabinet, et rentra dans la chambre. Il alluma un bon feu. La flamme pétillante ranima ses esprits, qui commençaient à s'affaiblir par l'obscurité et le silence. On n'entendait alors que le vent qui sifflait à la fenêtre. Ludovico prit une chaise, mit une table auprès du feu, prit une bouteille de vin, quelques provisions de sa corbeille, et commença à manger. Quand il eut fait son repas, il mit son épée sur la table; et, n'étant pas disposé à dormir, il tira de sa poche le livre dont il avait parlé. C'était un recueil de vieux contes provençaux. Ludovico raccommoda son feu, moucha sa lampe, rapprocha sa chaise, et se mit à lire. L'histoire sur laquelle il tomba captiva bientôt toute son attention.

[Illustration]
La chambre mystérieuse.

Le comte, pendant ce temps, était retourné dans la salle à manger, où tout le monde l'attendait. Chacun s'était retiré au cri perçant de Dorothée; et l'on fit mille questions sur l'état de l'appartement. Le comte railla les uns et les autres de leur retraite précipitée et de leur faiblesse superstitieuse; et l'on en vint à cette question: Si les âmes séparées des corps ont le pouvoir de revenir sur la terre, si même dans ce cas les esprits peuvent devenir visibles? Le baron était d'opinion que le premier effet était probable, et que le second était possible.

CHAPITRE XXXVIII.

Le comte avait très-peu dormi; il se leva de bonne heure; et, pressé d'entretenir Ludovico, il courut à l'appartement du nord. La première porte était fermée en dedans; il fut donc obligé de frapper très-fort, mais ni ses coups ni sa voix ne furent entendus. Il considéra l'intervalle qui séparait cette porte de la chambre à coucher, et pensa que Ludovico, las de veiller, était tombé sans doute dans un profond sommeil. Le comte, peu surpris de ne recevoir aucune réponse, se retira et alla se promener.

Le temps était sombre; le soleil, qui se levait sur la Provence, ne répandait qu'une faible lumière; ses rayons combattaient contre les vapeurs qui s'élevaient de la mer et qui promenaient leurs lourdes masses sur le sommet des bois, qu'ornaient alors les teintes variées dont l'automne enrichit le feuillage. La tempête était passée, mais la mer, toujours agitée, mugissait encore. Le comte, à qui ce jour grisâtre et vaporeux ne déplaisait pas, entra dans les bois et s'y promena, enseveli dans une profonde méditation.

Emilie s'était aussi levée de bonne heure, et avait dirigé sa promenade vers le promontoire escarpé d'où on découvrait l'Océan. Les événements du château occupaient son esprit, et Valancourt était aussi l'objet de ses tristes pensées. Elle ne pouvait encore songer à lui avec indifférence; sa raison lui reprochait continuellement une tendresse qui survivait dans son cœur à l'estime. Elle se rappelait l'expression qu'avaient ses regards au moment où il l'avait quittée, le ton de sa voix lorsqu'il lui dit adieu; et si quelque hasard augmentait l'énergie de ses souvenirs elle versait des larmes amères.

Arrivée à la vieille tour, elle se reposa sur ses marches ruinées et se livra à sa mélancolie. Elle observait les vagues à demi cachées par la vapeur, qui venaient en roulant au rivage et répandaient leur mousse légère autour du rocher sur lequel elles se brisaient. Leur bruit monotone et les nuages obscurs qui se balançaient sur les rochers rendaient la scène plus mystérieuse et plus analogue à l'état de son cœur. Cet état devint trop pénible. Emilie se leva brusquement; elle traversa quelques ruines de la tour, et vit des lettres gravées sur une muraille. Elle s'approcha pour les examiner; ces caractères paraissaient grossièrement gravés avec la pointe d'un canif; mais Emilie les connaissait trop bien: c'était la main de Valancourt, et elle les lut en tremblant.

Il était bien constant que Valancourt avait visité cette tour; il était même probable que c'était la nuit précédente, puisqu'elle avait été orageuse et que les vers décrivaient un naufrage. Il fallait même qu'il n'eût quitté que depuis peu ces ruines. Le soleil ne faisait que de paraître, et il avait fallu du jour pour tracer les caractères tels qu'ils étaient. Il était donc encore bien vraisemblable que Valancourt n'était pas loin.

Pendant que ces idées parcouraient avec rapidité l'imagination d'Emilie, tant d'émotions la combattirent, qu'elle en fut presque accablée; mais son premier mouvement fut d'éviter une rencontre, et elle reprit à la hâte le chemin qui menait au château.

En rentrant au château, Emilie se retira chez elle, et le comte alla à l'appartement du nord. La porte était encore fermée. Déterminé à réveiller Ludovico, le comte appela d'une voix plus forte. Un morne silence succéda. Le comte appela ses gens, et leur demanda s'ils avaient vu ou entendu Ludovico; tous répondirent avec effroi que depuis la nuit aucun d'eux n'avait approché de l'appartement du nord.

—Il dort profondément, dit le comte; il est si éloigné de la porte d'entrée, qu'on ne peut se faire entendre: il faudra l'enfoncer. Apportez quelques masses, et suivez-moi.

Les domestiques restèrent muets et interdits; il fallut que toute la maison s'assemblât pour que le comte fût obéi. Dorothée en même temps parla d'une autre porte qui ouvrait sur la galerie du grand escalier, donnait sur l'antichambre du salon, et se trouvait conséquemment beaucoup plus près de la chambre à coucher. Il était naturel que Ludovico fût plutôt éveillé par cette porte. Le comte s'y rendit; mais ses efforts furent également inutiles. Il commença à craindre sérieusement, et se disposait lui-même à enfoncer la porte; mais les beautés qu'il y remarquait retinrent son coup; elle lui parut d'ébène, tant son poli était noir et son grain serré; mais elle n'était que de mélèse; et la Provence, dans ce temps, était citée pour ses forêts de ce bois. Le comte, en faveur de son prix et de la délicatesse de ses sculptures, épargna cette porte. Il retourna à celle de l'escalier; on l'enfonça. Il entra le premier; Henri le suivit avec quelques-uns des plus courageux; les autres attendirent sur l'escalier.

Le silence régnait dans tout l'appartement. Arrivé au salon, le comte appela Ludovico; et, ne recevant pas de réponse, il ouvrit lui-même et entra.

Le silence absolu confirma ses craintes pour Ludovico; aucun bruit, aucune respiration n'annonçait que quelqu'un sommeillât en ce lieu; mais son incertitude durait encore. Tous les volets étaient fermés, et la chambre était trop obscure pour que l'on y distinguât rien.

Le comte commanda à un de ses gens d'ouvrir une des fenêtres. En traversant la chambre pour obéir, il se heurta, tomba par terre; et le cri perçant qu'il poussa ayant fait enfuir aussitôt les braves qui s'étaient hasardés jusque-là, Henri et le comte restèrent seuls pour achever l'aventure.

Henri ouvrit un des volets, et s'aperçut que le domestique avait donné contre le fauteuil même dans lequel Ludovico avait été assis. Celui-ci n'y était plus, et la faible lumière qui se répandait dans la chambre ne le montrait en aucun endroit. Le comte, alarmé, ouvrit d'autres volets pour mieux voir. Ludovico ne parut point. Il resta un

moment en suspens et craignit de s'en fier à ses sens. Il vit le lit et s'approcha pour voir si Ludovico ne s'y était pas couché: il n'y trouva personne. Il pénétra dans l'oratoire; tout était rangé comme la veille, et Ludovico n'y était point.

Le comte pourtant contint l'excès de sa surprise. Ludovico, sans doute frappé par la terreur, était sorti pendant la nuit d'un appartement désert et dont on racontait tant d'effrayantes particularités. Mais dans ce cas même, il eût cherché la société; et tous ses camarades déclaraient ne l'avoir pas vu. La porte de l'appartement était d'ailleurs fermée par dedans: il était impossible qu'il fût sorti par là, et toutes les portes extérieures étaient de même verrouillées en dedans, fermées à double tour: toutes les clefs étaient dans les serrures. Porté à croire que Ludovico s'était échappé par une fenêtre, le comte les examina mieux: mais celles qui étaient assez larges pour que le corps d'un homme y passât étaient grillées de barreaux de fer, et n'avaient pu fournir d'issue. D'ailleurs, quelle apparence que Ludovico eût risqué sa vie en passant par une fenêtre, quand il pouvait sortir avec sécurité par une porte?

L'étonnement du comte ne peut s'exprimer; il rentra dans la chambre à coucher: tout y était en ordre, excepté le fauteuil qu'on venait de renverser. On trouva la petite table, et sur cette table l'épée, la lampe, le livre et la moitié d'un verre de vin. Au pied de la table était la corbeille, un reste de provisions et du bois.

Le comte lui-même aida à lever la tapisserie de toutes les pièces, pour découvrir si elle cachait une ouverture. On n'en reconnut aucune, et le comte se retira après avoir fermé la première chambre, et mit la clef dans sa poche. Il donna des ordres pressants pour qu'on cherchât Ludovico jusque dans le voisinage, et se retira dans son cabinet avec Henri; ils y restèrent longtemps. Quel qu'eût été le sujet de cette conférence, Henri, de ce moment, perdit beaucoup de sa gaieté; il devenait grave et réservé quand on traitait le sujet qui alarmait toute la famille.

Les recherches les plus exactes sur le sort de Ludovico furent inutiles. Après plusieurs journées employées sans relâche, la pauvre Annette s'abandonna au désespoir, et la surprise générale fut au comble.

Emilie, dont l'esprit avait été vivement ému par le sort désastreux de la marquise et par la mystérieuse liaison qu'elle imaginait avoir existé entre elle et Saint-Aubert, était particulièrement frappée d'un événement si extraordinaire. Elle était de plus consternée de la perte de Ludovico, dont la probité, la fidélité, les services, méritaient son estime et sa reconnaissance. Elle désirait de se retrouver dans la paisible retraite de son couvent; mais chaque ouverture qu'elle en faisait était reçue avec tristesse par la jeune Blanche, et tendrement écartée par le comte. Elle sentait pour lui l'affection, le respect, l'admiration d'une fille; et Dorothée consentit enfin à ce qu'elle pût l'informer de l'apparition qu'elle avait vue dans l'appartement de la marquise. En tout autre moment, il eût souri de sa relation, et aurait jugé que le fantôme n'existait que dans l'imagination du témoin. Alors il écouta Emilie sérieusement; et quand elle eut fini, il lui demanda le plus profond secret.—Quelle que puisse être la cause de ces événements singuliers, dit le comte, le temps seul peut les expliquer. Je veillerai avec soin sur tout ce qui se passera au château, et j'emploierai tous les moyens possibles pour découvrir le destin de Ludovico. Pendant ce temps, soyons prudents et circonspects. J'irai veiller moi-même dans ces appartements; mais jusqu'à ce que j'en détermine l'instant, je veux que tout le monde l'ignore.

La semaine d'après, tous les hôtes du comte partirent, excepté le baron, son fils et Emilie. Cette dernière eut bientôt l'embarras et le chagrin d'une autre visite. M. Dupont revint, et elle se décida à retourner aussitôt au couvent. La joie que manifestait Dupont en la voyant lui fit juger qu'il rapportait cette même ardeur qui l'avait bannie du château de Blangy. Les manières d'Emilie envers lui furent réservées; le comte le reçut avec plaisir, le lui présenta en souriant, et sembla tirer un bon augure de l'embarras qu'elle éprouvait.

M. Dupont le comprit mieux; il perdit soudain sa gaieté, et tomba dans la langueur et dans le découragement.

Le jour suivant, néanmoins, il chercha l'occasion d'expliquer le motif de sa visite, et il renouvela sa demande. Cette déclaration fut reçue par Emilie avec un véritable chagrin. Elle tâcha de diminuer la peine que pouvait causer un second refus par l'assurance réitérée de son amitié et de son estime. Elle le laissa, malgré elle, dans un état qui méritait et qui obtint la plus tendre pitié. Plus frappée que jamais de l'inconvenance d'un plus long séjour au château, elle alla aussitôt chercher le comte et l'instruire de son intention.

—Souffrez que j'interprète votre cœur, répondit le comte avec un léger sourire: si vous me faites l'honneur de suivre mes avis sur le reste, je pardonnerai votre incrédulité sur votre conduite future envers M. Dupont. Je ne vous presserai pas de rester ici plus longtemps que votre satisfaction ne le permet. Mais, en m'abstenant aujourd'hui de m'opposer à votre retraite, je réclame de votre amitié quelques visites à l'avenir.

Des larmes de reconnaissance s'unirent à celles d'un tendre regret. Emilie remercia le comte de ses témoignages d'amitié; elle promit de suivre ses avis sur tous les points, excepté un seul, et l'assura du plaisir avec lequel elle profiterait de son invitation et de celle de la comtesse, lorsque M. Dupont ne serait plus au château.

Le comte sourit de cette condition.

—J'y consens, lui dit-il; le couvent est ici près: ma fille et moi nous pourrons vous voir bien souvent. Si quelquefois nous osons introduire un compagnon de promenade, nous le pardonnerez-vous?

Emilie parut affligée, et garda un profond silence.

—Eh bien! reprit le comte, je n'en dirai pas davantage, et je vous demande pardon d'avoir été si loin. Rendez-moi la justice de croire que mon unique motif est un intérêt bien réel pour votre bonheur, et pour celui de mon aimable ami M. Dupont.

Emilie, en quittant le comte, alla informer la comtesse de ses projets, et la comtesse lui en exprima ses regrets avec des

expressions polies; elle écrivit ensuite à l'abbesse, et partit le soir du jour suivant. M. Dupont la vit partir avec un extrême chagrin; le comte tâcha de le soutenir par l'espérance qu'un jour Emilie lui serait plus favorable.

Emilie fut contente de se retrouver dans la retraite paisible du couvent; elle y éprouva un renouvellement de bonté maternelle de la part de l'abbesse, et d'amitié fraternelle de la part des religieuses. Elles savaient déjà l'événement extraordinaire du château, et le soir même, après souper, on en parla dans la salle du couvent. On pria Emilie d'en raconter les détails; elle le fit avec circonspection, et s'étendit fort peu sur la disparition de Ludovico. Toutes celles qui l'écoutaient se réunirent à lui prêter une cause surnaturelle.

—On a cru fort longtemps, dit une religieuse appelée sœur Françoise, que le château était fréquenté par des esprits; et je fus surprise quand j'appris que le comte aurait la témérité de l'habiter. L'ancien propriétaire avait, je crois, quelque chose sur la conscience à expier; espérons que les vertus du possesseur actuel pourront le préserver du châtiment réservé aux torts du premier, si réellement il était criminel.—De quel crime le soupçonne-t-on? dit une demoiselle Feydeau, pensionnaire du couvent.—Prions pour son âme, reprit une religieuse, qui jusque-là avait gardé le silence. S'il était criminel, sa punition dans ce monde a été suffisante.

Il y avait dans le ton de ses paroles un mélange de sérieux et de singularité qui frappa singulièrement Emilie. Mademoiselle Feydeau répéta la question, sans prendre garde à l'entretien de la religieuse.

—Je n'ose pas dire quel fut son crime, répliqua la sœur Françoise. J'ai entendu des récits fort étranges au sujet du marquis de Villeroi. On dit, entre autres, qu'après la mort de son épouse, il quitta le château de Blangy et ne revint plus.—Je n'étais pas ici dans ce temps-là, je n'en puis parler que sur des rapports; il y avait très-longtemps que la marquise était morte, et la plupart de nos sœurs n'en pourraient pas dire davantage.—Moi, je le pourrais, reprit la religieuse qui déjà avait parlé, et qu'on nommait la sœur Agnès.—Vous savez donc, dit mademoiselle Feydeau, des circonstances qui

vous font juger s'il est criminel ou non, et quel crime on lui imputait? —Oui, dit la religieuse; mais qui oserait scruter mes pensées? Qui osera s'immiscer dans le secret de mes opinions? Dieu seul est son juge, et il a rejoint ce juge terrible.

Emilie regarda la sœur Françoise avec surprise, et elle en reçut un regard expressif.

—Je demandais seulement votre opinion, dit mademoiselle Feydeau d'un ton doux; si le sujet vous est désagréable, j'en changerai.—Désagréable? reprit la religieuse avec affectation. Nous parlons au hasard, et ne sentons guère la valeur de nos termes. Désagréable est une misérable expression. Je vais prier Dieu.

Le comte de Villefort reçut enfin une lettre de l'avocat d'Aix, qui encourageait Emilie à presser ses réclamations sur les biens de madame Montoni. A peu près vers le même temps un avis semblable vint de M. Quesnel; mais le secours de la loi ne paraissait plus nécessaire, puisque la seule personne qui eût pu s'opposer à la prise de possession d'Emilie n'était plus. Un ami de M. Quesnel, qui résidait à Venise, lui avait envoyé le détail de la mort de Montoni; on l'avait mis en jugement avec Orsino, comme complice supposé de l'assassinat du noble vénitien. Orsino fut trouvé coupable, condamne et exécuté sur la roue; rien ne se trouva à la charge de Montoni et de ses amis; on les relâcha tous, excepté Montoni. Le sénat vit en lui un homme fort dangereux, et, pour divers motifs, on le retint en prison. Il y mourut d'une manière fort secrète, et l'on soupçonna que le poison avait hâté la fin de sa vie. La personne dont M. Quesnel avait reçu cette information ne lui laissait aucun doute sur sa sincérité. Celui-ci disait donc à Emilie qu'il suffisait de réclamer les biens de sa tante pour se les assurer, et ajoutait qu'il l'aiderait à ne négliger aucune formalité. Le terme du bail de la vallée était presque expiré; il le lui apprenait, et lui donnait le conseil de se rendre à Toulouse.

Ce qu'elle avait le plus de plaisir à apprendre était que la vallée, lieu si cher à son cœur par les souvenirs de son enfance et par la constante résidence que ses parents y avaient faite, serait bientôt

remise entre ses mains; elle résolut de s'y fixer. La charmante situation de cette demeure, les souvenirs qui y étaient attachés, avaient sur son cœur un privilége qu'elle ne voulait point sacrifier à l'ostentation et à la magnificence de Toulouse. Elle écrivit à M. Quesnel pour le remercier de l'intérêt actif qu'il lui témoignait, et l'assurer qu'elle serait à Toulouse au temps indiqué.

Quand le comte de Villefort vint avec Blanche remettre à Emilie la consultation de l'avocat, il apprit le contenu de la lettre de M. Quesnel, et il en félicita sincèrement Emilie; mais cette impression de satisfaction eut bientôt abandonné ses traits, et Emilie y remarqua une tristesse extraordinaire: elle n'hésita pas à en demander la cause.

—Le sujet n'en est pas nouveau, dit le comte: je suis fatigué, excédé du trouble et de la confusion où des folies superstitieuses ont jeté tous ceux qui m'entourent; les rapports les plus ridicules m'obsèdent, je ne puis les croire vrais, et je n'en puis démontrer la fausseté; je suis aussi très-inquiet de ce pauvre Ludovico, je n'ai pu rien découvrir à son égard. On a épuisé les retraites du château et celles du voisinage, on ne peut en faire davantage; et j'ai offert de fortes récompenses pour le plus léger renseignement; j'ai depuis sa disparition gardé sur moi les clefs de l'appartement du nord, et je veux moi-même y veiller cette nuit.

Emilie, sérieusement alarmée pour le comte, unit ses prières à celles de Blanche pour l'en détourner.

—Qu'ai-je à craindre? dit-il, je ne crois pas avoir à combattre d'ennemis surnaturels; et quant aux attaques des hommes, je serai préparé à les recevoir. D'ailleurs, je vous promets de ne pas veiller seul.—Et qui donc, monsieur, reprit Emilie, aura le courage de veiller avec vous?—Mon fils, répondit le comte. Si je ne suis pas enlevé cette nuit, ajouta-t-il en souriant, demain vous apprendrez le résultat de mon aventure.

Le comte et Blanche, bientôt après, prirent congé d'Emilie et retournèrent au château. Le comte fit part à Henri de son projet, et ce ne fut pas sans répugnance que celui-ci consentit à y prendre

part. Lorsqu'après le souper cette intention fut connue, la comtesse fut épouvantée: le baron et M. Dupont conjurèrent le comte de ne pas courir le risque d'éprouver le même sort que le malheureux Ludovico.—Nous ne connaissons, dit le baron, ni la nature, ni le pouvoir d'un esprit diabolique. On ne peut, je crois, douter qu'un esprit de cette espèce ne fréquente cet appartement. Prenez garde, monsieur, de provoquer sa vengeance; il a déjà donné un exemple terrible de sa malice. J'accorde que les esprits des morts ne puissent revenir sur la terre que pour des occasions importantes: mais n'en est-ce pas une que votre mort?

Le comte ne put s'empêcher de sourire.

—Je sais que vous êtes un incrédule, interrompit le baron.

Le comte prit congé de la famille avec une gaieté empruntée qui dissimulait mal le trouble de son esprit. Il prit le chemin de l'appartement du nord, accompagné de son fils, et suivi du baron, de M. Dupont et de quelques domestiques, qui tous leur souhaitèrent le bonsoir à la porte. Tout, dans l'appartement, était comme on l'avait laissé, même dans la chambre à coucher. Le comte alluma lui-même son feu; aucun de ses gens n'avait voulu s'aventurer si loin. Il examina soigneusement la chambre et l'oratoire, et prit, ainsi qu'Henri, une chaise auprès de la cheminée. Ils mirent du vin et une lampe auprès d'eux; posèrent leurs épées sur la table, firent étinceler la flamme, et commencèrent à s'entretenir sur différents sujets. Henri était souvent distrait et silencieux; il jetait un regard défiant et curieux sur les parties obscures de la chambre. Le comte cessa peu à peu de parler, et ne sortit de sa rêverie que pour ouvrir un volume de Tacite qu'il avait eu la précaution de prendre.

CHAPITRE XXXIX.

Le baron de Sainte-Foix inquiet pour son ami, n'avait pu fermer l'œil, et s'était levé de grand matin. En allant aux informations, il passa près du cabinet du comte et entendit quelqu'un marcher; il frappa à la porte, le comte ouvrit lui-même: content de le voir en sûreté, curieux d'apprendre les détails, le baron n'eut pas le temps d'observer la gravité extraordinaire qui couvrait la physionomie du comte. Ses réponses réservées l'en firent apercevoir. Le comte, en affectant de sourire, s'efforça de traiter légèrement ses questions: mais le baron était sérieux. Il devint si pressant, que le comte, plus grave à son tour, lui dit:—Eh bien! mon cher ami, ne m'en demandez pas davantage, je vous en conjure. Je vous supplie encore de garder le silence sur tout ce que ma conduite future pourra avoir de surprenant. Je n'hésite point à vous dire que je suis malheureux, et que mon expérience ne m'a pas fait retrouver Ludovico. Excusez ma réserve sur les incidents de cette nuit.—Mais où est Henri? dit le comte surpris et déconcerté de ce refus.—Il est chez lui, répliqua le comte, vous me ferez plaisir de ne le pas interroger.—Certainement, dit le baron avec chagrin, puisque cela vous déplairait.—N'en parlons plus, dit le comte; vous pouvez être certain que ce ne peut être un événement ordinaire qui m'impose le silence envers un ami de trente ans. Ma réserve, en ce moment, ne doit vous faire douter ni de mon estime ni de mon amitié.

Henri fut moins heureux dans les efforts qu'il fit pour dissimuler; ses traits portaient encore l'expression de la terreur. Il était muet et pensif, et quand il voulait répondre en plaisantant aux pressantes questions de mademoiselle Béarn, on voyait bien que sa gaieté n'était pas naturelle.

Dans la soirée, le comte, suivant sa promesse, alla voir Emilie: elle fut surprise de trouver dans ses discours sur les appartements du nord un mélange de raillerie et de discrétion. Il ne dit rien pourtant de ce qui était arrivé. Quand elle osa lui rappeler ses engagements sur le résultat de l'aventure, et lui demander s'il demeurait certain que l'appartement fût fréquenté par des esprits, il devint plus sérieux: puis il sembla se recueillir, et dit en souriant: Ma chère Emilie, ne souffrez pas que madame l'abbesse gâte votre jugement avec toutes ces idées. Elle pourrait vous apprendre à trouver un revenant dans toutes les chambres obscures.—Mais croyez-moi, ajouta-t-il avec un long soupir, les morts n'apparaissent pas pour des sujets frivoles, ni dans l'unique motif d'épouvanter les âmes timides. Il se tut, rêva quelques moments, et ajouta: Ne parlons plus de cela.

Il se retira bientôt après; Emilie rejoignit les religieuses, et fut surprise de ce qu'elles savaient d'une circonstance qu'elle leur avait très-soigneusement cachée.

Quand les religieuses furent retirées, Emilie se souvint du rendez-vous que lui avait donné la sœur Françoise; elle la trouva dans sa cellule, en prières, à genoux devant une petite table; elle avait devant elle une image; au-dessus était une lampe qui éclairait sa petite chambre. Elle tourna la tête quand on ouvrit la porte, et fit signe à Emilie d'entrer; Emilie se plaça en silence sur le lit de la religieuse, jusqu'à ce que sa prière fût finie. Sœur Françoise se releva, prit la lampe, et la remit sur la table. Emilie y reconnut quelques ossements humains, à côté d'un sablier simple. Elle fut émue; la religieuse ne s'en aperçut pas, et s'assit près d'elle sur sa couche.—Votre curiosité, ma sœur, dit-elle, vous a rendue bien exacte; mais vous n'avez rien de remarquable à découvrir dans l'histoire de la pauvre Agnès. J'ai évité de parler d'elle en présence de nos sœurs, parce que je ne veux pas leur apprendre son crime.—Je suis flattée de votre confiance, dit Emilie; je n'en abuserai pas.—Sœur Agnès, reprit la religieuse, est d'une famille noble; la dignité de son air a pu déjà vous le faire soupçonner; mais je ne veux pas déshonorer son nom en le révélant. L'amour fut l'occasion de son crime et de sa folie. Elle fut aimée par un gentilhomme très-peu

riche; et son père, à ce que j'ai appris, l'ayant mariée à un seigneur qu'elle haïssait, une passion mal contenue fit sa perte: elle oublia la vertu et ses devoirs; elle profana les vœux du mariage: ce crime fut découvert, et son époux l'eût sacrifiée à sa vengeance, si son père n'eût trouvé moyen de la mettre hors de son pouvoir. Je n'ai jamais pu découvrir comment il y avait réussi. Il l'enferma dans ce couvent, et la détermina à y prendre le voile. On répandit dans le monde qu'elle était morte; le père, pour sauver sa fille, concourut à confirmer ce bruit, et fit même croire à son époux qu'elle était victime de sa fureur jalouse.—Vous paraissez surprise, ajouta la religieuse en regardant Emilie; j'avoue que l'histoire n'est pas commune, mais elle n'est pourtant pas sans exemple.—De grâce, continuez, dit Emilie; elle m'intéresse.—Vous savez tout, reprit la sœur; je vous dirai seulement que le combat qui se passa dans le cœur d'Agnès entre l'amour, le remords et le sentiment des devoirs qu'elle allait embrasser dans notre état, a causé à la fin le dérangement de sa raison. D'abord elle était ou violente ou abattue par intervalles; elle prit ensuite une mélancolie habituelle; elle est parfois troublée par des accès de délire tels que le dernier, et depuis quelque temps ils sont plus fréquents.

[Illustration]
Sœur Françoise raconte à Emilie l'histoire d'Agnès.

—Cela est étrange, dit Emilie; mais il y a des moments où je crois me rappeler sa figure. Vous allez me trouver ridicule; je me trouve telle aussi. Je n'avais certainement jamais vu sœur Agnès avant d'entrer dans ce couvent, il faut que j'aie vu quelque part une personne qui lui ressemble parfaitement, et je n'en ai pourtant pas le moindre souvenir.—Vous avez pris de l'intérêt à sa mélancolie, dit sœur Françoise; l'impression que vous en avez reçue trompe sans doute votre imagination. Je pourrais avec autant de raison trouver une ressemblance entre vous et Agnès que vous pouvez croire que vous l'avez vue ailleurs. Elle a toujours demeuré dans ce couvent depuis que vous êtes au monde.—Est-il bien vrai? dit Emilie.—Oui, reprit Françoise; pourquoi cela vous surprend-il?

Emilie ne parut pas remarquer la question; elle demeura pensive, et dit enfin:—C'est à peu près vers le même temps que la marquise de Villeroi est morte.—La remarque est singulière, dit Françoise.

Durant les jours qui succédèrent, Emilie ne vit ni le comte ni personne de la famille. Quand il parut, elle remarqua avec chagrin l'excès de son agitation.

—Je n'en puis plus, répondit-il à ses questions empressées; je vais m'absenter quelque temps pour retrouver un peu de tranquillité. Ma fille et moi nous reconduirons le baron de Sainte-Foix à son château. Il est situé dans un vallon des Pyrénées, ouvert sur la Gascogne. J'ai pensé, Emilie, que si vous alliez à la Vallée, nous pourrions faire ensemble une partie du voyage; ce serait pour moi une grande satisfaction que de vous escorter jusque chez vous.

Emilie remercia le comte, et se plaignit de ce que, obligée de se rendre à Toulouse, elle ne pouvait adopter un plan si agréable.—Quand vous serez chez le baron, ajouta-t-elle, vous ne serez qu'à une petite distance de la vallée. Je pense, monsieur, que vous ne quitterez pas la province sans me venir voir; il est superflu de vous dire quel plaisir je goûterai à vous recevoir, ainsi que Blanche.

Le comte, après quelques détails sur ses projets de voyage et les arrangements d'Emilie, prit congé d'elle. Peu de jours après, une lettre de M. Quesnel informa Emilie qu'il était à Toulouse, que la vallée était libre, qu'il la priait de se hâter, parce qu'il l'attendrait à Toulouse, et que des affaires le rappelaient en Gascogne. Emilie n'hésita pas; elle fit ses adieux au comte et à toute sa famille, avec laquelle était encore Dupont; elle les fit à ses amies du couvent, et partit ensuite pour Toulouse, accompagnée de la malheureuse Annette, et d'un domestique de confiance qui appartenait au comte.

Emilie poursuivit son voyage sans accident à travers les plaines du Languedoc, et enfin jusqu'aux portes de la maison qui était devenue la sienne.

Le concierge ouvrit aussitôt; le carrosse tourna dans la cour; elle descendit, traversa rapidement le vestibule solitaire, et entra dans un grand salon boisé de chêne, où, au lieu de M. Quesnel, elle ne

trouva qu'une lettre de lui. Il l'informait qu'une affaire importante l'avait forcé de quitter Toulouse deux jours auparavant. Emilie, après tout, n'eut aucune peine d'être privée de sa présence, puisqu'un aussi brusque départ annonçait une indifférence aussi complète qu'auparavant. Cette lettre contenait des détails sur tous les arrangements qu'il avait faits pour elle, et sur les affaires qui lui restaient à terminer. Le peu d'intérêt que M. Quesnel prenait à elle n'occupa pas longtemps les pensées d'Emilie; elles se reportèrent aux personnes qu'elle avait vues jadis dans ce château, et surtout à l'imprudente et infortunée madame Montoni; elle avait déjeuné avec elle dans cette même salle, le matin de son départ pour l'Italie. Cette salle lui rappelait plus fortement tout ce qu'elle-même avait souffert dans ce moment, et les riantes espérances dont sa tante se repaissait alors. Les yeux d'Emilie se tournèrent par hasard sur une large fenêtre; elle vit le jardin, et le passé parla plus vivement à son cœur: elle vit cette avenue où, la veille du voyage, elle s'était séparée de Valancourt. Son anxiété, l'intérêt si touchant qu'il témoignait pour son bonheur, ses pressantes sollicitations qu'il lui avait faites pour qu'elle ne se livrât point à l'autorité de Montoni, la vérité de sa tendresse, tout revenait à sa mémoire. Il lui parut presque impossible que Valancourt se fût rendu indigne d'elle; elle doutait de tous les rapports, et même de ses propres paroles, qui confirmaient celles du comte de Villefort. Accablée des souvenirs que la vue de cette allée lui causait, elle se retira brusquement de la fenêtre, et se jeta dans un fauteuil, abîmée dans sa vive douleur. Annette entra bientôt en lui apportant quelques rafraîchissements, et la tira de sa rêverie.

Dès le lendemain, de sérieuses occupations la tirèrent de sa mélancolie: elle désirait de quitter Toulouse, et se rendre à la vallée; elle prit des renseignements sur l'état de ses propriétés, et acheva de les régler, d'après les instructions de M. Quesnel. Il fallait un puissant effort pour attacher sa pensée à de pareils objets; mais elle en eut sa récompense, et éprouva de nouveau qu'une occupation continuelle est le plus sûr remède contre la tristesse.

Son indisposition, ses affaires avaient déjà prolongé son séjour à Toulouse au delà du terme qu'elle avait fixé; elle ne voulait point alors s'éloigner du seul lieu où elle pût se procurer quelque instruction sur l'objet de son affliction. Le temps vint cependant où la vallée exigea sa présence: elle reçut une lettre de Blanche, qui l'informait que le comte et elle, qui étaient alors chez le baron de Sainte-Foix, se proposaient à leur retour de s'arrêter à la vallée, si elle y était. Blanche ajoutait qu'ils feraient cette visite avec l'espoir de la ramener au château de Blangy.

Emilie répondit à son amie; elle annonça qu'elle serait à la vallée sous peu de jours, et fit, très à la hâte, les préparatifs de son voyage. Elle quitta donc Toulouse, en s'efforçant de croire que, si quelque accident fût arrivé à Valancourt, elle l'aurait découvert dans un si long intervalle.

Le soir qui précéda son départ, elle alla prendre congé de la terrasse et du pavillon. Le jour avait été fort chaud; une petite pluie, qui tomba au coucher du soleil, avait rafraîchi l'air, et avait répandu sur les bois et sur les prairies cette douce verdure qui semble rafraîchir les regards; les feuilles chargées de gouttes de pluie brillaient aux derniers rayons du soleil. L'air était embaumé des parfums que l'humidité faisait sortir des fleurs, des plantes et de la terre elle-même; mais le beau point de vue qu'Emilie découvrait de la terrasse n'était plus, pour ses regards, un sujet de délices; ils erraient sans plaisir sur toute la contrée. Elle soupirait, et se trouvait tellement abattue, qu'elle ne pouvait penser à revoir la vallée sans verser un torrent de larmes. Il lui semblait qu'elle pleurait Saint-Aubert comme le lendemain de sa mort. Elle arriva au pavillon, s'assit auprès d'une jalousie ouverte, et considéra les montagnes lointaines qui bordaient la Gascogne, et brillaient au-dessus de l'horizon, quoique le soleil eût cessé d'éclairer la plaine.—Hélas! disait-elle, je retourne près de vous, dont je fus si longtemps éloignée; mais je ne trouverai plus les parents qui me rendaient si cher votre voisinage; ils ne seront plus là pour m'accueillir avec un doux sourire; je n'entendrai plus leur voix si tendre et si douce; tout

sera désert, tout sera muet dans ce séjour, où j'étais jadis si gaie et si heureuse.

Ses larmes ne tarissaient pas en se rappelant ce que la vallée avait été pour elle; mais, après ce moment d'abandon, elle en suspendit le cours; elle se reprocha d'oublier les amis qu'elle possédait, en regrettant ceux qu'elle avait perdus. Elle quitta le pavillon et la terrasse, et n'aperçut ni l'ombre de Valancourt, ni celle d'aucun autre.

CHAPITRE XL.

Le jour suivant, Emilie quitta Toulouse de bonne heure, et arriva à la vallée vers le soleil couchant. A la mélancolie que lui inspirait un lieu que ses parents avaient constamment habité, où ses premières années avaient été heureuses, il se mêla bientôt un tendre et indéfinissable plaisir. Le temps avait émoussé les traits de sa douleur, et alors elle saluait avec complaisance tout ce qui lui renouvelait la mémoire de ses amis; il lui semblait qu'ils respiraient encore dans tous les lieux où elle les avait vus; elle sentait que la vallée était pour elle le séjour le plus doux. La première pièce qu'elle visita fut sa bibliothèque; elle se plaça dans le fauteuil de son père: elle réfléchit avec résignation sur le tableau du passé, et les larmes qu'elle répandit n'étaient pas uniquement données à la douleur.

Bientôt après son arrivée, elle fut surprise par celle du vénérable M. Barreaux. Il vint avec empressement pour accueillir la fille de son respectable voisin, dans une maison trop longtemps délaissée. La présence de ce vieil ami fut une consolation pour Emilie; leur entretien fut pour tous deux singulièrement intéressant, et ils se communiquèrent tour à tour les circonstances principales de ce qui leur était arrivé.

Le soir était si avancé quand M. Barreaux la quitta, qu'Emilie ne put, le même jour, aller visiter le jardin. Dès le matin, elle parcourut tous ces bosquets, si longtemps, si souvent regrettés; elle goûtait avec une tendre avidité le plaisir d'errer sous les berceaux qu'un père chéri avait plantés, et dont chaque arbre lui rappelait ses discours, son maintien, son sourire.

Emilie cependant éprouvait une horrible inquiétude sur le destin de Valancourt. Thérèse découvrit enfin une personne sûre pour

l'envoyer à l'intendant. Le messager s'engagea à revenir le lendemain, et Emilie promit de se trouver à la chaumière.

Sur le soir, Emilie s'achemina seule vers la chaumière avec de noirs pressentiments. L'heure, déjà avancée, aidait à sa mélancolie. On était à la fin de l'automne, une brume épaisse cachait en partie les montagnes, et le vent froid, qui soufflait entre les hêtres, jonchait le chemin de leurs dernières feuilles jaunes. Leur chute, présage de la fin de l'année, était l'image de la désolation de son cœur; elle semblait lui prédire la mort de Valancourt: elle en eut plusieurs fois un pressentiment si violent, qu'elle fut au moment de retourner chez elle. Elle ne se trouvait pas assez de force pour aller chercher cette affreuse certitude; mais elle lutta contre son émotion, et continua sa route.

Elle marchait tristement, et ses yeux suivaient le mouvement des masses vaporeuses qui s'étendaient à l'horizon; elle considérait les fugitives hirondelles: jouets de l'agitation des vents, tantôt disparaissant dans les nuages, tantôt voltigeant en cercles sur les airs plus tranquilles, elles semblaient représenter les afflictions et les vicissitudes qu'avait essuyées Emilie. Elle avait subi les caprices de la fortune et les orages du malheur; elle avait eu de courts instants de calme. Mais pouvait-on donner le nom de calme à ce qui n'était que le sursis de la douleur? Echappée maintenant aux plus cruels dangers, indépendante de ses tyrans, elle se trouvait maîtresse d'une fortune considérable; elle aurait pu, avec raison, s'attendre à goûter le bonheur; il était plus loin d'elle que jamais; elle se serait accusée de faiblesse et d'ingratitude, si elle avait souffert que le sentiment des biens qu'elle possédait fût étouffé par celui d'une seule infortune, si cette seule infortune n'eût touché qu'elle. Mais elle pleurait sur Valancourt; et si même il était vivant, les larmes de la pitié s'unissaient à celles du regret; elle s'affligeait qu'un être humain fût tombé dans le vice, et par suite dans la misère. La raison et l'humanité réclamaient ensemble les larmes de l'amitié, et son courage ne pouvait pas encore les séparer de celles de l'amour. Dans le moment actuel cependant ce n'était pas la certitude des torts de Valancourt, mais la crainte de sa mort, qui l'oppressait; elle

se trouvait, pour ainsi dire, la cause de cette mort, quoique bien innocemment. Sa crainte augmentait à chaque pas; quand elle vit la chaumière, son désordre fut à son comble, la résolution lui manqua, et elle resta sur un banc dans le sentier. Le vent qui murmurait dans les branches au-dessus d'elle semblait à son imagination attristée apporter des sons plaintifs; même dans cet intervalle du vent, elle croyait entendre encore de douloureux accents. Une attention plus suivie la convainquit de son erreur, et les ténèbres, devenues plus épaisses à la chute prochaine du jour, l'avertirent bientôt de s'éloigner, et d'un pas chancelant elle arriva à la chaumière. A travers la fenêtre on voyait briller un bon feu, et Thérèse, qui avait vu venir Emilie, était sur la porte à l'attendre.

—La soirée est bien froide, mademoiselle, dit Thérèse. La pluie va venir, et j'ai pensé qu'un bon feu ne vous déplairait pas. Asseyez-vous auprès de la cheminée.

Emilie la remercia de ses soins, et, la regardant à la clarté du feu, elle fut frappée de sa tristesse. Elle se jeta sur sa chaise, incapable de parler, et sa physionomie exprimait tant de désespoir, que Thérèse en comprit la cause, et pourtant garda le silence.—Ah! lui dit enfin Emilie, il serait inutile de m'informer du résultat. Votre silence, vos regards en disent assez; il est mort.—Hélas! ma chère jeune dame, répondit Thérèse les larmes aux yeux, ce monde n'est que douleur. Le riche en a sa part aussi bien que le pauvre. Mais tâchons de supporter le fardeau que le ciel nous envoie.—Il est donc mort? interrompit Emilie. Ah! Valancourt est mort!—Malheureux jour! reprit Thérèse. Je crains qu'il ne le soit.—Vous le craignez, dit Emilie: vous ne faites que le craindre?—Hélas! oui, mademoiselle, je le crains. Ni l'intendant, ni personne d'Estuvière n'a entendu parler de lui depuis qu'il est parti pour le Languedoc. Le comte en est très-affligé. Il dit qu'il est toujours exact à écrire, et que pourtant il n'a pas reçu une ligne de lui depuis son départ: il devait être de retour il y a trois semaines; il n'est point revenu; il n'a point écrit: on craint qu'il ne lui soit arrivé quelque accident. Hélas! je ne croyais pas vivre assez pour avoir à pleurer sa mort. Je suis vieille; je pouvais mourir sans me plaindre: mais lui! Emilie, presque mourante, demanda de

l'eau: Thérèse, alarmée de son accent, courut à son secours; et pendant qu'elle lui donnait de l'eau elle continua.—Ma chère demoiselle, ne prenez pas cela tant à cœur; le chevalier peut être plein de vie, et se bien porter. Espérons!—Oh non! je ne puis espérer, dit Emilie. Je sais des circonstances qui ne me permettent nulle espérance: je me trouve mieux cependant, et je puis vous écouter. Détaillez-moi tout ce que vous avez su.—Attendez que vous soyez remise, mademoiselle; vous paraissez si mal!—Oh non! Thérèse; dites-moi tout, reprit Emilie, pendant que je puis vous entendre: dites-moi tout, je vous en conjure!—Eh bien! mademoiselle, j'y consens. L'intendant a dit fort peu de chose. Richard prétend qu'il semblait parler avec réserve de M. Valancourt. Ce que Richard a recueilli, c'est de Gabriel, un domestique de la maison, qui disait le tenir d'un ami de son maître.

Thérèse se tut. Emilie soupirait, et ses regards ne quittaient pas la terre. Après une très-longue pause, elle demanda ce que Thérèse savait encore.—Mais pourquoi le demander? ajouta-t-elle. Vous m'en avez trop dit. O Valancourt! tu es perdu, perdu pour jamais. C'est moi, c'est moi qui t'ai donné la mort. Ces paroles, ce ton de désespoir alarmèrent la pauvre Thérèse; elle craignit que ce coup terrible n'eût affecté le cerveau d'Emilie.—Ma chère demoiselle, tranquillisez-vous, dit-elle; ne dites pas ces choses-là: vous, tuer M. Valancourt, chère dame? Emilie ne répondit que par un profond soupir.—O ma chère demoiselle, reprit Thérèse, mon cœur se brise de vous voir en cet état, les regards fixes, le teint si pâle, et l'air si affligé. Je suis effrayée de vous voir ainsi. Emilie gardait le silence, et ne paraissait rien entendre.—Et d'ailleurs, mademoiselle, dit Thérèse, M. Valancourt peut être gai et bien portant, malgré ce que nous savons.

A ce nom, Emilie leva les yeux, et porta sur Thérèse des regards égarés, comme si elle eût cherché à la comprendre.—Oui, ma chère dame, reprit Thérèse qui se méprenait à son air, M. de Valancourt peut être gai et bien portant.

A la répétition de ces derniers mots, Emilie en pénétra le sens; mais, au lieu de produire l'impression que Thérèse attendait, ils

semblèrent seulement redoubler sa douleur: elle se leva brusquement, et parcourut la petite chambre à pas précipités, frappant ses mains en sanglotant.

Pendant qu'elle continuait de marcher dans la chambre, le son doux et soutenu d'un hautbois ou d'une flûte se mêla avec l'ouragan. Sa douceur affecta Emilie; elle s'arrêta tout attentive: les sons apportés par le vent se perdirent dans un tourbillon plus fort; mais leur accent plaintif émut son cœur; et elle fondit en larmes.—Ah! dit Thérèse en séchant ses yeux, c'est Richard, le fils du voisin, qui joue de son hautbois: il est triste d'entendre à présent une musique aussi douce. Emilie continuait de pleurer.—Il en joue souvent le soir, continua Thérèse; et la jeunesse danse au son de son hautbois. Mais, ma chère demoiselle, ne pleurez pas ainsi; prenez, je vous prie, une goutte de ce vin. Elle en versa et le présenta à Emilie, qui l'accepta avec une extrême répugnance.—Goûtez-y pour l'amour de M. Valancourt, dit Thérèse pendant qu'Emilie soulevait le verre; c'est lui qui me l'a donné, vous le savez, mademoiselle. La main d'Emilie trembla; et elle renversa le vin en le retirant de ses lèvres.—Pour l'amour de qui? lui dit-elle; qui vous a donné ce vin?—M. Valancourt, ma chère dame; je savais qu'il vous ferait plaisir: c'est mon dernier flacon.

Emilie posa le vin sur la table, fondit de nouveau en larmes; et Thérèse, déconcertée, alarmée, s'efforça de la consoler. Emilie lui fit signe de la main, pour lui faire entendre qu'elle voulait être seule, et pleura toujours davantage.

Un léger coup frappé à la porte de la chaumière empêcha Thérèse de la quitter sur-le-champ. Emilie l'arrêta, et la pria de ne recevoir personne. S'imaginant pourtant que c'était Philippe son domestique, elle s'efforça, tâcha d'essuyer ses pleurs; et Thérèse alla ouvrir la porte.

La voix qu'elle entendit attira l'attention d'Emilie. Elle écouta, tourna les yeux: une personne parut; et la flamme du feu fit voir... Valancourt!

Emilie en l'apercevant tressaillit, trembla, et, perdant connaissance, ne vit plus rien de ce qui l'entourait.

Un cri que fit Thérèse annonça qu'elle reconnaissait aussi Valancourt. L'obscurité dans le premier moment lui avait dérobé ses traits. Valancourt cessa de s'occuper d'elle en voyant une personne tomber de sa chaise, près du feu. Il courut à son secours, et s'aperçut qu'il soutenait Emilie. L'émotion qu'il sentit à cette rencontre imprévue, en retrouvant celle dont il se croyait à jamais éloigné, en la tenant pâle et sans vie entre ses bras, on l'imaginera mieux qu'on ne peut la décrire! Qu'on imagine de même tout ce qu'éprouva Emilie, quand en ouvrant les yeux elle revit Valancourt! L'expression inquiète avec laquelle il la considérait se changea à l'instant en un mélange de joie et de tendresse. Quand ses yeux rencontrèrent les siens, et qu'il la vit prête à renaître, il ne put que s'écrier:—Emilie! Mais elle détourna ses regards, et fit un faible effort pour retirer sa main. Dans le premier moment qui succéda aux angoisses de douleur que l'idée de sa mort lui causait, Emilie oublia toutes les fautes de son amant. Elle revit Valancourt tel qu'au moment où il méritait son amour, et ne sentit que sa joie et sa tendresse.

Le sentiment de ce qu'elle se devait retint ses larmes, et lui apprit à dissimuler une partie de sa joie et de sa tristesse, qui disputaient au fond de son cœur. Elle se leva, le remercia du secours qu'il lui avait donné, dit adieu à Thérèse, et allait se retirer. Valancourt, éveillé comme d'un songe, la supplia d'une voix humble et touchante, de lui donner un moment d'attention. Le cœur d'Emilie plaidait bien fortement en sa faveur: elle eut le courage d'y résister, ainsi qu'aux cris et aux instances de Thérèse, qui la priait de ne point s'exposer la nuit, et seule. Elle avait ouvert la petite porte; mais l'orage l'obligea de rentrer.

Muette, interdite, elle retourna auprès du feu. Valancourt, plus troublé, traversait la chambre à grands pas, comme s'il eût craint et désiré de parler. Thérèse exprimait sans contrainte la joie et la surprise que lui causait son arrivée.—Oh! mon cher monsieur, disait-elle, je ne fus jamais si étonnée et si contente! Nous étions toutes

les deux dans l'affliction à votre sujet; nous pensions que vous étiez mort, nous parlions de vous, nous vous pleurions. Justement vous avez frappé: ma jeune maîtresse pleurait à fendre le cœur.

Emilie regarda Thérèse avec mécontentement. Mais, avant qu'elle pût lui parler, Valancourt, incapable de contenir son émotion, s'écria: Mon Emilie! vous suis-je donc encore cher? m'honoriez-vous d'une pensée, d'une larme! O ciel! vous pleurez, vous pleurez maintenant! —Monsieur, dit Emilie en essayant de vaincre ses larmes, Thérèse a bien raison de se souvenir de vous avec reconnaissance. Elle était affligée de n'avoir point eu de vos nouvelles: permettez-moi de vous remercier aussi pour les bontés dont vous l'avez comblée. Je suis maintenant de retour, et c'est à moi à en prendre soin.—Emilie, lui dit Valancourt qui ne se possédait plus, est-ce ainsi que vous recevez celui qu'autrefois vous voulûtes honorer de votre main, celui qui vous a tant aimée, celui qui a tant souffert pour vous? Et pourtant que puis-je alléguer? Pardonnez-moi, pardonnez-moi, mademoiselle; je ne sais plus ce que je dis: je n'ai plus de droits à votre souvenir; j'ai perdu tous mes titres à votre estime, à votre amour. Oui, mais je n'oublierai jamais qu'autrefois je les possédais; savoir que je les ai perdus est mon plus cruel désespoir! Désespoir! dois-je employer ce terme? il est trop doux.—Ah! mon cher monsieur, dit Thérèse qui prévenait la réponse d'Emilie, vous parlez d'avoir eu jadis ses affections: à présent, à présent encore, ma maîtresse vous préfère au monde entier, quoiqu'elle ne veuille pas en convenir.—C'est insupportable, dit Emilie. Thérèse, vous ne savez pas ce que vous dites.—Monsieur, si vous avez égard à ma tranquillité, vous ne prolongerez pas ce moment douloureux.—Je la respecte trop pour la troubler volontairement, dit Valancourt dont l'orgueil en ce moment le disputait à la tendresse; je ne me rendrai pas volontairement importun. J'avais demandé quelques moments d'attention; néanmoins sais-je pour quel dessein vous avez cessé de m'estimer? vous raconter mes peines, ce serait m'avilir davantage sans exciter votre pitié. Et pourtant, Emilie, j'ai été malheureux, je suis encore bien malheureux! Sa voix moins ferme devint l'accent de la douleur.—Eh quoi! reprit Thérèse, mon cher jeune maître va sortir

par cette pluie! Non, non, il ne s'en ira pas. Mon Dieu, mon Dieu! que les grands sont fous de rejeter ainsi leur bonheur! Si vous étiez de pauvres gens, tout serait déjà fini. Parler d'indignité, dire qu'on ne l'aime plus, quand dans toute la province il n'y a pas deux cœurs plus tendres, et, si l'on disait vrai, deux personnes qui s'aiment mieux!

Emilie, dans une extrême peine, se leva de sa chaise, et dit: Je vais partir, l'orage est fini.—Restez, Emilie, restez, mademoiselle, dit Valancourt armé de toute sa résolution: je ne vous affligerai plus par ma présence. Pardonnez-moi si je n'ai pas obéi plus tôt. Si vous le pouvez, plaignez celui qui vous perd, celui qui perd toute espérance de repos. Puissiez-vous être heureuse, Emilie, quoique je reste malheureux! puissiez-vous être heureuse autant que je le désire du fond de mon cœur!

La voix lui manqua à ces dernières paroles; sa figure changea; il jeta sur elle un regard d'une tendresse, d'une douleur inexprimables, et s'élança hors de la chaumière.

—Cher monsieur! cher monsieur! cria Thérèse en le suivant à la porte. Monsieur Valancourt! Comme il pleut! quelle nuit pour le mettre dehors! Il en mourra, mademoiselle; et tout à l'heure vous pleuriez tant sa mort! On a raison, les jeunes demoiselles changent promptement d'idées.

Emilie ne répliqua pas; elle n'entendait pas ce qu'on disait. Abîmée dans sa douleur, dans ses réflexions, elle restait sur sa chaise, les yeux fixes, et l'image de Valancourt présente.

Pendant ce temps, Valancourt était rentré à la taverne du village; il y était arrivé peu de moments seulement avant que de visiter Thérèse. Il revenait de Toulouse, et se rendait au château du comte de Duverney. Il n'y avait pas retourné depuis l'adieu qu'il avait fait à Emilie au château de Blangy. Il était resté quelque temps dans le voisinage d'un lieu où habitait l'objet le plus cher à son cœur. Il y avait des moments où la douleur et le désespoir le pressaient de reparaître devant Emilie, et de renouveler ses instances, en dépit de son malheur.

Cette entrevue inespérée lui avait à la fois montré toute la tendresse de l'amour d'Emilie et toute la fermeté de sa résolution. Son désespoir s'était renouvelé dans toute son horreur; aucun effort de sa raison ne pouvait l'adoucir. L'image d'Emilie, sa voix, ses regards, se présentaient à son esprit aussi vivement qu'ils l'avaient fait à ses sens, et tout sentiment était banni de son cœur, excepté le désespoir et l'amour.

Avant que la soirée fût finie, il revint chez Thérèse pour entendre parler d'Emilie, et se trouver dans le lieu qu'elle venait d'occuper. La joie que sentit et exprima la vieille servante fut bientôt changée en tristesse, quand elle eut observé ses regards égarés et la profonde mélancolie qui l'accablait.

Après qu'il eut écouté fort longtemps ce qu'elle avait à lui dire d'Emilie, il donna à Thérèse tout l'argent qu'il avait sur lui, quoiqu'elle voulût le refuser, et l'assurât que sa maîtresse avait pourvu à ses besoins. Il tira ensuite de son doigt un anneau de prix, et le lui remit, en la chargeant expressément de le présenter à Emilie. Il la faisait prier, comme une dernière faveur, de le conserver pour l'amour de lui, et de se souvenir quelquefois, en le regardant, du malheureux qui le lui envoyait.

Thérèse pleura en recevant l'anneau; mais c'était plutôt d'attendrissement que par l'effet d'aucun pressentiment. Avant qu'elle eût pu répliquer, Valancourt était parti; elle le suivit jusqu'à la porte, en l'appelant par son nom, et le suppliant de rentrer. Elle ne reçut aucune réponse, et ne le vit plus.

CHAPITRE XLI.

Le lendemain matin Emilie, dans le cabinet qui joignait la bibliothèque, réfléchissait à la scène de la veille. Annette accourut auprès d'elle, et tomba hors d'haleine sur une chaise. Il se passa du temps avant qu'elle pût répondre aux questions d'Emilie; à la fin elle s'écria:—J'ai vu son esprit, mademoiselle; oui, j'ai vu son esprit!—Que voulez-vous dire? reprit Emilie impatiemment.—Il est sorti du vestibule, mademoiselle, dit Annette, comme je traversais le salon.—Mais de qui parlez-vous? répéta Emilie. Qui est sorti du vestibule?—Il était habillé comme je l'ai vu cent fois, dit Annette. Ah! qui l'aurait pensé?

Emilie excédée allait lui reprocher sa crédulité ridicule, quand un domestique vint lui dire qu'un étranger demandait à lui parler.

Emilie s'imagina aussitôt que cet étranger était Valancourt; elle répondit qu'elle était occupée, et qu'elle ne voulait voir personne.

Le domestique rentra; l'étranger lui faisait dire qu'il avait des choses importantes à lui communiquer. Annette, qui jusque-là était demeurée muette et surprise, tressaillit alors, et s'écria:—Oui, c'est Ludovico! oui, c'est Ludovico! Elle courut hors de la chambre. Emilie ordonna au domestique de la suivre, et si c'était réellement Ludovico de le faire entrer sur-le-champ.

L'instant d'après, Ludovico parut, accompagné d'Annette. La joie faisait oublier à Annette toutes les convenances; elle ne permettait pas que personne parlât qu'elle. Emilie exprima sa surprise et sa satisfaction en revoyant Ludovico. Sa première émotion augmenta quand elle ouvrit les lettres du comte de Villefort et de Blanche, qui l'informaient de leur aventure et de leur situation dans une auberge au fond des Pyrénées. Ils y avaient été retenus par l'état de M.

Sainte-Foix, et l'indisposition de Blanche. Mais cette dernière ajoutait que le baron de Sainte-Foix venait d'arriver; qu'il allait ramener son fils à son château jusqu'à la guérison de ses blessures, et qu'elle, avec son père, continuerait sa route pour le Languedoc; ils comptaient toujours passer à la vallée, et se proposaient d'y être le lendemain. Elle priait Emilie de se trouver à ses noces, et de les accompagner au château de Blangy. Elle laissait à Ludovico le soin de raconter lui-même ses aventures. Emilie, quoique fort empressée de découvrir comment il avait disparu de l'appartement du nord, eut le courage de suspendre cette jouissance jusqu'à ce qu'il se fût rafraîchi, et qu'il eût entretenu la trop heureuse Annette. La joie d'Annette n'eût pas été plus extravagante quand il serait revenu du tombeau.

Emilie, pendant ce temps, relut les lettres de ses amis. L'expression de leur estime et de leur attachement était en ce moment bien nécessaire à la consolation de son cœur: sa tristesse, ses regrets avaient pris, par la dernière entrevue, une nouvelle amertume.

L'invitation de se rendre au château de Blangy était faite par le comte et sa fille avec la plus tendre affection. La comtesse y joignait la sienne. L'occasion en était si importante pour son amie, qu'Emilie ne pouvait s'y refuser. Elle eût désiré de ne point quitter les ombrages paisibles de sa demeure: mais elle sentait l'inconvenance d'y rester seule pendant que Valancourt était encore dans le voisinage; quelquefois aussi elle pensait que le déplacement et la société réussiraient mieux que la retraite à tranquilliser son esprit.

Il obéit au même instant. Annette, qui n'avait pas eu le temps de lui faire assez de questions, se préparait à écouter avec une curiosité dévorante. Elle fit auparavant ressouvenir sa maîtresse, et de l'incrédulité qu'elle montrait à Udolphe au sujet des esprits, et de sa propre sagesse en y croyant si fort. Emilie rougit malgré elle en songeant à la confiance que dernièrement elle y avait donnée; elle observa seulement que, si l'aventure de Ludovico avait pu justifier la superstition d'Annette, il ne serait pas là pour la lui raconter.

Ludovico sourit à Annette, salua Emilie, et commença en ces termes:

—Vous vous souvenez, mademoiselle, que lorsque je me rendis à l'appartement du nord, M. le comte et M. Henri m'accompagnèrent. Tout le temps qu'ils y restèrent, rien d'alarmant ne se présenta: dès qu'ils furent sortis, je fis bon feu dans la chambre à coucher; je m'assis près de la cheminée; j'avais porté un livre pour me distraire: je confesse que parfois je regardais dans la chambre avec un sentiment semblable à la crainte.—Oh! très-semblable, je l'ose dire, interrompit Annette; et j'ose bien dire aussi que, pour dire la vérité, vous frissonniez de la tête aux pieds.—Non, non, pas tout à fait, dit Ludovico en souriant; mais plusieurs fois, quand le vent sifflait autour du château, et ébranlait les vieilles fenêtres, plusieurs fois je m'imaginai entendre des bruits fort étranges, et même une fois ou deux je me levai et regardai autour de moi; je ne voyais rien pourtant que les maussades figures de la tapisserie, qui semblaient me faire des grimaces. Je passai ainsi plus d'une heure, continua Ludovico, puis je pensai que j'entendais un bruit; je portai encore mes yeux sur la chambre, et, n'apercevant rien, je repris mon livre. L'histoire finie, je m'assoupis; tout à coup je fus réveillé par le bruit que j'avais déjà entendu; il semblait venir du côté où était le lit: je ne sais si l'histoire que je venais de lire m'avait troublé l'esprit, ou si tous les rapports qu'on faisait sur cet appartement me revinrent à la mémoire, mais en regardant le lit je crus voir un visage d'homme entre les rideaux.

A ces mots Emilie trembla et devint inquiète en se rappelant de quel spectacle elle et la vieille Dorothée avaient été témoins en ce lieu.

—Je vous avoue, mademoiselle, continua Ludovico, que le cœur me manqua. Le retour du même bruit vint réveiller mon attention: je distinguai le son d'une clef tournant dans une serrure; et ce qui me surprenait le plus était de ne voir aucune porte d'où le son pût partir. L'instant d'après cependant, la tenture du lit fut soulevée lentement, et une personne parut derrière; elle sortait d'une petite porte dans le mur. Elle resta un moment dans la même attitude, le haut de la figure caché par le pan de la tapisserie, et l'on ne voyait guère que

ses yeux. Quand sa tête se releva, je vis derrière la figure d'un autre homme, qui regardait par-dessus l'épaule du premier. Je ne sais comment cela se fit, mon épée était devant moi; je n'eus pas la présence d'esprit de m'en saisir; je restai fort tranquille à les considérer, et les yeux à demi fermés, pour qu'ils me crussent endormi. Je suppose qu'ils le pensèrent; je les entendis se concerter, et ils restèrent dans la même position environ l'espace d'une minute; alors je crus voir d'autres visages dans l'ouverture de la porte, et j'entendis parler plus haut.—Cette porte me surprend, dit Emilie: j'ai ouï dire que le comte avait fait lever toutes les tentures; et fait examiner les murailles, croyant qu'elles recélaient sans doute un passage par lequel vous étiez parti.—Il ne me paraît pas si extraordinaire, mademoiselle, reprit Ludovico, que cette porte ait pu échapper; elle est formée dans un lambris étroit, qui semble tenir au mur extérieur: ainsi, quand M. le comte y aurait pris garde, il ne se serait pas occupé d'une porte à laquelle aucun passage ne paraissait pouvoir communiquer. Le fait est que le passage était formé dans l'épaisseur du mur. Mais, pour revenir à ces hommes que je distinguais obscurément dans l'enfoncement de la porte, ils ne me laissèrent pas bien longtemps en suspens; ils fondirent dans la chambre et m'entourèrent; j'avais pris mon épée; mais que pouvait un homme contre quatre? Ils m'eurent bientôt désarmé; ils me lièrent les bras, me mirent un bâillon dans la bouche, et m'entraînèrent par le passage. Ils remirent cependant mon épée sur la table, pour secourir, dirent-ils, ceux qui viendraient, comme moi, combattre les esprits. Ils me firent traverser plusieurs couloirs étroits formés dans les murs, à ce que je crois, parce qu'auparavant ils m'étaient inconnus. Je descendis plusieurs degrés, et nous vînmes à une voûte sous le château. Ils ouvrirent une porte de pierre, que j'aurais prise pour une partie du mur. Nous suivîmes un fort long passage taillé dans le roc; une autre porte nous mena dans une cave: enfin, après quelque intervalle, je me trouvai au bord de la mer, au pied des rochers mêmes sur lesquels le château est bâti. Un bateau attendait; les brigands m'y entraînèrent et nous joignîmes un petit vaisseau à l'ancre; d'autres hommes s'y trouvaient. Quand je fus dans le vaisseau, deux de mes compagnons y sautèrent; les autres

reconduisirent la barque, et l'on mit à la voile. Je compris bientôt ce que tout cela voulait dire, et ce que ces hommes faisaient au château. Nous prîmes terre en Roussillon; et après quelques jours leurs camarades vinrent des montagnes, et me menèrent dans le fort où j'étais quand M. le comte arriva. Ils avaient soin de veiller sur moi, et m'avaient même bandé les yeux pour m'y conduire; quand ils ne l'eussent pas fait, je ne crois pas que jamais j'eusse retrouvé mon chemin à travers cette sauvage contrée. Dès que je fus dans le fort, on me garda comme un prisonnier. Je ne sortais jamais sans deux ou trois de mes compagnons, et je devins si las de la vie, que je désirais d'en être délivré.—Mais cependant ils vous laissaient parler, dit Annette; ils ne vous mettaient plus de bâillon. Je ne vois pas la raison pour laquelle vous étiez si las de vivre, sans compter la chance que vous aviez de me revoir.

Ludovico sourit, ainsi qu'Emilie, et Emilie lui demanda par quel motif ces hommes l'avaient enlevé.

—Je m'aperçus bientôt, mademoiselle, que c'étaient des pirates qui, depuis plusieurs années, cachaient leur butin sous les voûtes du château. Ce bâtiment était près de la mer, et parfaitement convenable à leurs desseins. Pour empêcher qu'on ne les découvrît, ils avaient essayé de faire croire que le château était fréquenté par des revenants; et ayant découvert le chemin secret de l'appartement du nord, que depuis la mort de la marquise on tenait fermé, il fut aisé d'y réussir. La concierge et son mari, les seules personnes qui habitassent le château, furent si effrayés des bruits étranges qu'ils entendaient, qu'ils refusèrent d'y vivre plus longtemps. Le bruit se répandit bientôt qu'il revenait au château; et tout le pays le crut d'autant plus aisément, que la marquise était morte d'une manière fort étrange, et que le marquis, depuis ce moment, n'était jamais revenu.—Mais quoi! dit Emilie, comment tous ces pirates ne se contentaient-ils pas de la cave, et pourquoi jugeaient-ils nécessaire de déposer leurs vols dans le château?—La cave, mademoiselle, reprit Ludovico, était ouverte à tout le monde, et leurs trésors eussent bientôt été découverts. Sous la voûte ils étaient en sûreté, tant que l'on redouterait le château. Il paraît donc qu'ils y apportaient

à minuit les prises qu'ils avaient faites sur mer, et qu'ils les y gardaient jusqu'à ce qu'ils pussent s'en défaire avantageusement. Ces pirates étaient liés avec des contrebandiers et des bandits qui vivent dans les Pyrénées, et font un trafic tel qu'on ne saurait se l'imaginer. C'est avec cette horde de bandits que je restai jusqu'à l'arrivée de M. le comte. Je n'oublierai jamais ce que je sentis en l'apercevant; je le crus presque perdu. Je savais que si je me montrais, les bandits allaient découvrir son nom, et probablement nous tuer tous, pour empêcher qu'on n'éventât leur secret. Je me tins hors de la vue de monsieur, et je veillai sur les brigands, déterminé, s'ils projetaient quelque violence, à me montrer et à combattre pour la vie de mon maître. Bientôt j'entendis disposer un infernal complot; il s'agissait d'un massacre total. Je hasardai de me faire connaître aux gens du comte; je leur dis ce qu'on projetait, et nous délibérâmes ensemble. M. le comte, alarmé de l'absence de sa fille, demanda ce qu'elle était devenue. Les brigands ne le satisfirent point. Mon maître et M. Sainte-Foix devinrent furieux; nous pensâmes qu'il était temps; nous fondîmes dans la chambre, en criant: *Trahison! Monsieur le comte, défendez-vous!* Le comte et le chevalier tirèrent l'épée au même instant. Le combat fut rude; mais à la fin nous l'emportâmes, et M. le comte vous l'a mandé.—C'est une singulière aventure, dit Emilie: assurément, Ludovico, on doit bien des éloges à votre prudence et à votre intrépidité. Il y a pourtant des circonstances relatives à l'appartement du nord, que je ne puis encore m'expliquer: peut-être le pourrez-vous? Avez-vous entendu les bandits se raconter les prétendus prodiges qu'ils opéraient dans les appartements?—Non, mademoiselle, reprit Ludovico; je ne leur en ai pas ouï parler: seulement je les entendis se moquer une fois de la vieille femme de charge; elle fut presque au moment de prendre un des pirates. C'était depuis l'arrivée du comte; et celui qui fit le tour en riait de bon cœur.

Emilie devint rouge, et pria Ludovico de lui faire ce récit.

—Eh bien! mademoiselle, lui dit-il, une nuit que cet homme était dans la chambre à coucher, il entendit quelqu'un dans le salon; il ne crut pas avoir le temps de lever la tapisserie et d'ouvrir la porte, il se

cacha dans le lit; il y demeura quelque temps fort effrayé, à ce que je suppose.—Comme vous étiez, interrompit Annette, quand vous eûtes la hardiesse d'aller veiller vous-même.—Oui, dit Ludovico; dans la plus grande frayeur où l'on pût être. La concierge et une autre personne vinrent au lit. Il crut qu'elles allaient l'apercevoir, et pensa que la seule chance pour échapper était de leur faire peur. Il souleva donc la courte-pointe; mais son plan ne réussit que lorsqu'il eut montré sa tête, alors elles s'enfuirent, nous dit-il, comme si elles avaient vu le diable; et le fripon s'en alla fort tranquillement.

Emilie ne put s'empêcher de sourire à cette explication. Elle comprit l'incident qui l'avait jetée dans une terreur superstitieuse, et fut surprise d'en avoir tant souffert; mais elle considéra que dès que l'esprit cède à la faiblesse de la superstition, les bagatelles lui font une impression terrible. Cependant elle se souvenait toujours avec embarras de la mystérieuse musique qu'on entendait au château de Blangy vers minuit. Elle demanda si par hasard Ludovico n'en avait rien appris.—Il ne put lui rien dire à cet égard.—Je sais seulement, mademoiselle, ajouta-t-il, que les pirates n'y ont point de part; je sais qu'ils en ont ri, et ils disent que le diable est sans doute ligué avec eux.—Oui, j'en répondrais bien, dit Annette, dont la figure était toute joyeuse. J'ai toujours cru que lui ou les esprits se mêlaient de l'appartement du nord. Vous voyez, mademoiselle, que je ne me trompais pas.—On ne peut nier que son esprit n'y eût une extrême influence, dit Emilie en souriant; mais je m'étonne, Ludovico, que ces pirates persistassent dans leur conduite; après l'arrivée de M. le comte ils étaient bien sûrs d'être découverts.—J'ai lieu de croire, mademoiselle, reprit Ludovico, qu'ils ne comptaient continuer que pendant le temps nécessaire au déménagement de leurs trésors. Il paraît qu'ils s'en occupèrent aussitôt après l'arrivée de M. le comte: mais ils n'avaient que quelques heures de nuit, et quand ils m'ont enlevé, la voûte était à moitié vide. Ils étaient bien aises d'ailleurs de confirmer toutes ces superstitions relatives à l'appartement; ils eurent grand soin de ne rien déranger pour mieux entretenir l'erreur. Souvent, en plaisantant, ils se représentaient toute la consternation des habitants du château de Blangy à ma disparition. Ce fut pour

m'empêcher de les trahir qu'ils m'entraînèrent si loin. A compter de ce moment, ils se crurent maîtres du château. J'appris néanmoins qu'une nuit, malgré leurs précautions, ils s'étaient presque découverts eux-mêmes. Ils allaient, suivant leur usage, répéter les cris sourds qui faisaient tant de peur aux servantes. Au moment qu'ils allaient ouvrir, ils entendirent des voix dans la chambre à coucher; M. le comte m'a dit que lui-même y était alors avec M. Henri. Ils entendirent d'étranges lamentations qui venaient sans doute de ces bandits, fidèles à leur dessein de répandre la terreur. M. le comte m'a avoué qu'il avait éprouvé plus que de la surprise: mais comme le repos de sa famille exigeait qu'on ne le sût pas, il fut discret ainsi que son fils.

Emilie, se rappelant le changement qui s'était manifesté dans le comte après la nuit qu'il avait passée dans l'appartement, en reconnut la cause. Elle fit encore des questions à Ludovico, et, l'ayant envoyé se reposer, elle fit tout préparer pour la réception de ses amis.

Sur le soir Thérèse vint lui porter l'anneau que lui avait remis Valancourt. Emilie s'attendrit en le voyant. Valancourt le portait en des temps plus heureux; elle fut pourtant fort mécontente de ce que Thérèse l'avait reçu, et refusa de l'accepter malgré le triste plaisir qu'elle en aurait reçu. Thérèse pria, conjura, représenta l'abattement où était Valancourt quand il avait donné l'anneau: elle répéta ce qu'il l'avait chargée de dire. Emilie ne put cacher la douleur que ce récit lui causait; elle se mit à pleurer, et se plongea dans la rêverie.

L'âge et de longs services avaient acquis à Thérèse le droit de dire son avis; cependant Emilie tâcha de l'arrêter, et, quoiqu'elle sentît bien la justesse de ses remarques, elle ne voulut pas s'expliquer. Elle dit seulement à Thérèse qu'un plus long discours l'affligerait; qu'elle avait pour régler sa conduite des motifs qu'elle ne pouvait dire, et qu'il fallait rendre l'anneau, en représentant qu'on ne pouvait l'accepter. Elle dit ensuite à Thérèse que, si elle faisait cas de son estime et de son amitié, jamais elle ne se chargerait d'aucun message de Valancourt. Thérèse en fut touchée, et renouvela un faible essai. Le mécontentement singulier qu'exprimèrent les traits

d'Emilie l'empêcha pourtant de continuer, et elle partit surprise et désolée.

Pour soulager en quelque manière sa tristesse et son accablement, Emilie s'occupa des préparatifs de son voyage; Annette, qui la secondait, parlait du retour de son Ludovico avec la plus tendre effusion. Emilie réfléchit qu'elle pouvait avancer leur bonheur, et décida que, si Ludovico était aussi constant que la simple et honnête Annette, elle lui ferait sa dot et les établirait dans une partie de ses domaines. Ces considérations la firent penser au patrimoine de son père, vendu jadis à M. Quesnel. Elle désirait le racheter, parce que Saint-Aubert avait regretté souvent que la demeure principale de ses ancêtres eût passé en des mains étrangères. Ce lieu, d'ailleurs, était celui de sa naissance et le berceau de ses premières années. Emilie ne tenait point à ses propriétés de Toulouse; elle désirait les vendre et racheter la terre de sa famille, si M. Quesnel voulait s'en dessaisir. Cet arrangement semblait possible, depuis qu'il s'occupait de se fixer en Italie.

Le jour suivant, l'arrivée de ses amis ranima la triste Emilie. La vallée fut encore une fois l'asile d'une société douce et d'une aimable hospitalité. Son indisposition, l'effroi qu'elle avait eu, ôtaient à Blanche quelque chose de sa vivacité; mais elle conservait une simplicité touchante, et quoiqu'un peu changée elle n'en était pas moins charmante. La malheureuse aventure des Pyrénées donnait au comte un extrême empressement de se retrouver chez lui. Après une semaine de séjour, Emilie se prépara à les suivre en Languedoc, et confia à Thérèse le soin de sa maison en son absence. La veille de son départ, cette vieille gouvernante lui rapporta encore l'anneau de Valancourt, et la conjura avec larmes de le recevoir. Elle n'avait pas revu M. de Valancourt; elle n'avait pas entendu parler de lui depuis le jour qu'il le lui avait confié. En prononçant ces mots, sa physionomie annonçait plus d'inquiétude qu'elle n'osait en manifester. Emilie retint la sienne; et, pensant que sans doute il était retourné chez son frère, elle persista à refuser l'anneau, et recommanda à Thérèse de le bien garder jusqu'à ce qu'elle revît Valancourt.

Le jour suivant, le comte, Emilie et la jeune Blanche, partirent de la vallée, et arrivèrent le lendemain au château de Blangy.

Dès le lendemain, dans la soirée, la vue des tours de Sainte-Claire, qui s'élevaient au-dessus des bois, fit souvenir Emilie de la religieuse dont le sort l'avait si fort touchée. Voulant savoir de ses nouvelles et revoir ses anciennes amies, elle détermina Blanche à venir avec elle au monastère. A la porte, elles virent un carrosse, et l'écume des chevaux leur apprit que l'équipage ne faisait que d'arriver. Un silence plus morne que jamais régnait dans la cour et les cloîtres qu'Emilie et Blanche traversèrent. En arrivant dans la grande salle, elles trouvèrent une religieuse, et elles apprirent que sœur Agnès vivait encore, qu'elle avait toute sa connaissance, mais que sûrement elle ne passerait pas la nuit. Dans le parloir, plusieurs des pensionnaires témoignèrent leur joie de revoir Emilie. Elles lui firent part de toutes les anecdotes du couvent; et l'amitié qu'elle portait aux personnes qu'elles regardaient les lui rendit intéressantes. Pendant cette conversation, l'abbesse entra: elle exprima beaucoup de satisfaction en recevant Emilie; mais ses manières avaient une gravité singulière, et ses traits exprimaient la langueur.—Notre maison, dit-elle après les premiers compliments, est vraiment une maison de deuil. Une de nos sœurs paye en ce moment le tribut à la nature; sans doute vous n'ignorez pas que notre sœur Agnès est mourante.

Emilie exprima le sincère intérêt qu'elle y prenait.

—Pendant sa maladie, elle vous a quelquefois nommée, dit l'abbesse: peut-être serait-ce pour elle une consolation que de vous voir. Quand on l'aura quittée, nous monterons à sa chambre, si vous en avez le courage. De pareilles scènes sont déchirantes, je l'avoue; mais il est bon de s'y accoutumer: elles sont salutaires à notre âme, et nous préparent à ce que nous devons souffrir.

A la porte de la chambre elles trouvèrent le confesseur; il releva sa tête à leur approche, et Emilie reconnut celui qui avait assisté son père. Il passa sans la remarquer. Ils entrèrent dans la pièce où sœur Agnès était couchée sur une natte; près d'elle était une autre sœur.

Elle était si changée, qu'à peine Emilie aurait-elle pu la reconnaître, si elle n'eût été prévenue. Son air était hagard et horrible; ses yeux, creux et voilés, se fixaient sur un crucifix qu'elle tenait contre sa poitrine: elle était si préoccupée, qu'elle n'aperçut d'abord ni l'abbesse ni Emilie. Enfin, tournant ses yeux appesantis, elle les fixa avec horreur sur Emilie, et s'écria:—Ah! cette vision me poursuit jusqu'à mon dernier soupir. Emilie recula d'effroi, et regarda l'abbesse; celle-ci lui fit signe pour ne se point alarmer, puis elle dit à sœur Agnès:—Ma fille, c'est mademoiselle Saint-Aubert que je vous amène. Je croyais que vous auriez du plaisir à la voir.

Agnès ne fit aucune réponse: elle considérait Emilie dans un effroyable égarement.—C'est elle-même, s'écria-t-elle. Ah! elle a dans ses regards le charme qui fit ma perte. Que voulez-vous? que demandez-vous? réparation! vous l'aurez, vous l'avez déjà! Combien d'années sont écoulées depuis que je ne vous ai vue? Mon crime n'est que d'hier; j'ai vieilli sous son poids; et vous, vous êtes toujours jeune, vous êtes toujours belle, belle comme au temps où vous me contraignîtes à ce crime affreux! Oh! si je pouvais l'oublier! Mais à quoi cela servirait-il? Je l'ai commis.

Emilie, fort émue, voulait se retirer. L'abbesse lui prit la main, et la pria d'attendre que sœur Agnès fût plus tranquille. Elle tâcha elle-même de la calmer; mais Agnès ne l'écoutait pas, et regardant Emilie elle s'écria:—A quoi servent donc des années de prières et de repentir? Elles ne sauraient laver la souillure du meurtre; oui, du meurtre! Où est-il? où est-il? Regardez, regardez là! il erre dans cette chambre: pourquoi venez-vous m'agiter en ce moment? reprit Agnès dont les yeux parcouraient l'espace. Ne suis-je donc pas déjà assez punie? Ah! ne me regardez pas de cet air sévère! Ah ciel! encore! C'est elle! c'est elle-même! Pourquoi ces regards de pitié? pourquoi ce sourire? Me sourire, à moi! Quels gémissements entends-je?

Sœur Agnès retomba, et parut privée de la vie. Emilie ne pouvant se soutenir s'appuya sur le lit; l'abbesse et la religieuse donnèrent des secours à sœur Agnès. Emilie voulait lui parler.—Paix! dit l'abbesse. Le délire est fini; elle va être mieux.—Ma sœur, y a-t-il

longtemps qu'elle est dans cet état?—Elle n'y avait pas été depuis plusieurs semaines, répondit la religieuse; mais l'arrivée du gentilhomme qu'elle désirait tant de voir l'a fortement agitée.—Oui, reprit l'abbesse, et voilà sans doute la cause de cet accès: quand elle sera mieux, nous la laisserons en repos.

Emilie y consentit volontiers; mais, quoiqu'elle donnât peu de secours, elle ne voulait pas se retirer tant qu'elle croyait pouvoir être utile.

Quand sœur Agnès eut reprit ses sens, elle regarda encore Emilie; mais désormais sans égarement et avec une profonde expression de douleur: il se passa du temps avant qu'elle pût parler, puis elle dit faiblement:—La ressemblance est étonnante! c'est plus que de l'imagination! Dites-moi, je vous en conjure, si, malgré le nom de Saint-Aubert que vous portez, vous n'êtes pas fille de la marquise?—Quelle marquise? dit Emilie surprise. Le calme des manières d'Agnès l'avait fait croire au retour de sa raison; l'abbesse lui donna un coup d'œil d'intelligence; mais elle répéta sa question. —Quelle marquise! s'écria Agnès: je n'en connais qu'une! la marquise de Villeroi.

Emilie, se rappelant l'émotion de son père à la mention inopinée de cette dame, et la demande qu'il avait faite d'être enterré près des Villeroi, elle sentit un extrême intérêt, et pria sœur Agnès d'expliquer les motifs de sa question. L'abbesse aurait voulu entraîner Emilie, mais celle-ci, fortement attachée, réitéra sa demande avec chaleur.

—Apportez-moi ma cassette, ma sœur, dit Agnès, je vous apprendrai tout: regardez-vous dans cette glace, et vous le saurez. Vous êtes sûrement sa fille; sans cela comment expliquer une si parfaite ressemblance!

La religieuse apporta la cassette: sœur Agnès la lui fit ouvrir; elle en tira une miniature, et Emilie vit qu'elle ressemblait exactement à celle qu'elle avait trouvée dans les papiers de son père. Agnès tendait la main pour la reprendre; elle la regarda quelque temps en silence, puis dans l'excès du désespoir elle leva ses yeux vers le ciel et pria tout bas. Quand elle eut achevé sa prière, elle rendit le

portrait à Emilie.—Gardez-le, lui dit-elle, je vous le lègue, et je crois que vous y avez droit: votre ressemblance m'a bien souvent frappée; mais jamais jusqu'à ce moment elle n'avait ainsi frappé ma conscience:—Restez, ma sœur, n'emportez pas cette cassette, elle renferme un autre portrait.

Emilie tremblait dans l'attente, et l'abbesse voulait l'entraîner: Agnès est encore dans le délire, lui dit-elle, observez combien elle divague! Dans ses accès, elle ne s'entend plus et s'accuse comme vous voyez des crimes les plus épouvantables.

Emilie néanmoins crut voir dans ce délire autre chose que de la folie. Le nom de la marquise, son portrait avaient pour elle un suffisant intérêt, et elle se décida à tâcher de se procurer de plus amples informations.

La religieuse rapporta la cassette. Agnès poussa un ressort, et découvrit un autre portrait, elle le montra à Emilie:—Voici, lui dit-elle, une leçon pour la vanité; regardez ce portrait, et voyez s'il y a quelque rapport entre ce que je suis et ce que j'ai été.

Emilie s'empressa de prendre ce portrait; à peine l'eut-elle regardé, que ses tremblantes mains faillirent le laisser échapper. C'était la ressemblance du portrait de la signora Laurentini qu'elle avait trouvé à Udolphe: la signora Laurentini, cette dame qui avait disparu d'une manière si mystérieuse, et qu'on soupçonnait Montoni d'avoir fait périr.

Muette de surprise, Emilie regardait tour à tour le portrait et la religieuse mourante; elle cherchait une ressemblance qui alors n'existait plus.

—Pourquoi ce regard sévère? dit sœur Agnès, qui se méprenait au genre de son émotion.—J'ai vu cette figure! dit enfin Emilie: est-ce réellement votre portrait?—Vous pouvez le demander, dit la religieuse; mais autrefois il était frappant. Regardez-moi attentivement, et voyez les effets du crime! Autrefois j'étais innocente, mes malheureuses passions dormaient encore. Ma sœur, ajouta-t-elle gravement; et prenant de sa main froide et humide une des mains d'Emilie, que cet attouchement fit frémir: ma sœur, prenez

bien garde au premier mouvement des passions! prenez garde au premier! si l'on n'arrête leur course, elle est rapide; leur force ne connaît aucun frein; elles nous entraînent aveuglément; elles nous mènent à des crimes que des années de prières et de pénitence n'effacent pas.

—Hélas! bien infortuné, dit l'abbesse, qui connaît mal notre sainte religion! Emilie écoutait Agnès dans le silence et le respect: elle regardait la miniature, et s'assurait encore de la ressemblance de ce portrait avec celui qu'elle avait vu à Udolphe.—Cette figure ne m'est pas inconnue, dit-elle, pour faire expliquer la religieuse sans d'abord lui parler trop brusquement d'Udolphe.—Vous vous trompez, lui dit Agnès, et vous ne l'avez sûrement jamais vue.—Non, reprit Emilie; mais j'ai vu sa ressemblance parfaite.—Impossible, s'écria sœur Agnès, qu'on peut maintenant appeler la signora Laurentini.—C'était dans le château d'Udolphe, continua Emilie, en la regardant fixement.—D'Udolphe! s'écria Laurentini, d'Udolphe en Italie?—Précisément, dit Emilie.—Vous me connaissez alors, lui dit Laurentini, et vous êtes la fille de la marquise.

Emilie, étonnée de cette positive assertion, répondit:—Je suis fille de M. Saint-Aubert, et la dame que vous nommez m'est absolument étrangère.—Vous le croyez? reprit Laurentini.

Emilie lui demanda par quelle raison elle pensait le contraire.

—Votre ressemblance, dit la religieuse. On sait que la marquise était fort attachée à un gentilhomme de Gascogne, quand elle épousa le marquis par obéissance pour son père. Femme infortunée!

Emilie, se rappelant l'excessive émotion de M. Saint-Aubert au nom de la marquise, aurait alors éprouvé une émotion différente de la surprise, si elle eût moins connu la probité de son père. Le respect qu'elle avait pour lui ne lui permit pas de s'arrêter à la supposition que lui insinuait la signora Laurentini; son intérêt pourtant devint extrême, et elle la conjura de s'expliquer plus clairement.—Ne me pressez pas sur ce sujet, reprit la religieuse: il est trop terrible pour moi: puissé-je pour jamais l'effacer de ma mémoire! Elle soupira

profondément, et demanda à Emilie comment elle avait su son nom. —Par le portrait que j'ai vu à Udolphe, reprit Emilie, et la ressemblance de celui-ci.—Vous avez donc été à Udolphe? dit la religieuse avec une extrême émotion. Quelles scènes ce lieu me rappelle! scènes de félicité, de souffrance et d'horreur!

A ce moment, le terrible spectacle dont Emilie avait été témoin dans une chambre du château lui revint à la mémoire; elle regarda la signora et se rappela ses derniers mots, que des années de prières et de pénitence ne pouvaient pas ravir la souillure d'un meurtre; elle se vit obligée de les attribuer à une autre cause qu'au délire: elle sentit un degré d'horreur inexprimable en croyant voir un assassin... Toute la conduite de Laurentini confirmait cette supposition; Emilie se perdit dans un abîme de perplexité, et, ne sachant par quelles questions éclaircir de tels doutes, elle dit seulement à mots interrompus:—Votre soudain départ d'Udolphe!

Laurentini fit un soupir.

—Tous les bruits qui courent, dit Emilie... la chambre au couchant... ce voile de deuil... l'objet qu'il couvre... quand les meurtres sont connus.

La religieuse s'écria:—Quoi! encore? Et, s'efforçant de la relever, ses regards égarés semblaient suivre un objet.—Revenir du tombeau! Quoi! du sang, du sang aussi!—Il n'y eut pas de sang; tu ne peux pas le dire.—Oui, ne souris pas, ne souris pas avec cette pitié.

Laurentini tomba en convulsion. Emilie, incapable d'endurer plus longtemps une telle scène, s'échappa de la chambre, et envoya quelques religieuses pour rester avec l'abbesse. Blanche et les pensionnaires qui se trouvèrent au parloir se pressèrent autour d'Emilie, et, alarmées de l'effroi qu'elle manifestait, elles lui firent ensemble mille questions. Emilie évita d'y répondre, et dit seulement que sœur Agnès était à l'agonie. On se sépara de bonne heure. Quand Emilie fut retirée, les scènes dont elle avait été témoin se retracèrent à elle avec une affreuse énergie. Dans une religieuse mourante, trouver la signora Laurentini, celle qui, au lieu d'avoir été

victime de Montoni, semblait elle-même coupable d'un crime abominable! C'était un grand sujet de surprise et de méditation.

CHAPITRE XLII.

Quelques circonstances singulières vinrent distraire Emilie de ses chagrins, et excitèrent en elle autant de surprise que d'horreur. Peu de jours après la mort de la signora Laurentini, le testament de cette dame fut ouvert en présence des supérieures du couvent. On trouva que le tiers de ses propriétés était légué au plus proche parent de la marquise de Villeroi, et que ce legs regardait Emilie. L'abbesse depuis longtemps connaissait le secret de sa famille; mais Saint-Aubert, qui s'était fait connaître au religieux qui l'avait assisté, avait exigé que ce secret fût à jamais dérobé à sa fille. Cependant les discours échappés à la signora Laurentini, la confession étrange qu'elle fit à ses derniers moments, firent juger nécessaire à l'abbesse d'entretenir sa jeune amie sur un sujet qu'elle n'avait jamais entamé. Dans ce dessein, elle avait demandé à la voir le lendemain du jour où elle avait visité la religieuse. L'indisposition d'Emilie avait empêché celle-ci d'aller au couvent: mais, après l'ouverture du testament elle fut mandée de nouveau; et s'étant rendue à Sainte-Claire elle y apprit des détails qui l'affectèrent beaucoup. Comme le récit que fit l'abbesse supprimait plusieurs particularités qui peuvent intéresser le lecteur, et que l'histoire de la religieuse est liée à celle de la marquise, nous omettrons la conversation du parloir, et nous joindrons à notre relation une histoire abrégée de la défunte sœur.

HISTOIRE DE LA SIGNORA LAURENTINI DI UDOLPHO.

Elle était fille unique et héritière de l'ancienne maison d'Udolphe, dans le territoire de Venise. Le premier malheur de sa vie, celui qui fut la source de toutes ses infortunes, fut que ses parents, dont les soins auraient dû modérer la violence de ses passions et lui apprendre à les gouverner elle-même, ne firent que les fomenter par une coupable indulgence. Ils chérissaient en elle leurs propres sentiments; soit qu'ils louassent, soit qu'ils reprissent leur fille, c'était au gré de leur inclination, et non d'une tendresse raisonnée. L'éducation ne fut pour elle qu'un mélange de faiblesse et d'opiniâtreté qui l'irrita. Les conseils qu'on lui donnait devinrent autant de contestations où le respect filial et l'amour paternel étaient également oubliés. Mais comme cet amour paternel revenait toujours le premier, et se désarmait le plus aisément, la signora croyait avoir vaincu; et l'effort que l'on faisait pour vaincre ses passions leur prêtait une force nouvelle.

La mort de son père et de sa mère la laissa livrée à elle-même dans l'âge si dangereux de la jeunesse et de la beauté. Elle aimait le grand monde, s'enivrait du poison de la louange, et méprisait l'opinion publique, quand elle contredisait ses goûts. Son esprit était vif et brillant; elle avait tous les talents, tous les charmes dont se compose le grand art de séduire. Sa conduite fut telle que pouvaient le faire présager la faiblesse de ses principes et la force de ses passions.

Parmi ses nombreux soupirants fut le marquis de Villeroi. En voyageant en Italie, il vit Laurentini à Venise; il devint passionné pour elle. La signora fut éprise à son tour de la figure, des grâces, des qualités du marquis, le plus aimable des seigneurs français. Elle sut cacher les dangers de son caractère, les taches de sa conduite; et le marquis demanda sa main. Avant la conclusion de ses noces, elle alla au château d'Udolphe; le marquis l'y suivit. Là, moins réservée, moins prudente peut-être qu'elle n'avait été jusqu'alors, elle donna lieu à son amant de former quelques doutes sur la convenance des nœuds qu'il était prêt à serrer. Une information plus exacte le convainquit de son erreur, et celle qui devait être sa femme ne devint que sa maîtresse.

Après avoir passé quelques semaines à Udolphe, il fut tout à coup rappelé en France. Il partit avec répugnance, le cœur rempli de la signora, avec laquelle pourtant il avait su différer de conclure son mariage. Pour l'aider à soutenir une telle séparation, il lui donna sa parole de revenir célébrer ses noces aussitôt que ses affaires lui en laisseraient la liberté. Consolée par cette assurance, Laurentini le laissa partir. Bientôt après, Montoni, son parent, vint à Udolphe, et renouvela des propositions que déjà elle avait rejetées, et qu'elle rejeta encore. Ses pensées se tournaient toutes vers le marquis de Villeroi. Elle éprouvait pour lui tout le délire d'un amour italien, fomenté par la solitude dans laquelle elle s'était confinée. Elle avait perdu le goût des plaisirs et de la société; son unique jouissance était de contempler et de baigner de larmes un portrait du marquis. Elle visite les lieux témoins de leur félicité, elle épanche son cœur dans ses lettres. Elle comptait les jours, les semaines qui devaient s'écouler avant l'époque probable de son retour. Ce période passa; les semaines qui suivirent devinrent un poids insupportable. L'imagination de Laurentini, absorbée par une seule idée, se dérangea. Son cœur était dévoué à un objet unique; la vie lui devint odieuse quand elle crut avoir perdu cet objet.

Plusieurs mois se passèrent sans qu'elle reçût un seul mot du marquis. Ses jours se partageaient entre les violences, les accès d'une passion furieuse, et la sombre langueur du plus noir désespoir. Elle s'isola de tout; elle s'enfermait des semaines entières sans parler à personne, excepté à sa confidente. Elle écrivait des fragments de lettres, relisait celles qu'autrefois elle avait reçues du marquis, pleurait sur son portrait, et lui parlait des heures entières, tantôt pour l'accabler de reproches, tantôt pour l'accabler d'amour.

A la fin, on répandit autour d'elle le bruit que le marquis s'était marié en France. Déchirée par la jalousie, par l'amour, par l'indignation, elle prit le parti d'aller secrètement en ce pays; et si le fait était vrai, elle prétendait assouvir sa vengeance. Elle ne dit qu'à sa confidente le projet qu'elle avait formé, et elle l'engagea à la suivre. Elle rassembla tous ses diamants, et ceux qu'elle avait recueillis de toutes les branches de sa famille; la valeur en était

immense; on les porta dans une ville voisine; Laurentini les y reprit; et, accompagnée d'une seule femme, elle se rendit secrètement à Livourne, et s'y embarqua pour la France.

A son arrivée en Languedoc, elle sut que le marquis de Villeroi était marié depuis quelque temps. Son désespoir la priva de sa raison. Elle formait, elle abandonnait tour à tour l'horrible projet de poignarder le marquis, son épouse, et elle-même. Elle s'arrêta enfin à l'idée de se présenter devant lui, de lui reprocher sa conduite, et de se tuer en sa présence. Mais quand elle l'eut revu, quand elle eut retrouvé le constant objet de ses pensées et de sa tendresse, le ressentiment fit place à l'amour; le courage lui manqua; le conflit de tant d'émotions contraires la rendit tremblante, et elle s'évanouit à ses pieds.

Le marquis ne fut pas à l'épreuve de tant de beauté et de sensibilité: toute l'énergie d'un premier sentiment se réveilla. La raison, non l'indifférence, avait en lui combattu sa passion. L'honneur ne lui avait pas permis d'épouser la signora; il avait cherché à se vaincre; il avait cherché une compagne pour laquelle il n'avait que de l'estime, de la considération et une affection raisonnable. Mais la douceur, les vertus de cette femme aimable, ne purent le consoler d'une indifférence qu'elle cherchait vainement à cacher. Il soupçonnait depuis quelque temps que son cœur était engagé à un autre, lorsque Laurentini arriva en Languedoc. Cette artificieuse Italienne connut bientôt l'empire qu'elle avait repris sur lui. Calmée par cette découverte, elle se détermina à vivre et à multiplier les artifices, pour conduire le marquis au forfait diabolique qu'elle croyait propre à assurer son bonheur. Elle suivit son projet avec une dissimulation profonde et une patience imperturbable: elle détacha entièrement le marquis de son épouse. Sa douceur, sa bonté, sa froideur, si opposées aux manières empressées d'une Italienne, eurent bientôt cessé de lui plaire. La signora en profita pour éveiller en lui la jalousie de l'orgueil: car il ne pouvait plus sentir celle de l'amour. Elle alla jusqu'à lui désigner la personne pour qui elle affirmait que la marquise le trahissait. Laurentini avait exigé le serment, que jamais le rival du marquis ne serait l'objet de sa

vengeance; elle pensait qu'en la restreignant ainsi d'un côté, elle lui donnerait de l'autre plus d'atrocité et de violence: elle songea que le marquis en serait plus porté à participer à l'acte horrible qui devenait indispensable à ses desseins et devait anéantir l'obstacle qui semblait seul empêcher son bonheur.

L'innocente marquise observait avec une extrême douleur le changement de son époux envers elle. En sa présence, il était pensif et réservé; sa conduite devenait austère et même dure; il la laissait en larmes, et pendant des heures entières elle pleurait sur sa froideur, et faisait des projets pour regagner son affection. Sa conduite l'affligeait d'autant plus, qu'elle avait épousé le marquis uniquement par obéissance: elle en avait aimé un autre, et ne doutait pas que son propre choix n'eût rendu son bonheur certain. Laurentini, qui ne tarda pas à le découvrir, en fit près du marquis un ample usage. Elle lui suggéra tant de preuves apparentes sur l'infidélité de sa femme, que, dans l'excès de sa fureur et le ressentiment de l'outrage qu'il croyait avoir reçu, il prononça l'arrêt de sa mort. On lui donna un poison lent; et la marquise mourut victime d'une jalousie habile et d'une coupable faiblesse.

Le triomphe de Laurentini fut court. Ce moment, qu'elle avait regardé comme devant combler tous ses vœux, devint le commencement d'un supplice qu'elle endura jusqu'à sa mort.

La soif de la vengeance, premier mobile de son atrocité, fut aussitôt éteinte que satisfaite, et la laissa en proie à une pitié, à des remords inutiles. Les années de bonheur qu'elle s'était promises avec le marquis de Villeroi en eussent sans doute été empoisonnées; mais il trouva aussi le remords dans l'accomplissement de sa vengeance, et sa complice lui devint odieuse. Ce qui lui avait paru une conviction lui parut alors s'évanouir comme un songe: et il fut surpris, après que sa femme eut subi son supplice, de ne trouver aucune preuve du crime pour lequel il l'avait condamnée. En apprenant qu'elle expirait, il avait senti tout à coup la persuasion intime de son innocence; et l'assurance solennelle qu'elle-même lui en donna n'ajouta rien à celle qui le pénétrait.

Dans la première horreur du remords et du désespoir, il voulait se livrer lui-même à la justice avec celle qui l'avait plongé dans l'abîme du crime. Après cette crise violente, il changea de résolution: il vit une fois Laurentini, et ce fut pour la maudire comme l'auteur détestable de ce forfait. Il déclara qu'il n'épargnait sa vie que pour qu'elle consacrât ses jours à la prière et à la pénitence. Accablée du mépris et de la haine d'un homme pour qui elle s'était rendue si coupable, frappée d'horreur pour le crime inutile dont elle s'était souillée, la signora Laurentini renonça au monde; et, victime effrayante d'une passion effrénée, elle prit le voile à Sainte-Claire.

Le marquis partit du château de Blangy, et jamais il n'y revint. Il tâcha d'étourdir ses remords dans le tumulte de la guerre et les dissipations de la capitale. Ses efforts furent vains: un nuage impénétrable paraissait l'entourer; ses plus intimes amis ne pouvaient se l'expliquer, et il mourut enfin dans des tourments presque égaux à ceux de Laurentini. Le médecin qui avait observé l'état de la marquise après sa mort avait été engagé au silence à force de présents. Les soupçons de quelques domestiques se bornèrent à un murmure sourd, et jamais cette affaire n'avait été approfondie. Si ce murmure parvint au père de la marquise, si le défaut de preuves l'empêcha de poursuivre le marquis, c'est ce qu'on ne saurait assurer. Un fait certain, c'est que sa famille la regretta sincèrement, et surtout M. Saint-Aubert, son frère; car tel était le degré d'alliance qui existait entre le père d'Emilie et la marquise: il soupçonna le genre de sa mort. Immédiatement après la mort de cette sœur bien-aimée, il écrivit au marquis et reçut de lui plusieurs lettres. Le sujet n'en fut pas connu, mais sans doute elles avaient rapport à elle. Ces lettres, celles de la marquise, qui confiait à son frère la cause de son malheur, composaient les papiers que Saint-Aubert avait ordonné de brûler. L'intérêt, le repos d'Emilie, lui avaient fait désirer qu'elle ignorât cette tragique histoire. L'affliction que lui avait causée la mort si prématurée d'une sœur chérie l'avait empêché de prononcer jamais son nom, excepté à madame Saint-Aubert. Craignant surtout la vive sensibilité d'Emilie, il lui avait laissé ignorer totalement et l'histoire et le nom de la marquise, et la parenté

qui existait entre elles. Il avait exigé le même silence de sa sœur, madame Chéron, et elle l'avait rigoureusement observé.

C'était sur quelques lettres de la marquise qu'en partant de la vallée Emilie vit pleurer son père; c'était à son portrait qu'il avait fait de si tendres caresses. Une mort si cruelle peut expliquer l'émotion qu'il témoigna lorsque Voisin la nomma devant lui. Il voulut être enseveli près du monument des Villeroi, où étaient déposés les restes de sa sœur. Le mari de celle-ci était mort dans le nord de la France, et on l'y avait enterré.

Le confesseur qui assista Saint-Aubert à son lit de mort le reconnut pour frère de feu la marquise. Par tendresse pour Emilie, Saint-Aubert le conjura de lui cacher cette circonstance, et fit demander la même grâce à l'abbesse en lui recommandant sa fille.

Laurentini, en arrivant en France, avait caché très-soigneusement son nom. Quand elle entra dans le couvent, elle-même, pour mieux déguiser sa véritable histoire, fit circuler celle qu'avait crue sœur Françoise. L'abbesse n'était point au couvent quand elle avait fait profession, et toute la vérité ne lui était pas connue. Le cruel remords qui oppressait Laurentini, le désespoir d'un amour frustré, l'amour qu'elle conservait pour le marquis, avaient égaré son esprit. Après les premières crises, une sombre mélancolie s'empara d'elle, et fut rarement, jusqu'à sa mort, interrompue par des accès violents. Durant plusieurs années, son seul plaisir fut d'errer la nuit dans les bois. Elle portait un luth, et y joignait souvent la mélodie de sa charmante voix; elle répétait les plus beaux airs de l'Italie avec l'énergique sentiment qui remplissait constamment son cœur. Le médecin qui prenait soin d'elle recommanda aux supérieures de tolérer ce caprice, comme le seul moyen de la calmer. On souffrait que la nuit elle parcourût les bois, suivie de la seule femme qu'elle avait amenée d'Italie. Mais comme cette permission blessait la règle, on la tint secrète; et cette musique mystérieuse, liée à tant d'autres circonstances, fit répandre le bruit que le château et son voisinage étaient fréquentés par des revenants.

Avant l'égarement de sa raison, et avant de faire ses vœux de religion, elle avait fait un testament.

La ressemblance d'Emilie et de sa malheureuse tante avait été souvent observée par Laurentini; mais ce fut surtout à l'heure de sa mort, au moment même où sa conscience lui montrait sans cesse la marquise, que cette ressemblance la frappa, et que, dans son délire, elle crut voir la marquise elle-même. Elle osa affirmer, en recouvrant ses sens, qu'Emilie devait être la fille de cette dame. Elle en était convaincue; elle savait que sa rivale, en épousant le marquis, lui préférait un autre amant; elle ne faisait aucun doute qu'une passion déréglée n'eût, comme la sienne, conduit la marquise à quelque égarement.

Cependant le crime que, d'après des aveux mal compris, Emilie supposait avoir été commis par Laurentini dans les murs même d'Udolphe, n'avait jamais eu lieu. Emilie avait été trompée par le spectacle affreux dont elle avait eu tant d'effroi; et c'était ce spectacle qui d'abord lui faisait attribuer les remords de la religieuse à un meurtre exécuté dans le château.

On peut se souvenir que dans une chambre, à Udolphe, était un grand voile noir dont la situation avait piqué la curiosité d'Emilie. Le voile cachait un objet qui la remplit d'horreur: en le soulevant, au lieu d'un tableau, elle vit dans l'enfoncement une figure humaine dont les traits défigurés avaient la pâleur de la mort. Elle était couverte d'un linceul, et couchée tout de son long dans une espèce de tombeau. Ce qui rendait cette vue plus effroyable était que cette figure semblait être déjà la proie des vers, et que ses mains et son visage en laissaient voir les traces. On imagine bien aisément qu'un si hideux objet ne se regardait pas deux fois. Emilie, quand elle l'aperçut, laissa retomber le voile, et la terreur qu'elle avait eue l'empêcha d'y revenir. Si elle eût eu le courage de regarder plus attentivement, son erreur et son effroi se seraient dissipés en même temps; elle aurait reconnu que la figure était en cire. Cette histoire, quoique extraordinaire, n'est pas sans quelque exemple dans les annales de la dure servitude où la superstition monastique a souvent plongé le genre humain. Un membre de la maison d'Udolphe avait

offensé en un point les prérogatives de l'Eglise; on le condamna à contempler plusieurs heures par jour l'image en cire d'un cadavre. Cette pénitence, qui devait servir à lui rappeler un sort inévitable, avait pour but de réprimer dans le marquis d'Udolphe un orgueil dont celui de Rome se trouvait choqué. Non-seulement il subit sa pénitence, mais dans son testament il exigea de ses héritiers la conservation de la figure. Il mettait à ce prix la propriété d'un domaine, et regardait comme très-utile l'humiliante moralité que cette figure enseignait. Il l'avait fait encadrer dans la muraille de son appartement; mais aucun de ses héritiers n'imita une telle pénitence.

En apprenant que la marquise de Villeroi était la sœur de M. Saint-Aubert, Emilie se sentit très-diversement affectée. Au milieu de la tristesse que lui causait la mort prématurée de cette infortunée, elle se vit soulagée des conjectures pénibles où l'avait jetée la téméraire assertion de Laurentini sur sa naissance et sur l'honneur de ses parents. Sa confiance dans les principes de Saint-Aubert ne lui permettait guère d'imaginer qu'il eût manqué à la délicatesse. Elle répugnait à se croire fille d'un autre que de celle qu'elle avait toujours aimée, respectée comme sa mère; elle l'aurait cru difficilement; mais sa ressemblance avec la feue marquise, la conduite de Dorothée, les assertions de Laurentini, le mystérieux attachement de Saint-Aubert, lui avaient inspiré des doutes que sa raison ne pouvait ni détruire ni confirmer; elle s'en trouvait délivrée, et la conduite de son père s'expliquait. Son cœur n'était plus oppressé que par le malheur d'une parente aimable, et par la terrible leçon que donnait la religieuse mourante. Trop d'indulgence pour ses premières passions avait conduit par degrés la signora Laurentini à un crime dont le seul nom dans sa jeunesse l'eût sûrement fait frémir d'horreur; crime dont de longues années de pénitence n'avaient pu effacer le souvenir ni décharger sa conscience.

CHAPITRE XLIII.

Après les dernières découvertes, Emilie fut traitée par le comte et par sa famille comme une alliée de la maison de Villeroi, et reçue, s'il était possible, avec encore plus d'amitié.

Le comte, inquiet et surpris de ne recevoir aucune réponse de Valancourt, s'applaudissait de sa prudence. Emilie ne partageait point des craintes dont elle ignorait le motif: mais quand il la voyait succomber sous le poids de sa cruelle erreur, il avait besoin de toute sa résolution pour la priver d'un soulagement momentané, et dissimuler avec elle. Les noces de Blanche s'approchaient, et partageaient son attention et ses soins. On attendait chaque jour M. de Sainte-Foix. Tout le château s'occupait des plus brillants préparatifs. Emilie voulait prendre part à la gaieté qui l'entourait; mais elle le tentait vainement: préoccupée de tout ce qu'elle avait appris, et surtout inquiète du sort de Valancourt, elle se représentait l'état où il était quand il donna à Thérèse son anneau: elle croyait y reconnaître l'expression du désespoir; et quand elle considérait où ce désespoir avait pu le conduire, son cœur saignait de douleur et d'effroi. Les doutes qu'elle formait sur sa santé, sur son existence, l'obligation où elle était de conserver ces doutes jusqu'à son retour à la vallée, lui paraissait insupportable. Il y avait des moments où rien ne pouvait la contenir. Elle s'échappait brusquement, elle allait chercher le calme dans les profondes solitudes des bois qui bordaient le rivage de la mer. Le battement des vagues écumantes, le sourd murmure des forêts, étaient analogues à l'état de son âme; elle s'asseyait sur une roche, ou sur les ruines de la vieille tour; elle observait vers le soir la dégradation des couleurs sur les nuages; elle voyait se dérouler les sombres voiles du crépuscule. La crête blanche des vagues, toujours ramenées au rivage, ne se distinguait

plus qu'à peine sur la surface obscure des flots. Quelquefois elle répétait les vers que Valancourt avait gravés en ce lieu: puis, trop affectée des chagrins qu'ils lui renouvelaient, elle cherchait à se distraire.

Un soir qu'avec son luth elle errait au hasard sur ce rivage favori, elle entra dans la tour. Elle monta un escalier tournant, et se trouva dans une chambre moins dégradée que le reste. C'était de là que souvent elle avait admiré la vaste perspective que la mer et la terre lui offraient: le soleil se couchait sur cette partie des Pyrénées qui sépare le Languedoc du Roussillon; elle se plaça près d'une fenêtre grillée: les bois et les vagues au-dessous d'elle gardaient encore les nuances rougeâtres du soleil couchant. Ayant accordé son luth, elle y mêla le son de sa voix, et chanta un de ces airs simples et champêtres qu'autrefois Valancourt écoutait avec transport.

Le temps était si doux, si calme, qu'à peine le zéphyr du soir ridait la surface de l'onde, ou gonflait légèrement la voile qui recevait encore les derniers rayons de lumière. Les coups mesurés de quelques rames troublaient seuls le repos et le silence. La tendre mélodie du luth achevait de plonger Emilie dans une douce mélancolie: elle répéta ses anciennes romances; et les souvenirs qu'elles réveillaient devenant toujours plus touchants, ses larmes tombèrent sur le luth, et elle ne put continuer.

Le soleil avait disparu derrière le sommet des montagnes, leurs plus hautes pointes ne recevaient plus sa lumière; Emilie ne quittait point la tour, et s'y livrait à ses rêveries. Elle entendit marcher, elle tressaillit, et, regardant à la grille, elle reconnut en bas M. de Bonnac. Elle retomba dans la rêverie, dont cette distraction l'avait tirée: après quelques moments, elle reprit son luth, et chanta son air favori. Elle entendit encore marcher; elle écouta, on montait à la tour. L'obscurité lui inspira un peu de crainte; autrement elle n'en eût éprouvé aucune, puisque M. de Bonnac venait de passer. Les pas étaient rapides et légers; la porte s'ouvrit, et le crépuscule mourant déroba au premier instant les traits d'une personne qui entrait: mais Emilie pouvait-elle se méprendre au son de la voix? c'était celle de Valancourt. Emilie, qui jamais ne l'avait entendue sans émotion,

troublée de surprise et de plaisir à la fois, l'eut à peine vu à ses pieds, qu'elle tomba sur une chaise. Tant de mouvements combattaient dans son cœur, qu'à peine elle entendait cette voix, dont les tendres et timides accents cherchaient à la ranimer. Valancourt, aux genoux d'Emilie, s'accusait de l'excès d'impatience qui l'avait décidé à la surprendre ainsi. Il venait d'arriver, et, ne pouvant attendre que le comte fût de retour, il avait couru aussitôt pour le chercher à la promenade. En passant près de la tour, il avait reconnu la voix d'Emilie, et sur-le-champ il était monté.

Elle fut longtemps avant de recouvrer ses sens; quand elle fut revenue, elle repoussa les soins de Valancourt, et lui demanda, avec autant de mécontentement qu'elle pouvait en sentir à sa vue, quel était le sujet de sa visite.

—Ah! Emilie, dit Valancourt, cet air, ces paroles, hélas! j'ai peu à espérer. Quand vous m'avez privé de votre estime, vous avez donc cessé de m'aimer?—Oui, monsieur, reprit Emilie, tâchant de donner de l'assurance à sa voix; si vous faisiez cas de mon estime, vous ne m'auriez pas donné cette nouvelle occasion de chagrin.

La physionomie de Valancourt changea soudain; l'anxiété du doute fit place à la surprise et au découragement. Il resta muet; il dit enfin:—On m'avait donné lieu d'espérer une réception bien différente!—Est-il bien vrai, Emilie, que pour jamais j'ai perdu votre affection? dois-je croire que votre estime ne peut jamais m'être rendue, que votre amour ne peut renaître? Le comte a-t-il médité cette cruauté, qui me donne une seconde fois la mort?

Le ton dont il parlait alarma Emilie autant que son discours l'étonna. Tremblante d'impatience, elle demanda qu'il voulût bien s'expliquer.

—Et pourquoi cette explication? répondit Valancourt. Ignorez-vous combien ma conduite a été calomniée? ignorez-vous que les actions dont vous m'avez cru coupable... et comment avez-vous pu, ô Emilie! me dégrader à ce point dans votre opinion?... que ces actions je les méprise, je les abhorre autant que vous? Ignorez-vous que le comte a découvert les faussetés qui me privaient de l'unique

bien qui me soit cher au monde? qu'il m'a lui-même invité à venir près de vous me justifier? L'ignorez-vous, et suis-je encore le jouet d'une fausse espérance?

Le silence d'Emilie semblait confirmer cette crainte; Valancourt, dans l'obscurité, ne pouvait distinguer la surprise et la joie qui la rendaient comme immobile. Incapable de parler, un soupir de son cœur parut la soulager, et elle dit à la fin:

Valancourt! J'ignorais ce que vous venez de me dire. L'émotion que j'éprouve en est la preuve. Je ne pouvais plus vous estimer; mais je n'avais pu encore réussir à vous oublier.—Quelle idée, reprit Valancourt en s'appuyant contre la fenêtre, quelle persuasion ce moment m'apporte! Je vous suis cher! je vous suis cher encore, mon Emilie!—Faut-il donc que je vous le dise? répliqua Emilie. Cela est-il nécessaire? Voilà mon premier moment de joie depuis votre départ, et il me dédommage de tout ce que j'ai souffert.

Valancourt soupirait, et ne pouvait répondre; il couvrait ses mains de baisers: les larmes qui les inondaient parlaient un bien tendre langage, et les mots eussent eu moins d'expression.

[Illustration]
La Réconciliation.

Emilie, un peu remise, proposa de retourner au château. Alors, et pour la première fois, elle se souvint que le comte avait invité Valancourt à se justifier auprès d'elle, et qu'il ne s'était fait aucune explication. Mais, à cette seule idée, tout son cœur rejeta la possibilité que Valancourt eût été coupable. Ses regards, sa voix, ses manières étaient le gage de sa noble et constante sincérité. Emilie se livra sans réserve aux émotions d'une joie que jamais elle n'avait sentie.

Ni Emilie ni Valancourt ne surent comment ils étaient retournés au château: si un pouvoir magique les y eût transportés, peut-être ils en eussent mieux remarqué le mouvement; ils étaient dans le vestibule avant de songer s'il existait quelque autre personne dans le monde. Le comte vint au-devant d'eux; et, avec toute la franchise et la bienveillance de son caractère, il accueillit Valancourt, et le pria de lui pardonner son injustice.

La comtesse et la jeune Blanche accueillirent Valancourt avec politesse et amitié. Blanche était si heureuse du bonheur d'Emilie, qu'elle oublia pour un moment l'absence de M. de Sainte-Foix; on l'attendait ce jour même, et la généreuse sensibilité de Blanche fut bientôt récompensée par l'arrivée de son amant. Il était guéri des blessures qu'il avait reçues dans la périlleuse aventure des montagnes, le récit qu'on en fit augmenta le sentiment des jouissances présentes; on se félicita de nouveau, et ce charmant souper offrit sur tous les visages l'expression d'une joie égale. Chacun cependant gardait son caractère et goûtait diversement son bonheur. Blanche était franche et gaie, Emilie tendre et plaintive, Valancourt exalté, tendre et gai tour à tour; Sainte-Foix était joyeux; et le comte, à ce spectacle, exprimait autant de complaisance que de bonté.

CHAPITRE XLIV.

Les mariages de Blanche et d'Emilie Saint-Aubert furent célébrés le même jour au château de Blangy, avec toute la magnificence du temps. Les fêtes furent splendides: on avait tendu la grande salle d'une tapisserie neuve, qui représentait Charlemagne et ses douze pairs; on voyait les fiers Sarrasins qui s'avançaient à la bataille; on voyait tous les enchantements et le pouvoir magique de Merlin. Les somptueuses bannières des Villeroi, ensevelies longtemps dans la poussière, furent de nouveau déployées, et flottèrent sur les pointes gothiques des fenêtres coloriées. La musique résonnait de toute part, et les échos de la galerie en retentissaient.

Annette regardait cette salle, dont les arcades et les fenêtres étaient illuminées et décorées de lustres en festons; elle considérait la magnificence des parures, les riches livrées des serviteurs, les meubles de velours enrichis d'or; elle écoutait les chants de plaisir qui ébranlaient la voûte; elle se croyait dans un palais de fées; elle assurait que, dans les plus beaux contes, elle n'avait rien vu de si charmant, et que les lutins eux-mêmes ne faisaient rien de plus beau dans leurs brillantes assemblées. La vieille Dorothée soupirait, et disait que l'aspect du château lui rappelait encore sa jeunesse.

Après avoir orné quelques-unes des fêtes du château, Emilie et Valancourt prirent congé de leurs tendres amis, et retournèrent à la vallée. La bonne, la fidèle Thérèse les reçut avec une joie sincère. Les ombrages de ce lieu chéri semblèrent, à leur arrivée, leur offrir obligeamment les plus tendres souvenirs. En parcourant ces lieux si longtemps habités par M. et madame Saint-Aubert, Emilie montrait avec tendresse les endroits où ils aimaient à reposer, et son bonheur

lui semblait plus doux, en pensant que tous deux ils l'auraient embelli d'un sourire.

Valancourt la mena au platane, où, pour la première fois, il avait osé lui parler de son amour. Le souvenir des chagrins qu'ensuite il avait endurés, des malheurs, des dangers qui avaient suivi cette rencontre, augmenta le sentiment de leur félicité actuelle. Sous cet ombrage sacré, et voué pour jamais à la mémoire de Saint-Aubert, ils jurèrent l'un et l'autre de chercher à s'en rendre dignes, en imitant sa douce bienveillance; en se rappelant que toute espèce de supériorité impose des devoirs à celui qui en jouit; en offrant à leurs semblables, outre les consolations et les bienfaits que la prospérité doit tous les jours à l'infortune, l'exemple d'une vie passée dans la reconnaissance envers Dieu, et la constante occupation d'être utile à l'humanité.

Aussitôt après leur retour, le frère de Valancourt vint le féliciter de son mariage, et rendre hommage à Emilie. Il fut si content d'elle, si heureux de la riante et heureuse perspective que ce mariage offrait à Valancourt, que sur-le-champ il lui remit une partie de son bien; et, comme il n'avait point d'enfant, il lui assura la totalité de sa succession.

Les biens de Toulouse furent vendus. Emilie racheta de M. Quesnel l'ancien domaine de son père; elle dota Annette, et l'établit à Epourville avec Ludovico. Valancourt et elle-même préféraient à toute autre demeure les ombres chéries de la vallée; ils y fixèrent leur résidence; mais chaque année, par respect pour M. Saint-Aubert, ils allèrent passer quelques mois dans l'habitation où il avait été élevé.

Emilie pria Valancourt de trouver bon qu'elle remît à M. de Bonnac le legs qu'elle avait reçu de la signora Laurentini. Valancourt, quand elle fit cette demande, sentit tout ce qu'elle avait pour lui d'obligeant. Le château d'Udolphe revenait aussi à l'épouse de M. de Bonnac, la plus proche parente de cette maison; et cette famille, longtemps malheureuse, goûta de nouveau l'abondance et la paix.

Oh! combien il serait doux de parler longtemps du bonheur de Valancourt et d'Emilie! de dire avec quelle joie, après avoir souffert l'oppression des méchants et le mépris des faibles, ils furent enfin rendus l'un à l'autre; avec quel plaisir ils retrouvèrent les paysages chéris de leur patrie! combien il serait doux de raconter comment, rentrés dans la route qui conduit le plus sûrement au bonheur, tendant sans cesse à la perfection de leur intelligence, ils jouirent des douceurs d'une société éclairée, des plaisirs d'une bienfaisance active, et comment les bosquets de la vallée redevinrent le séjour de la sagesse et le temple de la félicité domestique!

Puisse-t-il du moins avoir été utile de démontrer que le vice peut quelquefois affliger la vertu; mais que son pouvoir est passager, et son châtiment certain! tandis que la vertu froissée par l'injustice, mais appuyée sur la patience, triomphe enfin de l'infortune!

Et si la faible main qui a tracé cette histoire a pu, par ses tableaux, soulager un moment la tristesse de l'affligée, par sa morale consolante; si elle a pu lui apprendre à en supporter le fardeau, ses humbles efforts n'auront pas été vains, et l'auteur aura reçu sa récompense.

FIN DES MYSTÈRES D'UDOLPHE.

Imprimerie L. Toinon et Cie, à Saint-Germain.

*** END OF THE PROJECT GUTENBERG EBOOK LES MYSTÈRES D'UDOLPHE ***
Updated editions will replace the previous one—the old editions will be renamed.
Creating the works from print editions not protected by U.S. copyright law means that no one owns a United States copyright in these works, so the Foundation (and you!) can copy and distribute it in the United States without permission and without paying copyright royalties. Special rules, set forth in the General Terms of Use part of this license, apply to copying and distributing Project Gutenberg™ electronic works to protect the PROJECT GUTENBERG™ concept and trademark. Project Gutenberg is a registered trademark, and may not be used if you charge for an eBook, except by following the terms of the trademark license, including paying royalties for use of the Project Gutenberg trademark. If you do not charge anything for copies of this eBook, complying with the trademark license is very easy. You may use this eBook for nearly any purpose such as creation of derivative works, reports, performances and research. Project Gutenberg eBooks may be modified and printed and given away—you may do practically ANYTHING in the United States with eBooks not protected by U.S. copyright law. Redistribution is subject to the trademark license, especially commercial redistribution.
START: FULL LICENSE

THE FULL PROJECT GUTENBERG LICENSE

PLEASE READ THIS BEFORE YOU DISTRIBUTE OR USE THIS WORK

To protect the Project Gutenberg™ mission of promoting the free distribution of electronic works, by using or distributing this work (or any other work associated in any way with the phrase “Project Gutenberg”), you agree to comply with all the terms of the Full Project Gutenberg™ License available with this file or online at www.gutenberg.org/license.

Section 1. General Terms of Use and Redistributing Project Gutenberg™ electronic works

1.A. By reading or using any part of this Project Gutenberg™ electronic work, you indicate that you have read, understand, agree to and accept all the terms of this license and intellectual property (trademark/copyright) agreement. If you do not agree to abide by all the terms of this agreement, you must cease using and return or destroy all copies of Project Gutenberg™ electronic works in your possession. If you paid a fee for obtaining a copy of or access to a Project Gutenberg™ electronic work and you do not agree to be bound by the terms of this agreement, you may obtain a refund from the person or entity to whom you paid the fee as set forth in paragraph 1.E.8.

1.B. “Project Gutenberg” is a registered trademark. It may only be used on or associated in any way with an electronic work by people who agree to be bound by the terms of this agreement. There are a few things that you can do with most Project Gutenberg™ electronic works even without complying with the full terms of this agreement. See paragraph 1.C below. There are a lot of things you can do with

Project Gutenberg™ electronic works if you follow the terms of this agreement and help preserve free future access to Project Gutenberg™ electronic works. See paragraph 1.E below.
1.C. The Project Gutenberg Literary Archive Foundation (“the Foundation” or PGLAF), owns a compilation copyright in the collection of Project Gutenberg™ electronic works. Nearly all the individual works in the collection are in the public domain in the United States. If an individual work is unprotected by copyright law in the United States and you are located in the United States, we do not claim a right to prevent you from copying, distributing, performing, displaying or creating derivative works based on the work as long as all references to Project Gutenberg are removed. Of course, we hope that you will support the Project Gutenberg™ mission of promoting free access to electronic works by freely sharing Project Gutenberg™ works in compliance with the terms of this agreement for keeping the Project Gutenberg™ name associated with the work. You can easily comply with the terms of this agreement by keeping this work in the same format with its attached full Project Gutenberg™ License when you share it without charge with others.
1.D. The copyright laws of the place where you are located also govern what you can do with this work. Copyright laws in most countries are in a constant state of change. If you are outside the United States, check the laws of your country in addition to the terms of this agreement before downloading, copying, displaying, performing, distributing or creating derivative works based on this work or any other Project Gutenberg™ work. The Foundation makes no representations concerning the copyright status of any work in any country other than the United States.
1.E. Unless you have removed all references to Project Gutenberg:
1.E.1. The following sentence, with active links to, or other immediate access to, the full Project Gutenberg™ License must appear prominently whenever any copy of a Project Gutenberg™ work (any work on which the phrase “Project Gutenberg” appears, or with which the phrase “Project Gutenberg” is associated) is accessed, displayed, performed, viewed, copied or distributed:

This eBook is for the use of anyone anywhere in the United States and most other parts of the world at no cost and with almost no restrictions whatsoever. You may copy it, give it away or re-use it under the terms of the Project Gutenberg License included with this eBook or online at www.gutenberg.org. If you are not located in the United States, you will have to check the laws of the country where you are located before using this eBook.

1.E.2. If an individual Project Gutenberg™ electronic work is derived from texts not protected by U.S. copyright law (does not contain a notice indicating that it is posted with permission of the copyright holder), the work can be copied and distributed to anyone in the United States without paying any fees or charges. If you are redistributing or providing access to a work with the phrase “Project Gutenberg” associated with or appearing on the work, you must comply either with the requirements of paragraphs 1.E.1 through 1.E.7 or obtain permission for the use of the work and the Project Gutenberg™ trademark as set forth in paragraphs 1.E.8 or 1.E.9.
1.E.3. If an individual Project Gutenberg™ electronic work is posted with the permission of the copyright holder, your use and distribution must comply with both paragraphs 1.E.1 through 1.E.7 and any additional terms imposed by the copyright holder. Additional terms will be linked to the Project Gutenberg™ License for all works posted with the permission of the copyright holder found at the beginning of this work.
1.E.4. Do not unlink or detach or remove the full Project Gutenberg™ License terms from this work, or any files containing a part of this work or any other work associated with Project Gutenberg™.
1.E.5. Do not copy, display, perform, distribute or redistribute this electronic work, or any part of this electronic work, without prominently displaying the sentence set forth in paragraph 1.E.1 with active links or immediate access to the full terms of the Project Gutenberg™ License.
1.E.6. You may convert to and distribute this work in any binary, compressed, marked up, nonproprietary or proprietary form,

including any word processing or hypertext form. However, if you provide access to or distribute copies of a Project Gutenberg™ work in a format other than “Plain Vanilla ASCII” or other format used in the official version posted on the official Project Gutenberg™ website (www.gutenberg.org), you must, at no additional cost, fee or expense to the user, provide a copy, a means of exporting a copy, or a means of obtaining a copy upon request, of the work in its original “Plain Vanilla ASCII” or other form. Any alternate format must include the full Project Gutenberg™ License as specified in paragraph 1.E.1.
1.E.7. Do not charge a fee for access to, viewing, displaying, performing, copying or distributing any Project Gutenberg™ works unless you comply with paragraph 1.E.8 or 1.E.9.
1.E.8. You may charge a reasonable fee for copies of or providing access to or distributing Project Gutenberg™ electronic works provided that:

- • You pay a royalty fee of 20% of the gross profits you derive from the use of Project Gutenberg™ works calculated using the method you already use to calculate your applicable taxes. The fee is owed to the owner of the Project Gutenberg™ trademark, but he has agreed to donate royalties under this paragraph to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation. Royalty payments must be paid within 60 days following each date on which you prepare (or are legally required to prepare) your periodic tax returns. Royalty payments should be clearly marked as such and sent to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation at the address specified in Section 4, “Information about donations to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation.”
- • You provide a full refund of any money paid by a user who notifies you in writing (or by e-mail) within 30 days of receipt that s/he does not agree to the terms of the full Project Gutenberg™ License. You must require such a user to return or destroy all copies of the works possessed in a physical medium and discontinue all use of and all access to other copies of Project Gutenberg™ works.

- • You provide, in accordance with paragraph 1.F.3, a full refund of any money paid for a work or a replacement copy, if a defect in the electronic work is discovered and reported to you within 90 days of receipt of the work.
- • You comply with all other terms of this agreement for free distribution of Project Gutenberg™ works.

1.E.9. If you wish to charge a fee or distribute a Project Gutenberg™ electronic work or group of works on different terms than are set forth in this agreement, you must obtain permission in writing from the Project Gutenberg Literary Archive Foundation, the manager of the Project Gutenberg™ trademark. Contact the Foundation as set forth in Section 3 below.
1.F.
1.F.1. Project Gutenberg volunteers and employees expend considerable effort to identify, do copyright research on, transcribe and proofread works not protected by U.S. copyright law in creating the Project Gutenberg™ collection. Despite these efforts, Project Gutenberg™ electronic works, and the medium on which they may be stored, may contain “Defects,” such as, but not limited to, incomplete, inaccurate or corrupt data, transcription errors, a copyright or other intellectual property infringement, a defective or damaged disk or other medium, a computer virus, or computer codes that damage or cannot be read by your equipment.
1.F.2. LIMITED WARRANTY, DISCLAIMER OF DAMAGES - Except for the “Right of Replacement or Refund” described in paragraph 1.F.3, the Project Gutenberg Literary Archive Foundation, the owner of the Project Gutenberg™ trademark, and any other party distributing a Project Gutenberg™ electronic work under this agreement, disclaim all liability to you for damages, costs and expenses, including legal fees. YOU AGREE THAT YOU HAVE NO REMEDIES FOR NEGLIGENCE, STRICT LIABILITY, BREACH OF WARRANTY OR BREACH OF CONTRACT EXCEPT THOSE PROVIDED IN PARAGRAPH 1.F.3. YOU AGREE THAT THE FOUNDATION, THE TRADEMARK OWNER, AND ANY DISTRIBUTOR UNDER THIS AGREEMENT WILL NOT BE LIABLE TO YOU FOR ACTUAL, DIRECT, INDIRECT, CONSEQUENTIAL,

PUNITIVE OR INCIDENTAL DAMAGES EVEN IF YOU GIVE NOTICE OF THE POSSIBILITY OF SUCH DAMAGE.

1.F.3. LIMITED RIGHT OF REPLACEMENT OR REFUND - If you discover a defect in this electronic work within 90 days of receiving it, you can receive a refund of the money (if any) you paid for it by sending a written explanation to the person you received the work from. If you received the work on a physical medium, you must return the medium with your written explanation. The person or entity that provided you with the defective work may elect to provide a replacement copy in lieu of a refund. If you received the work electronically, the person or entity providing it to you may choose to give you a second opportunity to receive the work electronically in lieu of a refund. If the second copy is also defective, you may demand a refund in writing without further opportunities to fix the problem.

1.F.4. Except for the limited right of replacement or refund set forth in paragraph 1.F.3, this work is provided to you 'AS-IS', WITH NO OTHER WARRANTIES OF ANY KIND, EXPRESS OR IMPLIED, INCLUDING BUT NOT LIMITED TO WARRANTIES OF MERCHANTABILITY OR FITNESS FOR ANY PURPOSE.

1.F.5. Some states do not allow disclaimers of certain implied warranties or the exclusion or limitation of certain types of damages. If any disclaimer or limitation set forth in this agreement violates the law of the state applicable to this agreement, the agreement shall be interpreted to make the maximum disclaimer or limitation permitted by the applicable state law. The invalidity or unenforceability of any provision of this agreement shall not void the remaining provisions.

1.F.6. INDEMNITY - You agree to indemnify and hold the Foundation, the trademark owner, any agent or employee of the Foundation, anyone providing copies of Project Gutenberg™ electronic works in accordance with this agreement, and any volunteers associated with the production, promotion and distribution of Project Gutenberg™ electronic works, harmless from all liability, costs and expenses, including legal fees, that arise directly or indirectly from any of the following which you do or cause to occur: (a) distribution of this or any Project Gutenberg™ work, (b)

alteration, modification, or additions or deletions to any Project Gutenberg™ work, and (c) any Defect you cause.

Section 2. Information about the Mission of Project Gutenberg™

Project Gutenberg™ is synonymous with the free distribution of electronic works in formats readable by the widest variety of computers including obsolete, old, middle-aged and new computers. It exists because of the efforts of hundreds of volunteers and donations from people in all walks of life.

Volunteers and financial support to provide volunteers with the assistance they need are critical to reaching Project Gutenberg™'s goals and ensuring that the Project Gutenberg™ collection will remain freely available for generations to come. In 2001, the Project Gutenberg Literary Archive Foundation was created to provide a secure and permanent future for Project Gutenberg™ and future generations. To learn more about the Project Gutenberg Literary Archive Foundation and how your efforts and donations can help, see Sections 3 and 4 and the Foundation information page at www.gutenberg.org.

Section 3. Information about the Project Gutenberg Literary Archive Foundation

The Project Gutenberg Literary Archive Foundation is a non-profit 501(c)(3) educational corporation organized under the laws of the state of Mississippi and granted tax exempt status by the Internal Revenue Service. The Foundation's EIN or federal tax identification number is 64-6221541. Contributions to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation are tax deductible to the full extent permitted by U.S. federal laws and your state's laws.

The Foundation's business office is located at 809 North 1500 West, Salt Lake City, UT 84116, (801) 596-1887. Email contact links and up to date contact information can be found at the Foundation's website and official page at www.gutenberg.org/contact

Section 4. Information about Donations to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation

Project Gutenberg™ depends upon and cannot survive without widespread public support and donations to carry out its mission of increasing the number of public domain and licensed works that can be freely distributed in machine-readable form accessible by the

widest array of equipment including outdated equipment. Many small donations ($1 to $5,000) are particularly important to maintaining tax exempt status with the IRS.

The Foundation is committed to complying with the laws regulating charities and charitable donations in all 50 states of the United States. Compliance requirements are not uniform and it takes a considerable effort, much paperwork and many fees to meet and keep up with these requirements. We do not solicit donations in locations where we have not received written confirmation of compliance. To SEND DONATIONS or determine the status of compliance for any particular state visit www.gutenberg.org/donate.

While we cannot and do not solicit contributions from states where we have not met the solicitation requirements, we know of no prohibition against accepting unsolicited donations from donors in such states who approach us with offers to donate.

International donations are gratefully accepted, but we cannot make any statements concerning tax treatment of donations received from outside the United States. U.S. laws alone swamp our small staff.

Please check the Project Gutenberg web pages for current donation methods and addresses. Donations are accepted in a number of other ways including checks, online payments and credit card donations. To donate, please visit: www.gutenberg.org/donate.

Section 5. General Information About Project Gutenberg™ electronic works

Professor Michael S. Hart was the originator of the Project Gutenberg™ concept of a library of electronic works that could be freely shared with anyone. For forty years, he produced and distributed Project Gutenberg™ eBooks with only a loose network of volunteer support.

Project Gutenberg™ eBooks are often created from several printed editions, all of which are confirmed as not protected by copyright in the U.S. unless a copyright notice is included. Thus, we do not necessarily keep eBooks in compliance with any particular paper edition.

Most people start at our website which has the main PG search facility: www.gutenberg.org.

This website includes information about Project Gutenberg™, including how to make donations to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation, how to help produce our new eBooks, and how to subscribe to our email newsletter to hear about new eBooks.